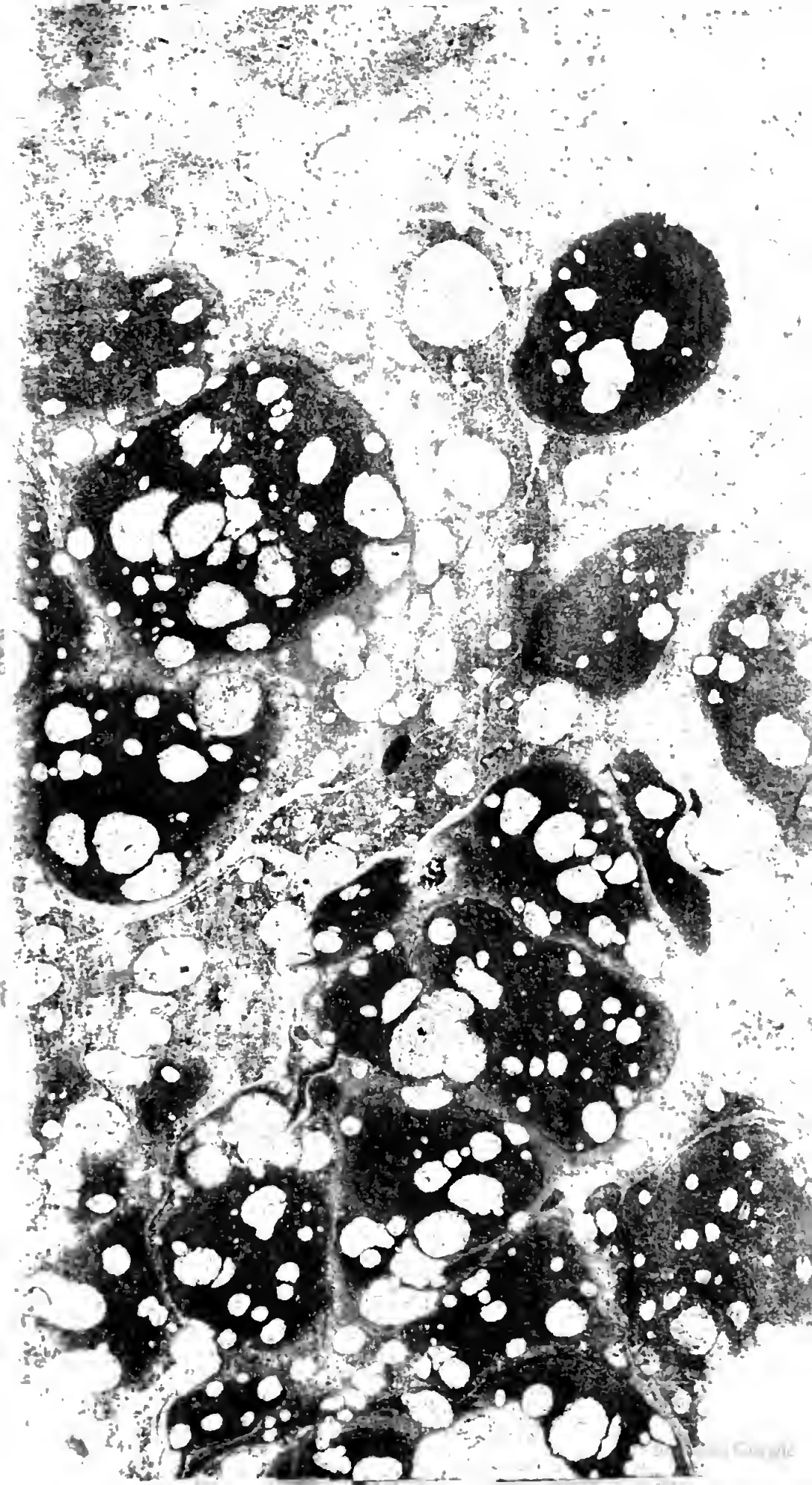
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT EM. III
IV
578
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXXI

Palchetto

Num.° d'ordine 23



B. Prov.
IV
548

LE MANUEL
DES ARTISTES
ET DES AMATEURS,
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE
ET MYTHOLOGIQUE
DES EMBLÊMES, ALLÉGORIES, &c.

,11032
SBN

LE MANUEL DES ARTISTES ET DES AMATEURS,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE

Des Emblêmes, Allégories, Énigmes, Deviſes, Attributs & Symboles; relativement au Coſtûme, aux Mœurs, aux Uſages & aux Cérémonies:

CONTENANT tous les Caractères diſtinctifs & l'Explication de chaque ſujèt naturel ou moral, ſacré ou profane, hiſtorique ou fabuleux; dont on peut faire uſage dans la Poéſie, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, le Deſſin, l'Ornement & la Décoration, *&c.*

OUVRAGE utile aux Poëtes, aux Artiſtes & aux Amateurs des Beaux Arts.

COMPOSÉ en faveur des nouvelles Écoles Gratuites de Deſſin:

PAR Meſſire JEAN-RAYMOND DE PETITY, Prédicateur de la Reine, Prieur-Commendataire de Vieux-Vicq & Dangeau.

TOME III.

A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

MANUEL DES ARTISTES ET DES AMATEURS.

PEINTURE DES GRECS.

C'EST très-certainement le genre de Peinture le plus admirable de l'Antiquité.

Je sais que son Origine n'offre qu'incertitude : incertitude pour le lieu ; les uns vouloient qu'elle eût commencé à Sycione, les autres chez les Corinthiens : incertitude pour le nom des Inventeurs ; on nommoit ou Philoclès d'Égypte, ou Cléanthe de Corinthe : incertitude sur l'opération primitive qu'ils employèrent ;

& qui ſervit de préparation à la véritable découverte de l'Art.

On diſoit, à la vérité, que ce début fut le contour d'une figure humaine, traçée autour de l'ombre d'un corps opaque; mais quand on n'a rien à dire de mieux circonſtancié ſur un fait de cette nature, qui ſe perd dans l'obſcurité des tems, c'eſt ſe fonder ſur des conjectures plutôt que ſur des témoignages authentiques. On ne pouvoit pourtant mieux faire dans l'Hiſtoire inconnuë de l'Origine d'un Art, que de partir d'une hypothèſe aſſez vraiſemblable, ou du moins accréditée.

A la délinéation du ſimple contour, ſuccéda une autre Peinture linéaire plus parfaite, qui diſtingua par le Deſſin, ſans aucune couleur, les traits du viſage renfermés dans l'intérieur du contour. Elle eut pour inventeur Ardicès de Corinthe, & Téléphane de Sicyone. Ces deux Auteurs des Portraits deſſinés, furent les premiers qui éxercèrent l'Art de repréſenter la figure ſur une ſurface égale & unie. En effet, la méthode du contour extérieur ne marquant pas les traits du viſage, & ne rendant point la perſonne reconnoiſſable, ne repréſentoit

point la figure. Les deux Artiſtes que nous venons de nommer, furent auſſi les premiers qui écrivirent ſur leurs Ouvrages le nom de la perſonne repréſentée. La précaution auroit été fort inutile dans la première méthode, qui, ne repréſentant point la figure, n'auroit excité par l'addition du nom, ni la curioſité de la poſtérité, ni celle des étrangers, ni finalement celle de perſonne. Tels étoient les uſages préliminaires de la Peinture Grecque avant la guerre de Troie.

Dans la ſuite, les Grecs employèrent la Peinture proprement dite, la Peinture coloriée; & il paroît, au rapport de Pline, qu'elle n'étoit point encore connuë dans le tems de la guerre de Troie. Cette opinion, qu'on ne trouve combatuë par aucun ancien Auteur, eſt d'un très-grand poids; elle n'étoit pas ſeulement appuyée ſur le ſilence d'Homère, puiſque nous voyons, en général, les Anciens Ecrivains admettre dans les tems Héroïques pluſieurs Faits Hiſtoriques dont le Poëte n'avoit jamais fait mention. Le témoignage de ceux qui nous ont tranſmis celui-ci, doit donc avoir toute la force d'une preuve poſitive, malgré les efforts qu'ont faits quelques Savans Modernes pour tâcher de la réfuter.

Après qu'on eut inventé en Grèce la Peinture coloriée, plus recherchée que l'autre dans ſes opérations, elle fut appellée Peinture Monochrome ; parce qu'on n'y employa d'abord qu'une ſeule couleur dans chaque ouvrage, à moins que nous ne donnions le nom de *Seconde Couleur*, à celle du fond ſur lequel l'on travailloit. L'Auteur de cette méthode, l'inventeur de la Peinture proprement dite, fut Cléophante de Corinthe ; il débuta par colorier les traits du viſage avec de la terre cuite & broyée : ainſi la couleur rouge, comme la plus approchante de la carnation, fut la première en uſage. Les autres Peintres Monochromes, & peut-être Cléophante lui-même, varièrent de tems-en-tems dans le choix de la couleur des figures, différente de la couleur du fond. Peut-être même qu'ils mirent quelquefois la même couleur pour le fond & pour les figures ; on peut le préſumer par l'éxemple de quelques-uns de nos Camayeux, pourvu qu'on n'admette point dans les leurs l'uſage du clair obſcur, dont la découverte accompagna l'introduction de la Peinture Polychrome, ou de la pluralité des Couleurs.

Ce fut Bularchus, contemporain du

Roi Candaule, qui le premier introduisit l'usage de plusieurs couleurs dans un seul Ouvrage de Peinture. Au moyen de la pluralité de ces Couleurs, l'Art jusques-là trop uniforme, se diversifia & inventa dans la suite les lumières & les ombres. Panœmus peignit la Bataille de Marathon, avec la figure ressemblante des Principaux Chefs des deux Armées. Peu après Panœmus, parut Polygnote de Thasos, qui le premier donna des draperies légères à ses figures de femmes, & qui quitta quelquefois le pinçeau pour peindre en encaustique. Damophile & Gorgasus enrichirent d'ornemens de plastique l'extérieur du Temple de Cérès à Rome. Enfin, à la 94e olympiade, Apollodore d'Athènes ouvrit une nouvelle carrière, & donna naissance au beau siècle de la Peinture.

Il fut suivi par Zeuxis, Parrhasius, Timanthe & Eupompe, qui tous ont été ses contemporains. On vit ensuite paroître Pausias, Pamphile de Macédoine, Euphranor, Caladès, Œtion, Antidotus, Aristide, Asclépiodore, Nicomachus, Mélanthius, Antiphile, Nicias, Nicophane, Apelle & Protogène; tous excellens Artistes qui se sont illustrés à

jamais dans l'eſpaçe d'un ſiècle, en différens genres d'Ouvrages.

On peut partager avec Pline les Peintures de la Grèce en un certain nombre de claſſes. La première préſente les plus Anciens, qui ne ſont pas les plus habiles, & qui finiſſent à Polignote, vers le tems de la Guerre du Péloponnèſe.

La ſeconde claſſe renferme les Artiſtes qui ont fait le beau ſiècle de la Peinture, depuis la fin de la Guerre du Péloponnèſe, juſqu'après la mort d'Alexandre le Grand. Il ne faut cependant mettre dans cette liſte, que ceux qui éxerçoient alors leurs pinçeaux ſur de grands ſujèts, & dans de grands Tableaux.

La troiſième claſſe contient ceux qui ſe ſont diſtingués par le pinçeau, mais dans de petits tableaux, ou ſur de petits ſujèts.

La quatrième claſſe eſt compoſée de ceux qui avoient pratiqué la freſque, Peinture qu'on applique ſur l'enduit d'une muraille. Parmi ces Peintres, dit Pline, il n'y en a point qui ſe ſoient faits un grand nom. Ils n'embelliſoient ni murailles, dont l'ornement n'auroit été que pour le maître du logis, ni maiſons ſtables & permanentes, qu'on ne pouvoit pas ſau-

ver de l'incendie. *Pictorque rei communis terrarum erat*, trait bien flatteur pour l'Art & pour les Artiſtes. Un Peintre appartenoit à l'Univers entier. Ces grands hommes deſtinoient toutes les productions de leur Art à pouvoir paſſer de ville en ville.

La cinquième claſſe comprend les plus célèbres Peintres encauſtiques ; c'eſt-à-dire, ceux qui employoient le poinçon & non le pinceau.

La ſixième comprend les plus célèbres Peintres encauſtiques ou autres, comme Créſilochus, qui ſe plaiſoit à des Ouvrages de Peinture inſolente.

Enfin, la dernière claſſe offre à notre Mémoire les femmes célèbres, qui ont réuſſi chez eux dans la Peinture. Ils ne croyoient pas que l'ignorance, la pareſſe & les amuſemens purement frivoles, duſſent être le partage de la moitié du genre-humain.

Tous ces Artiſtes ſe formèrent dans les Écoles de Peinture que les Grècs avoient établies, & auxquelles ils avoient donné des noms fixes comme à leur ordre d'Architecture. Leur Peinture n'avoit d'abord eu que deux diſtinctions, l'Héliadique & l'Aſiatique, ou l'Attique & l'Ionique ; car on les trouve l'une &

l'autre ſous ces deux noms ; mais Eupompus, qui étoit de Sicyone, ſe rendit ſi recommandable par ſon talent, que l'on ajouta la Sicyonienne par rapport à lui. Si Pline rapporte ce fait tout ſimplement, ſans l'accompagner d'aucun détail, c'eſt qu'on doit préſumer que les Ecoles où les différentes manières s'étant multipliées dans la Grèce, on abandonna ce projèt, & l'on ne parla plus, comme on fait aujourd'hui, que des Maîtres en particulier, & de leurs Élèves.

On peut cependant comparer ces premiers noms à ceux que nous donnons en général, & qui nous ſervent de point de diſtinction. Telles ſont les Écoles de Florence, de Rome, de Pologne, de Veniſe, de France, de Flandre ou d'Allemagne. L'étenduë ou l'éloignement de ces Pays a éxigé & perpétué l'uſage de ces diſtinctions. La Grèce, plus reſſerrée & plus réunie, n'a pas eu beſoin de les continuer ; mais elle forma des Artiſtes en tout genre, qui n'ignorèrent rien de tout ce que nous ſavons en Peinture.

Les grandes Compoſitions Héroïques, que nous appellons l'Hiſtoire, les Portraits, les Sujèts bas, les Payſages, les décorations, les Arabeſques, Ornemens fantaſtiques & travaillés ſur des fonds

d'une ſeule couleur ; les Fleurs, les Animaux, la Miniature, les Camayeux, les marbres copiés, les toiles peintes : voilà la liſte des opérations des Grècs du côté des genres de Peinture. Il me ſemble que nous ne peignons en aucun autre genre, & que nous n'avons aucun autre objèt. Nous ne pouvons donc nous vanter d'avoir de plus, que la Peinture en émail, encore je ne voudrois pas aſſurer qu'elle fût inconnuë aux Anciens ; mais ce qui nous appartient ſans contredit, c'eſt l'éxécution des grands Plafonds & des Coupoles. Les Grècs ni les Romains ne paroiſſent pas avoir connu ce genre d'ornement, ou du-moins avoir pratiqué la Perſpective juſqu'au point néceſſaire pour rendre ces décorations complettes ; les Modernes peuvent, au contraire, préſenter un très-grand nombre de ces Chef-d'œuvres de l'eſprit & de l'Art.

On gardoit dans l'Antiquité, comme on garde aujourd'hui, les Études & les premières penſées des Artiſtes, toujours pleines d'un feu proportionné au talent de leur Auteur ; ſouvent au-deſſus des ouvrages terminés, & toujours plus piquans. Ces premiers traits, plus ou moins arrêtés, ſont plus ou moins eſſentiels pour la Peinture, que les idées jettées

ſur le papier ne le ſont pour tous les autres genres d'ouvrages. Comme aujourd'hui, on ſuivoit avec plaiſir les opérations de l'eſprit d'un Artiſte : on ſe rendoit compte des raiſons qui l'avoient engagé à faire ces changemens en terminant ſon ouvrage ; enfin, comme aujourd'hui, on cherchoit à en profiter : les hommes de mérite, pour s'en nourrir ou s'en échauffer, & les hommes médiocres pour les copier ſervilement. *M. de Caylus.*

Pour ce qui concerne les Beaux-Arts, nous n'héſiterons pas d'aſſurer que les *Grècs* n'ont point eu de Rivaux en ce genre. C'eſt ſous le Ciel de la Grèce (on ne peut trop le répéter) que le ſeul goût digne de nos hommages & de nos études, ſe plut à répandre ſa lumière la plus éclatante. Les inventions des Peuples qu'on y tranſportoit, n'étoient qu'une première ſemence, qu'un germe groſſier, qui changeoit de nature & de forme dans ce terroir fertile. Minerve, à ce que diſent les Anciens, avoit elle-même choiſi cette contrée pour la demeure des *Grècs* ; la température de l'air la lui faiſoit regarder comme le ſol le plus propre à faire éclore de beaux Génies. Cet éloge eſt une fiction ; on le ſait ; mais cette fiction même eſt une preuve de l'influence

qu'on attribuoit au climat de la Grèce ; & l'on eſt autoriſé à croire cette opinion fondée, lorſqu'on voit le goût qui règne dans les Ouvrages de cette Nation, marqué d'un Sçeau caractériſtique, & ne pouvoir être tranſplanté ſans ſouffrir quelqu'altération. On verra toûjours, par éxemple, entre les Statuës des Anciens Romains & leurs originaux, une différence étonnante à l'avantage de ces derniers. C'eſt ainſi que Didon avec ſa ſuite, comparée à Diane parmi ſes oréades, eſt une copie affoiblie de la Nauſicaa d'Homère, que Virgile a tâché d'imiter. On trouve, il eſt vrai, des négligences dans quelques fameux Ouvrages des *Grècs* qui nous reſtent : le Dauphin & les enfans de la Vénus Médicis, laiſſent quelque choſe à deſirer pour la perfection ; les acceſſoires du Diomède de Dioſcoride ſont dans le même cas ; mais ces foibles parties ne peuvent nuire à l'idée que l'on doit ſe former des Artiſtes *Grècs*. Les Grands Maîtres ſont grands juſques dans leurs négligences, & leurs fautes même nous inſtruiſent. Voyons leurs ouvrages comme Lucien vouloit que l'on vît le Jupiter de Phidias ; c'eſt Jupiter lui-même, & non pas ſon marche-pied, qu'il faut admirer.

Il ſeroit aiſé de faire valoir les avantages Phyſiques que les *Grècs* avoient ſur tous les Peuples ; d'abord la *beauté* étoit un de leurs apanages ; le beau ſang des habitans de pluſieurs Villes grècques ſe fait même remarquer de nos jours, quoique mêlé depuis des ſiècles avec celui de cent Nations étrangères. On ſe contentera de citer les Femmes de l'Iſle de Scio, les Géorgiennes, & les Circaſſiennes. Un ciel doux & pur contribuoit à la parfaite conformation des *Grècs*, & l'on ne ſauroit croire de combien de précautions pour avoir de beaux enfans, ils aidoient cette influence naturelle. Les moyens que Quilles propoſe dans ſa *Callipédie*, ne ſont rien en comparaiſon de ceux que les *Grècs* mettoient en uſage. Ils porrèrent leurs recherches juſqu'à tenter de changer les yeux bleus en noirs ; ils inſtituèrent des Jeux, où l'on ſe diſputoit le Prix de la Beauté ; ce Prix conſiſtoit en des armes que le Vainqueur faiſoit ſuſpendre au Temple de Minerve.

Les Exercices auxquels ils étoient accoutumés dès l'enfance, donnoient à leurs viſages un air vraiment noble, joint à l'éclat de la Santé. Qu'on imagine un Spartiate né d'un Héros & d'une Héroïne, dont le corps n'a jamais éprouvé la tor-

ture des maillots, qui depuis ſa ſeptième année a couché ſur la dure, & qui depuis ſon bas âge s'eſt tantôt éxercé à lutter, tantôt à la courſe, & tantôt à nâger; qu'on le mette à côté d'un Sibarite de nos jours, & qu'on juge lequel des deux un Artiſte choiſiroit pour être le modèle d'un Achille ou d'un Théſée. Un Théſée formé d'après le dernier, ſeroit un Théſée nourri avec des roſes, tandis que celui qui ſeroit fait d'après le Spartiate, ſeroit un Théſée nourri avec de la chair, pour nous ſervir de l'expreſſion d'un Peintre *Grèc*, qui définit ainſi deux repréſentations de ce Héros.

Les *Grècs* étoient d'ailleurs habillés de manière, que la nature n'étoit point gênée dans le développement des parties du corps; des entraves ne leur ſerroient point, comme à nous, le col, les hanches, les cuiſſes & les piés. Le beau Sèxe même ignoroit toute contrainte dans la parure; & les jeunes Lacédémoniennes étoient vêtuës ſi légèrement, qu'on les appelloit *montre-hanches*. En un mot, depuis la naiſſance juſqu'à l'âge fait, les efforts de la Nature & de l'Art tendoient chez ce Peuple, à produire, à conſerver, & à orner le corps.

Cette prééminence des *Grècs* en fait

de Beauté une fois accordée, on ſent avec quelle facilité les Maîtres de l'Art dûrent parvenir à rendre la Belle Nature. Elle ſe prêtoit ſans ceſſe à leurs vûes dans toutes les Solemnités Publiques, les Fêtes, les Jeux, les Danſes, les Gymnaſes, les Théâtres, &c. & comme ils trouvoient par-tout l'occaſion de connoître cette Belle Nature, il n'eſt pas étonnant qu'ils l'ayent ſi parfaitement exprimée.

Mille autres raiſons ont concouru à la ſupériorité de cette Nation, dans la pratique des Beaux Arts; les ſoins qu'elle prenoit pour y former la Jeuneſſe, la conſidération perſonnelle qui en réſultoit, celle des Villes & des Sociétés particulières renduë publique, par des Priviléges diſtinctifs en faveur des talens; cette même conſidération marquée d'une manière encore moins équivoque par le prix exceſſif des Ouvrages des Grands Maîtres: toutes ces raiſons, dis-je, ont dû fonder la ſupériorité de ce Peuple à cet égard ſur tous les Peuples du Monde.

Il n'eſt point de preuves plus fortes de l'Amour des Beaux-Arts, que celles qui ſe tirent des ſoins employés pour les augmenter & les perpétuer. Les *Grecs* voulant que leur Étude fît une partie de

l'éducation, ils inſtituèrent des Écoles, & des Académies, & autres, établiſſemens généraux, ſans leſquels aucun Art ne peut s'élever, ni peut-être ſe ſoûtenir. Tandis que les ſeuls enfans de condition libre étoient admis à ces ſortes d'Écoles, on ne ceſſoit de rendre des hommages aux Célèbres Artiſtes. Le Lecteur trouvera dans Pauſanias & dans Pline le détail de ceux qu'Apelle reçut des Habitans de Pergame, Phidias & Damophon des Eléens, Nicias & Polignotte des Athéniens. Ariſtodème écrivit un Livre qui ne rouloit que ſur ce ſujèt.

L'Hiſtoire nous a conſervé le récit d'une autre ſorte de reconnoiſſance, qui, quelque ſingulière & quelqu'éloignée de nos mœurs qu'elle puiſſe être, n'eſt pas moins la preuve du cas que les *Grècs* faiſoient des Beaux-Arts. Les Crotoniates ou les Agrigentins, il n'importe, avoient fait venir à grands frais le Célèbre Zeuxis; ce Peintre devant repréſenter Hélène, leur demanda quelques jeunes filles pour lui ſervir de Modèle; les habitans lui en préſentèrent un certain nombre, & le prièrent d'agréer en Don les cinq plus belles qu'il avoit choiſies.

Vous aimerez mieux d'autres témoignages d'eſtime en faveur des Artiſtes?

Eh bien ; on donnoit, par éxemple, à des Édifices Publics, le nom des Architèctes qui les avoient conſtruits ; c'eſt ainſi que, ſuivant Pollux, il y avoit dans Athènes une pla e qui portoit le nom de l'Architecte Mettricus ; c'eſt ainſi que ſuivant Pauſanias, les Éléens avoient donné à un portique le nom de l'Architècte Agaptus.

Les *Grècs* non contens de leurs éfforts pour entretenir l'émulation dans le grand, penſèrent encore à l'exciter univerſellement. Ils établirent chaque année des Concours entre les Artiſtes. On y voloit de toutes parts, & celui qui avoit la pluralité des ſuffrages, étoit couronné à la vûë & avec l'applaudiſſement de tout le Peuple ; enſuite ſon Ouvrage étoit payé à un prix exceſſif, quelquefois étoit au-deſſus de tout prix, d'un million, de deux millions, & même de pluſieurs millions de notre monnoie. Qu'on ne diſe point ici que les *Grècs* n'accordoient tant de faveurs, & ne ſemoient tant d'or, que pour marquer leur attachement aux Divinités ou aux Héros dont les Artiſtes, Peintres & Sculpteurs donnoient des repréſentations conformes à leurs idées. Ce diſcours tombera de lui-même, ſi l'on conſidère, que les mê-

mes grâçes étoient également prodiguées à toutes ſortes de ſuccès & de talens, aux Sciences comme aux Beaux-Arts.

Si l'amour-propre a beſoin d'être flatté pour nourrir l'émulation, il a ſouvent beſoin d'être mortifié pour produire les mêmes effets; auſſi voyons-nous qu'il y avoit des Villes, où celui des Artiſtes qui préſentoit le plus mauvais ouvrage, étoit obligé de payer une amende. Cette coûtume ſe pratiquoit à Thèbes; & par-tout où ces ſortes de punitions n'avoient pas lieu, l'honneur du triomphe & la honte d'être ſurpaſſé, étoit un avantage, ou peine ſuffiſante.

Peut-être que les divers alimens d'émulation expoſés juſqu'ici, ſont encore au-deſſous de la conſidération des Orateurs, des Hiſtoriens, des Philoſophes, & de tous les gens d'eſprit, qui pénétrés eux-mêmes du mérite des Beaux-Arts & du mérite des Artiſtes, les célébroient de tout leur pouvoir. Il y a eu peu de Statuës & de Tableaux de Grands Maîtres, qui n'ayent été chantés par les Poëtes contemporains; & ce qui eſt encore plus flatteur, par ceux qui ont vêcu après-eux. On ſait que la ſeule Vache de Myron donna lieu à quantité de penſées ingénieuſes & de fines épigrammes; l'An-

thologie en eſt pleine ; il y en a cinq ſur un Tableau d'Apelle répréſentant une Vénus ſortant de l'onde, & vingt-deux ſur le Cupidon de Praxitelle, tant de zèle pour conduire les Beaux-Arts au ſublime ; tant de gloire, d'honneur, de richeſſes, & de diſtinctions répanduës ſur leur culture, dans un pays où l'eſprit & les talens étoient ſi communs, produiſirent une perfection dont nous ne pouvons plus juger aujourd'hui complettement ; parce que les Ouvrages qui ont mérité tant d'éloges, nous ont preſque tous été ravis.

Les Romains, en comparaiſon des *Grècs*, eurent peu de goût pour les Arts ; ils ne les ont animés, pour ainſi dire, que par air & par magnificence. Il eſt vrai qu'ils ne négligèrent rien pour ſe procurer les morçeaux les plus rares & les plus recommandables ; mais ils ne s'appliquèrent point comme il le falloit à l'Étude des mêmes Arts, dont ils admiroient les Ouvrages ; ils laiſſoient le ſoin de s'en occuper à leurs eſclaves, qui par eux-mêmes étoient pour la plûpart des étrangers ; en un mot, comme le dit M. le Comte de Caylus, dans ſon *Mémoire ſur cette Matière*, on ne vit point chez les Romains, ni la noble émulation qui ani-

moit les *Grècs*, ni les productions ſublimes de ces Maîtres de l'Art, que les âges ſuivans ont célébrés; dont les moindres reſtes nous ſont ſi précieux; & qui, dans tous les genres, ſervent & ſerviront toûjours de Modèles aux Nations civiliſées capables de goût & de ſentiment. *Dictionnaire des Sciences & Beaux-Arts.*

Peinture des Romains.

A l'expiration du beau Siècle de la Peinture Grècque, lequel avoit commencé par Apollodore en l'an 404 avant Jéſus-Chriſt; on voit en 304, pour la première fois, un Jeune Romain prendre le pinçeau. « On a fait auſſi de bonne-heure, » dit Pline, honneur à la Peinture chez » les Romains; car une branche de l'Illuſtre Famille des Fabius en a tiré le » ſurnom de *Pictor*, & le premier qui » le porta, peignit le Temple de la » Déeſſe Salus en l'an de Rome 450: l'ouvrage a ſubſiſté juſqu'à l'Empire de Claude ». Il y a dans ces paroles une fineſſe & une éxactitude ſingulière: on y ſent une différence entre ce que Pline dit, & ce qu'il voudroit pouvoir dire. Il voudroit pouvoir avançer, que l'Art avoit été pratiqué fort anciennement à Rome par

des Citoyens ; & en Hiſtorien éxact, il joint à l'expreſſion de *bonne-heure*, la détermination de l'époque, qui ne va pas à 400 ans d'Antiquité. Il voudroit pouvoir ajouter, que l'éxercice de la Peinture y fût dès-lors en honneur ; & il dit uniquement, *qu'on fit honneur à la Peinture*. Enfin, il voudroit pouvoir vanter la beauté des Ouvrages de Fabius ; & tout l'éloge qu'il en fait, c'eſt qu'ils s'étoient conſervés juſqu'au règne de Claude.

Le ſeul Ouvrage de Peinture que l'Auteur nous faſſe remarquer à Rome, dans le ſiècle qui ſuivit l'époque de Fabius *Pictor* ; c'eſt un Tableau que Valerius Meſſala fit faire de ſa Victoire de Sicile en l'an 264, & qu'il expoſa ſur un côté de ſa curie *Hoſtilia*. Le ſilence de Pline ſur le nom du Peintre, nous fait aſſez comprendre que l'Artiſte étoit grèc ; les Romains étendoient déja pour lors leur domination ſur le canton d'Italie appellé la *Grande Grèce* ; & ſur la Sicile pareillement peuplée de Grècs : l'éxemple de Valérius Meſſala fut ſuivi dans la ſuite par Lucius Scipion, qui après avoir défait en Aſie le Roi Antiochus, étala dans Rome le Tableau de la Victoire en l'an 190 avant Jéſus-Chriſt.

L'année ſuivante 189, Flavius Nobilior

lior aſſiégea & prit Ambracie, où Pirrhus avoit autrefois raſſemblé pluſieurs rares productions des Arts cultivés dans la Grèce. Le Conſul Romain, dit Pline, ne laiſſa que les Ouvrages en plaſtique de Zeuxis, & tranſporta les Muſes à Rome : c'étoient neuf Statuës où chaque Muſe en particulier étoit repréſentée avec ſes Attributs. Tite-Live dit auſſi que Flavius enleva d'Ambracie les Statuës de bronze & de marbre, & les Tableaux ; mais il paroît que les Tableaux ne furent pas tranſportés à Rome, ou qu'ils n'y furent pas livrés à la curioſité du public ; puiſque Pline ne marque qu'enſuite l'époque du premier Tableau étranger, qu'on ait étalé dans la Ville. Les Romains n'étoient point encore curieux de Peinture, comme ils l'étoient de Sculpture : les Statuës des Muſes apportées d'Ambracie furent repréſentées chacune dans des Médailles particulières, qu'on trouve expliquées fort ingénieuſement dans Vaillant.

Vers l'an 180, Caius, Terentius Lucanus, ſi c'eſt, comme l'a cru Vaillant, le frère de Publius, maître du Poëte Téreſice, fut le premier qui fit peindre à Rome des combats de Gladiateurs.

Paul Emilie, deſtructeur du Royaume

de Macédoine en 168, emmena d'Athènes à Rome Métrodore, qui étoit en même-tems Philoſophe & Peintre. Il ne vouloit un Peintre, que pour le faire travailler aux Décorations de ſon Triomphe.

Vers l'an 154, Pacuvius, neveu maternel d'Ennius, cultivoit à Rome & la Poëſie, & la Peinture. Entre Fabius Pictor & lui, dans un eſpaçe d'environ 150 ans, Pline n'a point de Peintre Romain à nous produire : il dit que les Pièces de Théâtre de Pacuvius donnèrent plus de conſidération à la profeſſion de Peintre; que cependant après lui, elle ne fut guère exercée à Rome par d'honnêtes gens. Qu'on juge enſuite ſi l'Écrivain a prétendu nous laiſſer une grande idée des Peintres Romains !

En l'an 147, Hoſtilius Mancinus, qui dans une tentative ſur Carthage étoit le premier entré juſque dans la Ville, expoſa dans Rome le Tableau de la ſituation de la Plaçe, & de l'ordre des attaques. L'année ſuivante Mummius, deſtructeur de Corinthe, fit tranſporter à Rome le premier Tableau étranger qu'on y ait expoſé en public : c'étoit un Bacchus d'Ariſtide le Thébain, dont le Roi Attalus donnoit ſix cens mille ſeſterces,

cent dix-ſept mille cinq cens livres ; mais le Général Romain rompit le marché, dans la perſuaſion qu'un Tableau de ce prix renfermoit des vertus ſecrettes. La ſomme offerte pour Attalus ne paroîtra pas exorbitante, ſi l'on conſidère qu'il acheta, dans une autre occaſion, un Tableau du même Artiſte cent talens, quatre cens ſoixante-dix mille livres ; & ce dernier fait étant rapporté par Pline en deux différens endroits, nous ne devons point y ſoupçonner de l'erreur dans les chiffres ; comme il ne nous arrive que trop ſouvent de ſuppoſer des fautes de copiſtes, & même des fautes d'ignorance dans les Hiſtoriens de l'Antiquité, quand ce qu'ils atteſtent n'eſt pas conforme à nos idées & à nos uſages ; vrai moyen d'anéantir toute l'ancienne Hiſtoire.

La conduite de Mummius fait voir, que les Romains n'avoient point encore de ſon tems le goût de la Peinture ; quoiqu'ils euſſent celui de la Sculpture, depuis la Fondation de leur Ville. Pour un Tableau que ce Général rapporta d'Achaïe, il en tira un ſi grand nombre de Statuës, qu'elles remplirent, ſuivant l'expreſſion de Pline, la Ville entière de Rome. Nous voyons auſſi que dans la Grèce, le nom-

bre des Sculpteurs & des Ouvrages de Sculpture, l'a de tout tems emporté ſur le nombre des Peintres & des ouvrages de Peinture ; c'eſt, comme l'a remarqué M. le Comte de Caylus, que ces deux Peuples jaloux de s'éterniſer, préféroient les Monumens plus durables à ceux qui l'étoient moins.

Cependant peu après l'expédition de Mummius, les Romains commencèrent à ſe familiariſer davantage avec un Art qui leur paroiſſoit comme étranger. On vit à Rome pendant la jeuneſſe de Varron, environ l'an 100 avant Jéſus-Chriſt, Lala de Cyzique, fille qui vivoit dans le célibat & dans l'éxercice de la Peinture ; on y voyoit dans ce tems-là même un Sopolis & un Dionyſius, dont les Tableaux remplirent peu-à-peu tous les cabinèts.

En l'an 99, Claudius Pulcher étant Édile, fit peindre le premier la ſcène pour une célébration des jeux publics ; & il eſt à croire qu'il y employa le Peintre Sérapion : Pline ajoutant que le talent de cet Artiſte ſe bornoit à des décorations de ſcène, & qu'un ſeul de ſes Tableaux couvroit quelquefois, au tems de Varron, tous les vieux piliers du Forum. Sylla, quelque tems après, fit peindre

dans ſa maiſon de plaiſance de Tuſculum, qui paſſa depuis à Cicéron, un évènement de ſa vie bien flatteur; c'étoit la circonſtance, où, commandant l'armée l'an 89, ſous les murs de Nole, en qualité de Lieutenant, dans la Guerre des Marſes; il reçut la Couronne Obſidionale.

Les Lucullus firent venir à Rome un grand nombre de Statuës, dans le tems apparemment de leur Édilité, en 79; & l'aîné des deux frères, le célèbre Lucius Lucullus, étoit alors abſent: on ne peut donc mieux placer qu'en cette occaſion l'achat qu'il fit, ſelon Pline, dans Athènes aux Fêtes de Bacchus, de la copie d'un Tableau de Pauſias, pour la ſomme de deux talens (neuf mille quatre cens livres), diſproportion toujours viſible dans le nombre des ouvrages de Peinture & de Sculpture. Lucullus ramaſſa dans la ſuite une grande quantité des uns & des autres; & Plutarque le blâme de ce goût pour les Ouvrages de l'Art, autant qu'il le louë du ſoin qu'il avoit de faire des collections de livres. La façon de penſer de Plutarque ne doit pas nous ſurprendre; elle a des éxemples dans tous les ſiècles qui ont connu les Arts & les Lettres; elle en a parmi nous, parce qu'il

n'appartient qu'à un très-petit nombre de ſçavans de reſſembler à Pline, & de n'avoir point de goût excluſif.

Il nous marque un progrès dans la curioſité des particuliers & du public pour la Peinture, vers l'an 75; en diſant que l'Orateur Hortenſius, après avoir acheté les Argonautes de Cydias cent quarante-quatre mille ſeſterces (vingt-huit mille cent dix livres), fit bâtir dans ſa maiſon de Tuſculum, une chapelle exprès pour ce Tableau, & que le Forum étoit déjà garni de divers ouvrages de Peinture, dans le tems où Craſſus, avant de parvenir aux grandes Magiſtratures, ſe diſtinguoit dans le Barreau.

Pour l'année 70, on trouve une apparence de contrariété entre la Chronologie de Cicéron, & celle de Pline, ſur l'âge de Timomachus de Byzance, Peintre encauſtique. Cicéron écrivoit en cette année-là ſon quatrième diſcours contre Verrès: il y parle de quelques Tableaux, parmi un grand nombre d'Ouvrages de Sculpture enlevés à la Sicile, & tranſportés à Rome par l'avide Préteur. « Que » ſeroit-ce, dit-il, à l'occaſion de ces Ta» bleaux, ſi l'on enlevoit aux habitans » de Cos leur Vénus, à ceux d'Éphèſe » leur Aléxandre, à ceux de Cyzique

» leur Ajax ou leur Médée » ? Cet Ajax & cette Médée étoit demeurée imparfaite par la mort de Timomachus, antérieure à l'an 70 ; &, ſelon le même écrivain, Timomachus fut contemporain de Céſar Dictateur, en l'an 49. Telle eſt la difficulté qui diſparoîtra, ſi l'on veut conſidérer que Timomachus a pu mourir vers l'an 69, environ vingt ans avant la Dictature de Céſar, & avoir été contemporain de Céſar, mais contemporain plus ancien. L'expreſſion de Pline : *Cæſaris dictatoris ætate*, ſignifie donc dans le tems de Céſar celui qui fut Dictateur, & non pas dans le tems que Céſar étoit Dictateur.

Il faut ſouvent faire ces ſortes d'attentions dans la Chronologie de Pline, où le titre des Magiſtratures déſigne quelquefois l'Époque des évènemens ; & quelquefois la ſeule diſtinction des perſonnes d'un même nom, que des lecteurs pourroient confondre. Le titre de *Dictateur* qu'il donne par-tout à Céſar, eſt de cette dernière eſpèce ; mais il y a d'autres éxemples où par les titres de *Préteur*, d'*Édile*, ou d'*Imperator* ; il indique habilement les dates, que ſa méthode élégante & préciſe ne lui permettoit pas de ſpécifier plus particulièrement.

Le Préteur Marcius Junius (c'étoit l'an 67) fit plaçer dans le Temple d'Apollon, à la Solemnité des Jeux Apollinaires, un Tableau d'Ariſtode le Thébain. Un Peintre ignorant qu'il avoit chargé immédiatement avant le jour de la Fête de nettoyer le Tableau, en effaça toute la beauté.

Dans le même tems, Philiſcus s'acquit de l'honneur à Rome par un ſimple Tableau, dans lequel il repréſentoit tout l'attelier d'un Peintre, avec un petit garçon qui ſouffloit le feu.

Les Édiles, Varron & Muréna, (c'étoit, l'an 60) firent tranſporter à Rome, pour l'embelliſſement du Comice, des enduits de Peinture à freſque, qu'on enleva de deſſus des murailles de brique à Lacédémone, & qu'on enchâſſa ſoigneuſement dans des quadres de bois, à cauſe de l'excellence des Peintures : ouvrage admirable par lui-même, ajoute Pline, il le fut bien plus encore par la circonſtance du tranſport.

Pendant l'Édilité de Scaurus, en l'an 58; on vit des magnificences qui nous paroîtroient incroyables ſans l'autorité de Pline, & incompréhenſibles ſans les explications de M. le Comte de Caylus ſur les Jeux de Curion, qui ſuivirent d'aſſez

près ceux de Scaurus. Pour ne parler que de la Peinture, Scaurus fit venir de Sicyone, où l'Art & les Artiſtes avoient fixé depuis long-tems leur principal ſéjour, tous les Tableaux qui pouvoient appartenir au Public, & que les habitans vendirent pour acquitter les dettes de la Ville.

Les factions qui règnoient dès-lors dans Rome, & qui renverſèrent bien-tôt la République, engagèrent Varron & Atticus à ſe livrer totalement à leur goût, pour la Littérature & pour les Beaux Arts. Atticus, le fidel ami de Cicéron, donna un volume avec les Portraits deſſinés de pluſieurs illuſtres perſonnages, & Varron diſtribua dans tous les endroits de l'Empire Romain, un Recueil de ſept cens figures pareillement avec le nom de ceux qu'elles repréſentoient. Le même Varron atteſtoit l'empreſſement du Peuple Romain pour d'anciens reſtes de Peinture. Quand on voulut réparer le Temple de Cérès, que Démophile & Gorgaſus avoient autrefois orné d'ouvrages de Peinture & de Plaſtique, on détacha des murs les Peintures à Frèſque, & on eut ſoin de les encâdrer; on diſperſa auſſi les figures de Plaſtique.

Jules-Céſar, parvenu à la Dictature

l'an 49, augmenta de beaucoup l'attention & l'admiration des Romains pour la Peinture, en dédiant l'Ajax & la Médée de Timomachus à l'entrée du Temple de Vénus *Genitrix* : ces deux Tableaux lui coutèrent quatre-vingt talens, (376 mille livres). En l'Année 44, qui fut celle de la mort de Céſar, Lucius Munacius Plancus ayant reçu le titre d'*Imperator*, expoſa au Capitole le Tableau de Nicomachus, où étoit repréſentée l'image de la Victoire, conduiſant un quadrige au milieu des airs. Obſervons que dans tous ces récits qui regardent Rome, ce ſont des Peintres Grècs qu'on y voit paroître; l'Auteur nomme cependant pour ce tems-ci Aurellius, Peintre Romain, qu'il plaçe peu avant le règne d'Auguſte. Arrêtons-nous donc ſur ce Peintre de Rome.

Pline nous donne ſon portrait en ces mots : *Romæ celeber fuit Arellius, niſi flagitio inſigni corrupiſſet artem, ſemper alicujus fœminæ amore ſtagnans, & ob id Deas pingens, ſed dilectarum imagine*; *Liber XXXV. C.* 10. Il faiſoit toujours les Déeſſes ſemblables aux Courtiſannes, dont il étoit amoureux. On ſçait que Flora étoit ſi belle, que Cécilius Métellus la fit peindre, afin de conſacrer ſon

portrait dans le Temple de Caſtor & de Pollux.

On a remarqué, que ce ne fut ni la première ni la dernière fois, que le portrait d'une Courtiſanne reçut un pareil honneur. La Vénus ſortant des eaux étoit ou le portrait de Campaſpe, Maîtreſſe d'Alexandre le Grand, ſelon Pline; ou bien celui de la Courtiſanne Phryné, ſelon Athénée; L. *XIII.* Auguſte le conſacra dans le Temple de Jules-Céſar. Les parties inférieures en étoient gâtées, & perſonne ne fut capable de les rétablir, le tems acheva de ruiner le reſte : alors on fit faire une autre Vénus par Dorothée, & on la ſubſtitua à celle d'Apelle. Pendant que Phryné fut jeune, elle ſervit d'original à ceux qui peignoient la Déeſſe des Amours. La Vénus de Gnide fut encore tirée ſur le modèle d'une Courtiſanne, que Praxitele aimoit éperdument. Arellius n'eſt donc pas le ſeul Peintre ancien, qui peignit ſes Déeſſes d'après quelques-unes des ſes maîtreſſes.

Le Chriſtianiſme n'eſt pas éxempt de cette pratique, nous avons plus d'une Vierge peinte par les Modernes, d'après leurs propres amantes. M. Spon, dans ſes *Miſcellanées Antiq. erudit. p.* 13, rapporte l'explication d'une Médaille de

l'Empereur Julien, ſur laquelle on voit d'un côté Sérapis qui reſſemble parfaitement à Julien, & de l'autre la figure d'un Herbanubis. Il n'étoit point rare de voir des Statuës d'hommes toutes ſemblables à celles de quelques Dieux. La Flatterie ou la Vanité ont ſouvent produit cette idée.

Juſtin Martyr, dit, en ſe moquant des Païens, qu'ils adoroient les Maîtreſſes de leurs Peintres, & les Mignons de leurs Sculpteurs; mais n'a-t-on pas tort de rendre les Païens reſponſables des traits d'un Zeuxis ou d'un Lyſippe? Ceux qui, parmi les Chrétiens, vénèrent les images de S. Charles Borromée, ne vénèrent qu'un portrait fait à plaiſir, & un caprice d'un Maître de l'Art, qui a peint fort beau, un Saint qui ne l'étoit guères. Il faut ſe réſoudre à ſouffrir cette ſorte de licence des Artiſtes; parce qu'elle n'a rien de blâmable : & ſe repoſer ſur eux, de la figure & de l'air des objèts de la dévotion. Un Peintre de Rome fit le Tableau de la Vierge, ſur le portrait d'une ſœur du Pape Aléxandre VI, qui étoit plus belle que vertueuſe. Nous ne connoiſſons les Dieux par le viſage, que ſelon qu'il a plû aux Peintres & aux Sculpteurs; diſoit Cicéron, des Dieux de ſon tems. *Liber I. De Naturâ Deorum.*

Nous ne ſommes pas auſſi difficiles aujourd'hui, dit M. de Caylus, que Pline l'étoit; contens que la beauté ſoit bien renduë, il nous importe peu d'après quelle perſonne elle eſt deſtinée. Nous déſirons ſeulement de l'inconſtance à nos Peintres, pour jouir d'une certaine variété dans les beautés qu'ils ont à repréſenter, & nous ne faiſons de reproches qu'à ceux qui nous ont donné trop ſouvent les mêmes têtes, comme a fait Paul Véronèſe entre pluſieurs autres. Je reviens à Auguſte.

Ce fut ſur-tout cet Empereur qui orna les Temples de Rome & les Places publiques, de ce que les Anciens Peintres de la Grèce avoient fait de plus rare, & de plus précieux. Pline qui, de concèrt avec tous les autres Écrivains, nous aſſure le fait en général, déſigne en particulier quelques-uns de ces Ouvrages conſacrés au Public par Auguſte; & nous devons attribuer aux ſoins du même Prince l'expoſition de pluſieurs Tableaux, que l'Hiſtorien remarque dans Rome, ſans dire à qui l'on en avoit l'obligation; le grand nombre fait, que nous ne parlerons, ni des uns, ni des autres.

Agrippa, Gendre d'Auguſte, ſe diſtinguoit par le même goût; & Pline aſſure

qu'on avoit encore de lui, un diſcours magnifique & tout-à-fait digne du rang qu'il tenoit de premier citoyen, ſur le parti qu'on devoit prendre de gratifier le Public de tout ce qu'il y avoit de Tableaux & de Statuës dans les maiſons particulières de Rome : ce n'eſt pourtant pas nous faire voir dans cet Amateur des Ouvrages de Peinture, un homme attentif à leur conſervation, que d'ajouter qu'il en confina quelques-uns dans les Étuves des Bains qui portoient ſon nom, ni nous donner une grande idée de ſa dépenſe en Tableaux, que de nous dire pour toute particularité dans ce genre, qu'il acheta un Ajax & une Vénus à Cyzique 3000 deniers (2350 livres) : quelle différence de prix entre Ajax & la Vénus d'Agrippa, & l'Ajax & la Médée de Jules-Céſar, tous achetés dans la même Ville.

Pline parle ainſi de Ludius, qui vivoit ſous le Règne d'Auguſte : il ne faut pas le confondre avec celui qui avoit orné de Peintures un Ancien Temple de Junon dans la Ville d'Ardée, déja détruite avant la Fondation de Rome. Ce Ludius moderne rétablit à Rome du tems d'Auguſte, l'uſage de la Peinture à Freſque : *Divi Auguſti ætate Ludius primus inſti-*

tuit amœniſſimam parietum Picturam. Il repréſenta le premier ſur les murailles des Ouvrages d'Architecture & des Payſages, ce qui prouve la connoiſſance de la Perſpective & celle de l'emploi du verd; car ſans ces deux choſes, qu'elle idée pourroit-on ſe faire de ces ſortes de Tableaux ? On ignoroit avant Ludius l'aménité des ſujèts dans les Peintures à Freſque; on ne les avoit guères employées qu'à des Ornemens de Temples, ou à des ſujèts nobles & ſérieux, & même les grands Artiſtes de la Grèce n'avoient jamais donné dans ce genre de Peinture.

Auguſte approuva le parti qu'on prit d'appliquer à la Peinture le Jeune Quintus Pédius, d'une des premières familles de Rome. Pline ſemble d'abord en vouloir tirer quelque avantage en faveur de la profeſſion; cependant il ajoute en même tems, avec ſon éxactitude & ſa fidélité ordinaire, une circonſtance qui affoiblit totalement cette idée, c'eſt que le Jeune Pédius étoit muèt de naiſſance. Il convient auſſi qu'Antiſtius Labéo, qui avoit rempli des charges conſidérables dans l'État, & qui avoit refuſé le Conſulat qu'Auguſte lui offroit, ſe donna un ridicule en s'attachant à faire de petits Tableaux, & en ſe piquant d'y réuſſir. En

un mot, l'on aimoit, l'on eſtimoit les Ouvrages de l'Art, & l'on mépriſoit ceux qui en faiſoient leur occupation ou même leur amuſement. Il n'y a pas long-tems que l'on en uſoit de même dans ce royaume pour toutes les Études & les connoiſſances; je doute que les Grands ſoient bien revenus de ce préjugé.

La Mort d'Auguſte fut bien-tôt ſuivie de la décadence des Arts : cependant Pline parle d'un Grand Prêtre de Cybèle, Ouvrage de Pharrhaſius, & Tableau favori de Tibère, eſtimé ſoixante mille ſeſterces (onze mille ſept cent cinquante livres), que ce Prince tenoit enfermé dans ſa chambre à coucher, & d'un Tableau d'Alexandrie, & que Tibère conſacra dans le Temple du même Auguſte. Pline naquit au milieu du Règne de Tibère, l'an 25 de Jeſus-Chriſt, & tout ce qu'il ajoute ſur la Peinture & ſur les Peintres pour ſon tems, ſe réduit aux remarques ſuivantes.

Aux deux anciennes manières, dit-il, de travailler l'Encauſtique, on en a ajouté une troiſième, qui eſt de ſe ſervir du pinçeau pour appliquer les cires qu'on fait fondre à la chaleur du feu; comme ces Peintures réſiſtoient à l'ardeur du Soleil, & à la ſalure des eaux de la mèr,

on les fit ſervir à l'ornement des vaiſſeaux de guerre ; on s'en ſert même déjà, remarque-t-il, pour les vaiſſeaux de charge. Ces Ornemens étoient en-dehors des bâtimens, ſuivant la force du terme latin *expingimus.*

Il nous donne une étrange idée du goût des ſucceſſeurs de Tibère pour la Peinture. L'Empereur Caïus voulut enlever du Temple de Lavinium, à cauſe de leur nudité, les figures d'Atalante & d'Hélène par l'Ancien Ludius ; & il l'auroit fait, ſi la nature de l'enduit altéré par la trop grande vétuſté, ne ſe fût oppoſée à l'exécution du projèt.

L'Empereur Claude crut ſignaler ſon bon goût, & donner un grand air de dignité à deux Tableaux d'Apelle, conſacrés au public par Auguſte ; d'y faire éfaçer la tête d'Alexandre le Grand, & d'y faire ſubſtituer la tête d'Auguſte lui-même. Pline ſe plaint encore, ſoit de pareils changemens dans des Têtes de Satuës, changemens qui tiennent à la barbarie ; ſoit de la Peinture des Moſaïques de marbre, miſes à la plaçe des Tableaux, & inventées ſous le même Règne de Claude, environ l'an 50 de Jeſus-Chriſt.

Le Règne de Néron, ſucceſſeur de

Claude, donna, vers l'an 64, l'Époque des marbres incruſtés les uns dans les autres; & l'Auteur s'en plaint également comme d'un uſage qui portoit préjudice au goût de la Peinture; & traite enfin d'extravagance réſervée à ſon ſiècle, la Folie de Néron qui ſe fit peindre de la hauteur de cent vingt pieds romains. La toile dont les Peintres ne s'étoient pas encore aviſés de faire uſage, fut employée alors pour la première fois; parce que le métal, ou même le bois, n'auroient jamais pû ſe façonner pour un pareil tableau : il faut donc rapporter auſſi à l'an 64 de Jeſus-Chriſt l'Époque de la Peinture ſur toile.

Amulius, Peintre Romain, parut ſous le Règne de cet Empereur. Il travailloit ſeulement quelques heures de la journée, & toujours avec une gravité affectée, ne quittant jamais la Toge, quoique guindé ſur des échaffauds. Ses Peintures étoient confinées dans le Palais de Néron, comme dans une priſon, ſuivant l'expreſſion de Pline, qui a voulu marquer par-là les inconvéniens de la Freſque.

Le même Pline admire la tête d'une Minerve que peignit le même Artiſte; cette tête regardoit toujours celui qui la regardoit : *Spectantem ſpectans quâcumque*

aſpiceretur. Cependant ce jeu d'Optique ne tient point au mérite perſonnel, & ſuppoſe ſeulement dans le Peintre une connoiſſance de cette partie de la Perſpective. On montre en Italie pluſieurs têtes dans le goût de celle d'Amulius. Cet Artiſte n'étoit mort que depuis peu, lorſque Pline écrivoit.

La mémoire du Peintre Turpilius, Chevalier Romain, & Vénitien de naiſſance, étoit pareillement récente. Il avoit embelli Vérone de ſes Ouvrages de Peinture. On peut les croire auſſi beaux qu'on le voudra; on ſçait du moins qu'il avoit appris ſon Art dans la Grèce. Pline, *Liv. XXXV. c. vj.* dit qu'avant lui, on n'avoit jamais vû de Peintres gaucliers; & il paroît admirer cette particularité; mais l'habitude fait tout pour le choix des mains, & il ne faut pas une grande philoſophie pour faire cette réfléxion. D'ailleurs cette habitude entre pour beaucoup moins qu'on ne l'imagine dans un Art que l'eſprit ſeul conduit, & qui donne ſans peine le ſens de la touche, en indiquant celui de la hachure; & qui produit enfin des équivalens pour concourir à l'expreſſion générale & particulière.

Depuis Turpilius, on a vu des Peintres gauchers parmi les Modernes; on

en a vu également des deux mains. Jouvenèt, attaqué d'une paralyſie ſur le bras droit, quelques années avant ſa mort, a fait de la main gauche ſon Tableau de la *Viſitation*, qu'on voit à Notre-Dame, & qui eſt un des plus beaux qui ſoit ſorti de ſes mains. Ce fait eſt plus étonnant que celui du Chevalier Turpilius, puiſque Jouvenèt avoit contracté toute ſa vie une autre habitude; & l'on n'en a fait mention à Paris, que pour ne pas oublier cette petite ſingularité de la vie d'un Grand Artiſte. Pline finit l'article de Turpilius en remarquant que juſqu'à lui, on ne trouve point de Citoyen de quelque conſidération, qui, depuis Pacuvius, eut éxercé l'Art de la Peinture.

Il nomme enfin ſous le Règne de Veſpaſien, vers l'an 70 de Jeſus-Chriſt, deux Peintres à Freſque, tous deux Romains; Cornelius Pinus, & Accius Piſcus. Fort peu de tems après, il compoſa, ſous le même Règne, ſon immenſe recueil d'Hiſtoire Naturelle. Il venoit de l'achever, lorſqu'il en fit la dédicace à Titus, Conſul pour la ſixième fois, en l'an 78 de Jeſus-Chriſt.

L'année ſuivante fut celle où Titus monta ſur le trône au mois de Mars, & Pline mourut au commencement de No-

vembre ſuivant. Cet Illuſtre Écrivain avoit donc compoſé immédiatement auparavant ſon grand Ouvrage; avec la digreſſion ſur la Peinture, morçeau des plus précieux de l'Antiquité.

On ſçait que Pline entre en matière par des plaintes amères contre ſon Siècle, ſur la décadence d'un Art, qu'il trouve infiniment recommandable par l'avantage qu'il a de conſerver la mémoire des morts, & d'exciter l'émulation des vivans. Il fait l'Éloge des Tableaux, comme monument du mérite & de la vertu. Il étend cet éloge aux autres Ouvrages qui avoient la même deſtination, aux Figures de cire que les Romains conſervoient dans leur famille, aux Statuës dont ils ornoient les Bibliothèques, aux Portraits deſſinés, que Varon & Pollion mirent en uſage; enfin aux Boucliers où étoient repréſentés les perſonnages illuſtres de l'Ancienne Rome.

Après avoir pris les Romains du côté de l'honneur & de la vertu, il cherche à piquer leur curioſité en leur indiquant l'Antiquité de l'Art, & en s'arrêtant au récit de quelques Peintures plus Anciennes que la Fondation de Rome. Il nomme les différentes Villes où on les voyoit, & il diſtingue le mérite de ces Ouvra-

ges d'avec l'abus qu'en vouloit faire la Lubricité d'un Empereur, tenté d'en tirer deux de leur plaçe, à cauſe de quelques nudités.

Aux motifs d'une curioſité louable, Pline joint les motifs d'émulation puiſés dans le ſein même de la Ville de Rome; il propoſe par une gradation ſuivie, l'éxemple des Citoyens qui s'étoient autrefois appliqués à l'éxercice de la Peinture; l'éxemple des Héros de la Nation qui avoient étalé dans Rome les Tableaux de leurs victoires; l'éxemple des Généraux & des Empereurs, qui, après avoir tranſporté dans la Capitale une quantité prodigieuſe de Tableaux étrangers, en avoient orné les Portiques des Temples & les Plaçes Publiques.

Son éloquence & ſon eſprit nous charment par des traits de feu, & par des images enchantereſſes; qu'on ne trouve en aucun autre Auteur, ni ſi fréquentes, ni d'une ſi grande beauté : enfin par une énergie de ſtyle, qui lui eſt particulière. C'eſt ainſi, que, pour donner une idée d'un Tableau où Apelle avoit repréſenté un Héros nud, il déclare que ç'étoit un défi fait à la nature. Il dit de deux Hoplitites, ouvrage de Parrhaſius : « Celui » qui court, on le voit ſuer; celui qui

» mèt les armes bas, on le ſent haleter. » Apelle, dit-il ailleurs, peignit ce qui » eſt impoſſible à peindre, le bruit du » tonnere & la lueur des éclairs ». En matière de Style, comme en matière de Peinture, les ſçavantes éxagérations ſont quelquefois néceſſaires; & ce principe doit être gravé dans l'eſprit d'un Peintre, s'il veut parvenir à l'intelligence de ce que Apelle avoit éxécuté.

Il eſt donc vraiſemblable, que perſonne ne s'aviſera jamais de traiter Pline en qualité d'Hiſtorien des Peintres ou d'Enthouſiaſtes, ſans connoiſſance de cauſe; ou de Déclamateur, qui jouë l'homme paſſionné, ou d'Ecrivain infidelle & frivole. Les qualifications diamétralement oppoſées, ſont préciſément celles qui caractériſent ce Grand Homme; heureuſement pour celle des Arts, dont il a été le Panégyriſte: heureuſement enfin, pour l'intérêt de la Littérature & des Sçiences, dont il a été le dépoſitaire.

Voilà ce que j'avois à dire ſur Pline, & ſur la Peinture des Romains; c'eſt un précis de deux beaux Mémoires donnés par M. de Caylus & par M. de la Nauze, dans le Recueil de Littérature. *Tome XXV.*

Sur la Peinture des Fleurs.

Peindre les Fleurs, c'eſt entreprendre d'imiter un des plus agréables Ouvrages de la Nature. Elle ſemble y prodiguer tous les charmes du Coloris. Dans les autres objèts qu'elle offre à nos regards, les teintes ſont rompuës, les nuances confonduës, les dégradations inſenſibles; l'effèt particulier de chaque couleur ſe dérobe, pour ainſi dire, aux yeux; dans les Fleurs, les couleurs les plus franches ſemblent concourir & diſputer entr'elles. Un Parterre peut être regardé comme la Palette de la Nature. Elle y préſente un aſſortiment complèt de couleurs ſéparées les unes des autres; & pour montrer ſans doute combien les principes auxquels nous prétendons qu'elle s'eſt ſoumiſe, ſont au deſſous d'elle; elle permèt qu'en aſſemblant un groupe de fleurs, on joigne enſemble les teintes que la plûpart des Artiſtes ont regardées comme les plus antipathiques, ſans craindre qu'elles bleſſent les loix de l'Harmonie. Eſt-il donc en effèt des couleurs antipathiques? Non, ſans doute. Mais la Peinture, & généralement tous les Arts, ne ſe voyent-ils pas trop ſouvent reſſerrés par des chaînes, que leur

leur ont forgées les préjugés ? Qui les briſera ? Le Génie.

Les Artiſtes enrichis de ce don célèſte, ont le privilége de ſécouer le joug de certaines règles qui ne ſont faites que pour les talens médiocres. Ces Artiſtes découvriront en éxaminant un bouquèt, des beautés hardies de coloris qu'ils oſeront imiter. Pauſias les ſurprit dans les guirlandes de Glycère, & en profita.

Je crois donc qu'une des meilleures études de Coloris qu'un jeune Artiſte puiſſe faire, eſt d'aſſembler au hazard des groupes de fleurs, & de les peindre ; qu'il joigne à cette étude, celle de l'effèt qu'elles produiſent ſur différens fonds ; il verra s'évanouir cette habitude ſervile d'appoſer toujours des fonds obſcurs aux couleurs brillantes qu'on veut faire éclater. Des Fleurs différentes, mais toutes blanches, étalées ſur du linge ; un cygne qui vient leur comparer la couleur de ſes plumes ; un vaſe de cette porcelaine ancienne, ſi eſtimée par la blancheur de ſa pâte, & qui renferme un lait pur, formeront un aſſemblage dans lequel la nature ne ſera jamais embarraſſée de diſtinguer des objèts, qu'elle ſemble avoir trop uniformément colorés. Pourquoi donc, lorſqu'il s'agit d'imiter l'éclat du teint d'une jeune

beauté, recourir à des oppoſitions forçées & peu vraiſemblables? Pourquoi, ſi l'on veut faire éclairer une partie d'un Tableau, répandre ſur le reſte de l'ouvrage une obſcurité rebutante, une nuit impénétrable? Pourquoi donner ainſi du dégoût pour un Art, dont les moyens trop apperçus bleſſent autant que ſes effets plaiſent? Ce que je viens de dire a, comme on le voit, rapport à l'Art de Peinture en général. Cependant comme le talent de peindre les Fleurs eſt un genre particulier qui remplit ſouvent tous les ſoins d'un Artiſte, il eſt bon de faire quelques obſervations particulières. Une extrême patience, un goût de propreté dans le travail, un génie un peu lent, des paſſions douces, un caractère tranquille, ſemblent devoir entraîner un Artiſte à choiſir des Fleurs pour l'objet de ſes imitations. Cependant pour les peindre parfaitement, toutes ces qualités ne ſuffiſent pas. Les Fleurs, objets qui ſemblent inanimés, par conſéquent froids, demandent pour intéreſſer dans la repréſentation qu'on en fait, une idée de mouvement, une chaleur dans le coloris, une légèreté dans la touche; un Art & un choix dans les accidens, qui les mettent, pour ainſi dire, au-deſſus de ce qu'elles ſont. Ces êtres

qui vivent ont toutes ces qualités, aux yeux de ceux qui les ſçavent apperçevoir; & l'on a vû Baptiſte & Deſportes avec une façon de peindre fière, large, & ſouvent prompte; imiter le velouté des roſes, & rendre intéreſſante la ſymmétrie de l'anémone. Une Fleur prête d'éclore, une autre dans le moment où elle eſt parfaite; une troiſième, dont les beautés commençent à ſe flétrir, ont des mouvemens différens dans les parties qui les compoſent. Celui des tiges & des feuilles n'eſt point arbitraire, c'eſt l'effet de la combinaiſon des organes des plantes. La lumière du ſoleil qui leur convient le mieux, offre par ſa variété des accidens de clair obſcur ſans nombre. Les inſectes, les oiſeaux qui jouiſſent plus immédiatement que nous de ces objets, ont droit d'en animer les repréſentations. Les vaſes où on les conſerve, les rubans avec leſquels on les aſſemble, doivent orner la compoſition du Peintre : enfin il faut qu'il s'efforce de faire naître par la vûë de ſon ouvrage, cette ſenſation douce, cette admiration tranquille, cette volupté délicate qui ſatisfait nos regards, lorſqu'ils ſe fixent ſur la nature.

Mais inſenſiblement je paroîtrois peut-être pouſſer trop loin, ce que peut éxiger

un genre qui n'eſt pas un des principaux de l'Art dont je parle. Je finis donc en recommandant aux Peintres de Fleurs, un choix dans la nature des couleurs; & un ſoin dans leur apprêt, qui ſemble leur devoir être plus eſſentiel qu'aux autres Artiſtes : mais qui n'eſt en général, que trop ſouvent négligé dans les atteliers. Les Fleurs ſont un genre de Peinture, comme l'Hiſtoire, le Portrait, &c.

De la Gravure.

Je commençerai par l'Art de graver en cuivre, non pas comme le plus ancien; mais comme celui qui eſt d'un plus grand uſage, & ſans doute d'un uſage plus utile aux hommes, pour multiplier leurs connoiſſances.

Dans les détails des opérations de cet Art, j'emprunterai les préceptes & les deſcriptions qui ſont contenus dans un Ouvrage d'Abraham Boſſe, Graveur du Roi, qui a été conſidérablement enrichi par les lumières de M. Cochin le fils, Sçavant Artiſte de nos jours, qui, dans une dernière édition de cet Ouvrage, l'a augmenté de différens Traités, que les progrès de l'Art lui ont fournis, & de réfléxions juſtes qu'il doit à ſon talent & à ſes ſuccès.

Le cuivre dont on ſe ſert pour la *Gravure* dont je parle, eſt le cuivre rouge. Le choix que l'on fait de cette eſpèce de cuivre, eſt fondé ſur ce que le cuivre jaune eſt communément aigre, que ſa ſubſtance n'eſt pas égale, qu'il s'y trouve des pailles; & que ces défauts ſont des obſtacles qui s'oppoſent à la beauté des ouvrages, auxquels on les deſtineroit. Le cuivre rouge même n'eſt pas totalement à l'abri de ces défauts; il en eſt dont la ſubſtance eſt aigre, & les traits qu'on y grave ſe reſſentent de cette qualité; ils ſont maigres & rudes; il s'en trouve de mou, dont la ſubſtance approche (quant à cette qualité) de celle du plomb. Les ouvrages qu'on y grave n'ont pas la netteté qu'on voudroit leur donner : l'eau-forte ne l'entame qu'avec peine; elle ne creuſe pas, & trompe l'attente du Graveur. Quelquefois on rencontre dans une même planche de cuivre, ces qualités oppoſées. Enfin on y trouve de petits trous imperceptibles, où des taches déſagréables.

Le cuivre rouge qui a les qualités les plus propres à la *Gravure*, doit donc être plein, ferme, liant; & la façon de connoître s'il eſt éxempt des défauts contraires que j'ai énoncés, c'eſt d'y former quelques traits avec le burin en différens ſens:

alors, s'il eſt aigre, le bruit que fera le burin en le coupant, & le ſentiment de la main nous l'indiqueront; s'il eſt mou, ce même ſentiment qui vous rappellera l'idée du plomb, vous le découvrira auſſi.

Lorſqu'on a fait choix d'un cuivre propre à graver, on doit mettre ſes ſoins à ce qu'il reçoive la préparation qui lui eſt néceſſaire, pour l'uſage auquel on le deſtine. Les chaudroniers l'applaniſſent, le coupent, le poliſſent; mais il eſt à propos, que les Graveurs connoiſſent eux-mêmes ces préparations; parce qu'il pourroit ſe trouver, que, voulant faire uſage de leur Art dans un pays où il ſeroit inconnu, ils ne trouveroient pas les ouvriers en cuivre inſtruits des moyens qu'il faut employer. Une planche de cuivre de la grandeur d'environ un pied neuf pouces, doit avoir à-peu-près une ligne d'épaiſſeur; & cette proportion peut règler pour d'autres dimenſions. La planche doit être bien forgée, & bien applanie à froid : c'eſt par ce moyen, que le cuivre devient plus ſerré & moins poreux.

Il s'agit, après ce premier ſoin, de la polir. On choiſit celui des deux côtés de la planche qui paroît être plus uni, & moins rempli de gerſures & de pailles; on attache la planche par le côté contraire

ſur un ais, de manière qu'elle y ſoit retenuë par quelques pointes ou clous; alors on commençe à frotter le côté apparent avec un morçeau de grès, en arroſant la planche avec de l'eau commune : on la polit ainſi le plus également qu'il eſt poſſible, en paſſant le grès fortement dans tous les ſens, & continuant de mouiller le cuivre & le grès; juſqu'à ce que cette première opération ait fait diſparoître les marques des coups de marteau, qu'on a imprimé ſur la planche, en la forgeant.

Lorſque ces marques ont diſparu, ainſi que les pailles, les gerſures, & les autres inégalités qui pourroient s'y rencontrer; on ſubſtituë au grès, la pierre-ponce bien choiſie : on s'en ſert en frottant le cuivre, comme on a déjà fait, en tous ſens, & en l'arroſant d'eau commune : l'on éffaçe ainſi les raies, que le grain trop inégal du grès a laiſſés ſur la planche; après quoi l'on ſe ſert, pour donner un poli plus fin, d'une pierre-ponce à aiguiſer; qui, pour l'ordinaire, eſt de couleur d'ardoiſe, quoiqu'il s'en trouve quelquefois de couleur d'olive & de rouge. Enfin le charbon & le bruniſſoir achèvent de faire diſparoître de deſſus la planche, les plus petites inégalités.

Voici comme il faut s'y prendre, pour

préparer le charbon qu'on doit employer. Vous choiſirez des charbons de bois de ſaule, qui ſoient aſſez gros & pleins, qui n'ayent point de fente ni de gerſure, & tels que ceux dont les Orfèvres ſe ſervent communément pour ſouder. Vous ratiſſerez l'écorce de ces charbons, vous les rangerez enſemble dans le feu, vous les couvrirez enſuite d'autres charbons allumés & de quantité de cendre rouge; de ſorte qu'ils puiſſent demeurer ſans communication avec l'air, pendant environ une heure & demie; & que le feu les ayant entièrement pénétrés, il n'y reſte aucune vapeur. Lorſque vous jugerez qu'ils ſeront en état, vous les plongerez dans l'eau, & les laiſſerez refroidir. Vous frotterez la planche qui a déjà été unie par le grès, la pierre-ponce, la pierre à aiguiſer, avec un charbon préparé, comme je viens de le dire; en arroſant d'eau commune, & le cuivre & le charbon, juſqu'à ce que vous ayez fait diſparoître ainſi les marques que peuvent avoir laiſſés les pierres différentes, dont j'ai indiqué l'uſage. Il faut remarquer, que quelquefois un charbon gliſſe ſur le cuivre ſans le mordre, & par conſéquent ſans le polir; il faut alors en choiſir un autre qui ſoit plus propre à cette opération, & la répéter avec patience;

juſqu'à ce que le cuivre ſoit éxempt des moindres raies, & des plus petites inégalités apparentes. La dernière préparation qu'il peut reçevoir ou de la main de l'ouvrier en cuivre, où de celle de l'Artiſte, c'eſt d'être bruni. On ſe ſert pour cela d'un inſtrument, qu'on nomme *Bruniſſoir:* Cet inſtrument eſt d'acier, l'endroit par où l'on s'en ſert pour donner le luſtre à une planche, eſt extrèmement poli; il a à-peu-près la forme d'un cœur. Son épaiſſeur eſt de quelques lignes, il ſe termine en pointe; & l'uſage qu'on en fait, après avoir répandu quelques gouttes d'huile ſur le cuivre, eſt de le paſſer diagonalement ſur toute la planche, en appuyant un peu fortement la main; ce qui s'appelle *Brunir.* C'eſt ainſi qu'on parvient à donner à la planche de cuivre, un pareil poli à celui d'une glaçe de miroir; & qu'on fait diſparoître les plus petites inégalités.

Lorſqu'on a mis en uſage ces différens moyens, ſi l'on veut être aſſuré que l'on a réuſſi; il faut livrer la planche à un Imprimeur en taille-douce, qui, après l'avoir frottée de noir & eſſuyée, comme on a coutume de faire, lorſque la planche eſt gravée; la fera paſſer ſous la preſſe avec une feuille de papier blanc: les inégalités les moins ſenſibles, s'il en reſte quel-

ques-unes, s'imprimeront ſur le papier; & vous ſerez en état d'ôter à la planche, les moindres défauts qu'elle pourroit avoir.

Je crois qu'après avoir inſtruit de la façon d'apprêter le cuivre, il faut commençer par les opérations qui ſervent à graver à l'eau-forte; après quoi j'en viendrai à la manière de graver au burin.

Pour parvenir à faire uſage de l'eau-forte, il eſt néceſſaire de couvrir la planche d'un vernis; & voici les différentes manières de compoſer les vernis dont on couvre les planches, comme je le dirai enſuite.

Il y a deux eſpèces de vernis : on nomme l'un *Vernis Dur*, & l'autre *Vernis Mou*. Le premier, par lequel je commençerai, eſt d'un uſage plus ancien. Voici ſa compoſition.

Prenez cinq onces de poix grècque, ou, à ſon défaut, de la poix graſſe, autrement poix de Bourgogne; cinq onces de réſine de Tyr ou Colophone; à ſon défaut, de la réſine commune : faites fondre ce mélange enſemble ſur un feu médiocre, dans un pot de terre neuf, bien plombé, verniſſé & bien nèt. Ces deux ingrédiens étant fondus & bien mêlés enſemble, mettez-y quatre onces de bonne huile de noix ou d'huile de lin; mêlez

bien le tout ſur le feu durant une bonne demi-heure, puis laiſſez cuire ce mélange juſqu'à ce qu'en ayant mis refroidir, & le touchant avec le doigt, il file comme un ſyrop bien gluant : alors retirez le Vernis de deſſus le feu ; & lorſqu'il ſera un peu refroidi, paſſez-le au travers d'un linge neuf, dans quelque vaſe de fayence ou de terre bien plombé ; vous le ſerrerez enſuite dans une bouteille de verre épais, ou dans quelqu'autre vaſe qui ne s'imbibe pas, & que l'on puiſſe bien boucher : le Vernis ſe gardera alors vingt ans, & n'en ſera que meilleur.

Voilà la compoſition du *Vernis Dur*, tel que Boſſe le donne, & tel qu'il s'en ſervoit ſans doute. Voici celui dont ſe ſervoit Callot, & qu'on appelle vulgairement *Vernis de Florence.*

Prenez un quarteron d'huile graſſe bien claire, & faite avec de bonne huile de lin, pareille à celle dont les Peintres ſe ſervent : faites-la chauffer dans un poëlon de terre verniſſé & neuf ; enſuite mettez-y un quarteron de maſtic en larmes pulvériſé ; remuez bien le tout juſqu'à ce qu'il ſoit fondu entièrement. Paſſez alors toute la maſſe à travers un linge fin & propre, dans une bouteille qui ait un cou-

aſſez large ; bouchez-la éxactement, pour que le Vernis ſe conſerve mieux.

Je crois qu'après avoir donné la compoſition du *Vernis Dur*, il eſt à propos de dire la manière d'appliquer ce *Vernis Dur* ſur la planche de cuivre.

La planche ayant été forgée, polie & luſtrée, comme je l'ai dit ci-deſſus ; il faut encore prendre ſoin d'ôter de ſa ſurface, la moindre impreſſion graſſe qui pourroit s'y rencontrer ; pour cela vous la frotterez avec une mie de pain, un linge ſec, ou bien avec un peu de blanc d'Eſpagne mis en poudre, & un morçeau de peau ; vous aurez ſoin ſur tout de ne pas paſſer les doigts & la main ſur le poli du cuivre, lorſque vous ſerez au moment d'appliquer le Vernis. Pour l'appliquer ſur la planche, vous l'expoſerez ſur un réchaud, dans lequel il y ait un feu médiocre ; lorſque le cuivre ſera un peu échauffé, vous le retirerez ; & trempant alors dans le vaſe où vous conſervez votre Vernis, une petite plume, un petit bâton, ou une paille, vous poſerez du Vernis ſur la planche en aſſez d'endroits, pour que vous puiſſiez enſuite l'étendre par-tout & l'en couvrir ; au reſte, il faut remarquer, que la façon ancienne dont Boſſe fait men-

tion pour étendre ce Vernis, au moyen de la paume de la main, eſt ſujèt à inconvénient; ſoit à cauſe de la tranſpiration de la main, ſoit parce qu'il eſt difficile de l'étendre avec une grande égalité. Je crois donc qu'il vaut mieux ſe ſervir de tampons faits avec de petits morçeaux de taffetas neuf, dans leſquels on renferme un morçeau de coton qui ſoit neuf auſſi. Lorſqu'on s'eſt muni de quelques tampons proportionnés à la grandeur de la planche qu'on veut vernir, on frappe doucement ſur les endroits de la planche où l'on a mis du Vernis; on l'étend ainſi par-tout avec égalité; & l'on doit ſur tout prendre garde, qu'il n'y en ait une trop grande épaiſſeur; parce qu'il ſeroit plus difficile de le faire cuire, & de graver enſuite. Ce Vernis, qui eſt fort tranſparent, pourroit aiſément mettre dans l'erreur ceux qui s'en ſerviroient ſans le connoître: il ne faut donc pas s'attendre à voir facilement, ſi le Vernis a la juſte épaiſſeur qui lui convient; mais j'avertis que, lorſqu'il ſemblera qu'il n'y en a point du tout, pour ainſi dire, il y en aura encore aſſez. Je me ſuis ſervi avec ſuccès d'un moyen pour l'unir parfaitement: le voici. J'ai coupé des morçeaux de papier blanc, fin & liſſe, à-peu-près de la grandeur de la

planche ; & les paſſant avec la paume de la main légèrement ſur la planche, où j'avois étendu le Vernis à l'aide des tampons dont j'ai parlé ; je ſuis parvenu ainſi à rendre ma couche de Vernis égale, & auſſi peu épaiſſe qu'on peut le déſirer.

Cette opération faite, il faut donner au Vernis, par le moyen du feu, le degré de conſiſtance, qui lui fait donner le nom de *Vernis d'Or ;* mais auparavant il faut le noircir, pour qu'il ſoit plus facile d'apperçevoir les traits qu'on forme avec les inſtrumens qui ſervent à graver.

Pour noircir le Vernis, vous vous ſervirez de pluſieurs bouts de bougie jaune que vous aſſemblerez, afin qu'étant allumés, il en réſulte une fumée graſſe & épaiſſe. Cela fait, vous attacherez au bord de votre planche, un, deux, trois, ou quatre étaux, ſuivant la grandeur de la planche & la difficulté de la manier. Ces étaux qui, pour plus de commodité, peuvent avoir des manches de fer propres à les tenir, vous donneront la facilité d'expoſer le côté de la planche que vous avez vernie à la fumée des bougies. Vous aurez attention de promener continuellement ou la planche ou les bougies, pour que la flamme ne faſſe pas trop d'impreſſion ſur quelque endroit de la planche ; ce qui

pourroit brûler le Vernis. Il faut auſſi ne pas trop approcher le Vernis de la mèche ou même de la flamme. L'uſage indiquera le juſte milieu qu'il faut obſerver. Le point où il faut arriver, eſt de rendre la planche d'un noir égal, & exempt de tranſparence, ſans que le Vernis ſoit brûlé dans aucun endroit.

Venons au moyen de ſécher ce cuire, & durcir le Vernis à l'aide du feu. Il faut allumer une quantité de charbon proportionnée à la grandeur de la planche; vous formerez avec ces charbons, dans un endroit qui ſoit ſur-tout à l'abri de la pouſſière, un braſier dont l'étenduë excède de quelque choſe la planche en tous ſens; vous aurez encore attention de mettre fort peu de charbon dans le milieu; parce que la chaleur ſe concentrera aſſez, & qu'il faut plus de tems pour cuire les bords de la planche : lorſque ces précautions ſeront priſes, vous expoſerez votre planche ſur ce braſier, à l'aide de deux petits chenèts faits exprès, ou de deux étaux avec leſquels vous la tiendrez ſuſpenduë à quelques pouces du feu. On doit comprendre que le côté de la planche ſur lequel eſt appliqué le Vernis, n'eſt pas celui qui doit être tourné vers le braſier, il ſe trouvera deſſus; & pour éviter qu'il n'y tombe

d'atômes de pouſſière, ce qui eſt très-eſſentiel, vous étendrez un linge qui vous garentira de ces petits accidens. Lorſqu'après l'eſpaçe de quelques minutes, vous verrez votre planche jetter de la fumée, vous vous tiendrez prêt à la retirer; & pour ne pas riſquer de le faire trop tard, ce qui pourroit arriver, ſi l'on attendoit qu'elle ne rendît plus de fumée du tout, vous éprouverez, en touchant le Vernis avec un petit bâton, s'il réſiſte, ou s'il cède au petit frottement que vous lui ferez éprouver; s'il s'attache au bâton, & s'il quitte le cuivre, il n'eſt pas encore durci; s'il fait quelque réſiſtance, & s'il ne s'attache point au bâton, vous le retirerez; & ſi par hazard vous avez tardé un peu trop long-tems, & que vous craigniez qu'il ne ſoit un peu trop cuit, vous arroſerez le derrière de la planche avec de l'eau fraîche; parce que la chaleur que le cuivre retient aſſez long tems, après avoir été ſéparé du feu, donneroit au Vernis un trop grand degré de cuiſſon; il ſeroit alors difficile à travailler, & s'écailleroit.

Je vais à préſent parler du *Vernis Mou*; après quoi je donnerai les moyens de tranſmettre un Deſſin ſur le Vernis, & enſuite de le graver.

Voici différentes compoſitions du *Vernis Mou*.

Compoſition du Vernis Mou, ſuivant Boſſe.

Prenez une once & demie de cire vierge bien blanche & nette, une once de maſtic en larmes pur & nèt, une demie-once de Spalt calciné; broyez bien le Maſtic & le Spalt; faites fondre au feu votre cire dans un pot de terre bien plombé & vernie par dedans; quand elle ſera entièrement fonduë & bien chaude, vous la ſoupoudrerez de ce Maſtic peu-à-peu, afin qu'il fonde & qu'il ſe mêle. Vous remuerez le tout avec un petit bâton. Enſuite vous ſoupoudrerez ce mêlange avec le Spalt, comme vous avez fait la cire avec le maſtic, en remuant encore le tout ſur le feu, juſqu'à ce que le Spalt ſoit bien fondu & mêlé avec le reſte; c'eſt-à dire, environ la moitié d'un demi-quart-d'heure, puis vous l'ôterez du feu, & le laiſſerez refroidir. Ayant enſuite mis de l'eau claire dans un pot, vous y verſerez le Vernis, & vous le pétrirez avec vos mains dans cette eau; vous en formerez ainſi de petites boules, que vous envelopperez dans du taffetas, pour ſervir comme je le dirai.

Je paſſe ſous ſilence les différentes combinaiſons qu'on peut faire des ingrédiens avec leſquels cette ſorte de Vernis peut ſe

compoſer; vous en trouverez pluſieurs décrites dans le Livre de Boſſe, de l'Édition de 1745. Voici ſeulement une façon de le compoſer, qui me paroît une des meilleures, après avoir éprouvé toutes les autres.

Faites fondre dans un vaſe neuf de terre vernie, deux onces de cire vierge, demie-once de poix noir, & demie-once de poix de Bourgogne. Il faut y ajouter peu-à-peu deux onces de Spalt, que l'on aura réduit en poudre très-fine. Laiſſez cuire le tout juſqu'à ce qu'en ayant fait tomber une goutte ſur une aſſiette, cette goutte étant bien refroidie, puiſſe ſe rompre en la pliant trois ou quatre fois entre les doigts: alors le Vernis eſt aſſez cuit, il faut le retirer du feu, puis le verſer dans de l'eau tiède, afin de pouvoir le manier facilement; & en faire de petites boules, que l'on enveloppera dans du taffetas neuf pour s'en ſervir.

Il y a quelques obſervations à faire, qui ſerviront dans les différens procédés qu'on employera, pour la conſervation du Vernis.

1°. Il faut prendre garde que le feu ne ſoit pas trop violent, de crainte que les ingrédiens dont on ſe ſert, ne brûlent.

2°. Pendant qu'on employe le Spalt,

& même après l'avoir employé, il faut remuer le mélange continuellement avec une ſpatule, ou un petit morçeau de bois.

3°. L'eau dans laquelle on verſera la compoſition, doit être à-peu-près du même dégré de chaleur que les drogues qu'on y verſe.

4°. Il faut faire enſorte que le Vernis ſoit plus dur, pour s'en ſervir en Été, que pour l'employer en Hyver. On parviendra à le rendre plus ferme, en lui donnant un plus grand degré de cuiſſon, ou en mettant une plus forte doſe de Spalt, ou un peu de poix réſine.

La manière d'appliquer ce Vernis ſur la planche, diffère un peu de la manière d'appliquer le Vernis Dur.

J'ai dit à la fin de la préparation que je viens de donner, que lorſque le Vernis eſt aſſez cuit, il faut le retirer du feu, le laiſſer refroidir un peu, puis le verſer dans de l'eau tiède, afin de pouvoir le manier facilement & en faire de petites boules que l'on enveloppera dans du taffetas neuf pour s'en ſervir. Vous tiendrez au moyen d'un étau, votre planche ſur un réchaud, dans lequel il y aura un feu médiocre; vous lui donnerez une chaleur modérée; & paſſant alors le morçeau de taffetas dans lequel eſt enfermé la boule

de Vernis que vous avez pétrie ſur la planche en divers ſens, la chaleur fera fondre doucement le Vernis; qui, ſe faiſant jour au travers du taffetas, ſe répandra légèrement ſur la ſurfaçe du cuivre. Lorſque vous croirez qu'il y en a ſuffiſamment, vous vous ſervirez d'un tampon fait avec du coton enfermé dans du taffetas; & frappant doucement dans toute l'étenduë de la planche, vous porterez par ce moyen le Vernis dans les endroits où il n'y en aura pas; & vous ôterez ce qu'il y en aura de trop, dans les endroits où il ſera trop abondant. Il faut avoir une grande attention qu'il n'y ait pas trop de Vernis ſur les planches, & qu'il y ſoit également répandu; le travail de la pointe en devient plus fin & plus facile.

Pour cela, vous retirerez à propos votre planche de deſſus le feu (tandis que vous vous ſervirez du tampon), & l'y remettrez, s'il eſt néceſſaire; parce que, ſi le Vernis devient trop chaud, il brûle & ſe calcine dans les endroits où il eſt atteint d'une chaleur trop vive : ſi, au contraire, il eſt trop peu chaud, le tampon que vous appuyez légèrement s'enlève, & laiſſe des parties de la planche à découvert.

Lorſque cette opération eſt faite, vous remettrez un inſtant votre planche ſur le

réchaud ; & lorſque le Vernis a pris une chaleur égale qui le rend luiſant par-tout, vous vous ſervirez, ainſi que pour le Vernis dur, des morçeaux de bougie jaune, à la fumée deſquels vous noirciſſez votre planche avec les attentions que j'ai preſcrites ; après quoi vous laiſſez bien refroidir la planche dans un endroit qui ſoit à l'abri de la pouſſière, pour vous en ſervir comme je vais le dire.

Voici donc la planche qu'on deſtine à la *Gravure*, forgée, polie, vernie, ſoit au Vernis Dur, ſoit au Vernis Mou, & noircie ; enſorte qu'elle ne ſemble plus un morçeau de cuivre, mais une ſurface noire & unie, ſur laquelle il s'agit de tracer le Deſſin qu'on veut graver.

La façon la plus ordinaire de tranſmettre ſur le Vernis les traits du Deſſin qu'on doit graver, eſt de frotter ce Deſſin par derrière avec de la ſanguine miſe en poudre très-fine, ou de la mine de plomb. Lorſqu'on a ainſi rougi, ou noirci l'envers du Deſſin, de manière cependant qu'il n'y ait pas trop de cette poudre dont on s'eſt ſervi, on l'applique ſur le Vernis par le côté qui eſt rouge ou noir ; on l'y maintient avec un peu de cire qu'on mèt aux quatre coins du Deſſin : enſuite on paſſe avec une pointe d'argent ou d'acier qui ne

ſoit pas coupante, quoique fine, ſur tous les traits qu'on veut tranſmettre, & ils ſe deſſine ainſi ſur le Vernis. Après quoi on ôte le Deſſin; & pour empêcher que ces traits légers qu'on a traçés en calquant, ne s'effaçent lorſque l'on appuye la main ſur le Vernis en gravant, on expoſe la planche un inſtant ſur un feu preſque éteint, ou ſur du papier enflammé; & on la retire dès qu'on s'apperçoit que le Vernis rendu un peu humide, a pu imbiber le trait du calque.

Cette façon de calquer la plus commune & la plus facile, a un inconvénient; les objèts ainſi deſſinés ſur la planche & gravés, ſe trouveront dans les eſtampes qu'on imprimera, plaçés d'une façon contraire à celle dont ils étoient diſpoſés dans le Deſſin; il paroîtra par conſéquent dans les eſtampes que les figures ſeront de la main gauche, les actions qu'elles ſembloient faire de la droite dans le Deſſin qu'on a calqué; & quelque ſoit cet inconvénient, il eſt ſi déſagréable ou ſi nuiſible à l'uſage qu'on attend de la *Gravure*, qu'il faut abſolument le ſurmonter. Voici les différens moyens qu'on a pour cela. 1°. Si le Deſſin Original eſt fait avec la ſanguine ou la mine de plomb, il faut, au moyen de la preſſe à imprimer les eſ-

tampes, en tirer une contre-épreuve; c'eſt à-dire, tranſmettre un trait ou une empreinte de l'original ſur un papier blanc, en faiſant paſſer le Deſſin & le papier qu'on a poſé deſſus ſous la preſſe; alors on a une repréſentation du Deſſin original dans un ſens contraire. En faiſant enſuite à l'égard de cette contre-épreuve, ce que j'ai preſcrit tout-à-l'heure pour le Deſſin même; c'eſt-à-dire, en calquant la contre-épreuve ſur la planche, les épreuves qu'on tirera de cette planche, lorſqu'elle ſera gravée, offriront les objèts plaçés du même ſens qu'ils le ſont ſur l'original.

Si le Deſſin n'eſt pas fait à la ſanguine, ou à la mine de plomb, & qu'il ſoit lavé, deſſiné à l'encre ou peint, il faut uſer d'un autre moyen que voici. Prenez du papier fin verni, avec l'eſprit de thérébentine, ou le Vernis de Veniſe, qui ſert à vernir les Tableaux; appliquez ce papier qui doit être sèc, & qui eſt ordinairement tranſparent ſur le Deſſin ou ſur le Tableau: deſſinez alors les objèts que vous voyez au travers avec le crayon ou l'encre de la Chine. Enſuite ôtant votre papier de deſſus l'original, retournez-le; les traits que vous aurez formés & que vous verrez au travers, y paroîtront diſpoſé d'une façon contraire à ce qu'ils ſont dans l'original;

appliquez ſur la planche le côté du papier ſur lequel vous avez deſſiné; mettez entre ce papier verni & la planche, une feuille de papier blanc, dont le côté qui touche à la planche ſoit frotté de ſanguine ou de mine de plomb; aſſurez vos deux papiers avec de la cire, pour qu'ils ne varient pas; & calquez avec la pointe, en appuyant un peu plus que vous ne feriez, s'il n'y avoit qu'un ſeul papier ſur la planche; vous aurez un calque tel qu'il faut qu'il ſoit, pour que l'eſtampe rende les objets diſpoſés comme ils le ſont ſur le Deſſin.

Je dois ajouter ici que, pour vous conduire dans l'éxécution de la planche, il vous faudra conſulter la contre-épreuve ou le Deſſin que vous aurez fait; & que, ſi vous voulez, pour une plus grande éxactitude, vous ſervir du Deſſin ou du Tableau original; il faut le plaçer de manière que ſe réfléchiſſant dans un miroir, le miroir qui devient votre guide, vous préſente les objets du ſens dont ils ſont traçés ſur votre planche.

Ces moyens que je viens d'indiquer, ſont propres à préparer le trait, lorſque l'on grave un Deſſin ou un Tableau de la même grandeur qu'il eſt; mais s'il eſt néceſſaire, comme il arrive ſouvent, de diminuer,

minuer ou d'augmenter la proportion des objèts, il faut ſe ſervir des opérations indiquées.

La planche étant préparée au point qu'il ne s'agit plus que de graver, il eſt bon de donner une idée générale de l'opération à laquelle on veut parvenir, en gravant à l'eau-forte; enſuite nous dirons de quels inſtrumens on ſe ſert.

Le Vernis dont on vient d'enduire la planche, eſt de telle nature, que, ſi vous verſez de l'eau-forte deſſus, elle ne produira aucun effèt; mais ſi vous découvrez le cuivre en quelque endroit, en enlevant ce Vernis, l'eau-forte s'introduiſant par ce moyen, rongera le cuivre dans cet endroit, le creuſera, & ne ceſſera de le diſſoudre, que lorſque vous l'en ôterez, ou qu'elle aura perdu & conſumé ſa qualité corroſive. Il s'agit donc de ne découvrir le cuivre, que dans les endroits qu'on a deſſein de creuſer; & de livrer ces endroits à l'effèt de l'eau-forte, en ne la laiſſant opérer qu'autant de tems qu'il en faut pour creuſer, ſuivant votre intention, les endroits dont vous aurez ôté le Vernis; vous vous ſervirez pour cela d'outils qu'on nomme *Pointes* & *Échopes*.

La façon de faire des Pointes, la plus

facile eſt de choiſir des aiguilles à coudre de différentes groſſeurs, d'en armer de petits manches de bois de la grandeur d'environ cinq ou ſix pouces, & de les aiguiſer au beſoin & à ſon gré, pour les rendre plus ou moins fines, ſuivant l'uſage qu'on en veut faire. On peut mettre à ces outils le degré de propreté qu'on juge à propos; on peut ſe ſervir de morçeaux de burins, qui étant d'un très-bon acier, ſont très-propres à faire des pointes; & quant à la manière de les monter, c'eſt ordinairement une virole de cuivre qui les unit au bois, au moyen d'un peu de maſtic ou de cire d'Eſpagne. J'ai éprouvé que des morçeaux de burins arrondis & enfoncés profondément dans un manche de bois aſſez gros pour faire l'effet d'un porte-crayon de cuivre, formoient de très-bonnes pointes; la profondeur dont elles ſont enfoncées, ſupplée à la virole, & fait que, lorſque vous voulez entamer le cuivre, & appuyer quelques touches, elles ſe prêtent à la force que vous y mettez ſans ſe démancher.

La façon de les aiguiſer, eſt de les paſſer ſur une pierre fine à aiguiſer, & les tournant ſans ceſſe entre les doigts pour les arrondir parfaitement. On ſent aiſé-

ment que l'on eſt le maître de leur rendre la pointe plus ou moins épaiſſe, ſuivant l'uſage qu'on en veut faire. On appelle du nom de *Pointe* en général, toutes ces ſortes d'outils; mais le nom d'*Échopes* diſtingue celle des pointes dont on applatit un des côtés; enſorte que l'extrémité n'eſt pas parfaitement ronde, mais qu'il s'y trouve une eſpèce de biſeau.

Avant que de parler de la manière de ſe ſervir des Pointes & des Échopes, je vais preſcrire quelques obſervations néceſſaires pour conſerver le Vernis.

C'eſt ſur-tout le Vernis Mou que ce ſoin doit regarder; le Vernis Dur eſt à l'abri des petits accidens qu'il faut éviter; il ne ſe raye pas aiſément. Il ſuffit d'envelopper la planche qui en eſt couverte, d'un papier, d'un linge, ou d'un morçeau de peau, lorſque l'on ne travaille pas. Pour le Vernis Mou, le moindre frottement d'un corps tant ſoit peu dur, l'enlève; & l'on doit ou tenir la planche ſur laquelle on s'en ſert, enfermée dans un tiroir lorſqu'on ne la grave pas, ou bien enveloppée dans un linge fin, ou dans une peau fine. Il faut même, lorſqu'en gravant on appuye la main ſur le Vernis, le faire avec précaution; au reſte, il y a des

moyens de réparer les petits accidens qui peuvent y être arrivés, que je dirai avant d'expliquer la manière de graver à l'Eau-forte. Venons à la manière de travailler avec les Pointes ſur le Vernis.

Il eſt néceſſaire, premièrement, que l'Artiſte choiſiſſe une plaçe convenable, pour y plaçer la table ſur laquelle il doit graver. Cette plaçe eſt l'embraſure d'une croiſée qui ait un beau jour, & qui, s'il ſe peut, ne ſoit pas expoſée au plein-midi; car le trop de jour pourroit être auſſi nuiſible à la vuë du Graveur, que l'obſcurité. Pour modérer ce jour, il ſuſpendra entre la fenêtre & lui, un chaſſis garni de papier huilé ou vernis. Il ſe ſervira auſſi pour plus de commodité d'un pupitre, dans lequel il enfermera la planche, pour la mettre à l'abri de tout accident, lorſqu'il n'y travaillera pas. Il y a eu des Graveurs qui ſe ſont ſervis d'un chevalèt de Peintre, & qui, à l'aide de l'appuie-main, ont éxécuté leurs ouvrages de la même façon qu'on peint un Tableau; cette pratique eſt, je crois, infiniment moins préjudiciable à la ſanté, que l'attitude courbée qu'on a ordinairement en gravant; mais il eſt difficile de s'y faire, & d'y accoutumer la main : c'eſt à l'Artiſte à éprou-

ver & à choiſir; & je crois néceſſaire de recommander aux Artiſtes, d'eſſayer toujours avec ſoin & réfléxion tout ce qui a été pratiqué avant eux; c'eſt le moyen d'étendre un Art & de rencontrer ſoi-même des découvertes neuves; d'ailleurs telle pratique convient au caractère, au tempéramment, au génie, & au goût d'un Artiſte, qui en peut tirer un parti que nul n'a pu en tirer avant lui.

Venons à l'opération de Graver. Plus le Graveur ſera inſtruit des principes théoriques de la Peinture & de la pratique de cet Art, plus il lui ſera facile d'en faire une juſte application. Il faut au moins indiſpenſablement que le Graveur ſçache bien deſſiner, & qu'il s'entretienne toujours dans l'habitude du Deſſin au crayon, d'après la Boſſe & d'après la nature. Ces conditions ſuppoſées, le Graveur ayant calqué, comme je l'ai dit, ſur la planche le Deſſin qu'il veut éxécuter, il ſe ſervira de ſes Pointes, pour en rendre l'effèt par des hachures plus ou moins fortes; c'eſt-à-dire, plus fines & plus groſſes. Les Règles de la Perſpective Aérienne & la réfléxion qu'il fera ſur l'effèt que produiſent les corps en raiſon de leur éloignement, le conduiront aiſément à ſe ſer-

vir des Pointes les plus fines, dans les plans éloignés; & des Pointes les plus fortes, pour les premiers plans. Il s'agira donc d'ombrer par le moyen des hachures qu'il formera ſur la planche, en enlevant le Vernis avec ſes Pointes, les objèts que lui préſente ſon Deſſin. Je remarquerai pour ceux qui n'ont jamais gravé, qu'il y a, pour s'y habituer, une petite difficulté à ſurmonter : elle conſiſte en ce que, lorſqu'on deſſine ſur le papier blanc, les hachures qu'on forme ſe trouvent oppoſées à la blancheur du fond par une couleur brune, foncée, ou noire; au lieu que les hachures que produiſent les Pointes en découvrant le Vernis qui eſt très-noir, ſont claires & brillantes; enſorte que cette oppoſition eſt abſolument différente de celle que produit le Deſſin. Au reſte, on s'accoutume aiſément à cette différence; & l'on ſe fait à imaginer que ce qui eſt le plus clair & le plus brillant ſur la planche vernie, deviendra le plus noir ſur l'eſtampe.

Revenons à quelques-uns des principes de cet Art; j'ai dit que l'on y parvenoit à une juſte dégradation par la différente groſſeur des Pointes qu'on employe. Mais l'on ſent aiſément que le travail doit con-

courir à produire les effets néceſſaires à l'accord & à l'harmonie. Ce travail, c'eſt-à-dire, le ſens dans lequel on trace les hachures, doit être déterminé par l'étude de la nature comme dans le Deſſin ; & aſſez ordinairement ſi le Deſſin eſt bon, les hachures du crayon vous indiqueront celles des Pointes. Ainſi le ſens des muſcles & le tiſſu de la peau pour les figures, ſeront les Pointes dont vous partirez pour règler votre travail : & voilà pourquoi il eſt eſſentiel qu'un Graveur ait une grande habitude de deſſiner. Sans cela la liberté que ſe donnent quelquefois les Artiſtes en deſſinant, pourroit l'égarer. Cette réfléxion me conduit naturellement à dire, en paſſant, un mot ſur ce qui peut contribuer à la corruption de cet Art.

On ne connoiſſoit dans les premiers tems où on l'a éxercé, que la *Gravure* au burin. La longueur du travail au burin, l'avantage de la découverte, & la promptitude d'un nouveau moyen, contribuèrent à rendre la façon de graver à l'eau-forte plus générale & plus commune ; cependant on commença par ſoumettre cette nouvelle pratique à une imitation ſervile des effets du burin : c'étoit les premiers pas d'un Art timide qui n'oſoit s'écarter de celui

à qui il devoit la naiſſance ; mais cette ſubordination dura peu : la *Gravure* à l'eau-forte prit l'eſſor & ſe chargea de faire les trois quarts des ouvrages qu'elle entreprenoit, laiſſant au burin le ſoin de leur donner un peu plus de propreté, d'accord, & de perfection. Elle ne ſe borna pas là ; elle hazarda d'une façon libre des ouvrages entiers ; elle ſe débarraſſa du joug que lui avoit impoſé le burin ; les règles qu'on avoit établies n'y furent plus des loix auxquelles on ne pouvoit ſe diſpenſer de ſe ſoumettre ; d'habiles Artiſtes, en promenant au hazard la Pointe ſur le Vernis, formèrent des croquis pleins d'eſprit & de feu, mais fort incorrècts, & d'un travail fort peu agréable. Un nombre infini de Graveurs de tous états s'élevèrent & crûrent qu'il ſuffiſoit de calquer un Deſſin ou un Tableau ſur le cuivre, d'en former un trait peu corrèct, de le couvrir de hachures arbitraires, & de laiſſer à l'eau-forte le ſoin d'achever ces ouvrages imparfaits, dont nous ſommes inondés aujourd'hui. Mais ſi l'Art de la *Gravure* a perdu & perd ainſi tous les jours du mérite ſçavant qu'elle a eu dans les tems où on l'éxerçoit avec plus de réſerve, de ſoins, & de réfléxions ; cette eſpèce d'abus

qu'on en a fait, a ſon utilité pour la communication générale des Arts & des Connoiſſances. Il n'eſt point d'ouvrages ſur ces matières, où les idées un peu compliquées ne ſoient éclaircies par des figures gravées, qui font entendre ce qu'on auroit ſouvent de la peine à comprendre ſans cela. Ces Figures le plus ſouvent imparfaites du côté de l'Art, ne ſervent pas moins à la fin pour laquelle on les employe : l'Art de la Gravure eſt donc devenu moins parfait, mais plus utile aux hommes.

Voici quelques-unes des règles que Boſſe nous a tranſmiſes, & deſquelles on peut ſupprimer, ou auxquelles on peut ajouter ; pourvû que ce ſoit d'après des travaux raiſonnés, & qu'on ait toujours en vuë l'imitation de la nature, & l'application des vrais principes de la Peinture & du Deſſin. J'ai dit que la première taille ou le premier rang des hachures qu'on traçe avec la Pointe ſur le Vernis, doit ſuivre le ſens des hachures du Deſſin, ou de la broſſe & du pinçeau, ſi c'eſt d'après un Tableau qu'on grave : mais ce premier rang de hachures n'eſt pas ſuffiſant pour parvenir à l'effet d'une planche ; il eſt d'uſage de paſſer ſur ces premières

tailles un ſecond, & quelquefois un troiſième, & même un quatrième rang de traits qui ſe croiſent en différens ſens. Les ſecondes tailles doivent concourir avec les premières à aſſurer les formes, à fortifier les ombres, & à décider les figures ou les objèts qu'on grave; mais comme dès les premières tailles on a dû épargner les reflèts & les demi-teintes, les ſecondes doivent ménager de même les parties qui doivent être moins colorées. Si l'ombre ſe trouve très-forte, & le reflèt auſſi, les deux tailles de l'ombre doivent être faites avec une Pointe molle & forte, & ces deux mêmes tailles ſeront continuées dans les reflèts par des Pointes plus fines dans le même genre de travail.

On doit obſerver de faire la première taille forte, nourrie, & ſerrée; la ſeconde un peu déliée & plus écartée, & la troiſième encore plus fine. La raiſon de cela eſt, que la première étant celle qui indique le ſens des muſcles & de la peau, doit être celle qui domine; les autres ne ſont ajoutées, que pour colorer davantage les figures ou les corps ſur leſquels on les employe. L'une deſſine, les autres peignent; la première eſt faite pour imiter les formes, les autres pour répandre ſur ces for-

mes l'effet juſte du clair obſcur. Si la première & la ſeconde taille forment en ſe croiſant des quarrés, la troiſième doit former des loſanges ſur l'une des deux; ou ſi les deux premières ſont en loſange, la troiſième ſera quarrée.

On doit ſe ſervir rarement de troiſième hachure à l'eau-forte, lorſqu'on ſe réſerve de retoucher la planche au burin; parce qu'on laiſſe cette troiſième pour ajouter, par le moyen du burin, la couleur qui peut manquer, & la propreté qu'on veut donner à l'ouvrage.

Le genre de travail que l'on employe doit, comme on le ſentira aiſément, avoir rapport à la nature des objets qu'on grave. Cette eſpèce de convention contribue beaucoup à l'effet que produit la *Gravure*; ainſi on a remarqué que les traits doublés qui forment des quarrés, c'eſt-à-dire, qui ſe croiſent perpendiculairement, produiroient à la vuë un travail plus dur & moins agréable à l'œil, que les traits qui ſe coupent en formant des loſanges ou des demi-loſanges. On a donné la préférence à ce travail, pour repréſenter des corps délicats, tels que ceux des femmes, des enfans, des jeunes hommes; & l'on s'eſt éloigné plus ou

moins de cette combinaiſon de taille, à proportion de l'auſtérité qu'on deſiroit dans les travaux qu'on vouloit employer. Quelques Artiſtes ont trouvé que dans les figures qui ne demandoient pas une grande vigueur de couleur, on pouvoit hardiment ſe ſervir du grand loſange; mais qu'il devenoit embarraſſant, lorſqu'il faut rendre les tons plus colorés. Au reſte, il eſt des Artiſtes qui, ſans s'aſtreindre à ces règles, ont fait de très-belles eſtampes; ce qui ne prouve pas qu'elles ſoient inutiles, mais ſeulement qu'il ne faut s'en affranchir qu'autant qu'on eſt ſûr de réuſſir ſans leur ſecours. Les plus beaux Exemples de ces pratiques, dont je viens de rendre compte, ſont les Eſtampes de Corneille Viſcher.

Les draperies éxigent du Graveur une infinité de combinaiſons & d'attentions dans le travail, qui varie ſuivant la nature des étoffes, le mouvement des plis & le plan des figures. En général, il faut, comme dans les chairs, que la première taille deſſine la forme & le mouvement du pli : mais ſi la continuation de cette taille dans le pli qui ſuit, n'eſt pas propre, comme cela doit arriver ſouvent à en exprimer le juſte caractère, il faut la

deſtiner à ſervir de ſeconde ou de troiſième même, en ſubordonnant cette taille à celles que vous lui ſubſtituez. Cette combinaiſon qui demande du ſoin & de l'habitude, donnera à votre travail une aiſance & une juſteſſe qui charmeront l'œil.

Une ſeconde obſervation eſt, qu'il faut éviter que ces tailles, dont vous vous ſervez, & qui vont ſe terminer au contour des membres nuds, ou des autres corps qui ſe touchent, tombent à angles droits ſur ces contours; mais il faut que ces hachures ſe perdent avec eux d'une manière inſenſible & douce. En général, les hachures des draperies doivent former des traits ondoyans, & éviter d'être roides & gênées; elles doivent s'unir par les moyens dont j'ai parlé, de manière que dans l'ouvrage, les objets ſe détachent principalement par l'effet des ombres & des jours.

Les clairs & les demi-teintes éxigent dans la *Gravure*, ainſi que dans le Deſſin, une propreté de travail extrême: on aura donc ſoin de varier les Pointes, & de ſe ſervir dans cette occaſion de celles qui ſont plus fines. Les ombres qui demandent à être ſolides, & qui repréſentent l'effet de la privation de la lumière, admettent un travail ferme, &, pour ainſi

dire, plus rempli d'accidens & d'inégalités; mais les demi-teintes & les reflets qui participent de la lumière, doivent être éxécutés avec une attention d'autant plus grande, que, lorſque les objets ſont clairs, on doit mieux en diſtinguer les formes & les détails. Sur les grandes lumières, les travaux ne peuvent être trop ménagés, ou faits avec trop de légèreté, & avec cette propreté qui flatte l'œil. Les tailles doivent être écartées les unes des autres; & ſi l'on a deſſein de terminer l'ouvrage à la Pointe, c'eſt alors que le travail de cet outil doit tendre à imiter la netteté du burin. Pour les planches qu'on deſtine à être retouchées au burin, il faut y réſerver le travail dont je viens de parler; parce qu'on eſt plus maître de donner avec le burin ce degré juſte de netteté qui doit faire valoir l'ouvrage. Les linges & les étoffes finies, doivent ſe préparer à une ſeule taille propre; il faut laiſſer au burin à les terminer par des ſecondes tailles légères & miſes à propos. Puiſqu'il eſt queſtion de cette propreté; ſans la pouſſer trop loin, je vais me permettre quelques réfléxions qui viennent à propos.

Il en doit être de l'Art de la Gravure, comme de tous les autres Arts. Les Prin-

cips généraux que les réfléxions ont établies embraſſent un Art en général : ces Principes ſe reſtraignent enſuite, & ſe ſoumettent à des exceptions & à des modifications qu'éxigent les différens genres de productions de l'Art qui les a adoptés : il ſeroit donc injuſte de vouloir que dans la *Gravure*, tous les ouvrages fuſſent ſoumis indiſpenſablement aux principes que je viens de donner. Parcourons légérement les claſſes principales des ouvrages de caractères différens, auxquels la *Gravure* s'employe. Son uſage le plus commun & le plus relatif à la Peinture, eſt de multiplier les idées de compoſitions des Tableaux des bons Artiſtes, & les effets du clair-obſcur de ces compoſitions. Il y a des Tableaux de différens genres de *Gravure* ; par conſéquent il doit y avoir différens genres de *Gravure* pour l'imiter. L'Hiſtoire eſt l'objèt principal de la Peinture ; on peut éxiger, pour qu'elle ſoit traitée parfaitement par un Peintre, que toutes les parties de ſon Art y concourent ; que le beau ſoit uni à la grandeur du faire, à la perfection de l'effèt, & à la juſteſſe de l'expreſſion : un Tableau de cette eſpèce, s'il y en a, pour être gravé parfaitement, doit être rendu dans l'eſtampe

par toutes les parties de la *Gravure*. Le burin le plus fier, le plus propre, le plus varié, le plus ſçavant, ſera à peine ſuffiſant pour imiter parfaitement le Tableau dont je parle. Le travail de l'eau-forte donneroit trop au hazard, & je crois qu'elle nuiroit à la beauté de l'éxécution. Si un Tableau moins parfait offroit une compoſition pleine de feu, d'expreſſion, & en même tems un faire moins terminé, & un accord moins éxact, je crois que le Graveur qui employeroit l'eau forte pour rendre le feu de l'expreſſion qui domine dans l'ouvrage, & qui, retouchant au burin, ajouteroit à ſon ouvrage le degré d'harmonie que contient ſon original, rempliroit les vuës de la *Gravure*. Enfin un Tableau dont le mérite conſiſteroit plus dans le beau faire & dans l'harmonie, que dans l'expreſſion & la force, doit reçevoir en *Gravure* la plus grande partie de la vérité de ſon imitation, d'un burin bien conduit, & dont le beau travail répondra au préçieux méchaniſme du pinçeau & à la fonte des couleurs.

Le Portrait eſt un ſecond genre de *Gravure*, d'un uſage auſſi grand, & peut-être plus multiplié encore que le premier. Ce genre de *Gravure* doit ſuivre à-peu-

près les mêmes règles que je viens d'établir. Les Tableaux d'après leſquels on grave les Portraits, doivent inſpirer au Graveur habile, le méchaniſme dont il doit ſe ſervir, à moins que, par une application différente des moyens qu'il employe, il ne les proportionne en quelque ſorte à l'état, au sèxe, à l'âge, & à la figure des perſonnages dont il tranſmèt la reſſemblance. La jeuneſſe & les graces du sèxe demandent une propreté de travail & une douceur dans l'arrangement des tailles, qui ſied moins à la vieilleſſe ou au caractère auſtère d'un guerrier. Cette réfléxion m'a ſouvent frappé, lorſqu'admirant les précieux ouvrages des Drevèts & des Édelinks, j'ai vû un magiſtrat âgé ou un guerrier, dont la repréſentation m'offroit quelque choſe d'efféminée, que j'ai crû être l'effèt d'une trop grande uniformité de travail, & de ce qu'on appelle *un trop beau bureau.* Au reſte je ne prétends pas que cette réflexion ſoit priſe à la rigueur, & je la ſoûmets à ceux des Artiſtes qui auront aſſez exercé leur Art & aſſez réfléchi, pour la modifier comme elle doit l'être.

Le Payſage, ſous le nom duquel je comprendrai, pour ne pas être trop long,

tous les autres genres particuliers, peut ſe livrer à plus de liberté, & par conſéquent l'eau forte y peut être employée avec ſuccès, mais toûjours avec un rapport juſte au caractère du Tableau qu'on grave, où à la nature des objèts qu'on répréſente. Je n'ai en vûë dans tout ce que je dis ici, que les ouvrages de *gravure* auxquels on cherche à donner un juſte dégré de perfection; car pour les *Gravures* qui ſont l'ouvrage des Peintres, il ſeroit injuſte de leur fixer aucune règle, ce ſont des délaſſemens pour eux; & la pointe en s'égarant même entre leurs mains, porte toujours l'empreinte du génie des Artiſtes qui la font obéir à leur caprice. Je paſſe auſſi ſous ſilence les *Gravures* multipliées des Amateurs; ce ſont des amuſemens qui ſervent à les inſtruire : il en eſt peu qui puiſſent aſpirer à un dégré de perfection, pour lequel un travail aſſidu, conſtant & ſuivi pendant un grand nombre d'années, eſt à peine ſuffiſant.

Je reviens aux précèptes de Boſſe, dont je donne l'éxtrait raiſonné. Indépendamment des hachures ſimples, de celles qui ſe croiſent, ſoit en formant des quarrés, ſoit en formant des loſanges,

il y a encore une ſorte de travail dont on ſe ſert dans différentes occaſions. Ce travail ſe fait en formant des points ſéparés les uns des autres, & ces points peuvent être ou totalement ronds, ou ronds par un côté, & un peu alongés, par l'autre; ils peuvent être longs, droits ou tremblotés. L'uſage eſt de ſe ſervir de points ronds à l'eau-forte, & on les employe pour donner aux chairs un caractère délicat qui faſſe naître une idée des pores & du tiſſu de la peau. Ce travail, ainſi que ceux dont j'ai déja parlé, eſt ſubordonné au goût & aux réfléxions du Graveur; l'uſage exceſſif des points rend le travail mou & peu brillant; celui des tailles ſeules pour répréſenter des chairs, eſt trop auſtère; un mélange judicieux de ces deux eſpèces de travaux donnera à la *gravure* à l'eau-forte un dègré d'agrément auquel elle peut tendre.

Il eſt néceſſaire d'arranger avec beaucoup de ſoin les points qu'on plaçe avec la pointe; les petits hazards de l'eau-forte les dérangeront aſſez. L'uſage eſt d'en faire des rangs, dans le ſens dont on auroit fait des tailles dans l'endroit où on les employe. Ceux du ſecond rang ſe placent de manière qu'ils ſe trouvent au-

deſſous ou au-deſſus de l'intervalle qui eſt entre chacun des premiers; ils ſervent auſſi de continuation aux hachures, en approchant des clairs dans leſquels ils ſe perdent, en les diminuant à meſure que l'on approche des grandes lumières.

Je reviens encore, avec Boſſe, aux tailles, comme au principal objèt du travail de la *Gravure*. Un effèt de la dégradation qu'éprouvent les objèts dans l'éloignement, eſt que les détails de ces objèts s'apperçoivent moins : c'eſt cette raiſon qui a dicté le précèpte de ſerrer les tailles, en même tems qu'on les rend plus fines dans les plans éloignés. Par cette même raiſon on détaillera moins, à l'aide des hachures & des traits qui forment les contours, les différens objèts dont on gravera la repréſentation, lorſqu'ils ſeront cenſés éloignés de l'œil. On obſervera cette dégradation par plan, & ce ſoin donnera beaucoup d'effet aux planches : on changera donc de pointe à meſure que les objèts approcheront de l'horiſon ; on ſerrera les tailles, on détaillera moins les petites parties, & l'on gravera les grandes d'une façon un peu indéciſe, mais large, en ombrant par maſſes, comme on le peut

voir dans les Eſtampes de Gérard Audran, entre autres dans l'Eſtampe de Pyrrhus Sauvé, qu'il a gravé d'après les Pouſſin, & dans laquelle il a rendu d'une manière excellente la touche large du pinçeau dans les lointains & dans le fonds. L'Art de l'imitation, dans la Peinture comme dans la *Gravure*, éxige qu'on ne ſe livre à l'éxactitude des détails que fort-à-propos : c'eſt delà que naît l'enſemble, l'unité, & l'éffèt des ouvrages. Un objèt travaillé avec ſoin, dont toutes les parties ſont renduës avec éxactitude & recherche, eſt capable, avec le plus grand mérite d'éxécution, de gâter & de détruire l'éffèt d'une compoſition. Savoir ſupprimer avec diſcernement en Peinture & paſſer à propos ſous ſilence dans l'Art d'écrire, ſont les moyens d'arriver à la perfection à laquelle doivent tendre ces différens Arts.

C'eſt dans le Payſage, comme je l'ai déjà indiqué, que l'on peut ſe permettre une plus grande liberté dans les différens travaux des hachures. Le travail libre, varié, les hachures tremblantes, interrompuës, redoublées & confonduës, donnent à ce genre de *Gravure* un effèt

piquant, qui plaît extrêmement aux Connoiſſeurs, aux Artiſtes, & ſouvent aux Amateurs, ſans qu'ils en approfondiſſent trop la raiſon. Il en réſulte qu'on abuſe très-ſouvent de cette façon de travailler, qui n'éxige, pour ainſi dire, aucune règle, & qui mèt ainſi fort à ſon aiſe celui qui s'y livre. L'illuſion qu'on ſe fait, & le prétexte qu'offre à l'ignorance & à la pareſſe le mot de *Goût*, pris dans un ſens fort éloigné de celui qu'il doit avoir, produiſent des Payſages où les arbres, les fabriques, le ciel & les terreins ſont d'un travail ſi brut & ſi égratigné qu'on ne ſent aucun plan, aucune forme, & aucune effèt. Si cette manière qu'on oſe appeller *Gravure de goût & avec eſprit*, continue à ſe répandre, elle achevera de corrompre cette partie de l'Art de la *Gravure*. Il eſt une liberté que l'eſprit & le goût véritables peuvent inſpirer, mais qui a toujours pour but de faire ſentir au ſpectateur où la forme des objèts qu'on grave, où leur effèt de clair obſcur, ou le caractère principal qui les diſtingue. Lorſqu'un Graveur n'eſt affecté dans ſon travail d'aucun de ces objèts, & qu'il ne mèt pas ſon Art à les faire paſſer dans l'eſprit de ceux qui voyent ſes ouvra-

ges, il en impoſe injuſtement, & ce charlataniſme dont il colore ſon peu de talent, doit être puni par une juſte évaluation de ſes ouvrages.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail de principes pour la *Gravure*. Reprenons le méchaniſme de la *Gravure* à l'eau-forte.

Les pointes dont on ſe ſert & dont j'ai donné le détail, peuvent être de deux ſortes : ou Coupantes, ou Émouſſées. Celles qui ſont Coupantes ſont particuliérement deſtinées à graver au vernis dur ; parce que ce vernis réſiſteroit trop aux pointes qui ne coupent pas. Lorſqu'on grave ſur le vernis mou, on peut ſe ſervir des unes & des autres. L'inconvénient des pointes coupantes eſt de faire quelquefois des touches dures, parce que la pointe, qui va en groſſiſſant depuis le point qui la termine, ouvre le cuivre d'autant plus qu'elle s'y enfonçe davantage, ce qui produit des tailles trop noires, ſi elles ne ſont pas accompagnées par d'autre tailles. On doit en général avoir grand ſoin dans la *Gravure*, d'éviter, & dans les touches & dans toutes ſortes de travaux, une certaine maigreur & ſéchereſſe, que la fineſſe des outils

dont on ſe ſert doit occaſionner. Je crois que les planches qui n'ont qu'une médiocre étenduë, peuvent être gravées avec eſprit & à l'aide des pointes coupantes; qu'en général on doit mêler les pointes des deux eſpèces, & que le juſte emploi qu'on en fera répandra beaucoup de goût ſur les ouvrages auxquels on les aura employées. L'Échoppe eſt une pointe coupante qui, comme je l'ai dit, a une eſpece de biſeau ſur un des côtés de ſon éxtrémité. Il en réſulte que vous pouvez regarder l'Échoppe comme une plume à écrire. La manière de tenir l'Échoppe eſt auſſi à-peu-près ſemblable à celle dont on tient la plume, à la réſerve qu'au lieu que la taille, ou l'ouverture de la plume, eſt tournée vers e creux de la main, l'ovale où la façe de l'Échoppe eſt d'ordinaire tournée vers le pouce. Ce n'eſt pas que l'on ne la puiſſe tourner & manier d'un autre ſens; mais la première manière peut mériter la préférence, parce qu'elle eſt peut-être la plus commode, & qu'on a bien plus de force pour appuyer. C'eſt en s'eſſeyant & en s'exerçant, que l'on conçevra facilement le moyen de faire avec l'Échoppe des traits gros & profonds. Lorſque

Lorſque l'on veut rendre le commencement & la fin des hachures plus déliés, il faut avec une pointe reprendre l'extrémité de ces hachures, en appuyant un peu à l'endroit où l'on reprend, & en ſoûlevant doucement la main juſqu'à l'endroit où la hachure doit ſe perdre. Vous remarquerez qu'en tournant la planche, ſuivant le ſens dans lequel on veut travailler, on rendra cette manœuvre plus facile. Ces remarques ſur l'Échoppe ſont entièrement tirées de l'ouvrage que j'ai cité. J'ai fait l'épreuve des pratiques qu'elles contiennent ; & je penſe, ainſi que Boſſe, qu'on peut, en acquérant l'uſage de cette eſpèce de pointe, en tirer un très-grand parti pour la variété des traits ; puiſqu'en ſe ſervant de cet outil par le côté tranchant, on fera des traits d'une fineſſe extrême, & que le moindre mouvement des doigts donnera à ces traits une largeur plus ou moins grande : mais je préviendrai en même-tems qu'il faut de l'adreſſe, de l'attention, & beaucoup d'habitude pour y habituer entièrement la main : auſſi y a-t-il peu d'Artiſtes qui s'en ſervent uniquement. La manière de gouverner l'Échoppe ſervira aiſément pour le ma-

niement de la pointe ; ainſi je n'inſiſterai point là-deſſus. Il faut avoir l'attention de tenir en général les pointes & les Échoppes le plus à-plomb qu'il eſt poſſible, & de les paſſer ſouvent ſur la pierre à aiguiſer, pour que leurs inégalités ne nuiſent pas à la propreté du travail. Il eſt encore néceſſaire de nettoyer votre vernis, & de n'y laiſſer aucune mal-propreté : Vous vous ſervirez pour cela ou des barbes d'une plume, ou d'un linge très-fin, ou d'une petite broſſe douce qui ſera faite exprès.

Il eſt temps de paſſer aux préparatifs néceſſaires, avant de livrer ſa planche à l'eau-forte. Je ſuppoſe donc qu'on a traçé ſur cette planche, en ôtant le vernis avec les Pointes & les Échoppes, tout ce qui peut contribuer à rendre plus éxactement le Deſſin ou le Tableau qu'on a entrepris de graver ; la planche étant dans cet état il faut commençer par un éxamen qui tendra à connoître ſi le vernis ne ſe trouve pas égratigné dans des endroits où il ne doit pas l'être, ſoit par l'effet du hazard, ſoit qu'on a fait quelques faux traits. Lorſque vous aurez remarqué ces petits défauts, vous préparerez un mélange propre à les couvrir.

Ce mélange ſe fait en mettant du noir de fumée en poudre dans du vernis de Veniſe. (C'eſt celui dont on ſe ſert pour vernir les Tableaux.) Vous employez ce mélange, après lui avoir donné aſſez de corps pour qu'il couvre les traits que vous voulez faire diſparoître, avec des pinçeaux à laver où à peindre en mignature. Il eſt une autre mixtion néceſſaire pour enduire le derrière de la planche, qui, ſans cela ſeroit expoſé ſans néceſſité à l'effet corroſif de l'eau forte. En voici la compoſition.

Prenez une écuelle de terre plombée, mettez-y une portion d'huile d'olive, poſez ladite écuelle ſur le feu. Lorſque l'huile ſera bien chaude, jettez-y du ſuif de chandelle. Le moyen de ſavoir ſi le mélange eſt tel qu'il doit être, eſt d'en laiſſer tomber quelques gouttes ſur un corps froid, tel qu'une planche de cuivre, par éxemple; ſi ces gouttes ſe figent de manière qu'elles ſoient médiocrement fermes, le mélange eſt juſte; ſi elles ſont trop fermes & caſſantes, vous remettrez de l'huile; ſi au contraire elles ſont trop molles & qu'elles reſtent preſque liquides, vous ajoûterez une petite doſe de graiſſe. Lorſque la mixtion ſera

au degré convenable, vous ferez bien bouillir le tout enſemble l'eſpace d'une heure, afin que le ſuif & l'huile ſe lient & ſe mêlent bien enſemble. On ſe ſert d'une broſſe ou d'un gros pinçeau pour employer cette mixtion; & lorſqu'on veut en couvrir le derrière du cuivre, on la fait chauffer de manière qu'elle ſoit liquide.

Ces précautions néceſſaires que je viens d'indiquer, ſont communes aux ouvrages dans leſquels on s'eſt ſervi du vernis dur, & à ceux où le vernis mou a été employé : mais l'eau-forte dont on doit ſe ſervir, n'eſt pas la même pour l'un & l'autre de ces ouvrages. Commençons par l'eau-forte dont on ſe doit ſervir pour faire mordre les planches vernies au vernis dur.

Prenez trois pintes de vinaigre blanc; du meilleur & du plus fort; ſix onces de ſel commun le plus nèt & le plus pur; ſix onces de ſel ammoniac clair tranſparent, & qui ſoit auſſi bien blanc & bien nèt; quatre onces de verdèt, qui ſoit ſèc & éxempt de raclure de cuivre & de grappes de raiſin avec leſquelles on le fabrique. Ces doſes ſerviront de règle pour la quantité d'eau-forte qu'on voudra faire. Mettez le tout (après avoir

bien pilé les drogues qui ont beſoin de l'être) dans un pot de terre bien verniſſé principalement en-dedans, & qui ſoit aſſez grand pour que les drogues en bouillant & en s'élevant ne paſſent pas par-deſſus les bords; couvrez le pot de ſon couvercle, mettez-le ſur un grand feu; faites bouillir promptement le tout enſemble deux où trois gros bouillons, & non davantage. Lorſque vous jugerez à-peu-près que le bouillon eſt prêt à ſe faire, découvrez le pot & remuez le mélange avec un petit bâton, en prenant garde que l'eau-forte ne s'élève trop & ne ſurmonte les bords; d'autant qu'elle à coûtume en bouillant de s'enfler beaucoup, lorſqu'elle aura bouilli, comme je l'ai dit ci-deſſus, deux ou trois bouillons, vous la retirerez du feu, vous la laiſſerez réfroidir en tenant le pot découvert; & lorſqu'elle ſera enfin réfroidie, vous la verſerez dans une bouteille de verre ou de grès, la laiſſant repoſer un jour ou deux avant que de vous en ſervir; ſi en vous en ſervant vous la trouviez trop forte, & qu'elle fit éclater le vernis, vous la pourrez modérer en y mêlant un verre ou deux du même vinaigre dont vous vous ſerez ſervi pour la faire.

J'obſerverai ici que cette compoſition eſt aſſez dangéreuſe à faire, lorſqu'on ne prend pas l'attention de reſpirer le moins qu'il eſt poſſible, la vapeur qui s'éxhale; il faut renouveller ſouvent l'air dans l'endroit où on la fait chauffer.

Après avoir compoſé l'eau-forte dont on ſe ſert pour faire mordre la planche qu'on à vernie au vernis dur, il faut ſavoir en faire uſage. Je vais dire premièrement la manière dont Boſſe fait mention; elle eſt la plus ſimple, mais non pas la plus commode. Je dirai enſuite comment M. Le Clerc avoit commençé de rendre cette opération plus commode.

L'ancienne manière d'employer l'eau-forte dont j'ai parlé, eſt de la verſer ſur la planche, de façon qu'elle ne s'y arrête pas, & qu'elle coule dans toutes les hachures. Pour cela, on place la planche preſque perpendiculairement, & pour plus de facilité on l'attache, à l'aide de quelques pointes, contre une planche de bois aſſez grande, qui a un rebord par en haut & par les deux côtés. On l'appuie preſque perpendiculairement, ou contre un mur, ou contre un chevalèt; enſuite on met au-deſſous une tertine qui reçoit l'eau-forte qu'on

verſe ſur la planche, & qui ſe rend dans la terrine après avoir coulé dans toutes les hachures. La planche de bois dont j'ai parlé, & ſur laquelle la planche de cuivre eſt attachée, ſert à empêcher l'eau-forte qu'on verſe de tomber à terre, & les rebords la contiennent : on voit par-là qu'il ne faut pas qu'il y en ait en-bas, puiſqu'alors l'eau-forte trouveroit un obſtacle pour ſe rendre dans le vaſe qui doit la reçevoir. On prend encore une précaution pour qu'elle ſe rende plus immédiatement dans ce vaſe : c'eſt de mettre au-deſſous de la planche de bois une eſpèce d'auge dans laquelle cette planche de bois entre, & qui la débordant des deux côtés, reçoit ſans qu'il s'en perde toute l'eau-forte, qui y eſt conduite par les rebords dont j'ai parlé. L'auge eſt perçée d'un ſeul trou, qui répond à la terrine qui eſt au-deſſous ; & moyennant ces précautions, toute l'eau-forte, après avoir lavé la planche, ſe rend dans la terrine : on la puiſe de nouveau alors avec le vaſe qui ſert à la verſer, & on la répand encore ſur la planche ; ce qu'on recommence juſqu'à ce que l'opération ſoit faite, en obſervant toûjours que lorſ-

qu'on la verſe, la planche en ſoit bien inondée, afin qu'elle pénètre dans toute les hachures. Voilà la plus ancienne manière de faire mordre avec cette ſorte d'eau-forte, qu'on nomme communément *eau forte à couler.*

Paſſons à la manière dont M. le Clerc a cherché à ſimplifier cette opération : il a ſenti que ſon objèt principal étoit de faire paſſer l'eau-forte ſur la planche, & que c'étoit en partie par ce mouvement qu'elle approfondiſſoit les tailles qu'on a faites ſur le vernis ; il a jugé alors qu'en attachant la planche de cuivre horiſontalement dans le fond d'une eſpèce de boîte découverte, plus grande que la planche de cuivre ; qu'en enduiſant cette boîte de ſuif, pour qu'elle contienne l'eau-forte ; qu'en y verſant enſuite de l'eau-forte, & en baiſſant & hauſſant alternativement cette boîte, l'eau-forte qui y ſeroit, paſſeroit ſur la planche au premier mouvement, & y repaſſeroit en ſecond en allant d'un côté de la boîte à l'autre ; qu'ainſi en ballotant cette eau-forte par le moyen des deux mains, on épargneroit la fatigue qu'on eſſuie dans la manière précédente, dans laquelle il faut ramaſſer l'eau forte dans a terrine, pour la reporter ſans ceſſe ſur

la planche. D'ailleurs la façon précipitée, dont l'eau-forte contenuë dans la boîte paſſe ſur la planche, fait gagner un tems conſidérable à l'Artiſte ; ce qui eſt un objèt intéreſſant.

Revenons à ce qui regarde l'effèt de l'eau forte. Cette liqueur corroſive deſtinée à approfondir les tailles, lorſqu'elle eſt répanduë ſur la planche, la creuſe effectivement en détruiſant les parties de cuivre qui ſont découvertes, & en reſpectant celles qui ſont enduites de vernis. Mais il eſt néceſſaire, pour qu'une planche ſoit au point de perfection où tend le Graveur, que ces tailles ſoient approfondies avec une juſte dégradation : les lointains où les plans éloignés ne feront point l'effèt qu'ils doivent faire, ſi les tailles dont il ſont travaillés ſont trop approfondies ; car alors le noir d'impreſſion dont on remplit ces tailles en imprimant la planche, y ſera en trop grande abondance ; ces objèts paroîtront trop noirs ſur l'eſtampe, & ne feront pas l'illuſion qu'ils doivent cauſer : il eſt donc néceſſaire de conduire avec une grande ſagacité & beaucoup d'intelligence l'opération de l'eau-forte ſur les tailles : pour cela, lorſqu'on a fait mordre ſa

planche pendant l'eſpace de tems qu'on eſtime ſuffiſant pour les lointains, on ſuſpend l'opération de l'eau forte; on retire la planche, on la lave en verſant beaucoup d'eau fraîche deſſus; enſuite on la laiſſe ſécher à l'air ou en l'approchant doucement d'un feu très-modéré. Lorſque la planche ſera ſèche, vous vous éclaircirez de l'effet qu'a produit l'eau-forte, en découvrant le vernis, avec un grattoir ou un petit morceau de charbon de ſaule, dans quelque endroit des lointains.

Si vous jugez qu'ils ſoient aſſez mordus, vous couvrirez tout ce qui doit être du ton de ces lointains, en vous ſervant du mélange que j'ai déjà indiqué, & qui ſe fait avec le vernis de Peintre & le noir de fumée; vous l'employerez avec des pinçeaux plus ou moins fins, ſuivant la fineſſe des traits & des maſſes que vous voulez couvrir. Enſuite, après avoir donné le tems à ce vernis que vous venez d'employer, de ſécher, vous remettrez votre planche comme elle étoit, pour l'expoſer de nouveau à l'eau-forte; vous la ferez mordre autant que vous croirez qu'il eſt néceſſaire pour les plans qui ſuivent ceux que vous

avez couverts ; enſuite vous retirerez encore votre planche, vous couvrirez une ſeconde fois ce que vous voulez ſouſtraire à l'effet de l'eau-forte : enfin vous réitérerez cette opération autant de fois que vous le voudrez, & que vous croirez qu'il le faut, dans les plans & dans les objets.

J'obſerverai qu'il ſeroit injuſte d'exiger qu'on donnât des évaluations trop préciſes du tems qu'on doit employer l'eau-forte chaque fois ; les calculs & les obſervations les plus exactes n'ont pû me ſatisfaire ; l'effet de l'eau forte dépend de trop de cauſes accidentelles, pour qu'on puiſſe le ſoûmettre à des règles invariables.

1°. L'eau forte eſt plus ou moins agiſſante, ſuivant le dégré de cuiſſon qu'on lui a donné, & ſuivant la qualité & le choix particulier des ingrédiens dont elle eſt compoſée.

2°. Le cuivre par ſa nature peut être plus ou moins docile à l'effet de l'eau-forte, le cuivre mou dont j'ai parlé dans le commençement de cet article, réſiſte à l'action de l'eau-forte ; le cuivre aigre ſe diſſout trop-tôt, & toutes ces différences ſont ſuſceptibles de dégrés & de nuances infinies.

3°. L'effèt de l'air influë inſenſiblement ſur l'effet de l'eau-forte; le froid retarde ſon action, le chaud l'accélère, l'humidité y cauſe des différences ſenſibles.

4°. La manière de ſe ſervir des outils avec leſquels on grave, & la différence des pointes, ou émouſſées ou coupantes, facilitent, à l'eau forte, l'entrée du cuivre, où lui laiſſent la peine de l'entamer.

Il faut donc que l'uſage, accompagné des obſervations particulières de l'Artiſte, lui donne les lumières dont il a beſoin pour ſe guider : il eſt fort difficile d'arriver à faire mordre une planche à un effèt juſte ; & c'eſt pour cela que la plus grande partie des graveurs ſe contentent d'obtenir de l'eau forte, un ton général, gris, propre, & égal, en réſervant de donner à leur ouvrage avec le ſecours du burin, un accord & un effèt dont ils ſont les maîtres par ce moyen : mais cette pratique que le méchaniſme de la *gravure* favoriſe, eſt ſujèt à des réflexions que j'ai déjà indiquées. Pourſuivons ce qui regarde l'opération que je viens de décrire.

Lorſqu'après avoir expoſé autant de

tems qu'il le faut, la planche à l'action de l'eau forte, ce qui va quelquefois à l'eſpaçe d'une heure, d'une heure & demie & plus, vous la trouvez parvenuë au point que vous ſouhaitez; vous la lavez une dernière fois dans une quantité d'eau fraîche; enſuite la chauffant raiſonnablement, vous enlevez avec un linge tout le vernis dont vous avez fait uſage avec le pinçeau, pour couvrir les différens plans : vous ôtez par le même moyen la mixtion de ſuif & d'huile dont le derrière de la planche eſt couvert; après quoi il reſte à enlever le vernis dur : vous y parviendrez en vous ſervant du charbon de ſaule que vous paſſerez deſſus la planche, en frottant fortement, & en mouillant d'eau commune ou d'huile, & la planche & le charbon. Il eſt inutile d'obſerver qu'à meſure que vous voyez le cuivre ſe découvrir, il faut ménager le frottement, pour que le charbon n'altère point la fineſſe de la *gravure.* Lorſque vous aurez enfin enlevé tout ce qui reſte de vernis dur à la planche, vous la livrez à l'Imprimeur pour en tirer des épreuves.

Revenons à la maniere de faire mordre les planches vernies au vernis mou;

lorſqu'on employe pour cela l'eau-forte qu'on nomme *eau de départ.*

Cette eau-forte ſe fait avec le vitriol, le ſalpêtre & quelquefois l'alun de roches, diſtillés enſemble; c'eſt celle dont les affineurs ſe ſervent pour ſéparer l'or d'avec l'argent & le cuivre; elle ſe trouve plus aiſément que l'autre.

Je remarquerai ici, pour ne point l'oublier, qu'on peut ſe ſervir pour faire mordre les planches gravées au vernis mou, de l'eau-forte dont j'ai donné la compoſition, & qui eſt faite avec le vinaigre, le ſel armoniac, & le verdet; elle ménage davantage le vernis, & on la gouverne plus aiſément : mais l'eau-forte de départ ne peut ſervir pour les planches vernies au vernis dur; elle fait éclater ce vernis, & détruit ainſi en un moment l'ouvrage de pluſieurs jours & quelquefois de pluſieurs mois.

Venons au vernis mou & l'eau-forte de départ.

Il faut prendre de la cire molle, rouge ou verte, qui devienne flexible en l'échauffant un peu, comme celle dont ſe ſervent les Sculpteurs pour modeler. Vous en formerez, en la paîtriſſant & l'étendant, un rebord autour de votre plan-

che. Ce rebord n'a pas beſoin d'être plus haut que cinq ou ſix lignes au plus : mais il faut qu'il ſoit tellement appliqué à la planche de cuivre, qu'elle puiſſe par ſon moyen contenir l'eau dont on doit la couvrir à la hauteur de deux ou trois lignes. La planche ainſi préparée, vous la placerez horiſontalement ſur une table qui ſoit de niveau. Alors vous prendrez l'eau-forte dont j'ai parlé, vous y mêlerez moitié d'eau-commune, & vous la verſerez ſur la planche; vous obſerverez ſon effet qui ſe rend ſenſible par le bouillonnement qui eſt excité par-tout où elle creuſe le cuivre; le reſte de l'opération ſe rapporte à celle que j'ai décrite pour l'eau forte à couler; c'eſt-à-dire, que lorſque vous jugez que les lointains & le traits qui doivent être foibles, ſont aſſez mordus, vous verſez de l'eau-commune, vous la laiſſez ſécher, vous couvrez ce que vous jugez qui doit être couvert avec le vernis de Peintre & le noir de fumée, après quoi vous y remettez l'eau-forte, &c.

Voilà les manières connuës de graver à l'eau-forte; c'eſt aux Artiſtes à les éprouver toutes, & ſur-tout à ne jamais opérer ſans faire des obſervations : c'eſt ainſ

qu'ils pourront découvrir des pratiques ou plus commodes, ou plus rares, ou plus convenables à leur génie & à leur goût.

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE
DES
HIÉROGLYPHES, EMBLÊMES,
ALLÉGORIES, ÉNIGMES, DEVISES,
ATTRIBUTS ET SYMBOLES.

= M =

DOuziéme Lettre de l'Alphabet François.

Cette Lettre numérale ſignifie Mille chez les Auteurs, ſuivant ce Vers :

M. caput eſt numeri quem ſcimus Mille tenere.

Quand on y ajoute un titre au-deſſus, elle fait Mille fois Mille, $\overline{M}$.

ÉNIGME I.

Je ne ſuis point eſprit, & j'éxiſte dans l'âme ;
Simple dans la malice, & double dans la femme :
J'ai trois pieds aſſez courts, ma voiſine en a deux.
On ne verroit ſans moi jamais de malheureux.

Sans peine, vous pouvez me trouver dans le monde.
Parcourez cependant le Ciel, la Terre & l'Onde,
Vos efforts ſeront vains, on ne m'y trouve point.
Seule, je ne ſuis rien (obſervez bien ce point) ;
Il faut que de mes ſœurs la troupe m'environne.
Si je marche avec Mars, je hais pourtant Bellone.
Enfin, pour abréger, néceſſaire en amour,
Je ſuis dans la lumière, & j'abhorre le jour.

MACAR,

Fils d'Éole. L'inceſte qu'il commit avec Canace ou Canache ſa ſœur, étant venu à la connoiſſance d'Éole, il ordonna que le fils qui en étoit né, fût expoſé aux Chiens. Il envoya une Épée à ſa fille ; elle en fit l'uſage qu'il ſouhaitoit, en ſe tuant. Pour *Macar*, il évita le châtiment par la fuite ; & s'étant retiré à Delphes, il fut parmi les Prêtres d'Apollon.

MACARIE,

Fille d'Hercule & de Déjanire, ſe ſacrifia généreuſement pour le ſalut des Héraclides. Lorſqu'Euryſthée vint déclarer la guerre à Démophoon, Roi d'Athènes, parcequ'il avoit pris les Héraclides ſous ſa protection ; on conſulta l'Oracle, qui promit la victoire aux Athéniens, s'ils vouloient immoler à Cérès une fille née d'un père illuſtre. Le Roi ne veut ni ſa-

crifier ſa fille, ni contraindre aucun de ſes Sujèts à faire un pareil ſacrifice. *Macarie*, inſtruite de l'Oracle, ſe dévouë volontairement à la mort, ſans vouloir permettre que le Sort en décide entre ſes ſœurs & elle. » Si le Sort eſt notre Arbitre, dit-» elle, le trépas n'eſt plus volontaire, & » la Victime perd ſon prix : je m'offre » moi-même à mourir ; acceptez, ſi vous » le jugez à propos, une mort volontaire ; » mais j'y renonce, s'il faut la ſubir par » l'Arrêt du Deſtin. » Les Athéniens, pour conſerver le ſouvenir d'une action ſi généreuſe, donnèrent le nom de *Macarie* à la Fontaine de Marathon ; & enſuite ils lui conſacrèrent un Temple, ſous le nom de la Déeſſe Félicité.

Machine du monde.

La gaine, dans laquelle eſt priſe la partie inférieure de cette Figure, ſignifie la ſolidité de la *Machine du Monde* : les quatre Élémens, dont elle eſt compoſée, ſont déſignés par le Feu dont ſa tête eſt entourée, & par l'Aigle, le Lion & le Dauphin, qui ſont les Attributs emblématiques de l'Air, de la Terre & de l'Eau. La Balance indique la juſteſſe & l'équilibre de ſes mouvemens. Le Serpent, qui cherche à mordre ſa queuë, montre que

ſucceſſivement ce qui finit, recommence. Elle eſt entourée d'un Cercle, ſur lequel ſont repréſentés les Signes des ſept Planètes.

Mages.

C'eſt ainſi qu'on appelloit chez les Perſes, les Prêtres & Miniſtres de la Religion; comme les Druides chez les Gaulois, les Gymnoſophiſtes chez les Indiens. Les *Mages* étoient dans une extrême conſidération, également recherchés des Grands & du Peuple. On leur confioit l'éducation des Princes; & même aucun Roi n'étoit couronné, dit Suidas, qu'il n'eût ſubi une eſpèce d'éxamen pardevant les *Mages*. Darius, fils d'Hyſtaſpe, crut s'honorer beaucoup, en faiſant graver ſur ſon tombeau, qu'il avoit été parfaitement inſtruit dans toutes leurs connoiſſances. Par rapport au Culte de la Divinité, ils ne vouloient ni Temples, ni Autels, diſant qu'on diminuë la Majeſté de Dieu, de celui qui remplit tout par ſa préſence & par ſes bienfaits, en renfermant, pour ainſi dire, cette Majeſté dans des murailles. » Tout l'Univers, ajou-» toient-ils, ſelon Cicéron, annonce ſa » grandeur & ſa puiſſance : tout l'Uni-» vers par conſéquent doit lui ſervir de

» Temple & d'Autel. Où le peut-on » mieux connoître & adorer, que là où » il s'eſt peint avec le plus d'avantage. » Ainſi, quand les Perſes vouloient ſatisfaire aux devoirs de la Religion, ils ſe retiroient ſur les Montagnes les plus élevées, & là ils ſe proſternoient devant Jupiter; c'eſt-à-dire, devant le Ciel même, qu'ils croyoient tout pénétré de la Divinité : là ils faiſoient leurs différens Sacrifices.

Les *Mages* croyoient une eſpèce de Métempſycoſe Aſtronomique, toute différente de celle de Pythagore. Ils s'imaginoient que les âmes, après la mort, étoient contraintes de paſſer par ſept portes; ce qui duroit pluſieurs millions d'années, avant d'arriver au Soleil, qui eſt le Ciel empiré, ou le Séjour des Bienheureux. Chaque porte, différente par ſa ſtructure, étoit auſſi compoſée d'un métal différent, & Dieu l'avoit plaçée dans la Planète qui préſide à ce métal. La première ſe trouvoit dans Saturne, & la dernière dans Vénus. Comme rien n'étoit plus myſtérieux que cette Métempſycoſe, les *Mages* la repréſentoient ſous l'Emblême d'une Échelle très-haute, & diviſée en ſept paſſages conſécutifs, dont chacun avoit ſa marque, ſa couleur particulière; & c'eſt

ce qu'ils appelloient la grande Révolution des corps céleſtes & terreſtres, l'entier achèvement de la Nature.

Selon Thomas Hydè, ſçavant Anglois, les *Mages* ne reconnoiſſoient qu'un ſouverain Être, dont le Feu étoit le Symbole; & s'ils rendoient un Culte religieux à cet Élément, ce n'étoit qu'un Culte relatif à la Divinité qu'il repréſentoit. Cette Religion, qu'on appelle le *Magiſme*, ſubſiſte encore aujourd'hui chez les Guèbres, dont on trouve encore quelques reſtes en Aſie, ſelon le même Auteur. Zoroaſtre paſſe pour le Fondateur de cette Religion, & pour le Chef des *Mages*.

Magie.

C'eſt l'Art de produire dans la Nature des choſes au-deſſus du pouvoir de l'homme, par le ſecours des Dieux, en employant certaines paroles & certaines cérémonies. Il paroît que la *Magie* eſt auſſi ancienne que l'Idolatrie. Les Magiciens, que Pharaon oppoſa à Moyſe, ſont de l'antiquité la plus reculée. Comme les Magiciens invoquoient deux ſortes de Divinités, les unes bienfaiſantes, & les autres malfaiſantes & nuiſibles; cette différence conſtituoit deux ſortes de *Ma-*

gie ; l'une, qui avoit recours aux Dieux bienfaiſans, fut nommée *Théurgie* ; l'autre, qui n'avoit pour objèt que de faire le mal, & qui pour cela n'invoquoit que des Génies malfaiſans, fut appellée *Goétie*. Il y a une eſpèce de *Magie*, qu'on appelle Naturelle, qui n'eſt qu'une connoiſſance plus grande des cauſes phyſiques, que celle qu'en a le vulgaire ignorant, qui a coutume de regarder comme des prodiges, des effèts dont il ignore la cauſe ; & comme de véritables prédictions, ce que le Phyſicien lui annonce devoir arriver. Il eſt ſouvent arrivé que ceux qui avoient des connoiſſances ſupérieures aux lumières ordinaires, n'étoient pas fâchés qu'on les crût inſpirés des Dieux, ou en commerce intime avec eux. De-là tant de prétendus prodiges attribués aux Dieux.

MAGNANIMITÉ.

Je ſuis la Reine des Vertus ;
On en convient parmi les hommes :
Cependant au ſiècle où nous ſommes,
A quelques Héros près, on ne me connoît plus.

La Généroſité étant la principale prérogative de cette Vertu héroïque, on la fait porter par un Lion, qui en eſt le Sym-

bole. Elle tient une Corne d'Abondance, dont elle répand de l'argent. Elle a ſur la tête une Couronne Impériale, & un Scèptre à la main. Son vêtement eſt d'une riche étoffe; & ſon viſage affable & riant indique ſa douceur, & la grandeur de ſes ſentimens.

MAGNIFICENCE.

Le Caractère de la tête de cette Figure, eſt ſemblable à celui de la Magnanimité, parceque l'une & l'autre ſont des Vertus héroïques. Celle-ci a une Couronne d'or ſur la tête, & ſa draperie eſt d'étoffe d'or. Elle eſt aſſiſe dans un lieu magnifique, tenant le Plan d'un grand Temple : on voit dans l'éloignement une Statuë de Minerve, poſée ſur une colonne.

La MAGNIFICENCE des Rois
A quelque choſe d'héroïque;
J'aime le Prince qui s'en pique:
Le Peuple en ſouffre quelquefois;
Mais qu'y faire? Un vrai Roi doit être MAGNIFIQUE.

MAGOPHONIE.

Fête établie chez les anciens Perſes, en mémoire du maſſacre des Mages, & en particulier de Sinerdis le Mage, qui avoit

uſurpé le Trône de Perſe après la mort de Cambiſe. Darius, fils d'Hyſtaſpe, ayant été élu Roi à la plaçe du Mage, voulut en perpétuer la mémoire par une grande Fête, qui devoit ſe célébrer tous les ans, dit Hérodote.

MAGUSANUS.

Hercule ſe trouve ſurnommé *Maguſanus* dans des Médailles de Poſthume ; on croit que ce nom eſt pris de *Maguſum*, Ville d'Afrique, dont Pline fait mention au ſixième Livre de ſon Hiſtoire naturelle, *Chapitre 29.* où ce Héros avoit peut-être un Temple ou quelque Statuë célèbre, dont le Culte s'étendoit bien loin. On trouva en 1514. dans l'Iſle de Valkeren en Zélande, ſur le bord de la Mer, une figure de cet Hercule *Maguſanus :* il porte un grand Voile, qui lui couvre la tête & lui deſcend ſur le bras, ſans le couvrir d'ailleurs. Il tient une grande Fourche appuyée contre terre, & de l'autre main un Dauphin. A ſon côté, eſt un Autel, d'où ſortent de longues feuilles pointuës, comme des Joncs marins ; & à l'autre côté, eſt un Poiſſon ou Monſtre marin. On peut conjecturer de ces Symboles, qu'il paſſoit pour une Divinité de la Mèr.

Mai.

Ce Mois étoit perſonnifié ſous la figure d'un homme entre deux âges, habillé d'une robe fort large & à grandes manches, qui porte une Corbeille pleine de fleurs, & tient de l'autre main une Fleur, qu'il porte à ſon nez; ce qui peut avoir rapport aux Jeux Floraux. Le Paon qui eſt à ſes pieds, montre par ſa queuë une image du Mois de *Mai*, tant elle eſt chargée de fleurs, que la Nature y a peintes. Auſone a ainſi exprimé en quatre Vers le Mois de *Mai*. « C'eſt le Mois qui pro-» duit le lin dans nos campagnes : c'eſt lui » qui nous fournit toutes les délices du » Printemps, qui orne nos vergers de fleurs, » & qui remplit nos corbeilles : il eſt ap-» pellé *Mai* de *Maïa*, fille d'Atlas : c'eſt » le Mois qu'Uranie aime ſur tout au-» tre. » *Mai* étoit ſous la protection d'Apollon. C'eſt dans ce Mois qu'on célébroit des Florales pendant les trois premiers jours; les Lémuriennes qui duroient auſſi trois jours, à commencer le ſept avant les Ides, ou le neuf du mois : les Agonales ou Agonies de Janus, le douze avant les Calendes de Juin, ou le vingt-deux de *Mai* : & les Féries de Vulcain ou les Tubiluſtres, le dix avant les

Calendès de Juin. On célébroit encore aux Ides de *Mai* la naiſſance de Mercure & la fête des Marchands. Les Romains, qui étoient en général fort ſuperſtitieux, obſervoient de ne point ſe marier dans le Mois de *Mai*, à cauſe des Fêtes Lémuriennes ou des malins Eſprits qui ſe célébroient le neuf du mois; & ils avoient un proverbe, qui diſoit le Mois de *Mai* funeſte aux nôces: *Menſe Maio male nubunt.* Cette ancienne ſuperſtition ſubſiſte encore aujourd'hui en quelques endroits parmi le Peuple, qui fait ſcrupule de ſe marier au Mois de *Mai*, comme étant un Mois malheureux, ſans en alléguer d'autres raiſons qu'une ancienne tradition.

La Terre ſe pare de fleurs;
Elle en fait des bouquèts à Flore:
Elle rit aux dépens de l'Aurore,
Se réjouiſſant de ſes pleurs.

Majesté Royale.

Elle ſe repréſente aſſiſe gravement ſur un Trône, vêtuë de la pourpre & du manteau royal. Elle a une Couronne ſur la tête, tient un Scèptre de la main droite, & de la gauche un Aigle. Cet Oiſeau, qui étoit, chez les Égyptiens, le Hiérogly-

phe de la Puiſſance Royale, eſt l'Attribut qui convient à ce ſujèt.

Énigme II.

Il eſt vrai, je ſuis mère, & j'ai pluſieurs enfans,
Et je les ai dès mon enfance ;
Mais les petits, comme les grands,
Sont égaux d'âge & de naiſſance,
Et viennent tous à même temps.
Chacun d'eux, ſans être morne,
Se croit à ce ſort deſtiné,
Qu'il doit au moment qu'il eſt né,
En ſa tête porter la corne.
Ils ſont tous diſpoſés à me rendre ſervice ;
Mais telle eſt la ſévère Loi,
Que ſi l'on me reprend pour quelque maléfice,
Chacun d'eux paſſant pour complice,
Ils ſont tous punis avec moi.

Main.

Toutes les parties du corps humain, priſes ſéparément, & principalement la *Main* étoit honorée comme une Divinité, ſelon S. Athanaſe, dans ſon Traité contre les Gentils : ce qui ſe prouve véritablement par un très-grand nombre de *Mains* qui ſe trouvent parmi les Monumens, leſquelles ſont preſque toutes chargées de Têtes & de Symboles des Dieux,

& de ces Animaux qui faiſoient l'objet du Culte des Égyptiens. Rien n'empêche pourtant de croire que ces *Mains* myſtérieuſes ſont des vœux, ou plutôt des accompliſſemens de vœux ; & qu'elles ont été appenduës dans les Temples des Dieux à qui elles étoient vouées, en reconnoiſſance de quelque ſignalée faveur reçuë, ou de quelque guériſon opérée extraordinairement.

Un des Symboles les plus ordinaires de la Concorde, ſont deux *Mains* jointes : rien de plus commun que ce Type ſur les Médailles. Quelquefois les deux *Mains* jointes tiennent un Caduçée ; marque que la Concorde eſt le fruit de quelque négociation. On voit auſſi les deux *Mains* jointes tenant un Caduçée entre deux Cornes d'Abondance, pour montrer que l'Abondance accompagne toujours la Concorde. Dans une Médaille d'Auguſte, on trouve trois *Mains* jointes & croiſées d'un Caduçée, avec ces mots, *le Salut du Genre humain*. C'étoit peut-être la Deviſe du fameux Triumvirat ; ou bien ce nombre de trois ſe prend-il pour exprimer la Concorde parfaite qui règna dans l'Empire Romain ſous Auguſte. La *Main* portée ſur la tête, étoit, chez les Anciens, une marque de ſûreté, ou demandée, ou ob-

tenuë. Plutarque, dans la vie de Tibérius Gracchus, raconte que celui-ci voyant que Scipion Naſica venoit pour le tuer, & que le tumulte étoit ſi grand, qu'on ne pouvoit entendre ſa voix, mit ſa *Main* ſur ſa tête, pour montrer la grandeur du péril, & demander sûreté.

Énigme III.

Apprenez que je ſuis puiſſante ;
J'ai cent pages de compte fait,
Que rien au monde n'épouvante.
Leur teint uni, blanc comme lait,
Eſt d'une grâce aſſez charmante.
Leur taille dégagée a pour plus grand attrait
Une égalité ſurprenante ;
Et le regard le plus parfait
N'y trouve point de différence,
Tant éxacte eſt leur reſſemblance.

Par leur moyen, les beaux eſprits galans
Ont de quoi s'occuper, ſans chagrin & ſans peine,
Pour plus d'une ſemaine ;
S'ils ont deſſein d'éxercer leurs talens,
Et d'en rendre à leurs yeux les effets évidens.

On les emploie à beaucoup d'autres choſes ;
Et dans les intrigues d'amour,
C'eſt à compter fleurette, à porter lys & roſes,
A mettre feux & fers au jour,
Et faire voir enfin, à beau jeu beau retour.

Ainſi je ſuis utile, & même néceſſaire,
A cent ſortes d'affaires,
D'honneur & de fortune, auſſi-bien que de cœur.
Vous le ſçavez, ami Lecteur :
Vous en êtes ſouvent le témoin oculaire.

MALIGNITÉ.

On perſonnifie ce ſujèt par une vieille femme, d'un regard ſournois. Elle a le viſage pâle ; parceque l'humeur maligne, dont l'intérieur eſt infecté, ſe manifeſte par l'extérieur de la perſonne. Son vêtement eſt couleur de la rouille du fer. Elle tient un Bâton, dont elle trouble l'eau d'un Étang. Son Attribut eſt un Singe, qui travaille à déraciner un pieu, pour faire tomber un nid d'Oiſeau, qui eſt au haut.

Contemple, ô Mortel, cet Emblême !
C'eſt un portrait affreux, le portrait du méchant :
Peut-être t'aurois-je peint toi-même ;
Peut-être y verrois-tu ton malheureux penchant.

MAMMONA.

C'eſt le nom d'un Dieu des Syriens, qui préſidoit aux Richeſſes. Il n'eſt connu que par l'Évangile de Saint Matthieu.

MANA,

Divinité Romaine, qui préſidoit particulièrement aux maladies des femmes. On y joignoit ordinairement le mot *Genita*, parcequ'elle préſidoit auſſi à la naiſſance des enfans : c'eſt pourquoi les Romains la comptoient parmi les Divinités qu'ils appelloient Génitales.

ÉNIGME IV.

Beautés, dont la blancheur peut effacer les lys,
Nous ſommes pluſieurs ſœurs d'un teint égal aux vôtres,
Qui tenons dans nos fers, ſans mépriſer les autres,
Les Amans les plus accomplis.
L'amour qu'on a pour nous eſt pourtant fort commune,
Et le plus fidèle amoureux
Ne ſçauroit ſe contenter d'une ;
Il faut qu'il en ait toujours deux.
Pour les charmes nous ſommes fines ;
Et nous pouvons dire de plus,
Qu'on en trouve entre nous quelqu'une de Malines,
Ayant des yeux autant qu'Argus.
Nous n'avons pourtant point de tête,
Et nous n'avons jamais qu'un pied.
Mais qu'importe ? Cela nous ſied ;
Et nous pouvons aider à faire une conquête.

Avec cette propriété,
Voyez la cruauté des hommes :
Le meilleur, au temps où nous ſommes,
Nous réduit à l'extrémité.

MANES.

Par ce mot, les Anciens entendoient, tantôt les Divinités infernales ; Pluton, Minos, Rhadamanthe, les Parques, les Furies, &c. tantôt les âmes mêmes des morts, auſquelles ils donnoient par honneur, dit Apulée, le titre de Dieux : *Honoris gratiâ Dei vocabulum additum eſt.* Mais ſi ce n'eſt que par honneur, comment les invoquoient-ils ? Car il y a un grand nombre d'Inſcriptions qui commençent par ces mots : *Je prie les Dieux Mânes d'un tel, de m'être favorables.* Et comment peut-on appeller Dieux, ces âmes qui étoient menées devant le Tribunal des Dieux pour y être jugées ? Comment, dis-je, peut-on appeller Dieux, ces âmes, ſans ſçavoir ſi elles ſeroient livrées aux ſupplices pour leurs crimes, ou recompenſées pour leurs bonnes actions ? A cela, on répond ; 1°. que les Païens raiſonnoient très-peu conſéquemment ſur la plûpart de leurs Divinités, & qu'il ne faut pas s'attendre à trouver dans la Mythologie un Syſtême ſuivi : 2°. que les

Dieux *Mânes* pourroient être quelque puiſſance attachée à chaque homme en particulier. C'étoit l'Opinion commune, que le Monde étoit rempli de Génies; qu'il y en avoit également pour les vivans & pour les morts. Les Dieux *Mânes* étoient donc les Génies des morts, établis pour avoir ſoin des ſépultures & des ombres qu'on croyoit errer autour de leurs tombeaux. La crainte, autant que le reſpect, faiſoit qu'on avoit pour ces Dieux une eſpèce de vénération : on ne manquoit jamais de leur recommander les morts. Delà la formule ordinaire qui ſe trouvoit ſur les Tombeaux des Anciens; *D. M.* c'eſt-à-dire, *Dis Manibus*. On faiſoit ſur les Tombeaux de fréquentes Libations, qui avoient pour objèt, non-ſeulement les ombres des morts, mais auſſi les Dieux *Mânes* qui les gardoient. Les Augures honoroient auſſi ces Dieux d'un culte particulier, & ne manquoient jamais de les invoquer, parce qu'ils croyoient qu'ils étoient auteurs des biens & des maux qui nous arrivoient. On dit que le bruit & le ſon de l'airain ou du fer étoit ſi inſupportable aux Dieux *Mânes*, qu'il les mettoit en fuite. Il falloit faire beaucoup de Cérémonies & de Sacrifices, pour appaiſer les *Mânes* de ceux qui n'avoient

point eu de Sépulture. Dans les dévouemens & les imprécations, on invoquoit les Dieux *Mânes* contre ſes ennemis.

Manies.

C'étoient des Déeſſes, que Pauſanias croit être les mêmes que les Furies. » Elles avoient un Temple ſous ce nom » dans l'Arcadie, près du Fleuve Alphée, » au même endroit où Oreſte perdit l'eſ- » prit, dit-il, après avoir tué ſa mère. » Près du Temple, eſt une eſpèce de » Tombe, ſur laquelle eſt gravée la fi- » gure d'un doigt; c'eſt pourquoi les Ar- » cadiens l'appellent la Sépulture du doigt, » & diſent qu'Oreſte, devenu furieux, » ſe coupa là avec les dents un des doigts » de la main. Dans le voiſinage, eſt un » Temple bâti aux Euménides, parce » qu'Oreſte fut guéri là de ſes fureurs. » Ils racontent qu'à la première apparition de ces Déeſſes, lorſqu'elles troublèrent l'eſprit à Oreſte, il les vit toutes noires; qu'à la ſeconde apparition, après qu'il ſe fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches, & qu'alors il recouvra ſon bon ſens: qu'à cauſe de cela, pour appaiſer les premières, il les honora comme on a coutume d'honorer les Mânes des morts,

ſous le nom de Déeſſes *Manies* ; mais qu'il ſacrifia aux ſecondes.

MANSUÉTUDE.

Veux-tu charmer tous les Mortels,
Leur être agréable, leur plaire,
Et t'attirer par-tout des honneurs immortels ?
Sois doux, affable & débonnaire.

La *Manſuétude* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme avancée en âge, qui doit avoir modéré ſes paſſions. Sa main droite eſt poſée ſur un Éléphant, Symbole de la modération ; elle porte ſur ſa tête une Couronne d'Olivier, qui eſt le prix de cette vertu.

MANTEAU.

Il étoit fort en uſage chez nos Ancêtres : quand il étoit fourré, il n'appartenoit qu'aux perſonnes du premier rang. On l'agrafoit ſur l'épaule droite ; de ſorte qu'étant toujours ouvert de ce côté-là, jamais par-devant, on avoit l'entière liberté du bras droit ; & on le retrouſſoit ſur l'épaule gauche, pour laiſſer le libre uſage de l'épée. Il traînoit par-derrière, & tomboit juſqu'à terre. On diſtinguoit les divers ordres des Seigneurs, à l'ampleur du bord

& à la qualité de la fourure ou hermine, qui l'entouroit, à la largeur du repli du collet, à la longueur de la queuë traînante.

Les Ducs, Comtes, Barons, Chevaliers, le portoient d'un drap d'écarlate ou violet. Cette dernière couleur a prévalu dans le long habit de cérémonie pour les Pairs.

MANTURNE,

Divinité Romaine, que les maris invoquoient pour obliger leurs femmes à demeurer dans la maiſon.

ÉNIGME V.

Dans le tour d'un compas, j'enchaîne l'Univers,
Du Lever au Couchant, du Midi juſqu'à l'Ourſe,
Je traçe au Curieux une facile courſe,
Et fais franchir à l'œil mille climats divers.

Je fixe dans mon ſein l'Eau, la Terre & les Airs.
Ambitieux humains, quelle vaſte reſſource!
Juſqu'aux bords enflammés où le jour prend ſa ſource,
Je déploie à vos yeux l'immenſité des Mèrs.

Toutefois aux Céſars je ſervis de frontières.
Alexandre, à regrèt ſerré dans mes barrières,

Pleura de ne pouvoir conquérir au-delà.

Mais depuis ces Héros, que de terres nouvelles :
Mes traits ſont plus nombreux, plus juſtes, plus fidèles,
Et j'ai rendu fameux l'Amant de Dalila.

ÉNIGME VI.

Je commence à briller dans la ſaiſon nouvelle,
Suivant de fort près l'Hirondelle.
Vous, Peintres, me voyant blanc, bleu, vert, violèt,
Vous qui ſçavez l'effèt du mélange en peinture,
Apprenez-moi pourquoi, vermeil de ma nature,
Le gris-de-fer me rend jaune, noir, blanc de lait;
Enſuite un ſurtout noir finit ma deſtinée,
Quand ſépulture m'eſt donnée.
A de mauvais plaiſans, j'inſpire le bon mot;
Pour les faire railler, je ſuis leur vrai ballot.
Mais raillerie à part, je pique les gens chiches;
J'agis avec douceur plutôt ſur les gens riches:
Avec force j'agis ſur les plus pareſſeux;
Tant pis pour eux.

MARATHON,

Bourgade de l'Attique, célèbre par la Victoire que Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens, remporta ſur les Perſes, dont l'Armée étoit de cent mille hommes.

Les Vainqueurs ne perdirent que deux cents hommes, à qui on érigea ſur le champ de bataille d'illuſtres monumens, où leurs noms & celui de leurs Tribus étoient marqués. Pauſanias dit, « que, ſi on veut » croire les Marathoniens, il y eut en cette fameuſe journée un événement fort » ſingulier. Un inconnu, qui avoit l'air » & l'habit d'un Payſan, vint ſe mettre » du côté des Athéniens durant la mêlée, » tua un grand nombre de Barbares avec » le manche de ſa charruë, & diſparut » auſſitôt après. Les Athéniens ayant conſulté l'Oracle, pour ſçavoir qui étoit cet » inconnu, n'eurent d'autre réponſe, ſinon qu'ils honoraſſent le Héros *Echetlée*. On conte encore que, dans la campagne de Marathon, l'on entend toutes » les nuits des henniſſemens de chevaux » & un bruit de combattans. Tous ceux » que la curioſité y attire, & qui prêtent » l'oreille à deſſein, s'en retournent fort » maltraités; mais ceux qui paſſant leur » chemin, voyent ou entendent quelque » choſe, n'offenſent point les mânes, & » il ne leur arrive point de mal.

Marathon étoit déja fameux par la Victoire de Théſée ſur un furieux Taureau, qu'Hercule avoit amené de Crète par l'ordre d'Euryſthée, & qui ayant été lâché

dans le territoire de Marathon, y faiſoit d'horribles dégats. Théſée combattit ce terrible Animal, le dompta, l'amena tout vivant à Athénes, pour le faire voir au peuple, & leſacrifia enſuite à Apollon.

Énigme VII.

Je vous reſſemble, Iris; je ne me trompe pas :
Nous ſommes froids & durs avec beaucoup d'appas,
Et fatiguons ſouvent la patience
Des gens qui ſont les délicats.
Mais voici notre différence :
C'eſt que malgré ma reſiſtance,
On fait de moi tout ce qu'on veut,
Avec le temps & la perſévérance;
Au lieu qu'on dit qu'Amour ne peut,
Ni par ſes traits, ni par ſes flammes,
Faire impreſſion ſur votre âme.

Mardi,

Troiſième jour de la Semaine, conſacré à Mars; il étoit auſſi perſonnifié ſous la figure de ce Dieu.

Mariage.

Informez-vous des mœurs plus que de la richeſſe,
Si, dans le nœud d'Hymen, vous cherchez le repos.
Qu'a-t-il ? Qu'a-t-elle ? ſont deux mots
Qui n'ont jamais produit ni douceur, ni tendreſſe.

Cet

Cet état eſt perſonnifié par un beau jeune homme, vêtu & coëffé galamment. Il porte un Joug ſur ſes épaules, & a des Entraves aux Jambes. La Pomme-coing qu'il tient, lui eſt donnée ſur l'autorité de Solon, qui ordonnoit aux Athéniens d'en préſenter aux Époux, ſoit pour la vertu de ce fruit, qui, par ſa qualité, eſt dédié à Vénus, ſoit que, par ſa beauté & ſon odeur agréable, il voulut ſymboliſer la douceur des premiers fruits de l'Hymen. La Vipère qu'il écraſe ſous ſes pieds, eſt l'Emblême de l'Infidélité.

ÉNIGME VIII.

Je ſuis d'une haute naiſſance,
Mais petit, d'un teint baſané,
Tirant beaucoup ſur le tanné,
Sans pareil & ſans reſſemblance,
Si ce n'eſt qu'on me prît pour un vrai hériſſon,
De très-petite & baſſe mine,
Ou bien pour un fagot d'épine.
Piquant & froid comme un glaçon,
Quand j'étois encore en ma plaçe,
Perſonne n'oſoit m'approcher,
Ni m'offenſer, ni me toucher,
Tant je faiſois laide grimaçe.
Mais quand de mon Palais chaſſé par les Deſtins,
Je tombe ſans robe par terre,
Tout le monde me fait la guerre,
Et m'écraſe dans les feſtins.

Je parois donc être l'image
De ces eſprits indociles, altiers,
Qui n'écoutent pas volontiers
Ceux qui ſont d'un plus bas étage :
Qui ne ſçurent jamais ce que c'eſt qu'être humains ;
Mais qui deviennent doux, quand la fortune laſſe,
Par une ſubite diſgrâce,
Vient à s'échapper de leurs mains.
De même étant ſur le pinacle,
Bien enfermé dans mon donjon,
Si tu voulois me rendre bon,
Il te faudroit faire un miracle.
Mais ſi je tombe, attends un peu ;
Tu feras de moi ton délice,
Quand j'aurai ſouffert le ſupplice
Du glaive tranchant & du feu.

ÉNIGME IX.

Nous ſommes pluſieurs fils, bruns, unis & jumeaux,
Dans le ventre d'une blondine,
Que la Nature a faite, & piquante, & mutine.
Pour nous garder des animaux,
Elle leur fait mauvaiſe mine :
De mille traits aigus, elle les aſſaſſine ;
Et la main qui les touche, en reſſent mille maux.

Cela fait que l'homme en colère,
Pour réuſſir dans ſon deſſein,
Ecraſe avec les pieds, & les traits, & le ſein
De celle qui nous ſert de mère.

Que fait cet homme, hélas ! dans ſon ardent courroux ?
De peur que nous parlions de notre triſte peine,
Il nous perce de mille coups,
Quand, dans les feux, il nous promène.
Ce n'eſt pas tout ; il nous prend tous,
Il nous glaçe ſouvent, ce qui lui ſemble doux :
Pour comble de rigueur, qui lui plaît plus encore,
Mes chers amis, le croirez-vous ?
Après ces maux ſoufferts, le cruel nous dévore.

MARS.

Le Dieu des Batailles, des Combats & des Querelles, étoit, ſelon Homère, & tous les Poëtes Grècs, fils de Jupiter & de Junon. Ce n'eſt que parmi les Poëtes Latins, qu'on trouve la Fable ridicule, qui dit que Junon, piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minèrve ſans ſa participation, avoit voulu à ſon tour conçevoir & engendrer ſans le ſecours d'un mâle. La Déeſſe Flore lui montra une fleur qui croiſſoit dans les champs d'Olène, & dont le ſeul attouchement produiſoit cet admirable effèt. Cette Fable n'a été inventée, dit Bocace, que ſur le caractère féroce de *Mars*, qu'on n'a pu croire fils d'un Prince auſſi poli que Jupiter. Junon fit élever le jeune *Mars* par Priape,

de qui il apprit la Danſe & les autres Exercices du corps, comme les préludes de la Guerre. C'eſt pour cela, dit Lucien, qu'en Bithynie on offroit à Priape la Dixme des dépouilles qui étoient conſacrées au Dieu *Mars*.

Les principales Aventures de *Mars* ſont, ſon Jugement au Conſeil des douze Dieux pour la mort d'Allyrothius ; la Mort de ſon fils Aſcalaphus, qu'il veut venger contre l'ordre de Jupiter ; ſa Bleſſure par Diomède ; ſon Combat contre Minerve, & ſon Adultère avec Vénus.

Mars ayant appris qu'Allyrothius, fils de Neptune, avoit fait violence à Alcippe, vengea l'outrage fait à ſa fille, en tuant l'Auteur du crime. Neptune déſeſpéré de la mort de ſon fils, fit appeller *Mars* en jugement devant les douze Dieux du Ciel, & l'obligèrent de défendre ſa cauſe. *Mars* ſe défendit ſi bien, qu'il fut abſous. Cette aventure attribuée à *Mars*, doit s'entendre de quelque Guerrier accuſé de meurtre devant le Sénat d'Athènes ; & comme les Juges qui travaillèrent à cette cauſe, étoient au nombre de Douze, & des principaux d'Athènes, on dit que c'étoit devant les douze Dieux.

Aſcalaphus, fils de *Mars*, qui commandoit les Béotiens au Siége de Troye,

ayant été tué, le Dieu en fut si pénétré de douleur, que sans craindre le ressentiment de Jupiter, qui avoit défendu aux Dieux de prendre parti pour ou contre les Troyens, « il ordonne à la Fureur & à la » Furie, dit Homère, d'atteler son char, » & prend ses armes éclatantes. Il alloit » dans ce moment allumer dans l'esprit » de Jupiter une colère bien plus furieuse, » si la Déesse Minerve n'eut couru sur » le champ après lui. Elle lui arracha son » casque, son bouclier & sa pique, & » d'un ton plein d'aigreur, elle lui dit: » Furieux & insensé que vous êtes, ne » conservez-vous donc plus aucun respect » pour le Maître des Dieux, & avez-vous » oublié sa défense? Retenez le ressen- » timent que vous inspire la mort de vo- » tre fils; de plus braves que lui ont déja » mordu la poussière ou la mordront bien- » tôt. Est-il possible, dans les sanglans » combats, de sauver de la mort tous les » fils des Immortels? En finissant ces » mots, elle ramena *Mars*, & le fit asseoir » malgré sa fureur. »

Mars ayant pris parti pour les Troyens, contre la parole qu'il en avoit donnée à Minerve, cette Déesse excite Diomède à aller combattre contre le Dieu même des Combats. Ne craignez rien, lui dit-elle,

ni le Dieu *Mars* ni aucuns des Immortels; pouſſez vos chevaux droit à lui, & frappez-le de près, ſans reſpecter ce Furieux, cette peſte publique, qui fait tant de maux à tous les Mortels. *Mars* n'eut pas plutôt apperçu Diomède, qu'il marcha contre lui, & lui allongea un grand coup de pique, que la Déeſſe eut ſoin de détourner. Diomède à ſon tour lui porte un auſſi grand coup; Minerve conduit la pique & la fait entrer bien avant au-deſſous des côtes : elle fait une cruelle bleſſure au Dieu, & déchire ſon beau corps.

Mars, en la retirant, jette un cri épouvantable, & tel que celui d'une armée qui marche pour chercher l'ennemi. Il s'éleve auſſitôt vers l'Olympe, au milieu d'un tourbillon de pouſſière; & le cœur ſerré de douleur & de triſteſſe, il montre à Jupiter le ſang immortel qui coule de ſa bleſſure, & lui porte ſes plaintes contre Diomède, & contre Minerve qui l'a enhardi à ce combat. » Jupiter le regardant » avec des yeux de colère; Inconſtant, Perfide, lui dit-il, de tous les Dieux qui » habitent l'Olympe, tu m'es le plus » odieux : tu ne prens jamais plaiſir qu'à » la Diſcorde, à la Guerre & aux Combats..... Cependant, parce que c'eſt

ſon fils, il ordonne au Médecin des Dieux de le guérir. Péon mèt ſur ſa bleſſure un beaume exquis, qui le gué- it ſans peine; car dans un Dieu il n'y a ien qui ſoit mortel.

Homère fait chanter à Ulyſſe, par un antre divin, les Amours de Mars & de nus. Le Dieu avoit eu une première s les faveurs de la Déeſſe dans l'appar- nent même de Vulcain. Le Soleil, qui vit, en alla d'abord avertir le mari, i, outré de l'offenſe, & l'eſprit plein grands deſſeins de vengeance, ſe mit orger des liens indiſſolubles pour arrê- les coupables.

l étendit ces liens tout autour du lit, les diſpoſa de manière, que, par un tèt merveilleux, ils devoient envelop- les deux Amans, dès qu'ils ſeroient chés. C'étoient comme des toiles d'a- gnée, mais d'une ſi grande fineſſe, ls ne pouvoient être apperçus d'aucun nme, non pas même d'un Dieu, tant étoient imperceptibles, & ſe déro- ent aux yeux les plus fins.

Quand le piége fut tendu, Vulcain fit blant d'aller à Lemnos. Les Amans en nt informés & ne tardèrent pas à ſe . Le Soleil qui faiſoit ſentinelle pour nari, l'avertit du ſuccès de ſes piéges.

Vulcain, à cette vûë, eſt ſaiſi de fureur, & ſe mèt à crier avec tant de force, qu'il aſſemble tous les Dieux de l'Olympe. La plûpart rient de l'aventure, & les moins ſévères témoignent qu'ils ne ſeroient pas fâchés d'être déshonorés à ce prix. Neptune eſt le ſeul qui ne rit point; mais cependant il prie inſtamment Vulcain de délier *Mars*, en lui promettant de ſa part une entière ſatisfaction. Vulcain, à la prière de Neptune, & ſous ſa caution, délie ces merveilleux liens. Les Captifs mis en liberté, s'envolent auſſi-tôt l'un dans la Thrace, & l'autre à Paphos.

Paléphate explique cette Fable, en diſant que Sol, fils de Vulcain, Roi d'Égypte, voulant faire obſerver à la rigueur la Loi de ſon père contre les adultères, & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtiſan, entra dans ſa maiſon, & l'ayant ſupriſe la nuit avec ſon Amant, la punit ſévèrement; ce qui lui attira la bienveillance du Peuple. C'eſt l'équivoque du nom Sol ou Soleil, dit l'Auteur, qui a paru donner lieu à la Fable d'Homère.

Les anciens Monumens repréſentent *Mars* ſous la figure d'un grand homme armé d'un Caſque, d'une Pique & d'un Bouclier, tantôt nud, tantôt avec l'habit

militaire, même avec un manteau sur ses épaules ; quelquefois barbu, mais assez souvent sans barbe. Il y en a qui lui mettent un Bâton de commandement à la main.

Mars vainqueur paroît portant un Trophée, & *Mars* Gradivus dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas ; quelquefois il a sur sa poitrine une Égide avec la tête de Méduse. Les anciens Romains, dit Varron, adoroient *Mars* sous la forme d'une Pique, avant qu'ils eussent appris à donner une forme humaine à leurs Dieux. Chez les Scythes, c'étoit une Épée qui figuroit *Mars*.

Il ne paroît pas que le Culte de *Mars* ait été fort répandu dans la Grèce ; car Pausanias, qui fait mention de tous les Temples des Dieux, & de toutes les Statuës qu'ils avoient dans la Grèce, ne parle d'aucun Temple de *Mars*, mais seulement de deux ou trois de ses Statuës. C'est chez les Romains principalement, qu'il faut chercher le Culte de ce Dieu ; parce qu'il n'y a point de lieu où il ait été autant honoré qu'à Rome. Les Romains regardoient ce Dieu comme le père de Romulus, & le Protecteur de leur Empire: Parmi les Temples qu'il eut à Rome, celui qu'Auguste lui dédia, après la Bataille

de Philippes, ſous le nom de *Mars* le Vengeur, étoit des plus célèbres.

Vitruve dit qu'ordinairement les Temples de *Mars* étoient hors des murs, afin qu'il n'y ait point de diſſenſion entre le Peuple, qu'il ſoit là comme un rempart, pour délivrer les murs des périls de la Guerre. Mais cet uſage n'étoit pas ſuivi par-tout, puiſque à Halicarnaſſe, ſelon le même Vitruve, le Temple de *Mars*, dont la Statuë étoit coloſſale, étoit ſitué au milieu de la Fortereſſe. Les Saliens, Prêtres de *Mars*, formoient à Rome un Collége Sacerdotal très-conſidérable.

On immoloit à *Mars* le Taureau, le Verrat, & le Bélier : quelques-uns lui immoloient des Chevaux : les Luſitaniens lui offroient en ſacrifice des Boucs & des Chevaux, & même leurs ennemis captifs. Les Cariens lui ſacrifioient des Chiens, & les Scythes des Anes. Les Saracores, dit Élien, lui immoloient les Anes les plus gras qu'ils pouvoient trouver. Les Lacédémoniens tenoient ſa Statuë liée & garrottée, afin que le Dieu ne les abandonnât pas dans les Guerres qu'ils auroient à ſoutenir.

Quant aux différens noms que les Païens donnoient à *Mars*, je ne ferai que les rapporter ici. On l'appelloit Arès, Gra-

divus, Quirinus, Enyalius, Hyppius, Mamercus, Thurius, Saliſubſulus, Silveſtre, Bicrota, Britonius, Camulus, Aveugle, Sanguinaire, Cruel, Terrible, Père, Dieu commun. Homère lui donne l'Épithète *Alloproſallos*, qui veut dire, Inconſtant, Querelleur. On le trouve dans une Inſcription ſurnommé Oplophoros, c'eſt-à-dire, le Dieu armé; parcequ'en effet ce Dieu eſt preſque toujours repréſenté armé.

MARS.

Ce Mois, le troiſième de notre année, étoit autrefois le premier chez les Romains; quoiqu'il eut pris ſon nom du Dieu *Mars*, il étoit ſous la protection de Minerve. Les Calendes de ce mois étoient remarquables, parceque c'étoit le premier jour de l'année auquel on pratiquoit pluſieurs Cérémonies. On allumoit le Feu nouveau ſur l'Autel de Veſta. On ôtoit, dit Ovide, les vieilles branches de Laurier, & les vieilles Couronnes, tant de la porte du Roi des Sacrifices, que des maiſons des Flamines, & des Haches des Conſuls; & l'on en mettoit de nouvelles. En ce jour, on célébroit les Matronales, & la Fête des Boucliers ſacrés. Le ſix, c'étoient les Fêtes de Veſta; le 14, les

Equiries ; le 15, la Fête d'*Anna Perenna* ; le 17, les Libétales ou Bacchanales ; le 19, la grande Fête de Minerve, appellée les *Quinquatries*, qui duroit cinq jours ; le 25, les *Hilaries*.

On trouve ce Mois personnifié sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de Louve, parceque la Louve étoit consacrée au Dieu *Mars*. « Il est aisé, dit Ausone, » de reconnoître ce Mois par la peau de » Louve dont il est ceint. Il s'appelle » *Mars*, & c'est *Mars* qui lui a donné sa » dépouille. Le Bouc pétulant, l'Hiron- » delle qui gazouille, le Vaisseau plein » de lait, l'Herbe verdoyante, tout cela » marque le Printemps, qui commence » au mois de *Mars*. » Ce sont les Symboles qui accompagnent la figure de ce Mois.

Tout est maigre en cette Saison,
Où le Jeûne nous mortifie ;
Et pour soutien de notre vie,
On n'a que légumes ou poisson.

MARSYAS,

Fils d'Hyagnis, étoit un habile Joueur de Flûte de la Ville de Célène en Phrygie. Il joignoit, dit Diodore, à beaucoup d'esprit & d'industrie, une sagesse & une

continence à toute épreuve. Son génie parut ſur-tout dans l'invention de la Flûte, où il ſçut raſſembler tous les ſons qui auparavant ſe trouvoient partagés entre les divers tuyaux des Chalumeaux. Il eut un attachement ſingulier pour Cybèle, & fut le fidèle compagnon des courſes de cette Déeſſe. Étant arrivé à Niſe, ſéjour de Bacchus, il y rencontra Apollon, qui étoit tout fier de ſes nouvelles découvertes ſur la Lyre. *Marſyas* eut la hardieſſe de faire au Dieu un défi, qui fut accepté, à condition que le vainqueur feroit à l'autre le traitement qu'il voudroit. Les Niſéens furent pris pour Juges de la diſpute : ce ne fut pas ſans peine & ſans péril d'être vaincu, qu'Apollon l'emporta enfin ſur ſon concurrent. Indigné d'une telle réſiſtance, on dit qu'il attacha *Marſyas* à un arbre, & l'écorcha tout vif. Mais quand la chaleur du reſſentiment fut paſſée, ſe repentant de ſa barbarie, il rompit les cordes de ſa Guittare, & la dépoſa avec ſes Flûtes dans un antre de Bacchus, auquel il conſacra ces Inſtrumens. C'eſt ce qui eſt repréſenté dans pluſieurs Monumens, où l'on voit Apollon, qui tient d'une main un Couteau, & de l'autre la Peau de *Marſyas*. Mais entre les deux figures, on voit un jeune homme qui

fléchit un genou devant Apollon. Hygin dit que c'eſt Olympus, Diſciple de *Marſyas*, qui demande à Apollon le corps de ſon Maître, pour lui rendre le devoir des funérailles, & qu'il obtint. Il y a des Figures de *Marſyas*, qui le repréſentent avec des oreilles de Faune ou de Satyre, & une queuë de Silène. On croit que cette Fable n'eſt qu'une pure allégorie, dont l'explication la plus raiſonnable eſt, qu'avant l'invention de la Lyre, la Flûte l'emportoit ſur tous les Inſtrumens de Muſique, & enrichiſſoit ceux qui en ſçavoient jouer : mais le jeu de la Lyre décrédita celui de la Flûte, & fit tort à ceux qui s'étoient acquis de la réputation dans cet Inſtrument. D'autres Mythologues diſent, que *Marſyas*, de déſeſpoir d'être vaincu, ou peut-être ayant l'eſprit aliéné, s'étoit précipité dans un Fleuve de Phrygie, auquel il donna ſon nom. Comme les eaux de ce Fleuve paroiſſoient rouges, peut-être à cauſe de ſon ſable, qui approchoit de cette couleur; la Fable ajoute, qu'elles furent teintes du ſang de *Marſyas*.

ÉNIGME X.

J'ai la tête peſante & dure ;
Je ſuis fort peu ſubtil ; cependant l'Univers
Admire, avec raiſon, mes ouvrages divers,
Où l'Art ſurpaſſe la Nature :
Mais s'il n'eſt preſque rien dont je ne vienne à bout,
Je puis auſſi détruire tout.

ÉNIGME XI.

Bien que d'abord je frappe ſans parler,
On ne doit pas me croire fort terrible.
J'importune ſouvent juſques-à réveiller
Ceux qui la nuit ſont en repos paiſible.

J'ai des égards que bien des gens n'ont pas ;
De la civilité j'entends bien la rubrique :
Suivant la qualité, je règle ma Muſique,
Et prends un ton ou plus haut ou plus bas.

Quelquefois je m'explique en maître,
Et d'autres fois fort humblement.
Je ſuis fixe & mobile, & tout mon mouvement
Eſt ſans quitter l'endroit où j'ai coutume d'être.

Je n'ai pas un fort grand crédit,
Quoique de bien des lieux je procure l'entrée ;
Le ſecours d'une main pour cela me ſuffit,
Et rend la choſe fort aiſée.

Enfin, pour n'omettre ici rien ;
Dans mon ordinaire éxercice,
Je ne parle François ni Suiſſe :
En mille endroits pourtant un Suiſſe m'entend bien.

MARTYRE.

Ce nom, qui, en Grèc, ſignifie Témoin, eſt donné par l'Égliſe aux Fidèles qui ont ſouffert les tourmens, ou même la mort, pour ſoutenir la Religion Chrétienne, par la conſtance de leur témoignage. On en perſonnifie l'allégorie par la figure d'un beau jeune homme à genoux, & vêtu d'une robe rouge, qui eſt la couleur ſymbolique de la Charité. Il a la façe riante, tournée vers le Ciel, qui eſt ouvert, & dans lequel ſe découvre une Croix rayonnante. Il tient deux Palmes, & proche de lui ſont les inſtrumens qu'on employoit au *Martyre*.

ÉNIGME XII.

Voulez-vous ſçavoir ma ſtructure ?
Je ſuis de plus d'une couleur ;
J'emprunte plus d'une figure :
Tantôt d'un Maure affreux j'imite la noirceur,
Tantôt d'un Adonis j'étale la blancheur ;
Je ſçais, comme il me plaît, copier la Nature,
Soit en beauté, ſoit en laideur.

Sans recourir aux ſecrèts de Médée,
J'ai le grand art de rajeunir les vieux :
Par mon ſecours, mainte vieille ridée
A fait naître ſouvent des deſirs amoureux.
Mais que mon règne eſt peu durable !
Malgré tous mes talens, ſi-tôt que le jour luit,
Je parois ſi déraiſonnable,
Que chacun me quitte & me fuit.

MASSUË,

Sorte d'Arme lourde & groſſe par un bout, propre à aſſommer. C'eſt le Symbole ordinaire d'Hercule, parceque ce Héros ne ſe ſervoit que d'une *Maſſuë* pour combattre les Monſtres & les Tyrans. Après le combat des Géans, il conſacra ſa *Maſſuë* à Mercure : on dit qu'elle étoit de bois d'Olivier ſauvage, & qu'elle prit racine & devint un grand arbre. On donne auſſi quelquefois la *Maſſuë* à Théſée. Euripide, dans ſes Suppliantes, dit que Théſée combattant contre Créon, Roi de Thèbes, s'arma d'une *Maſſuë* énorme avec laquelle il renverſoit tout ce qui s'oppoſa à ſa fougue. Le Poëte appelle cette *Maſſuë*, Épidaurienne ; parcequ'au rapport de Plutarque, Théſée en dépouilla Périphétès, qu'il tua dans Épidaure ; & il s'en ſervit depuis, comme Hercule de la Peau du Lion de Némée.

MATHÉMATIQUE.

Il n'eſt point d'Art égal au mien ;
Ce que j'ai démontré, nul ne le peut combattre ;
Je prouve, & je prouve ſi bien,
Qu'on douteroit plutôt que deux & deux ſont quatre.

Cette Sçience, qui eſt ſpéculative & pratique, ſe repréſente par la figure d'une Matrône d'âge avancé. Elle a des aîles à la tête ; & ſon vêtement blanc & tranſparent ſignifie que ſes démonſtrations ſont claires & intelligibles. Elle tient un Globe, & démontre avec un Compas des Figures géométriques, qui ſont tráçées ſur une table ſoutenuë par un jeune adoleſcent, qui l'écoute avec attention.

MATRALES.

Fêtes qui ſe célébroient à Rome, par les Matrônes, en l'honneur de la Déeſſe Matuta. Elles lui offroient des Libations ruſtiques cuites dans des pots de terre. Ovide appelle ces Libations, *Flava Liba*, des Libations rouſſes. Il n'étoit pas permis aux ſervantes d'entrer dans le Temple de *Matuta* ; on n'y en admettoit qu'une, qui étoit largement ſouffletée.

MATRONALES.

Fêtes célébrées à Rome par les Matrônes, aux Calendes de Mars. Ovide donne cinq cauſes à l'inſtitution de cette Fête : la première eſt, que les Sabines enlevées par les Romains, mirent fin à la cruelle guerre que ſe faiſoient les deux Nations, dont l'une vouloit tirer vengeance du rapt, & l'autre vouloit le ſoutenir : la ſeconde, afin que Mars, en l'honneur de qui ſe faiſoit la Fête, leur procurât la même félicité qu'à Romulus & à Rémus ſes enfans : la troiſième, afin que la fécondité que la terre éprouve au mois de Mars, fût donnée aux Matrônes : la quatrième, parceque c'étoit aux Calendes de ce mois, qu'on avoit dédié un Temple à Junon Lucine ſur le Mont Eſquilin : la dernière enfin, parceque Mars étoit fils de la Déeſſe qui préſidoit aux noces & aux accouchemens. On fait donc en ce jour des Sacrifices à Mars, à Junon Lucine, & à toutes les Divinités qui préſidoient aux mariages. Cependant on évitoit de ſe marier en ce mois-ci, parcequ'on le croyoit malheureux, à cauſe de l'adultere de Mars & de Vénus.

Mausole,

Frère & Époux d'Artémiſe, eſt devenu célèbre par l'amour que ſa femme eut pour lui : « Amour, dit Aulugelle, qui » paſſe tout ce que la Fable a jamais dé- » bité touchant les Amans. On a peine » à croire que le cœur humain puiſſe ja- » mais pouſſer ſi loin ſa tendreſſe. *Mau- » ſole* mourut entre les bras de ſa femme, » qui fondoit en larmes, déſolée de cette » cruelle ſéparation. On lui fit de magni- » fiques funérailles. Cependant le deuil » d'Artémiſe ne ceſſoit point ; la privation » & l'abſence de ſon mari augmentoient ſes » douleurs. L'Amour inventif lui inſpira » une choſe, où elle eſpéroit de trouver » quelque ſoulagement. Elle prit les cen- » dres de ſon mari, avec les oſſemens qu'elle » fit réduire en poudre, mêla le tout avec » des aromates & des parfums ; elle l'in- » fuſa dans de l'eau, & l'avala peu à peu, » comme ſi elle eût voulu changer le corps » de ſon mari en ſa propre ſubſtance. » Non contente de cela, Artémiſe fit bâtir, en l'honneur des Mânes de *Mauſole*, le plus ſuperbe Monument qu'on eut encore vû ; elle y employa les quatre plus habiles Architectes de la Grèce, qui rendirent cet Édifice une des ſept Merveilles du Mon-

de. Il avoit quatre cents onze pieds de circuit, & cent quarante pieds de hauteur, y compris une pyramide, de même hauteur que l'Édifice, dont il étoit surmonté. Ce célèbre Monument porta le nom de Mauſolée; nom qui a paſſé depuis à tous les grands Sépulcres, qui ſe diſtinguoient par la magnificence de leur ſtructure. Pour ne rien omettre de ce qui pourroit célébrer la mémoire de ſon mari, Artémiſe établit des Jeux funèbres, aſſignant de grands prix pour les Poëtes & pour les Orateurs, qui viendroient à l'envi éxercer leurs talens en l'honneur du Roi *Mauſole*. Enfin on prétend qu'Artémiſe ne ſurvécut que deux ans à ſon mari, & que ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie. Mais ſi nous en croyons Vitruve & Démoſthène, Artémiſe, durant ſa viduité, ne ſe conduiſit point en veuve déſolée & inconſolable; car ils lui font faire de très-belles conquêtes ſur les Rhodiens: ce qui a donné lieu à Bayle de ſoupçonner, que tout ce qu'on dit de merveilleux de la triſteſſe d'Artémiſe, pourroit bien avoir été tiré de quelque Roman du temps, & copié dans la ſuite par les Écrivains poſtérieurs.

Méchanceté.

C'eſt la plus prochaine diſpoſition à l'Iniquité, parcequ'il n'y a qu'un ſeul dégré entre le Méchant & l'Inique. On la perſonnifie ſous la figure d'une femme de moyen âge, parceque c'eſt celui dans lequel, ayant vaincu la timidité, on eſt le plus capable d'effronterie, & de ſuivre à front découvert les idées vicieuſes. Son regard ſournois, ſon air ſombre, & ſa coëffure en déſordre annoncent les agitations internes de ſon âme. On l'habille de couleur brune; & elle conſidère, d'un air de complaiſance, un Aſpic & un Couteau à deux tranchans, qu'elle tient dans ſes mains. Les autres Attributs qu'on lui donne, ſont le Serpent à façe humaine, qui déſigne la Fraude; le Singe, qui eſt l'Emblême de la Malice; & l'Araignée, qui tend ſes toiles, & fait alluſion aux piéges que la *Mechanceté* dreſſe à la vie, à l'honneur & aux biens du prochain.

Méchanéus,

Surnom de Jupiter; il ſignifie celui qui bénit les entrepriſes des hommes. Il y avoit à Argos, au milieu de la Ville, un Cippe de bronze d'une grandeur médiocre, qui ſoutenoit la Statuë de Jupiter

Méchanéus, accompagné de Diane & de Minerve. Ce fut devant cette Statuë que les Argiens, avant d'aller au Siége de Troye, s'engagèrent tous par ſerment à périr plutôt que d'abandonner leur entrepriſe.

ÉNIGME XIII.

Sans crainte & ſans effroi, tout-à-coup j'obſcurcis
La choſe la plus claire & la plus inconnuë ;
Mais en l'obſcurciſſant, toujours je l'éclaircis,
Et l'augmente toujours, quand je la diminuë.

MÉDAILLES.

Quoique la première vûë des Romains, en faiſant frapper les pièces que nous appellons *Médailles*, ait été de donner de la Monnoie dans le Commerce ; ils ont voulu auſſi que les *Médailles* fuſſent un Monument éternel de leur Gloire. Car, comme les grandes *Medailles*, que nous appellons Médaillons, & qu'on ne peut compter parmi les monnoies (puiſqu'elles ont de beaucoup le poids des as), étoient chargées des évènemens les plus glorieux à l'Empereur ; on les voyoit ces évènemens en abrégé ſur les Monnoies que nous appellons *Medailles*. Or, ſçavoir développer les Evènemens qui ſont marqués ſur les *Medailles* ou ſur les Monnoies qui ſont

venuës juſqu'à nous ; c'eſt connoître particulièrement ce qu'on appelle *la Sçience des Médailles*. C'eſt de cette Sçience dont je me propoſe de donner ici en abrégé les Règles.

Premiere Règle.

La première Règle que vous devez ſuivre dans l'explication des *Médailles*, c'eſt de ne vous éloigner jamais de la Vérité de l'Hiſtoire ; parceque les *Médailles* étant des Monumens établis pour conſerver la Mémoire des Faits hiſtoriques à la poſtérité ; quand elles ont quelque choſe d'obſcur, on ne peut rien faire de mieux, pour diſſiper cette obſcurité, que de conſulter les autres Monumens établis à même fin ; c'eſt-à-dire, les Inſcriptions & les Auteurs. Tous ces Témoins ſe doivent un ſecours mutuel en faveur de l'Hiſtoire des Siècles paſſés.

J'avouë que, quand la Légende de la *Médaille* eſt claire, & que tout le monde convient de ſon explication littérale, c'eſt alors un Monument préférable aux Hiſtoriens : *Monumenta antiqua*, dit un Juriſconſulte, *non poſſunt per Hiſtoriographos oppugnari*. Mais quand on ne convient ni de l'explication littérale de la Légende, ni du ſens qu'on lui peut donner, quand même

même les figures ont quelque chose d'obscur, la *Médaille* ne peut faire un témoignage certain.

La *Médaille* de Vitellius, où l'on lit, *Liberi Imp. Germanici*, prouve que Vitellius avoit au moins deux enfans, quoique les Historiens n'ayent parlé que d'un seul, qui mourut jeune. Mais si la Légende étoit moins claire, & sans aucune figure qui en déterminât le sens, le témoignage de ce Monument seroit obscur & douteux : par conséquent on ne pourroit s'en servir contre l'Histoire ; au contraire, on n'y pourroit donner aucune explication raisonnable, qu'en se conformant aux Historiens. Il ne faut point dire qu'une explication est reçevable, quoique contraire aux Historiens, quand on n'en peut donner de meilleure : car dès qu'elle est contraire aux Historiens, il n'y en a point qui ne soit meilleure ; & d'ailleurs il faut avouer qu'il y a des choses dont on ne trouve plus l'explication.

A la vérité, si une *Médaille* étoit un Monument clair d'un fait, qui seroit douteux dans les Historiens, elle n'auroit pas besoin de leur secours pour être entendue : mais quand elle a besoin d'explication, comme il arrive souvent, c'est aux Historiens ou aux Inscriptions à l'expliquer.

Les *Médailles* nous donnent l'image de Conſtantin avec le Prénom de *Flavius* & le nom de *Valérius*. Les Hiſtoriens nous apprendront qu'il avoit l'un & l'autre de ſon père, lequel avoit adopté Valère Maximien, & rapportoit ſon origine à la Famille des Flaves, par Claudia ſa mère, nièce de Claude le Gothique. Voilà un éclairciſſement qui doit contenter.

L'Hiſtoire nous apprend (*a*), que Jules Céſar fut le premier qui ſe fit un Prénom du terme *Imperator*; pour ſignifier la ſouveraine autorité qu'il avoit uſurpée, & qu'il y eut même de ſes Succeſſeurs qui ſe firent un ſcrupule de porter ce Prénom (*b*). Lors donc que nous trouvons ſur ſes *Médailles*, & ſur celles des autres Empereurs, le terme *Imperator* au commencement de la Légende, ne devons-nous pas croire qu'il ſignifie ce que nous appellons l'*Empereur*? Vous me direz que, dans la Langue Latine, du temps de la République, *Imperator* ne ſignifie rien autre choſe, que Commandant & Général d'Armée. Il eſt vrai : mais voilà les Hiſtoriens qui m'aſſurent qu'on lui donne une autre ſignification en faveur des Empereurs, & les *Médailles* mêmes m'em-

(*a*) *Suétone, dans la Vie de Jules Céſar.*
(*b*) *Tibère*, voyez *Suétone.*

pêchent d'en douter (*a*) : car nous y voyons ce nom avec ces deux significations; au commencement de la Légende, pour signifier l'*Empereur* ; & à la fin, pour signifier *le Commandement de l'Armée*.

Mais il ne faut pas s'attendre que le concert des *Médailles* & des Historiens soit toujours aussi évident, qu'il l'est dans le point dont nous venons de parler. Or quand il ne l'est pas, c'est au Monument le plus clair à servir à l'autre de flambeau. Cette Règle ne vous paroît-elle pas raisonnable ? Et vouloir que ce qui est obscur ou équivoque, serve d'explication à ce qui est clair & évident, n'est-ce pas vouloir pêcher dans une eau trouble ?

Sur les *Médailles*, le terme AUG. est équivoque; parceque de soi, il peut signifier AUGUR, ou *Augustus* : qu'est-ce donc qui nous détermine à lui donner, dans les *Médailles* de M. Antoine, la première signification, & non pas la seconde ? C'est principalement la connoissance de l'Histoire, qui nous apprend que M. Antoine fut Augur, & qu'il ne fut jamais Auguste.

Sans le secours de l'Histoire, comment pouvons-nous expliquer une *Médaille*

(*a*) 2 & 3 *Médaille*.

d'Auguſte, où l'on voit une Comète (*a*)? Mais l'Hiſtoire nous apprend que, lorſqu'on célébroit des Jeux à la mémoire de Jules Céſar, une Comète parut, qui donna lieu de penſer, que c'étoit une marque que Céſar avoit été reçu dans le Ciel, & qu'on fit repréſenter cette Comète ſur les *Médailles* d'Auguſte. Voilà qui ne laiſſe plus aucune difficulté.

Quand vous aurez le paſſage d'un Hiſtorien, qui autoriſera l'explication que vous donnerez à une *Médaille*, votre explication ſera à l'abri de la critique. Mais ſi cette explication n'eſt fondée que ſur des imaginations, vous ne perſuaderez perſonne; & tout au plus on louera la vivacité de votre eſprit.

Un Antiquaire avançoit, que Vitellius s'appelloit *Germanicus*; parcequ'il étoit de la Famille du fils de Druſus, qui le premier porta ce nom: & pour appuyer cette nouvelle idée, contraire à tous les Hiſtoriens, il diſoit que toutes les fois que, dans une Inſcription ou dans la Légende d'une *Médaille*, le nom *Germanicus* ſe trouvoit devant *Auguſtus* & *Imperator*, c'étoit un nom de famille; mais que quand il ſe trouvoit à la fin, c'étoit un

(*a*) 4 *Médaille.*

titre d'Honneur. On pouvoit nier ſa maxime auſſi aiſément qu'il l'avançoit ; mais il en apportoit des éxemples.

A VITELLIUS GERMANICUS AUG. IMP. *Germanicus* en cette *Médaille* (*a*) eſt un nom de Famille.

IMP. CÆS. DOMITIANUS AUG. GERM. Voilà *Germanicus* au titre d'Honneur. Pour renverſer ce ſyſtême, il n'y avoit qu'à apporter l'autorité de Suétone, qui nous apprend que Vitellius prit le nom de *Germanicus* comme un titre d'Honneur, qu'il ſignoit même *Germanicus* : ce qui donna occaſion à ſa mère de ne point vouloir lire ſes Lettres, diſant que ſon fils ne s'appelloit point *Germanicus*. Mais pour faire voir à cet Antiquaire la fauſſeté de ſa conjecture, on lui montra plus d'une *Médaille* de Vitellius, où le nom *Germanicus* étoit à la fin de la Légende ; & d'autres *Médailles* de Néron, qui ſans doute appartenoient de plus près au fils de Druſus, que Vitellius, & qui néanmoins portoient le *Germanicus* à la fin. Après quoi il fallut renonçer aux nouvelles idées.

Je ne vous dis pas qu'il ne ſoit permis à tout le monde d'apporter ſes conjectures ;

(*a*) *5, 6 & 7 Médaille.*

mais je dis qu'elles ne ſont point reçevables, ſi elles contrediſent l'Hiſtoire ; & qu'ordinairement elles ne ſont reçuës qu'à proportion de la conformité qu'elles ont avec le témoignage de l'Hiſtoire.

Dans la *Médaille* de Gratien (*a*), il ſe trouve un G, qui peut reçevoir bien des explications. On en a donné quatre, qui ont fait plus de bruit dans le monde, que les autres. Jugez par la Règle que je viens de vous apprendre, quelle eſt la meilleure.

D. N. GRATIANUS AUG. G. AUG.

La première explication eſt, *Dominus noſter Gratianus Auguſti Gener Auguſtus*. On a dit que ce Gratien étoit different de celui dont l'Hiſtoire nous parle, que les *Médailles* mêmes n'appellent point *Gener* ; ou que *Gener* étoit mis là pour *Filius*, comme il arrive ſouvent que *Filius* eſt mis pour *Gener*. Conſtantin eſt dit *Filius Auguſtorum*, quoiqu'il fut Fils de l'un & Gendre de l'autre. Saül appelle David ſon fils, *fili mi*, quoiqu'il ne fût que ſon Gendre. Mais cette explication n'a pu trouver d'approbations parmi les gens qui ont du goût pour l'Antiquité,

(*a*) 8 *Médaille.*

& pour la Vérité ; parcequ'elle eſt contraire à l'Hiſtoire, Gratien n'étant Gendre d'aucun Auguſte. Il eſt vrai que Conſtantin étoit appellé le fils des Auguſtes, mais c'étoit fils adoptif ; & que Saül appella David ſon fils, *Fili mi* ; mais c'eſt un terme d'amitié, dont les vieillards ſe ſervent à l'égard des jeunes gens. Pour Gratien, il n'étoit Gendre d'aucun Auguſte, & il étoit véritablement le fils de Valentinien ; ainſi il faut chercher une autre explication à cette Légende. On en a vu deux dans les Mémoires de Trévoux ; en voici une quatrième.

Dominus noſter Gratianus Auguſti gratiâ Auguſtus. La raiſon de cette explication eſt dans Zoſime, qui nous apprend que Gratien, par une grâce ſpéciale de Valentinien ſon père, fut proclamé Auguſte à l'âge de huit ans : il étoit donc *Auguſti gratiâ Auguſtus.* La ſolemnité de la proclamation ſe fit à Amiens, où l'on trouve de ces *Médailles.* Cette explication ne vous paroît-elle pas naturelle ? Pourquoi aller chercher des choſes incertaines, & ſouvent fauſſes dans l'opinion de tout le monde, quand on en peut dire de ſi plauſibles ?

Nous trouvons des dates ſur les *Médailles* Grecques de Commode, qui n'ont

point de rapport avec les années de ſon Règne ; parcequ'on y voit le nombre de 20 & de 30, quoique ce Prince n'ait pas règné douze ans. Cette difficulté a partagé les Antiquaires.

Les uns ont dit avec beaucoup de probabilité, que ces dates marquoient l'âge de Commode ; mais cette explication eſt contraire à l'uſage, car nous n'avons aucun Prince dont l'âge ait été marqué ſur les *Médailles* : on ne compte point qu'un Prince ſoit au monde, que quand il y eſt pour le bien public, & qu'il règne.

Les autres ont dit, que les dates étoient priſes de l'année que la Famille Aurélia monta ſur le Trône : mais il n'eſt pas vrai que la Famille Aurélia ait commencé à règner, lorſque Commode vint au monde ; mais lorſque M. Antonin fut fait Empereur.

Pour trouver la vraie explication de ces *Médailles*, il n'y avoit qu'à lire Spartien : car il nous apprend que, lorſque M. Aurelle aſſocia Vérus à l'Empire, la choſe parut ſi belle & ſi nouvelle, que pluſieurs Hiſtoriens en firent une Époque. Or cette même année eſt celle de la Naiſſance de Commode : il ne faut donc pas s'étonner ſi, par accident, l'âge de Commode eſt marqué ſur ſes *Médailles*. Voici le

passage de Spartien : *Tantumque hujus rei novitas & dignitas valuit, ut Fasti Consulares nonnulli ab his sumerent ordinem Consulum.*

SECONDE RÈGLE.

La seconde Règle, qu'on doit observer dans l'explication des *Médailles*, c'est de ne rien avancer de contraire à l'usage observé de tout temps dans les Inscriptions & sur les *Médailles*. Les Légendes & les Inscriptions étoient des discours qui devoient être entendus de tout le monde : ainsi, quoiqu'ils fussent abrégés, on gardoit une certaine uniformité en les abrégeant, qui faisoit qu'en voyant l'une, on devinoit les autres ; on ne s'éloignoit jamais des règles de l'abréviation. C'est ainsi que nous en usons nous-mêmes dans nos dictions abrégées ; & un homme qui voudroit en user autrement se rendroit inintelligible. Sur ce pied, si j'avois à expliquer les deux *Médailles* (*a*), dont l'une est d'Agrippa, & l'autre du Roi Théodebert ; je ne dirois pas qu'il y a sur le champ de la première, *Colligavit Nemo*, ou *Coluber Nemausensis* ; ni à la Légende de l'autre, *Victoria Accepta* ; car *Colligavit Nemo* & *Victoria Accepta* ne sont point Latins ; & s'il avoit

(*a*) 9 & 10 *Médaille.*

fallu abréger ces mots, qui n'ont point coutume de l'être, on n'en auroit ſupprimé que fort peu de lettres : au lieu que rien n'eſt plus en uſage dans les *Médailles* des Colonies, que l'abréviation du mot *Colonia*, & du nom de la Ville. Ainſi *Col. Nem.* ſignifie *Colonia Nemauſenſis* : & comme dans le temps de Théodebert, on voit ſur les *Médailles* des Empereurs, *Victoria Aug.* pour dire, *Victoria Auguſtorum* ; il ne faut point chercher d'autre explication à ſa *Médaille*, ni chercher d'autre raiſon de ce revers, ſinon que les Monnoyeurs François, par émulation & par politique, imitoient la Monnoie des Empereurs Romains.

Je vous l'ai déja dit, une *Médaille* ſert à expliquer l'autre. Les quatre Lettres qu'on voit ſi ſouvent ſur les *Médailles* de Trajan, S P Q R, qui y ſignifient *Senatus Populuſque Romanus*, ne ſçauroient ſignifier ſur d'autres *Médallles*, *Senatus Populuſque Remenſis* ; ni les deux Lettres R P, qui ſignifient par toutes les Inſcriptions *Reſpublica*, ſignifier en quelques *Médailles*, *Remorum Penſio*, ou *Rector perpetuus* : autrement toutes les abréviations ſeroient des énigmes & des piéges qu'on tendroit aux Lecteurs. C'eſt pourquoi la Mère de la Science des *Médailles*,

c'eſt l'expérience, qui ſuppoſe le goût. Si l'on manque de ces deux choſes, plus on a d'eſprit, plus on eſt ſujet à s'égarer.

Voulez-vous ſçavoir ce que porte une *Médaille ?* Voyez ce que portent celles qui ont été frappées avant & après : *Omnis res anterior*, dit Tertullien, *poſterioris normam ſubminiſtrat.* Les Siècles préſens, dit le Sage, ne font qu'imiter, corrompre ou perfectionner ce que les autres Siècles ont inventé ; le fond eſt le même. Pourquoi auroit-on abrégé le terme *Duplex* du temps de Licinius, puiſqu'on ne l'a jamais abrégé, ni peut-être vû ſur les *Médailles ?* Et ſuppoſé qu'on eût voulu abréger ſur les Médailles de ce Prince le terme *Victoria ;* comment l'auroit-on abrégé ? Comme on l'abrégeoit ſur les *Médailles* de ſes Prédéceſſeurs, *vic. vict.* Cette Légende O B D V I *filii ſui*, ne doit donc pas s'expliquer comme on vous l'a dit, *Ob duplicem victoriam filii ſui ;* non-ſeulement parceque le jeune Licinius n'étoit pas en âge en ce temps-là de remporter des Victoires, & que l'Exergue de la *Médaille* en explique la Légende, puiſqu'on y voit *Sic. X. Sic. XX.* qui la détermine à ſignifier *Ob Decennalia vota filii ſui ;* mais parceque *Duplex* ni *Victoria* ne s'abrégeoient point ainſi ſur ces *Médailles.*

L'expérience nous apprendra encore, que les noms de Famille ou les noms propres ne s'abrègent point ; ou que, quand ils ſont abrégés, ils ne ſont pas plaçés à la fin de la Légende, qu'on ne les traduit jamais, & qu'on ne leur joint jamais le terme *noſter*. De-là vous conclurez, que les noms de Céſar, d'Auguſte, de *Dominus*, de *Princeps*, dans les Empereurs, ſont des noms de Dignités, & non de Famille : car on dit, *Cæſares*, *Auguſti*, *Principes Domini noſtri* ; au lieu qu'on ne dit pas, *Antonius noſter*, *Severus noſter*. Les noms de *Pius*, de *Felix*, de *Victor*, de *Maximus*, ſont traduits en Grèc par εὐσεβὴς, &c. Ce qui fait voir qu'ils ne ſont pas noms de Famille.

Vous ſçaurez par la même expérience, que, comme dans les Deviſes il n'y a qu'une âme & un corps ; dans les *Médailles*, il n'y a qu'un Revers & une Légende. S'il y a d'autres Lettres ou d'autres Symboles, ils ſont hors d'œuvre : c'eſt pourquoi nous les appellons Éxergue ; c'eſt la date de la *Médaille*, ou quelque autre choſe, que je vais expliquer.

EXPLICATION DES ÉXERGUES DES MÉDAILLES ANTIQUES.

L'*Éxergue*, ſelon l'Étymologie du mot,

ſignifie proprement ce qui eſt hors d'œuvre : mais dans les *Médailles*, nous appellons Exergue l'endroit où ſont placées les choſes qui ne ſont hors d'œuvre ; c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni les Figures ni la Légende de la *Médaille*. La choſe ſe comprendra plus aiſément par des Exemples.

Voïla une *Médaille* ſans Exergue (*a*). D'un côté, eſt la tête de la Déeſſe *Salus* ; ſon nom ſert de Légende : au Revers, eſt la Figure de la même Déeſſe debout ; & à l'entour eſt le nom de *Mucius Acilius*, Commiſſaire de la Santé, qui fit frapper la *Médaille*. Dans toutes celles qui ſuivent (*b*), il y a un Exergue, c'eſt-à-dire, un Mot, une Syllabe, ou une Lettre, un Chiffre, ou un Symbole hors d'œuvre. Dans la première, le mot *Roma* eſt dans l'Exergue ; pour ſignifier la Ville où la Monnoie avoit été frappée. Dans la ſeconde, c'eſt la première Syllabe du mot *Actius*, qui eſt un des noms d'Apollon, ou d'Actium, qui eſt le lieu où Auguſte gagna une célèbre victoire. Dans la troiſiéme, la Lettre E peut être la marque de l'Officine où la *Médaille* avoit été frappée. Dans la quatrième, ſont des Chiffres, qui demandent une plus longue explication.

(*a*) 11 *Méd.*
(*b*) 12, 13, 14, 15, 16 *Médaille.*

Dans la dernière, c'eſt le Bâton augural, marque de la Dignité de celui dont on voit la tête ſur la *Médaille*. Tous les autres Exergues ſe rapportent à ceux-ci.

Je penſe que le premier uſage qu'on a fait des Exergues, a été pour marquer la valeur de la Monnoie, par des lettres, ou par des points. Lorſque ces Monnoies commencèrent à être ornées des Faits, des Noms, & des Portraits des grands hommes, pour faire place aux Légendes & aux Figures, on rejetta la marque du Prix de la Monnoie dans l'Exergue.

Dans la première Médaille (*a*), qui eſt un denier de la Famille Aburia, l'X eſt la valeur de la pièce; c'eſt-à-dire, de dix as. Dans la ſeconde de bronze de la même Famille, les trois points ſignifient que la pièce vaut trois onces; c'eſt-à-dire, la quatrième partie de l'as, ou un *Quadras*. Le *Quadras*, dans ſon inſtitution, peſoit un quatteron, ou la quatrième partie d'une livre; dans les derniers temps il ne peſoit que la quatrième partie d'une demi-once, qui étoit le poids de l'as, & ne laiſſoit pas d'être de même valeur, & de porter les mêmes marques; & ſur la fin de l'Empire il ne peſoit plus qu'une

(*a*) 17, 18 *Médaille*.

demi-dragme, comme nos deniers, qui étoient autrefois du poids des deniers Romains, & d'argent, & qui ſont à préſent de billon.

Du temps des Empereurs on ceſſa, comme nous l'avons remarqué, de mettre le Prix ſur la Monnoie, parce qu'étant toujours d'un certain volume, il étoit aiſé de juger par-là de ſa valeur. Mais dans le déſordre de l'Empire, le déſordre s'étant gliſſé ainſi dans la Monnoie, on fut obligé de recommencer à marquer le prix ſur la Monnoie : comme il y avoit peu d'argent, on ſe contenta de Deniers Saûcés (*a*), qu'on fit valoir quatre, cinq, & juſqu'à douze as ; & les as qui étoient de même poids & de même volume que les deniers, valoient à proportion la quatrième, la cinquième, & à la fin la douzième partie du denier. Cela ſe voit ſur les *Médailles* de Galien (*b*) & de quelques Tyrans.

Les deux premières ſont ſaûcées, l'une vaut ſix & l'autre ſept as ; les deux autres ſont de bronze pur, & valent la dixième ou la onziéme partie du denier : elles

(*a*) Les Médailliſtes appellent *Deniers Saûcés*, ceux qui ſont battus ſur le cuivre ſeul, & puis argentés.

(*b*) 19, 20, 21, 22 *Médaille*.

ſont toutes de Galien. Aurélien ayant mis à la raiſon les Monnoyeurs qui avoient excité dans Rome une ſédition terrible, fit valoir les Deniers juſqu'à vingt-quatre as, & les as n'étoient à proportion que la vingt-quatrième partie du Denier. Il y a tant d'Exemples de cet Exergue, que je ne crois pas néceſſaire d'en apporter ici. Cet uſage dura juſqu'au Règne de Dioclétien & de Maximien, qui rétablirent la proportion des trois bronzes : le grand bronze ou l'as peſoit deux dragmes, le moyen bronze ou le demi-as une dragme, & le petit bronze ou le *quadrans* une demi-dragme. Ces as néanmoins ne valoient pas davantage que ſous les Règnes précédens ; mais les Deniers étoient d'argent, & peſoient une demi-dragme ou environ. Cet uſage des trois bronzes étant bien établi, on ceſſa de marquer le Prix ſur la Monnoie, par la même raiſon qu'on ne l'avoit pas marqué dans le haut Empire ; & cette proportion des trois bronzes dura juſqu'à la fin.

On me demandera ſur quoi fondé, j'aſſure que les Chiffres qu'on voit ſur les *Médailles*, depuis Galien juſqu'à Dioclétien, ſignifient le Prix de la Monnoie. Je réponds, que ces Chiffres ſignifient quelque choſe ; ou la date de la *Médaille*,

comme nous la voyons marquée sur les *Médailles* Grecques, ou quelque libéralité, ou quelque Tribut, ou le Prix de la Monnoie. Ce n'est pas la date du règne du Prince, parce qu'on trouve les nombres de 20 sur les Monnoies d'un Prince qui n'a pas règné dix ans. Ce ne sont pas des Libéralités, parce qu'elle ne se marquent pas ainsi, comme on peut voir dans toutes les *Médailles* Impériales & dans celles même des Empereurs, qui portent les Chiffres dont nous parlons. Ce ne sont pas des Tributs; car les Tributs dont on eût voulu abolir la mémoire, ne se marquoient pas sur les *Médailles*. C'est donc le Prix de la Monnoie qu'on avoit marqué autrefois, & qu'on jugea à propos de marquer encore lorsque le besoin en revint, comme on cessa de le marquer lorsque le besoin en fut passé.

On me dira que sous Galien on voit les *Médailles* changer notablement de valeur: il est vrai; mais il faut considérer que le Règne de Galien fut de tous les Règnes le plus agité, & que par ce qui s'est passé presque de notre temps, & surtout dans le dix-huitième siécle, en ce Royaume sur le prix du Marc d'Argent, on peut juger que les changemens dont on parle sont très-possibles.

On pourroit faire encore une objection : c'eſt que ſur les *Médailles* de l'Empire Grec, on voit des Chiffres qui tiennent tout le champ de la *Médaille*, ce qui ne ſignifie pas néanmoins le Prix de la Monnoie. On en voit auſſi ſur les *Médailles* Conſulaires, qui ne peuvent pas avoir cet uſage : il eſt vrai ; mais comme l'explication de ces Chiffres demande une note particulière, nous allons l'expoſer ici.

EXPLICATION DES CHIFFRES DES MÉDAILLES DE L'EMPIRE GRÈC.

Ce n'eſt pas ſeulement parce que les Chiffres des *Médailles* de l'Empire Grèc ſont ordinairement placés dans le champ, que je ne veux pas qu'ils y ſoient mis, pour marquer le Prix de la Monnoie, mais parce qu'il n'eſt pas poſſible que la Monnoie ait hauſſé ou baiſſé de prix en un an ou en deux ans, autant qu'il faudroit le ſuppoſer, ſi les Chiffres en marquoient la valeur.

Voilà deux *Médailles* (*a*) de Th.... rapportées par Du Cange ; la premiere eſt de petit bronze, & la ſeconde de grand bronze ; c'eſt-à-dire, que la premiere n'a que le quart du poids de la ſeconde,

(*a*) 23, 24 *Méd.*

elles ont été frappées toutes deux la même année, & cependant elles ſont de même valeur. Cela peut-il ſe concevoir ? C'eſt comme ſi nous diſions que l'Ecu en une même année a été réduit à 15 ſols, ou que la piece de 15 ſols eſt montée juſqu'à la valeur de 60. Cela m'empêche de croire que les Chiffres ayent ſignifié le prix des Monnoies à l'égard des Tributs, ou des Libéralités. Les raiſons que nous avons apportées pour les exclure des Exergues des *Médailles* de Galien & de ſes ſucceſſeurs juſqu'à Conſtantin, font ici le même effet. On ne peut pas dire que ce ſoit la date du Règne du Prince : car ſans aller chercher d'autres exemples que ceux qu'apporte M. Du Cange, Michel le Begue ne règna pas neuf ans, & cependant on trouve le nombre de 30 ſur ſes *Médailles*. Ce nombre ne ſignifie donc pas la date de ſon règne.

J'avoue qu'il eſt difficile de leur donner une ſignification bien plauſible, & que celle que je vais apporter eſt nouvelle. J'eſpère néanmoins qu'elle ſe fera mieux reçevoir que les autres. Je dis donc que ces Chiffres qu'on voit ſur les *Médailles* de l'Empire Grèc, ſont les Vœux des peuples pour la proſpérité du Prince.

Pour donner du jour à cette penſée, il

faut se ressouvenir que c'étoit en usage chez les Romains, de faire des Vœux solemnels tous les cinq ans & tous les dix ans, pour la prospérité de la République, (*a*) *Si res populi Romani ac Quiritium ad qüinquennium, salva servata erit:* voilà les Vœux quinquenniaux: *si in decem annos respublica in eodem statu stetisset:* voilà les Vœux décennaux. Cet usage de la République passa dans l'Empire; & ce qu'on avoit fait pour elle, on le fit pour les Empereurs. Voici le témoignage de Suétone là-dessus: *Vota quæ in proximum lustrum suscipi mos est*, dit-il, en parlant d'Auguste, *collegam suum nuncupasse jussit: nam se quamvis conscriptis paratisque tabulis negavit suscepturum, quæ non esset soliturus.* Auguste ne voulut point former des Vœux, qu'il n'osoit espérer de pouvoir accomplir, à cause de son âge & de ses incommodités. Ainsi il les fit former par Tibère qui étoit son collegue dans le Consulat, & qui devoit être son successeur à l'Empire. Les autres Empereurs ne furent pas si scrupuleux, comme vous verrez dans la suite.

Quoi qu'il en soit, voici la formule de ces Vœux, comme elle avoit été compo-

(*a*) *Luc. L. 2, Dec. 3.*

sée par Numa, & telle qu'on la garda religieusement jusqu'à la chûte du Paganisme : *Prius posco, Jupiter, uti sies volens propitius in decennium N. Augusto : quod si faxis tunc tibi votum bove aurato vovemus esse futurum, ludis Circensibus vovemus esse futurum, ludis Gladiatoriis vovemus esse futurum.* Depuis Auguste les Vœux se formoient la première année du Règne de chaque Empereur, à moins qu'il n'y ait eu quelque obstacle : & c'est à ces Vœux solemnels, & aux Jeux qui les accompagnoient, que le Sçavant Père Pagi a attaché toute son Histoire Consulaire. Nous avons des marques de ces Vœux sur les *Médailles* ; mais ils ne paroissent avec le terme *Decennaux*, que sous l'Empire d'Antonin. *Vota Suscepta* sont les Vœux formés. *Vota Soluta* sont les Vœux accomplis : en même-temps qu'on s'acquittoit des premiers Décennaux, on formoit les seconds : du moins c'étoit le Rit ordinaire ; mais on s'en dispensa dans la suite. Les Vœux marqués sur cette *Médaille*, sont ceux dont Antonin s'acquitta la deuxième année de son Règne.

Cette coutume de marquer ainsi les Vœux Décennaux sur les *Médailles*, dura jusqu'à la décadence de l'Empire.

Probus fut le premier, autant que nous

en pouvons avoir connoiſſance, qui établit la coûtume de mettre les Vœux ſur les *Médailles*, avec cette différence qu'il en abregea la formule, & qu'on ne garda plus le Rit ordinaire : car ſi la *Médaille* que rapporte Meſſabarba eſt vraie, où on lit :

* VOTIS X PROBI AUG. ET XX.

il en faut conclure, qu'on ſouhaita à Probus la première ou la cinquième année de ſon Règne, dix & vingt ans de proſpérité : car n'ayant règné que ſix ans, on ne peut pas dire que cette *Médaille* ait été frappée lorſqu'on s'acquittoit des Vœux Décennaux, qu'on avoit fait pour lui au commencement de ſon Règne.

La flatterie s'augmentant à meſure que la Gloire de l'Empire diminuoit, on ne ſe contenta pas de demander cinq & dix ans de proſpérité ; mais vingt, trente & quarante ans : au lieu que les premiers Romains croyoient qu'il étoit de leur piété & de leur modeſtie de ne demander qu'une proſpérité de cinq ans, & de recommencer tous les luſtres. Les Grècs, c'eſt-à-dire, les Romains, depuis l'établiſſement de l'Empire de Conſtantinople, croyoient que, dans les Vœux qu'on fai-

(a) 25 *Méd.*

ſoit pour les Empereurs, on ne devoit mettre aucunes bornes. *Verùm*, dit Nazarius, *quid agimus vicenis aut tricenis annis circumſcribendo quæ jam æterna ſenſimus? Cùm plura ſint merita Principum quam optata Votorum.* On voit en effèt ces Vœux marqués ſur les *Médailles* des enfans de Conſtantin, par les nombres de XXX & de XXXX, & ſur les *Médailles* de leurs Succeſſeurs, juſqu'à ce qu'enfin on ſe contenta du nombre indéfini de *votis multis* : c'eſt ce qu'on voit ſur une *Médaille* de Majorien.

Enfin ſous le Règne d'Anaſtaſe, on changea de manière de marquer les Vœux ; car on ne les vit plus ſur les *Médailles* d'or & d'argent, mais ſeulement ſur le bronze : & comme le *Vota* avoit été abrégé en *Vot*, le *Vot* le fut en *V* ; & à la fin on ôta tout-à-fait le mot de Vœux, & on ne laiſſa que les Chiffres, comme on peut voir dans les *Médailles* ſuivantes (*a*) ; avec cette différence qu'ils doublèrent les Vœux, & ne mettoient plus ni 15, ni 30, mais 5, 10, 20, 40.

Pourquoi en effèt ne verroit-on pas les Vœux marqués dans l'Empire Grèc, puiſqu'il eſt certain, par les Hiſtoriens, qu'on

(*a*) 26, 27, 28 *Médaille.*

les faiſoit ? *Abſque ullo ſacrificio atque ullâ ſuperſtitione damnabili*, diſent les Empereurs, *exhiberi Populorum voluptates, ſecundùm veterem conſuetudinem, miniſtrari etiam feſta convivia, quando exigunt publica Vota, decernimus. Datum 8. Kal. Sept. Honor. 7. & Theodoſ. 11. AA. Coſſ.* Voilà les Vœux quinquennaux deſtitués des Jeux & des Sacrifices qui avoient attaché la Gentilité.

Il paroît que les Jeux ſe célébroient tous les ans au premier Janvier ; & qu'au lieu que les anciens Empereurs faiſoient des Libéralités ces jours-là, c'étoit le Peuple qui en faiſoit aux Empereurs : *Quandò Votis communibus felix annus aperitur, in unâ librâ & ſolidis chriſatis, Principibus offerendi devotionem animo libenti ſuſcipimus, &c.* Les Vœux enfin ceſsèrent de ſe marquer ſur les Monnoies, & l'on ſe contenta des acclamations de bouche, *ad multos annos.*

EXPLICATION DES CHIFFRES DES MÉDAILLES CONSULAIRES.

Je ne vois que trois raiſons, pour leſquelles on ait pu mettre des Chiffres ou des nombres ſur les *Médailles* conſulaires. La première, pour marquer la claſſe de laquelle étoit celui qui avoit fait frapper

frapper la *Médaille*, & par conſéquent ce qu'il devoit de Capitation. La ſeconde, pour marquer les Libéralités qu'il avoit faites à ſes Soldats, lorſqu'il commandoit l'Armée. La troiſième, pour faire voir le nombre d'arpens de terre qui avoient été donnés aux Citoyens & aux Soldats, par celui qui avoit fait frapper la *Médaille*, ou celui pour lequel on l'avoit frappée, lorſqu'il avoit établi une Colonie. Ces trois raiſons-là ont chacune leur fondement dans l'Hiſtoire : éxaminons-les l'une après l'autre, & voyons ſi elles peuvent nous donner la connoiſſance que nous cherchons.

1°. Il eſt certain, comme on peut voir dans Tite-Live, que le Roi Servius Tullus avoit diviſé ſes Sujèts en ſix claſſes. De la première, étoient ceux qui avoient pour le moins cent mille as, ou cent mille livres de bronze de rente : la ſeconde, de ceux qui en avoient pour le moins ſoixante & quinze : la troiſième, de ceux qui en avoient cinquante pour le moins : la quatrième, de ceux qui en avoient vingt-cinq & au-delà : la cinquième, de ceux qui en avoient onze & au-deſſus : la dernière enfin, de ceux dont le revenu n'alloit pas juſqu'à cette dernière ſomme. Ce Prince avoit établi ces claſſes, & fait

donner à chacun des déclarations du bien qu'il poſſédoit, afin d'y proportionner & le rang qu'ils devoient avoir dans la République, & les taxes qu'ils devoient porter. Ces *Médailles*-là montrent donc le revenu qu'avoit la famille du temps de Servius Tullus; ce qui en faiſoit voir l'ancienneté : & quand il y a deux Chiffres ſur la *Médaille*, l'un montre le revenu qu'avoit la famille en ce temps-là, & l'autre celui qu'elle poſſédoit au temps que la *Médaille* a été frappée. Par éxemple, ſur une de ces *Médailles*, où l'on voit Calpus, fils de Numa, la tige de la Famille Calpurnia, dont la Maiſon des Piſons étoit une branche; le nombre de dix-huit marque le revenu de Calpurnius ſon fils, lorſque Servius Tullus fit le dénombrement dont nous avons parlé; & le revers fait voir dans le nombre 83, le revenu qu'avoit M. Calpurnius Piſo le Prêteur, qui le premier donna le plaiſir des Jeux Apollinaires, après qu'ils eurent été voués perpétuels. Les Jeux ſont marqués par un homme à cheval, qui a une Palme à la main, comme l'a remarqué Fulvius Urſinus. Comme le revenu de la Famille augmentoit, on voit de ces Piſons qui ont *cent ſix* & les autres *cent trente-cinq* ſur leurs *Médailles*. Voilà la premiére conjecture.

2°. La seconde marque les Libéralités. Il est certain que c'est par-là que ceux qui gouvernoient la République & l'Empire, s'attachoient le Peuple & l'Armée. La Libéralité des Édiles & des Prêteurs, comme on voit dans Tite-Live (*a*) & sur les *Médailles*, consistoit en Jeux qu'ils donnoient au Peuple, & en Congiaires de bled, d'huile, ou d'argent.

On ne peut pas douter que les Généraux d'Armée ne fissent la même chose à l'égard de leurs Soldats, soit pour les encourager à bien faire, ou pour les récompenser quand ils auroient bien fait (*b*) : *Deductis Pergamum, atque in locupletissimas urbes legionibus, maximas largitiones fecit, & confirmandorum militum causâ diripiendas eis civitates dedit.* C'est de César que cela se dit. Les Libéralités qu'on faisoit au Peuple, s'appelloient Congiaires, du terme *Congius*, qui étoit ordinairement le Vaisseau dans lequel on mettoit le don de la République ou de l'Empereur ; & celles qu'on faisoit aux Soldats, se nommoient *Donativum*, & consistoient en fourage, chevaux, vivres, & principalement en argent. Les Libéralités des Empereurs sont marquées sur les *Médailles* par

(*a*) *L.* 3, *Dec.* 3.
(*b*) *L.* 5, *de Bello civili.*

les points de la Teſsère, qui eſt repréſentée entre les mains de la Déeſſe Libéralité. Il eſt donc naturel de chercher le Symbole de la Libéralité des Généraux : il me ſemble que ce ſont ces nombres qu'on trouve quelquefois ſur les *Médailles Conſulaires*. C'eſt ce que nous examinerons dans la ſuite.

3°. Pour les Colonies, il eſt bien certain que, lorſque la République ou les Empereurs envoyoient des Citoyens ou des Soldats en Colonie, ils donnoient à chacun une certaine quantité de terre. En la Colonie *Lavica*, qui fut établie l'an 326 de la fondation de Rome, on donna à cinq cents Citoyens qu'on y avoit envoyés, à chacun deux arpens & demi. On trouve encore que, quand la Colonie de Bourgogne fut établie, on donna à chacun de ceux qu'on y conduiſit, qui étoient au nombre de trois mille, aux Cavaliers ſoixante & dix arpens, & aux Piétons cinquante.

On pourroit donc dire, que le nombre marqué ſur les *Médailles*, eſt celui des arpens de terre diſtribués aux nouveaux Citoyens de la Colonie, par celui qui en étoit le Patron, & qui eſt marqué ſur la *Médaille* ; & que quand il y a deux nombres différens ſur la même *Médaille*, ou

ſur pluſieurs du même homme, c'eſt la portion différente des Officiers, des Cavaliers, & des Piétons. Cela paroît probable, quand ces nombres ſe rencontrent ſur des *Médailles* où l'on voit des Symboles de la Colonie marqués ſur les autres. Il eſt queſtion de choiſir entre ces trois opinions.

La première me paroît d'autant plus probable, que, parmi les Familles dont les *Médailles* ſont chargées de ces Chiffres, qui ſont au nombre de douze ſeulement (du moins je n'en ai point vû davantage), il n'y en a pas une qu'on puiſſe dire nouvelle. Il y en a ſept, qui ſont très-certainement anciennes; & pour les cinq autres, il y a des preuves qu'elles le ſont. Il n'y a nulle difficulté pour les Familles Attilia, Æmilia, Calpurnia, Claudia, Cæcilia, Manlia, & Nævia. Pour la Famille Coſſutia, Fulvius Urſinus rapporte une Inſcription fort antique, qui ſe voit dans le Pays des Sabins, où il eſt fait mention d'un Q. Coſſutius, qui apparemment en étoit originaire.

Les Hiſtoriens ne nous diſent rien de la Famille Crépuſia: cela ne conclut rien pour ſa nouveauté. Elle étoit Plébéienne; & il y avoit des Familles Plébéiennes, comme tout le monde ſçait, auſſi an-

ciennes que les Patriciennes ; mais elles étoient plus ſujettes à demeurer dans l'obſcurité. Pour la Famille Farſuléïa, les Hiſtoriens n'en diſent rien non plus ; mais on trouve à Sutri une Inſcription antique, qui fait voir que cette Famille ſubſiſtoit, lorſque la Colonie y fut établie ; c'eſt-à-dire, ſept ans après la priſe de Rome par les Gaulois. Il eſt probable que la Famille Maria, quoique Plébéïenne, étoit fort ancienne, & qu'elle venoit d'un certain Marius Appius, qui vivoit dès le commencement de la République. Pour la Famille de Norbanus, elle étoit ſi ancienne, qu'aucun Auteur ne s'eſt ſouvenu de ſon nom : elle n'eſt connuë que par le ſurnom de Norbanus.

Il n'y a qu'une difficulté : on demandera pourquoi les autres anciennes Familles ne portoient pas de pareils Symboles, & pourquoi ces Symboles ne ſe trouvent que ſur certaines branches. On peut répondre, que nous n'avons pas toutes les *Médailles* de ces anciennes Familles, & que nous avons perdu celles des branches qui portoient ces Symboles ; que les branches qui portoient ces Symboles, étoient peut-être les branches aînées. Enfin, ſi la choſe étoit arbitraire, il n'en faut pas demander les raiſons. Il y a eu en

France des Familles illuſtres qui ont eu des Armoiries long-temps avant les autres, & parmi les Familles des branches qui les ont portées les unes plutôt que les autres. Voilà ce qu'on peut dire en faveur de la première opinion, qui me paroît la plus probable.

La ſeconde paroîtra peut-être plus probable à d'autres ; c'eſt le ſyſtême des Colonies. Nous avons des *Médailles*, comme celles de Cæcilius Métellus, & celles de Martius, qui portent en même temps & le revers des Colonies, & un nombre ; ſçavoir, celles de Métellus 133, & celles de Martius, l'une 9, l'autre 28, & la troiſième 33. Elles ſont toutes trois marquées des deux côtés du même nombre. Je ne vois pas qu'il y ait d'inconvénient à dire, que par-là eſt marqué le nombre d'arpens de terre qui ont été diſtribués aux nouveaux Citoyens des Colonies qui ont été établies, lorſque ces grands hommes étoient Conſuls.

Il eſt même rapporté par Velléius Paterculus, que, ſous le Conſulat de Marius, fut fondée la Colonie Éporédia. Ainſi on dira que les Piétons reçurent neuf arpens de terre, les Cavaliers vingt-huit, & les Officiers trente-trois. On m'objectera que la Colonie qui eſt marquée ſur les

Médailles de Marius ou de Cæcilius, n'eſt pas militaire, puiſqu'elle n'eſt pas repréſentée par des Enſeignes. Mais les Colonies militaires, qui étoient envoyées par un Décrèt du Sénat, comme celle-ci, qui porte ſur ſa *Médaille* S. C. n'avoient point pour Symbole les Signes militaires ſur les *Médailles* de leurs Patrons : car ces *Médailles* ne ſont point miſes parmi les *Médailles* des Colonies, qui ſe frappoient dans les Colonies mêmes; mais parmi les *Médailles Conſulaires*, qui étoient toutes frappées à Rome.

On peut encore rapporter là le nombre 48, qu'on voit ſur la *Médaille* de la Famille Attilia; parcequ'il y eut un Attilius qui fonda la Colonie de Calvi, dont nous avons encore des Monnoies. Cette fondation eſt rapportée par Velléïus. Il eſt vrai qu'elle n'a pas la marque des Colonies; parceque la Famille a mieux aimé y marquer le Triomphe d'Attilius. Il n'y a qu'un nombre ſur les *Médailles*; parceque nous en avons peut-être perdu quelques-unes, ou parceque c'étoit une Colonie purement civile, où chacun fut également partagé.

Le nombre 28 ſur la *Médaille* d'Æmilius Papus, eſt celui des arpens de terre donnés à ceux des Colonies Sétia, An-

tium, ou *Immunis Ilicis Auguſti* : car ces trois Colonies furent fondées par des Æmilius Papus, auſſi-bien que celle de Croto.

La Colonie que nous voyons ſur la *Médaille* de Manlius Acédinus, eſt marquée par les Hiſtoriens en 570, trois ans avant ſon Conſulat. C'eſt la Colonie d'Aquilée, où il mena des Citoyens en qualité de Triumvir. Il eſt vrai que les Hiſtoriens ne s'accordent pas avec la *Médaille*, pour le nombre des arpens de terre ; car la *Médaille* porte 128, & Velléïus, dans les trois nombres qu'il rapporte, n'a point celui-ci. Mais je ne ſçais ſi Goltzius a bien lu, & je ſuis ſûr qu'il y a faute dans Velléïus ; car il donne plus de terre aux Cavaliers qu'aux Officiers, ce qui ne ſe faiſoit jamais. Or, ſuppoſé qu'il y ait une faute dans ſon récit, il peut y en avoir pluſieurs ; rien n'étant ſi aiſé que de corrompre les Chiffres, en copiant les manuſcrits.

Le nombre 123 & celui de 111 ſur les *Médailles* de la Famille Claudia, peuvent ſignifier la Colonie *Firmum & Caſtrum Novum*, établie ſous le Conſulat d'Appius Claudius, ſurnommé Caudex, en 409 ; car celui-ci ſe dit *Appius Nepos*.

Nous trouvons un Piſo Frugi, Cenſeur,

du temps que Gracchus, Tribun du Peuple, demanda des Colonies. Il en a pu mener quelques-unes, qui ont donné lieu aux différens Chiffres qu'on voit sur ses *Médailles*.

Cela n'a rien d'improbable, mais n'a rien aussi qui soit fort satisfaisant. Voyons le troisième Système.

3°. On m'accordera aisément, qu'on marquoit sur les Monnoies les Triomphes des Généraux d'Armées, & je ne vois pas pourquoi on n'y auroit pas mis le nombre des as, ou les deniers qu'ils avoient distribués à leurs Soldats au jour de leur Triomphe; puisqu'il semble que les Empereurs n'ayent fait que continuer cet usage, en faisant des Libéralités lorsqu'ils étoient proclamés Empereurs, ou qu'ils triomphoient, & en les faisant marquer sur leur Monnoie. La difficulté est d'accorder l'explication de chaque *Médaille* en particulier avec l'Histoire. La *Médaille* de Ti. Claudius Néro porte le nombre 22, avec un *Quadrige*, où l'on voit Jupiter qui triomphe. Cela marqueroit merveilleusement celui où Claudius Néro (*a*), obligé de triompher à cheval, pour les raisons rapportées par Livius,

(*a*) *L'an* 546.

auroit fait mettre l'Image de Jupiter dans le Char de Triomphe qu'il s'étoit deſtiné, pour marquer qu'il attribuoit à Dieu la proſpérité de ſes armes. Mais le même Livius remarque, qu'il promit cinquante-ſix as à chacun de ſes Soldats. Que dire à cela? Qu'il y a erreur dans les Manuſcrits? Il eſt fâcheux d'avoir ſouvent recours à cette réponſe. J'aimerois mieux dire, qu'il promit cinquante-ſix as, & qu'il n'en donna que vingt-deux; car il n'arrive que trop ſouvent, qu'on ne donne pas aux Soldats tout ce qu'on leur promèt.

Mais en comparant les nombres des *Médailles* avec les nombres portés dans l'Hiſtoire, je n'en vois preſque point qui ſoient d'accord: c'eſt ce qui me fait abandonner cette conjecture, quoique fort raiſonnable d'ailleurs. On m'en préſente trois autres que je vais éxaminer.

Il y en a qui diſent, que les Chiffres ſont la marque de l'Officine où a été frappée la *Médaille*, & que comme ſur certaines *Médailles* de Piſo Frugi, il y a tantôt un Trident, tantôt une Gerbe, tantôt un Croc, que ſur les autres il y a des nombres: mais en vérité on ne me perſuadera pas aiſément que les Monétaires ayent pris des nombres, & de ſi grands

nombres pour enſeigne. Il peut bien y avoir eu à Rome un grand nombre d'Officines de Monnoies; mais qu'elles ſoient allées juſqu'au nombre de cent, ſur-tout au temps de la République, je n'en crois rien. D'ailleurs toutes ces *Médailles* de Piſo Frugi paroiſſent être de la même main.

M. Vaillant, dont nous devons reſpecter les conjectures, penſe que le Monétaire a voulu marquer par-là combien il avoit frappé de *Médailles* de ce coin. Mais que répondra M. Vaillant, à ceux qui veulent qu'il n'y ait pas deux *Médailles* de même coin? Pourquoi n'y a-t-il que douze familles dont on trouve les *Médailles* marquées? D'où vient qu'il y en a qui ont deux Chiffres différens? Il eſt difficile de répondre à tout cela. Cette conjecture m'étoit venuë dans l'eſprit, mais je ne l'ai oſé produire, parcequ'il ne m'a pas paru probable, qu'on ait voulu inſtruire la poſtérité d'une choſe auſſi inutile que celle de ſçavoir combien il y avoit de deniers d'un certain coin.

Le même M. Vaillant apporte une autre conjecture, & M. Baudelot, ſans être de concert avec lui, ſemble l'appuyer. Ces Meſſieurs diſent, dans la Famille *Calpurnia*, que les nombres qu'on y voit,

marquent le temps qui s'eſt écoulé depuis l'inſtitution des Jeux Apollinaires, ou plutôt depuis le Vœu perpétuel qu'on en fit ſous le Préteur *Calpurnius Piſo*, c'eſt-à-dire, en 542, juſqu'au temps où la *Médaille* a été frappée. Il eſt vrai qu'Urſinus a très-bien remarqué, que dans les *Médailles* dont nous parlons, l'on célèbre la mémoire du Vœu des Jeux Apollinaires donnés en 542, par M. Calpurnius Piſo, qui pouvoit être le Grand-Père de Lucius Calpurnius, qui fut Conſul en 620, & qui le premier porta le nom de Frugi. Mais que les nombres marqués ſur les *Médailles* faſſent voir le temps qui s'eſt écoulé juſqu'à leur fabrique, c'eſt ce qui eſt difficile à prouver. Car dans ce Syſtême la *Médaille*, où l'on voit dix-huit, aura été frappée dix huit ans après le Vœu, c'eſt-à-dire, en 560. Mais en ce temps-là il n'y avoit pas de *Piſo Frugi*, ſelon le témoignage de Cicéron (*a*); elle n'a donc pû être frappée en ce temps-là.

On me dira que la *Médaille* a été frappée en 625, par le premier *Piſo Frugi*, 83 ans après le Vœu des Jeux; & que le nombre 28 ſur la même *Médaille*, marque que ſon père avoit donné ces Jeux

(*a*) *In Verrem.*

auſſi-bien que ſon Grand-père. C'eſt une réponſe ; je ſouhaite qu'elle ſoit du goût de tout le monde : mais on demandera, pourquoi les ſeuls *Frugi* célèbrent ce fait ſur les *Médailles*, & d'où vient qu'ils ne le célèbrent pas ſur chaque *Medaille ?* Car il eſt certain que les *Frugi* n'étoient pas les ſeuls Piſons, les Cæſonini étoient de la même famille ; & plus anciens qu'eux. Il eſt certain encore qu'il y a des *Médailles* des Frugi, où il n'y a rien qu'on puiſſe rapporter aux Jeux Apollinaires. On répondra que d'une choſe arbitraire, comme eſt celle qu'on mèt ſur une *Médaille*, on ne doit pas en exiger la raiſon. Ainſi ſi nous n'avions des nombres que ſur les derniers de la Famille de *Calpurnia*, on pourroit être content de cette conjecture.

Mais que dire d'onze autres Familles qui n'ont nul rapport aux Jeux Apollinaires ? Qu'elles marquent chacune le temps qui s'eſt écoulé depuis quelque événement mémorable qui regarde leur famille ? En vérité, Meſſieurs les Antiquaires ſe moquent. Eſt-ce que ſi L. Calpurnius Piſo Frugi avoit voulu marquer la part qu'avoit eu M. Calpurnius Piſo aux Jeux Apollinaires, il n'auroit pas marqué l'année de ſa Préture ? Cela eſt bien plus naturel, que d'aller marquer le temps qui

s'eſt écoulé depuis la première année de cette Préture. S'eſt-on jamais aviſé de marquer ainſi les Époques ? Cela ſuppoſeroit qu'il y auroit en chaque famille une Ére, comme il y en avoit une dans les Républiques, pour compter les années. Qui eſt-ce qui pourra ſe l'imaginer ?

Mais quand il faudra trouver des Évènemens en chaque Famille, & les ajuſter aux Chiffres des *Medailles*, quelles difficultés ne faudra-t-il pas dévorer ? Pour moi, je veux des explications plus naturelles. Ainſi, en attendant quelque choſe de meilleur, je m'en tiens à la première explication que j'ai donnée.

SECOND USAGE DES ÉXERGUES.

Je ne croyois pas que le premier uſage des Éxergues nous meneroit ſi loin : je tâcherai d'être plus court en expliquant les autres.

Le ſecond uſage des Éxergues, c'eſt de faire voir la Ville, l'Officine, ou le nom du Monétaire, & quelquefois tout cela à la fois.

Du temps de la République on mettoit *Roma* ſur toutes les Monnoies, & ſous les Empereurs, ces deux lettres S. C. ſur le grand & le moyen bronze qui faiſoient le même effet. Pour l'Argent il n'y avoit rien,

non plus que ſur l'Or, qui pût faire connoître où les Monnoies avoient été frappées. Cela n'étoit pas néceſſaire, parce qu'on ne frappoit qu'à Rome des pièces de ce volume, de ce poids & de cet aloi.

Mais les Fabriques de Monnoie ayant été établies dans pluſieurs Villes de l'Empire, les Empereurs ordonnèrent qu'on marqueroit ſur les Monnoies la Ville, l'Officine, & ſouvent le nom du Monétaire, comme dans une *Médaille* de Conſtantin : elle eſt de la façon de T. *Tit. Fecit* de la ſeconde Officine de la Ville d'Arles S. ARL. Cet uſage eſt paſſé juſqu'à nous; car nous marquons ſur nos Monnoies la Ville où elles ont été fabriquées; & outre cela, il y a toujours une certaine marque ſecrete, à laquelle le Monnoyeur reconnoît ſon ouvrage.

Je ſçais que l'on s'eſt efforcé de donner d'autres explications à ces Exergues; mais comme elles ſont contraires à l'Hiſtoire & à l'uſage, elles n'ont point été reçûës.

Il faut raiſonner ſur les Exergues, comme nous avons fait ſur les autres parties des *Médailles*. Qu'eſt ce qu'on doit s'attendre de voir dans les *Médailles* du ſiècle de Conſtantin? Quelque choſe qui ait du rapport à ce qu'on y voyoit avant lui, & à ce qu'on y vit depuis. Avant lui, on

voyoit ſur les Monnoies de Dioclétien & de Maximin, SACRA MONETA AUGG. NN. Cela faiſoit voir que la Monnoie avoit été frappée par le Monnoyeur qui ſuivoit la Cour; SACRA MONETA URBIS, qu'elle avoit été frappée à Rome; & en abregé SMTR, *Sacra Moneta Trevirenſis*, qu'elle avoit été frappée à Trèves.

Après Conſtantin, on voyoit ſur les *Médailles* de Julien dans l'Exergue URB. ROM. B. ce qui ne pouvoit ſignifier autre choſe que, *Urbs Roma, Officina ſecund.*

LUGD. OFFI. I. ce qui ſignifie *Lugduni Officina prima.* Si je trouve donc ſur les *Médailles* de Conſtantin ou de ſes enfans TR., ne ſuis-je pas en droit de l'expliquer de la Ville de Trèves; AQ, de la Ville d'Aquilée ou d'Aix en Provence? SIST. N'eſt-ce pas la troiſième Officine de Seiſſeck; KART. Carthage; L. C. Lyon. ARL. Arles; ANT. Antioche; SIRM. Syrmium; CONS. Conſtantinopolis; E. CONS. Conſtantinopoli Officina 5. KONOB. Conſtantinopoli Officina ſecunda?

Ces explications ne ſont-elles pas plus naturelles, que celles qui ſont fondées préciſément ſur des conjectures? Car de nous dire que *Conob* ſignifie *Commune*

ou *corpus omnium negotiatorum obtulere*, c'eſt tenir un langage contraire à l'Hiſtoire & à l'uſage. Pourquoi ne ſeroit-ce que ſur la fin du Règne de Conſtantin, qu'on trouve ces lettres en Exergue ? Eſt-ce qu'on n'a commencé qu'en ce temps-là à payer des Tributs, ou à faire des dons gratuits ?

Pourquoi les trouve-t-on ſur les *Médailles* des Empereurs des ſiècles ſuivans, à qui on ne peut pas dire que les Négocians ni payaſſent Tributs, ni fiſſent des préſens ?

A-t-on jamais mis des Tributs ou des dons gratuits ſur les *Médailles ?* Les Romains levoient-ils leurs Tributs par les corps des Marchands ou des métiers ? Les Gaules étoient-elles en état de faire des préſens ? Il n'y a qu'à lire Eumenius. A-t-on jamais vû ni *Obtulit*, ni *Obtulere*, ſur les Inſcriptions ou ſur les *Médailles*, abrégés par ces deux lettres, OB ? Si AQOB ſignifie *Aquenſes obtulere*, & que AQ ſignifie là Aix-la-Chapelle, voilà Aix-la-Chapelle ſur les *Médailles*, cinq cents ans avant que d'être au monde.

On trouve ces lettres CONOB ſur une *Médaille* de Hannibalien Roi de Pont ; eſt-ce que les Gaules lui payoient Tribut ? On les trouve même ſur la Monnoie de

quelques-uns de nos Rois, par la raiſon que nous avons dite.

Si cet Exergue ne ſignifie pas Conſtantinople, pourquoi ne le voit-on pas ſur les *Médailles* avant Conſtantin? Et pourquoi les voit-on depuis ſon Règne juſqu'à la fin de l'Empire?

Pourquoi le voit-on ſur les *Médailles* des enfans de Conſtantin, excepté ſur celles de Criſpus, ſi-non parcequ'il étoit mort lorſqu'on commença à frapper de la Monnoie à Conſtantinople?

Pourquoi ne le voit-on pas ſur les *Médailles* des premiers Tyrans Magnence, Decence, Vetranio, Mag. Maximus & Victor; & qu'on le trouve ſur celles d'Eugenius & de ceux qui l'ont ſuivi: ſi-non parceque du temps des premiers on n'avoit pas encore trouvé le moyen de contrefaire le coin de Conſtantinople, qu'on contrefit dans la ſuite? Dira-t-on que ces lettres ſignifient un Don gratuit fait à ces Tyrans?

Pourquoi n'y a-t-il que les Gaules qui payent le Tribut, & les Marchands ſeulement? D'où vient qu'en certaines *Médailles* les Marchands ſont ſpécifiés, comme *Treveri obtulere*, *Aquenſes*, *Remorum penſio*, & qu'ils ne ſont pas ſpécifiés dans cet Exergue CONOB?

Où a-t-on appris que Rheims étoit une Ville conſidérable pour le commerce du temps de Conſtantin ? Puiſqu'elle eſt ſans rivière, éloignée de la Mèr, & que nous ſçavons que le commerce des vins & de ſerges, qui la rend conſidérable, n'eſt pas ancien ?

Pourquoi paye-t-on le Tribut aux Empereurs, qu'on dit n'avoir été que les Lieutenans Généraux du Sénat, à leurs enfans ; & qu'on ne donne rien au Sénat qui étoit le maître ? D'où vient qu'on ne voit aucune *Médaille* où il ſoit parlé de ce Sénat ?

Très-certainement les Gaules étoient à l'Empire avant Conſtantin, & l'on ne voit point ſur les *Médailles* les marques de leur ſujettion : elles n'y étoient pas du temps de nos Rois, & elles payent Tribut à l'Empire : que veut dire cela ?

Mais ſi ces *Médailles* n'étoient que des jettons, & qu'on ne payât Tribut qu'en ces *Médailles*, de quelle utilité étoit ce Tribut ?

Comment nous eſt-il reſté un ſi grand nombre de ces jettons, & qu'il ne nous eſt rien reſté des anciennes Monnoies ? Qui croira qu'on ait frappé à la gloire des Maîtres du Monde, des jettons de la petiteſſe de la tête d'un petit clou ? Voilà

les difficultés qu'il faut dévorer, quand dans l'explication des *Médailles* on ne ſuit ni l'Hiſtoire ni l'uſage : au lieu qu'en obſervant ce qui étoit le ſiècle avant Conſtantin, dans l'Exergue des Monnoies, & ce qui y étoit le ſiècle d'après, vous trouvez aiſément l'explication de ce qu'on y voit dans le ſien.

TROISIÈME USAGE DES EXERGUES.

Outre ce que nous avons dit, il faut reconnoître dans les Exergues, des Symboles que les Monétaires y faiſoient graver, ou pour ſe faire honneur, ou pour faire honneur à ceux dont l'image étoit ſur la *Médaille*. Ces Symboles ſe trouvent principalement ſur les *Médailles* d'Argent de la République, & ſur les Monnoies des Villes étrangères qui avoient droit de battre Monnoie.

Dans une *Médaille* de la famille Antiſtia, on voit au revers dans l'Exergue un Chien. Cet animal pouvoit être le Symbole de la Fidélité qu'avoit pour Auguſte, C. Antiſtius.

Dans celle que Q. Metellus Pius Scipio fit frapper, la Cigogne qu'on voit dans l'Exergue, répond au terme *Pius*, qui n'eſt pas dans la Légende, & qui a été exprimée par ce Symbole.

Q. Craſſus, un des meurtriers de Céſar, a exprimé ſur ſa *Medaille* un fait glorieux à ſa Famille par deux Exergues : l'une eſt une Urne à reçevoir les ſuffrages ; l'autre ſont les ſuffrages en ces deux lettres, A. C. *Abſolvo*, *Condemno*. Par-là il remèt dans le ſouvenir la Loi Caſſia, dont ces ſuffrages furent la matière. Sur un denier de la famille *Cipia*, la Prouë du vaiſſeau qu'on voit dans l'Exergue, n'y a été miſe, que pour marquer quelque avantage ſur Mèr, remporté par quelqu'un de la Famille ; d'autant plus, que dans une autre *Médaille* de la même Famille, la Prouë du vaiſſeau tient tout le champ de la *Médaille*.

Je n'en dirai pas davantage ſur les *Médailles Conſulaires*. Le livre que M. Vaillant a fait imprimer, ne nous laiſſe rien ignorer là-deſſus. Pour les Villes, ce ſont ordinairement leurs Symboles qu'on voit dans l'Exergue. Sur les *Médailles* de Dyrachium un Épi, un Gouvernail, un Raiſin, une Charrüe ou une Ruche, montrent en quoi le terroir étoit fertile, & que ſes Habitans étoient gens de grand Commerce. Dans celle de la Ville d'Andranum en Sicile, des Anguilles en Exergue montrent, qu'on en trouvoit beaucoup dans les Rivières & dans les ruiſ-

ſeaux d'alentour. Le Raiſin qu'on voit dans les *Médailles* de Tauromenium, marque l'excellence des Vins de ſon terroir. C'eſt qu'en étudiant l'Hiſtoire, on verra que les Symboles que portent les Villes ſur leurs *Médailles*, les font parfaitement connoître. Mais l'Exergue qui a paru le plus important juſqu'à cette heure, ce ſont les Années qui ſont marquées ſur les *Médailles* : c'eſt ce qu'il faut expliquer.

Les *Médailles* Latines n'ont point de dates avant l'Empire. Les Empereurs marquoient leurs Années par la puiſſance du Tribunal, & quelquefois par le titre d'*Imperator*. Cet Exergue IMP. X. ſignifie donc que la *Médaille* a été frappée après qu'Auguſte eut été proclamé *Imperator* pour la dixième fois : c'eſt la onzième ou la douzième année de ſon Règne.

Il ne faut pas s'imaginer que ces dates s'accordent toujours, avec les faits énoncés ſur la *Médaille* : car nous trouvons ACT. en Exergue avec la date, Imp. X. & la date Imp. XII. Si cet Exergue ſignifie la Bataille d'Actium, elle ne peut pas être arrivée en deux années différentes ; mais la premiere date lui convient, & l'autre ſignifie qu'on en renouvella la mémoire deux ans après. C'eſt ainſi que dans la

Médaille de Tibère, qui porte un triomphe au revers avec cette Légende, Imp. VII. Tr. Pot. XVI ou XVII, il ne faut pas croire que le Triomphe n'arriva qu'en l'année 780 ou 781, quand Tibère joüiſſoit de la puiſſance du Tribunal pour la ſeizième ou dix-ſeptième fois : car il eſt conſtant qu'il triompha du vivant d'Auguſte, lorſqu'il joüiſſoit de la puiſſance du Tribunal pour la treizième fois, & que le Triomphe eſt déja marqué ſur les *Médailles* d'Auguſte : mais on en renouvella la mémoire après ſa mort. Voilà ce qui a produit la *Médaille* en queſtion.

Il eſt donc certain qu'une date ſur une *Médaille*, vous montre, 1°. l'Année que la *Médaille* a été frappée. 2°. Que le fait énoncé ſur la *Médaille*, n'eſt pas poſtérieur à la date. 3°. Que le Prince repréſenté ſur la *Médaille*, a règné juſques-là ; mais que l'évènement marqué ſur la *Médaille* ſe ſoit paſſé la même Année, que la *Médaille* a été frappée, c'eſt ce qui n'eſt pas sûr : c'eſt pourquoi ne fondez rien à cet égard ſur les dates des *Médailles*.

En Orient on datoit les *Médailles* du Prince ou de l'Ère, qui étoit en uſage dans le pays : celle-ci eſt de la dixième année d'Adrien, & n'apprend rien autre choſe.

Une

Une *Médaille* de Phillippicus, rapportée par M. Du Cange, eſt datée de la troiſième année de ſon règne; ſi la *Médaille* eſt vraie & fidellement rapportée. Cependant Nicephore dit, qu'il ne règna que deux ans. Il ſuffit qu'il y ait eû quelques jours de plus, pour avoir donné lieu à cette date, anno 3°. L'M, qui eſt au milieu de la même *Médaille*, s'explique des Vœux : car c'eſt 40 en Grèc, *Votis quadricennalibus*. A, eſt la marque de l'Officine; NIKO, de la Ville de Nicomédie; la Croix eſt la marque du Chriſtianiſme. Voilà les règles générales pour expliquer les *Médailles*.

OBSERVATIONS SUR LES MÉDAILLES.

Toutes les *Médailles* ſont ou antiques, ou modernes. Les *Antiques* ſont celles qui ont été frappées juſqu'au IIIe ou VIIe ſiècle. Les *Modernes* ſont celles qui ont été fabriquées depuis trois cents ans. Parmi les Antiques il y en a de Grècques & de Latines. Les Grècques ſont les plus anciennes. Les Grècs frappoient des Monnoies de tous les trois Métaux avec tant d'art, que les Romains ont eû bien de la peine à les égaler. Les *Médailles* Grecques ont un deſſein, une attitude, une force, & une délicateſſe à exprimer juſqu'aux

muſcles & aux veines, qui ſurpaſſent infiniment les Romaines. Il y a auſſi des *Medailles* Hébraïques, Puniques, Gothiques & Arabeſques, qui ſont un nouvel ordre dans les Antiques & dans les Modernes. Les *Medailles Conſulaires* ſont conſtamment les plus anciennes *Medailles* Latines. Cependant celles de Cuivre ou d'Argent, ne remontent point au-delà de l'an 484 de Rome, & celles d'Or à l'an 546. Si l'on en produit de plus anciennes elles ſont fauſſes.

Les *Medailles Conſulaires* portent ce nom, pour les diſtinguer des Impériales, non parcequ'elles ont été battuës par l'ordre des Conſuls; mais ſeulement parcequ'elles ont été frappées dans le temps que la République étoit gouvernée par les Conſuls. Le Père Jobert en compte environ cinquante ou ſoixante d'Or, deux cents cinquante de Bronze, & près de mille d'Argent; Goltzius les a décrites par ordre chronologique, & en ſuivant les Faſtes Conſulaires. Urſin les a diſpoſées par l'ordre des Familles Romaines. M. Patin en a compoſé une ſuite complète dans le même ordre qu'Urſin: & il n'en compte que mille trente-ſept Conſulaires, qui ſe rapportent à cent ſoixante-dix-huit Familles Romaines.

Parmi les *Impériales*, on distingue le haut & le bas Empire. Le haut Empire commence à César, & finit vers l'an 260 de Jesus-Christ. Le bas Empire comprend près de douze cents ans; c'est-à-dire, jusqu'à la prise de Constantinople en 1450. On ne laisse pourtant pas de compter toutes les *Médailles* des Empereurs jusqu'aux Paleologues entre les Antiques, quoique les curieux n'estiment que les Antiques. Tout au plus les belles Impériales ne passent point le Règne d'Héraclius, mort en 641. Après le temps de Phôcas & d'Héraclius, l'Italie demeura en proie aux Barbares; ainsi les monumens qui nous restent du Règne de ces deux Empereurs finissent les suites des *Médailles Impériales*. On y joint les *Médailles* du bas Empire, & les Empereurs Grècs, dont on peut faire une suite jusqu'à nous, en y ajoutant les Modernes. M. Patin a fait un ample Recueil des *Impériales* jusqu'à Héraclius. Les *Gothiques* font partie des Impériales: on les appelle ainsi, parcequ'elles ont été faites du temps des Gôts, & dans la décadence de l'Empire, elles ressentent l'ignorance de leur siècle.

A l'égard des *Modernes*, elles ont été fabriquées dans l'Europe depuis que la domination des Gôts y a été éteinte, &

que la ſculpture & la gravure ont commencé à refleurir. La première frappée eſt celle de Jean Hus Hérétique, en 1415, & ſi l'on en voit de plus anciennes, elles ſont ou fauſſes, ou reſtituées. On n'en trouve point en France frappées avec l'effigie du Prince, avant le Règne de Charles VII. L'étude des *Médailles* Modernes eſt d'autant plus utile, qu'elles donnent plus de lumières que les Antiques, & qu'elles marquent les temps & les circonſtances des évènemens : au lieu que les Inſcriptions des anciennes ſont fort courtes & fort ſimples, & preſque toutes ſans date. De plus, les *Médailles Antiques* ſont fort ſujettes à être fauſſes, à cauſe de leur prix exceſſif, qui les a fait contrefaire avec tant d'artifice, qu'il eſt mal aiſé de les diſtinguer ; & qu'au contraire l'on reconnoît facilement quand les Modernes ſont frappées, ou moulées.

Au reſte, les *Médailles* ont été fabriquées de trois ſortes de métaux, qui font trois ſuites différentes dans les Cabinèts des curieux. Celle d'Or eſt la moins nombreuſe ; elle n'excède guères mille ou douze cents dans les Impériales ; celle d'Argent peut aller juſqu'à trois mille dans les ſeules Impériales ; & celle de Bronze de trois grandeurs différentes ;

c'eſt-à-dire, de grand, de moyen & de petit Bronze, au-delà de ſix ou ſept mille dans les Impériales.

Il n'y a point de véritables *Médailles* Hébraïques, & celles où l'on voit la tête de Moïſe & de Jeſus-Chriſt, ſont ou fauſſes, ou modèrnes. On trouve ſeulement quelques Sicles de Cuivre ou d'Argent, avec une Légende Hébraïque ou Samaritaine. On n'en a jamais vû d'Or.

Ce n'eſt ni le métal, ni le volume qui rend les *Médailles* précieuſes; mais la Rareté de la Tête, ou du Revèrs, ou de la Légende. Telle *Médaille* en or eſt commune, qui ſera très-rare en bronze. Telle ſera très-rare en argent, qui ſera commune en bronze & en or. Tel Revèrs ſera commun, dont la tête ſera unique. Telle Tête ſera commune dont le revers eſt très-rare. Il y a des *Médailles* qui ne ſont rares que dans certaines ſuites, & qui ſont fort communes dans les autres. Par éxemple, on n'a point d'*Antonia* pour la ſuite du grand Bronze. L'Othon eſt rare dans toutes les ſuites de Bronze, & il eſt commun dans celle d'Argent. On fait monter les Othons de grand Bronze à un prix immenſe: & ceux de moyen Bronze à quarante ou cinquante piſtoles. On mèt le même prix aux Gordiens d'Afrique.

Les *Médailles* uniques n'ont point de prix.

Les Médailliſtes ont obſervé, que le Caractère Grèc compoſé de Lettres majuſcules, s'eſt conſervé uniforme ſur toutes les *Médailles*, ſans aucune altération, & ſans aucun changement dans la conformation des Caractères, quoiqu'il y en ait eu dans l'uſage & dans la prononciation. Ce Caractère s'eſt conſervé juſqu'à Galien, depuis lequel temps il paroît moins rond, & plus affamé. Depuis le Règne du Grand Conſtantin, juſqu'à Michel; c'eſt-à-dire, pendant cinq cents ans, on ne trouve que des Caractères Latins. Après Michel, on retrouve des Caractères Grècs, qui commencèrent à s'altérer, auſſi-bien que la Langue, qui n'étoit plus qu'un mélange de Grèc & de Latin. Les *Médailles* Latines ont mieux conſervé leur Langue & leur Caractère, juſqu'à la barbarie de Conſtantinople. Vers le temps de Décius, le Caractère commença à s'altérer, & à perdre de ſa rondeur & de ſa netteté : mais quelque temps après il ſe rétablit, & demeura aſſez beau juſqu'à Juſtin; & alors il tomba dans la dernière barbarie où on le voit, ſous Michel dont on vient de parler. Ce fut encore pis dans la ſuite. Le Caractère Latin dégénéra en

Gothique. Ainſi, plus le Caractère eſt rond & bien formé, c'eſt une marque d'Antiquité.

Les *Médailles* ſont de la plus haute antiquité; on en découvre tous les jours en différentes parties de l'Europe. En Février 1766, aux environs de Newcaſtle en Angleterre, un Laboureur fouillant la terre, a trouvé une très-grande quantité de *Médailles* Romaines. Les Écrits publics ont marqué qu'il y en avoit cinq cents d'argent & ſeize d'or; qu'il s'y en trouva une ſuite preſque complette de *Médailles* du haut Empire, & qu'il y a pluſieurs Othons.

Il y a des Curieux qui, dans leurs Cabinèts, en ont qui repréſentent des Fêtes de *Socrate*, d'*Alexandre*, des *Conſuls*, des *Empereurs Romains*, & pluſieurs autres. Les *Médailles* ſont des Monumens durables, & faits pour tranſmettre à la poſtérité les grands évènemens. Le long & floriſſant Règne de *Louis XIV* a fourni des *Médailles* ſans nombre: celui de *Louis XV* n'en fournit pas moins. Des Provinces ſubjuguées ou acquiſes à la France; des Batailles gagnées; des Alliés ſecourus, protégés ou rétablis; des Établiſſemens dans tous les genres; le Commerce étendu de toutes parts; la France embel-

lie d'un bout à l'autre ; tout ce que renferme enfin de glorieux l'Hiſtoire de nos plus grands Rois : voilà les ſujets des *Médailles* qui ont été frappées depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à nos jours. On trouve dans les Monumens érigés à *Louis XV*, *Chap. 8*, *page 188*, les différentes Époques des diverſes *Médailles* qui ont été frappées depuis le premier Septembre 1715, que ce Prince eſt monté ſur le Trône, étant alors âgé de cinq ans, juſqu'à l'année 1764, que Sa Majeſté vint, le 6 Septembre, poſer la première pierre de l'Égliſe de Sainte Géneviève, qui donna occaſion à la quatre-vingt-dixième *Médaille* qui a été frappée. *Voyez* l'*Ouvrage cité.*

Les *Médailles* frappées en 1553, pour éterniſer la mémoire de la délivrance de Metz, ſont les premières où l'on voit que la France commençoit à mettre, dans ces ſortes de Monumens, le bon goût de l'Antiquité : on en fit auſſi de Satyriques contre Charles-Quint. La plus conſidérable de toutes repréſentoit la Deviſe de cet Empereur, qui étoit les Colonnes d'Hercule, avec ce mot *Ultrà* ; pour faire entendre que, par ſon expédition en Afrique, il avoit pouſſé ſes conquêtes au-delà des Colonnes d'Hercule.

ÉNIGME XIV.

On me mépriſe, hélas ! ſi-tôt que je ſuis née ;
On m'inſulte, on me bat ; mais malgré ces tourmens,
La Coquette voudroit avoir ma deſtinée :
Plus je ſuis vieille, & plus je plais à mes Amans.

MÉDECINE.

Les Dieux qui préſidoient à la Médecine, étoient Apollon, Eſculape & ſes enfans, que les Grècs nomment Théleſphore, Hygica, Jaſo, Panacée, & enfin Méditrina.

Cet Art ayant pour fondement l'Expérience & l'Étude, ſe doit repréſenter par une Matrône reſpectable, aſſiſe ſur pluſieurs volumes, & en ayant un ouvert devant elle. Selon la Fable, Apollon en fut l'Inventeur : c'eſt à ce propos qu'Ovide, au premier Livre de ſes Métamorphoſes, lui fait dire :

Inventum Medicina meum eſt.

Ainſi on la couronne de Laurier.

Le Coq, Symbole de Vigilance, lui eſt donné pour Attribut ; & le Bâton plein de nœuds, & entouré d'un Serpent, étoit auſſi, chez les Anciens, l'Emblême d'Eſ-

culape, fils d'Apollon, & Dieu de la *Médecine.* Le Soleil rayonnant qui l'éclaire, ſignifie que la Nature aide beaucoup à cet Art.

ÉNIGME XV.

Je tire ma vertu de climats différens.
Je marche rarement, qu'un Docteur ne l'approuve.
Je porte le dégoût par-tout où je me trouve.
Vers des lieux reculés je fais courir les gens.
Alors je ſçais les mettre en plaiſante poſture.
Ils me livrent paſſage ; & tant que cela dure,
Je les fais grimacer : l'eau tombe de leurs yeux,
Et puis, ſuis-je dehors, ils s'en trouvent bien mieux.

MÉDÉE,

Fille d'Aëtès Roi de Colchide & d'Hécate, ayant vu arriver Jaſon à la tête des Argonautes, fut charmée de la bonne mine de ce Prince, & devint auſſi-tôt amoureuſe. Junon & Minerve qui lui avoient inſpiré cet amour, conduiſirent la Princeſſe hors de la Ville près du Temple d'Hécate, dans le temps que Jaſon y étoit déja allé implorer le ſecours de la Déeſſe. *Médée* fait connoître à Jaſon le tendre intérêt qu'elle prend à ſes jours, & lui promèt toutes ſortes de ſecours, s'il veut lui donner ſa foi ; poſſédant à fond l'Art des Enchantemens, elle l'aſſure qu'elle pou-

voit le tirer de tous les dangers auxquels alloit l'expoſer la Conquête de la Toiſon d'Or. En effet elle le rendit victorieux de tous les Monſtres qui gardoient ce Tréſor, l'en mit en poſſeſſion & s'enfuit de nuit avec lui.

Cette première fable de *Médée*, ſi vous en ôtez les enchantemens & l'intervention des deux Déeſſes, eſt toute hiſtorique. *Médée*, que Jaſon avoit promis d'épouſer & d'amener dans la Grèce, ſollicitée par Calcioppe ſa ſœur, veuve de Phryxus, qui voyoit ſes enfans en proie à l'avarice d'un Roi cruel, aida ſon Amant à voler les Tréſors de ſon père, ſoit en lui donnant une fauſſe clef, ou de quelqu'autre manière, & s'embarqua avec lui.

Aëtès fit pourſuivre les Grècs par Abſyrthes ſon fils, qui périt en cette entrepriſe. Selon Onomacrite, les Grècs, après avoir erré long-temps ſur pluſieurs Mèrs, arrivèrent au pays des Phéaciens, où ils rencontrèrent la Flotte d'Abſyrthe, qui étoit venuë par un autre chemin les attendre là. Abſyrthe demanda que *Médée* lui fut renduë, & l'on convint de part & d'autre que Jaſon ſeroit obligé de la rendre, ſi véritablement il ne l'avoit pas épouſée. Mais la femme d'Alcinoüs, qui avoit été priſe pour Juge, ayant fait cé-

lébrer la même nuit la cérémonie du mariage, & ayant enſuite déclaré à Abſyrthe qu'elle ſçavoit, à n'en point douter, que les deux Amans étoient mariés dès l'inſtant de l'enlevement de *Médée*, le Prince de Colchide fut obligé de ſe retirer & de laiſſer ſa ſœur aller en Grèce. *Médée* arriva heureuſement en Theſſalie avec Jaſon. Elle eut le ſecrèt de rajeunir le vieux Eſon père de ſon mari, & de faire périr Pélias, uſurpateur du Trône de Jaſon. Cependant elle ne put faire reconnoître ſon mari pour Roi d'Iolchos. Jaſon, obligé de céder ſa couronne à Acaſte, fils de Pélias, ſe retira avec *Médée* à Corinthe, où, aſſiſtés de leurs amis, ils vécurent dix ans en repos & dans une parfaite union : deux enfans furent le fruit de leur amour. Mais Jaſon ſe laſſa enfin d'être fidèle, & oubliant qu'il devoit tout à *Médée*, qui l'avoit délivré d'un péril certain, & qui avoit tout ſacrifié pour le ſuivre, réſolut de l'éxiler avec les enfans qu'il avoit eus d'elle, après avoir épouſé à ſes yeux Glaucé ou Creüſe, fille du Roi de Corinthe.

Médée, dans Euripide, fait ſemblant d'approuver cet hymen politique, & de vouloir même gagner la bienveillance de la nouvelle Reine : & pour cela elle demande la permiſſion de lui envoyer par

ſes enfans un don digne d'elle, une robe très-fine & une couronne d'or, gage précieux, dit-elle, que le Soleil mon ayeul a laiſſé à ſa poſtérité. Ses préſens ſont acceptés; mais à peine Glaucé s'eſt-elle revêtue de la robe, à peine la couronne eſt-elle ſur ſa tête, qu'elle ſe voit tout entourée de feux & conſumée toute vivante. Le Roi ſon père accourt à ſes cris, il ſe jette ſur le corps de ſa fille, & la tient ſerrée entre ſes bras, les flammes ſe communiquent au père, il en eſt dévoré & meurt entre les bras de ſa fille. *Médée* ayant appris l'iſſuë de ces préſens, court achever ſa vengeance, en égorgeant, en préſence de Jaſon même, les deux enfans qu'elle avoit eus de lui, & puis elle s'élève dans les airs ſur un char que lui avoit donné le Soleil, emportant avec elle les corps de ſes enfans, qu'elle va cacher, dit-elle, dans un Temple de Junon, pour enlever ces triſtes reſtes à la fureur de ſes ennemis. Horace & Sénèque diſent que ce char étoit traîné par des dragons aîlés. Euripide ne dit rien de cette circonſtance.

Médée, ſelon Diodore, au ſortir de Corinthe, fut ſe refugier chez Hercule, qui lui avoit promis autrefois de la ſecourir, ſi Jaſon lui manquoit de foi : arrivée à Thèbes, elle trouva qu'Hercule étoit deve-

nu furieux, elle le guérit par ſes remedes; mais voyant qu'elle ne pouvoit attendre aucun ſecours de lui dans l'état où il étoit, elle ſe retira à Athènes auprès du Roi Égée, qui non-ſeulement lui donna aſyle dans ſes États, mais l'épouſa même, ſur l'eſpérance qu'elle lui avoit donnée, qu'elle pourroit, par ſes enchantemens, lui faire avoir des enfans. Théſée étant revenu à Athènes en ce temps-là, pour ſe faire reconnoître par ſon père, *Médée* chercha à faire périr par le poiſon cet héritier du Trône. Diodore dit qu'elle en fut ſeulement ſoupçonnée, & que voyant qu'on la regardoit par-tout comme une empoiſonneuſe, elle s'enfuit encore d'Athènes, & choiſit la Phénicie pour ſa retraite. Enſuite étant paſſée dans l'Aſie ſupérieure, elle épouſa un des plus grands Rois de ce pays-là, & en eut un fils appellé Midas, qui s'étant rendu recommandable par ſon courage, devint Roi après la mort de ſon père, & donna à ſes Sujets le nom de Mèdes.

Pluſieurs anciens Hiſtoriens nous repréſentent *Médée* avec des couleurs bien différentes. Selon eux, *Médée* étoit une perſonne vertueuſe, qui n'avoit d'autre crime que l'amour qu'elle eût pour Jaſon, qui l'abandonna lâchement, malgré les gages

qu'il avoit de ſa tendreſſe, pour épouſer la fille de Créon ; une femme qui n'employoit les ſecrèts que ſa mère lui avoit appris, que pour le bien de ceux qui venoient la conſulter ; qui ne s'étoit occupée en Colchide, qu'à ſauver la vie aux Étrangers que le Roi vouloit faire périr, & qui ne s'étoit enfuie, que parcequ'elle avoit horreur des cruautés de ſon père ; enfin une Reine abandonnée, perſécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garants des promeſſes & des ſermens de ſon Époux, fut obligée d'errer de Cour en Cour, & enfin de paſſer les Mèrs, pour aller chercher un aſyle dans les Pays éloignés.

Médée s'étoit retirée à Corinthe, parcequ'elle avoit droit à cette Couronne, ſelon Pauſanias ; effectivement elle y règna conjointement avec Créon. Diodore dit même que ce furent les Corinthiens qui invitèrent cette Princeſſe à quitter Iolchos, pour venir prendre poſſeſſion d'un Trône qui lui étoit dû. Mais ces Peuples inconſtans, ſoit pour venger la mort de Créon, dont ils accuſoient *Médée*, ou pour mettre fin aux intrigues qu'elle formoit pour aſſurer la Couronne à ſes enfans, les lapidèrent eux-mêmes dans le Temple de Junon, où ils s'étoient réfu-

giés. A quelque temps de-là, Corinthe fut affligée de la peſte, ou d'une maladie épidémique, qui faiſoit périr tous les enfans. L'Oracle de Delphes avertit les Corinthiens, qu'ils ne verroient la fin de leurs maux, que lorſqu'ils auroient expié le meurtre ſacrilége dont ils s'étoient rendus coupables. Auſſi-tôt ils inſtituèrent des Sacrifices en l'honneur des fils de *Médée*, & leur conſacrèrent une Statuë qui repréſentoit la Peur. Pour rendre encore plus ſolemnelle la réparation que les Corinthiens ſe trouvoient engagés de faire à ces malheureux Princes, ils faiſoient porter le deuil à leurs enfans, & leur coupoient les cheveux juſqu'à un certain âge. Ce fait étoit connu de tout le monde, lorſqu'Euripide entreprit de mettre *Médée* ſur la Scène. Les Corinthiens firent préſent au Poëte de cinq talens, pour l'engager de mettre ſur le compte de *Médée* le meurtre des jeunes Princes : ils eſpéroient avec raiſon, que cette Fable s'accréditeroit par la réputation du Poëte qui l'employeroit, & prendroit enfin la plaçe d'une vérité, qui leur étoit peu honorable. Pour rendre plus croyable cette première calomnie, les Poëtes tragiques inventèrent tous les autres crimes dont l'Hiſtoire de *Médée* eſt chargée ; les meurtres d'Abſyrthe, de Pélias,

de Créon & de ſa fille, l'empoiſonnement de Théſée, &c.

On la fit auſſi paſſer pour une grande Magicienne, parcequ'elle avoit appris de ſa mère Hécate la connoiſſance des Plantes, & pluſieurs autres ſecrèts utiles, dont elle ſe ſervoit dans les maladies des hommes. Enfin ceux qui l'ont chargée de tant de forfaits, n'ont pu s'empêcher de reconnoître que, née vertueuſe, elle n'avoit été entraînée au vice, que par une eſpèce de fatalité, & par le concours des Dieux, ſur-tout de Vénus, qui perſécuta ſans relâche toute la raçe du Soleil, qui avoit découvert ſon intrigue avec Mars. De-là ces fameuſes paroles d'Ovide : *Video meliora, proboque, deteriora ſequor*; que Quinault a ſi bien imitées dans ces deux Vers :

Le Deſtin de MÉDÉE eſt d'être criminelle ;
Mais ſon cœur étoit fait pour aimer la Vertu.

Reſte à expliquer ce qu'on entendoit par ces Dragons volans du Char de *Médée*. C'étoient apparemment les Vaiſſeaux ſur leſquels *Médée* fit ſes différentes courſes, & qui avoient peut-être ſur la proüe des figures de Dragons.

MÉDIOCRITÉ.

Celui qui garde le milieu,
Peut faire réuſſir la plus fâcheuſe affaire :
On le doit en tout temps, on le doit en tout lieu ;
Mais peu de gens le ſçavent faire.

C'eſt l'heureux état déſiré des Sages. On en peint l'Allégorie par une aimable femme, vêtuë avec ſimplicité & décence. Elle marche paiſiblement entre un Lion & un Agneau, qu'elle mène en laiſſe. Ce Hiéroglyphe ſignifie que la *Médiocrité* fuit les extrêmes. Près d'elle eſt l'Inſcription :

Medio tutiſſimus ibis.

MÉDISANCE.

Parler inceſſamment des Petits & des Grands,
Des Magiſtrats, des Rois, des morts & des vivans,
En parler mal à toute outrance,
C'eſt là la Médiſance.

On repréſente ce ſujèt par une vieille femme, aſſiſe commodément ſur des couſſins ; parceque de l'Oiſiveté & de la molleſſe naiſſent tous les Vices, & principalement celui-ci. Sa tête eſt à l'ombre d'un voile, pour indiquer qu'elle eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſe tient cachée. Sa langue eſt fourchuë comme celle d'un

Serpent. Elle tient un Couteau à deux tranchans. Sa robe eſt couleur de verd-de-gris, & l'on voit deſſus une eſpèce de petit Manteau de peau de Hériſſon, garni de pluſieurs pointes de fer.

MÉDITATION.

Veux-tu que la lecture à coup ſûr te profite ?
Rumine ſur l'heure, & médite.
Beaucoup liſent ſans réfléchir ;
Mais cela ne fait que blanchir.

La *Méditation* eſt une Action de l'âme, par le moyen de laquelle elle conſidère profondément quelques ſujèts, dont elle ſe forme des idées tacites.

On la peint aſſiſe ſur un amas de Volumes, ſoutenant ſa tête d'une main, & montrant de l'autre un Livre ouvert, ſur lequel elle médite avec attention. L'action de cette Figure, & ſon air de recueillement, fait le principal & le plus ſignificatif Emblême de ce ſujèt.

MÉDITATION DE LA MORT.

Il n'eſt rien de plus ſalutaire,
Que de penſer au trépas :
Cependant on n'y penſe guère ;
Ou plutôt on n'y penſe pas.

Cette dernière Fin eſt repréſentée par

une femme vêtuë de deuil, assise sur un tombeau, où elle regarde fixement une tête de mort. Près d'elle, on lit cet Écriteau : *O Mors! quàm amara est memoria tua!* c'est-à-dire, O Mort! que ton nom, que ta mémoire est amère!

Méditation spirituelle.

Mon doux Sauveur expire sur une honteuse croix.
Sans adorer pourtant ce bois,
Je contemple ce Dieu, qui, pour sauver mon âme,
Voulut mourir de cette mort infâme.

La *Méditation spirituelle* est représentée par une sainte & modeste fille, qui, par dévotion, se tient à genoux sur une croix couchée sur la terre. Elle a les mains jointes; les yeux tournés vers le Ciel, pour témoigner l'ardeur de son zèle & de sa *Méditation* profonde.

Méditerranée.

On dit qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abyla, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan; & qu'aussi-tôt la Mèr entra avec violence dans les terres, & forma ce grand Golphe, qu'on appelle *Méditerranée*. Les Anciens pouvoient bien croire que, du temps

de quelque Hercule, l'Océan s'étoit fait un paſſage à l'occaſion peut-être de quelque tremblement de terre, & s'étoit jetté entre l'Europe & l'Afrique.

MÉDITRINA,

Une des Déeſſes de la Médecine, qu'on honoroit à Rome, & en l'honneur de laquelle on célébroit les *Méditrinales*, Fêtes qui ſe faiſoient en Automne le 11 d'Octobre. On goûtoit ce jour-là le Vin nouveau, & le vieux en même temps, & cela pour raiſon de ſanté. On faiſoit auſſi en l'honneur de la Déeſſe *Méditrina*, des Libations de l'un & l'autre Vin. La première fois que l'on buvoit du Vin nouveau, on ſe ſervoit de cette formule, ſelon Feſtus : *Je bois du Vin vieux nouveau, je remédie à la maladie vieille nouvelle.*

MÉDUSE,

L'une des trois Gorgones, étoit mortelle, dit Héſiode; au lieu que ſes deux ſœurs, Euryale & Sthéno, n'étoient ſujettes ni à la vieilleſſe ni à la mort. C'étoit une très-belle fille; mais de tous les attraits dont elle étoit pourvuë, il n'y avoit rien de ſi beau que ſa chevelure. Une foule d'Amans s'empreſsèrent de la rechercher en mariage. Neptune en de-

vint auſſi amoureux ; & s'étant métamorphoſé en Oiſeau, il enleva *Meduſe*, & la tranſporta dans un Temple de Minerve, qu'ils profanèrent enſemble.

Noël le Comte dit ſeulement, que *Méduſe* oſa diſputer de la beauté avec Minerve, & ſe préférer même à elle. La Déeſſe en fut ſi irritée, qu'elle changea en affreux Serpens les beaux cheveux dont *Méduſe* ſe glorifioit, & donna à ſes yeux la force de changer en pierres tous ceux qu'elle regardoit. Pluſieurs ſentirent les pernicieux effets de ſes regards, & grand nombre de gens autour du Lac Tritonis furent pétrifiés.

Les Dieux voulant délivrer le Pays d'un ſi grand fléau, envoyèrent Perſée pour la tuer. Minerve lui fit préſent de ſon Miroir, & Pluton de ſon Caſque : ce Caſque & ce Miroir avoient, dit Hygin, la propriété de laiſſer voir tous les objets, ſans que celui qui le portoit, pût être vu lui-même.

Perſée ſe préſenta donc devant *Méduſe* ſans en être apperçu ; & ſa main, conduite par Minerve, coupa la tête de la Gorgone, qu'il porta depuis avec lui dans toutes ſes expéditions. Il s'en ſervit pour pétrifier ſes ennemis. C'eſt ainſi qu'il en uſa à l'égard des habitans de l'Iſle de Sé-

riphe, qu'il changea en rochers, & à l'égard d'Atlas, qui devint par-là une groſſe montagne.

Du ſang qui ſortit de la plaie de *Méduſe*, quand ſa tête fut coupée, naquit Pégaſe & Chryſaos; & lorſque Perſée eut pris ſon vol par-deſſus la Lybie, toutes les gouttes de ſang qui découlèrent de cette fatale tête, ſe changèrent en autant de Serpens. C'eſt de-là, dit Apollodore, qu'eſt venuë la quantité prodigieuſe de ces Animaux venimeux, qui depuis ont infecté cette contrée.

Perſée, vainqueur de tous ſes ennemis, conſacra à Minerve la tête de *Méduſe*, qui depuis ce temps-là fut gravée, avec ſes Serpens, ſur le redoutable Égide de la Déeſſe. « On voyoit au milieu de l'Égide, » dit Homère, la tête de la Gorgone, ce » Monſtre affreux, tête énorme & formi- » dable, prodige étonnant du père des im- » mortels. » Virgile la place auſſi ſur la Cuiraſſe de Minerve, à l'endroit qui couvroit la poitrine de la Déeſſe. Il y a même apparence, que c'étoit l'ornement le plus ordinaire des Boucliers des Héros : car Homère dit encore, que cette même tête étoit gravée ſur le Bouclier d'Agamemnon, environnée de la Terreur & de la Fuite; c'eſt-à-dire, qu'on y gravoit cet

affreux objèt, pour épouvanter ſes ennemis.

Cependant toutes les *Méduſes*, que les anciens Monumens nous ont conſervées, n'ont pas ce viſage affreux & terrible : il y en a qui ont un viſage ordinaire de femme ; il s'en trouve même aſſez ſouvent qui ſont très-graçieuſes, tant ſur l'Égide de Minerve, que ſéparément.

On en voit une entr'autres aſſiſe ſur des rochers, accablée de douleur de voir que non-ſeulement ſes beaux cheveux ſe changent en ſerpens, mais auſſi que des Serpens viennent ſur elle de tous côtés, & lui entortillent les bras, les jambes & tout le corps. Elle appuie la tête ſur ſa main gauche. La beauté & la douceur de ſon viſage fait que, malgré la bizarrerie de cette Fable, on ne ſçauroit la regarder, ſans s'intéreſſer à ſon malheur.

« Sans m'arrêter aux Fables qu'on dé-
» bite ſur *Méduſe*, dit Pauſanias, voici ce
» que l'Hiſtoire en peut apprendre. Quel-
» ques-uns diſent qu'elle étoit fille de
» Phorécus ; qu'après la mort de ſon père,
» elle gouverna les Peuples qui habitent
» aux environs du Lac Tritonis ; qu'elle
» s'éxerçoit à la chaſſe, & qu'elle alloit
» même à la guerre avec les Lybiens qui
» étoient ſoumis à ſon Empire ; que Per-
» ſée,

» sée, à la tête d'une Armée Grècque,
» s'étant approché, *Méduse* se présenta à
» lui en bataille rangée; que ce Héros, la
» nuit suivante, lui dressa une embuscade,
» où elle périt; que le lendemain ayant
» trouvé son corps sur la place, il fut sur-
» pris de la beauté de cette femme, lui
» coupa la tête, & la porta en Grèce,
» pour y servir de spectacle, & comme
» un monument de sa victoire.

» Mais un autre Historien en parle
» d'une manière qui paroît plus vraisem-
» blable. Il dit que, dans les déserts de la
» Lybie, on voit assez communément des
» bêtes d'une forme & d'une grandeur ex-
» traordinaire; que les hommes & les
» femmes y sont sauvages, & tiennent du
» prodige comme les bêtes; enfin que de
» son temps on amena à Rome un Ly-
» bien, qui parut si différent des autres
» hommes, que tout le monde en fut
» surpris. Sur ce fondement, il croit que
» *Méduse* étoit une de ces sauvages, qui,
» en conduisant son troupeau, s'écarta
» jusqu'aux environs du marais Tritonis,
» où, fière de la force de corps dont elle
» étoit, elle voulut maltraiter les Peuples
» d'alentour, qui furent enfin délivrés de
» ce Monstre par Persée. Ce qui a donné
» lieu de croire, ajoute-t-il, que Persée

» avoit été aidé par Minerve, c'eſt que tout » ce canton eſt conſacré à cette Déeſſe, & » que les Peuples qui l'habitent, ſont ſous » ſa protection. »

Le même Pauſanias nous apprend encore une circonſtance ſingulière ſur *Méduſe* : c'eſt que l'on gardoit dans un Temple à Tégée des cheveux de *Méduſe*, dont Minerve, diſoit-on, fit préſent à *Méphée*, fils d'Alcus ; en l'aſſurant que par-là Tégée deviendroit une Ville imprenable. Ce qui a rapport à ce que dit Apollodore, que l'on attribuoit aux cheveux de *Méduſe* une vertu toute particulière ; & qu'Hercule donna à Stérope, fille de Céphée, une boucle de cheveux de *Méduſe*, en lui diſant, qu'elle n'avoit qu'à montrer cette boucle aux ennemis, pour les mettre en fuite.

MÉGABYSE,

Nom des Prêtres de la Diane d'Éphèſe. Les *Mégabyſes* étoient eunuques ; une Déeſſe Vierge ne vouloit pas d'autres Prêtres, dit Strabon. Il s'en préſentoit de différens endroits pour occuper ces places, & on leur portoit un fort grand honneur. Des filles Vierges partageoient avec eux l'honneur du Sacerdoce. Cela ne fut pas toujours obſervé ; & dans la ſuite du

temps, on garda une partie de ces coutumes, & on négligea l'autre.

Mégalésie,

Fête instituée à Rome en l'honneur de Cybèle, ou de la grande mère, vers le temps de la seconde Guerre punique. Les Oracles Sibyllins marquoient, au jugement des Décemvirs, qu'on vaincroit l'ennemi, & qu'on le chasseroit d'Italie, si la Mère Idéenne étoit apportée de Pessinonte à Rome. Le Sénat envoya des Légats au Roi Attalus, qui les reçut humainement, les amena à Pessinonte & leur donna une pierre, que les gens du Pays appelloient la Mère des Dieux. Cette pierre apportée à Rome, fut reçuë par Scipion Nasica, qui la mit au Temple de la Victoire au Mont Palatin, le 14 Avril, auquel jour on établit une nouvelle Fête à Rome, nommée *Mégalésie*. On y célébroit des Jeux qui furent aussi appellés Mégalésiens.

Méganire,

Femme de Céléus, & mère de Triptolème, ayant rencontré Cérès, qui se reposoit auprès d'un puits, sous la figure d'une vieille, la prit pour une femme d'Argos, & l'emmena chez elle, pour en

faire la Gouvernante de ſon fils. Après ſa mort, on lui conſacra une Chapelle auprès de ce puits, où elle avoit ſi bien accueilli la Déeſſe.

MÉGARE,

Fille de Créon, Roi de Thèbes, fut la première femme d'Hercule. Erginus, Roi des Minyens, étant venus attaquer le Roi de Thèbes, Hercule marcha contre les Minyens, les tailla en pièces, tua leur Roi, ſaccagea leur Pays, & délivra Créon de la terreur que lui avoient inſpirée de ſi fiers ennemis. Ce fut en reconnoiſſance de ce ſignalé ſervice, que Créon le fit ſon gendre; mais ce mariage ne fut pas heureux. Après pluſieurs exploits, Alcide voulut deſcendre aux Enfers; & comme il ne reparoiſſoit plus, on le crut mort. Il s'éleva une ſédition dans Thèbes; Lycus, Chef des Rébelles, tuë Créon, s'empare du Trône, & veut faire périr toute la Raçe d'Hercule. Le retour imprévu du Héros change toute la Scène: il délivre *Mégare* & ſes enfans des mains de Lycus, & punit ce téméraire de ſon entrepriſe. Mais bientôt après les Furies s'étant ſaiſies de lui par l'ordre de l'implacable Junon, le portent à immoler lui-même de ſes mains ceux qu'il venoit d'arracher à la cruauté

de Lycus. C'eſt ainſi qu'Euripide fait mourir *Mégare* : mais Pauſanias dit qu'Hercule ayant perdu tous les enfans qu'il avoit eus de *Mégare*, & croyant l'avoir épouſée ſous de malheureux auſpices, il la répudia, & l'engagea à épouſer Iolas, ſon grand compagnon de voyage.

MÉGÈRE,

Une des trois Furies dont les Dieux ſe ſervoient pour punir les hommes. Son nom ſignifie *Envie*, ou Diſpute.

MÉLAMPUS,

Fils d'Amithéron, & parent de Jaſon, puiſqu'Éſon & Amithaon étoient frères, s'adonna à la Médecine, & devint très-habile dans la connoiſſance des Plantes. Il entendoit, diſoit-on, juſqu'au langage des animaux. Il eut une belle occaſion de faire uſage de ſon ſçavoir dans la maladie des filles de Prœtus, qui avoient perdu l'eſprit juſqu'au point de ſe croire réellement changées en Vaches. *Mélampus* les guérit par le moyen de l'Ellébore, qu'on nomma depuis *Mélampodium*, & épouſa une des filles du Roi. La même maladie avoit pris à la plûpart des femmes du Pays d'Argos, dit Pauſanias, ſous le Règne

d'Anaxagore. Elles furent attaquées d'une telle manie, que ne pouvant plus demeurer dans leurs maisons, elles couroient les champs. Heureusement *Mélampus* trouva le moyen de les faire revenir à leur bon sens. Anaxagore, Roi d'Argos, pour reconnoître un si grand service, partagea son Royaume avec *Mélampus*, qui eut six Successeurs de sa famille jusqu'à Amphiloque, fils d'Amphiaraüs. *Mélampus*, au rapport d'Hérodote, étoit un homme sçavant, qui s'étoit instruit dans l'Art de la Divination, & qui enseigna aux Grècs les Cérémonies des Sacrifices qu'on offroit à Bacchus, à faire la représentation de ce Dieu, & tout ce qui concernoit le Culte des Dieux d'Égypte, parcequ'il l'avoit appris des Égyptiens mêmes. Ce Prince, après sa mort, fut honoré comme un Demi-Dieu. On offroit des Sacrifices sur son Tombeau. Selon quelques Mythologues, il fut même compté au nombre des Dieux de la Médecine.

Mélancolie.

On la peint vieille, cet âge étant le plus sujèt à cette maladie. Virgile, *Livre VI de l'Énéïde*, dit :

Pallentes habitam morbi, tristesque senectus.

Le nom de *Mélancolie* ſignifie bile noire. Elle attaque moins la tête, que la maſſe du ſang.

Elle ſe repréſente dans une ſolitude, aſſiſe ſur des cailloux, dans un habillement négligé, appuyant ſes coudes ſur ſes genoux, & ſoutenant ſa tête de ſes deux mains. Proche d'elle, eſt un arbriſſeau deſſéché.

MÉLANIDE,

Surnom que l'on a donné à Vénus, parceque, dit-on, Vénus cherche ſouvent les ténèbres, pour ſe livrer à ſes penchans.

MÉLANIPPUS,

Jeune homme, Amant de Cométho. « A Patra en Achaïe, étoit le Temple » de Diane Triclaria, dont la Prêtreſſe » étoit toujours une Vierge, qui étoit » obligée de garder la chaſteté juſqu'à ce » qu'elle ſe mariât; & pour lors le Sacer» doce paſſoit à une autre. Or il arriva » qu'une jeune fille d'une grande beauté, » nommée Cométho, étant revêtuë du » Sacerdoce, *Mélanippus*, le jeune homme de ſon temps le mieux fait & le » plus accompli, devint amoureux d'elle. » Voyant qu'il en étoit aimé réciproque» ment, il la demanda en mariage à ſon

» père. Le naturel des vieillards, dit l'Hiſ-
» torien, eſt toujours de s'oppoſer à ce que
» ſouhaitent les jeunes gens, & d'être ſur-
» tout fort peu touchés de leurs amours.
» Par cette raiſon, *Mélanippus* ne put ob-
» tenir de réponſe favorable, ni des pa-
» rens de la fille, ni des ſiens propres. On
» vit en cette occaſion, comme en bien
» d'autres, que, quand une fois l'amour
» nous poſsède, toutes les Loix divines &
» humaines ne nous ſont plus de rien.

» *Mélanippus* & Cométhо ſatisfirent
» leur paſſion dans le Temple même de
» Diane, & le ſaint lieu alloit être pour
» eux comme un lit nuptial, ſi la Déeſſe
» n'avoit bientôt donné des marques ter-
» ribles de ſa colère ; car la profanation de
» ſon Temple fut ſuivie d'une ſtérilité gé-
» nérale, enſorte que la terre ne produi-
» ſoit aucun fruit, & enſuite des maladies
» populaires qui emportoient beaucoup de
» monde. Ces Peuples ayant eu recours à
» l'Oracle de Delphes, la Pythie leur ap-
» prit que l'impiété de *Mélanippus* & de
» Cométhо étoit la cauſe de tous leurs
» maux ; & que le ſeul moyen d'appaiſer
» la Déeſſe, étoit de lui ſacrifier à l'ave-
» nir tous les ans un jeune garçon & une
» jeune fille, qui excellaſſent en beauté
» ſur tous les autres. Ainſi, pour le crime

» de ces deux Amans, on voyoit périr de » jeunes filles & de jeunes hommes, qui en » étoient très-innocens. Leur ſort & celui » de leurs proches étoit bien cruel, tandis » que *Mélanippus* & Cométhо, les ſeuls » coupables, paroiſſoient moins malheu- » reux ; car du moins ils avoient contenté » leurs deſirs : & les Amans ſe trouvent » heureux de pouvoir ſe ſatisfaire, même » aux dépens de leur vie.

MÉLÉAGRE,

Fils d'Oénée, Roi de Calydon, fut un des Héros de la Grèce. Dans ſa première jeuneſſe, il eut part à l'expédition des Argonautes. Il fut le Chef de la fameuſe Chaſſe de Calydon. « Oénée, Roi de Ca- » lydon, faiſant un jour des Sacrifices à » tous les Dieux, pour leur rendre grâces » de la fertilité de l'année, n'en fit point » à Diane, de ſorte que, pendant que les » autres Dieux prenoient plaiſir à reçevoir » l'odeur des Hécatombes, la ſeule Diane » voyoit ſes Autels nuds & négligés. Soit « oubli, ſoit mépris, elle ſentit vivement » cette injure ; & dans ſa colère, cette » Déeſſe, qui fait ſes délices de ſes traits, » envoya un furieux Sanglier, qui ravagea » toutes les terres d'Oénée, déracina les » arbres, & déſola toutes les campagnes.

» Le fils du Roi, ce brave *Méléagre*, af-
» sembla, de toutes les Villes voisines,
» un grand nombre de Chasseurs & de
» Chiens ; car il ne falloit pas moins
» qu'une armée contre cet affreux San-
» glier, qui étoit d'une grandeur énorme &
» monstrueuse, & qui, par ses carnages,
» avoit déja allumé dans toute l'Étolie une
» infinité de buchers. *Méléagre* le tuë ;
» mais Diane, qui n'étoit pas encore sa-
» tisfaite, excite entre les Etoliens & les
» Curètes un funeste démêlé, pour la hure
» & pour la peau de la bête, chacun pré-
» tendant que cette glorieuse dépouille
» étoit dûë à sa valeur. La guerre s'allu-
» me, on en vient aux mains. Pendant
» que *Méléagre* combat à la tête de ses
» Peuples, les Curètes, quoiqu'en plus
» grand nombre, sont maltraités, & ne
» trouvent aucun lieu à se mettre à cou-
» vert contre les furieuses sorties qu'il fait
» tous les jours sur eux. Mais bientôt
» après il se retire..... & se renferme
» avec sa femme, la belle Cléopatre, ou-
» tré de colère de ce qu'Althée sa mère,
» au désespoir de la mort de ses frères,
» qu'il avoit tués dans le combat, faisoit
» contre lui les plus affreuses imprécations,
» en frappant la terre de ses mains, &
» en conjurant à genoux le Dieu Pluton

» & la cruelle Proſerpine d'envoyer la
» mort à ſon fils. La Furie qui erre dans
» les airs, & qui a toujours un cœur vio-
» lent & ſanguinaire, entendit ces impré-
» cations des Enfers. Auſſi-tôt les Curètes,
» ranimés par l'abſence de *Méléagre*, re-
» commencent leurs attaques, & donnent
» de furieux aſſauts. Les Étoliens, dans
» cette extrémité, députent à *Méléagre* les
» ſages Vieillards, & les Prêtres les plus
» vénérables, pour le conjurer de ſortir les
» armes à la main, & de les défendre, lui
» promettant un préſent conſidérable dans
» le meilleur Pays de Calydon ; car ils lui
» offroient un enclos de cinquante arpens,
» qu'il choiſiroit lui-même. Le père de *Mé-*
» *léagre*, le Roi Oénée, monte dans l'ap-
» partement de ſon fils, ſe jette à ſes ge-
» noux, lui repréſente le danger où il eſt,
» & le preſſe de prendre les armes. Ses
» frères joignent leurs prières à celles du
» Roi. Sa mère même, revenuë de ſon
» emportement, & touchée de repentir,
» le conjure avec larmes ; il n'en eſt que
» plus dur, & rejette leurs ſupplications.
» Les Curètes, déja maîtres des Tours,
» ſe ſaiſiſſent des avenuës du Palais, &
» vont embraſer la Ville. Dans cette ex-
» trémité, la belle Cléopatre ſe jette aux
» pieds de ſon mari, le conjure, le

» preſſe..... & touche enfin ce
» cœur endurci. Il demande ſes armes,
» ſort de ſon Palais comme un Lion, &
» combat avec tant de valeur & de ſuc-
» cès, qu'il repouſſe les Curètes, & ſauve
» les Étoliens. Ces Étoliens, qu'il avoit
» refuſés ſi durement, ne lui font plus le
» préſent qu'ils lui avoient offert. Ainſi
» *Méléagre* ſauva ces Peuples, & n'en fut
» point récompenſé. »

Homère ne nomme pas ceux qui accompagnèrent *Méléagre* dans la Chaſſe de Calydon. Voici leurs noms tels qu'on les trouve dans Apollonius, Pauſanias, & Ovide. Caſtor & Pollux, Jaſon, Théſée & Pirithoüs, Toxée & Phléxippe, frères d'Althée, Lyncée, Lucippe, Acaſte, Idas, Cénée, Hippothoüs, Dryas fils de Mars, Phénix fils d'Amintor, Ménétius père de Patrocles, Télamon, Pélée, Admette, Iolas, Philée, Eurition, Échion, Lélex, Panapée, Hilée, Hippaſe, Neſtor, Laerte, Ancée, Amphycide, Amphiaraüs, les deux fils d'Actor, les quatre fils d'Hippocoon, & la belle Atalante, l'ornement des Forêts d'Arcadie, qui brilloit parmi la plus floriſſante jeuneſſe de la Grèce. Ovide & les Mythologues qui ſont venus après Homère, ont ajouté beaucoup de circonſtances à l'Hiſtoire de *Méléagre*.

Mélie,

Fille de l'Océan, ayant été enlevée par Apollon, ſon frère Caranthus eut ordre de l'aller chercher : mais quand il ſçut qu'elle étoit en la puiſſance d'Apollon, & qu'il ne pouvoit l'en tirer, de dépit il mit le feu au Bois Iſménien conſacré à Apollon. Le Dieu lui décocha auſſi-tôt une de ſes flèches qui portent la mort. *Mélie* mit au monde deux enfans, Ténérus & Idménus. Le premier reçut de ſon père l'Art de prédire l'avenir, & l'autre eut l'honneur de donner ſon nom à un Fleuve de Béotie. *Mélie* fut encore la mère des Nymphes appellées *Mélies*.

Mellona.

Divinite champêtre, qui prenoit ſous ſa protection les Abeilles, & le Miel qu'on en retiroit. Celui qui voloit du Miel, ou qui gâtoit les Ruches de ſon voiſin, s'attiroit, diſoit-on, la colère de la Déeſſe *Mellona*.

Énigme XVI.

Je te prends par le nez, incorrigible ivrogne ;
Et par mainte tentation,
Je ſuis prochaine occaſion
D'un péché qui rougit la trogne.

Tu ne me connois bien, qu'en jouiſſant de moi.
Je ſuis une Enigme pour toi,
Pour le Lecteur auſſi : je crains qu'il ne devine
Que je ſuis la liqueur divine.
Je ſuis, comme le Vin, ſouvent pernicieux,
Pour être trop délicieux.
Dans un Palais de verre, ainſi que lui, j'habite.
Par ma couleur vermeille, ainſi que lui, j'invite.
Mais n'étant pas une liqueur,
Et n'ayant pas en moi cette vive chaleur,
Qui ranime ſouvent les ardeurs d'un cœur tendre,
Je ne ſuis pas le Vin, on ne peut s'y méprendre.

MELPOMÈNE,

Une des neuf Muſes, celle qui préſide à la Tragédie, ſelon Virgile. Homère lui donne encore la Muſique. Son nom ſignifie l'attrayante. On la repréſente avec un viſage ſérieux, tenant d'une main des Scèptres & des Couronnes, & de l'autre un Poignard.

MEMNON,

Fils de Tithon & de l'Aurore, vint au ſecours de Troyes, vers le milieu de la dixième année de ſiège, avec dix mille Perſans & dix mille Ethiopiens d'Aſie. Il s'y diſtingua d'abord par ſa bravoure, & y tua Antiloque fils de Neſtor. Mais Achille vint l'attaquer, &, après un rude combat,

le fit ſuccomber ſous l'effort de ſon bras. A ce triſte ſpectacle, dit Ovide, on vit pâlir cette couleur vive & vermeille qui brille lorſque l'Aurore paroît, & le Ciel demeura couvert de nuages. Cette tendre mère ne pouvant ſoutenir la vûë du bucher qui alloit réduire en cendres le corps de ſon fils, alla, les cheveux épars & les yeux baignés de larmes, ſe jetter aux pieds de Jupiter, & le conjurer d'accorder à ſon fils quelque privilége qui le diſtinguât des autres mortels. Le père des Dieux éxauça ſa prière. Dans le moment le bucher déja allumé s'écroula, & on en vit ſortir des tourbillons de fumée qui obſcurcirent l'air, & des monceaux de cendres, qui s'étant condenſés, préſentèrent d'abord un corps qui emprunta du feu la chaleur & la vie, & la légereté de cet élément lui fournit des aîles. Un moment après on vit ſortir de ces cendres une infinité d'oiſeaux qui firent trois fois le tour du bucher, en faiſant tous entendre les mêmes cris. A la quatrième ils ſe ſéparèrent en deux bandes, & ſe battirent les uns contre les autres avec tant de fureur & d'opiniâtreté, qu'ils tombèrent auprès du bucher comme des victimes qui s'immoloient aux cendres dont ils venoient de ſortir : montrant par-là qu'ils devoient la naiſſance à un homme

rempli de valeur. Ce fut auſſi de lui qu'ils prirent le nom de *Mémnonides*. Ces oiſeaux ne manquent pas de venir tous les ans dans le même endroit, où par un ſemblable combat ils honorent le tombeau de ce Héros. Pour l'Aurore elle verſa des larmes plus en abondance pour ſon fils, & depuis le jour fatal qu'elle le perdit, elle n'a point ceſſé d'en répandre. Ce ſont ces mêmes larmes dont ſe forme la Roſée qui tombe les matins.

Pauſanias parlant des oiſeaux de *Memnon*, dit : Ceux qui habitent les Côtes de l'Helleſpont, diſent que tous les ans à un jour préfix, ces oiſeaux viennent balayer un certain eſpace du Tombeau de *Memnon*, où l'on ne laiſſe croître ni arbre ni herbe, & qu'enſuite ils l'arroſent avec leurs aîles, qu'ils vont exprès tremper dans l'eau du Fleuve Éſépus.

Memnon eut une Statuë Coloſſale à Thèbes en Égypte au-delà du Nil ; on diſoit que lorſque les rayons du Soleil venoient à la frapper, elle rendoit un ſon harmonieux. Strabon, Auteur judicieux, nous apprend qu'il l'a vûe lui-même, & qu'il a entendu le bruit qu'elle faiſoit. » J'étois, dit-il, avec Élius Gallus & une » troupe d'amis, lorſque conſidérant le » Coloſſe, nous entendîmes un certain

» bruit, ſans pouvoir aſſurer toutefois s'il » venoit de la Statuë ou de la baſe, ou s'il » venoit de quelqu'un des aſſiſtans; car je » croirois plutôt toute autre choſe, que » d'imaginer que des pierres arrangées de » telle ou telle manière, puiſſent rendre » un pareil ſon. » Le P. Kirker attribue ce ſon à quelque reſſort ſecret, qu'il croit avoir été une eſpèce de Claveſſin renfermé dans la Statuë, & dont les cordes relachées par l'humidité de la nuit, ſe tendoient enſuite à la chaleur du Soleil & ſe rompoient avec éclat; faiſant, comme dit Pauſanias, un bruit ſemblable à celui d'une corde de viole qui ſe rompt. Cambyſe ayant voulu éclaircir ce Myſtère, & y ſoupçonnant de la Magie, fit briſer le Coloſſe depuis la tête juſqu'au milieu du corps: le reſte ſubſiſta longtemps après, & rendit toujours le même ſon. On croyoit encore que *Memnon* rendoit, par ſa Statuë, un Oracle tous les ſept ans.

M. Huët a fort bien expliqué l'Hiſtoire de *Memnon*, qu'il a dépouillée de tout le merveilleux de la Fable. Selon lui, *Memnon* étoit fils de Tithon frère de Priam: il commandoit les Armées de Teutame Roi d'Aſſyrie, qui le chargea d'aller au ſecours du Roi de Troye ſon Tributaire. Comme ſa mère étoit d'un pays ſitué à

l'Orient de la Grèce & de la Phrygie, les Grècs qui tournoient toute l'Hiſtoire en fictions, dirent qu'il avoit épouſé l'Aurore. La Ville de Suze, bâtie par ſon père, fut appellée Ville de *Memnon*, la Citadelle *Memnonium*, le Palais & les murs *Memnoniens*, à cauſe de la vénération qu'on y avoit pour lui. On bâtit en ſon honneur un Temple, où les Peuples de la Suſiane l'alloient pleurer. Les anciens Auteurs ont dit qu'il étoit Éthiopien, confondant Chus qui ſignifie la Suſiane, avec Chus qui ſignifie les pays ſitués ſur les bords du Golfe Arabique ; c'eſt-à-dire, l'Éthiopie en Afrique. Il y a eu auſſi deux *Memnons*, dont l'un étoit Aménophis, Roi d'Egypte & d'Éthiopie : celui-ci n'eſt jamais venu à Troye ; l'autre eſt *Memnon* le Troyen.

MÉMOIRE.

Cette Faculté de l'Ame qui ſert à ſe rappeller le ſouvenir des choſes paſſées, ſe repréſente aſſiſe & en action d'écrire ſur un livre. Selon Ariſtote, elle doit être peinte dans la fleur de l'âge ; parceque la jeuneſſe n'a pas encore eu le temps de s'inſtruire, & que la vieilleſſe eſt ſujette à l'oubli. Elle tient un grand Clou, pour marquer que la *Mémoire* des bienfaits re-

çus, doit être inébranlable, ſuivant ce Proverbe :

Clavo Trabali figere beneficium.

On lui donne une couronne de Genièvre, arbriſſeau qui ſe conſerve, & dont la vapeur eſt un excellent céphalique pour le cerveau.

Pline, *Liv. VI, Ch. 40*, dit :

Cariem, & vetuſtatem non ſentit Juniperus.

L'on ne ſe ſouvient que du mal ;
L'Ingratitude règne au monde,
L'Injure ſe grave en métal,
Et le Bienfait s'écrit ſur l'onde.

Mémoire des Bienfaits reçus.

Un cœur généreux & bienfait
Croit que la Gratitude eſt la Vertu ſuprême ;
Il s'oubliroit plutôt lui-même,
Que d'oublier un ſeul bienfait.

Menaçe.

C'eſt la démonſtration extérieure qui ſert à intimider par les actions, ou par les paroles. On en donne l'image par la figure d'une femme agitée, & dont les yeux ſont ardens & la façe enflammée, ſuivant l'expreſſion d'Horace dans ſon Art Poëtique.

Iratum plena minarum.

Elle eſt en action de faire des reproches, & tient une Épée d'une main, & de l'autre un Bâton, pour faire la diſtinction, par ces attributs, des menaces faites aux égaux, & de celles faites aux inférieurs.

Son vêtement eſt de couleur brune, & on la peint dans une nuit non totalement obſcure, mais telle que la peint Virgile, *Énéide, Liv. VI.*

Quale per incertam Lunam ſub luce maligna
Eſt iter in Sylvis, ubi Cœlum condidit umbra,
Jupiter, &c.

Ménades.

On appelloit ainſi les Bacchantes, à cauſe des cérémonies étranges qu'elles faiſoient dans leurs Fêtes, où elles ſautoient, danſoient, alloient toutes échevelées, & faiſoient des contorſions extraordinaires, & des actions violentes, juſqu'à tuer ceux qu'elles rencontroient, & porter leurs têtes en ſautant.

Mendès.

C'étoit le nom du Bouc que les Égyptiens admettoient parmi leurs Dieux, & qu'ils regardoient comme un des huit principaux. Il étoit conſacré au Dieu Pan, ou plutôt c'étoit le Dieu Pan même que

lès Égyptiens honoroient, ayant toute la forme du Bouc, au lieu que chez les Grècs & les Romains, on le peignoit avec la façe & le corps d'homme, ayant ſeulement les Cornes, les Oreilles & les Jambes de Bouc. Dans la Table Iſiaque le Dieu *Mendès* a les cornes du Bouc par deſſus celle du Bélier, de ſorte qu'il a quatre cornes. Il y avoit dans la Baſſe-Égypte une Ville où ce Dieu étoit particulièrement honoré, & qui prit le nom de *Mendès*. Les Mendéſiens n'avoient garde d'immoler en ſacrifice des boucs ni des Chèvres, croyant que leur Dieu ſe cachoit ſouvent ſous la figure de ces animaux.

ÉNIGME XLII.

Nés dans différente Province,
Nous nous réuniſſons tous quatre dans Paris,
Dans un même panier compris,
Souvent nous faiſons mèts du Bourgeois & du Prince.
Qui ſommes-nous ? De pluſieurs Attributs ;
Celui-ci peut ſuffire à nous faire connoître.
Dès que du Carnaval les Jeux ſont diſparus,
Nous commençons alors tous les ſoirs à paroître ;
Nous ſortons de l'obſcurité.
Faiſons-nous faire pénitence ?
Flattons-nous la ſenſualité ?
C'eſt à vous d'en juger, je garde le ſilence.

MÉNÉLAS,

Frère d'Agamemnon & Fils d'Atrée, ſelon l'opinion commune. Ce Prince épouſa la fameuſe Hélène, fille de Tyndare, Roi de Sparte, & ſuccéda au Royaume de ſon beau-père. Quelque temps après, le beau Pâris arriva à Sparte pendant l'abſence de *Ménélas*, que les affaires de ſon frère avoit attiré à Mycènes ; & s'étant fait aimer d'Hélène, il l'enleva, & cauſa par-là la Guerre de Troye.

Ménélas, outré de cet affront, en inſtruit tous les Princes de la Grèce, qui s'étoient engagés, par les Sermens les plus ſaints, de donner du ſecours à l'Époux d'Hélène, ſi on venoit à lui enlever ſon épouſe ; les Grècs prennent les armes, ſe raſſemblent en Aulide ; & tous prêts à partir, ils ſe voyent arrêtés par un Oracle, qui éxige qu'Iphigenie ſoit immolée, pour procurer aux Grècs un heureux ſuccès. Agamemnon, gagné par les raiſons de *Ménélas*, conſent au ſacrifice de ſa fille, & écrit à Clytemneſtre de lui amener promptement Iphigénie au Camp ; mais bientôt la Pitié l'emporte, & il envoie un contre-ordre. *Ménélas*, inſtruit de ſon changement, arrête le Meſſager, ſe ſaiſit de la lettre, & va faire à ſon frère

les plus vifs reproches ſur ſon inconſtance. Mais quand il voit la Princeſſe arrivée, & les larmes couler des yeux du père, il ne peut lui-même retenir ſes pleurs; il ne veut plus qu'on ſacrifie Iphigenie à ſes intérêts. » La pitié eſt entrée dans mon » cœur, dit-il, à la ſeule penſée d'une » fille de mon frère égorgée ſur les Au- » tels pour ma querelle. Qu'a cette Prin- » ceſſe à démêler avec Hélène ? Et pour- » quoi faut-il racheter aux dépens de ſon » ſang une ingrate beauté ? Congédions » plutôt l'Armée, & qu'elle parte d'Au- » lide. »

Les Grècs & les Troyens étant en préſence ſous les murs de Troye, prêts à combattre, Pâris & *Ménélas* propoſent de ſe battre en combat ſingulier, & de vuider eux ſeuls la querelle : on convient que ſi Pâris tue *Ménélas*, il gardera Hélène & toutes ſes richeſſes, & les Grècs retourneront en Grèce amis des Troyens ; mais que ſi *Ménélas* tue Pâris, les Troyens rendront Hélène avec toutes ſes richeſſes, & payeront aux Grècs & à leurs deſcendans à jamais, un Tribut qui les dédommage de cette guerre. Tout étant réglé, ils entrent en lice : *Ménélas* a l'avantage ; mais Vénus voyant ſon favori prêt à ſuccomber, le dérobe aux coups de ſon en-

nemi & l'emporte dans la Ville ; c'eſt-à-dire, que Pâris prit la fuite. Le vainqueur demanda le prix du combat ; mais les Troyens refuſent d'accomplir le Traité, & quelqu'un d'entr'eux lui tire une flèche dont il eſt bleſſé légèrement. Cette perfidie fit recommencer les Hoſtilités.

Après la Priſe de Troye, les Grècs remettent Hélène entre les mains de *Ménélas*, & le laiſſent maître de ſa deſtinée. Il eſt déterminé, dit-il, à la conduire dans la Grèce pour l'immoler à ſon reſſentiment, & aux Mânes de ceux qui ont péri dans la Guerre de Troye. Hélène demande à ſe juſtifier : elle prétend d'abord que *Ménélas* doit s'en prendre à Vénus & non pas à elle. Hé ! le moyen, dit-elle, de réſiſter à une Déeſſe, à qui Jupiter même obéit. Elle reproche enſuite à ſon époux de s'être abſenté fort à contre-temps de ſon Palais, après y avoir reçu Pâris. Enfin elle lui fait valoir, comme une preuve de ſa tendreſſe, le ſacrifice qu'elle lui fit de Déiphobe, qui avoit ſuccédé auprès d'elle à Pâris, & qui fut livré à *Ménélas* ; cette dernière raiſon fit impreſſion ſur l'Époux, il ſe reconcilia de bonne foi avec Hélène, & la ramena à Sparte. Pauſanias fait mention d'une Statuë de *Ménélas*, qui, l'Épée à la main, pourſuit

pourſuit Hélène, comme il fit, dit-il, après la Priſe de Troye.

Ménélas n'arriva à Sparte que la huitième année après ſon départ de Troye. Les Dieux, dit Homère, le jettèrent ſur la Côte d'Égypte, & l'y retinrent longtemps, parcequ'il ne leur avoit pas offert les Hécatombes qu'il leur devoit. Il y ſeroit même péri ſans le ſecours d'Eidothée & de Prothée. Ce fut là, ſelon une tradition rapportée par Hérodote, que *Ménélas* retrouva Hélène. L'Hiſtorien ajoute que ce Prince, après avoir recouvré chez les Égyptiens ſa femme & ſes tréſors, ſe montra ingrat envers eux, & ne reconnut que par une action barbare, les ſervices qu'il en avoit reçus. Car comme il vouloit s'embarquer pour retourner en Grèce, & que les vents lui étoient toujours contraires, il s'aviſa d'une choſe horrible pour découvrir la volonté des Dieux. Il prit deux petits enfans des habitans du pays, les fit tuer & les ouvrit, pour chercher dans leurs entrailles les préſages de ſon départ. Par cette cruauté, dont on eut bientôt connoiſſance, il ſe rendit odieux à toute l'Égypte, & ayant été pourſuivi comme un Barbare, il s'enfuit ſur ſes vaiſſeaux en Libye.

Ménélas eut un Temple à Téraphné en

Laconie ; c'eſt-à-dire, un Monument Héroïque ; les habitans de cette Ville prétendoient qu'Hélène & lui y étoient inhumés dans le même tombeau.

MÉNÉTIUS,

Bouvier de l'Enfer, ayant voulu s'oppoſer à Hercule, & défendre le Chien Cerbère, fut tué par ce Héros, qui l'embraſſa & le ſerra tellement qu'il lui briſa tous les os.

MÉNOPHANE,

Un des Généraux de Mithridate, comptant pour rien la Religion, dit Pauſanias, s'aviſa de venir inveſtir Délos, que le Culte d'Apollon ſembloit mettre à couvert de toute inſulte, & l'ayant trouvée ſans fortifications ni murailles, & les habitans ſans armes, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Il paſſa au fil de l'Épée tout ce qu'il y avoit d'hommes capables de réſiſter, étrangers & citoyens, s'empara de leurs effets, pilla & enleva la Statuë du Dieu, qu'il fit jetter dans la Mèr. Mais il ne put échapper à la vengeance d'Apollon, qui le fit périr ſur Mèr, lorſqu'il s'en retournoit chargé de ſes ſacrés dépouilles.

MENS.

La Penſée, l'Intelligence, l'Ame : les Romains en avoient fait une Divinité, qui ſuggéroit de bonnes penſées, & détournoit celles qui ne ſervent qu'à ſéduire & à jetter dans l'erreur. Le Préteur T. Ottacilius voua à cette Divinité un Temple, qu'il fit bâtir ſur le Capitole, lorſqu'il fut créé Duumvir. Plutarque lui en donne un autre dans la huitième région de la Ville.

MENSONGE.

Ce Vice naît de la baſſeſſe des ſentimens, de l'indiſcrétion de la langue & de la fauſſeté du cœur. C'eſt pourquoi on le peint laid, mal coëffé & mal vêtu, ſa draperie eſt garnie de langues & de maſques ; il tient un Faiſceau de paille allumée, pour marquer que ſes propos, qui n'ont aucune ſubſtance, meurent preſqu'auſſitôt qu'ils ſont nés. On lui donne une Jambe de bois, pour indiquer ſon peu de ſolidité.

MENTHES.

C'étoit une Nymphe aimée de Pluton. Proſerpine n'ayant pû ſouffrir cette Ri-

vale, s'en délivra en la métamorphoſant en une Plante de ſon nom, & pour ne pas chagriner tout-à-fait ſon Époux, elle laiſſa à la Nymphe de quoi plaire encore ſous ſa nouvelle forme, c'eſt-à-dire, la bonne odeur qu'a cette Plante, que les Latins appellent *Mentha*.

MENTOR

Étoit un des plus fidèles amis d'Uliſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de ſa maiſon, pour la conduire ſous les ordres du bon Laërte. Minerve prenant la figure & la voix de *Mentor*, dit Homère, exhortoit Télémaque à ne point dégénérer de la Vertu & de la Prudence de ſon père. Ce *Mentor* étoit un des amis d'Homère, qui le plaça dans ſon Poëme par reconnoiſſance; parcequ'étant abordé à Itaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce *Mentor*, qui eut de lui tous les ſoins imaginables. Dans le Télémaque moderne, Minerve accompagne le fils d'Uliſſe dans tous ſes voyages ſous la figure de *Mentor*, & lui donne des inſtructions bien plus ſolides & plus intéreſſantes que dans le Poëte Grèc.

ÉNIGME XVIII.

Je puis tout tranſporter ſans aucun .... ATTELAGE.
Mes enfans ſont toujours baptiſés ſans PARREIN.
On ſe plaît à me voir, quand le Ciel eſt SEREIN.
On ne m'aime pas fixe, on me craint trop VOLAGE.

On fait par mon ſecours & maint & maint PILLAGE ;
A mon courroux fougeux nul ne peut mettre un FREIN.

Ma voix ſaiſit d'effroi, par ſon tonant REFRAIN,
Les tremblans Citoyens des Forêts ſans FEUILLAGE.

De moi ſi peu qu'on ait, on n'en a pas un BRIN.
Pour détruire ma raçe, on a recours au CRIN.
A la gloire, aux tranſports, on peut par moi PRETENDRE.

Il arrive ſouvent que j'y conduis bon TRAIN.
Souvent j'avale auſſi mieux qu'un Monſtre MARIN,
L'avide de ces biens, qui vient pour les SURPRENDRE.

MÈR.

Non-ſeulement la *Mèr* avoit des Divinités qui préſidoient à ſes eaux, mais elle étoit elle-même une grande Divinité, à laquelle on faiſoit des fréquentes Libations. On ne s'embarquoit guères ſans avoir fait auparavant des Sacrifices aux

eaux de la *Mèr*. Lorſque les Argonautes furent prêts de mettre à la voile, Jaſon ordonna un Sacrifice Solemnel, pour ſe rendre la Divinité de la *Mèr* favorable; chacun s'empreſſa de répondre aux vœux du chef de cette entrepriſe : on éleva un Autel ſur le bord de la *Mèr*, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit deſſus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux de la *Mèr*, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation. Ce culte de la *Mèr* étoit fondé ſur l'utilité qu'on en retiroit, & plus encore ſur les merveilles qu'on y remarquoit : l'incorruptibilité de ſes eaux, cauſée par leur ſalure, & par le flux & reflux qui leur perpétue le mouvement, l'irrégularité de ce mouvement plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes Saiſons; le nombre prodigieux & la variété des Monſtres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques-uns de ſes Poiſſons : tout ce merveilleux produiſit l'Adoration de cet Élément. Pour les Égyptiens, ils avoient la *Mèr* en abomination, parcequ'ils croyoient qu'elle étoit Typhon, un de leurs anciens Tyrans.

MÉRA,

Fille de Protée & de la Nymphe Auſia, étoit une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle ſuivoit la Déeſſe à la Chaſſe, Jupiter ayant pris la forme de Minerve, tira la Nymphe à l'écart, & la ſurprit. Diane en fut ſi outrée qu'elle la perça de ſes fléches, & la changea en Chienne, Symbole de ſa rage & de ſon déſeſpoir.

MERCURE.

Mercure eſt celui de tous les Dieux à qui la Fable donne plus d'emploi & de fonctions; il en avoit de jour, il en avoit de nuit.

Mercure étoit donc le Miniſtre & le Meſſager fidèle de tous les Dieux, mais plus particulièrement de Jupiter ſon père; il les ſervoit avec un zèle infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé du ſoin de conduire les âmes des morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit le Dieu de l'Éloquence & de l'Art de parler; le Dieu des Voyageurs, des Marchands & même des Filoux. Ambaſſadeur & Plénipotentiaire des Dieux, il ſe trouvoit dans tous les Traités de Paix & d'Alliance.

Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller à ſa conduite ; tantôt Jupiter l'envoie pour entamer quelque intrigue avec une nouvelle Maîtreſſe. Ici c'eſt lui qui tranſporte Caſtor & Pollux à Pallene. Là il accompagne le Char de Pluton qui enleve Proſerpine. Les Dieux, embarraſſés de la querelle muë entre les trois Déeſſes au ſujèt de la Beauté, l'envoient avec elles au Berger Pâris, pour aſſiſter au jugement.

Écoutons *Mercure* ſe plaindre lui-même à ſa mère de la multitude de ſes fonctions. Lucien le fait ainſi parler. « Y a-t-il dans » le Ciel un Dieu plus malheureux que » moi : puiſque j'ai tout ſeul plus d'affai» res que tous les autres Dieux enſemble ? » Premièrement, il me faut lever dès le » point du jour pour nétoyer la ſalle du » Feſtin, & celle des Aſſemblées. Après » cela il me faut trouver au lever de Ju» piter pour prendre ſes ordres, & les » porter de côté & d'autre. Au retour je » ſers de Maître-d'hôtel, & quelquefois » d'échanſon ; au moins faiſois-je ce mé» tier avant la venuë de Ganymède. Mais » ce qui m'incommode le plus, c'eſt que » la nuit même, lorſque tout le monde » repoſe, il me faut aller mener un con» voi de morts aux Enfers, & aſſiſter à

» leur jugement, comme ſi tout le jour je » n'étois pas aſſez occupé à faire le métier » de Sergent, d'Athléte, d'Orateur & » pluſieurs autres ſemblables. »

Malgré tant de ſervices qu'il rendoit à Jupiter & à toute la Cour Céleſte, il ne conſerva pas toujours les bonnes graces de ſon père, qui le chaſſa du Ciel; & pendant ſon exil, il fut réduit à garder les troupeaux avec Apollon, auſſi diſgracié.

On fait de *Mercure* le Dieu des Voleurs, & ſuivant cette idée, on lui donne pluſieurs traits de filouteries. Lucien les a raſſemblés dans un joli Dialogue entre Vulcain & Apollon. » *Vulc.* Apollon, as- » tu vu le petit *Mercure*, comme il eſt » beau & ſourit à tout le monde? Il fait » aſſez voir ce qu'il ſera un jour, quoique » ce ne ſoit encore qu'un enfant. *Apoll.* » L'appelles-tu enfant, lui qui eſt plus » vieux que Japhèt en malice. *Vulc.* Quel » mal peut-il avoir fait? Il ne fait encore » que naître. *Apoll.* Demandes-le à Nep- » tune dont il a emporté le Trident, & » à Mars de qui il a pris l'Épée; ſans par- » ler de moi, dont il a dérobé l'Arc & » les Flèches. *Vulc.* Quoi! un enfant » encore au maillot? *Apollon.* Tu ver- » ras ce qu'il ſçait faire s'il t'approche. » *Vulc.* Il eſt déja venu chez moi. *Apoll.*

» Eh ! ne t'a-t-il rien pris ? *Vulc.* Non, que
» je ſçache. *Apoll.* Regarde bien par-tout.
» *Vulc.* Je ne vois point mes tenailles.
» *Apoll.* Je gage qu'on les trouvera dans
» ſes langes. *Vulc.* Quoi il eſt déja ſi
» adroit, ce petit voleur ! Je crois qu'il a
» appris à voler dans le ventre de ſa mère.
» *Apoll.* Il a bien d'autres qualités, tu
» vois comme il cauſe, il ſera un jour
» Grand Orateur, & même bon Lutteur,
» ſi je ne me trompe ; car il a déja donné
» le croc en jambe à Cupidon, & comme
» les Dieux en rioient, & que Vénus le
» prit pour le baiſer, il lui déroba ſon
» Ceſte, & eût emporté le Foudre de Ju-
» piter, s'il n'eut été trop chaud & trop
» peſant ; mais il lui enleva ſon Sceptre.
» *Vulc.* Voila un hardi petit galant. *Apoll.*
» Il eſt auſſi Muſicien. *Vulc.* Comment
» cela ? *Apoll.* Il a fait un inſtrument de
» la coquille d'une Tortuë, dont il joue
» en perfection, juſqu'à me rendre ja-
» loux, moi qui ſuis le Dieu de l'Har-
» monie. Sa mère dit qu'il ne dort pas
» même la nuit, & qu'il va juſqu'aux En-
» fers pour faire quelque butin : car il a
» une verge d'une grande vertu, dont il
» rappelle les morts à la vie, & conduit
» les vivans au tombeau. »

Ce Vol du Trident de Neptune, des

Flèches d'Apollon, de l'Épée de Mars, & de la Ceinture de Vénus, ſignifie, dit-on, qu'il étoit habile Navigateur, adroit à tirer de l'Arc, brave dans les Combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & les agrémens du Diſcours.

Apollodore fait mention d'un autre Vol que fit *Mercure* à Apollon : » Il ſortit du » berceau, dit-il, pour aller enlever les » Bœufs d'Apollon : il les fit marcher à » reculons, pour tromper ceux qui vou- » droient le ſuivre à la piſte, il en em- » mena une partie à Pyle, & mit les au- » tres dans une caverne : il en immola » deux, dont il mangea une partie des » chairs, & brûla le reſte. Apollon vient » redemander ſes Bœufs, & trouve *Mer-* » *cure* dans le berçeau; il diſpute contre » l'enfant, le menace s'il ne lui rend pas » ſon troupeau; enfin, par compoſition, » *Mercure* fait préſent à Apollon du nou- » vel inſtrument qu'il avoit inventé, & » Apollon lui cède ſes Bœufs. »

Cette Fable ſe trouve figurée dans un Monument, où l'on voit *Mercure* préſenter à un Bœuf un bouquet d'herbes; le Bœuf qui étoit couché ſe leve promptement, attiré par les herbes, qui étoient apparemment celles qui ſont le plus au goût de l'animal.

Mercure, en qualité de Grand Négociateur des Dieux & des hommes, porte le Caducée, ſymbole de la Paix. Il a des aîles ſur ſon bonnèt, & quelquefois à ſes pieds, aſſez ſouvent ſur ſon Caducée, pour marquer la légèreté de ſa courſe. On voit dans quelques Monumens une chaîne d'or qui ſort de ſa bouche, & qui s'attache aux oreilles de ceux qu'il veut conduire, pour ſignifier qu'il enchaînoit les cœurs & les eſprits par la douceur de ſon éloquence.

On le repréſente en jeune homme, beau de viſage, d'une taille dégagée, tantôt nud, tantôt avec un manteau ſur les épaules, mais qui le couvre peu. Il a ſouvent un bonnèt qu'on appelle *Pétaſe*, où ſont attachées ſes aîles. Il eſt rare de le voir aſſis; ſes différens emplois au Ciel, ſur la Terre & dans les Enfers, le tenoient toujours dans l'action.

Il y a des figures qui le repréſentent avec la moitié du viſage claire, & l'autre noire & ſombre; pour exprimer qu'il étoit tantôt dans le Ciel ou ſur la Terre, & tantôt dans les Enfers, où il conduiſoit les âmes. La Vigilance que tant de fonctions demandoient, fait qu'on lui donne un Coq pour Symbole: dans un Monument on le voit marcher devant un Coq

beaucoup plus grand que lui, & qui tient un Épi au bec; ce qui pourroit marquer que la plus grande des qualités de *Mercure* eſt la Vigilance, & l'épi au bec veut dire, peut-être, que ce n'eſt que la Vigilance qui produit l'Abondance des choſes néceſſaires à la vie. Le Bélier eſt encore un animal qui va ſouvent avec *Mercure*, parcequ'il eſt, ſelon Pauſanias, le Dieu des Bergers.

Mercure étoit la Divinité tutélaire des Marchands: Feſtus croit même que ſon nom Latin vient des Marchands ou des Marchandiſes. C'eſt à ce titre qu'on lui mèt une Bourſe à la main: c'eſt ſon Symbole le plus ordinaire, Symbole qui étoit bien propre à lui attirer des dévots: car qui eſt-ce qui ne court pas après le Dieu qui porte la Bourſe? c'eſt pourquoi Oppien appelle *Mercure* le plus beau des fils de Jupiter, & le plus admirable génie pour le gain.

Il y en a qui lui mettent la Bourſe à la main gauche, & à l'autre un Rameau d'Olivier & une Maſſuë: cette Maſſuë ſeroit-elle, dit un nouveau Mythologue, le Symbole de la Force & de la Vertu, néceſſaires pour le trafic; c'eſt-à-dire, de la Bonne-foi entre les Marchands, & de la Force pour ſupporter les déſaſtres, les per-

tes & les travaux qui ſe rencontrent dans les Voyages de Commerce, où il faut beaucoup de conſtance & de fermeté? Le Rameau d'Olivier marque la Paix non-ſeulement utile, mais néceſſaire pour le Commerce.

Les Marchands célébroient une Fête en l'honneur de *Mercure* le 15 de Mai, auquel jour on lui avoit dédié un Temple dans le grand Cirque l'an de Rome 675. Ils ſacrifioient au Dieu une Truie pleine, & l'arroſoient de l'eau d'une fontaine nommée *Aqua Mercurii*, qui étoit à la Porte Capenne, priant *Mercure* de leur être favorable dans leur trafic, & de leur pardonner les ſupercheries qu'ils y feroient, comme Ovide le rapporte en ſes Faſtes.

Pourquoi voit-on aſſez ſouvent une Tortuë dans les images de Mercure? Lucien nous en a déja indiqué la raiſon qu'Apollodore va nous développer. *Mercure*, dit-il, ayant trouvé à l'entrée de ſa caverne une Tortuë qui broutoit l'herbe, il la prit, vuida tout le dedans, mit ſur l'écaille des cordelettes de peaux de Bœufs, & en fit un inſtrument, qui fut nommé depuis *Tortuë*, parceque ſa forme approchoit aſſez de l'écaille d'une Tortuë.

MÉRITE.

On le repréſente aſſis ſur le ſommèt d'un rocher eſcarpé, pour faire connoître qu'il eſt difficile à acquérir. Ses Armes, & le Livre qu'il tient, marquent qu'il eſt le fruit des Travaux & de l'Etude. La Couronne de Laurier lui eſt donnée, comme une récompenſe honorable duë au parfait *Mérite*.

Saint Paul dit à ce ſujèt : *Non coronabitur, niſi qui legitime certaverit.*

ÉNIGME XIX.

Je ſuis de ces vivans que la Mèr empriſonne.
Sans être des meilleurs,
Mon eſpèce foiſonne
A Paris plus qu'ailleurs.
Tout petit que je ſuis,
J'ai pourtant queuë & tête ;
Ma queuë eſt à Paris,
Mon chef touche la crête :
Malgré ces Attributs divers,
Je ne ſuis pas en grande eſtime.
Lecteur, ſi tes yeux ſont ouverts,
Tu trouveras bien-tôt la clef de mon Enigme.

MESURE.

L'ouvrage que l'on fait ſans poids & ſans MESURE,
N'eſt pas un ouvrage qui dure.

La *Meſure* nous eſt repréſentée ſous la figure d'une femme ingénieuſe, qui ſe fait remarquer par ſon habillement modeſte & par ſa bonne mine. Elle tient de la main droite la *Meſure* d'un pied Romain, de la gauche un Équère, un Compas. A un côté de ſa robe eſt le Niveau avec ſon Plomb, & de l'autre un Quarré Géométrique.

Métaphysique.

Je ne m'occupe point des objèts temporels,
Comme font la plûpart des aveugles Mortels.
Je laiſſe ces objèts frivoles & funeſtes,
Pour en contempler de réels :
Je veux parler des biens & des objèts mortels.

Cette Science, qui a pour objet l'Étude des choſes abſtraites, & purement intellectuelles, ſe repréſente par une femme aſſiſe ſur un Globe terreſtre, ayant ſur ſa tête une Couronne d'or, & tenant un Scèptre. Quoiqu'elle ait un bandeau ſur les yeux, l'action de ſa tête & de ſa main, indique qu'elle eſt en contemplation.

Métis,

Déeſſe, dont les lumières étoient ſupérieures à celles de tous les autres Dieux & de tous les hommes. Jupiter l'épouſa;

mais ayant appris de l'Oracle qu'elle étoit deſtinée à être mère d'un fils qui deviendroit maître & ſouverain de l'Univers, lorſqu'il la vit prête d'accoucher, il avala la mère & l'enfant, afin qu'il pût apprendre d'elle le bien & le mal. C'eſt Héſiode qui conte cette Fable. Apollodore dit ſeulement que Jupiter, quand il fut grand, s'aſſocia *Métis*, dont le nom ſignifie Prudence, Conſeil; ce qui veut dire que Jupiter fit paroître beaucoup de Prudence dans toutes les actions de ſa vie. Ce fut par le Conſeil de *Métis*, qu'il fit prendre à ſon père Saturne, un breuvage, dont l'effet fut de vomir premierement la pierre qu'il avoit avalée, & enſuite tous les enfans qu'il avoit dévorés.

Énigme XX.

Quand j'ai de l'eau, je n'en bois pas :
Je bois fort bien du vin à mes repas;
Et ma meſure devient pleine,
Dans l'accroiſſement de la Seine.
Mais, hélas! je ne bois que de l'eau ſeulement,
Quand elle manque abſolument.

Mézence,

Roi des Étruriens, eſt appellé par Virgile le cruel *Mézence*, le contempteur des

Dieux. Il avoit conquis la Capitale des Etruriens, & y règnoit en Tyran, éxerçant ſur ſes ſujèts les plus barbares forfaits. Par éxemple, il prenoit plaiſir à étendre un homme vivant ſur un cadavre, à joindre enſemble leurs bouches, leurs mains & tous leurs membres. Il faiſoit ainſi (par une mort violente & au milieu d'une affreuſe infection) mourir les vivans dans les embraſſemens des morts. Ses ſujèts, las enfin d'obéir à ce Prince inhumain, ſe ſoulevèrent, prirent les armes, égorgèrent ſes gardes, l'aſſiégèrent dans ſon Palais & y mirent le feu. Il s'échappa au milieu du carnage, & ſe ſauva chez les Rutules auprès de Turnus. Il combattit vaillamment contre les Troyens, & après de grandes actions de valeur, il fut attaqué par Énée; voyant venir à lui ce Héros, il l'attend ſans le craindre: Mon bras, dit-il, eſt mon Dieu, je l'implore, ainſi que le Dard que je vais lancer: ils ſe battent, & *Mézence* eſt vaincu.

MIDAS,

Fils de Gorgias & de Cybèle, règna dans cette partie de la Grande Phrygie où coule le Pactole. Bacchus étant venu en ce pays, accompagné de Silène & des Satyres, le bon homme Silène s'arrêta vers

une fontaine où *Midas* avoit fait verſer du vin, dit Pauſanias, pour l'y attirer, car il en étoit friand. Quelques Payſans qui ſe trouvèrent ivres en cet endroit, après l'avoir paré de guirlandes & de fleurs, le conduiſirent devant *Midas*. Ce Prince qui avoit été inſtruit dans les Myſtères de Bacchus par Orphée & l'Athénien Eumolpe, ravi d'avoir en ſa puiſſance un Miniſtre fidèle du Culte de ce Dieu, le reçut magnifiquement, & le retint pendant dix jours, qui furent employés en Réjouiſſances & en Feſtins; enſuite il le rendit à Bacchus. Le Dieu, charmé de revoir ſon Père Nourricier, ordonna au Roi de Phrygie de lui demander tout ce qu'il ſouhaiteroit. *Midas*, qui ne prévoyoit pas les ſuites de ſa demande, le pria de faire enſorte que tout ce qu'il toucheroit devint or. Bacchus, fâché qu'il ne lui eut pas demandé quelque choſe de plus avantageux, lui accorda un pouvoir qui alloit lui être tout-à-fait inutile; & le Roi qui ſe crut au comble de la félicité, ſe retira très-ſatisfait de la grâce qu'il venoit d'obtenir. Comme il ſe défioit d'une faveur ſi ſingulière, il prit d'abord une branche d'arbre, & elle fut auſſi-tôt changée en un rameau d'or. Il arracha quelques épis de bled qui devinrent dans le moment la plus précieuſe de

toutes les moiſſons. Il cueillit une pomme, qu'on auroit priſe un moment après pour une de celles qu'on trouve dans le Jardin des Hespérides. A peine eut-il touché les portes de ſon Palais, qu'elle commencèrent à jetter un éclat ſurprenant. Lorſqu'il ſe lavoit les mains, l'eau prenoit une couleur qui auroit trompé Danaé. Charmé d'une vertu ſi extraordinaire, *Midas* ſe livroit à tous les tranſports de ſa joie, lorſqu'on vint l'avertir qu'on avoit ſervi. Quand il fut à table, & qu'il voulut prendre du pain, il le trouva converti en or. Il porta à la bouche un morceau de viande, & il ne trouva que de l'or ſous la dent; lorſqu'on lui préſenta à boire du vin mêlé avec de l'eau, il n'avala qu'un or liquide. Surpris d'un prodige ſi nouveau, pauvre & riche tout à la fois, il déteſte une opulence ſi funeſte & ſe repent de l'avoir ſouhaitée. Au milieu de l'Abondance il ne peut ni aſſouvir ſa faim, ni étancher ſa ſoif qui le dévore; & cet or, qui avoit fait l'objèt de tous ſes vœux, devint l'inſtrument de ſon ſupplice. « Pere » Bacchus, dit-il alors, en levant les mains » vers le Ciel, je reconnois ma faute, » pardonnez-la-moi, & délivrez-moi, je » vous prie, d'un état qui n'a que l'appa» rence du bien. Bacchus, touché de ſon

» repentir, l'envoya ſe laver dans le Pac-
» tole. Remontez juſqu'à ſa ſource, dit-
» il, & quand vous y ſerez arrivé, plon-
» gez-vous dedans, afin que l'eau, en
» paſſant ſur votre tête, puiſſe effacer
» la faute que vous avez commiſe. » *Midas* obéit à cet ordre, & en perdant la vertu de convertir en or tout ce qu'il touchoit, il la communiqua au Pactole, qui, depuis ce temps-là, roule un ſable d'or. Cette Fable, ſi joliment contée par Ovide, nous caractériſe un Prince œconome juſqu'à l'avarice, qui, règnant ſur un pays fertile, retiroit de la vente de ſes graines, de ſes vins & de ſes beſtiaux, des ſommes conſidérables : voila ce changement en or de tout ce qu'il touchoit. Son avarice changea enſuite d'objèt, & ayant appris que le Pactole rouloit des grains d'or, il abandonna la culture des terres pour faire recueillir l'or de ce fleuve, ce qui lui valut de nouvelles richeſſes ; Ovide continue par une autre Fable ſur *Midas*.

Pan s'applaudiſſant un jour en préſence de quelques jeunes Nymphes qui l'écoutoient, ſur la beauté de ſa voix & ſur les doux accens de ſa flute, eut la témérité de les préférer à la Lyre & aux Chants d'Apollon : il pouſſa la vanité juſqu'à lui

faire un défi en préſence de *Midas*, qui, après les avoir entendus, adjugea la victoire à Pan, contre le ſentiment de tous les aſſiſtans. Apollon ne voulant pas que des oreilles ſi groſſières conſervaſſent plus long-temps la figure de celles des autres hommes, les lui allongea, les couvrit de poil & les rendit mobiles; en un mot il lui donna des oreilles d'âne. *Midas* prenoit grand ſoin de cacher cette difformité, & la couvroit ſous une Thiare magnifique. Le Barbier qui avoit ſoin de ſes cheveux, s'en étoit apperçu, mais il n'avoit oſé en parler à perſonne. Incommodé de ce ſecrèt, il va dans un lieu écarté, fait un trou dans la terre, s'en approche le plus près qu'il lui eſt poſſible, & dit d'une voix baſſe, que ſon Maître avoit des oreilles d'âne; enſuite il rebouche le trou, croyant y avoir enfermé ſon ſecrèt, & ſe retire. Quelque temps après il ſortit de cet endroit une grande quantité de roſeaux, qui étant ſecs au bout d'un an, & qui étant agité par le vent, trahirent le Barbier en répétant ſes paroles; & apprirent à tout le monde que *Midas* avoit des oreilles d'âne. Cette Fable peut avoir pour fondement la groſſièreté & la ſtupidité de ce Prince; ou plus vraiſemblablement a-t-on voulu dire qu'il avoit de longues

oreilles, qu'il entendoit de loin, parce-qu'il avoit par-tout des eſpions, pour l'informer de ce qui ſe paſſoit : comme on dit qu'un Prince a les bras longs, quand il fait ſentir au loin ſon pouvoir.

Hérodote dit que *Midas* envoya de riches préſens au Temple de Delphes, entr'autres une chaîne d'or d'un prix ineſtimable. Comme il avoit d'excellens vignobles dans ſes États, & qu'il en prenoit grand ſoin, on dit qu'il étoit fort dévôt à Bacchus, & que ce Dieu le récompenſa de ſon zèle.

MIDI.

Lorſque l'Aſtre du jour luit du milieu des Cieux ;
Lorſqu'il regarde à plomb, alors il fait le Maure ;
Et ſes déſerts brûlants inhabités encore,
Comme du temps de nos aïeux.

Le *Midi* nous eſt repréſenté ſous la figure d'un jeune Maure, à qui le Soleil donne ſur la tête, à plomb. Son habillement eſt rouge, & ſa ceinture d'un bleu Turquin, où ſont marqués trois ſignes céleſtes. Il tient de la main gauche deux Fléches, & de la droite un Rameau d'un arbriſſeau appellé Lotte, qui, au rapport des Naturaliſtes, ſuit le Soleil.

Milon.

Milon de Crotone, fils de Diotime, un des plus célèbres Athlétes de la Grèce. Pauſanias dit qu'il fut ſix fois vainqueur à la Lutte, aux Jeux Olympiques, la premiere fois dans la claſſe des enfans ; il eut un ſuccès tout pareil aux Jeux Pythiques. Il ſe préſenta une ſeptième fois à Olympie, mais il ne put y combattre faute d'antagoniſte. On raconte de lui, continue le même Auteur, pluſieurs autres choſes qui marquent une force de corps extraordinaire. Il tenoit une grenade dans ſa main, & par la ſeule application de ſes doigts, ſans écraſer ni preſſer ce fruit, il le tenoit ſi bien, que perſonne ne pouvoit le lui arracher. Il mettoit le pied ſur un palèt graiſſé d'huile, & par conſéquent fort gliſſant; cependant, quelqu'effort que l'on fit, il n'étoit pas poſſible de l'ébranler, ni de lui faire lâcher pied. Il ſe ceignoit la tête avec une corde en guiſe de ruban, puis il retenoit ſa reſpiration : dans cet état violent, le ſang ſe portant au front, lui enfloit tellement les veines, que la corde rompoit. Il tenoit le bras droit derrière le dos, la main ouverte, le pouce levé, les doigts joints; & alors nul homme n'eut

n'eut pu lui ſéparer le petit doigt d'avec les autres. Ce qu'on dit de ſa voracité, eſt preſque incroyable : elle étoit à peine raſſaſiée de vingt livres de viandes, d'autant de pain, & de quinze pintes de vin en un jour. Athénée rapporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du Stade, portant ſur ſes épaules un taureau de quatre ans, il l'aſſomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Il eut une fois l'occaſion de faire un bel uſage de ſes forces. Un jour qu'il écoutoit les Leçons de Pythagore, car il étoit l'un de ſes Diſciples le plus aſſidu, la Colonne qui ſoutenoit le plafond de la Salle où l'Auditoire étoit aſſemblé, ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne ſçais quel accident, il la ſoutint lui ſeul, donna le temps aux Auditeurs de ſe retirer; & après avoir mis les autres en ſûreté, il ſe ſauva lui-même. La confiance, qu'il avoit en ſes forces, lui devint fatale à la fin. Ayant trouvé en ſon chemin un vieux Chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ſes mains; mais comme l'effort qu'il faiſoit pour cela, eut dégagé les coins, ſes mains ſe trouvèrent priſes & ſerrées par le reſſort des deux parties de l'arbre, qui ſe rejoigni-

rent ; de manière que ne pouvant ſe débarraſſer, il fut dévoré par les Loups.

Minéïdes,

Filles de Minyas, étoient de Thèbes. Elles refusèrent de ſe trouver à la Célébration des Orgies, ſoutenant que Bacchus n'étoit pas fils de Jupiter ; & pendant que tout le monde étoit occupé à cette Fête, elles ſeules continuèrent à travailler, ſans donner aucun repos à leurs Eſclaves, marquant par-là, dit Ovide, le mépris qu'elles faiſoient de Bacchus & de ſes Fêtes ; lorſque tout d'un coup elles entendirent un bruit confus de Tambours, de Flûtes & de Trompettes, qui les étonna d'autant plus, qu'elles ne virent perſonne. Une odeur de Myrrhe & de Safran ſe répandit dans leur chambre ; la toile qu'elles faiſoient ſe couvrit de verdure, & pouſſa des pampres & des feuilles de Lierre. Le fil qu'elles venoient d'employer, ſe convertit en ceps chargés de raiſins, & ces raiſins prirent la couleur de pourpre, qui étoit répanduë ſur l'ouvrage. Sur le ſoir, un bruit épouvantable ébranla toute la maiſon ; elle parut tout-à-coup remplie de flambeaux allumés, & de mille autres feux qui brilloient de tous côtés : on entendit des hurlemens affreux, comme ſi

toute la maiſon eût été remplie de bêtes féroces. Les *Minëïdes* effrayées allèrent ſe cacher, pour ſe mettre à couvert du feu & de la lumière ; mais pendant qu'elles cherchent les endroits les plus ſecrèts de la maiſon, une membrane extrêmement déliée couvre leurs corps, & des aîles fort minces s'étendent ſur leurs bras : elles s'élèvent en l'air par le moyen de ces aîles ſans plumes, & s'y ſoutiennent : elles veulent parler, une eſpèce de murmure plaintif eſt toute la voix qui leur reſte pour exprimer leurs regrèts ; en un mot elles ſont changées en Chauve-ſouris. Les Partiſans du Culte de Bacchus berçoient les enfans de ces ſortes de Contes.

MINERVE,

Fille de Jupiter, fut la Déeſſe de la Sageſſe, & des Arts. Ce Dieu, après avoir dévoré Métis, ſe ſentant un grand mal de tête, eut recours à Vulcain, qui, d'un coup de hache, lui fendit le cerveau, d'où ſortit *Minerve* toute armée, & dans un état de vigueur, qui la mit auſſi-tôt en état de ſecourir ſon père contre les Géans. Fable allégorique, pour dire que la Sageſſe ou la Prudence ſe trouve toute en Dieu, & qu'il l'enfante au-dehors par les œuvres

merveilleuſes & pleines de ſageſſe, qu'il produit dans cet Univers.

Les Anciens ont reconnu pluſieurs *Minerves*, & de différente origine. Cicéron en compte cinq : la première, Mère d'Apollon ; la ſeconde, Fille du Nil, qui étoit honorée en Égypte par les Saïtes ; la troiſième, celle qui fut engendrée de Jupiter, dans Jupiter même ; la quatrième, Fille de Jupiter & de Coriphe ou Corie, une des Océanides, que les Arcadiens regardoient comme Inventrice des Quadriges ; la cinquième, Fille de Pallas, laquelle tua ſon père, parcequ'il voulut la violer. Pauſanias parle d'une *Minerve*, fille de Neptune & de Tritonis, Nymphe du Lac Triton, à laquelle on donnoit des yeux pers, c'eſt-à-dire, bleus, comme à ſon père. Cette *Minerve* ſe rendit fameuſe par les ouvrages de laine : & comme les beaux Arts ſont les ouvrages de l'eſprit, on eut raiſon de dire qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter. Les Lybiens qui habitoient autour du Lac Tritonis, célébroient tous les ans une Fête ſolemnelle en l'honneur de *Minerve*, pendant laquelle les Filles ſe partageoient en deux bandes, ſe battoient à coups de pierres & de bâton, & regardoient comme de fauſſes Vierges celles qui mouroient de leurs bleſſures.

Plusieurs Villes se distinguèrent dans le Culte qu'elles rendoient à *Minerve*, entr'autres Athènes & Rhodes. Cependant Saïs en Égypte le disputoit à toutes les Villes du monde, & cette Déesse y avoit un Temple magnifique. Les Rhodiens s'étoient mis sous la protection de *Minerve*; & l'on dit que, le jour de sa naissance, on vit tomber dans cette Ville une pluie d'or; c'est-à-dire, que cette Déesse avoit favorisé les Rhodiens : mais ensuite, piquée de ce qu'on avoit une fois oublié de porter du Feu dans un de ses Sacrifices, elle abandonna le séjour de Rhodes, pour se donner toute entière à Athènes; c'est-à-dire, que les Rhodiens ayant négligé le Culte de *Minerve*, & le soin qu'ils avoient de cultiver les beaux Arts, les Athéniens commencèrent à s'y distinguer, & à la prendre pour leur Patrone : & en effet, ils lui dédièrent un Temple magnifique, & célébrèrent en son honneur des Fêtes, dont la solemnité attiroit à Athènes des Spectateurs de toute la Grèce.

Minerve est ordinairement représentée le Casque en tête, une Pique d'une main, & un Bouclier de l'autre, avec l'Égide sur la poitrine. Ses Statuës étoient anciennement assises, dit Strabon; c'étoit la manière la plus ordinaire de la représenter :

on en voit en effet plusieurs d'assises. Les Animaux consacrés à cette Déesse, étoient la Chouette & le Dragon, qui accompagnent souvent ses images. C'est ce qui donna lieu à Démosthène, envoyé en éxil par le Peuple d'Athènes, de dire que *Minerve* se plaisoit dans la compagnie de trois vilaines Bêtes, la Chouette, le Dragon, & le Peuple.

Minos,

Roi de Crète, étoit fils de Jupiter & d'Europe. Il gouverna son Peuple avec beaucoup d'équité & de douceur. Les Loix qu'il donna aux Crétois, l'ont toujours fait regarder comme un des plus grands Législateurs de l'Antiquité. Pour donner plus d'autorité à ses Loix, il se retiroit souvent dans un Antre, où il disoit que Jupiter son père les lui dictoit; il n'en revenoit jamais, qu'il n'en rapportât quelque nouvelle Loi.

La Sagesse de son Gouvernement & sur-tout son équité lui ont fait donner après sa mort, par les Poëtes, la fonction de Juge souverain des Enfers. *Minos* étoit regardé proprement comme le Président de la Cour infernale; & les deux autres Juges, Éaque & Rhadamanthe, n'étoient, pour ainsi dire, que ses Lieutenans.

Homère nous le repréſente avec un Scèptre à la main, aſſis au milieu des Ombres, dont on plaide les cauſes en ſa préſence. Virgile dit, qu'il tient à la main, & qu'il remuë l'Urne fatale où eſt renfermé le ſort de tous les Mortels. Il cite les Ombres muettes à ſon Tribunal; il éxamine leur vie, & recherche tous leurs crimes.

MINOTAURE,

Monſtre, moitié homme & moitié taureau étoit le fruit d'une infâme paſſion de Paſiphaë pour un Taureau blanc. Minos, dit la Fable, avoit accoutumé de ſacrifier tous les ans à Neptune le plus beau Taureau de ſes troupeaux. Il s'y en trouva un de ſi belle forme, que Minos le voulant ſauver, en deſtina un autre de moindre valeur pour victime. Neptune en fut ſi irrité, que, pour s'en venger, il inſpira à Paſiphaë, femme de Minos, une honteuſe paſſion pour ce Taureau chéri. De-là s'enſuivit la naiſſance du *Minotaure*. Dédale fit, par ordre de Minos, le fameux Labyrinthe de Crète, pour renfermer ce Monſtre, qu'on nourriſſoit de chair humaine. Les Athéniens ayant été vaincus dans la guerre que leur fit Minos, pour la mort de ſon fils Androgée, furent condamnés,

par le Traité, à envoyer tous les ſept ans en Crète, ſept jeunes garçons & autant de jeunes filles, pour ſervir de pâture au Monſtre. Le Tribut fut payé trois fois; mais la quatrième, le ſort étant tombé ſur Théſée, ce Héros tua le Monſtre, & délivra ſa Patrie d'un ſi honteux Tribut.

Énigme XXI.

Mon corps eſt ſans couleur comme celui des eaux;
Je change à tous momens ſans perdre ma figure:
Je fais plus d'un ſeul trait, que toute la Peinture,
Et puis mieux qu'un Appelle animer mes Tableaux.

Je donne des conſeils aux eſprits les plus beaux,
Et ne leur montre rien que la vérité pure.
J'enſeigne ſans parler pendant que le jour dure,
Et la nuit on me vient conſulter aux flambeaux.

Parmi les Curieux, j'établis mon empire;
Je repréſente aux Rois ce qu'on n'oſe leur dire,
Et je ne puis flatter ni mentir à la Cour.

Comme un autre Pâris, je juge les Déeſſes,
Qui m'offrent leurs beautés, leurs grâces, leurs richeſſes;
Et je les entretiens des charmes de l'Amour.

MISÈNE,

Fils d'Éole, un des compagnons d'Énée,

n'eut jamais ſon égal, dans l'Art d'emboucher la Trompette, & d'exciter, par des ſons guerriers, l'ardeur des Combattans. Étant au Port de Cumes, où il faiſoit retentir les rivages du ſon perçant de ſon Inſtrument, il oſa défier les Dieux de la Mèr. Triton, le Trompette de Neptune, jaloux du talent de *Misène*, le ſaiſit & le plongea dans les flots. Énée le regretta beaucoup, & lui éleva un ſuperbe Monument ſur une haute montagne, qui fut depuis appellé le Cap Misène.

Misère du Monde.

Qui pourroit raconter les miſères humaines,
Les travaux des Mortels, leurs peines,
Pourroit compter dans un moment
Les Etoiles du Firmament.

La *Misère du Monde* eſt repréſentée par une femme qui a la tête comme enchâſſée dans un verre ; Symbole de la Fragilité des choſes du Monde. Elle tient de la main gauche une Bourſe renverſée, d'où s'épardent pêle-mêle des pièces d'or & d'argent ; pour nous repréſenter que, quoique les richeſſes ſemblent nous rendre heureux, nous ne les emportons point avec nous en mourant.

MISÉRICORDE.

Je tiens les bras ouverts, pour marquer ma Clémence ;
Et la pitié que j'ai pour les maux qu'on reſſent,
Fait que je fais du bien, ſans faire différence
Entre le Petit & le Grand.

Les Grècs & les Romains avoient fait une Divinité de cette Vertu, qui déſigne l'Indulgence, la Pitié, la Compaſſion. Elle avoit à Athènes & à Rome des Autels & un Temple, qui étoit un lieu d'aſyle, & dont les priviléges ſubſiſtèrent très-long-temps. Pauſanias, en parlant de l'Autel de la *Miſéricorde* qu'il avoit vu à Athènes, dit : « La vie de l'homme eſt » ſi chargée de diſgrâces & de peines, que » c'eſt la Déeſſe qui mériteroit avoir le » plus de crédit ; toutes les Nations du » monde devroient lui offrir des Sacrifi- » ces, parceque toutes les Nations en ont » un mutuel beſoin. » Ce fut à l'Autel de la *Miſéricorde*, que les Héraclides eurent recours, ſelon Servius, lorſque Euriſthée les pourſuivoit après la mort d'Hercule.

MITHRAS,

Ancien Dieu des Perſes, qui, ſous ce nom, honoroient le Soleil & le Feu. *Mi-*

thras étoit né, ſelon eux, d'une pierre; ce qui marque le feu qui ſort de la pierre quand on la frappe. Souhaitant d'avoir un fils, & ayant de l'averſion pour les femmes, il coucha, dit Plutarque, avec une pierre, & en eut un fils, qui fut appellé Diorphus. Ce Dieu étoit qualifié d'Invincible, comme il paroît par une Inſcription : Au Dieu Soleil l'Invincible Mithras. La qualité d'Invincible convient fort bien au Soleil; rien ne peut arrêter ſon cours, ni ſes influences.

Les Romains adoptèrent ce Dieu des Perſes, comme ils adoptèrent ceux de toutes les autres Nations. Ce n'eſt que par eux qu'il nous eſt reſté des Monumens de *Mithras* en grand nombre, car nous n'avons aucune Image Perſane de ce Dieu. Ses Figures les plus ordinaires repréſentent un jeune homme avec un bonnèt phrygien, une tunique, & un manteau qui ſort en voltigeant de l'épaule gauche. Ce jeune homme tient le genou ſur un Taureau atterré, & pendant qu'il lui tient le muſle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou. C'eſt, dit-on, pour marquer la force du Soleil, lorſqu'il entre dans le Signe du Taureau. La Figure de *Mithras* eſt ordinairement accompagnée de différens Ani-

maux, qui ont rapport aux autres Signes du Zodiaque. Ainſi il n'eſt pas douteux que *Mithras* ne fut un Symbole du Soleil. C'eſt pourquoi Stace, dans une invocation qu'il fait au Soleil, s'exprime ainſi : « So-» leil, ſoyez-moi favorable, ſoit que je » vous invoque ſous le nom de Titan, ou » ſous celui d'Oſiris, ou ſous celui de *Mi-*» *thras*; lorſque dans les Antres de la » Perſe, vous preſſez les cornes d'un Tau-» reau rebelle, & qui fait tous ſes efforts » pour ne pas vous ſuivre. » Le Commentateur de Stace ſur ce paſſage dit, que ce ſont les Perſes qui ont honoré les premiers le Soleil dans des Cavernes & dans des Antres; & cela pour marquer que cet Aſtre s'éclipſe quelquefois; que le Taureau, dont *Mithras* tient les cornes avec une main, marque la Lune, laquelle, indignée de ſuivre ſon frère, va au-devant de lui, & cache ſa lumière; mais le Soleil, par cette action violente, fait voir ſa ſupériorité ſur cette Planète.

Le Culte de *Mithras*, avant de venir en Grèce & à Rome, avoit paſſé des Perſes dans la Cappadoce, où Strabon, qui y avoit voyagé, dit qu'il avoit vu un grand nombre de Prêtres de *Mithras*. Ce Culte fut porté à Rome au temps de la guerre des Pirates, ſelon Plutarque, l'an de Rome

687, & y devint très-célèbre dans la ſuite, ſur-tout dans les bas ſiècles de l'Empire.

Mithriaques.

C'étoient les Fêtes ou Myſtères de Mithras. Ce Dieu avoit une eſpèce de Prêtres appellés *Patres Sacrorum*, les Pères des Myſtères Sacrés. Il y avoit auſſi des Mères des Myſtères Sacrés. Ces Pères étoient encore appellés Lions, & les Mères Hyènes. De ce nom de Lion, venoit celui de Léontique donné aux *Mithriaques*. D'autres Miniſtres de Mithras s'appelloient Coraces, ou Hiéro-coraces; ce qui ſignifie Corbeaux, ou Corbeaux Sacrés, d'où les *Mithriaques* ſont auſſi nommés Coraciques, ou Hiéro-coraciques. Les Myſtères de Mithras étoient quelque choſe d'horrible, ſelon les Saints Pères. « Les » Pères, diſent-ils, font pluſieurs Sacrifi- » ces à Mithras : perſonne ne peut être » initié à ſes Myſtères, s'il ne paſſe par » pluſieurs ſortes d'épreuves très-rudes, » & s'il ne ſe montre comme impaſſible, » & d'une ſainteté à l'épreuve. On aſſure » qu'il y a plus de quatre-vingts ſortes de » ſupplices par où il faut qu'il paſſe com- » me par degrés, pour mériter l'initiation. » Il faut premièrement qu'il paſſe à la » nage une grande plage pendant pluſieurs

» jours ; qu'il ſe jette dans le feu ; qu'il » paſſe un long-temps dans le déſert ſans » manger ; qu'on le fuſtige pendant deux » jours entiers ; qu'il en reſte vingt dans » la neige, &c. Et ſi après cette gradua- » tion d'épreuves, il eſt encore en vie, il » eſt initié aux Myſtères les plus ſecrèts. » Il y avoit un ſouverain Prêtre, qui préſi- doit ſur tous les autres Prêtres de Mi- thras ; c'étoit un homme de grande conſi- dération. Parmi les autres Cérémonies de l'initiation, on mettoit un Serpent dans le ſein de celui qui vouloit participer aux Myſtères. Arnobe dit que ce Serpent étoit d'or. On ſçait que cet Inſecte, qui re- prend tous les ans une nouvelle vigueur, en changeant de peau, étoit un des Sym- boles du Soleil, dont la chaleur ſe renou- velle au Printemps.

Les Myſtères de Mithras étoient abo- minables, car on y immoloit des Victi- mes humaines ; comme il paroît par un fait que raconte Socrate dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique ; ſçavoir, que les Chrétiens d'Aléxandrie ayant découvert un Antre fermé depuis long-temps, dans lequel la Tradition portoit, qu'on avoit autrefois célébré les *Mithriaques*, on y trouva des os & des crânes d'hommes, qu'on en re- tira, pour les faire voir au Peuple de cette

grande Ville. La principale Fête de ce Dieu étoit celle de ſa naiſſance, qu'on plaçoit au huit avant les Calendes de Janvier. On vouloit marquer par-là que le Soleil, après s'être éloigné de notre Hémiſphère, commençoit au Solſtice d'Hyver à s'en rapprocher. Les Perſes, qui n'avoient point de Temple, célébroient les *Mithriaques* dans des Cavernes, ainſi qu'ils l'avoient appris de leur Légiſlateur Zoroaſtre, qui le premier, ſelon Porphire, avoit choiſi pour cela un Antre arroſé de fontaines & couvert de verdure. Les Romains, à l'éxemple des Perſes, célébrèrent les mêmes Myſtères dans des Antres & dans des Cavernes; & l'obſcurité de ces lieux favoriſa les plus grands déſordres. Par les Monumens qu'on a découverts en une infinité d'endroits, on a droit de conclure que ſon Culte s'étoit répandu dans tout l'Empire Romain, & qu'il dura très-long-temps, puiſqu'on en trouve encore des traçes juſques dans le quatrième Siècle de l'Egliſe.

Mnémosine,

Déeſſe de la Mémoire, étoit, ſelon Diodore, de la famille des Titans, fille du Ciel & de la Terre, & ſœur de Saturne & de Rhéa. On lui accorde géné-

ralement, dit le même Auteur, le premier uſage de tout ce qui ſert à rappeller la mémoire des choſes dont nous voulons nous reſſouvenir, & ſon nom même l'indique aſſez. On lui attribuë auſſi l'Art du Raiſonnement, & l'Impoſition des noms convenables à tous les Êtres; de ſorte que nous les indiquons, & nous en converſons ſans les voir. Jupiter devint amoureux, dit la Fable, de *Mnémoſine*, & s'étant métamorphoſé en Berger, la rendit Mère des neuf Muſes.

Énigme XXII.

Quelqu'obſcure que je puiſſe être,
A ces marques, Lecteur, tu me dois reconnoître.
Quoique preſque toujours fille d'un Roturier,
A peine je parois, que chacun me deſire;
Le Roi même eſt ſujet à mon fantaſque empire.
Sans faire jamais rien, je ſuis de tout métier:
Je décide à la Cour en maîtreſſe abſoluë,
Quelque bizarre que je ſois;
Et ſi-tôt que j'y ſuis reçuë,
L'uſage m'introduit au nombre de ſes Loix.
Mais que mon règne eſt court! Après un certain temps,
Des caprices du ſort, j'éprouve la diſgrâce;
Et quand je ne plais plus aux hommes inconſtans,
Une autre me ſuccède, & ſe mèt à ma place.

Modes.

Un Concile tenu à Montpellier en 1195, ſous le Règne de *Philippe-Auguſte*, ordonnoit aux Clercs & aux Laïcs de porter des habits fermés. Les *Modes* pour les habillemens étoient alors des plus bizarres. On ſe plaiſoit à porter des étoffes pliſſées & chargées de figures groteſques, &c. Les femmes avoient des robes d'une longueur démeſurée, qui traînoient derriere-elles en queuë de *ſerpent*. On invectiva beaucoup contre ces uſages, ſoit parceque les bonnes mœurs s'y trouvoient intéreſſées, ſoit parceque la vanité ſeule en parut condamnable.

Les *Modes ridicules* ont été, comme aujourd'hui, le goût dominant des François. On lit, que ſous les Règnes de *Philippe de Valois*, de *Jean II* & *Charles VI*, temps où le Royaume étoit dans la derniere misère, par les guerres ſanglantes qui le déſoloient; les *Modes ridicules* étoient toujours les objèts frivoles de la *nobleſſe*, & des deſirs ambitieux des roturiers. On faiſoit venir à grands frais des pays étrangers les étoffes les plus précieuſes, dont on compoſoit des vêtemens auſſi bizarres qu'indécens. Une tête chargée de plumes, une longue barbe, des

chaînes au col, un habit ſi étroit & ſi court, qu'il pouvoit à peine dérober à la vuë les parties que la pudeur ordonne de couvrir; telle étoit la forme d'habillement, inventée par les Chevaliers, Écuyers, gens du bel-air, & adoptée par les bourgeois, leurs ſerviles imitateurs. Ce goût des ſuperfluités, qui ne peut être pardonnable de nos jours à la vanité, que parceque l'induſtrie lui facilite les moyens de ſe ſatisfaire, faiſoit, dans les temps anciens, règner l'indigence dans le Royaume, malgré la fertilité du ſol & la multitude des habitans.

Ce n'étoient pas les Rois, ni les Princes de leur ſang, qui donnoient l'exemple de cè Luxe, excepté dans les jours de Cérémonie, où il falloit qu'ils paruſſent avec l'éclat de la Majeſté du Trône. Ils furent les ſeuls qui ne ſe laiſſèrent point emporter au torrent; ils conſervèrent, pour la plûpart, la noble gravité de l'habit long.

De tout temps notre Nation a été le premier Peuple de l'Europe pour l'invention des *Modes*; il les varie & les répète à l'infini, & toujours avec les graces de la nouveauté. Paris eſt la ſeule Ville du Monde, qui les communique à toutes les Nations étrangères.

Modestie.

Elle eſt vêtuë d'une draperie blanche, qui eſt le Symbole de la Candeur de l'âme; elle a ſur la tête un voile de la même couleur, & tient un Scèptre, au haut duquel eſt un œil; ce Hiéroglyphe vient des Égyptiens, & ſignifie que la *Modeſtie* doit être clairvoyante ſur elle-même : ſon attitude ſimple, & ſes yeux baiſſés expriment le précepte de S. Paul : *Modestia veſtra nota ſit omnibus hominibus.*

Mois.

Les Anciens avoient fait un Dieu du *Mois* ſous le nom de *Men*. Ils donnoient auſſi à Athis, favori de Cybèle, le ſurnom de Roi des *Mois*; *Menotyrannus*. Chaque *Mois* étoit ſous la protection d'une Divinité. Ainſi la Divinité tutélaire de *Janvier*, étoit Junon; de *Février*, Neptune; de *Mars*, Minerve; d'*Avril*, Vénus; de *Mai*, Apollon; de *Juin*, Mercure; de *Juillet*, Jupiter; d'*Août*, Cérès; de *Septembre*, Vulcain; d'*Octobre*, Mars; de *Novembre*, Diane, & de *Décembre*, Veſta.

Janvier.

La rigueur de la Saiſon d'Hyver porte à

repréſenter ce Mois par une figure totalement drapée, dont le manteau eſt couvert de neige ; elle tient un flambeau allumé, pour indiquer la briéveté des jours, & a proche d'elle pour Attribut le Signe du Verſeau, qui répand de l'eau mêlée avec des glaçons.

Janvier étoit perſonnifié ſous la figure d'un Conſul, qui jette ſur le foyer d'un Autel des grains d'encens en l'Honneur de Janus & des Lares. Près de l'Autel eſt un Coq, qui marque que le ſacrifice s'eſt fait le matin du premier jour de *Janvier*. Auſone a exprimé cela en quatre vers, dont voici le ſens ; « Ce Mois eſt conſa-» cré à Janus, voyez comme l'ençens brûle » ſur les Autels pour honorer les Dieux » Lares ; c'eſt le commencement de l'An-» née & des Siécles : en ce Mois, les hom-» mes que la pourpre diſtingue, ſont écrits » dans les Faſtes. » Il parle là des Conſuls qui entroient en Magiſtrature au commencement de *Janvier*. Les Fêtes particulières de ce Mois, étoient les Januales au premier *Janvier* ; les Agonales, le 9 ; les Carmentales, le 11 ; les Compitales, le 12 ; les Sementines, le 24 ; les Équiries, le 29. Le lendemain des Calendes de *Janvier*, paſſoit pour un jour malheureux.

Février.

Ce ſecond Mois eſt preſqu'auſſi vêtu que le précédent ; il a pour Attribut le Signe des Poiſſons, & une Serpette de Vigneron, étant le Mois dans lequel on commence à tailler les vignes & les arbres. A ſes pieds ſont quelques inſtrumens de Muſique & des Maſques, pour indiquer les amuſemens du Carnaval.

Février étoit perſonnifié en femme, revêtuë d'une tunique relevée par une ceinture ; elle tient entre ſes mains une Canne, Symbole d'un Mois pluvieux, auſſi bien que l'Urne qui eſt repréſentée en l'air au-deſſus de ſa tête, & verſant de l'eau en abondance. A ſes pieds eſt un Héron & un Poiſſon : tout cela revient au même, c'eſt le mois des Eaux & des Pluies, ſur-tout à Rome, où l'Hyver eſt plus court qu'en nos Climats. Voici le ſens des quatre vers d'Auſone : « C'eſt ce » Mois vêtu de bleu dont l'habit eſt relevé » par une ceinture, où l'on prend les oi- » ſeaux qui aiment les Lacs & les lieux » marécageux, où la pluie tombe en abon- » dance, & où l'on fait les expiations » qu'on appelle *Februa*. » En ce Mois on célébroit les Jeux Génialiques, le 11 ; les Lupercales, le 15 ; les Quirinales, le 17 ;

les Fornacales & les Férales, le 18 & le 21 ; les Cariſties, le 22 ; les Terminales, le 23 ; les Équiries, le 27.

MARS,

Le troiſième Mois conſacré au Dieu de la Guerre, ſe peint d'aſpect féroce : ſes cheveux ſont hériſſés & agités de pluſieurs ſortes de vents ; les nuées qui ſont de place en place mêlées avec ſa draperie, indiquent l'inconſtance du temps dans ce Mois, il tient une Hirondelle ; & à ſes pieds ſont les Signes du Bélier, & une Plante de Violette.

Ce Mois, le troiſième de notre année, étoit autrefois le premier chez les Romains ; quoiqu'il eut pris ſon nom du Dieu Mars, il étoit ſous la protection de Minerve. Les Calendes de ce Mois étoient remarquables, parce que c'étoit le premier jour de l'Année, auquel on pratiquoit pluſieurs Cérémonies. On allumoit le Feu nouveau ſur l'Autel de Veſta. On ôtoit, dit Ovide, les vieilles branches de Laurier, & les vieilles couronnes tant de la Porte du Roi des Sacrifices, que des maiſons des Flamines & des Haches des Conſuls, & l'on en mettoit de nouvelles. En ce jour on célébroit les Matrônales & la Fête des Boucliers ſacrés. Le 6, c'étoient

les Fêtes de Veſta ; le 14, les Équiries ; le 15, la Fête d'*Anna Perenna* : le 17, les Libérales ou Bacchanales ; le 19, la Grande Fête de Minerve, appellée les *Quinquatries*, qui duroit cinq jours ; le 25, les Hilaries. On trouve ce Mois perſonnifié ſous la figure d'un homme vêtu d'une peau de Louve, parceque la Louve étoit conſacrée au Dieu Mars. « Il eſt aiſé, dit » Auſone, de reconnoître ce Mois par la » peau de Louve dont il eſt ceint. Il s'ap» pelle *Mars*, & c'eſt Mars qui lui a don» né ſa dépouille. Le Bouc pétulant, » l'Hirondelle qui gazouille, le Vaiſſeau » plein de lait, l'Herbe verdoyante, tout » cela marque le Printemps, qui com» mence au mois de *Mars*. » Ce ſont les Symboles qui accompagnent la figure de ce Mois.

AVRIL.

La couleur verte du vêtement de cette figure, eſt alluſive au renouvellement des productions de la terre dans ce Mois. On lui donne pour Attribut une corbeille remplie des premiers fruits du Printemps. A ſes pieds eſt le Signe du Taureau : il eſt orné d'une guirlande de Violette & autres fleurs de cette ſaiſon.

Le Mois d'*Avril* eſt figuré par un hom-

me, qui ſemble danſer au ſon d'un inſtrument. Auſone dit : « *Avril* rend ſes » honneurs à Vénus couronné de Myrthe. » En ce Mois on voit la lumière mêlée » avec l'encens, pour faire Fête à la bien- » faiſante Cérès; le cierge mis auprès d'*A-* » *vril*, jette des flammes mêlées d'odeurs » ſuaves. Les Parfums qui vont toujours » avec la Déeſſe Paphienne, ne manquent » pas ici. » Les Fêtes de ce Mois étoient les Jeux Mégaléſiens, qui commençoient le 4, & qui duroient huit jours : les Céréales & les Jeux Circenſes, le 10; les Jeux en l'honneur de Cérès, le 12; les Jordicides ou Jordicales, le 15; les Paliliennes, le 21; les ſecondes Agonales, le 22; les Robigales, le 25; & les Florales, le 28.

Mai.

Les agrémens de ce Mois ſont indiqués par l'air gracieux que l'on donne à la figure qui le repréſente. Elle eſt vêtuë galamment d'une étoffe de ſoie brodée de diverſes fleurs, & conſidère avec plaiſir un bouquet de Roſes. A ſes pieds eſt le Signe des Gémeaux.

Le Mois de *Mai* étoit perſonnifié ſous la figure d'un homme entre deux âges, habillé d'une robe fort large & à grandes

des manches, qui porte une Corbeille pleine de Fleurs, & tient de l'autre main une Fleur qu'il porte à ſon nez : ce qui peut avoir rapport aux Jeux Floraux. Le Paon qui eſt à ſes pieds, montre par ſa queuë une image du Mois de *Mai*, tant elle eſt chargée de fleurs que la nature y a peintes. Auſone a ainſi exprimé en quatre vers le Mois de *Mai*. « C'eſt le Mois » qui produit le lin dans nos Campagnes : » c'eſt lui qui nous fournit toutes les dé- » lices du Printemps, qui orne les ver- » gers de Fleurs, & qui remplit nos Cor- » beilles : il eſt appellé *Mai* de Maïa, » fille d'Atlade : c'eſt le Mois qu'Uranie » aime ſur tout autre. » *Mai* étoit ſous la protection d'Apollon. C'eſt dans ce Mois qu'on célébroit les Florales pendant les trois premiers jours ; les Lémuriennes qui duroient auſſi trois jours, à commencer le 7 avant les Ides, ou le 9 du mois : les Agonales ou Agonies de Janus, le 12, avant les Calendes de Juin, ou le 22 de *Mai* : & les Féries de Vulcain, ou les Tubiluſtres le dix avant les Calendes de Juin. On célébroit encore aux Ides de *Mai* la naiſſance de Mercure & la Fête des Marchands. Les Romains, qui étoient en général fort ſuperſtitieux, obſervoient de ne point ſe marier dans le Mois de *Mai*, à

cauſe des Fêtes Lémuriennes, où des Malins Eſprits, qui ſe célébroient le 9 du Mois : & ils avoient un Proverbe, qui diſoit le Mois de *Mai* funeſte aux nôces. *Menſe maio malè nubunt.* Cette ancienne Superſtition ſubſiſte encore aujourd'hui en quelques endroits parmi le Peuple, qui fait ſcrupule de ſe marier au Mois de *Mai* ; comme étant un Mois malheureux, ſans en alléguer d'autres raiſons qu'une ancienne Tradition.

JUIN.

Ce ſixième Mois ſe peint ſous l'image d'un homme de ſtature robuſte, & moins vêtu que la précédente figure, pour indiquer le commencement des Chaleurs de l'Été. On le repréſente dans une prairie, tenant une Faux à couper les Foins, & ayant à ſes pieds le Signe de l'Écreviſſe.

Mercure étoit la Divinité tutélaire du Mois de *Juin*. Voici comme Auſone le perſonnifie. » *Juin* va tout nud, dit-il, » & nous montre du doigt un Horloge » ſolaire, pour ſignifier que le Soleil com- » mence en ce Mois à deſcendre. Il porte » une Torche ardente & flamboyante, » pour marquer les Chaleurs de la Saiſon, » qui donne la maturité aux fruits de la » terre. Derrière lui eſt une Faucille. Cela

» veut dire qu'on commence en ce Mois » à ſe diſpoſer aux Moiſſons ; on voit auſſi » une Corbeille pleine des fruits du Prin- » temps, qui viennent dans les pays » chauds. » Aux Calendes de *Juin* on faiſoit à Rome quatre Fêtes, l'une à Mars hors de la Ville, *Mars extra muranus* ; la ſeconde à la Déeſſe Carna ; la troiſième à Junon Monéta ; & la dernière étoit conſacrée à la Tempête. Aux Nones on ſacrifioit au Dieu Fidius. Le 7 c'étoit la Fête des Pêcheurs : le 8 on ſacrifioit ſolemnellement à la Déeſſe Mens. Le 9 on célébroit la Grande Fête de Veſta. Le 11 étoit conſacré à la Déeſſe Matuta. Aux Ides arrivoit la Fête de Jupiter l'Invincible. Le 20 on invoquoit *Summanus*. Le 22 paſſoit pour un jour funeſte : le 27 c'étoit la Fête des Dieux Lares : le 28 celle de Quirinus : & le 30 ſe célébroit la Fête d'Hercule & des Muſes dans un même Temple.

JUILLET.

L'exceſſive chaleur de ce Mois eſt caractériſée par l'air abattu dont on repréſente cette figure, & par le peu de draperie dont elle eſt vêtuë : ſes Attributs ſont un Paraſol, une Cigale, & le Signe du Lion.

Juillet étoit ſous la protection de Jupiter. Il eſt perſonnifié dans Auſone ſous la figure d'un homme tout nud, qui montre ſes membres hâlés par le Soleil : il a les cheveux roux, liés de tiges & d'Épis ; il tient un Panier de mûres, fruit qui vient ſous le Signe du Cancer. Le 5 de ce Mois étoit la Fête appellée *Poplifugia*. Le jour des Nones étoit appellé *Nonæ Capprotinæ*, & le lendemain on faiſoit une autre réjouiſſance, dite *Vitulatio*. Le 12 étoit Fête, à cauſe de la naiſſance de Jules Céſar. Aux Idès de *Juillet* ſe célébroit la Fête de Caſtor & de Pollux. Le 18 étoit eſtimé malheureux, à cauſe de la journée d'Allia. Le 23 étoit la Fête de la Déeſſe *Opigéna*. Le 25 on faiſoit des *Ambarvales*. A la fin du Mois on immoloit des Chiens roux à la Canicule. Enfin on donnoit dans ce Mois les Jeux Apollinaires, ceux du Cirque & les Minervales.

Aoust.

C'eſt le Mois de la Moiſſon, on le repréſente coëffé d'un chapeau de paille, qui lui mèt le viſage à l'abri des rayons ardens du Soleil. Il tient une Faucille & une poignée d'Épis de bled, dont les tiges ſont encore plantées en terre ; & proche de lui eſt le Signe de la Vierge.

» *Août* preſſé de la chaleur, dit Au-
» ſone, plonge ſa bouche dans une grande
» taſſe de verre, pour boire de l'eau de
» fontaine : ce Mois, où eſt née Hécate,
» fille de Latone, porte le nom éternel
» des Empereurs. » C'eſt-à-dire, *Auguſtus*, Août. Ce Mois eſt repréſenté par un homme nud, qui tient ſous le menton une large taſſe pour ſe rafraîchir. Il tient devant lui une eſpèce d'Éventail fait d'une queuë de Paon, pour la même raiſon. En ce Mois on faiſoit les Portumnales le 17 : les Vinales le 19 : les Conſuales le 21 : les Vulcanales le 23 : les Opiconſives le 25 : & les Vulturnales le 27.

SEPTEMBRE.

On habille cette figure de couleur pourpre, ou de celle des raiſins mûrs, les pampres de vignes dont elle eſt ornée, & qu'elle tient dans ſes mains, ſignifient que ce Mois eſt le temps des vendanges ; ſon Attribut eſt le Signe des Balances.

Ce Mois, le ſeptième de l'Année Romaine, & le neuvième de la nôtre, étoit ſous la protection de Vulcain : on le trouve perſonnifié ſous la figure d'un homme preſque nud, ayant ſeulement ſur l'épaule une eſpèce de Manteau, qui flotte au gré des vents. Il tient de la main gauche un

Lézard attaché par une jambe à une ficelle : ce Lézard ſuſpendu en l'air ſe débat autant qu'il peut. Au pied de l'homme ſont deux cuves ou vaſes préparés pour la Vendange, comme le marquent les quatre vers d'Auſone, dont voici le ſens. « *Septembre* cueille les grappes ; c'eſt » en ce Mois que les fruits tombent. Il » ſe divertit à tenir en l'air un Lézard at- » taché par le pied, qui ſe démene d'une » manière agréable. » Les Fêtes de ce Mois étoient : le 3 les Dioniſiaques ou les Vendanges : le 4 les Jeux Romains pendant huit jours : le 15 les Grands Jeux Circenſes voués pendant cinq jours : le 20 la naiſſance de Romulus : le 30 les Méditrinales.

Octobre.

La Chaſſe de l'Oiſeau étant un des plaiſirs de ce Mois, on le perſonnifie par un jeune chaſſeur, armé d'un Arc & d'un Carquois ; tenant d'une main un Filet, & de l'autre une Caille : à ſes pieds eſt le Signe du Scorpion.

Ce Mois, le huitième de l'Année de Romulus, d'où il a pris ſon nom, eſt le dixième de la nôtre. Il étoit ſous la protection du Dieu Mars. Les Fêtes de ce Mois étoient les Méditrinales le 11 ; les

Auguſtales le 12 ; les Fontinales le 13 ; & l'Armiluſtre le 19. Ce Mois étoit perſonnifié par un chaſſeur qui avoit un Liévre à ſes pieds, des Oiſeaux au-deſſus de ſa tête, & une eſpèce de cuve auprès de lui. Ce qui répond aux quatre vers d'Auſone, dont voici le ſens : « *Octobre* fournit les » Lievres : c'eſt lui qui donne la liqueur » de la Vigne, & les Oiſeaux gras : nos » Cuves écument, le moût bout avec vio- » lence, & les Vaiſſeaux ſont pleins de » vin nouveau.

NOVEMBRE.

Ce Mois ſe repréſente pareillement vêtu en chaſſeur, mais avec des fourrures de bêtes fauves : il a une couronne touffuë compoſée de feuilles & de fruits d'Olivier, & tient une Corbeille remplie de fruits & de légumes d'Hyver. A ſes pieds eſt une Hure de Sanglier, & le Signe du Sagittaire.

Novembre eſt le neuvième Mois de l'Année de Romulus, & le onzième de la nôtre : il étoit ſous la protection de Diane. Auſone le perſonnifie ſous la figure d'un Prêtre d'Iſis, habillé de toile de lin, ayant la tête chauve ou raſée, appuyé contre un Autel, ſur lequel eſt une tête de Chévreuil, Animal, qu'on ſacrifioit à la Déeſ-

ſe : il tient un Siſtre à la main, inſtrument qui ſervoit aux Iſiaques. Tout le rapport qu'il y a entre le perſonnage & le Mois, c'eſt qu'aux Calendes de *Novembre* on célébroit les Fêtes d'Iſis. Le 5 du mois, on faiſoit les Neptunales ; le 15, les Jeux Populaires ; le 21, les Libérales, & le 27, les Sacrifices Mortuaires.

Décembre.

Ce dernier Mois ſe repréſente par un vieillard encore plus vêtu que le précédent, & ſa draperie eſt de peaux différentes ; il porte ſur ſes épaules un fagot de bois à brûler, & tient une lanterne. A ſes pieds eſt le Signe du Capricorne.

Il eſt dit, ſur le Mois de *Décembre*, dans les quatre vers d'Auſone, que « l'Hy-» ver nourrit les ſemences dans la terre, » que les pluies tombent abondamment, » & que *Décembre* rappelle le ſiècle d'or, » en ce que l'Eſclave né dans la maiſon, » jouë avec ſon Maître. Ce qui fait allu-» ſion aux Saturnales. » *Décembre* étoit repréſenté par un Eſclave qui jouë aux dez, & qui tient à la main une grande Torche ardente. Les Fêtes de ce Mois ſont les Jannales, le 5 ; les Équiries, le 13 ; les Conſuales le 15 ; les Saturnales pendant cinq jours, depuis le 17 ; les Di-

vales, le 21 ; les Larentinales ou Laurentinales le 23 ; & les Juvénales, le 24.

Moloch,

Une des principales Divinités de l'Orient, étoit repréſenté ſous la figure monſtrueuſe d'un homme & d'un veau. On avoit ménagé vers les pieds de la Statuë pluſieurs fourneaux, dans leſquels on jettoit des enfans, malheureuſes victimes d'une cruelle ſuperſtition ; & pour empêcher qu'on n'entendît leurs cris, les Prêtres du Dieu battoient du Tambour. C'étoit la grande Divinité des Ammonites, le Saturne des Carthaginois, les Mithras des Perſes. *Moloch* ſignifie Roi. Les Hébreux donnèrent ſouvent dans le Culte impie & barbare de cette Idole.

Moly.

Uliſſe étant prêt d'entrer dans le Palais de Circé, Mercure vint à ſa rencontre ſous la forme d'un jeune homme, lui apprit que ceux de ſes compagnons qui étoient entrés dans ce Palais, y étoient enfermés comme des Pourçeaux dans des étables, & que le même ſort l'y attend s'il n'y prend garde. En même-temps le Dieu lui fait voir une Plante, qui eſt un excellent

préſervatif contre toutes ſortes d'enchantemens, il l'arrache de terre en ſa préſence, & lui en enſeigne les vertus : « C'é-
» toit, dit Homère, une eſpèce de Plante
» dont la racine étoit noire, & la Fleur
» blanche comme du lait. Les Dieux l'ap-
» pellent *Moly* : il eſt difficile aux Mor-
» tels de l'arracher ; mais les Dieux peu-
» vent toutes choſes. » Voici le Commentaire de Madame Dacier ſur cette Fable.
» Mercure eſt la raiſon ou le Dieu des
» Sciences, & la Plante qu'il donne pour
» préſervatif, c'eſt l'Inſtruction, la Sageſ-
» ſe : la racine de cette Plante eſt noire,
» parceque les principes de l'inſtruction
» ſont déſagréables & amers.... Mais ſa
» Fleur eſt blanche & douce, parceque les
» fruits de l'Inſtruction ſont doux, agréa-
» bles & nourriſſans. Mercure donne cette
» plante, parceque l'inſtruction ne peut
» venir que de Dieu. Mercure ne porte pas
» avec lui cette Plante ; mais il la prend
» dans le lieu même où il eſt, pour mar-
» quer que par-tout où Dieu ſe trouve,
» on peut trouver l'Inſtruction & la Sa-
» geſſe, pourvu qu'il veuille nous enſei-
» gner, & que nous ſoyons diſpoſés à l'é-
» couter & à lui obéir. »

Momus,

Fils du Sommeil & de la Nuit, ſelon Héſiode, paſſoit chez les Grècs & les Romains, pour le Dieu de la Raillerie & des bons mots. Satyrique juſqu'à l'excès, il ne laiſſoit rien échapper, & les Dieux mêmes étoient l'objèt de ſes plus ſanglantes railleries.

Momus, par exemple, trouvoit à redire que les Dieux, en formant l'homme, ne lui avoit pas fait une petite ouverture, ou une petite porte à la poitrine, afin qu'on eut pû voir dans le cœur ce qu'il penſoit. C'eſt de cet manière de reprendre les défauts d'autrui, que *Momus* tire ſon nom.

Monarchie.

C'eſt le gouvernement d'une ſeule perſonne : il ſe repréſente par une femme d'aſpect impoſant, aſſiſe avec majeſté ſur un trône, ayant une cotte d'armes, une couronne & un ſcèptre d'or; le Diamant qui brille ſur ſa poitrine, eſt alluſif à la ſublimité des ſentimens de ſon cœur; les rayons dont ſa tête eſt entourée, déſignent le reſpect que ſon éclat inſpire. Sa Force eſt ſymboliſée par le Lion qui eſt à ſes pieds, & qui tient une Épée.

Monéta,

Surnom qu'on donnoit à Junon, comme à la Déeſſe qui préſidoit à la Monnoie. Elle avoit un Temple à Rome ſous ce nom, dans lequel elle étoit repréſentée avec les inſtrumens de la Monnoie, le Marteau, l'Enclume, les Tenailles & le Coin. Cicéron nous donne pourtant une autre origine à ce ſurnom. « Un grand » tremblement de terre étant arrivé à Ro» me, dit-il, on entendit du Temple de » Junon une voix, qui avertiſſoit d'im» moler, en expiation, une Truye pleine, » & de-là vint que ce Temple fut ap» pellé le Temple de Junon Avertiſſante. » Et plus bas : depuis l'avertiſſement que » Junon *Moneta* donna d'enterrer une » Truye pleine, de quoi nous a-t-elle ja» mais avertis ? »

Monstres.

Scylla, Carybde, Chimere, Griffon, Sphinx, Harpies, Hydre, et Cerbere.

Scylla & Carybde ſont deux écueils dangereux qui ſe trouvent dans la Mèr de Sicile. Les Poëtes en ont fait des *Monſtres* : Homère donne à celui-ci douze griffes & ſix têtes, ayant des gueules armées

de trois rangées de dents. Ovide lui change la partie inférieure en Chien. Virgile, que l'on a ſuivi ici, parceque ſa deſcription eſt la plus graçieuſe à peindre, lui fait le Buſte d'une Belle Femme, le ventre d'un Loup, & la termine en queuë de Dauphin. Elle eſt dans une affreuſe caverne, où l'on entend des hurlemens & des aboyemens horribles; elle tâche de faire périr les Vaiſſeaux qui paſſent plus près que de Carybde, qui eſt à l'autre côté du détroit.

Incidit in Scyllam cupiens vitare Caribdim.

Carybde.

Cet autre écueil, auſſi dangereux que le précédent, ſe repréſente par un homme extrêmement laid, ayant la bouche ouverte, les mains & les pieds comme les griffes d'un Oiſeau de proie. Il tient un Crochet de fèr, & précipite des Navires dans les gouffres de la Mèr qui ſont à ſes pieds.

Chimère.

Elle avoit la tête & les griffes ſupérieures comme le Lion; jettoit des feux & des flammes par la gueule & par les narrines; ſon ventre & ſes pieds étoient ſemblables

à ceux de la Chèvre, & ſa queuë étoit noueuſe & armée d'un dard, comme celle de Dragon. Selon la Fable, Bellérophon en délivra la Licie qu'elle déſoloit. Les Poëtes ont établi cette fiction ſur un Volcan de Licie, dont la cime jettoit beaucoup de feux, le milieu étoit peuplé de quantité de Lions, le bas de la montagne étoit gras, & fourniſſoit d'excellens pâturages.

Horrendum ſtridens, flammiſque armata Chimœra.
Virg. Æn. Lib. VI.

Griffon.

Le *Griffon* eſt un oiſeau de proie preſque ſemblable à l'Aigle; mais les Anciens en ont fait un Animal Symbolique, qui avoit les aîles, la tête, l'eſtomac, & les griffes ſupérieures comme l'Aigle; toute la partie inférieure ſemblable au Lion, & ils en faiſoient le gardien des Mines d'or, & des Tréſors cachés.

Sphinx.

Selon la Fable, ce Monſtre réſidoit ſur le Mont Citheron: Apollon l'avoit mis en ce lieu, pour ſe venger des Thébains. Il avoit la face & la gorge d'une jeune fille, le reſte comme le Lion, & il étoit aîlé.

Il propoſoit pour énigme, quel étoit l'Animal qui le matin marchoit à quatre pieds, à midi à deux, & le ſoir à trois : Œdipe ayant deviné que c'étoit l'Homme, qui dans l'enfance ſe ſoutenoit ſur les mains & les pieds, dans l'âge viril ſur deux pieds ſeulement, & vieux, à l'aide d'un bâton. Le Monſtre ſe voyant vaincu ſe précipita.

HARPIES.

Elles ont la tête de femme, la face pâle, exténuée & livide, par la faim qui les tourmente ſans ceſſe. Elles ont des griffes & des aîles de Vautour, le ventre ſale, hideux, & une queuë de Serpent.

Voici la deſcription qu'en donne l'Arioſte à l'imitation de Virgile.

Eruno ſette in una ſchiera, e tutte
Volto di donne avean pallide, e ſmorte,
Per lunga fame attenuate, e aſciutte ;
Orribil ia veder piu che la morte :
L'alaccie grandi avean diformi e brutte,
Le man rapaci, e l'ugne incurve, e torte.
Grand 'a fetido il ventre, e lunga coda,
Come di ſerpe, che ſaggira e ſuoda.

HYDRE.

C'eſt un Monſtrueux Serpent ou Dra-

gon, qui, ſelon quelques Auteurs, avoit ſept têtes, & ſelon d'autres cinquante, à meſure qu'on en coupoit une, il en renaiſſoit deux. Hercule ayant trouvé le moyen, par le ſecours du feu, d'empêcher les têtes de renaître, en triompha dans le Marais de Lerne, où ce Monſtre vivoit, & d'où il tire ſon nom qui eſt grèc, & ſignifie Eau.

Dans le combat d'Hercule contre Acheloüs, décrit au Liv. 9 des Métamorp. d'Ovide, Hercule tient ce diſcours.

Tu con un capo Sol qui meco Gioſtri
Lidra cento ne avea, nè la ſtimai;
E per ogn'un, ch' io ne troncai, di cento
Ne vidi naſcer due diplet' ſpavento.

CERBÈRE.

Cet horrible Chien, dont les Poëtes ont fait le Portier des Enfers, a trois gueules; il aboye ſans ceſſe. Sénéque lui donne une queuë faite en Serpent, ſon ſifflement eſt affreux, & Apollodore dit, que tous les poils hériſſés qu'il a ſur le dos ſont autant de petits Serpens animés.

Cerberus hæc ingens, latratu regna trifauci
Perſonat, adverſo recubans immanis in antro.
Virg. Æn. Lib. VI.

ÉNIGME XXIII.

Je ſuis une Géane,
Qu'Apollon & Diane
Regardent de plus près,
Que les autres objèts,
Et contre qui le Ciel lance ſouvent ſa foudre,
Sans pouvoir la réduire en poudre.
Mes cheveux hériſſés & mon cœur de rocher
Montrent bien que rien ne m'eſt cher.
Auſſi voit-on à mes pieds les richeſſes
De Cérès, de Napée, & des autres Déeſſes.
Je ſuis groſſe, il eſt vrai; je ne m'en cache pas:
Au contraire, en cela conſiſtent mes appas.
Mais les enfans qui viendront de ma couche,
Si vous les pouvez deviner,
Vous ſçaurez qui je ſuis, ſans que j'ouvre la bouche,
Pour vous dire le nom que l'on me doit donner.

MORPHÉE,

Fils du Sommeil & de la Nuit, le premier des ſonges, & le ſeul qui annonce la Vérité, étoit, dit Ovide, le plus habile de tous à prendre la démarche, le viſage, l'air & le ſon de voix de ceux qu'il vouloit repréſenter. Le Dieu du *Sommeil* le chargea d'aller de la part de Junon apprendre à Alcyone la mort de ſon Époux. Ce Songe n'eſt que pour les

hommes ; il a pour frères Phobéto & Phantaſe.

Mort.

Les Anciens ont fait de la *Mort* une Divinité, engendrée par la Nuit ſeule, ſans le commerce d'aucun autre Dieu. On lui donnoit pour frère le Sommeil, & avec raiſon, puiſqu'elle eſt véritablement le grand Sommeil, le Sommeil éternel, dont le Sommeil des vivans n'eſt que l'Image. Pauſanias parle d'une Statuë de la Nuit, qui tenoit entre ſes bras ſes deux enfans, le Sommeil & la *Mort* ; l'un noir & l'autre blanc ; l'un qui dort tout-à-fait, & l'autre qui ne fait que ſemblant de dormir, & tous deux contrefaits.

On attribuoit toutes les *Morts* ſubites à la colère d'Apollon & de Diane ; avec cette différence, qu'on mettoit ſur le compte du Dieu celles des hommes, & ſur le compte de Diane celles des femmes ; parcequ'on croyoit qu'elles étoient l'effèt des influences malignes du Soleil & de la Lune.

La Mort, d'un coup fatal, toutes choſes moiſſonne ;
Et l'Arrêt ſouverain,
Qui veut que ſa rigueur ne connoiſſe perſonne,
Eſt écrit ſur l'Airain.

Ordinairement on peint la *Mort* en Squélette, ayant des Aîles, une Faulx, & un Horloge à ſable. Outre que cette image eſt affreuſe & trop ordinaire, il eſt mieux de la repréſenter ſous la figure d'une femme pâle, avec un Bandeau ſur les yeux, deux grandes Aîles, & une draperie noire. Elle tient une Faulx & un Crochèt : ce dernier Attribut eſt tiré du Prophète Amos :

Uncinum pomorum ego video.

Et tous les deux ſignifient que ſon Empire s'étend ſur les derniers, comme ſur les premiers des hommes. Ce qui eſt encore autoriſé par cette Sentence d'Horace, *Liv. I, Od. 4.*

Pallida Mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.

Lib. I, Od. 23.

Miſta ſenum ac juvenum denſantur funera nullum
Sæva caput Proſerpina fugit.

ÉNIGME XXIV.

Ainſi que de certains Oiſeaux,
Qu'on appelle des Etourneaux,

Très-ſouvent nous allons par bandes :
Moins qu'eux pourtant nous ſommes fortunés ;
Ils ſont libres, nous enchaînés.
Nous répondons à toutes les demandes,
En Proſe d'ordinaire, & quelquefois en Vers.
Nous avons cours ſur terre, & même dans les airs ;
On nous voit bien ; ſi l'on fixe notre être,
Le matériel, en nous infiniment divers,
Sçait pour lors à vos yeux aſſez paroître :
Mais ſans cela, les yeux les plus perçans
Feroient des efforts impuiſſans,
S'ils nous vouloient connoître.

ÉNIGME XXV.

J'ai la couleur d'un diable, œil de feu, front cornu,
Pied griffé, corps velu.
Je trouble le Sommeil, je bleſſe la Penſée,
Par moi, comme le corps, l'âme étant offenſée.
Tel qui porte mon nom, vend maint & main forçat,
Et fait trembler le ſçélérat.
Telle portant mon nom, prend le nom d'aſſaſſine :
J'aſſaſſine par fois, lorſque je me mutine.
Je bois ſouvent en trahiſon,
Quand un fer ouvre ma priſon :
Là je fais mal, ſans en avoir l'envie ;
Là cependant je perds la vie.
J'habite par fois les Forêts,
Comme firent jadis Philoſophes abſtraits ;

Et là je me conſtruis une caverne ſombre,
Où méditant à l'ombre,
Je fais des ouvrages divins,
Pour illuminer les humains.

ÉNIGME XXVI.

J'ai la peau douce, mais fort noire;
Je ſuis bâtie aſſez bizarrement,
Je n'ai de moi que fort peu d'agrément:
Cependant, le pourra-t-on croire?
Je ne ſors pas plutôt d'une ſombre priſon,
Que l'on voit conteſter les yeux & la raiſon,
Pour m'établir de bonne grâce,
Tantôt je ſuis en-haut, tantôt je ſuis en-bas.
Enfin après pluſieurs débats,
Sur un Trône de fleurs, on me donne ma plaçe.
Mais ſi je tombe par diſgrâce,
Ce qui m'arrive aſſez ſouvent,
Autant en emporte le vent.

ÉNIGME XXVII.

Je ſuis de petite figure,
Et de différente façon:
Je plais à Corine, à Manon,
Quoique d'une couleur obſcure.

Je ſuis mince de ma nature:
Mon rang me donne du renom;
Mais on me fait porter le nom
D'une fort vile créature.

Souvent à la Ville, à la Cour,
Je ſuis un enfant de l'Amour,
J'ai droit de baiſer ma maîtreſſe.

On m'inventa pour l'agrément :
Je ſçais exciter la tendreſſe,
Quand on me plaçe proprement.

ÉNIGME XXVIII.

Je ſuis petit de ma nature,
Et puis faire ſouvent ſouffrir les plus puiſſans.
J'annonce toujours le doux temps ;
On me perd quand vient la froidure.
Comme l'Amour, je porte un dard,
Qui fait ſouvent mainte bleſſure.
Je fais trembler Philis ; mais enfin tôt ou tard,
Un cruel ennemi, qui vit de brigandages,
Me tend un piége : hélas ! j'y trouve mon naufrage.

ÉNIGME XXIX.

Ma figure eſt aſſez bizarre.
Un des bouts de mon corps eſt étroit & pointu,
L'autre eſt double & plus étendu.
Pour m'employer, il faut que l'on ſépare
Et qu'on rejoigne deux anneaux.
Mon corps tient le milieu de ces bouts inégaux ;
Il eſt creux, échancré par devant, par derrière.
Je dois mon être à la lumière,
Et cependant je ne ſers que la nuit.
A qui veut s'en paſſer, bien ſouvent il en cuit :

Et ſe ſervant de moi, ſi l'on fait le contraire
De ce que l'on prétendoit faire,
On ſe mèt en courroux, & d'autres fois on rit.
Celui qui commèt cette faute,
En a toujours quelque dépit.
Quand j'ai ſervi, mon corps en-dedans ſe noircit,
Mais c'eſt une noirceur que ſans peine l'on m'ôte.

ÉNIGME XXX.

Bien des gens ſe paſſent de moi ;
Cependant je ſuis néceſſaire.
Ceux qui vous diront le contraire,
Ne ſont pas gens de grand aloi.
Je ne plais guère à la Jeuneſſe.
A la bien élever, lorſque l'on s'intéreſſe,
On la reprend ſouvent à mon ſujèt.
Selon l'occaſion, j'ai la gauche, ou la droite.
C'en eſt aſſez, j'ai fini mon projèt,
Si vous me devinez, vous ſerez bien adroite.

ÉNIGME XXXI.

Mon abſence embarraſſe aſſez toute perſonne,
Qui de mon ſecours a beſoin.
De ſe munir de moi chacun auſſi prend ſoin,
Et la précaution en eſt louable & bonne :
Qui la néglige, s'en repent,
Sur-tout lorſque ſa main, dont mon emploi dépend,
Me cherche en vain où je dois être.

Je vous ai dit beaucoup ſur cela, devinez.
Quoique ſur ce portrait vous me deviez connoître,
Je veux bien ajouter, qu'employé par mon maître,
Je prend le plus fin par le nez.

ÉNIGME XXXII.

Je ſuis un Voyageur d'un ordre tout nouveau,
Sans qu'on en voie en moi ni l'habit ni la mine.
Au milieu des Voleurs, nuit & jour je chemine,
Et ne va jamais mieux que par le vent & l'eau.
Il vaut mieux viſiter deux cents fois ma demeure,
Que, pour chercher ſecours en un beſoin preſſant,
Perdre ſouvent ſa peine, & toujours ſon argent,
Et voir certaines gens ſeulement un quart d'heure.

ÉNIGME XXXIII.

Je me loge ſouvent auprès d'un champ fertile,
Et mon ventre bruyant eſt toujours affamé:
Je n'aime point les bois, ni le lieu renfermé,
Parcequ'en ces endroits je ſerois inutile.

J'ai le corps remuant, une jambe immobile,
Et porte ſur le front un ſigne renommé:
D'un eſprit furieux mon corps eſt animé;
Et mieux je ſuis vêtu, plus je parois habile.

Mon cours eſt inégal, tantôt trop violent,
Tantôt je ſuis conduit d'un eſprit un peu lent;

Ne comptez pas ſur moi, le caprice me guide.

J'ai le pied dans la terre, & j'habite les airs ;
L'eſprit qui me conduit, excite les Hyvers,
Et j'agis pour chaſſer la faim du ventre avide.

ÉNIGME XXXIV.

Ne me prend pas pour une bagatelle ;
Je ſuis grand, mais pourtant j'agis fort rondement ;
Un Gouverneur ſuſpect, & ſouvent infidèle,
Règle mon mouvement.

Ma figure eſt extravagante ;
J'ai les bras plus longs que le corps :
Quand je m'agite & me tourmente,
On feroit contre moi d'inutiles efforts.

Pour m'arrêter ces bras, l'âme la plus hardie,
Quand je les fais agir, ſe glaçeroit d'effroi ;
Et ſi de les ſaiſir il prenoit quelqu'envie,
On verroit ce que c'eſt que s'attaquer à moi.

ÉNIGME XXXV.

On ne voit point dans la Nature
De corps plus petit que le mien ;
Et cependant je fais ſi bien,
Que je ſuis plus fécond qu'aucune créature.
J'aurois trop de fureurs dans les grandes chaleurs ;
L'Hyver eſt deſtiné pour me mettre en uſage.
J'ai l'humeur ſi piquante, & l'eſprit ſi ſauvage,
Que plus on me chérit, plus on verſe de pleurs.

Pour ſe ſervir de moi, qu'on me mette en pouſ-
ſière,
Qu'on emploie à me battre & la nuit & le jour,
Je n'en ſerai pas moins audacieuſe & fière :
Malheur aux gens qui me font trop la cour.

ÉNIGME XXXVI.

Le ſort m'aſſujettit à de grandes miſères.
Quoiqu'il ſoit aſſuré que mes ſœurs & mes frères,
Non plus que moi, n'auront jamais d'enfans,
On n'en voit pas mes biens, ni mes travaux moins
grands.

Porte-faix mal payé des peines que j'endure,
Eſclave d'un Tyran qui me frappe & qui jure,
Toujours les fers aux pieds, toujours la corde au
cou,
Le plus ſouvent je vais je ne ſçais où.

Je n'y vais pas à l'étourdie ;
Serviteur à l'empreſſement,
Malgré le poids ſous qui je plie,
Je vais d'un pas égal, & toujours gravement.

Dans les jours de Cérémonie,
Je ne manque pas d'ornemens :
Les plumes, l'or, la broderie,
Entrent dans mes ajuſtemens ;
Mais je compte pour rien le plus bel équipage,
La nudité me plairoit davantage.

MURCIA,

Déeſſe de la Pareſſe, qui avoit, dit-on, un Temple à Rome, ſur le Mont Aventin : c'étoit la Divinité favorite du beau Sèxe, au rapport de Plutarque ; mais je crois qu'il confond cette Divinité avec Vénus, ſurnommée *Murtia*.

ÉNIGME XXXVII.

Je crois parmi les végétaux ;
Et par une prudence extrême,
Je choiſis les jours les plus chauds,
Pour être utile à ceux que j'aime.

J'évite l'arrière ſaiſon,
Le Printemps n'a rien qui me plaiſe ;
Je laiſſe paſſer ſans façon
Tous les frimats fort à leur aiſe.

J'affecte de paroître tard ;
De bonne heure je me retire,
D'autant qu'à vous parler ſans fard,
Le mauvais temps fait mon martyre.

D'habiles & bons Ouvriers
Trouvent par moi leur nourriture ;
Les Temples tirent leur parure
Du travail qu'ils font à milliers.

Pour le luxe le plus étrange,
Ils travaillent pareillement,
Se moquant de toute louange,
Et de tout blâme également.

Je produis des biens d'autre ſorte,
Que l'on cherche dès le matin ;
Mais de la main qui les emporte,
Il terniſſent le blanc ſatin.

MUSES.

Ces Déeſſes, ſi célèbres chez les Poëtes, étoient filles de Jupiter & de Mnémoſine, dit Héſiode ; quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les Merveilles des Dieux : elles connoiſſoient le paſſé, le préſent & l'avenir, & rien ne réjouiſſoit tant la Cour Céleſte que leurs voix & leurs concèrts. Il n'y eut d'abord que trois *Muſes*, au rapport de Pauſanias, dont le Culte fut établi dans la Grèce par les Aloïdes, qui les nommèrent Mélété, Mnémé, & Acédé ; c'eſt-à-dire, la Mémoire, la Méditation & le Chant, d'où il eſt aiſé de juger qu'en donnant ces noms aux *Muſes*, on ne faiſoit que perſonnifier les trois choſes qui ſervent à compoſer un Poëme. Héſiode eſt le premier qui ait compté neuf *Muſes*.

Varron donne une raiſon ſingulière de

ce nombre de neuf. « La Ville de Sicyone, » dit-il, donna ordre à trois Sculpteurs de » faire chacun trois Statuës des *Muſes*, » pour les mettre au Temple d'Apollon, » & les offrir à ce Dieu, & cela dans » le deſſein de les acheter chez celui » des Sculpteurs qui les auroit le mieux » travaillées. Mais s'étant rencontré que » toutes celles des trois Sculpteurs étoient » également belles, la Ville les acheta » pour les dédier à Apollon. Il a plu à Hé- » ſiode d'impoſer des noms à chacune de » ces Statuës. Ce n'eſt donc pas Jupiter, » continuë Varron, qui a engendré neuf » *Muſes*; mais ce ſont trois Sculpteurs » qui les ont faites. Il ne faut pas dire que » cette Ville avoit ordonné de faire ces » trois Statuës, parceque quelqu'un d'en- » tr'eux les avoit vûës en ſonges, ou par- » cequ'elles s'étoient préſentées à ſes yeux » en ce nombre : mais parcequ'il n'y a que » trois ſortes de Sons & de manière de » chanter; ſçavoir, de la Voix & ſans » inſtrumens : du Souffle avec des trom- » pettes & des flûtes : & de la Pulſation » avec des guittares, des tymbales & d'au- » tres inſtrumens ſemblables. »

Diodore donne encore aux *Muſes* une autre origine. Oſiris, dit-il, aimoit la joie, & prenoit plaiſir au Chant & à la

Danſe ; il avoit toujours avec lui une Troupe de Muſiciens, parmi leſquelles étoient Neuf Filles inſtruites de tous les Arts qui ont quelques rapports à la Muſique ; c'eſt pourquoi les Grècs les ont appellées les Neuf *Muſes* : elles étoient conduites par Apollon, frère du Roi.

M. le Clerc croit que la Fable des *Muſes* vient des Concèrts que Jupiter avoit établis en Crète, & qui étoient compoſées de Neuf Chanteuſes : que ce Dieu n'a paſſé pour le Père des *Muſes*, que parcequ'il eſt le premier parmi les Grècs qui ait eu un Concèrt réglé, & qu'on leur a donné Mnémoſine pour mère, parceque c'eſt la Mémoire qui fournit la matière des Vers & des Poëmes.

L'Opinion commune eſt donc qu'il y a Neuf *Muſes* qu'Héſiode a nommées en cet ordre : Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpſicore, Erato, Polymnie, Uranie & Calliope, la plus ſçavante d'entr'elles. « On les fait préſider, dit encore Diodore, chacune en particulier à » différens Arts ; comme à la Muſique, » à la Poëſie, à la Danſe, aux Chœurs, » à l'Aſtrologie & à pluſieurs autres. Quelques-uns diſent qu'elles ſont Vierges, » parceque les Vertus de l'Éducation ſont » inaltérables. [Il n'y en a preſque pas

» une à qui différens Auteurs n'ayent don-
» né des enfans]. Elles ſont appellées *Mu-*
» *ſes*, d'un mot Grèc qui ſignifie *Expli-*
» *quer les Myſtères*, parcequ'elles ont en-
» ſeigné aux hommes des choſes très-cu-
» rieuſes & très-importantes ; mais qui
» ſont hors de la portée des ignorans. On
» dit que chacun de leurs Noms propres
» renferme une Allégorie particulière.
» *Clio*, par éxemple, a été ainſi appellée,
» parceque ceux qui ſont loués dans les
» Vers, acquièrent une gloire immor-
» telle : *Euterpe*, à cauſe du plaiſir que
» la Poëſie ſçavante procure à ceux qui
» l'écoutent : *Thalie*, pour dire qu'elle
» fleurira à jamais : *Melpomène*, pour ſi-
» gnifier que la Mélodie s'inſinuë juſques
» dans le fond de l'âme des Auditeurs :
» *Terpſicore*, pour marquer le plaiſir que
» ceux qui ont appris les Beaux Arts re-
» tirent de leurs études : *Erato* ſemble
» indiquer que les gens ſçavans s'attirent
» l'eſtime & l'amitié de tout le monde :
» *Polymnie* avertit par ſon nom que plu-
» ſieurs Poëtes ſont devenus illuſtres, par
» le grand nombre d'Hymnes qu'ils ont
» conſacrés aux Dieux. On ſe ſouvient,
» en nommant *Uranie*, que ceux qu'elle
» inſtruit élèvent leurs contemplations &
» leur gloire même juſqu'au Ciel. Enfin

» la belle voix de *Calliope* lui a fait don-
» ner ce nom, pour nous apprendre que
» l'Éloquence charme l'eſprit, & entraîne
» l'approbation des Auditeurs. »

Les *Muſes* furent non-ſeulement ſurnommées Déeſſes, mais elles jouirent encore de tous les Honneurs de la Divinité : on leur offroit des Sacrifices en pluſieurs endroits de la Grèce & de la Macédoine : dans l'Académie d'Athènes elles avoient un Autel, ſur lequel on ſacrifioit ſouvent. Le Mont Hélicon, dans la Béotie, leur étoit conſacré, & les Theſpiens y célébroient chaque année une Fête en l'honneur des *Muſes*, dans laquelle il y avoit des prix pour les Muſiciens. Rome avoit auſſi deux Temples des *Muſes* dans la première région de la Ville, & un autre des Camènes dans la même région. Mais perſonne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de leurs Poëmes, comme des Déeſſes capables de leur inſpirer cet enthouſiaſme, qui eſt ſi eſſentiel à leur Art.

Clio.

Les Muſes, filles de Jupiter, & de la Mémoire, ſont neuf, & elles habitent avec Apollon ſur le Mont Parnaſſe.

Clio, qui eſt la première, préſide à l'Hiſtoire, ſon nom ſignifie *Louer*. Elle eſt couronnée de Laurier, vêtuë ſimplement d'une robe blanche, tient une Trompette, & un Livre appuyé ſur une pierre, ſur laquelle eſt gravé ce Vers de Virgile :

Clio geſta canens tranſacti tempora reddit.

Euterpe.

Le nom de cette ſeconde Muſe ſignifie Joie ou Plaiſir, nom qui eſt alluſif à la douceur perſuaſive de l'Érudition. Elle préſide à la Muſique, on la repréſente vêtuë galamment, couronnée de fleurs, & tenant une Flûte. Près d'elle ſont d'autres inſtrumens à vent, & des papiers de muſique poſés ſur une pierre, ſur laquelle eſt gravé ce Vers de Virgile, *Opuſc. de Muſis.*

Dulciloquis calamos Euterpe flatibus urges.

Thalie.

Cette troiſième Muſe préſide à la Comédie, & à la Poëſie Lyrique. On la repréſente le viſage riant, couronnée de Lierre, tenant un Maſque & une Plume, & chauſſée en brodequins. On lui donne ce Vers de Virgile, *Opuſc. de Muſ.*

Comica laſcivo gaudet ſermone Thalia.

Melpomène.

Celle-ci préſide à la Tragédie, ainſi que l'explique ce Vers :

Melpomene tragico proclamat mœſta boatu.

On la peint d'aſpect impoſant, vêtuë à l'Héroïque, & tenant un ſcèptre & un poignard ; elle a près d'elle différentes ſortes de Couronnes. Eſchile fut le premier qui lui donna le Cothurne, ſelon Horace, *Art. Poët.*

Poſt hunc, perſonæ, pallæque pepertor honeſtæ
Æſchilus, & modicis inſtravit pulpita tignis :
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Polymnie.

Cette cinquième préſide à la Réthorique ; on la repréſente vêtuë de blanc, & en action de haranguer. Les perles & autres bijoux qui ornent ſa coëffure, ſont alluſives à la Richeſſe de l'Érudition des Orateurs, & à l'abondance de Mémoire qui leur convient ; le nom de cette Muſe étant compoſé de deux mots Grècs qui ſignifient *Beaucoup de Mémoire*, qui eſt la qualité néceſſaire à l'Orateur. Elle tient un Livre ouvert où eſt écrit *Suadere* ; on

lui donne pour inſcription ce Vers de Virgile :

Signat cuncta manu, loquitur Polymnia geſtu.

ÉRATO.

Le nom de cette ſixième Muſe ſignifie *Amour*, elle préſide à la Poëſie tendre. Ovide, dans ſon Liv. 2. de *l'Art d'aimer*, dit :

Nunc Erato, nam tu nomen amoris habes.

Elle a une draperie légère, & une couronne de Mirte & de Roſes ; elle jouë de la Lyre, & un Amour eſt attentif à l'écouter.

Plectra gerens Erato ſaltat pede, carmine, vultu.

TERPSICORE.

Elle préſide à la Danſe. On l'habille légèrement & galamment, ſa coëffure eſt une toque ornée de plumes de diverſes couleurs ; elle eſt en action de danſer, tenant une guittare ſur l'autorité de ce Vers d'Auſone :

Terpſichore affectus cytharis movet, imperat, auget.

URANIE.

Le nom de cette Muſe ſignifie *Ciel*,

elle préſide à l'Aſtronomie, ainſi on la repréſente dans une attitude de Contemplation, ayant une couronne d'Étoiles, & s'appuyant ſur un Globe, ſa robe eſt d'azur parſemée d'Étoiles. Virgile dit :

Uranie Cœli motus ſcrutantur, & Aſtra.

Calliope.

Cette neuvième Muſe, que le Poëte Héſiode place la première entre ſes Sœurs, & qu'Homère nomme *Deam Clamantem*, préſide à la Poëſie Héroïque. Elle eſt couronnée de Laurier, tient une Trompette, & s'appuie ſur l'Iliade, l'Odiſſée & l'Énéïde. Virgile dit :

Carmina Calliope libris heroïca mandat.

Musique.

Je chaſſe la Mélancolie,
Et calme la douleur des maux les plus aigus ;
Les doux effets de l'Harmonie
Approchent de ceux de Bacchus.

On repréſente la *Muſique* en action d'écrire ſur un papier règlé, lequel eſt poſé ſur une enclume. Cet Attribut ſignifie qu'Aviane s'eſt ſervi des ſons différens que l'Enclume rend lorſqu'elle eſt frappée en

divers endroits, pour en tirer les différens tons de la *Muſique*. Sa couronne eſt enrichie de ſept diamans, leſquels ſont alluſifs aux ſept tons de la Muſique. La Lire & les Balances qui ſont à ſes pieds, ſignifient que l'Harmonie doit être juſte dans ſes proportions.

La *Muſique* ſe diviſe en Théorie, qui recherche la propriété des ſons, & le rapport qu'ils ont entr'eux; & en Pratique, qui enſeigne la compoſition des Chants, & la manière de les éxécuter.

Énigme XXXVIII.

Je ſuis vieille & pleine d'appas,
Et quoique noire, je ſuis belle.
Tel qui me pourroit voir où ſon plaiſir l'appelle,
Pour cela ne me connoît pas.
Je ſuis quinteuſe, & m'en fais un honneur.
On me voit dans la règle obſerver le ſilence;
Je l'impoſe aux humains, & fais du bruit en France:
Je fais voir en mes traits des ſignes de valeur;
Je ſuis peu ſans l'Amour, l'Amour eſt peu ſans moi.
Mais pour le déclarer, il faut bien des meſures.
Mes ſoupirs ſont diſcrèts, mes paroles ſont pures:
Enfin de point en point je ſuis du goût du Roi.

Myrte.

Arbriſſeau odorant & toujours verd, il

étoit consacré à Vénus, parcequ'il lui avoit été un jour d'un grand secours. La Déesse étant sur le bord de la Mer, dit Ovide, occupée à sécher ses beaux cheveux qu'elle avoit mouillés dans le bain, apperçut de loin des Satyres, troupe pétulante & qui ne respecte personne; aussi-tôt elle alla se cacher sous des *Myrtes* touffus, qui la dérobèrent parfaitement à tous les yeux. En mémoire de cet évènement elle affectionna cet Arbrisseau, & voulut que les Dames, dans le bain, fussent couronnées de *Myrte*.

Mysies.

Fêtes en l'honneur de Cérès, qui se célébroient durant trois jours; au troisième les femmes chassoient du Temple de la Déesse les hommes & les chiens, & s'y renfermoient pendant la journée avec les chiennes.

Mythologie.

C'est le nom que l'on a donné à la Théologie des Païens, par laquelle on connoît les superstitions & les Divinités de la Fable. On la personnifie par une femme vêtuë moitié à l'Égyptienne & moitié à la Grecque. Elle déploie un papier, sur lequel est tracé une espèce d'Arbre généa-

logique des Dieux du Paganiſme, ils y ſont indiqués par leurs noms placés par ordre, ou par les Attributs que la Sçience Mythologique leur donne pour les caractériſer; ainſi la Faux, le Foudre, le Trident, le Caducée, &c. déſignent Saturne, Jupiter, Neptune, Mercure, & ainſi des autres Dieux; de même que le Lion, les Colombes, le Paon, l'Égide, &c. caractériſent Cybèle, Vénus, Junon, Minerve, & ainſi des autres Déeſſes.

Mythos, ou la Fable.

Dans l'Apothéoſe d'Homère, la *Fable* eſt perſonnifiée en un jeune garçon qui aſſiſte à un ſacrifice en qualité de Camille, tenant d'une main une Préféricule, & de l'autre une Patène.

N.

Lettre conſonne liquide : la treizième de l'Alphabèt.

C'étoit chez les Anciens une Lettre Numérale qui ſignifioit neuf cents, ſuivant ce Vers de Baronius :

N. quoque nongintos numero demonſtrat habendos.

Et quand on mettoit une ligne au-deſſus, $\overline{N}$ ſignifioit quatre-vingt-dix mille.

ÉNIGME XXXIX.

Je ſuis dans le milieu du monde,
J'ai quatre pieds dans un tonneau ;
Je ne ſuis point en terre, encore moins dans l'eau,
Et cependant je ſuis dans l'onde.

Je dis fort ſouvent non, & ne dis jamais oüi :
Je ſuis en même temps la tête d'une anguille,
Et la queuë au ſerpent ;
Jamais pourtant je ne fretille :
Or devinez mon ſort plaiſant.

NÆNIA,

Déeſſe des Funérailles, qui étoit particulièrement honorée aux Funérailles des Vieillards. On ne commençoit à l'invoquer que lorſque le malade entroit en agonie. Elle avoit un petit Temple hors des murs de Rome. On appelloit ainſi *Nænia* ou *Næniæ*, les Chanſons de deuil, les Airs lugubres qu'on jouoit dans la Pompe des Funérailles. Ces Chanſons, où l'on exprimoit la douleur des perſonnes vivantes, à la mort de leurs proches, étoient ordinairement pleines de niaiſeries & de bagatelles : c'eſt ce qui a fait que *Nænia* eſt ſouvent pris pour bagatelle dans les Auteurs.

NAÏADES.

C'étoient les Nymphes qui préſidoient aux Fontaines & aux Rivières : on les peint aſſez ordinairement verſant l'eau d'un pot, ou tenant une coquille à la main. On leur offroit des Sacrifices : c'étoient quelquefois des Chèvres & des Agneaux qu'on leur immoloit, avec des Libations de vin, de miel & d'huile ; plus ſouvent on ſe contentoit de leur préſenter du lait, des fruits & des fleurs. Mais ce n'étoient que des Divinités Champêtres, dont le Culte ne s'étendoit pas juſqu'aux Villes.

Nonnus dit que les *Naïades* étoient mères des Satyres. Priape avoit auſſi une *Naïade* pour mère.

NAPÉES,

Nymphes qui préſidoient aux Forêts & aux Collines. Voſſius croit qu'elles étoient les Nymphes des Vallées ſeulement, parcequ'il tire leur nom d'un mot grec qui ſignifie *Lieu Humide* ; tels que ſont les Vallées. On leur rendoit à-peu-près le même Culte qu'aux Naïades.

NARCISSE,

Jeune homme d'une grande beauté,

étoit fils du Fleuve Céphiſe & de la Nymphe Liriope ; c'eſt-à-dire, de quelque habitant des environs de ce Fleuve qui eſt en Béotie. Il ſe miroit ſans ceſſe dans une Fontaine, & ne comprenant pas que ce qu'il voyoit n'étoit autre choſe que ſon ombre, devenu amoureux de ſa propre perſonne ſans le ſçavoir, il ſe laiſſa conſumer d'amour & de deſirs ſur le bord de cette Fontaine. Comme il n'avoit marqué que du mépris pour toutes les femmes qui avoient conçu de la tendreſſe pour lui, on dit que c'étoit l'Amour lui-même qui s'étoit vengé de ſon indifférence, en le rendant amoureux de lui-même. Cette Folie l'accompagna, dit la Fable, juſques dans les Enfers, où il ſe regarde encore dans les eaux du Styx. Pauſanias ajoute au récit de la Fable : « C'eſt un conte qui » me paroît peu vraiſemblable. Quelle » apparence qu'un homme ſoit aſſez privé » de ſens pour être épris de lui-même, » comme on l'eſt d'un autre, & qu'il ne » ſçache pas diſtinguer l'ombre d'avec le » corps ? Auſſi y a-t-il une autre tradition, » moins connuë à la vérité, mais qui a » pourtant ſes Partiſans & ſes Auteurs. » On dit que *Narciſſe* avoit une ſœur ju- » melle qui lui reſſembloit parfaitement, » c'étoit même air de viſage, même che-

» velure, ſouvent même ils s'habilloient » l'un comme l'autre, & chaſſoient en- » ſemble. *Narciſſe* devint amoureux de ſa » ſœur; mais il eut le malheur de la per- » dre. Après cette affliction, livré à la » Mélancolie, il venoit ſur le bord d'une » Fontaine, dont l'eau étoit comme un » miroir, où il prenoit plaiſir à ſe con- » templer, non qu'il ne ſçut bien que c'é- » toit ſon ombre qu'il voyoit, mais en la » voyant, il croyoit voir ſa Sœur, & c'é- » toit une conſolation pour lui.... Quant » à ces fleurs qu'on appelle *Narciſſes*, el- » les ſont plus anciennes que cette aven- » ture: car long-temps avant que *Narciſſe* » le Theſpien fut né, la fille de Cérès » cueilloit des fleurs dans une prairie lorſ- » qu'elle fut enlevée par Pluton, & ces » fleurs qu'elle cueilloit, & dont Pluton ſe » ſervit pour la tromper, c'étoient, ſelon » Pamphus, des Narciſſes & non des Vio- » lettes. » Ovide dit que *Narciſſe* fut changé en cette Fleur qui porte ſon nom. Peut-être ce jeune homme a-t-il été appellé *Narciſſe*, pour marquer que ſa paſſion lui avoit ôté tout ſentiment, l'avoit entièrement deſſéché & fait mourir.

NARCISSE,

Fleur chérie des Divinités Infernales.

On offroit aux Furies des Couronnes & des Guirlandes de *Narciſſe*, parceque ſelon le Commentateur d'Homère, les Furies engourdiſſoient les ſçélérats, ſelon l'Étymologie du mot de *Narciſſe*.

NASCION,

Déeſſe qui préſidoit à la naiſſance des Enfans : on l'invoquoit au moment qu'ils voyoient le jour. Les femmes dans leurs couches avoient auſſi recours à elle.

NATURE.

Chez les Poëtes, la *Nature* eſt tantôt mère, tantôt fille, & tantôt compagne de Jupiter. La *Nature* étoit perſonnifiée par les Symboles d'Éphèſe. Les anciens Philoſophes croyoient que la *Nature* étoit le Dieu de l'Univers, ou l'aſſemblage de tous les Êtres.

La *Nature* étant l'aſſemblage & la perpétuation de tous les êtres créés; elle ſe repréſente par une jeune femme, dont la partie inférieure eſt priſe dans une gaine, qui eſt ornée de différentes ſortes d'Animaux Terreſtres, & ſur ſes bras qui ſont étendus, ſont diverſes ſortes d'Oiſeaux; elle a pluſieurs Mamelles pleines de lait. Sa tête couverte d'un voile, ſignifie, ſe-

lon l'Opinion des Égyptiens, que les plus parfaits ſecrèts de la *Nature* ſont réſervés au Créateur.

De cent êtres divers les formes différentes
Sont comme autant d'habits dont je change toujours.
La matière eſt toujours conſtante;
Mais la forme périt, quand elle a fait ſon cours.

La *Nature* eſt auſſi repréſentée ſous la figure d'une femme nuë, ſelon le Principe d'Ariſtote, qui la diviſe en actif & en paſſif; dont l'un s'appelle Forme, & l'autre Matière. L'Actif eſt exprimé par les Mamelles de cette femme qui ſont pleines de lait, ce qui fait former la Matière; le Paſſif ſe repréſente par le Vautour qu'elle tient ſur ſa main droite, Oiſeau fort glouton, étant certain que par la Matière qui ſe meut & s'altère, ſont détruites peu-à-peu toutes les choſes corruptibles.

NATURE ET NOURRITURE.

Ne te promèts pas tant des ſoins de la NATURE,
Il faut que ton travail accompagne le ſien.
Le Champ le plus fertile a beſoin de Culture;
Et ſi le Laboureur ne l'enſemence bien,
Il ne recueille rien.

Cet Emblême nous repréſente trois figures. La première, c'eſt Mère *Nature* qui vient repréſenter avec une pudeur extrême, ſa foibleſſe à la Sageſſe, en lui montrant qu'elle eſt à demi-nuë : elle reçoit une réponſe favorable, & parle à la Déeſſe des Arts & des Sçiences. Elles raſſurent cette infortunée, lui échauffent le cœur, lui inſpirent la force, lui apprennent l'Uſage des Armes, & lui promettent de ne la point abandonner qu'elle n'ait vaincu ſes ennemis. C'eſt ainſi que la *Nature* commence, & la *Nourriture* achève.

NATURE RÈGLE NOS DESIRS.

Les Loix qui règlent nos plaiſirs,
Ne ſont point des Loix inhumaines :
La NATURE & le Ciel ne bornent nos deſirs,
Qu'afin de terminer nos peines.

Cette figure repréſente une Bonne Mère, qui donne à ſes enfans chacun ſuivant ſes deſirs ; elle eſt la Lieutenante de la Providence, qui a tout fait avec Poid, Nombre & Meſure. Elle a gravé dans le cœur une Loi ſecrete & une Règle cachée, avec leſquelles il lui eſt impoſſible de faillir ; à moins que la Corruption des mœurs n'y vienne faire du dégât.

NAVIGATION.

Elle eſt appuyée ſur un Timon de Navire, tient une grande Voile, dont une partie flotte au gré des vents. Elle conſidère un Milan qui vole au-deſſus d'un Vaiſſeau qui vogue à pleine voile ſur la mèr.

Selon Pline, c'eſt par l'obſervation des divers mouvemens de la queuë de cet Oiſeau, que les Anciens tentèrent de diriger le Timon des Vaiſſeaux, ce qui ayant réuſſi, ils ont fait du Milan le Hiéroglyphe de la *Navigation* : ainſi que le dit Pier. Valérien en ſon *lieu*, *page* 130. *Édit. de* 1568.

NAVIRE,

Ordre d'une Chevalerie, appellé autrement l'*Ordre d'Outremèr*, ou *du Double Croiſſant*; qui, ſi l'on en veut croire *Favin*, Auteur du Théâtre d'Honneur & de Chevalerie, fut inſtitué en 1269, par le Roi S. *Louis*, pour encourager les Seigneurs de France, par cette marque d'honneur, à faire le Voyage d'Outremèr.

Le Collier de cet Ordre étoit entrelâçé de Coquilles & de doubles Croiſſans, avec un Navire qui pendoit au bout. Le *Navire* & les Coquilles repréſentoient le

voyage par mèr ; & les Croiſſans montroient que cette entrepriſe étoit pour combattre les Infidèles, qui portent pour Armes le Croiſſant. Voilà ce que dit Favin ; mais d'autres Écrivains aſſurent que S. Louis n'a inſtitué aucun Ordre de Chevalerie.

Énigme XL.

Ce qui me donne la naiſſance,
Habite Vallons & Côteaux.
J'ai des frères en abondance,
Mais la plûpart en grandeur inégaux.
Nul travail n'eſt égal au nôtre.
Nous courons dans tout l'Univers ;
Et jamais on ne vit, par voyages divers,
Des frères ſi ſouvent éloignés l'un de l'autre.
Nous ſommes quelquefois au milieu des combats,
Attaqués, défendus par de vaillans Soldats ;
Mais de leurs plus grands coups nous bravons la furie.
Nous n'avons que deux ennemis ;
A chacun d'eux nous ſommes tous ſoumis :
Quand l'un a le deſſus, ce n'eſt point raillerie,
Il ne faut plus nous ſecourir,
Il faut périr.

Nausicaa,

Fille d'Alcinoüs, Roi des Phéaciens, étoit, dit Homère, parfaitement ſembla-

ble aux Déeſſes, & par les qualités de l'eſprit & par celles du corps. Minerve lui inſpira pendant la nuit, d'aller le lendemain matin à la rivière avec ſes femmes, pour y laver ſes robes & ſes habits. Ulyſſe qui venoit d'échapper ſeul à un naufrage, ayant pris terre dans l'Iſle des Phéaciens, s'étoit couché ſur le bord du Fleuve, & accablé de laſſitude, il s'y étoit endormi. Au bruit que firent les femmes de *Nauſicaa*, il ſe réveilla; mais il étoit tout nud & ſi défiguré par l'écume de la mèr, que les Compagnes de la Princeſſe en furent épouvantées & prirent la fuite. Pour *Nauſicaa*, raſſurée par Minerve, elle l'attendit ſans s'ébranler. Ulyſſe lui adreſſe la parole de loin, lui demande des habits pour ſe couvrir, & la prie de lui enſeigner le chemin de la Ville. *Nauſicaa* rappelle ſes femmes, envoie des habits à Ulyſſe, & le conduit elle-même au Palais du Roi ſon Père; mais elle lui conſeille, en approchant de la Ville, de ſe ſéparer d'elle, & de ne la ſuivre que de loin, pour prévenir les médiſances, ſi on le voyoit avec elle. Ulyſſe n'arrive au Palais que ſur le ſoir, il eſt préſenté au Roi par *Nauſicaa*, qui ſur ſa bonne mine, avoit pris des ſentimens très-favorables pour lui. « Plut à Jupiter, diſoit-elle à ſes

» femmes, que le mari qu'il me deſtine » fut fait comme cet étranger, qu'il vou- » lut s'établir dans cette Iſle, & qu'il s'y » trouvât heureux. » Quelques Auteurs ont dit qu'elle épouſa Télemaque, fils d'Ulyſſe, & qu'elle en eut un fils.

Nautès,

Un des Compagnons d'Énée. Minerve lui avoit inſpiré la Sageſſe, dit Virgile, & avoit pris elle-même la peine de l'inſtruire. C'étoit à lui que la garde du Palladium avoit été confiée ; & Diomède, après l'avoir enlevé, craignant la colère de Minerve, rendit ſa Statuë à *Nautès*, qui la tranſporta en Italie. C'eſt pourquoi ſes deſcendans furent toujours chargés du ſoin de veiller à la garde de ce Tréſor ; & du temps d'Auguſte, ils jouiſſoient des mêmes honneurs. Ce *Nautès* paſſoit auſſi pour Devin. Lorſque les Vaiſſeaux d'Énée furent brûlés au Port en Italie, *Nautès* avertit Énée, que ce malheur étoit arrivé par la haine de Junon, qui vouloit empêcher les Troyens d'aborder en Italie, & l'exhorta à tenir ferme contre la mauvaiſe fortune.

Néalèès,

Peintre célèbre de l'Antiquité : c'eſt de

lui que Pline raconte cet heureux trait du Hasard. *Néalées* ayant peint un Cheval dans un de ses Tableaux, & ne pouvant venir à bout de représenter à son gré l'écume qui sort de la bouche de cet animal, lorsqu'il est échauffé, jetta de dépit le pinceau sur son ouvrage. Il vit avec surprise, qu'en un moment le Hasard avoit produit ce que son Art n'avoit pu éxécuter en beaucoup de temps. On a dit la même chose de Protogène, qui vouloit peindre l'écume qui sort de la gueule d'un Chien en colère.

NÉALÉNIA,

Divinité dont on a trouvé plusieurs Statuës dans l'Isle de Valcheren en Zélande, en 1646, avec des Inscriptions qui ont appris son nom. Elle est tantôt assise, tantôt debout, un air toujours jeune, avec un habillement qui la couvre depuis les pieds jusqu'à la tête. Les Symboles qui l'environnent, sont ordinairement une Corne d'Abondance, des Fruits qu'elle porte sur son giron, un Panier, un Chien. On a trouvé des Monumens de cette Déesse en France, en Angleterre, en Italie, & en Allemagne. Les uns ont cru que *Néalénia* n'étoit autre que la Lune, ou du moins la nouvelle Lune. Mais quel

rapport y a-t-il de ſes Symboles avec la Lune ? D'autres, que c'eſt une des Déeſſes Mères, Divinités champêtres, auxquelles conviennent bien tous les Symboles qui accompagnent les Statuës de la Déeſſe. Neptune ſe trouve quelquefois joint à cette Déeſſe ; ce qui fait croire auſſi que c'étoit une Divinité de la Mèr, ou qu'on invoquoit pour avoir une heureuſe Navigation.

Énigme XLI.

Celui qui créa tout, ne me fit pourtant point ;
Et l'homme, cet ouvrage accompli de tout point,
N'égale pas encore mon ancienne naiſſance.

Je ſuis avec le pauvre, ainſi qu'avec le Roi ;
Aveugle, je les ſuis avec grande aſſurance,
Sans qu'ils s'embarraſſent de moi.

Quoique je ſois ſans yeux, je donne des lumières,
Auxquelles les Sçavans ont très-ſouvent recours,
Leur étant néceſſaires
Pour bien régler leurs jours.

Néanthus,

Fils de Pithacus, Tyran de Lesbos, ayant acheté des Prêtres d'Apollon la Lyre d'Orphée, qui avoit été dépoſée dans le Temple du Dieu, crut qu'il n'y avoit qu'à la toucher, pour attirer les Arbres & les

Rochers; mais il y réuſſit ſi mal, que les Chiens du lieu où il jouoit, ſe jettèrent ſur lui, & le mirent en pièces.

NÉCESSITÉ.

Il y avoit dans la Citadelle de Corinthe un petit Temple dédié à la *Néceſſité* & à la Violence, dans lequel il n'étoit permis à perſonne d'entrer, qu'aux Miniſtres de ces Déeſſes. La *Néceſſité* eſt ſouvent priſe, chez les Poëtes, pour le Deſtin, la Fatalité, à qui tout obéit. C'eſt en ce ſens qu'ils ont dit, que les Parques étoient les Filles de la fatale *Néceſſité*. Les Dieux mêmes lui étoient aſſujettis.

Cette *Néceſſité* du Paganiſme eſt fille de la Fortune, dont la Puiſſance, ſelon les Anciens, s'étendoit juſques ſur les Dieux mêmes. Elle ſe peint aſſiſe par une femme plaçée au milieu d'un Temple, qui eſt alluſif à celui qu'on lui dédia à Corinthe, dans lequel il n'étoit permis qu'à ſes Prêtreſſes d'entrer. On lui donnoit des Mains de Bronze, avec leſquelles elle tenoit un Marteau, & des Clous de diamant.

Les Romains avoient entre eux ce Proverbe, parlant de quelque affaire où l'on ne voyoit plus de conſeil à prendre : *Le Clou eſt enfoncé.*

Je ne reconnois point de Loi ;
Je ſuis moi-même une Loi ſouveraine :
Je gouverne ou plutôt j'entraîne
Tous ceux qui dépendent de moi.

NÉCESSITÉ, MÈRE D'INVENTION.

La *Néceſſité* nous fournit des moyens auxquels l'on ne ſonge pas. Le Corbeau, dont Pline nous parle, nous en fournit un éxemple. Un Corbeau étant preſſé de la ſoif, voyant de l'eau dans un vaſe où il ne pouvoit puiſer, y porta tant de pierres, qu'il fit venir l'eau à ſa portée, & y ſatisfit ſa ſoif. Cet éxemple fait voir que *Néceſſité* eſt *Mère d'Invention*.

NÉCROMANTIE,

Art déteſtable, par lequel on prétendoit communiquer avec les Démons, & évoquer les Morts. La Pythoniſſe fit paroître l'âme de Samuel à Saül par l'Art de la *Nécromantie*, dit un Commentateur de l'Écriture Sainte.

NECTAR.

C'eſt le nom que les Poëtes donnent à la Boiſſon des Dieux. Ganimède fut enlevé pour verſer le *Nectar* à Jupiter. Quand on avoit fait l'Apothéoſe de quel-

qu'un, on disoit qu'il buvoit alors le *Nectar* dans la Coupe des Dieux.

ÉNIGME XLII.

Ma naissance est assez commune,
J'ai la peau délicate & brune,
Mon cœur très-insensible est dur & partagé.
Il ne s'est jamais affligé
De me voir aux ardeurs du Soleil exposée.
Chacun me trouve disposée,
Quand il veut me toucher, à le bien reçevoir.
Ne diroit-on pas, à me voir,
Qu'à règner je suis destinée,
Nature m'ayant couronnée ?
Lorsque j'agis, c'est lentement ;
On n'oseroit honnêtement
Se plaindre du mal que je donne.
A quelques-uns je fais du bien ;
Et je commence d'être bonne,
Lorsque je me dispose à ne valoir plus rien.

NÉGLIGENCE.

Cette Fille de la Paresse se peint mal-vêtuë, mal-coëffée, & couchée nonchalamment, tenant un Horloge à sable renversé. La Tortuë, qui est auprès d'elle, est l'Emblême de la Lenteur.

Énigme XLIII.

Mon état éblouit le plus noble des ſens ;
Il faut me preſſer pour me faire :
Si celui qui me tient, me preſſe trop long-temps,
Je redeviens ma propre mère.

Némée.

Dans une Forêt auprès de *Némée*, étoit, diſoit-on, un Lion d'une groſſeur prodigieuſe, qui faiſoit d'horribles dégâts dans tout le Pays. Hercule, envoyé à l'âge de ſeize ans pour garder ſes troupeaux, attaqua ce Lyon : il épuiſa ſon carquois contre cet Animal, dont la peau étoit impénétrable, & il briſa ſur lui ſa maſſuë couverte de fer, ou toute de fer, ſelon quelques-uns. Enfin, après avoir fait tous ſes efforts inutilement, il ſaiſit ce Lyon, le déchira de ſes mains, & lui enleva avec ſes ongles la peau, qui ſervit depuis de Bouclier & de Vêtement à ce Héros.

Néméens.

Les Jeux *Néméens* étoient entre les plus fameux Jeux de la Grèce ; ils furent inſtitués, dit-on, par Hercule, après qu'il eut tué le Lion de Némée, & en mémoire de ſa victoire. Pauſanias dit que ce fut

Adraſte, un des ſept chefs de la première guerre de Thèbes, qui en fut l'auteur. D'autres racontent que ce fut pour honorer la Mémoire du jeune Ophelte ou Alchemore, fils de Lycurgue, que les ſept Chefs Argiens célébrèrent ces Jeux. D'autres enfin prétendent qu'ils furent conſacrés à Jupiter *Néméen*. Quelle qu'ait été leur origine, il eſt certain qu'on les célébra long-temps dans la Grèce de trois ans en trois ans : c'étoient les Argiens qui les faiſoient faire à leurs dépens dans la Forêt de Némée, & qui en étoient les Juges. Ils jugeoient, dit-on, en habits de deuil, pour marquer l'origine de ces Jeux. Il n'y eut d'abord que deux éxercices, l'Équeſtre & le Gymnique ; on y admit enſuite les cinq ſortes de combats, comme dans les autres Jeux. Les Vainqueurs au commencement étoient couronnés d'Olive ; ce qui dura juſqu'au temps des guerres contre les Mèdes. Un échèc, que les Argiens reçurent dans cette guerre, fit changer l'Olive en Hache, herbe funèbre. C'eſt pourquoi les Jeux *Néméens* ont paſſé pour des Jeux funèbres.

Némèses,

Divinités qui, ſelon Hygin, étoient filles de l'Érèbe & de la Nuit. Pauſanias

raconte qu'Aléxandre le Grand, en chaſſant ſur le *M*ont Pagus, fut conduit par la chaſſe même près du Temple des *Némèſes* : fatigué qu'il étoit, & trouvant une plaçe ſur le bord d'une Fontaine, il ſe coucha auprès & s'endormit. Là, durant ſon ſommeil, les *Némèſes* s'étant apparuës à lui, elles lui ordonnèrent de bâtir une Ville en ce lieu même, & d'y transférer les habitans de Smyrne. Ces Peuples en ayant été avertis, envoyèrent auſſi-tôt à Claros, pour conſulter l'Oracle ſur ce qu'ils avoient à faire : la réponſe fut, qu'ils ſeroient très-heureux, s'ils alloient habiter le Mont Pagus au-delà du Mélès; c'eſt pourquoi ils changèrent volontiers de demeure. On croit que les *Némèſes* étoient les mêmes que les Euménides. On les repréſentoit avec des aîles, & elles étoient en grande vénération à Smyrne.

Némésis,

Etoit, ſelon Héſiode, fille de l'Océan & de la Nuit; &, ſelon Hygin, fille de la Juſtice. Elle étoit prépoſée pour conſidérer les actions humaines, venger l'Impiété, & récompenſer les actions vertueuſes. Elle étoit, dit Ammien Marcellin, l'arbitre dans toutes les affaires, & fille de la Juſtice : elle avoit l'œil à tout

ce qui ſe faiſoit ſur la terre. L'Antiquité lui donna des aîles, qui marquoient la vîteſſe avec laquelle elle ſuivoit tous les hommes, pour éxaminer leurs actions. On la peignoit auſſi avec une Rouë, pour marquer qu'elle couroit, pour ainſi dire, par-tout, pour obſerver tout ce qui ſe paſſoit dans l'Univers.

Néméſis avoit à Rhamnus, Bourg de l'Attique, un Temple célèbre. « C'eſt de » toutes les Divinités celle qui s'irrite le » plus de l'inſolence des hommes, dit » Pauſanias, qui ajoute : On dit que ſa » colère ſe fit ſur-tout ſentir aux Perſes » qui débarquèrent à *M*arathon. Ces Bar- » bares, fiers de leur puiſſance, mépri- » ſoient les forces d'Athènes, & croyant » marcher à une victoire certaine, ils » avoient déja fait venir du marbre de » Pâros, pour ériger un Trophée ſur le » champ de Bataille ; mais ce marbre ſer- » vit à un uſage bien différent. Phydias » l'employa à une Statuë de *Néméſis*, qui » fut élevée à Rhamnus. La Déeſſe a ſur » la tête une Couronne ſurmontée de Cerfs » & de petites Victoires ; elle tient de ſa » main gauche une branche de Pommier, » & de la droite une Coupe, où ſont re- » préſentés des Éthiopiens. »

La Statuë de *Néméſis* Rhamnuſia étoit

d'une grande beauté : elle avoit dix coudées de haut d'une ſeule pierre. Pline dit que le Sculpteur l'avoit d'abord faite pour une Vénus : que deux Diſciples de Phydias, Agoracrite & Alcamène, avoient tous deux travaillé à l'envi à faire une Vénus pour Athènes. Quand les Statuës furent finies, les Athéniens, pour favoriſer Alcamène leur concitoyen, donnèrent la préférence à ſa Statuë ſur celle d'Agoracrite, Parien, quoique ce dernier eût mieux réuſſi que l'autre. Agoracrite, indigné de cette injuſtice, la vendit, à condition qu'elle ne ſeroit point dans Athènes, & qu'elle porteroit le nom de *Néméſis*. Elle fut plaçée à Rhamnus.

NÉOCORES.

C'étoit, chez les Grècs, ce que nous appellons aujourd'hui Sacriſtains ; ceux qui avoient ſoin d'orner les Temples, & de tenir en bon état tous les Uſtenſiles des Sacrifices : dans la ſuite des temps, cet office devint très-conſidérable. Selon M. Saillant, les *Néocores* au commencement n'avoient ſoin que de balayer les Temples : montant enſuite à un degré plus haut, ils en eurent la garde. Ils parvinrent enfin à de plus hautes dignités ; ils ſacrifioient pour le ſalut des Empereurs,

comme étant honorés du ſouverain Sacerdoce. On trouve des *Néocores* avec le titre de Prytane, nom de Gouvernement, & avec celui d'Agonothère, qui diſtribuoit les Prix dans les grands Jeux publics. Des Villes mêmes, ſur-tout celles où il y avoit quelque Temple fameux, comme Éphèſe, Smyrne, Pergame, Magnéſie, prirent la qualité de *Néocores*.

NÉPENTHÈS,

Plante d'Égypte, dont Homère dit qu'Hélène ſe ſervit pour charmer la mélancolie de ſes Hôtes, & leur faire oublier leurs chagrins. Télémaque étant à table chez Ménélas, & entendant parler des aventures de ſon père Ulyſſe, ſe mit à pleurer, & tous les Convives en firent de même. La belle Hélène, pour ramener la joie, » s'aviſa, dit le Poëte, d'une » choſe qui fut d'un grand ſecours. Elle » mêla dans le vin qu'on ſervoit à table, » *une poudre qui aſſoupiſſoit le deuil, calmoit la colère, & faiſoit oublier tous les* » *maux*. Celui qui en avoit pris dans ſa » boiſſon, n'auroit pas verſé une ſeule » larme dans toute la journée, quand » même ſon père & ſa mère ſeroient » morts, qu'on auroit tué en ſa préſence

» ſon fils unique, & qu'il l'auroit vû de » ſes propres yeux. Telle étoit la vertu de » cette Drogue que lui avoit donnée Po- » lydamna, femme de Thonis, Roi d'É- » gypte..... Après qu'Hélène eut mêlé » cette merveilleuſe Drogue dans le vin, » elle dit aux Conviés : Le grand Jupiter » mêle la vie des hommes de biens & de » maux, comme il lui plaît, car ſa puiſ- » ſance eſt ſans bornes : c'eſt pourquoi » jouiſſez maintenant du plaiſir de la Ta- » ble, & divertiſſez-vous à faire des Hiſ- » toires qui puiſſent vous amuſer ; je vais » vous en donner l'éxemple, &c. » Il faut remarquer que *Népenthès* n'eſt pas le nom de la Plante, mais une épithète qui ſignifie Remède contre la Triſteſſe & la Douleur.

Neptune,

Étoit, ſelon Héſiode, fils de Saturne & de Rhéa, & frère de Jupiter & de Pluton. Rhéa ayant accouché de *Neptune*, le cacha dans une bergerie de l'Arcadie, & fit accroire enſuite à Saturne qu'elle avoit mis au monde un Poulain, qu'elle lui donna à dévorer. Pauſanias, en racontant cette Fable, ajoute ces mots remarquables, qui nous apprennent comment penſoient les gens ſenſés du Paganiſme. « Au-

» trefois, dit-il, lorſque j'avois à rapporter de ces ſortes de Fables inventées par » les Grècs, je les trouvois ridicules & » pitoyables; mais à préſent j'en juge autrement. Je crois que les Sages de la » Grèce nous ont caché d'importantes vérités ſous des Énigmes, & que ce que » l'on dit de *Neptune* eſt de cette nature. » Quoi qu'il en ſoit, pour ce qui regarde » les Dieux, il faut s'en tenir à ce qui eſt » établi, & en parler comme le commun » des hommes en parlent. »

Neptune fut un des Princes Titans, qui dans le partage que les trois frères firent de l'Univers, c'eſt-à-dire, du vaſte Empire des Titans, eut pour ſon lot la Mèr, les Iſles, & tous les lieux qui en ſont proche : c'eſt pourquoi il fut regardé comme le Dieu de la Mèr. Selon Diodore, *Neptune* fut le premier qui s'embarqua ſur la Mèr avec l'appareil d'une armée navale. Saturne lui avoit donné le commandement de ſa flotte, avec laquelle il eut toujours ſoin d'arrêter toutes les entrepriſes des Princes Titans, & d'empêcher les établiſſemens qu'ils vouloient faire dans quelques Iſles : & lorſque Jupiter ſon frère, qu'il ſervit toujours très-fidèlement, eut obligé ſes ennemis à ſe retirer dans les Pays Occidentaux, il les y ſerra de ſi près,

qu'ils ne purent jamais en ſortir ; ce qui donna lieu à la Fable, qui porte que *Neptune* tenoit les Titans enfermés dans l'Enfer, & les empêchoit de remuer.

Les Poëtes ont donné le nom de *Neptune* à la plupart des Princes inconnus, qui venoient par Mèr s'établir dans quelques nouveaux pays, ou qui règnoient ſur des Iſles, ou qui s'étoient rendus célèbres ſur la Mèr par leurs victoires, ou par l'établiſſement du Commerce. De-là tant d'Hiſtoires ſur le compte de *Neptune*, tant de femmes, tant de maîtreſſes & d'enfans qu'on donne à ce Dieu, tant de Métamorphoſes, tant d'enlevemens qu'on lui attribuë.

Ce Dieu eut pour femme Amphitrite, mais on lui donne une infinité de Maîtreſſes ; voici les noms de quelques-unes : Amymoné, Alopé, Menalippe, Alcyone, Hippothoé, Chione, Méduſe, Celaine, & beaucoup d'autres.

Neptune a été un des Dieux du Paganiſme des plus honorés ; les Libyens le regardèrent comme leur plus grande Divinité. Il y eut en Grèce & dans l'Italie, ſurtout dans les lieux maritimes, un grand nombre de Temples élevés en ſon honneur, des Fêtes & des Jeux ; en particulier les Jeux Iſthmiques & ceux du Cirque à

Rome, lui furent ſpécialement conſacrés ſous le nom d'Ippius, parcequ'il y avoit des courſes de chevaux. Les Romains mêmes avoient tant de vénération pour ce Dieu, qu'outre les Neptunales qu'ils célébroient en ſon honneur au mois de Juillet, ils lui avoient encore conſacré tout le mois de Février, pour le prier d'avance d'être favorable aux Navigateurs, qui dès le commencement du Printemps ſe diſpoſoient aux voyages de Mèr.

Ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que comme on croyoit que *Neptune* avoit formé le premier cheval, les Chevaux & les Mulèts, couronnés de fleurs, demeuroient ſans travailler pendant les Fêtes de ce Dieu, & jouiſſoient d'un repos que perſonne n'oſoit troubler. Les Victimes ordinaires de ce Dieu étoient le Cheval & le Taureau. Les Aruſpices lui offroient le Fiel des victimes, par la raiſon que l'amertume de ce viſcère convenoit à l'eau de la Mèr. Platon, dans ſon Critias, nous apprend que *Neptune* avoit un Temple magnifique dans l'Iſle Atlantique, où l'or, l'argent & les plus précieux métaux brilloient par-tout. Des figures d'or repréſentoient le Dieu ſur un char traîné par des chevaux aîlés. Cette Iſle Atlantique, ajoute-t-il, étant échuë à *Neptune*, il eut d'une

fille de Cliton & de Leucippe dix enfans, qui peuplèrent enſuite tous ces pays. Hérodote parle d'une Statuë d'airain, haute de ſept coudées, que *Neptune* avoit près de l'Iſthme de Corinthe.

On attribuoit à ce Dieu les tremblemens & autres mouvemens extraordinaires qui arrivoient ſur la Terre, & dans la Mèr; & les changemens conſidérables dans le cours des Fleuves & des Rivières. Auſſi les Theſſaliens, dont le pays avoit été inondé, ne manquèrent pas de publier, lorſque les eaux ſe furent écoulées, que c'éroit *Neptune* qui avoit ouvert un canal aux eaux pour ſe retirer; « & certes, dit » Hérodote à cette occaſion, leur ſenti» ment eſt raiſonnable; car tous ceux qui » eſtiment que ce Dieu fait trembler la » Terre, & que les Gouffres qui le for» ment ſont des ouvrages de ce Dieu, » n'auront pas de peine à croire que *Nep*» *tune* avoit fait ce canal, quand ils le » verront. »

On trouve *Neptune* repréſenté ordinairement tout nud & barbu, tenant un Trident, ſon Symbole le plus commun, & ſans lequel on ne le voit guère. Il paroît tantôt aſſis, tantôt debout ſur les Flots de la Mèr, ſouvent ſur un Char traîné par deux ou quatre Chevaux; ce ſont quel-

quefois des Chevaux ordinaires, quelquefois des Chevaux marins, qui ont la partie ſupérieure de cet animal, pendant que tout le bas ſe termine en queuë de poiſſon.

Dans un ancien monument, *Neptune* eſt aſſis ſur une Mèr tranquille, avec deux Dauphins qui nagent ſur la ſuperficie de l'eau, ayant près de lui une prouë de Navire chargé de Grains ou de marchandiſes; ce qui marquoit l'Abondance que procure une heureuſe Navigation. Dans un autre Monument on le voit aſſis ſur une Mèr agitée, avec le Trident planté devant lui, & un Oiſeau monſtrueux à tête de dragon, qui ſemble faire effort pour ſe jetter ſur lui, pendant que *Neptune* demeure tranquille & paroît même détourner la tête; c'étoit pour exprimer que ce Dieu triomphe également des Tempêtes & des Monſtres de la Mèr.

Ajoutons aux Monumens de pierre ou d'airain un Monument plus durable encore, c'eſt la belle Deſcription que Virgile nous fait du cortége de ce Dieu, quand il va ſur la Mèr. « *Neptune*, dit-» il, fait atteler ſes Chevaux à ſon char » doré, & leur abandonnant les rènes, il » vole ſur la ſurface de l'Onde. A ſa pré-» ſence les Flots s'applaniſſent & les Nua-

» ges fuyent. Cent Monſtres de la Mèr » ſe raſſemblent autour de ſon Char, à ſa » droite la vieille ſuite de Glaucus, Pa- » lémon, les légers Tritons; à la gauche » les Néréïdes. » Homère fait tirer le Char de *Neptune* par des Chevaux aux pieds d'airain; ſeroit-ce pour exprimer leur grande légèreté?

Nérée,

Dieu Marin, plus ancien que Neptune, étoit, ſelon Héſiode, fils de l'Océan & de Téthis; ou ſelon d'autres, de l'Océan & de la Terre. On le repréſente comme un Vieillard doux & pacifique, qui aimoit la Juſtice & la Modération: il excelloit dans l'Art de connoître l'avenir, il prédit à Pâris les maux que l'enlèvement d'Hélène devoit attirer ſur ſa Patrie. Il apprit à Hercule où étoient les Pommes d'Or qu'Euriſthée lui avoit ordonné d'aller chercher. Il voulut, dit-on, ſe changer en différentes figures, pour s'empêcher de donner cet éclairciſſement au Prince Grèc; mais celui-ci le retint juſqu'à ce qu'il eut repris ſa première figure.

Apollodore nous apprend qu'il faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans la Mèr Égée, où il étoit environné de ſes Filles, qui le di-

vertiſſoient par leurs chants & leurs danſes. Il avoit épouſé Doris ſa propre ſœur. Les Poëtes ont pris ſouvent *Nérée* pour l'eau même que ſon nom ſignifie. Ce *Nérée* peut avoir été quelque Prince qui ſe rendit fameux ſur Mèr, & qui fut ſi expert dans l'Art de la Navigation, qu'on venoit le conſulter de toutes parts ſur les dangers des Voyages Maritimes. Natalis Comès a cru que *Nérée* avoit été l'Inventeur de l'Hydromancie, & que c'eſt pour cela qu'on le repréſente comme un Grand Devin, & une Divinité des Eaux.

NÉRÉÏDES.

On donna le nom de *Néréïdes* à des Princeſſes qui habitoient dans quelques Iſles, ou ſur les côtes de la Mèr, ou qui ſe rendirent fameuſes par la Navigation. On le donna auſſi à certains Poiſſons de Mèr, qui ont la partie ſupérieure du corps à-peu-près ſemblable à celui d'une femme. Pline dit que du temps de Tibère, on vit ſur le rivage de la Mèr une *Néréïde*, telle que les Poëtes les repréſentent.

Les *Néréïdes* avoient des Bois Sacrés & des Autels en pluſieurs endroits de la Grèce, ſur-tout ſur les bords de la Mèr. On leur offroit en Sacrifice du lait, du

miel, de l'huile; & quelquefois on leur immoloit des Chèvres.

ÉNIGME XLIV.

Je parois entre deux Soleils,
Et ſur le corail & l'ivoire.
Mon élévation nuit ſouvent à ma gloire;
Mais les rougeurs me font des défauts ſans pareils.
On reconnoît à ma figure
Le principe de la Nature,
Et celui du tempérament.
Je me nourris d'œillets, de paſtilles, de roſes,
Et me crois après tout ſi fin & ſi ſçavant,
Que je crois que mon ſentiment
Doit l'emporter ſur toutes choſes.

ÉNIGME XLV.

Maiſonnette
Propre & nette,
Qu'on peut voir
En lieu noir:
Maçonnage
Dont l'ouvrage
Eſt parfait,
Quoique fait
Avec terre,
Et ſans pierre.
Je contiens
Et ſoutiens
La famille
Qui babille.
Quelquefois
Un matois
Me renverſe,
Puis éxerce
Sa rigueur,
Quel malheur!
Contre gente
Innocente
Qui jamais
N'en put mais.

Mon asyle Qu'on l'habite
Inutile Au plus vîte.
En faisons Il devient
Des glaçons, Un soutien
Est sans hôte ; Fort utile
Mais sans faute, Au fragile
Le Printemps Barillet
Est un temps Gentillet.

NIL.

L'utilité infinie que ce Fleuve a toujours apportée aux Égyptiens, le fit prendre pour un Dieu, & même pour le plus grand des Dieux. C'étoit lui qu'ils honoroient sous le nom d'Osiris. On célébroit une grande Fête en son honneur vers le Solstice d'été, à cause que ce Fleuve commence alors à croître & à se répandre dans le pays. Cette Fête se célébroit avec plus de solemnité & de réjouissance qu'aucune autre ; & pour remercier d'avance le Fleuve des biens que son inondation alloit produire, on jettoit dedans, par forme de Sacrifice, de l'orge, du blé & d'autres fruits. Mais par une affreuse superstition, on ensanglantoit une journée, qui devoit être toute consacrée à la joie, par le Sacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans le Fleuve. La Fête du *Nil* se célèbre encore aujourd'hui par de grandes réjouis-

ſances ; mais les Sacrifices en ont été retranchés. On voit au Jardin des Tuileries un beau grouppe en marbre, copié ſur l'Antique, qui repréſente le *Nil*, ſous la figure d'un vieillard couronné de Laurier, à demi-couché & appuyé ſur ſon coude, tenant une corne d'abondance ; il a ſur les épaules, ſur la hanche, aux bras, aux jambes & de tous les côtés, de petits garçons nuds au nombre de ſeize, qui marquent les ſeize coudées d'accroiſſement qu'il faut que le *Nil* ait, pour faire la grande fertilité de l'Égypte.

ÉNIGME XLVI.

Trois Lettres compoſent mon nom ;
Mais ſi vous me liſez de la queuë à la tête,
Afin que rien ne vous arrête,
Apprenez qu'autrefois un homme de renom
Fut expoſé ſur moi dès ſa plus tendre enfance.
Ah ! qu'il étoit pour nous de grande conſéquence,
Que l'on le tirât de ce lieu,
Et qu'alors on ſauvât ce favori de Dieu !

NIMBE,

Cercle lumineux qu'on mettoit quelquefois à la tête des Divinités : il y a des Images de Proſerpine avec le *Nimbus*. Dans la ſuite on le donna aux Empereurs, &

& depuis le Chriſtianiſme, on ne le donna plus qu'aux Saints.

NIOBÉ,

Fille de Tantale, & ſœur de Pélops, épouſa Amphion, Roi de Thèbes, & en eut un grand nombre d'enfans. Homère lui en donne douze, Héſiode vingt, & Apollodore quatorze, autant de filles que de garçons.

Niobé, mère de tant d'enfans, tous bien nés & bien faits, s'en glorifioit, & mépriſoit Latone qui n'en avoit eu que deux : elle venoit juſqu'à lui en faire des reproches & à s'oppoſer au Culte religieux qu'on lui rendoit, prétendant qu'elle-même méritoit, à bien plus juſte titre, d'avoir des Autels. Latone, offenſée de l'orgueil de *Niobé*, eut recours à ſes enfans pour s'en venger. Apollon & Diane voyant un jour dans les plaines voiſines de Thèbes, les fils de *Niobé*, qui y faiſoient leurs exercices, les tuèrent à coups de fléches. Au bruit de ce funeſte accident, les ſœurs de ces infortunés Princes accourent ſur les remparts, & dans le moment elles ſe ſentent frappées & tombent ſous les coups inviſibles de Diane. Enfin la mère arrive, outrée de douleur & de déſeſpoir, elle demeure aſſiſe auprès des

corps de ſes chers enfans, elle les arroſe de ſes larmes, ſa douleur la rend immobile, elle ne donne plus aucun ſigne de vie, la voila changée en Rocher. Un tourbillon de vent l'emporte en Lydie ſur le ſommet d'une Montagne, où elle continue de répandre des larmes, qu'on voit couler d'un morceau de marbre.

Cette Fable eſt fondée ſur un événement tragique. Une peſte qui ravagea la ville de Thèbes, fit périr tous les enfans de *Niobé*; & parcequ'on attribuoit les maladies contagieuſes à la chaleur immodérée du Soleil, on dit que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fléches; ces fléches ſont les rayons brûlans du Soleil. On ajouta que ces enfans demeurèrent neuf jours ſans ſépulture, parceque les Dieux avoient changé en pierres tous les Thébains, & que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funèbres le dixième jour; c'eſt que comme ils étoient morts de la peſte, perſonne n'avoit oſé les enterrer, & tout le monde parut inſenſible aux malheurs de la Reine; figure vive des calamités qui accompagnent ce Fléau, où chacun craignant une mort aſſurée, ne ſonge qu'à ſa propre conſervation, & néglige les devoirs les plus eſſentiels. Cependant, après que la violence

du mal fut un peu paſſée, les Prêtres, qu'on prend pour les Dieux, ſe mirent en devoir de les enſevelir. *Niobé* ne pouvant plus ſouffrir le ſéjour de Thébes, après la perte de ſes enfans & de ſon mari, qui s'étoit tué de déſeſpoir, retourna dans la Lydie, & finit ſes jours près du Mont Sypile, ſur lequel on voyoit une roche, qui, regardée de loin, reſſembloit, dit Pauſanias, à une femme en larmes & accablée de douleur; mais en la regardant de près, elle n'a aucune figure de femme, encore moins de femme qui pleure. Enfin, parceque *Niobé* avoit gardé un profond ſilence dans ſon affliction, & qu'elle étoit devenuë comme muette & immobile, ce qui eſt le caractère des grandes douleurs, on a dit qu'elle fut changée en Rocher.

NIXES.

Les Dieux Nixes, *Nixii Dii*, préſidoient aux accouchemens, & les femmes les invoquoient dans les douleurs de l'enfantement. Feſtus dit qu'on voyoit au Capitole devant la Chapelle de Minerve, trois Statuës agenouillées, & dans la poſture d'accoucheuſes. Ces Statuës avoient été apportées de Syrie, après la défaite d'Antiochus par les Romains.

NOBLESSE.

Il ne paroît pas que les Romains ayent jamais déïfié la *Nobleſſe*, mais ils l'ont perſonnifiée, & lui ont donné une forme humaine dans pluſieurs Monumens. C'eſt une femme debout qui tient de la main gauche une Pique, & qui a ſur la droite une petite Statuë qui reſſemble à une Minerve. Cette Déeſſe eſt en effet la plus propre pour caractériſer la *Nobleſſe*, puiſqu'elle eſt née de la tête de Jupiter.

La *Nobleſſe* ſe caractériſe par la richeſſe des vêtemens, & par l'attitude impoſante que l'on donne à cette figure. L'Étoile qui eſt au-deſſus de ſa tête, ſignifie que l'élévation des ſentimens doit être ſon principal appanage. Elle tient une Statuë de Minerve & une lance, pour marquer que la *Nobleſſe* peut s'acquérir auſſi bien par le Mérite dans les Sciences, que par la Valeur dans les Armes.

La NOBLESSE eſt ſans doute un bien très-précieux ;
Ce n'eſt pas le ſang qui la donne :
Ne l'attends pas du rang, qu'ont tenu tes aïeux ;
Il faut payer de ta perſonne.

La *Nobleſſe*, dans une Médaille de Gêta, eſt auſſi repréſentée par une femme

vêtuë d'une robe longue, tenant une lance d'une main, & de l'autre une image de Pallas : au bas de ſes pieds on apperçoit deux couronnes ; la Robe longue déſigne qu'il n'y avoit du temps des Romains, que les ſeuls Gentilshommes qui pouvoient la porter par bienſéance & par la gravité de leurs mœurs, duë aux perſonnes nobles. La Lance, jointe à l'image de Minerve, eſt pour montrer, que les Sciences & les Armes annobliſſent, que l'âme y contribuant entièrement, à quoi ſert la Déeſſe Pallas, pour être née du cerveau de Jupiter, ce qui doit s'entendre myſtiquement du Diſcours & de l'Intellect, par le moyen deſquels on peut acquérir les qualités qui ſont néceſſaires à la Vraie *Nobleſſe*.

NOCTULIUS,

Dieu de la Nuit : il étoit repréſenté ſous la figure d'un jeune homme, vêtu à-peu-près comme Atys, éteignant ſon flambeau, & ayant à ſes pieds une Chouëtte, qui eſt un oiſeau nocturne, & un des Symboles de la Nuit.

NŒUD.

Ordre de Chevalerie, inſtitué en 1351,

par *Louis* d'Anjou, dit *de Tarente*, Roi de Naples, ſecond mari de la Reine *Jeanne I.* Il compoſa cette compagnie de ſoixante Chevaliers, qui s'étoient diſtingués par leur bravoure, & leur preſcrivit une formule de Serment & de Foi perpétuelle. Chacun de ces Chevaliers portoit, ainſi que le Roi, un habit militaire, qui déſignoit leur qualité, leur dignité, tel que l'uſage l'autoriſoit alors, avec un Cordon de ſoie, mêlé d'or & d'argent.

Les uns diſent que le Roi leur nouoit ce *Cordon* ſur la poitrine, d'autres prétendent que c'étoit au bras. L'inſtitut de cet Ordre portoit que lorſqu'un des Chevaliers avoit donné quelques preuves éclatantes de valeur, il portoit le *Nœud* délié, & que lorſqu'il entreprenoit de donner une ſeconde preuve de ſa valeur, il renouoit ce *Nœud.*

Le Prince de Tarente, frere aîné du Roi *Barnabé* Viſconti, Seigneur de Milan : *Louis* San-Severino, & beaucoup d'autres, furent créés Chevaliers. On croit que cet Ordre de Chevalerie eſt le plus ancien qui ait été établi en Italie.

ÉNIGME XLVII.

Joliette
Rondelette,
C'eſt aux champs
Qu'on me cueille ;
Et ma feuille
Aux Amans
Sert d'ombrage.
Heureux l'âge,
Où la dent
Aiſément
De ma loge
Me déloge.
Quelquefois
De mon bois
Retirée
Et ſucrée,
Je parois
Bien blanchette
De griſette
Que j'étois.

NOM.

Les *Noms* des Nobles, dans les premiers temps de la Monarchie, n'étoient point héréditaires ; les Anciennes Hiſtoires & les Généalogies en font foi. Et le titre 26 du cinquième Paragraphe de la Loi Salique, nous fait connoître que les parens s'aſſembloient pour donner un *Nom* au *nouveau-né*, *la neuvième nuit*, pour dire le *neuvième jour* ; car, à la façon des Hébreux, les Gaulois Anciens, les Allemands & les François, comptoient par nuit & non par jour ; d'où eſt reſté en France, parmi le peuple, cet uſage de parler ; *Je ferai à nuit cela.*

Il ſe faiſoit de grandes réjouiſſances à

ces *Nominations* ; & le *nouveau-né* reçevoit un *Nom*, dont la ſignification étoit agréable à la famille. Depuis que les *Noms* ont été héréditaires, il eſt reſté en France quelque choſe de cette coutume d'aſſembler les parens pour la *Nomination* des enfans ; car on prend deux parreins, l'un paternel & l'autre maternel, pour donner le *Nom de Baptême.*

L'uſage de donner aux enfans des *Noms* différens de celui de leur père, ne ceſſa pas auſſi-tôt que les Fiefs furent héréditaires ; il s'écoula encore quelques générations, avant que les Nobles priſſent le *Nom* des principales Seigneuries, dont ils étoient propriétaires, & ſur leſquels ils bâtirent des châteaux pour leur habitation & celle de leurs ſucceſſeurs.

Les Habitans du Nord, qui vinrent, ſous la conduite de *Rollon*, s'établir dans la Neuſtrie, n'avoient point de *Noms* fixes : devenant feudataires de la Couronne, & ſe trouvant, pour ainſi dire, aggrégés à la Nation Françoiſe, il étoit naturel qu'ils adoptaſſent quelques-uns de leurs uſages. Mais celui de l'hérédité des *Noms* n'étoit pas encore connu chez elle, parceque les Fiefs n'étant point héréditaires, & ne l'ayant été généralement que ſous le Règne de Hugues *Capèt*, il n'étoit

pas alors poſſible de déſigner une famille par un *Nom paſſager*.

La propriété produiſit le fait contraire, tant pour la France, que pour la Normandie. On s'habitua à donner aux hommes les *Noms des terres*, qui avoient été le patrimoine de leurs pères, & qui devoient après eux paſſer à leurs enfans.

Ces *Noms* de terres devinrent propres & héréditaires aux Familles, qui y étoient miciliées. Inſenſiblement l'uſage de nger de *Nom* à chaque génération, fut nti, lorſque les puînés furent admis ccéder avec leurs aînés : ceux qui for- des branches & de nouveaux éta- ſur les Fiefs qu'ils eurent en rent pareillement dénommés de ces Fiefs, & formèrent, des *Maiſons nouvelles*.

Roq dans ſon Hiſtoire de la M d'H urt, en cite un infinité d'é ples, d quelques-uns ſuffiſent. Il d e *Bern d le Danois*, proche parent Duc *R lon*, Chef réputé de la Mai d'Harc , fut père de *Torfe*, qui le fut *Turch* , père d'*Anchetil*, qui eut po fils ert d'Harcourt, duquel ſont de les Seigneurs de ce *Nom*.

Il dit auſſi, *pag. 8 & 13 du premier Volume*, que les branches qui ſortirent de

ces Tiges Normandes, prirent pareillement le *Nom* des terres qu'elles eurent en partage, & portèrent des Armes différentes de leurs aînés. Il en donne un grand nombre de preuves; & tous les Auteurs, qui ont écrit ſur cette matière, ont dit la même choſe.

ÉNIGME XLVIII.

Non, je ne fus jamais favorable en amour :
Un Amant près de ſa Maîtreſſe,
A ſouvent beau faire ſa cour,
On me jette à ſon nez pour le mettre en détreſſe.
Du mot le plus commun, oüi, je ſuis l'antipode :
Faites-y bien attention;
De lui, de moi, l'on s'accommode.
Lecteur, devinez-vous ? Ma foi, je crois que non.

ÉNIGME XLIX.

On remarque dans moi plus d'un bizarre effet.
Je marche lentement, lorſque ma panſe eſt vuide;
Quand j'ai le ventre plein, mon pas eſt plus rapide.
Quelquefois on me perche au haut d'un long piquèt;
Et quelquefois ſur ma tête
Ce long piquèt eſt planté.
Mais, loin que, dans ma courſe, un tel fardeau m'arrête,

Il accroît ma légèreté.
Tantôt on me voit iſolée,
Tantôt, par des liens divers,
Je ſuis avec mes ſœurs fortement enchaînée ;
Mais plus on nous charge de fers,
Plus nous acquérons de vîteſſe.
Enfin, quoique ſouvent j'inſpire l'alégreſſe,
Mes habits ſont d'une couleur
Qui ne convient qu'à la douleur.

ÉNIGME L.

Nous ſommes nombre impair de gaillardes femelles,
Propres ſœurs & jumelles,
Qu'à toute heure on peut voir
Changer du blanc au noir.
Notre mère ou maîtreſſe eſt docte, & ſans cervelle ;
Elle eſt ſage & folle ſouvent,
Nous faiſant prendre en l'air un vol hardi ſans aîle,
Et giroüéter à tout vent.

Dans une union mutuelle,
Nous nous marions entre nous ;
Nos compagnes ſont nos époux,
Et chacune de nous peut paſſer pour pucelle.
Si depuis quatre ou cinq mille ans,
On nous entend chanter de ruelle en ruelle
Le doux martyre des Amans,
C'eſt que leur cœur nous fut toujours fidèle.

NOVEMBRE.

Ce Mois eſt le neuvième de l'Année de Romulus, & le onzième de la nôtre : il étoit ſous la protection de Diane. Auſone le perſonnifie ſous la figure d'un Prêtre d'Iſis, habillé de toile de lin, ayant la tête chauve ou raſée, appuyé contre un Autel, ſur lequel eſt une tête de Chévreuil, Animal, qu'on ſacrifioit à la Déeſſe : il tient un Siſtre à la main, inſtrument qui ſervoit aux Iſiaques. Tout le rapport qu'il y a entre le perſonnage & le Mois, c'eſt qu'aux Calendes de *Novembre* on célébroit les Fêtes d'Iſis. Le 5 du mois, on faiſoit les Neptunales ; le 15, les Jeux Populaires ; le 21, les Libérales ; & le 27, les Sacrifices Mortuaires.

NUIT.

On a fait de la *Nuit* une Divinité, & la plus ancienne de toutes, parceque les Ténèbres ont précédé la Lumière. Elle étoit fille du Chaos, dit Héſiode. L'Auteur que nous avons ſous le nom d'Orphée, l'appelle la Mère des Dieux & des Hommes. Théocrite dit qu'elle alloit ſur un charriot précédé par les Aſtres : d'autres lui donnent des aîles, comme à Cu-

pidon & à la Victoire. Enfin Euripide la dépeint vêtuë, & couverte d'un grand voile noir, accompagnée des Aſtres, & allant en cet équipage ſur ſon Char. C'eſt là la manière la plus ordinaire dont elle eſt repréſentée.

Quelquefois on la voit ſur ſon Char, tenant un grand Voile tout parſemé d'Étoiles, étendu ſur la tête. D'autres fois on la trouve ſans Charriot, ayant auſſi un grand Voile qu'elle tient d'une main, & tourne de l'autre ſon Flambeau vers la terre, pour l'éteindre.

La *Nuit* avoit des enfans, dont le père étoit l'Érèbe, au ſentiment de quelques Anciens rapporté par Cicéron ; c'étoit l'Éther & le jour : outre cela, la *Nuit* toute ſeule, & ſans le commerce d'aucun Dieu, engendra, dit Héſiode, l'odieux Deſtin, la noire Parque, la Mort, le Sommeil, & tous les Songes ; la Crainte, la Douleur, l'Envie, le Travail, la Vieilleſſe, la Miſère, les Ténèbres, la Fraude, l'Obſtination, les Parques, les Heſpérides ; en un mot tout ce qu'il y avoit de fâcheux & de pernicieux dans la vie, paſſoit pour une production de la *Nuit*. Enée, avant de deſcendre dans les Enfers, immole une jeune Brebis noire à la *Nuit*, comme mère des Euménides.

On la peint de carnation brune, ayant deux grandes aîles de Chauve-ſouris, une couronne de Pavots, & une draperie bleuë obſcure, parſemée d'Étoiles brillantes.

Sorgea la notte infanto, e ſotto d'ali
Ries priva del Cielo e campi immenſi.
TASSO canto e Geruſal. liberata.

Elle tient deux enfans endormis, dont l'un blanc & l'autre noir, ſont l'image des Songes graçieux & des Songes épouvantables.

J'enſevelis juſqu'au retour
De l'Aſtre qui donne le jour,
Dans une douce ſépulture,
L'Homme, les Animaux, & toute la Nature.

ÉNIGME LI.

Nous ſommes deux enfans du temps,
Tous deux auſſi vieux que le Monde :
Rien n'a pu cependant troubler la paix profonde
Qui règne parmi nous depuis tant de Printemps.
Notre père équitable & ſage,
A chacun en naiſſant fixa ſon héritage.
Nous vivons contens d'icelui,
Sans empiéter ſur autrui.

Depuis plus de ſept mille années,
Nous ſommes en poſſeſſion
Chacun de notre portion;
Sans que les fières Deſtinées,
Et que l'impitoyable Mort,
De notre père ait pu finir le ſort.

NYCTÉLIES,

Fêtes de Bacchus, qui ſe célébroient la nuit, & dans leſquelles on portoit des Torches allumées, en faiſant une eſpèce de Proceſſion par les ruës d'Athènes. Ceux qui y aſſiſtoient, avoient le verre à la main, & au retour de la Proceſſion, ils faiſoient à Bacchus d'amples Libations. Saint Auguſtin remarque dans ſa Cité de Dieu, qu'il n'y avoit point de débauche & d'impureté qu'on n'y commît. Les *Nyctélies* ſe faiſoient à Athènes; tous les trois ans, au commencement du Printemps. Les *Nyctelies* ſe célébroient auſſi en l'honneur de Cybèle.

NYMPHE.

Ce Mot, dans ſa ſignification naturelle, ſignifie une fille mariée depuis peu, une nouvelle mariée. On l'a donné dans la ſuite à des Divinités ſubalternes, qu'on repréſentoit ſous la figure de jeunes filles.

Selon les Poëtes, tout l'Univers étoit plein de ces *Nymphes*. Il y en avoit qu'on appelloit Uranies ou Céleſtes, qui gouvernoient la Sphère du Ciel ; d'autres Terreſtres ou Épygies. Celles-ci étoient ſubdiviſées en *Nymphes* des Eaux & *Nymphes* de la Terre.

Les *Nymphes* des Eaux étoient encore diviſées en pluſieurs Claſſes : les *Nymphes* Marines, appellées *Océanides*, *Néréïdes*, & *Mélies* ; les *Nymphes* des Fontaines ou *Naïades*, Crénées, Pégées ; les *Nymphes* des Fleuves & des Rivières, ou les *Potamides* ; les *Nymphes* des Lacs & Étangs, ou les *Limnades*.

Les *Nymphes* de la Terre étoient auſſi de pluſieurs Claſſes : les *Nymphes* des Montagnes, qu'on appelloit *Oréades*, *Oreſtiades*, ou *Orodemniades* ; les *Nymphes* des Vallées, des Bocages, ou les *Napées* ; les *Nymphes* des Prés, ou *Limoniades* ; les *Nymphes* des Forêts, ou les *Dryades* & *Hamadryades*.

On trouve encore des *Nymphes* avec des noms ou de leur pays ou de leur origine ; comme les *Nymphes* Tibériades, les Pactolides, les Cabirides, les Dodonides, les Cythéroniades, les Sphragitides, les Corycides ou Corycies, les Anigrides, les Iſménides, les Sithnides, les Lyſiades, les Am-

niſiades ou Amniſictes, les Ionides, les Héliades, les Héréſides, les Thémiſtiades, les Lélégéïdes, &c.....

Enfin on a donné le nom de *Nymphes* non-ſeulement à des Dames illuſtres, dont on apprenoit quelque aventure, mais même juſqu'à de ſimples Bergères, & à toutes les belles perſonnes que les Poëtes font entrer dans les Sujets de leurs Poëmes.

L'idée des *Nymphes* peut être venuë de l'opinion où l'on étoit avant le Syſtême des Champs Élyſées & du Tartare, que les âmes demeuroient auprès des Tombeaux, ou dans les Jardins & les Bois délicieux qu'elles avoient fréquentés pendant leur vie. On avoit pour ces lieux un Reſpect religieux : on y invoquoit les Ombres de ceux qu'on croyoit y habiter ; on tâchoit de ſe les rendre favorables par des Vœux & des Sacrifices. De-là eſt venuë l'ancienne coutume de ſacrifier ſous des arbres verds, ſous leſquels on croyoit que les âmes errantes ſe plaiſoient beaucoup. De plus, on croyoit que tous les Aſtres étoient animés : ce que l'on étendit enſuite juſqu'aux Fleuves & aux Fontaines, aux Montagnes & aux Vallées, en un mot à tous les Êtres inanimés, auxquels on aſſigna des Dieux tutélaires.

On assigna aussi une sorte de Culte à ces Divinités : on leur offroit en Sacrifice de l'Huile, du Lait, & du Miel ; quelquefois on leur immoloit des Chèvres : on leur consacroit des Fêtes. En Sicile, on célébroit tous les ans des Fêtes solemnelles en l'honneur des *Nymphes*, selon Virgile. On n'accordoit pas tout-à-fait l'Immortalité aux *Nymphes*, mais on s'imaginoit qu'elles vivoient très-long-temps. Hésiode les fait vivre plusieurs milliers d'années. Plutarque en a déterminé le nombre, & il a réglé la chose à neuf mille sept cents vingt ans, par un raisonnement aussi pitoyable, que le calcul qu'il fait pour cela.

NYMPHES

ORÉADES.

Les *Oréades* sont les Nymphes qui président aux Montagnes : on les représente presque nuës, n'étant ornées que de quelques feuilles d'arbres. Elles ont des Couronnes de Genièvre, & des Pieds de Biches. Leurs Attributs ordinaires sont des Chevreuils, & autres Animaux, qui fréquentent peu la plaine.

NYMPHES

NAPPÉES.

Ce ſont les Nymphes des Prairies & des Bocages. On les peint vêtuës d'une légère étoffe verte, couronnées de petites Fleurs, & careſſant des Oiſeaux qui leur ſont familiers. On les repréſente toujours aſſiſes dans des Prairies, ou dans quelques Bocages agréables.

NYMPHES

DRYADES.

Elles préſident aux Forêts, & s'y tiennent nuit & jour. On les repréſente de taille robuſte, & vêtuës ruſtiquement d'une groſſe étoffe verd obſcure. Leur coëffure eſt ſans art & garnie de mouſſe. Elles tiennent des branches de Pin ou de Chêne, qui ont leurs feuilles & leurs fruits. Leurs chauſſures ſont des Brodequins faits d'écorce d'arbre.

NYMPHES

HAMADRYADES.

Celles-ci ſont auſſi des Nymphes des Forêts, mais elles s'attachent particulière-

ment à un ſeul arbre. Selon la Mythologie, c'eſt ordinairement au Chêne ; & leur deſtinée étoit attachée à l'arbre ſous l'écorce duquel elles ſe tenoient. Les Poëtes ont feint que, ne pouvant attendrir par leurs gémiſſemens ceux qui détruiſoient leurs arbres, elles obtenoient des Dieux qu'ils fuſſent punis.

NYMPHES
DE DIANE.

On les repréſente ordinairement en Chaſſeuſes, ayant les bras & les jambes nuës, un Carquois ſur le dos, & un Arc à la main ; quelquefois on leur fait tenir des Oiſeaux de proie, ou on les accompagne de Lévriers, ou de Chiens courans. Leur vêtement eſt court, léger, & d'étoffe blanche, qui eſt la couleur ſymbolique de la Chaſteté de la Déeſſe qu'elles ſervent. Ce vêtement peut auſſi être entremêlé de quelques Peaux ou dépouilles de bêtes ſauvages.

NYMPHES
NAYADES.

Ce ſont les filles de Doris & de Nérée. Elles préſident aux Fontaines & aux Ruiſſeaux ; ſéjournent dans des lieux aquati-

ques & marécageux. On les peint avec de petites urnes qu'elles tiennent, & dont elles répandent de l'eau. Leurs cheveux ſont ondoyans & abattus ſur leurs épaules ; & leurs couronnes ſont de roſeaux.

NYMPHES DE LA MER.

THÉTIS.

Les Poëtes ont entendu par le nom de cette Nymphe, qui eſt une des Déeſſes de la Mèr, l'immenſité des eaux ; c'eſt pour cette raiſon qu'ils ont feint que le Soleil ſe couchoit dans ſon ſein : ils la font femme de l'Océan, & Mère de Doris & de Nérée, elle l'eſt auſſi d'Achille & de Pélée. On la repréſente au milieu de la Mèr, aſſiſe ſur une Conque marine, tenant une branche de corail, & une draperie bleuë dont elle forme une eſpece de voile.

NYMPHES DE LA MER,

GALATHÉE.

Elle ſe repréſente d'une carnation extrêmement éclatante, ayant ſa coëffure ornée de perles, & tenant un voile blanc qui flotte au gré des vents. Elle eſt ſur une Conque de nacre, & tient une éponge. Selon Bocace, dans ſa Généalogie des

Dieux, *Liv.* 8. *Galatée*, Déeſſe de la blancheur, ſignifie l'écume que les vagues de la Mèr forment en s'entrechoquant, & d'où ſe produiſent les éponges.

Nymphes

Néréides.

Selon la Fable elles ſont cinquante ſœurs, toutes filles de Nérée & de Doris. Leur emploi eſt de faire cortege aux Chars de Neptune, d'Amphitrite, de Vénus, & autres Divinités ſupérieures de la Mèr.

On les repréſente ſous la forme de belles filles juſqu'à la ceinture, le reſte ſe termine en queuë de poiſſon. Elles ont de longs cheveux ornés de perles, badinent avec des conques remplies de corail, ou de coquillages & autres fruits marins.

Il ne faut pas les confondre avec les Sirènes, qui ne ſont que trois ſœurs, & qui ſont des Monſtres fort dangéreux.

Nymphes de l'Air.

Iris.

Les Poëtes la font meſſagère de Junon. On la peint ordinairement volant ſur l'Arc-en-ciel, & vêtuë d'une draperie légère, dont les couleurs ſont variées com-

me celles de cet Arc. L'Iconologie la caractériſe par un ſoleil, devant lequel tombe une légère pluie. Virgile, dans ſes *Opuſc.* décrit ainſi l'*Iris :*

Nuntia Junonis vario decorata colore,
Æthera nubificum amplectitur orbe decora,
Cum Phœbus radias in nubem jecit aquoſam.

NYMPHES DE L'AIR.

SÉRÉNITÉ DU JOUR.

On perſonnifie la *Sérénité* du *Jour* par une jeune fille, aſſiſe ſur un globe d'argent, & dans l'action de contempler avec raviſſement un Soleil rayonnant qui eſt au-deſſus de ſa tête. Ses cheveux ſont blonds, treſſés, & ornés de fleurs. Son vêtement eſt d'une légère étoffe d'or & d'azur.

NYMPHES DE L'AIR.

SÉRÉNITÉ DE LA NUIT.

Celle-ci ſe peint aſſiſe ſur un globe terreſtre un peu obſcur. Elle contemple paiſiblement une Lune qui brille au-deſſus de ſa tête. Sa draperie eſt bleu-foncé, parſemée d'étoiles d'or. Sa carnation eſt brune, & ſes cheveux noirs ſont ornés de guirlandes de perles.

NYMPHES DE L'AIR.

PLUIE.

On la repréſente dans un Ciel couvert & nébuleux, aſſiſe ſur un nuage épais qu'elle preſſe pour le réſoudre en pluie. Autour de ſa tête ſont ſept Étoiles, qui ſont les Pléïades. Parmi les nuës on découvre Orion ſous la figure du Signe du Scorpion, ou ſous celle des dix-ſept Étoiles dont il eſt compoſé. Dès que ce Signe paroît, il menace de *Pluie* & de tempête: ce qui fait dire à Virgile:

Cùm ſubito reſurgens fluctu, nimboſus Orion.

Et Properce, dans ſes Élégies:

Non hæc Pleiades faciunt, neque aquoſus Orion.

NYMPHES DE L'AIR.

ROSÉE.

La *Roſée* ſe peint ſous la figure d'une jeune fille ſoutenuë dans l'air, à peu de diſtance de la terre, & au-deſſus d'une prairie; ſa draperie eſt aurore. On la coëffe de différentes branches de buiſſons, & dans ſes mains elle en tient auſſi des gouttes d'eau. Au-deſſus de ſa tête eſt une Lune dans ſon plein. Ariſtote, *Liv. 3 des Météores*,

Météores, dit, que la Lune dans ſon plein a plus de force pour attirer & ſoutenir dans la troiſième région de l'air, la quantité de vapeurs néceſſaires à former une abondante *Roſée*.

NYMPHES DE L'AIR.

COMÈTE.

C'eſt un corps Céleſte & lumineux, qui ſe perſonnifie ſous l'image d'une femme ſoutenuë en l'air, ayant le regard menaçant, une longue chevelure enflammée, une draperie rouge & tenant un flambeau de ſoufre allumé. Ariſtote, dans ſes Météores, dit que la *Comète* eſt de nature ſulfureuſe.

Elle eſt de ſiniſtre préſage, ſelon ces Vers de *Silio Italio*, *Lib. 1.*

Crine ut flammifero terret fera regna Cometes,
Sanguineum ſpargens ignem, vomit atra rubentes;
Fax Cœlo radios, & ſæva luce coruſcunt
Scintillat ſidus, terriſque extrema miniatur.

Et Virgile, *Géorg.*

Fulgura; nec diri toties arſere COMETÆ.

O.

La quatorzième lettre de l'Alphabèt, & la quatrième des voyelles. Grégoire de

Tours, Hiſt. *Liv. V. C.* 44, dit que c'eſt Chilpéric qui ajouta l'*O* à l'Alphabèt François, avec trois autres lettres Φ, X, Θ. Les Grammairiens l'appellent une voyelle fermée, ou reſſerrée, parcequ'elle ſe prononce en reſsèrant la bouche. Chez les Latins l'*O* avoit tant d'affinité avec l'U, qu'ils confondoient aiſément ces deux lettres. Ils écrivoient *Conſol*, & prononçoient Conſul. Voyez les Inſcriptions de Grutèr, p. LXVI. n. 7, p. CII. ligne 24, & p. D. ligne 29.

O, chez les Anciens, étoit une lettre Numérale, qui ſignifient *onze*, ſuivant ce Vers.

O numerum geſtat qui nunc undecimus extat.

Quand on met au-deſſus un titre $\overline{O}$, il ſignifie *onze mille*.

Énigme LII.

Mon nom, connu par-tout, occupe l'Orateur.
Avec les plus grands Rois j'ai plaçe dans l'Hiſtoire.
Je ne crains point du temps le funeſte malheur :
On me verra toujours au Temple de Mémoire.

Toujours dans l'action, toujours dans le bonheur,
j'entre dans les Combats, & j'aide à la Victoire :
Je forme le Héros, je règne dans ſon cœur,
Je partage avec lui la Couronne & la gloire.

OBÉISSANCE.

Obéir à Dieu, c'eſt régner :
Je me ſoumèts à ſa toute puiſſance ;
Et je ne veux rien épargner
Pour lui marquer ma propre OBE'ISSANCE.

L'*Obéiſſance* eſt repréſentée à genoux, parceque l'Humilité l'accompagne. Elle tient un joug ſur ſes épaules, & s'avance pour reçevoir avec empreſſement un frein qui deſcend du ciel ouvert, & dans lequel on lit ce mot : *Suave*, pour marquer, par ces Attributs, que la Douceur eſt ſon appanage. Le Chien eſt auſſi un attribut qui lui eſt convenable, à cauſe de la Fidélité.

OBÉLISQUE.

Ce ſont des Colonnes quarrées d'une ſeule pierre, finiſſant en pointe, comme de petites Pyramides, & remplies de tous côtés de Caractères Hiéroglyphiques & myſtérieux. Les Arabes les appellent *Meſſalets Pharaon*, c'eſt-à-dire, les Aiguilles de Pharaon, parcequ'elles ont été conſtruites par les premiers Rois d'Égypte, qui portoient tous le nom de Pharaon ; comme les premiers Empereurs Romains, celui de Céſar. Les Prêtres Égyptiens les

appelloient *les Doigts du Soleil*, parceque ces Monumens étoient consacrés à cet Astre. Le premier *Obélisque* d'Égypte fut dressé par le Roi Manustar, qui en introduisit l'usage l'an du monde 2604. Son fils Sothis mit la dernière main à cette invention, & fit dresser douze *Obélisques* dans Héliopolis. Simarres, ou Simannes, en fit élever plusieurs autres, du temps du Roi David, vers l'an du monde 2986. Le Roi Mafres ou Afres, fit construire un *Obélisque* sans Emblêmes, l'an du monde 3021, & l'Empereur Claude le transporta à Rome. Le Roi Psammitichius en fit dresser un dans Héliopolis, avec plusieurs Emblêmes & Hiéroglyphes, 807 ans avant la Naissance de Jesus-Christ. Le Roi Nectabanus, ou, selon d'autres, Néco, 720 ans avant Jesus-Christ, fit ériger un grand *Obélisque* à Memphis, que Ptolomée Philadelphe fit transporter à Alexandrie. La plûpart des *Obélisques* ont eu le même sort : les Empereurs Romains les ayant fait transporter d'Égypte à Alexandrie, & d'Alexandrie à Rome, où l'on en voit encore quelques-uns. On en verroit bien davantage, si ce n'étoit que Cambyse, Roi de Perse, s'étant emparé de l'Égypte, l'an du monde 3528, détruisit tous les *Obélisques* qu'il trouva, &

fit mourir ou bannir les Prêtres Égyptiens, qui ſeuls entendoient les ſecrèts des Caractères Hiéroglyphiques : ce qui fut cauſe que l'on ne dreſſa plus de ces *Obéliſques*. Les Emblêmes & les Caractères qui y étoient gravés, cachoient de grands ſecrèts ; & repréſentoient les Myſtères des Égyptiens, dont peu de gens avoient la connoiſſance. Comme les Prêtres & les perſonnes de qualité faiſoient auſſi élever des *Obéliſques*, ils n'étoient pas tous d'une ſtructure ſi magnifique, ni d'une même hauteur. Les petits n'étoient que d'environ quinze pieds, les autres montoient juſqu'à cinquante, à cent, ou à cent quarante pieds. Afin que ces Hiéroglyphes puſſent réſiſter aux injures du temps, les Égyptiens choiſirent une matière fort dure. C'eſt une pierre que les Latins appellent Pierre de Thèbes, & les Italiens *Granito Roſſo* ; laquelle eſt une eſpèce de marbre moucheté, qui eſt de la même dureté que le Porphyre. La carriere d'où l'on tire ce marbre eſt près de la Ville de Thèbes, dans les Montagnes qui s'étendent vers le midi, juſqu'aux cataractes du Nil. Quoique l'Égypte ne manque pas d'autre marbre, on ne voit pourtant des *Obéliſques*, que de celui-ci : peut-être parceque les Égyptiens y trouvoient quelque myſtère ;

car comme les *Obéliſques* étoient dédiés au Soleil, & que leur forme pointuë figuroit les rayons de cet Aſtre, on avoit choiſi une matière qui eût du rapport avec les propriétés du Soleil. Ce marbre étant moucheté d'un rouge éclatant, de violet, de petites taches de couleur de cryſtal, de bleu, de cendré & de noir; les Égyptiens s'imaginèrent qu'il étoit fort propre pour repréſenter l'action du Soleil ſur les quatre Élémens. Le rouge & le violet marquoient le Feu: le cryſtal ſignifioit l'air: le bleu, l'Eau de la Mèr: & le cendré & le noir, la Terre. Ainſi, quand on trouve des *Obéliſques* d'un autre marbre, on peut conclure qu'ils ne ſont pas de la façon des Prêtres d'Égypte, mais bâtis par les Égyptiens, après le banniſſement des Prêtres que Cambyſe chaſſa, ou par d'autres nations. Tel étoit l'*Obéliſque* que les Phéniciens dédièrent au Soleil, dont le ſommèt ſphérique & la matière étoient fort différentes des *Obéliſques* d'Égypte. Tel étoit encore celui que l'Empereur Héliogabale fit tranſporter de Syrie à Rome.

Auguſte en fit tranſporter deux d'Héliopolis à Rome. Conſtance y en fit mener un autre, que l'on y voit encore, & qui a été décrit par Ammien Marcellin. Il avoit été dreſſé autrefois par Rhameſſes, Roi

d'Égypte, comme le montre cet Hiſtorien, en rapportant le ſens des Figures Hiéroglyphiques que l'on y voit. Ce même *Obé-* [illegible] ayant été abattu, fut redreſſé par Sixte V.

OBOLES, ou MAILLES D'OR.

Tous nos anciens titres dépoſent qu'elles furent long-temps uſitées dans le Royaume. On lit dans les *Antiquités de Paris*, que le Seigneur de *S. Mandé*, Fondateur de *S. Antoine des Champs*, ayant fait regarder dans ſon tréſor, on trouva ſept mille *Mailles d'Or*; qu'il fit venir quatre clercs; qu'il leur en donna à chacun mille, pour trafiquer; mais on ne trouve qu'incertitude ſur leur valeur. Selon M. *le Blanc*, *page* 163 *& ſuiv.* on les voit, ſous *S. Louis & Philippe le Bel*, à *cinq ſols tournois*, & ſous *Louis XI*, à *vingt-ſept ſols ſix deniers.*

L'*Obole*, ſuivant l'Auteur ci-deſſus cité, partageoit le prix, ſuivant la valeur diverſe des deniers qu'elle diviſoit.

OBLATION.

Ce ſont les préſens de diverſe nature que l'on offroit chez les Païens ſur les Autels des Dieux.

On repréſente une belle femme vêtuë de blanc, & ayant les bras nuds. Elle eſt à genoux devant un Autel, & offre un cœur qu'elle tient dans ſa main droite. L'Agneau qu'elle conduit de la main gauche, eſt alluſif à ce précepte donné par Moïſe; *Éxod. Chap.* 12.

Erit autem Agnus abſque macula.

Nous nommons préſentement Offrande, ce que les Anciens nommoient *Oblation.*

OBSCURITÉ.

On la repréſente par une figure drapée d'un voile noir, & entourée de ténèbres. Elle étend un autre voile obſcur, par le moyen duquel elle empêche la pénétration des rayons de la lumière: ſon Attribut eſt un Hibou qui eſt ſur ſa tête, & d'autres Oiſeaux nocturnes qui volent autour d'elle.

OBSTINATION.

Ni force, ni raiſon, ni conſeils charitables,
Rien ne peut ramener un eſprit OBSTINE':
C'eſt un malade abandonné,
Il faut le mettre aux Incurables.

L'*Obſtination* ſe repréſente appuyée, & comme retranchée derrière un Mulèt; ſon vêtement eſt d'étoffe noire: cette couleur

n'étant pas ſuſceptible de prendre aucune des autres couleurs, elle eſt l'image des *Obſtinés*, qui ſont incapables de changer d'Opinion. On lui donne des oreilles d'âne, qui ſont l'Emblême de l'Ignorance & de l'Entêtement; la vapeur épaiſſe qui entoure ſa tête, ſignifie que ſon intelligence eſt obſcure.

Occasion.

On repréſente ordinairement cette Divinité ſous la forme d'une femme nuë, & chauve par derrière, n'ayant de chevelure que ſur le devant de la tête : elle avoit un pied en l'air & l'autre ſur une rouë, un Raſoir d'une main & un Voile de l'autre. On explique ainſi ſes Symboles : elle eſt chauve par derrière & cheveluë par devant, pour nous apprendre qu'il faut prendre l'*Occaſion* aux cheveux quand elle ſe préſente, de crainte qu'elle ne nous échappe : car elle eſt volage & toujours prête à s'enfuir. Voilà pourquoi on lui mèt un pied en l'air & l'autre ſur une rouë. Quant au Raſoir qu'elle porte, il ſignifie que dès qu'elle s'offre à nous, il faut retrancher tous les obſtacles pour la ſuivre où elle nous appelle. Auſone en a fait une belle deſcription dans ſon Épigramme douzième.

L'Occasion paſſe comme le vent ;
A la guerre, en amour, il faut la ſçavoir prendre.
Tout eſt ſur le point de ſe rendre,
Si l'on ſçait profiter de cet heureux moment.

Les Anciens la conſidéroient comme une Divinité, qui préſidoit aux Momens les plus favorables.

Phydias la repréſenta par une jeune fille nuë, n'ayant pour vêtement qu'un léger voile qui badinoit autour d'elle ; elle avoit des aîles aux pieds, & ſes cheveux voloient en avant, de ſorte que le derrière de ſa tête reſtoit chauve. Elle étoit poſée légèrement ſur le ſommèt d'une rouë.

En voici la deſcription dans une Épigramme d'Auſone.

Cujus opus ? Phidiæ, qui ſignum Palladis, ejus,
Quique Jovem fecit, tertia palena ego ſum.
Sum Dea quæ rara & paucis Occasio *nota.*
Quid rotulæ inſiſtis ? Stare loco nequeo.
Quid talaria habens ? Volucris ſum. Mercurius quæ
Fortunare ſolet, tardo ego, cùm volui.
Crine tegis faciem. Cognoſci nolo. Sed heus tu
Occipiti calva es, ne tenear fugiens.

Occator,

Dieu qui préſidoit au Travail de ceux

qui herſent la terre à la Campagne, pour en rompre les mottes, & la rendre unie. Il y a chez les Païens beaucoup de Divinités, dont les noms ſont pris des choſes auxquels on les faiſoit préſider.

Occident.

Quand le Soleil a fini ſa carrière,
Quand on ne voit plus ſa lumière,
Et que dans le ſein de Thétis
Ses rayons ſont enſevelis;
Tout eſt calme pour lors, tout eſt ſans violence;
C'eſt le temps du Repos, c'eſt le temps du Silence.

L'*Occident* eſt repréſenté ſous la figure d'un vieillard couvert d'une robe brune, ayant une ceinture bleuë ſur laquelle ſe trouve trois Signes Céleſtes. Il a ſur ſa tête une Étoile brillante & une bandelette qui lui ſerre la bouche.

Océan.

La Terre, dit Héſiode, eut de ſon mariage avec Uranus l'*Océan*, aux gouffres profonds. Enſuite on a dit que l'*Océan* étoit le père non-ſeulement de tous les Dieux, mais de tous les Êtres; ce qui doit s'entendre en ce ſens, que l'Eau contribue plus elle ſeule à la production & à la nourriture des corps, que tout le reſte de la

nature ; ou bien, ſuivant la Doctrine du Philoſophe Thalès, que l'Eau étoit la matière première dont tous les corps étoient compoſés.

D'anciens Monumens nous repréſentent l'*Océan* ſous la figure d'un vieillard aſſis ſur les Ondes de la Mèr, avec une Pique à la main, & ayant près de lui un Monſtre Marin. Ce Vieillard tient une Urne ou Vaſe, & verſe de l'Eau, Symbole de la Mèr, des Fleuves & des Fontaines : Homère fait faire aux Dieux de fréquens voyages chez l'*Océan*, où ils paſſoient douze jours de ſuite parmi la Bonne-chère & les Feſtins.

Le Poëte fait alluſion à une ancienne coutume de ceux qui habitoient ſur les bords de l'*Océan* Atlantique, qui, au rapport de Diodore, célébroient dans une certaine ſaiſon de l'année, des Fêtes ſolemnelles, pendant leſquelles ils portoient en proceſſion la Statuë de Jupiter & des autres Dieux, leur offroient des ſacrifices, & faiſoient en leur honneur de Grands Feſtins. Ce que les Grècs diſoient de l'*Océan*, les Égyptiens le diſoient du Nil, qui a porté chez eux le nom d'*Océan*.

Ocnus.

C'étoit un homme laborieux, dit Pau-

ſanias, qui avoit une femme fort peu ménagère, de ſorte que tout ce qu'il pouvoit gagner ſe trouvoit auſſi-tôt dépenſé. Dans le fameux Tableau de Polygnote, il eſt repréſenté aſſis, faiſant une corde avec un jonc, & une âneſſe, qui eſt auprès, mange cette corde à meſure, & rend auſſi inutile tout le travail du Cordier. Cette repréſentation donna lieu à un Proverbe chez les Grècs; pour dire que c'eſt bien de la peine perduë, on diſoit, c'eſt *la Corde d'Ocnus*.

Octobre.

Ce Mois, le huitième de l'Année de Romulus, d'où il a pris ſon nom, eſt le dixième de la nôtre. Il étoit ſous la protection du Dieu Mars. Les Fêtes de ce Mois étoient les Méditrinales le 11; les Auguſtales le 12; les Fontinales le 13; & l'Armiluſtre le 19. Ce Mois étoit perſonnifié par un chaſſeur qui avoit un Liévre à ſes pieds, des Oiſeaux au-deſſus de ſa tête, & une eſpèce de cuve auprès de lui. Ce qui répond aux quatre vers d'Auſone, dont voici le ſens: « *Octobre* fournit les » Lievres: c'eſt lui qui donne la liqueur » de la Vigne, & les Oiſeaux gras: nos » Cuves écument, le Moût bout avec vio-

» lence, & les Vaiſſeaux ſont pleins de » vin nouveau.

Ce Mois eſt appellé *Octobre*, parcequ'il étoit le huitième Mois de l'année, en la commençant, comme faiſoient autrefois les Romains, par le Mois de Mars. Domitien lui voulut donner ſon nom, mais il ne réuſſit pas. Le Sénat Romain lui donna le nom de Fauſtine, femme d'Antonin, ſous le Règne de cet Empereur. Commode le voulut faire nommer l'Invincible; mais cela n'eut pas plus de ſuccès, & le nom d'*Octobre* lui eſt toujours demeuré.

ODORAT.

Si par l'éclat de vos couleurs,
Aux ſévères Beautés vous ſervez de parures;
Vous êtes encor belles fleurs,
Le parfum le plus doux de toute la Nature.

L'*Odorat* nous eſt repréſenté ſous la figure d'un jeune garçon, qui tient un Vaſe de la main gauche & de la droite un Bouquèt. A ſes pieds on apperçoit un Chien de chaſſe qui le ſuit par-tout; ſa robe eſt ſemée de fleurs. Le Bouquèt ſignifie l'Odeur naturelle; le Vaſe, celle que l'on tire des liqueurs par l'Art de la Diſtillation: les fleurs de ſa robe, le Chien de

chaſſe qui l'accompagne, n'ont point beſoin d'explication, puiſque l'on ſçait aſſez que l'un & l'autre ſont les Symboles de l'*Odorat*.

ŒCONOMIE.

L'*Œconomie* dépend du bon ordre d'une maiſon, confiée à une perſonne ſenſée & expérimentée.

On la perſonnifie par une Matrone reſpectable, vêtuë modeſtement & avec ſimplicité; la branche d'olivier qui la couronne eſt le Symbole de la Paix, qui eſt la première recherche de l'*Œconomie*. Elle s'appuie ſur un Gouvernail, tient un Scèptre & un Compas, qui ſont les Emblêmes du Pouvoir, & d'un ſage Gouvernement.

L'Épigramme ſuivante en donne l'idée.

Illa domus felix, æquis quam frænata habenis
Prodiga non æris mater, & uſque vigil.
Crimina quæ avertens nati, natæque pudori
Invigilans, juſta cætera lance regit.
Hanc ſi tu tollas fugiet ſecum optimus Ordo,
Ut capite avulſo corpore vita fugit.

ŒDIPE,

Fils de Laïus, Roi de Thèbes, & de Jocaſte. Laïus, en ſe mariant, eut la curioſité de faire demander à l'Oracle de Del-

phes, ſi ſon mariage ſeroit heureux ? L'Oracle lui répondit que l'enfant qui en devoit naître, lui donneroit la mort ; ce qui l'obligea de vivre avec la Reine dans une grande réſerve : mais un jour de débauche il en approcha & elle devint groſſe. Quand elle fut accouchée, Laius, l'eſprit troublé de la prédiction, ordonna à un domeſtique affidé, d'aller expoſer l'enfant dans un lieu déſert, & de l'y faire périr. Celui-ci le porta ſur le Mont Cithéron, lui perça les pieds & le ſuſpendit à un arbre, ce qui fit donner à l'enfant le nom d'*Œdipe*. Par hazard Phorbas, Berger de Polybe Roi de Corinthe, conduiſit en ce lieu ſon troupeau, & aux cris de l'enfant accourut, le détacha & l'emporta. La Reine de Corinthe le voulut voir, & comme elle n'avoit point d'enfans, elle adopta celui-ci & prit ſoin de ſon éducation.

Quand *Œdipe* fut devenu grand, il voulut ſçavoir de l'Oracle quelle ſeroit ſa deſtinée, & il en eût cette réponſe : « Les » Deſtins portent qu'*Œdipe* ſera l'Époux » de ſa Mère, qu'il mettra au jour une » race éxécrable, & qu'il ſera le meur» trier de ſon Père. » Frappé de cette horrible prédiction, & pour éviter de l'accomplir, il s'éxila de Corinthe : réglant ſon voyage ſur les Aſtres, il prit la route

de la Phocide. S'étant trouvé dans un chemin étroit qui menoit à Delphes, il rencontra Laïus monté ſur ſon Char & eſcorté de cinq perſonnes ſeulement, qui ordonna avec hauteur à *Œdipe* de lui laiſſer le paſſage libre : ils en vinrent aux mains ſans ſe connoître, & Laïus fut tué.

Œdipe, arrivé à Thèbes, trouva cette Ville dans la déſolation des maux que lui faiſoit le Sphinx. Le vieux Créon, père de Jocaſte, qui avoit repris le gouvernement après la mort de Laïus, fit publier dans toute la Grèce, qu'il donneroit ſa fille & ſa couronne à celui qui affranchiroit Thèbes du honteux tribut qu'elle payoit au Monſtre. *Œdipe* s'offrit pour diſputer contre le Sphinx, le vainquit & le fit périr. Jocaſte, qui étoit le prix de la victoire, devint ſa femme & lui donna quatre enfans ; deux fils, Éthéocle & Polynice, & deux filles, Antigone & Iſmène.

Pluſieurs années après, le Royaume de Thèbes fut déſolé par une peſte très-cruelle : l'Oracle, refuge ordinaire des malheureux, eſt de nouveau conſulté ; & déclare, que les Thébains ſont punis pour n'avoir pas vengé la mort de leur Roi Laïus, & pour n'en avoir pas même recherché les Auteurs. Ce fut par toutes les

perquiſitions qu'*Œdipe* fit faire pour découvrir cet aſſaſſin, qu'il dévoila enfin le Myſtère de ſa naiſſance; ſe reconnut l'Auteur du parricide & coupable de l'inceſte. « Hé bien, Deſtins affreux, vous voici » dévoilés, s'écrie-t-il; je ſuis donc né de » ceux dont jamais je n'aurois dû naître, » je ſuis l'époux de celle que la nature » défendoit d'épouſer : j'ai donné la mort » à celui à qui je devois le jour.... Mon » ſort eſt accompli, O Soleil, je t'ai vu » pour la dernière fois. » En effet, après avoir vû Jocaſte qui venoit de s'ôter la vie, il s'arracha les yeux de déſeſpoir, & ſe fit conduire par ſa fille Antigone dans l'Attique, où il ne ceſſa de déplorer ſes malheurs. Quoique la volonté, qui fait le crime, n'eut aucune part dans les horreurs de ſa vie, les Poëtes ne laiſſent pas de le plaçer dans le Tartare avec Ixion, Tantale, Siſiphe, les Danaïdes, & tous ces fameux Criminels de la Fable.

ŒIL.

L'*Œil* humain étoit un des Symboles d'Oſiris, dit Plutarque; c'eſt pourquoi l'on trouve quelquefois ſur d'anciens Monumens un *Œil* humain à côté d'une tête d'Oſiris. Oſiris eſt l'Apollon Égyptien ou

le Soleil. Auſſi d'autres Auteurs ont dit que cet *Œil* étoit conſacré à Apollon, parceque le Soleil, qui eſt pris pour Apollon, jette ſes regards ſur tout le monde. Voilà pourquoi les Poëtes appellent le Soleil l'*Œil* de Jupiter.

ŒNISTÉRIES,

La Fête du vin, elle ſe célébroit à Athènes, par les jeunes gens prêts à entrer dans l'Adoleſcence, avant de ſe faire pour la première fois la barbe & les cheveux. Ils apportoient au Temple d'Hercule une certaine meſure de vin, en faiſoient des Libations, & en offroient à boire aux aſſiſtans.

ŒNONE,

Fille du Fleuve Cebrene en Phrygie, au pied du Mont Ida, bergère d'une extrême beauté, ſe mêloit de prédire l'avenir & de connoître la vertu des plantes. Apollon lui avoit fait préſent de ces Dons, en reconnoiſſance des faveurs qu'il avoit reçuës de la belle. Pâris dans le temps qu'il étoit ſur le Mont Ida, réduit à la condition de Berger, le beau Pâris ſe fit aimer d'*Œnone*, & en eut un fils qui fut nommé Corithus. Lorſqu'elle eut appris qu'il alloit faire un voyage en Grèce, elle

fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner, lui prédiſant tous les malheurs dont ſeroit ſuivi ce voyage, ajoutant qu'il ſeroit un jour bleſſé mortellement, qu'alors il ſe ſouviendroit d'*Œnone* pour en être guéri; mais qu'il auroit vainement recours à elle. En effet, lorſque Pâris eut été bleſſé par Philoctète au Siège de Troye, il ſe fit porter ſur le Mont Ida chez *Œnone*; qui, malgré l'infidélité de ſon époux, employa ſon Art pour le guérir; mais tous les Remèdes furent inutiles, la flèche qui l'avoit bleſſé étoit empoiſonnée: c'étoit une des flèches d'Hercule. Pâris mourut entre les bras d'*Œnone*, & la malheureuſe *Œnone* mourut de regrèt de la mort de cet infidèle amant. Conon, dans Photius, rapporte que le Meſſager qui vint dire à *Œnone*, que Pâris ſe faiſoit porter ſur le Mont Ida, afin qu'elle le guérit de ſa bleſſure, fut renvoyé bruſquement avec ces paroles de jalouſie; *Qu'il aille ſe faire panſer à ſon Hélène.* Un retour de tendreſſe fit bientôt repentir *Œnone* de ſa bruſquerie: elle réſolut d'aller au devant de ſon mari avec les Remèdes néceſſaires; mais elle arriva trop tard. La réponſe qu'elle avoit faite au Meſſager, fut fidèlement rapportée à Pâris, & l'accabla de telle ſorte qu'il expira ſur le champ. La

première chose que fit *Œnone* quand elle fut arrivée, fut de tuer d'un coup de pied ce Messager, parcequ'il avoit osé lui dire qu'elle étoit cause de la mort de Pâris. Ensuite elle embrassa tendrement le corps de ce mari infidèle, & après bien des regrèts, elle se passa sa ceinture au cou & s'étrangla.

Œta,

Montagne de Thessalie, entre le Pinde & le Parnasse; elle est célèbre dans la fable & dans l'histoire Grecque, par la mort d'Hercule qui s'y brûla, & par le détroit des Thermopyles qui est dans cette Montagne. Comme le Mont *Oéta* s'étend jusqu'à la mèr Égée, qui est l'extrémité de l'Europe à l'orient, les Poëtes ont feint que le Soleil & les Étoiles se levoient à côté de cette Montagne, & que de-là naissoient le jour & la nuit. Ce Mont étoit encore renommé par l'Ellebore qu'il produit en abondance.

Énigme LIII.

Barillèt
Gentillèt,
De matière
Singulière,
Que la main
De l'humain
Peut détruire,
Non construire;

Je promèts
Certain mèts
D'une viande
Bien friande :
Sur-tout lors
Que dehors
La clôture
Que Nature
Me produit,
Nouveau fruit,
On me jette,
Et m'arrête
Tant ſoit peu
Sur le feu ;
Puis on m'ouvre,
Et découvre
Un floïtant
Ragoûtant,
Petit orbe,
Qu'on abſorbe
D'un ſeul trait.
Cela fait,
Là bien vîte
On me quitte :
Et ſans biens,
Je deviens
Vil à l'homme,
Ainſi comme
Tonnelet
Rondelèt.

ŒUF D'ORPHÉE.

C'étoit un Symbole Myſtérieux dont ſe ſervoit cet ancien Poëte Philoſophe, pour déſigner cette Force intérieure, ce Principe de Fécondité dont toute la Terre eſt imprègnée ; puiſque tout y pouſſe, tout y végéte, tout y renaît. Les Égyptiens & les Phéniciens avoient adopté le même Symbole, mais avec quelques augmentations ; les premiers en repréſentant un jeune homme avec un *Œuf* qui lui ſort de la bouche ; & les ſeconds, en repréſentant un Serpent dreſſé ſur ſa queuë, & tenant auſſi dans la bouche un *Œuf*. Il y a

apparence que, préſomptueux comme étoient les Égyptiens, ils vouloient faire entendre que toute la terre appartient à l'homme, & qu'elle n'eſt fertile que pour ſes beſoins : les Phéniciens au contraire, plus retenus, ſe contentoient de montrer que ſi l'homme a ſur les choſes inſenſibles un Empire abſolu, cet Empire du moins ne s'étend qu'en partie ſur les Animaux, dont pluſieurs mêmes diſputent avec lui de force, d'adreſſe & de ruſes. Les Grècs reſpectoient trop Orphée pour avoir négligé une de ſes principales idées : ils aſſignèrent de plus à la Terre la figure d'un Ovale.

Œuf d'Osiris.

Les Égyptiens contoient, au rapport d'Hérodote, qu'Oſiris avoit enfermé dans un *Œuf* douze Figures Pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes ; mais que Typhon ſon frère ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet *Œuf*, y avoit introduit ſecrètement douze autres Pyramides noires, & que par ce moyen le mal ſe trouvoit toujours mêlé avec le bien. C'eſt ſous ces Symboles que cet ancien Peuple exprimoit l'oppoſition des deux Principes du bien & du mal qu'ils admettoient.

Œuf primitif.

Œuf primitif, d'où ſont ſortis tous les êtres. C'eſt ſous ce Symbole que pluſieurs Philoſophes Païens, après Orphé, ont repréſenté le Monde, ou plutôt l'Auteur du Monde. Les Phéniciens, ſelon Plutarque, reconnoiſſoient un Être ſuprême, qu'ils repréſentoient dans leurs Orgyes ſous la forme d'un *Œuf*. Le même Symbole étoit employé par les Chaldéens, les Perſans, les Indiens & les Chinois même : il y a bien de l'apparence que telle a été la première opinion de tous ceux qui ont entrepris d'expliquer la forme de l'Univers.

Énigme LIV.

Encor que je naiſſe ſans vie,
Je la donne à chaque vivant ;
Et l'on me cherche fort ſouvent
Dans le temps d'une maladie,
Quoique je ſois utile après comme devant.
Quelquefois je n'ai point de père :
Alors je ne dois point mon être à ſon amour ;
Et je nais ſans bleſſer ma mère,
Quoiqu'elle crie en me donnant le jour.
Ce qui doit le plus vous ſurprendre,
C'eſt que ſouvent par elle on me voit enfanté,
Sans qu'elle perde rien de ſa virginité.
Comment pourrez-vous le comprendre ?

Comme

Comme une femme, elle accouche en ſon lit.
La jeuneſſe eſt mon avantage ;
Plus je vieillis, plus on me fuit.
La robe blanche eſt mon partage,
Et je la porte en tout temps jour & nuit.
Il eſt poutant certaine Fête,
Où l'on me fait changer d'habit,
Et le rouge m'en prend, ſans avoir une tête.
Devinez qui je ſuis ; je vous en ai trop dit.

ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

PREMIERE.

Donner à manger à ceux qui ont faim.

Les *Œuvres de Miſéricorde* éxercées envers les pauvres, ſont ſi agréables à Dieu, que dans l'Évangile il les regarde comme faites à lui-même ; diſant :

Amen, dico vobis, quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.

La première de ces Œuvres ſe repréſente par une Femme, qui s'empreſſe de ſecourir un pauvre couché à terre, périſſant d'inanition.

Eſurivi, & dediſtis mihi manducare.

Œuvres de Miséricorde.

Seconde.

Donner à boire à ceux qui ſont altérés.

L'image de cette ſeconde eſt figurée par une Femme, qui a tiré de l'eau d'un puits, & regarde d'un air de ſatisfaction un pauvre qui ſe déſaltère avec avidité.

Sitivi, & mihi dediſtis bibere.

Œuvres de Miséricorde.

Troisieme.

Donner l'Hoſpitalité.

L'Hoſpitalité a été éxercée de tous les temps, par tous les Peuples, tant Barbares que Chrétiens.

On la peint ſous la figure d'une Femme modeſte. Elle eſt à l'entrée d'un hôpital, dont on voit une partie extérieure, elle donne la main à un Pélerin, excédé par la fatigue du chemin.

Hoſpes eram, & collegiſtis me.

ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

QUATRIEME.

Vêtir ceux qui ſont nuds.

On donne à cette quatrième un air tendre & affable. Elle s'empreſſe de couvrir d'un Manteau un homme mal vêtu & tranſi de froid. La Reconnoiſſance de cet homme eſt peinte ſur ſon viſage, & dans ſes yeux qu'il tourne humblement du côté de ſa bienfaitrice.

Nudus, & cooperuiſtis me.

ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

CINQUIEME.

Soigner les Maladés.

On la peint aſſiſe à côté d'un homme abattu par la Maladie, & couché dans un lit; elle le regarde avec compaſſion, & lui préſente à boire.

Infirmus, & viſitaſtis me.

ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

SIXIEME.

Viſiter les Priſonniers.

Cette ſixième ſe repréſente par une Ma-

OFFENSE.

Tel nous penſe bleſſer, qui ſe bleſſe lui-même ;
Tel homme veut piquer autrui,
Dont le trait rejaillit ſur lui.
Tu le peux voir dans cet Emblême.

On offenſe par voie de fait, par des injures & par des propos médiſans. Ainſi ce ſujèt ſe caractériſe par une Femme laide qui eſt en action de décocher une fléche, & dont le vêtement eſt garni de Langues & de Couteaux. L'Emblême du Hériſſon qui eſt à ſes pieds, & qui lance ſes dards contre les Chiens qui l'attaquent, ſignifient qu'on eſt contraint quelquefois de repouſſer l'*Offenſe* par l'*Offenſe*.

OGMIOS,

Nom que les Gaulois donnoient à Hercule, qui ſignifie en Langue Celtique *Puiſſant ſur Mèr*. Ils le repréſentoient fort différemment des Hercules ordinaires : c'étoit un vieillard quaſi décrépit, chauve, à qui preſque tous les cheveux étoient tombés, de couleur olivâtre, baſané & tout ridé comme un vieux marinier ; il portoit la Maſſuë de la main droite, l'Arc de la gauche, & le Carquois ſur l'épaule :

de ſa Langue pendoient de petites chaînes d'or & d'ambre, avec leſquelles il entraînoit une grande multitude d'hommes qui le ſuivoient volontairement. C'eſt un Symbole de ſon Éloquence, à laquelle perſonne ne réſiſtoit. Il paroît, par ce portrait, que les Gaulois regardoient Hercule non comme un Dompteur de Monſtres & un Redreſſeur des torts; mais comme un Dieu d'une Éloquence douce & perſuaſive. Lucien qui nous a donné ce détail ajoute, qu'on le peignoit avancé en âge, parceque l'Éloquence ne montre ce qu'elle a de plus vif, que dans la bouche des Vieillards.

Énigme LV.

Dans l'Egypte autrefois, de vils adorateurs,
L'encenſoir à la main, venoient me rendre hommage.
Le Peuple, le Sçavant, & le prétendu Sage,
De ce Culte païen étoient obſervateurs.
L'Hébreu dans le déſert, nourri d'un pain céleſte,
Suivant trop ſes deſirs vains & capricieux,
Oſa me préférer à la Manne des Cieux,
Moi, qui ſers tout au plus dans un repas agreſte.
Quoique je ſois déchu de ce premier état,
Un Syſtême nouveau publie avec éclat,
Que la terre empruntant ma forme triviale,
Comme moi repréſente une figure ovale,

Encore avec cela quelques propriétés
Me conſolent du moins. Lecteurs, qui m'écoutez,
Si vous ouvrez mon ſein par vos communes armes,
Vous en ſerez punis, vous verſerez des larmes :
Il eſt vrai, je pourrai par vous être mangé ;
Mais ſi je meurs, au moins je me ſerai vengé.

OISEAUX.

L'Auſpice ſe prenoit du vol & du chant des *Oiſeaux* ; quelquefois auſſi on en prenoit l'Augure. Les *Oiſeaux* dont on obſervoit plus exactement le Chant, étoient l'Aigle, le Vautour, le Milan, le Hibou, le Corbeau & la Corneille.

Le reſpect que les Égyptiens avoient pour les Animaux en général, s'étendoit particulièrement ſur les *Oiſeaux*. Ils avoient ſoin de les embaumer & de leur donner une ſépulture honorable. Elien dit avoir vu le Sépulcre d'une Corneille près du Lac Moëris. Nos Voyageurs modernes parlent d'un puits aux *Oiſeaux* qui ſe voyoit dans le Champ des Mumies. En deſcendant dans ce puits, dit Corneille le Brun, on trouvoit ſur les côtés pluſieurs grandes chambres taillées dans le roc, pleines de pots de terre-cuite couverts de même matière, dans leſquels on conſervoit embaumé des *Oiſeaux* de toute eſpèce : il n'y avoit qu'un *Oiſeau* dans cha-

que pot. On y trouva auſſi des œufs de poule tous entiers, mais vuides & ſans aucune mauvaiſe odeur.

Oisiveté.

Ce Vice, d'où naiſſent tous les autres, ſe repréſente par une groſſe femme, replète, mal-coëffée, mal-vêtuë, & moitié endormie. Elle eſt aſſiſe dans un lieu ſâle & fangeux, ſe gratte la tête d'une main, & appuie l'autre ſur un Porc qui dort à ſes genoux. L'Arioſte dit :

Inqueſto albergo il grave ſonno ciace
L'otio da un canto corpulento, e graſſo.

Oison.

C'étoit un des Animaux particulièrement conſacrés à Junon.

Olivier,

Arbre conſacré à Jupiter, mais plus particulièrement à Minerve, qui avoit appris aux Athéniens à cultiver cet Arbre, & à exprimer l'huile de ſon fruit. L'*Olivier* eſt le Symbole ordinaire de la Paix, les Romains la repréſentoient ſous la figure d'une femme qui tient un Rameau d'*Olivier*. La douceur de ſon fruit caractériſe la Douceur de la Paix. Une Cou-

ronne d'*Olivier* étoit le prix de la Victoire aux Jeux Olympiques.

Olympien,

Surnom de Jupiter qui avoit un Temple magnifique à Olympie en Élide. Le Temple & la Statuë de Jupiter, furent le fruit des dépouilles que les Éléens remportèrent ſur ceux de Piſe, dont ils ſaccagèrent la ville. Le Temple étoit tout environné de colonnes par dehors : on n'y avoit employé que des pierres d'une beauté ſingulière. L'Édifice avoit ſoixante-huit pieds de hauteur, quatre-vingt-quinze de largeur, & deux cens trente de longueur. Il étoit couvert non de tuiles, mais d'un beau marbre Pentélique, & taillé en forme de tuiles. Aux deux extrémités de la voûte, on voyoit deux Chaudières d'Or ſuſpenduës, & dans le milieu une Victoire de bronze dorée ſupportée d'un bouclier d'or. La Statuë du Dieu, ouvrage de Phidias, ce fameux Sculpteur d'Athènes, étoit d'or & d'yvoire : Jupiter y paroiſſoit aſſis ſur un trône, ayant ſur la tête une Couronne de feuilles d'Olivier, tenant de la main droite une Victoire auſſi d'or & d'yvoire, ornée de bandelettes & couronnée ; & de la gauche un Scèptre, ſur le bout duquel repoſoit un Aigle, &

où reluiſoient toutes ſortes de Métaux. Enfin le Trône du Dieu étoit tout brillant d'or & de pierres précieuſes : l'yvoire & l'ébène y faiſant, par leur mélange, une agréable variété. Aux quatre coins il y y avoit quatre Victoires qui ſembloient ſe donner la main pour danſer, & deux autres aux pieds de Jupiter. A l'endroit le plus élevé du Trône, au-deſſus de la tête du Dieu, on avoit placé d'un côté les Graces, & de l'autre les Heures ; les unes & les autres comme Filles de Jupiter. Cette deſcription du Temple de Jupiter *Olympien*, eſt extraite de Pauſanias, qui ajoute à la fin : « L'habileté de l'Ouvrier » eut Jupiter même pour approbateur ; » car Phidias, après avoir mis la dernière » main à ſa Statuë, pria le Dieu de mar» quer par quelque ſigne ſi cet ouvrage lui » étoit agréable : & l'on dit qu'auſſi-tôt le » pavé du Temple fut frappé de la fou» dre, ſans en être endommagé. » On conſervoit dans le Temple une prodigieuſe quantité de très-riches préſens, non-ſeulement de la part des Princes Grècs, mais des Aſiatiques mêmes.

Dans ce même Temple de Jupiter, les Éléens avoient érigé ſix Autels à douze Dieux. Enſorte que l'on ſacrifioit à deux Divinités tout à la fois ſur le même Au-

tel : à Jupiter & à Neptune, ſur le premier ; à Junon & à Minerve, ſur le ſecond ; à Mercure & à Apollon, ſur le troiſième ; aux Graces & à Bacchus, ſur le quatrième ; à Saturne & à Rhéa, ſur le cinquième ; à Venus & à Minerve Ergane, ſur le ſixième.

Olympiques.

Les *Jeux Olympiques* étoient les plus célèbres de la Grèce. Voici ce que Pauſanias dit en avoir appris ſur les lieux mêmes des Éléens, qui lui ont paru les plus habiles dans l'Étude de l'Antiquité. Selon eux, Saturne eſt le premier qui ait règné dans le Ciel, & dès l'âge d'or il avoit déja un Temple à Olympie. Jupiter étant venu au monde, Rhéa ſa mère en confia l'éducation à cinq Dactiles du Mont Ida, qu'elle fit venir de Crète en Élide. Hercule, l'aîné des cinq frères, propoſa de s'éxercer entr'eux à la courſe, & de voir à qui en remporteroit le prix, qui étoit une Couronne d'Olivier.... C'eſt donc Hercule Idéen qui a eu la gloire d'inventer ces Jeux, & qui les a nommés *Olympiques :* parcequ'ils étoient cinq frères, il voulut que ces *Jeux* fuſſent célébrés tous les cinq ans. Quelques-uns diſent que Jupiter & Saturne combattirent enſemble à

la Lutte dans Olympie, & que l'Empire du Monde fut le prix de la Victoire. D'autres prétendent que Jupiter ayant triomphé des Titans, inſtitua lui-même ces *Jeux*, où Apollon entr'autres ſignala ſon adreſſe, en remportant le Prix de la Courſe ſur Mercure, & celui du Pugilat ſur Mars. C'eſt pour cela, diſent-ils, que ceux qui ſe diſtinguent au Pentathle, danſent au ſon des Flûtes, qui jouent des airs Pythiens, parceque ces airs ſont conſacrés à Apollon, & que ce Dieu a été couronné le premier aux *Jeux Olympiques*.

Ils furent ſouvent interrompus juſqu'au temps de Pélops, qui les fit repréſenter en l'honneur de Jupiter, avec plus de pompe & d'appareil, qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs. Après lui, ils furent encore négligés ; on en avoit même preſque perdu le ſouvenir, lorſqu'Iphitus, contemporain de Lycurgue le Légiſlateur, rétablit les *Jeux Olympiques* à l'occaſion qu'on va voir. La Grèce gémiſſoit alors, déchirée par des guerres inteſtines, & déſolée en même temps par la peſte. Iphitus alla à Delphes, pour conſulter l'Oracle ſur des maux ſi preſſans. Il lui fut répondu par la Pythie, que le rétabliſſement des *Jeux Olympiques* ſeroit le ſalut de la Grèce ; qu'il y travaillât donc avec les Éléens. On s'ap-

pliqua, auſſi-tôt à ſe rappeller les anciens Exercices de ces *Jeux*; & à meſure qu'on ſe reſſouvint de quelqu'un d'eux, on l'ajoutoit à ceux qui avoient été retrouvés. C'eſt ce qui paroît par la ſuite des *Olympiades*; car dès la première *Olympiade*, on propoſa un Prix de la Courſe, & ce fut Coroebus Éléen qui le remporta. En la quatorzième, on ajouta la Courſe du Stade doublé; en la dix-huitième, le Pentathle fut entièrement rétabli; le Combat du Ceſte fut remis en uſage en la vingt-troiſième *Olympiade*; dans la vingt-cinquième, la Courſe du Char à deux Chevaux; dans la vingt-huitième, le Combat du Pancacre, & la Courſe avec des Chevaux de ſelle. Enſuite les Éléens s'aviſèrent d'inſtituer des Combats pour les enfans, quoiqu'il n'y en eût aucun Exemple dans l'Antiquité. Ainſi en la trente-ſeptième *Olympiade*, il y eut des Prix propoſés aux enfans pour la Courſe & pour la Lutte. En la trente-huitième, on leur permit le Pentathle entier; mais les inconvéniens qui en réſultèrent, firent exclure les enfans pour l'avenir de tous ces Exercices violens. La ſoixante-cinquième *Olympiade* vit introduire encore une nouveauté: des gens de pied tout armés diſputèrent le Prix de la Courſe; cet Exer-

cice fut jugé très-convenable à des Peuples belliqueux. En la quatre-vingt-dix-huitième, on courut avec deux Chevaux de main dans la carrière ; & en la quatre-vingt-dix-neuvième, on attela deux jeunes Poulains à un Char. Quelque temps après, on s'aviſa d'une Courſe de deux Poulains menés en main, & d'une Courſe de Poulain monté comme un Cheval de ſelle.

Quant à l'Ordre & à la Police des *Jeux Olympiques*, voici ce qui s'obſervoit, ſelon le même Hiſtorien. On faiſoit d'abord un Sacrifice à Jupiter : enſuite on ouvroit par le Pentathle ; la Courſe à pied venoit après, puis la Courſe de Chevaux, qui ne ſe faiſoit pas le même jour. Les Éléens eurent preſque toujours la direction de ces Jeux, & nommoient un certain nombre de Juges pour y préſider, y maintenir l'ordre, & empêcher qu'on uſât de fraude & de ſupercherie pour remporter le Prix. En la cent deuxième *Olympiade*, Callipe, Athénien, ayant acheté de ſes antagoniſtes le Prix du Pentathle, les Juges Éléens mirent à l'amende Callipe & ſes Complices. Les Athéniens demandèrent grâce pour les coupables, & n'ayant pu l'obtenir, ils défendirent de payer cette amende. Mais ils furent exclus des *Jeux Olym-*

piques, juſqu'à ce qu'ayant envoyé conſulter l'Oracle de Delphes, il leur fut déclaré que le Dieu n'avoit aucune réponſe à leur rendre, qu'au préalable ils n'euſſent donné ſatisfaction aux Éléens. Alors ils ſe ſoumirent à l'amende.

Ces *Jeux*, qu'on célébroit vers le Solſtice d'Eſté, duroient cinq jours; car un ſeul n'auroit pas ſuffi pour tous les Combats qui s'y donnoient. Les Athlètes combattoient tout nuds depuis la trente-deuxième *Olympiade*, où il arriva à un nommé Orcippus de perdre la victoire, parceque, dans le fort du combat, ſon caleçon s'étant dénoué, l'embarraſſa de manière à lui ôter la liberté des mouvemens. Ce Règlement en éxigea un autre : c'eſt qu'il fut défendu aux femmes & aux filles, ſous peine de la vie, d'aſſiſter à ces *Jeux*, & même de paſſer l'Alphée pendant tout le temps de leur célébration; & cette défenſe fut ſi éxactement obſervée, qu'il n'arriva jamais qu'à une ſeule femme de violer cette Loi. La peine impoſée par la Loi, étoit de précipiter les femmes qui oſeroit l'enfreindre, d'un rocher fort eſcarpé, qui étoit au-delà de l'Alphée.

OMAN,

Divinité des Perſes, qui eſt toujours

jointe avec Anaïtis ; & comme cette Déeſſe étoit priſe pour la Lune, ou ſon Symbole, il eſt à croire que le Dieu *Omanus* étoit le Soleil, ou le *Feu*, Image du Soleil. Tous les jours, les Mages alloient dans le Temple d'*Omanus* chanter des Hymnes pendant une heure devant le *Feu* ſacré, tenant des Verbeines en main, & ayant en tête des Tiares, dont les bandelettes leur pendoient des deux côtés le long des jouës.

Énigme LVI.

Sans être corps, je ſuis viſible,
Impalpable, ſans être eſprit ;
Avec l'un de ces deux je ſuis incompatible,
Sans l'autre je ſuis moins qu'un zéro par écrit.
Malgré tout mon néant, je paſſe l'induſtrie
Du Peintre le plus accompli.
Il n'eſt ſous le Soleil rien que je ne copie,
Quelquefois aſſez bien, quelquefois à demi,
Suivant l'original qui me ſert de partie :
Mais voici le plus ſurprenant ;
Ces portraits, la plûpart, quoique privés de vie,
Se meuvent naturellement.

Ombres.

Dans le Syſtême de la Théologie Païenne, ce qu'on appelloit *Ombre*, n'étoit ni

le corps, ni l'âme ; mais quelque choſe qui tenoit le milieu entre le corps & l'âme, qui avoit la figure & les qualités du corps de l'homme, & qui ſervoit comme d'enveloppe à l'âme. C'eſt ce que les Grècs appelloient *Idolon* ou *Phantaſma*, & les Latins *Ombra*, *Simulacrum*. Ce n'étoit donc ni le corps, ni l'âme qui deſcendoit dans les Enfers, mais cette *Ombre*. Ulyſſe voit l'*Ombre* d'Hercule dans les Champs Élyſées, pendant que ce Héros eſt dans les Cieux. Il n'étoit pas permis aux *Ombres* de paſſer le Styx, avant que leurs corps euſſent été mis dans un tombeau ; mais elles étoient errantes, & voltigeoient ſur le rivage pendant cent ans, au bout deſquels elles paſſoient enfin à cet autre bord ſi deſiré.

ÉNIGME LVII.

Je ne ſuis ni corps ni matière,
Je ne ſuis eſprit ni lumière.
Que ſuis-je donc ? Je ne ſçais pas.
Si quelqu'un pouvoit me l'apprendre,
J'aurois des grâces à lui rendre ;
Il me tireroit d'embarras.
Eh ! comment me pouvoir connoître ?
Puiſque celui qui me fait naître,
Sans aucun ſentiment d'amour,
Dans l'inſtant me ravit le jour.

Je ne ſuis rien, ou du moins peu de choſe,
Et je ne puis le conteſter ;
Cependant ſouvent, & pour cauſe,
Les plus habiles gens viennent me conſulter.

OMOPHAGIES,

Fêtes qui ſe célébroient dans les Iſles de Chio & de Ténédos, en l'honneur de Bacchus, qui étoit ſurnommé Omadius. On lui ſacrifioit un homme, que l'on mettoit en pièces, en lui déchirant tous les membres l'un après l'autre ; & c'eſt de cet horrible Sacrifice que le nom du Dieu & de la Fête a été tiré. Arnobe, qui fait mention de cette Fête, nous la repréſente d'une façon moins odieuſe. Les Grècs en cette Fête paſſoient, dit-il, la Fureur bacchique : ils s'entortilloient de Serpens, & mangeoient des entrailles de Cabri cruës, dont ils avoient la bouche tout enſanglantée ; ce qui a plus de rapport au nom de la Fête. On voit en effèt des hommes entortillés de Serpens, & particulièrement dans les Figures de Mithras.

OMPHALE,

Reine de Lydie. Hercule dans ſes voyages, étant arrivé chez cette Princeſſe, fut ſi fort épris de ſa beauté, & en devint ſi

amoureux, qu'oubliant ſon courage & ſa vertu, il ſe mit, dit-on, à filer auprès d'elle, pour lui plaire. Tandis qu'*Omphale* portoit la Maſſuë & la Peau de Lion, dit agréablement Lucien, Hercule portoit une robe de Pourpre, travailloit à la laine, & ſouffroit qu'*Omphale* lui donnât quelquefois des ſoufflèts avec ſa pantoufle. On trouve en effèt pluſieurs anciens Monumens, qui nous repréſentent *Omphale* & Hercule dans l'attitude que leur donne Lucien. On a voulu exprimer par ces traits la vie voluptueuſe que le Héros mena chez *Omphale*. Il en eut un fils nommé Agéſilas, d'où l'on fait deſcendre Créſus.

ÉNIGME LVIII.

Je n'ai, comme on va voir, ni rime, ni raiſon :
Combien je ſuis utile, on ne le ſçauroit croire.
C'eſt par moi qu'on connoît une belle Mémoire ;
Et pour les Vers, je ſuis hors de comparaiſon.

Nous ſommes vingt jumeaux d'une même maiſon ;
Dix au rez-de-chauſſée ont leur demeure noire :
Les autres, pour marquer quelque beau trait d'Hiſtoire,
Au Lecteur aſſidu ſont toujours de ſaiſon.

Je fais faire ſouvent une laide grimaçe.
J'agis, je vais, je viens, ſans ſortir de ma place ;

Et j'ai part au travail de tout ce que l'on voit.

Quelque grand que je ſois, ma taille eſt fort petite :
Avec tous ces talens, j'ai fort peu de mérite ;
Et tout le monde enfin peut me montrer au doigt.

ÉNIGME LIX.

Un nombre impair joint quatre fois,
Vous apprendra combien nous ſommes.
Nous ſervons de défenſe & d'ornement aux hommes,
Ainſi qu'aux habitans des bois.
Nous ſouffrons ſans murmure
Qu'un double fer taille notre figure.
Quoique nous ſoyons tranſparens,
Nous ſommes rarement ſans de petits points blancs.
Quant à notre couleur, c'eſt le ſang qui la donne.
Nous avons très-ſouvent un demi-cercle noir,
Qui n'eſt pas agréable à voir,
Que difficilement aux Galans on pardonne.
On craint ſouvent notre pouvoir,
Quand on eſt animé d'un cruel déſeſpoir ;
Et l'on voit des Amans porter ſur leurs viſages
Des traits ſanglans de nos outrages.
Enfin, pour achever de peindre notre ſort,
Nous croiſſons même après la mort.

ONOCENTAURE.

Onocentaure, Animal monſtrueux, qui a un viſage d'homme, le ſein d'une fem-

me, & le bas du corps d'un Ane. Saint Jérôme tâche de prouver par l'Écriture-Sainte, qu'il y a eu de ces sortes d'Animaux. Théodorèt dit que ces *Onocentaures* étoient des Démons nocturnes, ou des Spectres qui paroissoient de nuit.

Onocrotale.

Moyse le mèt au nombre des Animaux impurs. Cet Oiseau, lorsqu'il s'est rempli l'estomac d'Huitres avec leurs écailles, les rejette, & en tire les Huitres, quand, par la chaleur de l'estomac, leurs cõquilles se sont ouvertes. Pour l'*Onocrotale*, c'est un Oiseau à peu près de la forme du Pélican, mais qui a un jabot ou une bourse au-dessous du bèc, ou au commencement du gosier ; laquelle est si vaste, qu'on y a quelquefois trouvé un petit enfant tout entier. Il se nomme en Hébreu *Cos*, qui signifie une Coupe, une Tasse.

Onuava,

Divinité des anciens Gaulois, que l'on croit être la Vénus céleste. Sa figure portoit une tête de femme, avec deux aîles déployées au-dessus, & deux larges écailles qui sortent de l'endroit où sont les oreilles : cette tête étoit environnée de

deux Serpens, dont les queuës alloient ſe perdre dans les deux aîles.

Onymancie,

Eſpèce de Divination qui ſe faiſoit par le moyen des Ongles. Elle ſe pratiquoit avec de l'huile & de la ſuie, dont on frottoit les Ongles d'un jeune garçon, qui préſentoit au Soleil ſes Ongles ainſi frottés, ſur leſquels on prétendoit voir des figures qui faiſoient connoître ce qu'on vouloit ſçavoir.

Opération.

Les Anciens ont exprimé ce ſujèt par une femme qui tient ſes mains ouvertes, dans chacune deſquelles eſt un Œil.

Semper oculatæ noſtræ ſunt manus
Credunt quod vident.

Plaute.

Ophiomancie,

Divination qui ſe tiroit des différens mouvemens qu'on voyoit faire aux Serpens : il y en a pluſieurs éxemples dans les anciens Poëtes. Énée voit ſortir du Tombeau d'Anchiſe un Serpent énorme, dont le corps forme mille replis tortueux. Il fait le tour du Tombeau & des Autels,

ſe gliſſe entre les Vaſes & les Coupes, goûte de toutes les viandes offertes, & ſe retire enſuite au fond du Sépulcre, ſans faire aucun mal. Énée en tire un bon augure pour lui.

Opinion.

Elle naît & réſide dans l'imagination des hommes, & ne ſe manifeſte que par les effèts qu'elle produit. Comme la différence des caractères eſt infinie, la différence des *Opinions* l'eſt auſſi.

On la repréſente par une femme qui réfléchit ſur un Livre, & paroît en ſoutenir quelques propoſitions. Elle a des aîles de Papillon aux épaules & aux poignèts, pour marquer l'inſtabilité des hommes dans leurs *Opinions*. Le Vaiſſeau battu des vagues d'une Mèr agitée, eſt une Allégorie, qui enſeigne que ſouvent les hommes ſont combattus dans leurs propres *Opinions*, par le contraſte des idées qui ſe préſentent à leur imagination.

Ops,

Déeſſe de l'Antiquité Païenne. Les Grècs l'ont appellée, *Opis* & *Oupis*. Elle étoit fille de Cœlus ou du Ciel, & de Veſta, ſœur & femme de Saturne, & ſe

nommoit autrement Rhéa & Cybèle. C'étoit la Terre dont on avoit fait une Divinité, & à laquelle on avoit donné le nom *Ops*, qui ſignifie *Secours*; à cauſe des grands Secours que l'on en tire pour la vie; ou parceque c'eſt par ſon Secours, *ejus ope*, que les hommes trouvent ce qui eſt néceſſaire à la vie; ou parceque toutes les Richeſſes, qui s'appellent en Latin *Opes*, viennent de la Terre.

On repréſentoit *Ops* comme une Matrône vénérable, qui tendoit la main droite comme pour offrir ſon Secours à tout le monde; & qui, de la main gauche donnoit du Pain à des pauvres. Le premier qui lui voua & lui bâtit un Temple à Rome, fut T. Tatius, Roi des Sabins, avec qui Romulus fit alliance. Tullus Hoſtilius en bâtit enſuite un autre, qui lui fut commun avec Saturne ſon mari. Dans une Inſcription de Grutèr, *p. XXVI, 3*, il eſt dit que, ſous le Conſulat de L. Munatius Vérus & de C. Térentius Félix, on déſigna un emplacement pour un Temple d'*Ops* & de Saturne; & ce qui eſt ſingulier, *Ops* eſt nommée avant Saturne. Une autre Inſcription faite ſous Pertinax, *ib. n. 4*, lui donne le titre de Divine, & lui adjoint la Fortune :

OPI. DIVINAE ET FORTUNAE PRIMIGENIAE SACR. &c.

Ce ſont les deux ſeules Inſcriptions que l'on trouve en l'honneur de cette Déeſſe, ſous le nom d'*Ops*.

OPULENCE.

Les ſeuls Attributs de ce ſujèt ſont l'Air de gravité que l'on donne à la figure qui le repréſente, la Magnificence de ſes vêtemens, & la Richeſſe du lieu qu'elle habite. Le Scèptre qu'elle tient, indique le droit qu'elle s'arroge de commander, étant fondée ſur ſon *Opulence*. Le Mouton qui eſt à ſes pieds parmi des fruits & des grains, eſt alluſif à l'*Opulence* que donne la poſſeſſion des Terres, & autres biens de campagne.

ÉNIGME LX.

Mon père m'engendra dans le ſéjour des Morts,
Auſſi je ne vois pas. Quoique j'aide à la vie,
Je ſuis le rare effèt de ſes derniers efforts ;
Et l'on ne me voit point ſans joie ou ſans envie.
Cent miſérables, pour m'avoir,
Déchirent le ſein de ma mère :
Et d'autres inſenſés, flattés d'un faux eſpoir,
Tâchent de m'engendrer d'une flamme adultère,
Et penſent vainement à toute heure me voir.

Je ſuis liquide & dur, je ſuis ferme & flexible,
Je ſuis broyé, battu, l'on me donne cent coups.
Je ſuis pourtant aimé de tous,
Encore que je ſois à l'amour inſenſible.
Je tire de priſon l'eſclave, & par malheur
Mon eſclave m'y tient ; je le ſouffre ſans plainte.
On m'acquiert avec peine, on me poſsède en crainte,
Et l'on me perd avec douleur.

ORACLES.

C'étoit la plus auguſte & la plus religieuſe eſpèce de Prédiction dans l'Antiquité Païenne ; les *Oracles* avoient pour but un commerce immédiat avec les Dieux, pour en obtenir des lumières dans les affaires épineuſes, & le plus ſouvent la connoiſſance de l'Avenir. A peine furent-ils établis, qu'on ne connût bientôt plus d'autre façon de ſe décider. Falloit-il déclarer la Guerre, conclure la Paix, introduire quelque nouveauté dans le Gouvernement, impoſer une Loi ; on interrogeoit l'*Oracle*, & ſa réponſe étoit inviolable & ſacrée. Jupiter étoit regardé comme le premier moteur des *Oracles*, & la première ſource de toute Divination : le Livre du Deſtin s'ouvroit à ſes yeux, & il en révéloit plus ou moins, ſelon ſon bon plaiſir, aux Divinités ſubalternes.

Les *Oracles* les plus accrédités & les plus multipliés étoient ceux d'Apollon ; Jupiter s'étoit déchargé ſur ce Dieu du ſoin d'inſpirer toutes ſortes de Devins & de Prophètes. Entre les *Oracles* d'Apollon, celui de Delphes étoit renommé moins encore par ſon ancienneté, que par ſa préciſion & la clarté de ſes réponſes : les *Oracles* du Trépied paſſoient en Proverbes pour des Vérités claires & infaillibles.

Le privilége des *Oracles* fut accordé dans la ſuite à preſque tous les Dieux, & à un grand nombre de Héros. Outre ceux de Delphes & de Claros en l'honneur d'Apollon, & ceux de Dodone & d'Ammon en l'honneur de Jupiter ; Mars eût un *Oracle* dans la Thrace ; Mercure, à Patras ; Venus, à Paphos & dans l'Iſle de Chypre ; Minerve, à Mycènes ; Diane, dans la Colchide ; Pan, dans l'Arcadie ; Eſculape, à Épidaure & à Rome ; Hercule, à Athènes & à Gadès ; Sérapis, à Aléxandrie ; Trophonius en eut un célèbre dans la Béotie : il n'y eut pas juſqu'au Bœuf Apis qui n'eut ſon *Oracle* en Egypte.

Pour conſulter l'*Oracle* il falloit choiſir le temps où l'on croyoit que les Dieux en rendoient, car tous les jours n'étoient pas égaux. A Delphes, il n'y avoit d'abord

qu'un Mois de l'année, où la Pythie répondit à ceux qui venoient conſulter Apollon. Dans la ſuite, ce fut un jour de chaque Mois, que ce Dieu rendoit ſes *Oracles*. Ils ne ſe rendoient pas non plus tous de la même manière : ici c'étoit la Prêtreſſe qui répondoit pour le Dieu que l'on conſultoit : là c'étoit le Dieu lui-même qui rendoit l'*Oracle* : dans un autre endroit, on reçevoit la réponſe du Dieu pendant le ſommeil, & ce ſommeil même étoit préparé par des diſpoſitions particulières, qui avoient quelque choſe de myſtérieux : quelquefois c'étoit par des billèts cachetés ; ou enfin on reçevoit l'*Oracle* en jettant des ſorts, comme à Préneſte en Italie. Il falloit quelquefois, pour ſe rendre digne de l'*Oracle*, beaucoup de préparations, des Jeûnes, par éxemple, des Sacrifices, des Luſtrations, &c. D'autres fois on cherchoit moins de façon, & le Conſultant reçevoit la réponſe en arrivant à l'*Oracle*, comme il arriva à Aléxandre, qui alla conſulter Jupiter Ammon.

ORAISON.

On lui donne une robe verte & un voile blanc, qui ſont les couleurs ſymboliques de l'Eſpérance & de la Pureté. Le

Coq ſignifie la Vigilance qu'elle éxige. Elle eſt à génoux, tient un Cœur embraſé, & un Encenſoir, dont la fumée qui s'élève abondamment vers le Ciel, eſt l'image de l'*Oraiſon*, ſelon le Prophète, *Pſeaume 140.*

Dirigatur, Domine, ORATIO *mea, ſicut incenſum, in conſpectu tuo.*

ÉNIGME LXI.

Je ſuis une belle Etrangère,
Dont le teint vif & délicat
Joint la douceur avec l'éclat,
Et je fais mon bonheur de n'être pas légère.

Pour le cœur & les yeux, j'ai de ſi doux appas,
Que les obligeant à ſe rendre,
Chaque beauté qui vient me prendre,
Trouve mon cœur fidèle, & fait de moi grand cas.

Si je viens d'un des coins du Monde,
Où toute la richeſſe abonde,
J'en apporte avec moi des faveurs du Soleil :
C'eſt cet éclat dont il me pare ;
C'eſt un tréſor encor plus rare,
Et qu'on peut dire ſans pareil.

Auſſi comme l'Hiſtoire chante,
Un Amant épris d'une Amante,

Par moi fit triompher ſes feux.
Quoique toujours fière & cruelle,
Il gagna le cœur de la belle,
Et lui fit de l'hymen agréer les doux nœuds.

ORCUS,

Dieu des Enfers, que les Poëtes prennent aſſez ſouvent pour l'Enfer même : c'eſt ainſi que, dans Virgile, Charon eſt appellé *Portitor Orci*, le Nocher des Enfers. *Orcus* avoit un Temple à Rome, dans le dixième quartier de la Ville, ſous le nom d'*Orcus quietalis*, le Dieu qui apporte le repos, & qui le donne à tout le monde. Les Cyclopes avoient donné à Pluton un Caſque qui le rendoit inviſible : c'eſt ce célèbre Caſque dont les Anciens font mention ſous le nom d'*Orci Galea*. On tire le nom d'*Orcus* du mot Hébreu *Arach*, long, grand, étendu ; parcequ'on diſoit qu'*Orcus* reçevoit tout, dévoroit tout, renfermoit tout.

ORDRE JUSTE ET ÉQUITABLE.

Selon P. Valer. *Liv.* 49, les Égyptiens exprimoient ce ſujèt par un Vieillard vénérable, vêtu d'une tunique violette, tenant un Niveau & un Caduçée, qui ſont les Hiéroglyphes de la Juſtice & de la Prudence.

ORDRES MILITAIRES.

Les *Ordres Militaires* étoient abſolument inconnus dans les premiers ſiècles de l'Égliſe ; ils doivent leurs inſtitutions aux Croiſades. Il y en a pluſieurs qui ne ſubſiſtent plus.

Favin croit que l'Ordre de l'Étoile a été établi par le Roi *Robert* ; mais c'eſt une erreur. Tout ce que *Favin* raconte à ce ſujet, eſt tiré d'un Roman écrit ſous *Philippe de Valois*, trois cents ans ou environ depuis le Roi *Robert*, par *Brabant*, Roi d'Armes ; qui, à l'imitation des Poëtes, a inventé exprès cette Fable, pour embellir & augmenter ſon ouvrage. C'eſt le Roi *Jean* qui eſt l'inſtituteur de l'Ordre de l'Étoile, qui a ſubſiſté juſqu'au Règne de *Charles VIII*, qui l'abolit, à cauſe de l'Ordre de S. Michel que *Louis XI* avoit inſtitué à ſa place.

Dans la Chapelle d'Orléans des Céleſtins de Paris, *Louis* de France, Duc d'Orléans, y eſt repréſenté vêtu d'une robe de velours à grandes manches, fourrées d'hermines, une Étoile d'or ſur l'épaule gauche, & deux colliers d'or autour du col, qui ſont peut-être les Colliers de l'Ordre de l'Étoile Porc-Épi. Cette peinture ne paroît pas ſi ancienne que le Mauſolée de

ce Prince ; mais on croit que ſi ce n'eſt qu'une copie, le Peintre qui l'a fait a tâché qu'elle reſſemblât à l'Original.

Belleforeſt, fondé ſur une vieille hiſtoire manuſcrite qu'il allégue, prétend que *Bouchard de Montmorenci*, ſurnommé *à la Barbe-torte*, après avoir fait la Paix avec *Philippe I*, vint à Paris lui baiſer les mains, ſuivi d'un grand nombre de Chevaliers qui portoient au col une double chaîne d'or, faite en façon de tête de Cerf, & terminée d'une médaille où ſe voyoit un Chien. Suivant cet Auteur, cet Ordre ſe nommoit l'*Ordre du Chien*, que les prédéceſſeurs de *Bouchard de Montmorenci* avoit inſtitué, & απλανὴς, qui veut dire ſans errer ni varier, en étoit la deviſe ; c'eſt de-là, ajoûte l'Auteur, que la Maiſon de Montmorenci porte un *Chien* pour *Cimier*, & que pour deviſe, elle conſerve encore ce mot.

Nos Hiſtoriens diſent que l'Ordre de la Foi de *Jeſus-Chriſt*, fut inſtitué dans la Province de Narbonne, en apparence pour exterminer les ennemis de l'Egliſe ; mais en effet pour maintenir la Maiſon de Montfort dans ſes uſurpations, ſur les Comtés de Toulouſe, de Foix & de Comminges. Le premier Chef fut *Pierre Savari*, qui ſe qualifioit *Humble & pauvre*

maître de la Milice de la Foi. Les nouveaux Chevaliers ſe dévouoient à détruire les Hérétiques, comme les Templiers, à combattre les Sarraſins. Le Pape *Honoré III* approuva cet établiſſement, qui s'accrut avec la puiſſance d'*Amauri*; mais bientôt après, on n'en vit plus aucuns veſtiges. Quelques-uns prétendent qu'il fut réuni à l'Ordre des Frères de la Milice de S. Jacques, qui lui-même ne ſubſiſta que trente ans.

On lit dans la Nouvelle Hiſtoire de France, par *Velly & Villaret*, que Saint Louis, en 1269, prêt à partir pour ſa ſeconde expédition d'Outre-mèr, inſtitua un Ordre Militaire, ſous le nom de *Double Croiſſant*, ou de *Navire*, dont il donna le Collier à pluſieurs Seigneurs François pour les engager à le ſuivre dans ce ce voyage. Cet Ordre, ajoute-t-on, fut approuvé par le Pape *Clément IV*. Sur le Collier de l'Ordre du Double Croiſſant, il y avoit des Coquilles où pendoit un Navire. Les Coquilles & le Navire exprimoient une entrepriſe maritime, & le Double Croiſſant déſignoit que c'étoit pour combattre les Infidèles, qui le portent pour Symbole ou pour Armes. Les *Doubles Croiſſans* paſſés en ſautoir, étoient d'argent; la *Coquille d'or* & le *Navire ar-*

mé & freté d'argent, au champ de gueules, à la pointe ondoyée d'or, d'argent & de Sinople.

On ajoûte que le Saint Roi permit aux Chevaliers de mettre au chef, ou cimier de l'Écu de leurs armes, un Navire d'argent aux banderoles de France, ſur un champ d'or, & que les premiers qui reçurent cet Ordre, furent *Philippe le Hardi*; Jean, ſurnommé *Triſtan*, Comte de Nevers; *Pierre*, Comte d'Alençon, tous trois fils du Monarque; *Alphonſe*, Comte de Poitiers, ſon frère; *Thibaud*, Roi de Navarre, ſon gendre; que la mort du pieux Fondateur fut l'époque de l'extinction de cette nouvelle Chevalerie en France; mais que *Charles* d'Anjou l'adopta en 1268, pour lui & ſes ſucceſſeurs, Rois de Naples, ſous le ſeul nom de *Croiſſant*, avec quelques changemens au collier, qui fut entrelaçé d'Étoiles & de Fleurs de Lys, ayant pour pendant un Croiſſant, avec cette deviſe: *Donec totum impleat.*

Ce que nous venons de rapporter, comme le dit l'Hiſtorien, ſont autant de Fables, fruits d'une imagination trop livrée à elle-même. Comment *Clement IV* a-t-il pu confirmer un Ordre qu'on ſuppoſe établi un an après ſa mort? Comment *Charles* d'Anjou auroit-il réformé,

en 1268, un établiſſement qui ne fut fondé qu'en 1269 ? On doit donc regarder cet Ordre du Croiſſant, comme un Ordre chimérique.

On attribue auſſi à *S. Louis*, l'Ordre de la Coſſe de Genêt, avec auſſi peu de fondement que l'Ordre du Double Croiſſant. Tous les Sçavans conviennent que ce Saint Monarque n'inſtitua aucun Ordre Militaire. *Nangis* ne dit point qu'il donna l'Ordre de la Coſſe de Genêt à ſes fils, mais ſimplement qu'il les fit Chevaliers; Cérémonie qui occaſionna des Fêtes ſuperbes : & *Ducheſne*, dans ſon Hiſtoire particulière de *S. Louis*, ne fait point mention de cet Ordre.

Louis II, Duc de Bourbon, ſurnommé *le Bon*, à ſon retour d'Angleterre, où il avoit paſſé ſept années en ôtage, créa, en 1379, l'Ordre Militaire de l'Écu d'Or, que dans la ſuite il nomma l'*Ordre de l'Eſpérance*. L'Écu portoit pour inſcription ce mot : *Alleu*. La repréſentation de cet Écu ſe voyoit encore au commencement de ce ſiécle, dans la Chapelle du Château de Moulins. Le Connétable *du Gueſclin* fut décoré du Collier d'or de cet Ordre par ce Prince.

Aux Céleſtins de Paris, on voit dans la Chapelle d'Orléans pluſieurs marques du

Porc-Épi, avec la devise *Cominùs*, créé par *Louis* de France, Duc d'Orléans. Sous les pieds de *Charles*, son fils, dont on voit le mausolée près de celui de son père, est couché un Porc-Épi. Le même Prince, (*Louis*, Duc d'Orléans,) après avoir dîné, le 20 Novembre 1407, à l'Hôtel de Nesle, avec le Duc de Bourgogne, il lui mit au col le Collier de l'Ordre du Porc-Épi. *Louis XII*, son petit-fils, prit pour devise le Porc-Épi, & on en voit à tous les Édifices que ce Prince a fait bâtir tant à Paris qu'ailleurs.

Ordre de l'Éperon.

Quelques Auteurs prétendent qu'il fut institué par Constantin pour être sa garde, & qu'il prit le nom d'une de leurs principales fonctions, qui étoit de chausser les *Éperons* à l'Empereur, & les Chevaliers portoient au col une Croix semblable à celle de Malte, de laquelle pendoit un petit *Éperon* d'or : mais tout cela se dit sans fondement. D'autres disent que c'est un Ordre de Chevalerie institué à Rome par le Pape Pie IV, en 1560. Les Chevaliers s'appelloient Pies, *Pii*, du nom de ce Pontife. Les Chevaliers de l'*Éperon* portent une croix tissuë de filets d'or.

Ordre du Nœud.

La Reine Jeanne première, après la Guerre qu'elle eut à ſoutenir contre Louis, Roi d'Hongrie, ayant épouſé, en 1351, Louis Prince de Tarente, & ce mariage ayant donné la Paix à ſon Royaume, & affermi le Royaume de Naples ſur ſa tête; l'année ſuivante 1352, le jour de la Pentecôte, ils établirent un nouvel Ordre Militaire, qu'ils appellèrent *l'Ordre du Nœud*, en mémoire de la Paix qui avoit été faite. Ils firent ſoixante Chevaliers, tant François, que Napolitains. Leur Enſeigne étoit une eſpèce de Lac avec un *Nœud* rouge de ſoie & d'or, & orné de perles. Le Roi mettoit ce Lac au bras du Chevalier, en lui diſant, qu'avec ce Bracelèt on lui donnoit un cœur plein de Valeur & de Fidélité pour le ſervice de ſon Roi. Clément VI approuva cet Ordre, & lui donna la Règle de Saint Baſile. Cet Ordre prit Saint Nicolas pour ſon Protecteur. Les Chevaliers portoient le Lac, dont nous avons parlé, au bras & ſur la poitrine. La grande Maîtriſe étoit attachée à la Couronne de Naples. Cet Ordre ne dura floriſſant, qu'autant que ſes Inſtituteurs vécurent.

Ordre de la Toison d'Or.

Philippe II, Duc de Bourgogne, créa, en 1430, en l'honneur d'une Dame de Bruges, dont il étoit amoureux, l'*Ordre de la Toiſon d'Or*; & ce fut à l'occaſion des plaiſanteries échappées à quelques-uns de ſes Courtiſans, ſur la couleur des cheveux de cette Dame plus que blonde, qu'il conçut le deſſein de changer en marque de diſtinction le ſujèt de leurs railleries.

Des Écrivains prétendent que *Roger II* avoit érigé à Naples une Fraternité de la *Toiſon d'Or*, que le Duc de Bourgogne ne fit que renouveller. Celui-ci, en formant cet Établiſſement, déclara que ſon intention étoit de faire revivre les Argonautes, qui, ſous la conduite de *Jaſon*, abordèrent en Colchide, & ravirent la *Toiſon d'Or*. Cette nouvelle Inſtitution, fondée ſur une Alluſion fabuleuſe, production bizarre d'une imagination échauffée, fut, dit *Villaret*, ſuivant le génie du ſiècle, mêlées de Cérémonies militaires, profanes & religieuſes.

Cette Confraternité fut approuvée & confirmée par pluſieurs Pontifes. Entre pluſieurs Priviléges qu'ils lui ont accordés, il s'en trouve un plus ſingulier, qu'il n'eſt avantageux aux Membre de l'*Ordre*:

eſt la faculté que les femmes & les filles es Chevaliers ont d'être admiſes dans les Monaſtères des Religieuſes, avec le consentement des Supérieurs.

Il fut décidé par les Statuts, que les récipiendaires prouveroient quatre générations de nobleſſe, tant paternelle que maternelle. Les Armoiries des Chevaliers devoient être plaçées dans l'Égliſe, au-deſſus des ſiéges qu'ils occupoient. Le premier nombre fut fixé à trente-un, ſçavoir, trente Chevaliers & le Grand Maître; à préſent il n'eſt plus limité. Au premier Chapitre, le Duc ne reçut que vingt-quatre Chevaliers; le nombre de trente ne fut accompli que dans les Chapitres ſuivans.

A l'extinction de la Poſtérité de la ſeconde Raçe de Bourgogne, la Princeſſe *Marie*, fille aînée du dernier Duc, *Charles le Téméraire*, porta, par ſon mariage avec *Maximilien* d'Autriche, la Grande Maîtriſe de la *Toiſon d'or* dans la Maiſon d'Autriche, en vertu du ſoixante-cinquième article des Statuts, dans lequel il eſt dit : *Si lors du trépas du Souverain Maître, demeuroit fille ſon Héritière, non mariée, Philippe le Bon veut que ſoit élu un des Frères de l'Ordre, pour en avoir la conduite, juſqu'à ce que ladite fille ſoit*

mariée à Chevalier en âge d'en prendre & conduire la charge & le fait. Dans les premiers âges de l'*Ordre*, les nouveaux Chevaliers étoient élus dans le Chapitre général, à la pluralité des ſuffrages : c'eſt aujourd'hui le Roi d'Eſpagne qui les nomme à ſon choix.

Ordre de la Jarretière.

L'*Ordre de la Jarretière* en Angleterre, inſtitué, dit-on, par le Roi *Richard, Cœur-de-Lion*, dans le douzième ſiècle, & dont la marque eſt un ruban bleu, qu'on attache à la jambe, & qui fut établi au ſiége d'Acre, pour honorer la valeur de ceux qui s'étoient diſtingués par quelque belle action : cet *Ordre*, dis-je, qu'*Édouard III* n'a fait que renouveller, en y ajoutant la Deviſe : *Honni ſoit qui mal y penſe*, (Deviſe dont le ſujèt eſt connu de tout le monde) ne dût pas ſon origine à une cauſe plus grave, que celle de la Toiſon d'Or.

Ordre de Malte.

C'eſt le nom d'un Ordre Religieux Militaire, qui a eu pluſieurs noms : les Hoſpitaliers de Saint Jean de Jéruſalem, ou les Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem,

les Chevaliers de Rhodes, l'Ordre de *Malte*, la Religion de *Malte*, les Chevaliers de *Malte*; & c'eſt le nom qu'on leur donne toujours dans l'uſage ordinaire en France. Des Marchands d'Amalfi au Royaume de Naples, environ l'an 1048, bâtirent à Jéruſalem une Égliſe du Rit Latin, qui fut appellée Sainte Marie de la Latine. Il y fondèrent auſſi un Monaſtère de Religieux de l'Ordre de Saint Benoît, pour reçevoir les Pélerins; & enſuite un Hôpital tout près de ce Monaſtère, pour y avoir ſoin des malades, hommes & femmes, ſous la direction d'un Maître, ou Recteur, qui devoit être à la nomination de l'Abbé de Sainte Marie la Latine; & on y fonda une Chapelle en l'honneur de Saint Jean-Baptiſte. Gérard Torn Provençal, de l'Iſle de la Martigue, en fut le premier Directeur. En 1099, Godefroy de Bouillon ayant pris Jéruſalem, enrichit cet Hôpital de quelques domaines qu'il avoit en France. D'autres imitèrent encore cette libéralité; & les revenus de l'Hôpital ayant augmenté conſidérablement, Gérard, de concert avec les Hoſpitaliers, réſolut de ſe ſéparer de l'Abbé & des Religieux de Sainte Marie la Latine, & de faire une Congrégation à part, ſous le nom & la protection de Saint

Jean-Baptiſte ; ce qui fut cauſe qu'on les appella Hoſpitaliers, ou Frères de l'Hôpital de Saint Jean de Jéruſalem. Paſchal II, par une Bulle de l'an 1113, confirma les donations faites à cet Hôpital, qu'il mit ſous la protection du Saint Siége, ordonnant qu'après la mort de Gérard, les Recteurs ſeroient élus par les Hoſpitaliers. Raymond du Puy de Dauphiné, Succeſſeur de Gérard, fut le premier qui prit la qualité de Maître. Il donna une Règle aux Hoſpitaliers ; elle fut approuvée par Calixte II l'an 1120. Quelques-uns diſent qu'elle l'avoit déja été par ſon prédéceſſeur Gélaſe II l'an 1118. Elle fut confirmée par Honorius II, Innocent II, Eugène III, Lucius III, Clément III, Innocent III, Boniface VIII, &c. Comme Raymond mit dans cette Règle quelque choſe qu'il tira de celle de Saint Auguſtin, on a mis cet Ordre au nombre de ceux qui ſuivent ſa Règle.

Tel fut le premier état de l'*Ordre de Malte*. Ce premier Grand Maître, voyant que les revenus de l'Hôpital ſurpaſſoient de beaucoup ce qui étoit néceſſaire à l'entretien des pauvres Pélerins & des Malades, crut devoir employer le ſurplus à la guerre contre les Infidèles. Il s'offrit au Roi de Jéruſalem. Il ſépara ſes Hoſpita-

liers en trois claſſes ; les Nobles, qu'il deſtina à la profeſſion des armes, pour la défenſe de la Foi & la protection des Pélerins ; les Prêtres ou Chapelains, pour faire l'Office ; & les Frères ſervans, qui n'étoient pas nobles, furent auſſi deſtinés à la Guerre. Il régla la manière de reçevoir les Chevaliers ; & tout cela fut confirmé l'an 1130, par Innocent II, qui ordonna que l'Étendard de ces Chevaliers ſeroit une Croix blanche pleine en champ de gueule, qui ſont encore les Armes de cet Ordre.

Après la perte de Jéruſalem, ils ſe retirèrent d'abord à Margat, enſuite à Acre, qu'ils défendirent avec beaucoup de valeur l'an 1290. Après la perte entière de la Terre Sainte l'an 1291, les Hoſpitaliers, avec Jean de Villiers leur Grand Maître, ſe retirèrent dans l'Iſle de Chypre, où le Roi Henri de Luſignan, qu'ils y avoient ſuivi, leur donna la Ville de Limiſſon. Ils y demeurèrent environ dix-huit ans. En 1308, ils prirent l'Iſle de Rhodes ſur les Sarraſins, & s'y établirent. Ce n'eſt qu'alors qu'on commença à leur donner le nom de Chevaliers. On les appella Chevaliers de Rhodes, *Equites Rhodii*. Andronique, Empereur de Conſtantinople, accorda au Grand Maître, Foulque

de Villarèt, l'inveſtiture de cet *Ordre* ; & Clément en confirma la donation. L'année ſuivante, ſecourus par Amédée IV, Comte de Savoye, ils ſe défendirent contre une Armée de Sarraſins, & ſe maintinrent dans leur Iſle. En 1480, le Grand Maître d'Aubuſſon la défendit encore contre Mahomèt II, & la conſerva, malgré une Armée formidable de Turcs, qui l'aſſiégea pendant trois mois. Le Père Bouhours a décrit ce Siége dans la vie de ce Grand Maître. Mais Soliman l'attaqua l'an 1522, avec une Armée de trois cents mille Combattans, & la prit le 24 Décembre, après que l'*Ordre* l'eut poſſédé deux cents treize ans. Après cette perte, le Grand Maître & les Chevaliers allèrent d'abord en l'Iſle de Candie ; puis le Pape Clément VII leur donna Viterbe : enfin Charles V leur donna l'Iſle de Malte, où le Grand Maître de l'Iſle Adam & ſes Chevaliers arrivèrent le 26e d'Octobre 1530. C'eſt de-là qu'ils ont pris le nom de Chevaliers de Malte ; mais leur véritable nom eſt celui de Chevaliers de l'Ordre de Saint Jean de Jéruſalem ; & le Grand Maître, dans ſes titres, prend encore celui de Maître de l'Hôpital de Saint Jean de Jéruſalem, & Gardien des Pauvres de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

L'*Ordre de Malte* ne poſsède plus en Souveraineté, que l'Iſle de *Malte*, & quelques autres petites aux environs, dont les principales ſont Goze & Comino. Le Gouvernement eſt Monarchique & Ariſtocratique : Monarchique ſur les Habitans de *Malte* & des Iſles voiſines, & ſur les Chevaliers, en tout ce qui regarde la Règle & les Statuts de la Religion : Ariſtocratique, dans la déciſion des affaires importantes, qui ne ſe fait que par le Grand Maître & le Chapitre. Il y a deux conſeils ; l'ordinaire, compoſé d'un Grand Maître, comme Chef, & des Grands-Croix ; le complèt eſt compoſé de Grands-Croix, & des deux plus anciens Chevaliers de chaque Langue.

Les Langues de *Malte* ſont les différentes Nations de l'*Ordre*. Il y en a huit ; Provence, Auvergne, France, Italie, Arragon, Allemagne, Caſtille & Angleterre. Leurs Chefs ſe nomment Piliers & Baillifs conventuels. Le Pilier de la Langue de *Provence* eſt Grand Commandeur ; celui de la Langue d'*Auvergne* eſt Grand Maréchal ; celui de *France* eſt Grand Hoſpitalier ; celui d'*Italie* Grand Amiral ; celui d'*Arragon* Grand Conſervateur ou Drapier, comme on diſoit autrefois. Le Pilier de la Langue d'*Allemagne* eſt Grand

Baillif ; celui de *Caſtille* Grand Chancelier. La Langue d'*Angleterre*, qui ne ſubſiſte plus depuis le Schiſme d'Henri VIII, avoit pour Chef le Turcopolier, ou Général de l'Infanterie. La Langue de Provence eſt la première ; parceque Raymond du Puy, premier Grand Maître, & qui a dreſſé les Statuts de l'Ordre, étoit Provençal.

Dans chaque Langue il y a pluſieurs Prieurés & Bailliages capitulaires. L'Hôtel de chaque Langue s'appelle Auberge, à cauſe que les Chevaliers de ces Langues y vont manger, & s'y aſſemblent d'ordinaire. Chaque Grand Prieuré a un nombre de Commanderies. Les Commanderies ſont, ou Magiſtrales, ou de Juſtice, ou de Grâce. Les Magiſtrales ſont celles qui ſont annexées à la grande Maîtriſe : il y en a une en chaque grand Prieuré. Les Commanderies de Juſtice ſont celles qu'on a par droit d'ancienneté, ou par amélioriſſement. L'ancienneté ſe compte du jour de la réception ; mais il faut avoir demeuré cinq ans à *Malte*, & fait quatre caravanes. Les Commanderies de Grâce ſont celles que le Grand Maître ou les Grands Prieurs ont droit de conférer. Ils en confèrent une tous les cinq ans, & la donnent à qui il leur plaît.

Les Chevaliers Nobles ſont appellés Chevaliers de Juſtice, & il n'y a qu'eux qui puiſſent être Baillifs, Grands Prieurs, & Grands Maîtres. Les Chevaliers de Grâce ſont ceux qui, n'étant pas Nobles, ont obtenu, par quelque ſervice important, quelque belle action, d'être mis au rang des Nobles. Les Frères ſervans ſont de deux ſortes. 1°. Les Frères ſervans d'Armes, dont les fonctions ſont les mêmes que celles des Chevaliers; & les Frères ſervans d'Égliſe, dont toute l'occupation eſt de chanter les louanges de Dieu dans l'Égliſe conventuelle, & d'aller chacun à ſon tour ſervir d'Aumôniers ſur les Vaiſſeaux & ſur les Galères de la Religion. Les Frères d'Obédience ſont des Prêtres, qui, ſans être obligés d'aller à *Malte*, prennent l'habit de l'Ordre, en font les vœux, & s'attachent au ſervice de quelqu'une des Égliſes de l'Ordre, ſous l'autorité d'un Grand Prieur, ou d'un Commandeur, auquel ils ſont ſoumis. Les Donnez, ou Demi-Croix, ne peuvent porter qu'une demi-croix de toile blanche ſur leurs habits, & elle ne doit pas paſſer les deux tiers d'une palme de Sicile; quelquefois on leur accorde qu'elle ſoit d'or. Les Chevaliers de Majorité ſont ceux qui, ſelon les Statuts, ſont reçus à ſeize ans

accomplis. Les Chevaliers de Minorité ſont ceux qui ſont reçus dès leur naiſſance ; ce qui ne ſe peut faire ſans diſpenſe du Pape. Les Chapelains ne peuvent être reçus que depuis dix ans juſqu'à quinze : après quinze ans, il faut un Bref du Pape ; juſqu'à quinze, il ne faut qu'une Lettre du Grand Maître. On les nomme Diacots ; ils ſont preuves qu'ils ſont d'honnêtes familles. Ils payent à leur réception une ſomme, qu'on nomme Droit de Paſſage.

Pour les preuves de Nobleſſe dans le Prieuré d'Allemagne, il faut ſeize quartiers ; dans les autres, il ſuffit de remonter juſqu'au Biſaïeul, paternel, ou maternel. La Profeſſion ne ſe fait plus immédiatement après le Noviciat, comme autrefois.

Tous les Chevaliers ſont obligés, après leur Profeſſion, de porter ſur le manteau ou ſur le juſte-au-corps, du côté gauche, la Croix d'étoile blanche à huit pointes ; c'eſt le véritable habit de l'Ordre. La Croix d'or n'eſt qu'un ornement. Lorſqu'ils vont combattre contre les Infideles, ou qu'ils font leurs caravanes, ils portent ſur leur habit une ſoubreveſte de la même forme, que celle des Mouſquetaires de la Garde du Roi, ornée par devant &

par

pat derrière d'une grande Croix blanche pleine, qui eſt celle des Armes de la Religion. L'habit ordinaire du Grand Maître eſt une ſoutane de tabire, ou de drap, ouverte par devant, & ſerrée d'une ceinture, où pend une bourſe, pour marquer la charité envers les pauvres. Par-deſſus cette ſoutane, il porte une eſpèce de robe de velours, ſur laquelle il y a au côté gauche & ſur l'épaule la Croix de l'Ordre, qu'il porte auſſi ſur la poitrine. Le manteau à bèc eſt celui qu'on donne à la Profeſſion ; il eſt noir, & s'attache au cou avec le Cordon de l'Ordre, qui eſt de ſoie blanche & noire, où ſont repréſentés les inſtrumens de la Paſſion de Notre Seigneur, entrelacés de paniers, qui repréſentent la charité qu'ils doivent avoir envers les pauvres. Ce manteau a deux manches longues de près d'une aune, larges au haut d'environ demi-pied, & qui ſe terminent en pointes. Elles ſe rejettoient autrefois ſur les épaules, & ſe nouoient enſemble ſur les reins. Il paroît par une Monnoie d'Or du Grand Maître Déodat Gozon, & par le Sçeau du Grand Maître Philbert de Naillac, dont l'un fut élu en 1346, & l'autre en 1396, qu'il y avoit alors un Capuce à ce manteau. L'habit des Grands Croix, quand ils ſont à l'Égliſe, eſt

une eſpèce de robe noire, appellée Cloche, ouverte par devant, avec de grandes manches, ayant ſur l'épaule & ſur la poitrine, à côté gauche, la Croix & le Cordon de l'Ordre, avec l'épée au côté. Quand ils vont au Conſeil, ils ont une pareille robe, mais fermée par devant, avec la grande Croix ſur la poitrine; & ils ne portent ni épée, ni le Cordon. Les Frères Chapelains, hors de la Maiſon, ne ſont différens des autres Eccléſiaſtiques, qu'en ce qu'ils ont la croix à côté gauche ſur la ſoutane & ſur le manteau. A l'Égliſe, ils ont un rochèt de toile, & par-deſſus un camail noir, où eſt auſſi la Croix de l'Ordre. Clément XI a accordé à ſoixante de porter le camail violèt.

Ordre des Templiers.

C'étoit un Ordre Religieux & Militaire, établi d'abord à Jéruſalem en l'an 1118, en faveur des Pélerins de la Terre Sainte. L'an 1118, quelques Chevaliers, hommes nobles & craignant Dieu, ſe dévouèrent à ſon ſervice entre les mains du Patriarche de Jéruſalem, & promirent de vivre perpétuellement dans la Chaſteté, l'Obéiſſance & la Pauvreté, comme des Chanoines. Les deux principaux étoient Hugues des Païens, *de Paganis*, & Geof-

froi de Saint-Aldemar, ou de Saint-Omèr. Baudouin II, Roi de Jéruſalem, leur donna un logement dans le Palais qu'il avoit près le Temple : de-là leur vint le nom de *Templiers*. Les Chanoines du Temple leur donnèrent une plaçe proche de ce Palais, pour y bâtir les lieux réguliers : le Roi & les Seigneurs, le Patriarche & les Prélats leur donnèrent quelques revenus de leurs domaines pour leur nourriture & leur vêtement. Leur premier engagement fut de garder les chemins contre les voleurs & les partiſans, principalement pour la ſûreté des Pélerins. Les principaux articles de leur Règle ſont, qu'ils entendront tous les jours l'Office Divin tout entier ; que quand leur ſervice militaire les en empêchera, ils y ſuppléeront par un certain nombre de *Pater* ; qu'ils feront maigre quatre jours de la ſemaine, & le vendredi en viandes de Carême, c'eſt-à-dire, ſans œufs, ni laitage ; que chaque Chevalier pourra avoir trois chevaux, & un Écuyer ; & qu'ils ne chaſſeront ni à l'oiſeau, ni autrement. Tels furent les commencemens de l'Ordre des *Templiers*, le premier de tous les Ordres Militaires. Ils avoient reçu la Règle de S. Bernard. Neuf ans après leur fondation, on leur preſcrivit une Règle dans le Concile de

Troye. On les appelloit ou *Templiers*, ou Frères de la Milice du Temple. La maiſon du Temple de Paris étoit la réſidence du Grand Maître, lequel avoit la garde du tréſor royal. L'Ordre des *Templiers* fut aboli au commencement du quinzième Siècle, ſous Clément V & Philippe le Bel. Les *Templiers* furent arrêtés par ordre du Roi Philippe le Bel, le 13 Octobre 1307. Clément V les abrogea le 3 Avril 1312: cinquante furent brûlés vifs. En Angleterre, ils furent tous arrêtés le 10 Janvier 1307 : ſept furent brûlés vifs. Et l'an 1312, dans la ſeconde ſeſſion du Concile de Vienne, l'Ordre fut entièrement éteint & ſupprimé par le Pape Clément V. Des Auteurs ont prétendu que les crimes dont on les accuſoit, étoient ſuppoſés; & que la véritable raiſon qui fit ſupprimer cet Ordre, c'eſt qu'il avoit des biens immenſes.

Ordre de Saint Lazare.

Saint Baſile fonda un Hôpital à Céſarée. Quelques Auteurs ont prétendu que l'Ordre de *Saint-Lazare* tire de-là ſon origine. Maimbourg, dans ſon Hiſtoire des Croiſades, confond l'Ordre de *Saint-Lazare* avec celui de Saint-Jean de Jéruſalem, que nous nommons aujourd'hui de

Malte. Cet Ordre fut institué à Jérusalem par les Chrétiens d'Occident, lorsqu'ils étoient maîtres de la Terre Sainte. Ils recevoient les Pélerins, ils les escortoient sur les chemins, & les défendoient contre les Mahométans. Quelques-uns disent qu'il fut institué en 1119. Le Pape Alexandre IV confirma l'Ordre des Chevaliers de l'Hôpital des Lépreux de *Saint-Lazare* à Jérusalem, sous la Règle de Saint Augustin, par une Bulle donnée à Naples l'onzième d'Avril 1255. Les Chevaliers de *Saint-Lazare* ayant été chassés de la Terre Sainte, vinrent en France, & s'y établirent sous Louis VII dit le Jeune. Ce Prince leur donna la Terre de Boigny, *Boigniacam Terram*, située près d'Orléans.

Innocent VIII supprima l'Ordre de *Saint-Lazare* en Italie l'an 1490, ou plutôt il s'unit à celui de Malte; mais les Chevaliers François s'y opposèrent, & il intervint un Arrêt du Parlement, qui défendit cette union. Léon X le rétablit en Italie au commencement du seizième Siècle. L'an 1572, Grégoire XIII l'unit en Savoye à celui de Saint Maurice, que le Duc Emmanuel Philibert venoit d'instituer.

En France, l'Ordre de *Saint Lazare* se

releva ſous Henri IV. Paul V le réunit à celui de Notre Dame du Mont Carmel, l'an 1607, à la prière de ce Prince, qui, en 1608, obtint une Bulle du Pape fort avantageuſe à cet Ordre. Ce fut Aimar de Chattes, Chevalier de Malte, qui conçut le déſir de faire refleurir cet Ordre. Philippe de Néreſtang, Capitaine des Gardes d'Henri IV, & Seigneur d'une grande vertu, entra dans ſes vûes, & en vint à bout par ſon crédit auprès de ſon Roi. Sous Louis le Grand, cet Ordre a pris encore un nouveau luſtre. Les Chevaliers de *Saint-Lazare* peuvent ſe marier, & avoir néanmoins des penſions ſur les Bénéfices.

Ces Chevaliers faiſoient autrefois des vœux ſolemnels, & il y avoit auſſi des Religieuſes de cet Ordre. Il y en reſte encore un Monaſtère en Suiſſe. Les Chevaliers Hoſpitaliers de *Saint-Lazare* portent ſur la poitrine une croix à huits pointes. Il y a de l'apparence que ce ne fut qu'à la fin du quinzième Siècle, ou au commencement du ſeizième qu'ils la prirent, lorſque Léon X rétablit cet Ordre en Italie. Stumpſius dit que la marque de cet Ordre eſt une croix verte ſur un manteau noir, avec un capuce.

Cet Ordre fut donc fondé par le Roi

Henri IV, ſous le titre, l'habit & la Règle de Notre-Dame du *Mont-Carmel*; & en conſéquence des Bulles de Paul V, du 16 Février 1607, il a été uni à l'Ordre des Chevaliers de Saint-Lazare de Jéruſalem, par acte du dernier Octobre 1608, avec toutes ſes Commanderies, Prieurés, & autres biens, pour ſa dotation. Henri le Grand voulut que l'Ordre du *Mont-Carmel* ne fût compoſé que de François, & qu'il le fût de cent Gentilshommes, qui ſeroient obligés de marcher en temps de guerre auprès de la perſonne de nos Rois, & pour leur garde. Le Collier qu'il leur donna, fut un ruban tanné, auquel pendoit une croix d'or, ſur laquelle étoit gravée une image de la Sainte Vierge environnée de rayons d'or. Le Manteau de l'Ordre étoit chargé de la même croix. C'eſt Paul V qui approuva cet Ordre, dont le premier Grand Maître, que le Roi choiſit, fut Philippe de Néreſtang. *Voyez* Sponde à l'an 1608, *n.* 3, & à l'an 1565, *n.* 16. Cet Auteur prétend que c'eſt moins une inſtitution nouvelle, qu'un renouvellement de l'Ordre de *Saint-Lazare*. L'Abbé Juſtinien, qui en traite, *T. II, C. 82*, prétend qu'en 1607, cet Ordre n'étoit point encore uni à celui de *S. Lazare*, & que cela paroît par un Édit

du Roi de 1672. Ainſi cet Ordre a été établi comme un Ordre diſtingué de celui de *Saint-Lazare*, & n'y a été uni qu'après quelques temps. Par un Décrèt de la Congrégation touchant les Conciles, les Chevaliers du *Mont-Carmel* ſont déclarés capables de poſſéder des penſions ſur les Bénéfices, & même des Bénéfices.

ORDRE DE SAINT-MICHEL.

Les Hiſtoriens parlant de l'Inſtitution de cet *Ordre*, aſſurent que *Charles VII*, après l'apparition de l'Archange *Saint Michel*, ſur le Pont d'Orléans, prit pour ſon oriflamme l'image de cet Archange, avec deux Deviſes tirées des Prophéties de *Daniel*, l'une portant ces mots : *Ecce Michael, unus de Principibus primis, & venit in adjutorium meum*; l'autre portant ceux-ci : *Nemo eſt adjutor meus in omnibus, niſi Michael Princeps noſter*, & qu'il fit vœu dès-lors d'inſtituer, dès qu'il ſeroit poſſible, dans ſes États, un nouvel *Ordre de Milice* de Chevalerie, en l'honneur de cet Archange, qui eſt le Gardien du Royaume de France. Il en fit peindre l'Image en ſon Étendard ou Bannière, ſemée de fleurs de lys d'or, ſans nombre. Ce Prince n'ayant pu mettre à éxécution ſon

vœu avant ſa mort, *Louis XI* ſon fils, pour éxécuter la volonté de ſon père, établit cet *Ordre* le premier Août 1469, & fixa le nombre des Chevaliers à trente-ſix. La première promotion fut de quinze, parmi leſquels on trouve *Jean* & *Louis* de Bourbon, *André* & *Louis* de Laval, *George* de la Trémoille, *Charles* de Cruſſol, *Antoine* & *Gilbert* de Chabannes, &c.

Dans le ſerment que faiſoient les Chevaliers, ils promettoient de ſoutenir de tout leur pouvoir les droits de la dignité de la Couronne de France, & l'autorité du Roi envers & contre tous. Suivant les anciens Statuts, les Chevaliers doivent être Gentilshommes de nom d'armes, & ſans reproche. Le Roi s'exprimoit ainſi dans le préambule de ces premiers Statuts : *Pour la très-parfaite & ſingulière amour qu'avons au noble État de Chevalerie..... à la Gloire de Dieu & de la Vierge Marie, & à l'honneur & révérence de Monſeigneur Saint Michel, Archange, premier Chevalier, qui, pour la querelle de Dieu, batailla contre le Dragon ancien, ennemi de nature humaine, & le trébucha du Ciel; nous, le premier jour d'Août 1469, la neuvième année de notre Règne, en notre Château d'Amboiſe, avons créé*

& conſtitué un Ordre de Fraternité, ou amiable Compagnie, ſous le nom de Saint Michel.

Cet Ordre ne fut donné d'abord qu'aux grands Seigneurs de l'État, tels qu'à ceux que nous avons rapportés ci-deſſus ; & *Louis XI* ne remplit jamais le nombre de trente-ſix Chevaliers, qu'il avoit fixé.

Dans la ſuite, ce Titre d'honneur fut trop facilement communiqué ; il fut même, ſous Henri III, avili au point que, par une eſpèce de Proverbe, on appelloit le Collier de cet Ordre, le *Collier à toutes les bêtes*. Les Grands du Royaume n'en vouloient plus, depuis que les femmes l'avoient rendu vénal ſous le Règne de *Henri II*, & que *Catherine* de Médicis, ſous *François II* & *Charles IX*, l'avoit fait donner ſans égard ni au rang de la naiſſance, ni aux ſervices.

De temps en temps, on y a fait des réformes ; & Louis XIV donna, en 1661 & 1665, des Déclarations très-préciſes & très-propres à maintenir la dignité de cet *Ordre*, qui s'appelloit l'*Ordre du Roi*, de même que celui du *Saint-Eſprit*. Ce Monarque, réduiſit ce nombre à cent, parmi leſquels il doit y avoir ſix Magiſtrats des Cours ſupérieures, & ſix Eccléſiaſtiques, Prêtres & conſtitués en dignité d'Abbé ou

de Charges principales dans le Chapitre ; & quatre-vingt-huit d'épée, qui font preuves de dix ans de ſervice, & de trois degrés de nobleſſe paternelle. Ils portent la croix émaillée & fleurdeliſée, attachée à un cordon noir moiré. Il eſt à remarquer que, dans ce nombre de ces cent Chevaliers, on ne comprend point ceux de l'*Ordre du Saint-Eſprit* ; car on doit ſçavoir qu'il eſt d'uſage que, la veille, le Roi confère l'*Ordre de Saint-Michel* aux Seigneurs qui doivent reçevoir de Sa Majeſté, le jour ſuivant, ce que nous appellons le *Cordon bleu*.

Lorſque le Roi donne l'*Ordre de Saint-Michel* à ceux qu'il veut honorer de celui du *Saint-Eſprit*, Sa Majeſté eſt vêtuë d'un habit & manteau ordinaire, un chapeau garni de plumes ſur ſa tête, debout, entourée des principaux Seigneurs de ſa Cour, bottée & éperonnée, l'épée nuë à la main, dont elle touche le Chevalier, qui eſt ceint d'une épée, & proſterné à ſes pieds.

Mais quand le Roi veut donner l'*Ordre de Saint-Michel* ſeulement, il nomme des Chevaliers du Saint-Eſprit pour donner l'accolade.

Tous les célèbres Artiſtes que le Roi décore du Cordon de *Saint-Michel*, font

auparavant annoblis par ſa Majeſté, & en obtiennent des Lettres de Nobleſſe.

Ordre du Saint-Esprit.

Louis d'Anjou, Roi de Jéruſalem & de Sicile, avoit inſtitué à Naples en 1352, le jour de la Pentecôte un *Ordre du Saint-Eſprit*, parceque ce jour-là étoit celui de ſon couronnement. Les Vénitiens poſſédoient l'Acte original de l'Érection de cet *Ordre*, & en firent préſent à *Henri III*, lorſqu'il paſſa par leur Ville, en revenant de Pologne. Il tint cet Acte fort caché ; & ayant fait tirer par M. *de Chiverni*, ce qu'il jugea à propos d'en extraire pour ſon nouvel *Ordre*, il lui ordonna de le brûler.

Mais ce précieux Monument a été conſervé ; & après avoir paſſé de la Bibliothèque de *Philippe de Huraut*, Évêque de Chartres, fils de M. de Chiverni, dans celle de M. le Préſident de Maiſons, on croit qu'il ſe trouve aujourd'hui dans les *Archives de l'Ordre*.

Henri III avoit été élu Roi de Pologne, & étoit parvenu à la Couronne de France, le jour même de la Pentecôte ; c'eſt ce qui lui fit donner à l'*Ordre* qu'il inſtitua, le titre de l'*Ordre du Saint-Eſprit*.

Son deſſein fut d'en faire une marque de la plus haute diſtinction, & de retirer du parti *Calviniſte*, par l'eſpérance de cet honneur, les Grands du Royaume qui y étoient engagés. Il ſe déclara *Chef Souverain de cet Ordre*; la grande Maîtriſe fut unie à la *Couronne* de France. Le nombre des Chevaliers fut limité à cent, y compris huit Eccléſiaſtiques, ſçavoir, quatre Cardinaux, & quatre qui devoient être Archevêques, Évêques, ou Prélats. Le Grand-Aumonier & ſes Succeſſeurs y ſont incorporés en titre de *Commandeurs*, ſans être obligés de faire preuve de Nobleſſe.

Le grand Collier de l'*Ordre* étoit compoſé de *Fleurs de lis*, cantonnées de *Flammes* d'or, émaillées de *rouge*, entrelacées de trois Chiffres émaillés de blanc.

Le premier Chiffre eſt un *H*, & un *Lambda*, Lettre grècque; ce ſont les premières lettres du nom du Roi & de celui de la Reine ſon Épouſe, *Louiſe* de Lorraine.

Les deux autres Chiffres marquoient des noms que le Roi laiſſa à deviner, & que l'on ſoupçonna malignement déſigner quelques maîtreſſes. On y ſubſtitua des Symboles plus conformes à la valeur & à la Religion de nos Rois; & c'eſt le

ſeul changement qu'on ait fait à ce Collier.

Hors des Cérémonies, les Chevaliers portoient une *Croix d'or*, émaillée de *blanc*, attachée à un Cordon bleu, qui pendoit ſur l'eſtomac, comme la portent aujourd'hui les Commandeurs Eccléſiaſtiques. Aujourd'hui elle eſt attachée au Cordon bleu, que l'on porte en baudrier, & pendant au côté gauche.

La première promotion ſe fit le premier Janvier 1579, aux Grands Auguſtins de Paris. Le nombre des Eccléſiaſtiques fut rempli : celui des Chevaliers Laïques ne fut porté qu'à vingt-ſept, afin de laiſſer une eſpérance plus prochaine à ceux que l'on vouloit attirer par l'appas d'un honneur ſi diſtingué.

Ce fut à la promotion de 1584, qu'*Arnaud* Gontaut de Biron, obligé de produire ſes titres de nobleſſe, pour être reçu Chevalier dans cet *Ordre du Saint-Eſprit*, n'en préſenta que cinq ou ſix fort anciens, & qu'il dit au Roi : *Sire, voilà ma nobleſſe ici compriſe..... la voici encore mieux*, ajouta-t-il, en montrant ſon *Epée*.

Ordre Royal et Militaire de Saint Louis.

Cet Ordre fut inſtitué par *Louis XIV* en 1695. Le Roi eſt Chef Souverain Grand Maître de l'*Ordre*. Après Sa Majeſté, Monſeigneur le Dauphin, ou le premier Prince du Sang, eſt de l'*Ordre*. Tous les Princes du Sang y ſont admis. Il y a vingt-ſix Grands Croix en broderie ſur l'habit & cordon rouge, ſoixante-quatre Commandeurs, quatre Grands Officiers de l'*Ordre*, créés en 1719, quatre Officiers Commandeurs, & huit autres Officiers de l'*Ordre*.

Aucun ne peut être pourvu d'une place de Chevalier dans l'*Ordre de Saint-Louis*, s'il ne fait profeſſion de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, juſtifiée par l'Archevêque ou Évêque diocéſain; s'il n'a ſervi ſur mèr ou ſur terre, en qualité d'Officier pendant vingt ans, & s'il n'eſt actuellement encore au Service.

Tous ceux qui compoſent l'*Ordre de Saint-Louis*, portent une croix d'or, ſur laquelle il y a l'Image de *Saint-Louis*, avec cette différence, que les Grands Croix la portent attachée à un ruban cou-

leur de feu, qu'ils mettent en écharpe; ils ont de plus une croix en broderie d'or ſur le juſte-au-corps, ou ſur le manteau. Les Commandeurs portent ſeulement le ruban en écharpe, avec la croix qui y eſt attachée; & les ſimples Chevaliers la portent ſur l'eſtomac, attachée à un petit ruban couleur de feu.

A l'égard des Officiers de cet *Ordre*, Chancelier Garde des Sçeaux de l'*Ordre*, Grand-Prévôt, Maître des Cérémonies, Secrétaire & Greffier, ils portent la broderie & le cordon rouge. L'Intendant & les trois Tréſoriers portent la croix de l'Ordre attachée à un cordon large, couleur de feu, pendant au col, & ils n'ont point la broderie : les autres Officiers portent la croix ſur l'eſtomac, attachée à un petit ruban couleur de feu.

Énigme LXII.

Quoique toujours faite en coquille,
Je ſers les gens de Cour comme le Pellerin :
Par moi l'adoleſcente fille,
Aux Vices, aux Vertus peut s'ouvrir un chemin.
On m'apporte en venant au monde,
On me prête ſans me quitter ;
En vain femme fâcheuſe gronde,
Le bon mari ſans moi ne s'en peut entêter.

L'on m'ouvre, l'on me ferme ; & jadis dans la Grèce,
Pour m'avoir fermée à propos,
Un Héros triompha de la flatteuſe adreſſe
De cent monſtres cruels qu'enfantèrent les flots.

OREILLES.

Les Crétois repréſentoient Jupiter ſans *Oreilles*, pour marquer que le Maître du Monde ne doit écouter perſonne en particulier, mais être également propice à tous. Les Lacédémoniens au contraire lui en donnoient quatre, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prières, de quelque part qu'elles vinſſent. On mettoit au nombre des mauvais préſages les tintemens d'*Oreille*, & les bruits qu'on croyoit entendre quelquefois.

ORESTE.

On dit qu'il devint furieux, après avoir tué ſa mère ; & que pour expier ce crime, il fut obligé d'aller au Temple de Diane, dans la Cherſonnèſe Taurique, appéliée maintenant la petite Tartarie. Son ami Pylade l'y conduiſit ; & le Roi Thoas réſolut de le ſacrifier à Diane, à qui l'on immoloit des hommes. Alors, dit Cicéron, Pylade aſſura qu'il étoit *Oreſte*, vou-

lant être ſacrifié pour lui ; & *Oreſte* ſoutint qu'il étoit véritablement *Oreſte*, pour n'être pas cauſe de la mort de ſon ami. Pendant cette généreuſe conteſtation, Iphigénie, qui préſidoit aux Sacrifices de Diane, reconnut ſon frére *Oreſte*, & le délivra de ce danger. Quelques jours après, *Oreſte*, accompagné de Pylade, ayant tué le Roi Thoas, emporta ſes richeſſes, & emmena avec lui ſa ſœur Iphigénie en Arcadie. On dit qu'il fut mordu d'une vipère, & qu'il mourut dans un lieu qu'on appella depuis *Oreſtion*.

Orgies.

On donnoit ce nom aux Fêtes des Païens, qui ſe célébroient avec beaucoup de bruit, de tumulte, & de confuſion : telles étoient les Fêtes de Bacchus, de Cybèle & de Cérès. Les *Orgies* de Cérès & de Bacchus alloient ſouvent enſemble ; mais c'étoit principalement en l'honneur de Bacchus qu'elles ſe célébroient, & en mémoire de ſon voyage des Indes. Elles prirent naiſſance en Égypte, où Oſiris fut le premier modèle de Bacchus Grèc : delà elles paſsèrent en Grèce, en Italie, chez les Gaulois, & dans preſque tout le monde païen. Dans les commencemens, les *Orgies* étoient peu chargées des Cérémonies :

on portoit ſeulement en proceſſion une cruche de vin, avec une branche de ſarment; puis ſuivoit le Bouc, qu'on immoloit comme un Animal odieux à Bacchus, dont il ravageoit les vignes. Mais cette première ſimplicité ne dura pas longtemps; & le luxe qu'introduiſirent les richeſſes, paſſa dans les Cérémonies religieuſes. Le jour deſtiné à cette Fête, les hommes & les femmes, couronnés de Lierre, les cheveux épars & preſque nuds, couroient à travers les ruës, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*. Au milieu de cette Troupe, on voyoit des gens ivres, vêtus en Satyres, en Faunes, en Silènes, faiſant des grimaces & des contorſions où la pudeur étoit peu ménagée. Venoit enſuite une Troupe montée ſur des Anes, qui étoit ſuivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyades, de Nymphes, de Mimallonides, &c. leſquelles faiſoient retentir de leurs hurlemens tous les lieux par où elles paſſoient. A leur ſuite, on portoit des Autels en forme de cèps de vignes, couronnés de Lierre, & ſur leſquels fumoient l'encens & les autres aromates. Toute cette Proceſſion étoit fermée par une Troupe de Bacchantes couronnées de Lierre entrelacé de branches d'If & de Serpens. Il n'eſt pas ſurprenant que

la licence s'introduiſe au milieu d'une telle Société ; auſſi les Hiſtoriens nous aſſurent qu'on ſe porta aux derniers excès, aux débauches les plus infâmes, & à tous les crimes que peut autoriſer l'éxemple, l'ivreſſe & l'impunité. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'on s'aviſa fort tard d'y remédier : ce ne fut que l'an de Rome 568, que le Sénat rendit un Édit, qui interdit les *Orgies* dans toute l'étenduë de l'Empire Romain, ſous peine de mort.

ORGUEIL.

Sous ces lambeaux, peut-on voir tant d'ORGUEIL ;
Voilà le fruit de la Jeuneſſe :
Mais laiſſez venir la Vieilleſſe,
Il y trouvera ſon cercueil.

L'*Orgueil* eſt repréſentée ſous la figure d'une jeune fille, dont la robe eſt déchirée : elle tient de la main droite un Paon, ayant à ſes pieds un Globe ; pour faire voir le comble de ſon *Orgueil*, dont le Paon en eſt le Hiéroglyphe ; & par le Globe, elle fait voir qu'elle bafouë tout le monde par ſon humeur altière.

ORIENT.

La Jeuneſſe eſt toujours charmante ;
On chérit, on adore une beauté naiſſante :
On eſt toujours vif & riant,
Quand on eſt dans ſon ORIENT.

L'*Orient* eſt repréſenté dans un âge d'enfance ; comme le Jour eſt diviſé en quatre parties, il eſt à propos que, dans la première, il paroiſſe Enfant ; dans la ſeconde, en jeune Garçon ; dans la troiſième, en Homme fait ; & dans la quatrième, en Vieillard. On le repréſente ſous la figure d'un jeune enfant, ayant ſur la tête une Étoile reſplendiſſante. Son habillement eſt rouge, orné d'une ceinture de bleu turquin, où ſont trois Signes céleſtes. Il tient de la main droite un Bouquèt de fleurs ; de la main gauche, un Vaſe rempli de parfums ; & à ſon côté, on apperçoit un Soleil levant.

ORIGINE D'AMOUR.

On voit d'une Beauté les charmantes douceurs,
On en contemple tous les charmes,
On s'y brûle, on lui rend les armes ;
C'eſt ainſi que l'AMOUR s'allume dans nos cœurs.

L'*Origne d'Amour* eſt une Paſſion ; pour

la bien peindre, il faudroit repréſenter le premier jour que le Soleil a lui ſur la terre. Les anciens Poëtes ſe contentent de nous la repréſenter ſous la figure d'une jeune beauté, qui tient d'une main un Miroir rond, qu'elle oppoſe aux rayons du Soleil, dont la reverbération allume un Flambeau, qu'elle tient de l'autre main : au-deſſous du Miroir, on apperçoit un Rouleau, où l'on voit écrit ces paroles :

*C'eſt ainſi que l'*AMOUR *s'allume dans nos cœurs.*

ORION,

Fils de Neptune, ſe rendit très-fameux par ſon amour pour l'Aſtronomie, qu'il avoit appriſe d'Atlas, & par ſon goût pour la Chaſſe. C'étoit un des plus beaux hommes de ſon temps. Homère, parlant des deux fils de Neptune, Éphialte & Otus, dit que leur beauté ne le cédoit qu'à celle d'*Orion*. Il étoit d'une taille ſi avantageuſe, qu'on en a fait un Géant. On voit, dit Virgile, ce Géant deſcendre des plus hautes montagnes, appuyé ſur le tronc d'un Orme antique : tandis que ſes pieds touchent la terre, ſa tête eſt cachée dans les nuës. Il marche à travers les flots de la Mèr, & ſes épaules s'élèvent au-deſſus des eaux. Exagération poëtique, pour re-

préſenter ſa grande taille, & peut-être auſſi qu'il alloit ſouvent ſur Mèr. On ajoute à cette fiction, que ce fut dans le temps qu'il traverſoit ainſi la Mèr, que Diane voyant la tête d'*Orion* ſurnager, ſans ſçavoir ce que c'étoit, voulut faire preuve de ſon adreſſe à tirer de l'Arc en préſence d'Apollon ſon frère, qui l'avoit défiée, & qu'elle tira ſi juſte, que le pauvre *Orion* fut atteint d'une de ſes flèches meurtrières; ce qui nous apprend qu'il mourut dans un de ſes voyages maritimes. Il avoit eu une première femme nommée *Fide*, que la vanité perdit; car ayant voulu égaler ſa beauté à celle de Junon, cette Déeſſe la fit mourir. *Orion* avoit voulu enſuite épouſer Mérope, fille d'Oénopion, de l'Iſle de Chio. Celui-ci qui ne vouloit point d'un tel Gendre, après l'avoir enivré, lui creva les yeux, & le laiſſa ſur le bord de la Mèr. *Orion* s'étant levé après que ſa douleur fut appaiſée, arriva à une forge, où ayant rencontré un jeune Garçon, il le prit ſur ſes épaules, le priant de le guider au lieu où le Soleil ſe lève; & où étant arrivé, il recouvra la vûë, & alla ſe venger de la cruauté d'Oénopion. Apollodore, qui conte cette Fable, ajoute que, devenu célèbre dans l'Art qu'avoit pratiqué Vulcain,

Orion fit un Palais ſouterrein pour Neptune ſon pere, & que l'Aurore, que Vénus en avoit renduë amoureuſe, l'enleva, & le porta dans l'Iſle de Délos. Mais il y perdit la vie par la vengeance de Diane, qui fit ſortir de terre un Scorpion qui le tua, pour ſe venger de l'inſulte qu'*Orion* avoit voulu faire à une des filles de la Déeſſe; & à elle-même, pour avoir oſé toucher ſon voile d'une main impure. Tout cela ſignifie qu'*Orion*, qui aimoit paſſionnément la Chaſſe, ſe levoit de grand matin; voilà l'enlèvement de l'Aurore : qu'il mourut dans l'Iſle de Délos, pour s'être trop fatigué à la Chaſſe; & qu'il mourut dans le temps que le Soleil parcourt le Signe du Scorpion.

Homère attribuë la mort d'*Orion* à la jalouſie de Diane. « La belle Aurore, fait-» il dire à Calypſo, n'eut pas plutôt jetté » un regard favorable ſur le jeune *Orion*, » que l'envie s'alluma dans le cœur de » Diane, qui ne ceſſa qu'après que la » Déeſſe, avec ſes flèches mortelles, eut » privé l'Aurore de ſon cher Amant dans » l'Iſle d'Ortygie. » Homère parle ailleurs d'*Orion*, en diſant qu'il étoit ſans ceſſe occupé dans les Enfers à pourſuivre les bêtes féroces; marquant par-là qu'il avoit été un célèbre Chaſſeur : car, en l'autre monde,

monde, ſuivant la Théologie Païenne, chacun s'occupoit aux mêmes éxercices qu'il avoit aimés pendant ſa vie.

Du temps d'*Orion*, la peſte affligea la Ville de Thèbes : on alla conſulter l'Oracle, reſſource ordinaire dans les grandes calamités ; & on eut pour réponſe, que la contagion ceſſeroit, lorſque deux Princeſſes du Sang des Dieux s'offriroient volontairement à la Colère céleſte, pour en être les victimes. Auſſi-tôt les généreuſes filles d'*Orion*, qui tiroit ſon origine de Neptune, ſe dévouèrent pour le ſalut de leur Patrie avec un courage & une fermeté au-deſſus de leur sèxe. L'une, dit Ovide, préſente la gorge à celui qui doit l'immoler, pendant que l'autre s'enfonce un poignard dans le ſein. Le Peuple, qu'elles venoient de ſauver par ce Sacrifice, leur fit de magnifiques funérailles, & plaça leur bucher dans l'endroit le plus éminent de la Ville ; & afin qu'un ſi beau Sang ne périt pas avec ces Héroïnes, on vit ſortir de leurs cendres deux jeunes hommes avec des couronnes ſur la tête, qui firent eux-mêmes les honneurs de la pompe funèbre, & qui dans la ſuite portèrent le nom de Couronnés.

Diane, fâchée d'avoir ôté la vie au bel *Orion*, obtint de Jupiter qu'il fût plaçé

dans le Ciel, où il forme la plus brillante des Conſtellations : & comme elle y occupe un très-grand eſpace du Ciel, ſelon cette expreſſion du Poëte Manilius, *Magni pars maxima Cœli*, cela pourroit bien avoir fourni l'idée de cette taille monſtrueuſe qu'on lui donne, dont la moitié étoit dans la Mèr, & l'autre ſur la Terre; parceque cette Conſtellation eſt à moitié ſous l'Équateur, & moitié au-deſſus.

Oromase.

Le Mage Zoroaſtre, dit Plutarque, admettoit deux Dieux, l'un bon, & l'autre mauvais : « il appelloit l'un *Oromaſe*, & » l'autre Arimanius; l'un avoit rapport à » la Lumière ſenſible, l'autre aux Ténè» bres & à l'Ignorance..... Il croyoit » que des Arbres & des Plantes, les unes » appartenoient au Dieu bon, & les au» tres au mauvais; & qu'entre les Ani» maux les Chiens, les Oiſeaux, & les » Hériſſons de terre ſont au Dieu bon, » & tous ceux des eaux au mauvais. Il » félicitoit ceux qui tuoient un plus grand » nombre de ces derniers..... *Oromaſe*, » diſoit encore le Mage, eſt né de la plus » pure Lumière, & Arimanius des Téné» bres : ils ſe font la guerre enſemble.

» *Oromaſe* a produit ſix Dieux, dont le
» premier étoit Auteur de la Bienveillan-
» ce, le ſecond de la Vérité, le troiſième
» de l'Équité, le quatrième de la Sageſſe,
» le cinquième des Richeſſes, & le ſixiè-
» me des Plaiſirs qui ſuivent les bonnes
» actions. Arimanius créa de même com-
» me par émulation un pareil nombre de
» Dieux. *Oromaſe* s'étant rendu trois fois
» plus grand qu'il n'étoit, s'éloigna autant
» du Soleil, que le Soleil eſt éloigné de la
» Terre. Il orna le Ciel d'Aſtres; il en fit
» un qui étoit le plus excellent de tous,
» & comme le Gardien des autres, qui
» eſt Sirius, ou le grand Chien. Il fit en-
» core vingt-quatre Dieux, & les mit
» tous dans un Œuf. Arimanius en ayant
» auſſi fait un pareil nombre, ceux-ci per-
» cèrent l'Œuf, & le Mal ſe trouva alors
» mêlé avec le Bien. Il y a un temps où
» il faut qu'Arimanius périſſe, & alors la
» Terre étant devenuë toute unie, il n'y
» aura plus qu'une vie, & une ſociété de
» tous les hommes bienheureux, qui habi-
» teront dans la même Ville, & qui par-
» leront la même langue. Selon l'opinion
» des Mages, ajoute Théopompe, pen-
» dant trois mille ans, l'un des Dieux
» prévaudra ſur l'autre; & pendant trois
» autres mille ans, ils ſe feront la guerre;

» l'un tâchera de détruire l'autre. A la fin, » Arimanius ſera vaincu, & alors les » hommes ſeront heureux, & n'auront » plus beſoin de manger.

ORPHÉE,

Ancien Poëte Grèc, que quelques-uns mettent devant Homère. On dit qu'il fit trente-neuf Poëmes, que le temps nous a dérobés. Les Hymnes & les Fragmens qui nous reſtent ſous ſon nom, ſont d'Onomacrite, qui vivoit du temps de Piſiſtrate. La Fable a feint qu'*Orphée* étoit fils d'Apollon; que les Rivières arrêtoient leurs cours; que les Arbres & les Rochers marchoient pour l'entendre, & que même les bêtes les plus farouches s'adouciſſoient au ſon de ſa voix. Elle l'a fait deſcendre dans les Enfers, pour en retirer ſon épouſe Eurydice; que les femmes de Thrace le tuèrent; que les Muſes eurent ſoin de ſon corps, & que ſa Lyre fut plaçée dans le Ciel. Les Fables, que l'on a dites d'*Orphée*, ont peut-être fait qu'Ariſtote a cru qu'il n'y avoit jamais eu perſonne de ce nom. *Gérard Voſſius* a ſuivi cette opinion, & dit que le mot *Orphée* eſt un mot Phénicien, qui ſignifie un ſçavant homme, parcequ'*Ariph* marque encore aujourd'hui la même choſe parmi les Arabes. D'autres

conjecturent que ce mot vient de l'Hébreu *Rapha*, guérir ; puiſque l'on attribuë à *Orphée* une grande connoiſſance de la Médecine, auſſi-bien que des autres Sçiences. Il ſe peut faire encore que l'on ait confondu les *Chants*, avec les *Enchantemens*, & que l'on ait dit qu'*Orphée* étoit un *Chantre*, au lieu d'un *Enchanteur*. On peut fonder cela ſur l'Hiſtoire d'Eurydice, qu'il rappella des Enfers, pour un peu de temps ; ce qui eſt plutôt un effèt de la *Nécromantie*, que de la Muſique. Cela s'accorde fort bien avec cette eſpèce de Médecine, dont pluſieurs Nations ſont encore entêtées, & qui ſe fait, à ce qu'on dit, par des mots Magiques, & par des herbes cueillies en certains temps. Auſſi quelques Anciens ont-ils cru qu'*Orphée* avoit été un Égyptien ſçavant dans la Magie ; & c'eſt ce qui a donné lieu à celui qui a compoſé les Hymnes, qui portent ſon nom, de les lui attribuer. Ce ſont plutôt des évocations Magiques des Dieux, que des Hymnes en leur honneur. Cela étant ainſi, il eſt croyable qu'il y a eu effectivement une perſonne en Grèce, que l'on a nommée par excellence, *Harophe*, Orphée, le Médecin, & dont les enchantemens, feints ou véritables, ont donné origine à la Fable que l'on en a faite. L'opinion qu'il y

a eu un *Orphée*, & que cet *Orphée* avoit apporté diverſes Sçiences cachées dans la Grèce, a fait qu'on lui a attribué divers Livres ſuperſtitieux, dont on verra les titres dans Voſſius, & au commencement du Livre des Argonautiques, qui porte le nom d'*Orphée*.

ÉNIGME LXIII.

Mon nom pris chez les Grècs, ſe ſoutient noblement,
Quoique de ſiècle en ſiècle on me faſſe renaître,
En France, comme ailleurs, je ne connois pour maître,
Qu'un uſage établi ſur le raiſonnement.

Si les Grands de la Cour, qui parlent poliment,
Ecrivoient comme on parle; en me voyant paroître,
Quel Mortel ne feroit gloire de me connoître;
On s'énonceroit mieux; & plus facilement.

Ainſi dans le diſcours, on abrège Carême;
Tout le monde le dit, ſans l'écrire de même:
Les Sçavans, peu d'accord, ainſi me font errer.

Quand, ſur de tels abus, on conſulte le Sage,
Il les condamne tous, & tolère un uſage,
Qu'aucun François ne peut ſuivre ſans s'égarer.

ORUS,

Fils d'Oſiris & d'Iſis, fut, dit-on, le dernier des Dieux qui régnèrent en Égypte. Il fit la guerre au Tyran Typhon, qui avoit fait périr Oſiris; & après l'avoir vaincu & tué de ſa main, il monta ſur le Trône de ſon père. Mais il ſuccomba enſuite ſous la puiſſance des Princes Titans, qui le mirent à mort. Iſis ſa mère, qui poſſédoit les ſecrèts les plus rares de la Médecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé le corps d'*Orus* dans le Nil, lui rendit la vie, & lui procura l'immortalité, en lui apprenant, dit Diodore, la Médecine & l'Art de la Divination. Avec ces talens, *Orus* ſe rendit célèbre, & combla l'Univers de ſes bienfaits.

Les figures d'*Orus* accompagnent ſouvent celles d'Iſis dans les Monumens Égyptiens. Il eſt ordinairement repréſenté ſous la figure d'un jeune enfant, tantôt vêtu d'une tunique, & tantôt emmailloté & couvert d'un habit bizarre en Loſenges. Il tient de ſes deux mains un Bâton, dont le bout eſt terminé par la tête d'un Oiſeau, & par un Fouèt. Pluſieurs habiles Auteurs croient qu'*Orus* eſt le même

qu'Harpocrate, & que l'un & l'autre ne ſont que des Symboles du Soleil.

OSIRIS,

Fils de Jupiter & de Niobé, règna ſur les Argiens : mais peu ſatisfait de ces Peuples, il céda cet état à ſon frère Égialée, & voyagea en Égypte, où ayant établi des Loix, & policé le Royaume des Égyptiens, il s'en rendit maître. Cependant ayant épouſé Is, que Jupiter avoit changée en Vache, & que depuis on nomma Iſis, elle donna aux Égyptiens l'invention de pluſieurs Arts : de ſorte que l'un & l'autre furent honorés d'Honneurs divins. On dit que les ennemis d'*Oſiris* le tuèrent ; & qu'ayant été transformé en Bœuf, les Égyptiens l'adorèrent ſous le nom d'Apis & Sérapis. *Oſiris*, ou Adonis, fut un ancien Roi d'Égypte, connu ſous divers noms, Comme *Adonis* ſignifie *Seigneur*, Oſiris ou *Ahhaſi-erets*, en Phénicien, veut dire, *la Terre eſt ma poſſeſſion*, il s'appliqua beaucoup à l'Agriculture & à la Chaſſe, où ayant été bleſſé par un Sanglier dans l'aîne, il fut pleuré comme mort ; mais il en guérit. Pour célébrer la mémoire de cet évènement, Iſis ſa femme ordonna que, tous les ans, on pleureroit Adonis, ou *Oſiris*, comme perdu ;

& qu'on ſe réjouiroit enſuite, comme l'ayant retrouvé.

OUBLI.

L'âge avancé étant le plus ſujèt à la perte de la Mémoire, on caractériſe l'*Oubli* par une vieille femme coëffée d'un voile obſcur, & tenant une Plante de Mandragore, qui eſt un puiſſant & dangereux Narcotique.

Les Anciens ſe ſervoient auſſi du Loup-cervier pour l'Emblême de l'*Oubli*; ils prenoient cet Animal pour le Lynx, qui étoit dédié à Bacchus, & ſignifioit que l'excès du Vin détruiſant la Raiſon, raviſſoit la Mémoire.

OUBLI D'AMOUR.

AMOUR eſt un enfant volage;
Il paroît, il ne paroît plus:
On fait, pour l'arrêter, des efforts ſuperflus;
On ne le voit qu'au Printemps de notre âge,
Car c'eſt un Oiſeau de paſſage.

L'*Oubli d'Amour* eſt repréſenté ſous la figure d'un Enfant couronné de Pavots, Plante qui provoque le Sommeil; il a des aîles, pour faire voir qu'il eſt volage: lorſqu'on le fâche, il eſt endormi; pour montrer que les Amans n'ont pas plutôt

oublié l'objèt aimé, que les fonctions de leurs âmes ſemblent aſſoupies. Il a rompu ſon Arc & ſes Flèches, pour montrer qu'il n'a plus rien à combattre. Il eſt couché proche de la Fontaine de Ciſique, qui a la Vertu de faire oublier cette Paſſion, lorſque l'on boit de ſon eau.

Ouïe.

Doux accords, divine Harmonie,
Agréables préſens des Cieux;
Que vous donnez à notre ouïe
Des momens préeieux.

L'*Ouïe* eſt repréſentée par une femme auprès de laquelle eſt couchée une Biche. Elle tient un Luth de la main gauche, & de la droite une Oreille de Taureau. Le Luth montre la douceur de l'Harmonie, ſans laquelle on ne ſçauroit jamais bien juger, ſi on n'a l'oreille bonne. La Biche eſt le Symbole de la ſubtilité de ce merveilleux ſens : la moindre feuille que le vent ébranle, fait prendre la fuite à cet Animal, ayant toujours l'oreille alèrte. L'Oreille du Taureau nous indique qu'il faut ouïr ſoigneuſement & avec diligence ce qui eſt néceſſaire à la durée & la conſervation de nous-mêmes. Ainſi, quand les Égyptiens vouloient dépeindre l'*Ouïe*, ils

le figuroient par l'Oreille du Taureau, qui l'a toujours prête & tenduë au mugiſſement que fait la Géniſſe.

OURSE.

La grande *Ourſe*, la petite *Ourſe*, deux Conſtellations ſeptentrionales. J'ajouterai ici une remarque ſingulière d'un Mythologue moderne, qui rend raiſon de la Métamorphoſe de Calliſto en *Ourſe*. Cette Nymphe étoit conſacrée à Diane, Déeſſe de la Chaſteté ; l'*Ourſe* eſt le Symbole d'une fille chaſte : cet Animal ſe tient toujours caché dans les bois ou dans les cavernes, & ne quitte ſa retraite, que lorſque la faim le fait ſortir pour chercher à paître. De même une fille, dit-il, doit reſter renfermée dans la maiſon paternelle, & ne ſe montrer que dans la néceſſité. C'eſt en ſuivant cette idée, que Pollux parlant des Nymphes qui étoient admiſes dans la Compagnie de Diane, ſe ſert d'une expreſſion qui ſignifie qu'elles étoient changées en *Ourſe*. Euripide dans ſon Hypſipile, & Ariſtophane dans ſon Lyſiſtrate, nous font voir que les jeunes filles, chez les Athéniens, avoient le ſurnom d'*Ourſe*. Euſtathe, le Commentateur d'Homère, raconte que les Athéniens ayant trouvé dans une Chapelle de Diane une

Ourſe, qui y étoit née, & qui étoit conſacrée à la Déeſſe, l'enlevèrent de ſa retraite, & la tuèrent. La Déeſſe vengea cette mort par une famine, dont elle affligea la Ville d'Athènes. Cette *Ourſe*, dit mon Auteur, étoit aſſurément une jeune Fille, qui avoit conſacré ſa virginité à la Déeſſe, & qui vouloit vivre dans la retraite à l'ombre des Autels, d'où les Athéniens l'arrachèrent, peut-être pour la faire marier.

Cicéron fait mention de trois Nymphes de l'Arcadie, qu'il nomme Néda, Thiſoa, & Hagno, leſquelles, après avoir nourri Jupiter, furent changées en *Ourſes*.

On immoloit quelquefois des *Ourſes* à Sylvain. Cette Victime convenoit au Dieu des Bois.

P.

Cette Lettre, qui eſt une de celles qu'on appelle muettes, n'a point d'aſpiration après elle, ſi ce n'eſt dans les mots qui ſont tirés du Grèc, comme en ceux de Phaëton, Philotas, &c. On l'a auſſi quelquefois changée en B, comme *Birrhus* pour *Pirrhus*, & *Balatium* pour *Palatium*. Les Anciens ſe ſervoient encore ſouvent de cette Lettre, pour marquer, ou le Peuple, ou une partie de quelque

choſe. Auſone en parle en ces termes, *de Litt. Monoſ.*

Auſonium ſi P ſcribas, ero cecropium P
Et Rho de Græco mutabitur in latinum P.

P eſt auſſi une Lettre numérale, qui ſignifie *Cent*, ſuivant ce Vers d'Ugution :

P *ſimilem cum G numerum monſtratur habere.*

Mais Baronius croit qu'il ſignifie le nombre ſepténaire. Quand on mèt un titre au-deſſus, il ſignifie *quatre cents mille.*

PAGANALES,

Fête que les Habitans de la Campagne célébroient dans les Bourgs ou Villages appellés *Pagi.* Servius Tullius, ſixième Roi des Romains, inſtitua cette Fête, après avoir établi les Tribus Ruſtiques, qu'il compoſa d'un certain nombre de Villages, dans chacun deſquels on ordonna que l'on dreſſât un Autel aux Dieux tutélaires, pour y faire un Sacrifice tous les ans, auquel tous les Habitans étoient obligés d'aſſiſter ; & d'y donner chacun un préſent, qui étoit une pièce de monnoie, différente ſelon la différence des perſonnes. Les hommes en préſentoient d'une façon, les femmes d'une autre, &

les enfans en donnoient de plus petites : ce qui ſervoit à connoître le nombre des Habitans, & à les diſtinguer par leur sèxe & par leur âge. Cette Fête ſe célébroit au mois de Janvier après les ſemailles ; & les Payſans y préſentoient des gâteaux à Cérès & à la Déeſſe Tellus, pour obtenir une récolte abondante.

PAGODE,

Nom qu'on a donné à tous les Temples des Indiens & des Idolâtres. Il y en a qui ſont magnifiquement bâtis. M. de la Loubère, qui a été Envoyé extraordinaire de Sa Majeſté auprès du Roi de Siam, en parle auſſi dans la deſcription qu'il nous a donnée de ce Royaume, & il fait ce mot féminin. Quant aux *Pagodes*, je n'ai remarqué en celles que j'ai vuës, qu'un ſeul appentis par devant, & un autre par derrière. Le toit le plus élevé eſt celui ſous lequel eſt l'Idole. Les deux autres, qui ſont plus bas, ſont eſtimés n'être que pour le Peuple, quoique le Peuple ne laiſſe pas d'entrer par-tout aux jours que le Temple eſt ouvert ; mais le principal ornement des Pagodes eſt d'être accompagnées, comme elles le ſont d'ordinaire, de pluſieurs Pyramides de chaux & de briques, dont pourtant les ornemens ſont

fort groſſièrement éxécutés. Les plus hautes le ſont autant que nos clochers ordinaires, & les plus baſſes n'ont pas deux toiſes de haut. Elles ſont toutes rondes, & elles diminuent peu en groſſeur, à meſure qu'elles s'élèvent, de ſorte qu'elles ſe terminent en dôme. Il eſt vrai que lorſqu'elles ſont fort baſſes, il part de cette extrémité faite en dôme, une aiguille de Calin fort menuë & fort pointuë, & aſſez haute par rapport au reſte de la Pyramide. Il y en a qui diminuent & groſſiſſent quatre ou cinq fois dans leur hauteur, de telle ſorte que leur profil eſt ondé; mais ces diverſes groſſeurs ſont moindres, à meſure qu'elles ſont en une partie plus haute de la Pyramide. Elles ſont ornées en trois ou quatre endroits de leur contour, de pluſieurs canelures à angles droits, tant en ce qu'elles ont de creux, qu'en ce qu'elles ont d'élevé, leſquelles diminuant peu à peu, à proportion de la diminution de la Pyramide, vont ſe terminer en pointe au commencement de la groſſeur immédiatement ſupérieure, d'où s'élèvent de rechef de nouvelles canelures.

Les *Pagodes* des Chinois & des Siamois ſont richement parées, & magnifiquement bâties: entr'autres il y en a une à Golconda, dont la niche où l'on fait la

prière, eſt d'une pierre de ſi prodigieuſe groſſeur, qu'on a été cinq ans à la tirer, & on employoit à ce travail cinq ou ſix cents hommes. La machine qui la portoit, étoit tirée par quatorze cents Bœufs. Les revenus de la *Pagode* de Janigrate ſont ſi grands, qu'ils peuvent nourrir tous les jours quinze à vingt mille Pélerins.

PAIDOPHILE,

Surnom qu'on donnoit à Cérès, qui ſignifie qu'elle aime les enfans, & qu'elle les entretient. C'eſt pourquoi on repréſente ſouvent cette Déeſſe ayant ſur ſon ſein deux petits enfans, qui tiennent chacun une Corne d'Abondance, pour marquer qu'elle eſt comme la nourrice du genre humain.

ÉNIGME LXIV.

Le bien qu'on a de moi n'eſt qu'à force de coups ;
La couleur dont je ſuis eſt artificielle.
Ce feu, qui détruit tout, rend ma forme plus belle.
Je ſuis le bien aimé des Sages & des fous.

Sorti de cent priſons, je ſuis utile à tous.
Je ſuis un compoſé de plus d'une parcelle.
Par un Soleil ardent, ma maiſon naturelle
Périt avecque moi dans un temps calme & doux.

Pour être bon & beau, je ſuis peu ſur la terre.
Je ſers pour ſoutenir les longueurs de la guerre.
J'ai plus d'yeux qu'un Argus; je bois, & ne dors point.
Je ſuis, dans les tréſors, un des plus néceſſaires;
Cette néceſſité va juſqu'au plus haut point:
Et quand on ne m'a pas, on fait mal ſes affaires.

ÉNIGME LXV.

Après avoir ſouffert & la rouë & le feu,
Et les triſtes horreurs d'une priſon très-noire,
Je ſuis, comme en triomphe, avec beaucoup de gloire,
Porté ſuperbement dans un auguſte Lieu.
Bientôt après, ma deſtinée
A grands coups de couteau s'y trouve terminée.
Après qu'on m'a ſi maltraité,
Le Ciel, dont à la Foi la Grâce eſt départie,
Fait que, par qui de moi ne reçoit que partie,
Je ſois, huit jours après, entier repréſenté.

ÉNIGME LXVI.

Un Etranger vêtu de bleu,
S'offre ſouvent à notre vûë;
Malgré ſon large pied, & ſa tête pointuë,
La blancheur de ſon teint met les belles en feu.
Comme leur paſſion pour lui eſt ſans égale,
S'il arrive qu'on les régale,

Pour contenter leur flamme, on le mèt du feſtin.
Cependant tel eſt ſon deſtin;
Que maltraité ſoir & matin,
Sans avoir offenſé perſonne,
Il pouſſe les hauts cris des coups que l'on lui donne.

PAIX.

Les Grècs & les Romains honoroient la *Paix* comme grande Déeſſe. Les Athéniens lui érigèrent des Statuës. Elle fut encore plus célébrée chez les Romains, qui lui érigèrent le plus grand & le plus magnifique Temple qui fut dans Rome. Ce Temple, dont les ruines, & même une partie des voûtes, reſtent encore ſur pied, fut commencé par Agrippine, & depuis achevé par Veſpaſien. Joſeph dit que les Empereurs Veſpaſien & Titus déposèrent, dans le Temple de la *Paix*, les riches dépouilles qu'ils avoient enlevées au Temple de Jéruſalem. C'étoit dans le Temple de la *Paix*, que s'aſſembloient ceux qui profeſſoient les beaux Arts, pour y diſputer ſur leurs prérogatives; afin qu'en préſence de la Déeſſe de la *Paix*, toute aigreur fut bannie de leurs diſputes. Ce Temple fut ruiné par un incendie au temps de l'Empereur Commode. Chez les Grècs, la *Paix* étoit repréſentée en

cette manière. Une femme portoit ſur ſa main le Dieu Plutus enfant. Chez les Romains, on trouve ordinairement la *Paix* repréſentée avec un Rameau d'Olivier, quelquefois avec des aîles, tenant un Caduçée, & ayant un Serpent à ſes pieds. On lui donne auſſi la Corne d'Abondance. L'Olivier eſt le Symbole de la *Paix*. Le Caduçée eſt le Symbole du Négociateur Mercure, pour marquer la négociation d'où la *Paix* s'eſt enſuivie. Dans une Médaille d'Antonin le Pieux, elle tient d'une main une Branche d'Olivier, & brûle de la gauche des Boucliers & des Cuiraſſes.

C'eſt en la PAIX que toutes choſes
Succèdent ſelon nos deſirs.
Comme au Printemps naiſſent les Roſes,
En la PAIX naiſſent les plaiſirs :
Elle mèr les Pompes aux Villes,
Donne aux Champs les Moiſſons fertiles,
Et de la majeſté des Loix
Appuyant les pouvoirs ſuprêmes,
Fait demeurer les Diadêmes
Fermes ſur la tête des Rois.

PAIX DE CHRIST.

La *Paix* de JESUS-CHRIST ſoit gravée dans nos cœurs ;
En elle ſeulement conſiſte les douceurs

Que l'on doit deſirer en l'une & l'autre vie ;
Car la chercher ailleurs, c'eſt chercher vainement.
Toutes les PAIX du monde ont une fin ſuivie
D'un malheur qui ſouvent nous perd ſoudainement.

La *Paix* de JESUS-CHRIST nous eſt repréſentée par une main tenant un Cœur au-deſſous d'un Ciel ſerein, où eſt gravé *Pax Chriſti* : c'eſt-à-dire, que la *Paix* de Jeſus-Chriſt faſſe la joie de nos cœurs, & ſoit inſéparable de notre âme. Mais pour avoir cette *Paix*, & la poſſéder, il faut premièrement l'avoir avec ſoi-même, par la tranquillité de ſon eſprit ; ſouffrir avec patience les adverſités qui nous arrivent : ſecondement, l'avoir avec ſon prochain, en rendant non-ſeulement le bien pour le bien, mais auſſi le bien pour le mal ; en pardonnant ſans réſerve à ceux qui nous ont offenſés ; & même en ſouffrant avec tranquillité les maux qui nous arrivent, pour le nom de Jeſus-Chriſt.

ÉNIGME LXVII.

Sous une figure jolie,
Voyez quelle eſt ma trahiſon.
Souvent je pique au vif tel qui fait la folie
De me tenir hors de priſon.

Cependant aux humains je ſuis ſi favorable,
Que de mes quatre bouts, en me tenant par deux,
Je m'étale, m'agite, & je deviens traitable ;
Tu fais enfin de moi, Lecteur, ce que tu veux.

ÉNIGME LXVIII.

Je ſuis fait pour les Souverains ;
Thémis auſſi chez moi réſide ;
Et c'eſt moi qui, chez les humains,
D'un plaiſir ſenſuel décide.

ÉNIGME LXIX.

Je porte le nom magnifique
D'un certain bien de grands Seigneurs ;
Mais je ſuis bien plus pacifique,
Quand je jouis de mes honneurs.
Auſſi le ſort ſi bien me cache,
Que mon maître ne me peut voir,
Si fortement il ne s'attache
Devant la glaçe d'un miroir.
Tout le monde ſçait que je touche
A tout ce qui paſſe chez moi ;
Mais je ſuis de ſi bonne foi,
Que j'en retiens moins qu'une mouche.

PALAMÈDE,

Fils de Nauplius, Prince de l'Iſle d'Eubée. Il étoit ingénieux, & découvrit le deſſein d'Ulyſſe, qui contrefaiſoit l'in-

ſenſé, pour ne pas aller à la guerre. Celui-ci en fut ſi fâché, que, pendant le Siége de Troye, l'ayant fait accuſer de trahiſon, on le lapida. On lui attribuë ordinairement l'invention des Poids & des Meſures; l'Art de ranger un Bataillon, & de règler le cours de l'Année par le cours du Soleil, & celui du Mois par le cours de la Lune. Il inventa auſſi les Jeux des Échècs & des Dez, & quelques autres. Pline dit qu'il inventa encore durant le Siége de Troye, ces quatre Lettres de l'Alphabèt Grèc, Θ, Ε, Φ, Χ. Philoſtrate ne marque que ces trois, Υ, Φ, Χ; & on ajoute qu'Ulyſſe ſe moquant de *Palamède*, lui diſoit qu'il ne ſe devoit pas vanter d'avoir inventé la Lettre Υ, puiſque les Gruës la forment en volant. C'eſt ce qui a donné occaſion à Lucain de faire une belle deſcription de ces Oiſeaux dans le cinquième Livre de la Pharſale. On nomme auſſi ordinairement les Gruës, les Oiſeaux de *Palamède*, comme Martial, *Lib. XIII, Ep. 75.*

Turbabis verſus, nec littera tota volabit
Unam perdideris ſi Palamedis avem.

Énigme LXX.

Je recèle des lieux où logent les amours,
Pour y jouer leurs meilleurs tours.
Sous un nom éclatant, je cache la baſſeſſe
Qu'on trouve en mon extraction.
Après avoir quitté ma première rudeſſe,
Quoique je ſois ſans paſſion,
Je ſçais favoriſer les Dames :
Je fournis à leur ſein une innocente ardeur.
De cet endroit, ſans crime, elle paſſe à leurs cœurs,
Et ne ſçauroit ſouiller leurs âmes.

Vous enviez mon ſort, vous, malheureux Amans,
Qui ne trouvez jamais de trève à vos tourmens,
Et qui, dans vos peines cruelles,
N'approchez que de l'œil vos aimables rebelles.
Mon règne n'a pas un long cours,
Il finit quand on voit renaître les beaux jours.

Palatinus.

Auguſte fit bâtir un Temple ſur le Mont Palatin, qu'il dédia à Apollon, ſous le titre d'Apollon *Palatinus* : les Aruſpices avoient déclaré que c'étoit la volonté de Dieu. Ce Temple fut enrichi par le même Empereur d'une belle & nombreuſe Bibliothèque, & devint le rendez-vous des Sçavans. Lorſque l'Académie Fran-

çoiſe fut plaçée au Louvre, elle fit frapper une Médaille, où l'on voit Apollon tenant ſa Lyre, appuyée ſur le trépié d'où ſortoient ſes Oracles : dans le fond, paroît la principale façe du Louvre, avec la Légende *Apollo Palatinus*, Apollon dans le Palais d'Auguſte.

PALÉMON.

Palémon eſt le Mélicerte des Phéniciens, & le Portumnus des Latins. Les Corinthiens ſignalant leur zèle envers Mélicerte, dit Pauſanias, lui changèrent ſon nom en celui de *Palémon*, & inſtituèrent les Jeux Iſthmiques en ſon honneur. Il eut une Chapelle dans le Temple de Neptune, avec une Statuë ; & ſous cette Chapelle, il y en avoit une autre où l'on deſcendoit par un eſcalier dérobé. *Palémon* y étoit caché, dit-on ; & quiconque oſoit faire un faux ſerment dans le Temple, ſoit Citoyen ou Étranger, étoit auſſi puni de ſon parjure.

PALÈS,

Divinité des Bergers ; les Troupeaux étoient ſous ſa tutelle. Elle avoit une Fête qu'on célébroit tous les ans, le 19 Avril, dans les campagnes. Ce jour-là, les Payſans

ſans avoient ſoin de ſe purifier avec des parfums mêlés de ſang de Cheval, de cendres d'un jeune Veau qu'on faiſoit brûler, & de tiges de Féves. On purifioit auſſi les Bercails & les Troupeaux avec de la fumée de Sabine & du Soufre; enſuite on offroit des Sacrifices à la Déeſſe : c'étoit du Lait, du Vin cuit & du Millet. La Fête ſe terminoit par des Feux de paille, & les jeunes gens ſautoient par-deſſus au ſon des Flûtes, des Cymbales, & des Tambours. C'eſt Ovide qui décrit au long toutes ces Cérémonies, & qui croit que c'étoit ce jour-là même que Rome avoit été fondée.

Paleur.

Les Romains avoient fait un Dieu de la *Pâleur*, parcequ'en Latin *Pallor* eſt du maſculin. Tullus Hoſtilius, Roi de Rome, dans un combat où ſes Troupes prenoient la fuite, fit vœu d'élever un Temple à la Crainte & à la *Pâleur*. Ce Temple fut en effet élevé hors de la Ville; on lui donna des Prêtres qui furent appellés *Palloriens*; & on lui offroit en Sacrifice un Chien & une Brebis.

Palices,

Divinités de Sicile. Près du Fleuve Symète en Sicile, Jupiter rencontra la Nym-

phe Théalie, fille de Vulcain ; d'autres la nomment Ethna ; & en devint amoureux. La Nymphe craignant le reſſentiment de Junon, pria ſon Amant de la cacher dans les entrailles de la terre ; ce qu'elle obtint. Lorſque le terme de ſon accouchement fut arrivé, on vit ſortir de la terre deux enfans, qui furent appellés *Palices* ; comme ſi on diſoit, enfans ſortis de la terre où ils étoient entrés : Fable qui a la même origine que toutes celles qui appelloient enfans de la terre les hommes dont on ignoroit l'origine, ou qu'on croyoit nés dans un Pays ſans ſçavoir de qui. Les *Palices* furent fort honorés en Sicile : ils eurent un fameux Temple dans le voiſinage de la Ville d'Éryce. Près de ce Temple, il y avoit deux petits Lacs d'eau bouillante & enſoufrée, d'où on croyoit qu'ils étoient ſortis à leur naiſſance. On avoit un grand reſpect pour cette eau ; c'étoit là qu'on venoit faire les Sermens ſolemnels ; & les Parjures y étoient, dit-on, punis ſur le champ par les Divinités qui y préſidoient. Il y eut outre cela un Oracle dans le Temple des *Palices*, auquel les Siciliens avoient ſouvent recours.

PALLADIUM,

Statuë de la Déeſſe Pallas, repréſentée

avec une Pique à la main, qu'elle remuoit de temps en temps, en tournant auſſi les yeux. Cette Statuë étoit tombée du Ciel, à ce que l'on croyoit, lorſque l'on bâtiſſoit le Temple de cette Déeſſe, dans la Citadelle de Troye, & elle s'y étoit plaçée, avant que ce Temple fût couvert. L'Oracle d'Apollon, que l'on conſulta alors, répondit que la Ville ſeroit imprenable, tant que ce préſent du Ciel y ſeroit conſervé; & qu'elle ſeroit ruinée, ſi on le tranſportoit hors des murailles. Pendant le Siége de la Ville de Troye, Diomède & Ulyſſe, Capitaines Grècs, entrèrent dans la Citadelle par des conduits ſous terre, & ayant tué la Garniſon du Château, enlevèrent le *Palladium* dans leur Camp. On en gardoit un à Rome dans le Temple de la Déeſſe Veſta; & quelques Auteurs diſent que c'étoit la véritable Statuë de Pallas. Sur quoi Vivès remarque, qu'il y avoit deux *Palladium* à Troye, l'un qui étoit conſervé comme une choſe ſacrée, & l'autre qui étoit une figure faite à la reſſemblance du premier, laquelle étoit expoſée à la vûë du Public: qu'Ulyſſe enleva le *Palladium* fait ſur le modèle de celui qui étoit tombé du Ciel; mais que le véritable fut tranſporté en Italie par Énée, avec les Dieux Pénates,

& les autres Dieux tutélaires de la Ville de Troye. On fit à Troye pluſieurs Cérémonies, pour conſacrer cette Statuë; & lorſqu'elle fut apportée à Rome, on en fit tailler pluſieurs en bois, en la même manière, afin que la reſſemblance de ces figures empêchât ceux qui voudroient l'enlever, de reconnoître le véritable *Palladium*. Il y a eu auſſi autrefois un *Palladium* dans la Citadelle d'Athènes, qui étoit dédié à Minerve ou Pallas.

Pallas,

Déeſſe de la Guerre : les uns la diſtinguent de Minerve; les autres la confondent avec elle. C'eſt la Guerrière *Pallas*, qu'Héſiode fait ſortir du cerveau de Jupiter. Il l'appelle la Tritonienne aux yeux pers. Elle eſt vive & violente, dit-il, indomptable, aimant le Tumulte, le Bruit, la Guerre, & les Combats; ce qui ne convient guère à la Déeſſe de la Sageſſe, des Arts & des Sçiences. Cicéron reconnoiſſant pluſieurs *Minerves*, dit que la cinquième étoit fille de Pallas, dont elle prit le nom; qu'elle tua ſon père, parcequ'il la vouloit violer.

Pallium,

Eſpèce de Manteau Impérial, dont les

Empereurs Chrétiens commencèrent d'honorer les Prélats de l'Égliſe dans le quatrième Siècle, voulant que ce fût l'ornement de ces Prélats, & la marque de leur Autorité, pour le Spirituel, ſur les ordres inférieurs de leurs Égliſes, comme les Empereurs l'avoient, pour le Temporel, ſur ceux de leur Empire. Au commencement, il couvrit tout le corps du Prélat, & deſcendoit depuis le cou juſqu'aux talons, à peu près comme font nos Chapes, à la réſerve qu'il étoit fermé par devant, & tiſſu, non de ſoie, ni de lin, mais de laine, pour repréſenter la Brebis que Jeſus-Chriſt le bon Paſteur porte ſur les épaules. Depuis, ce ne fut que comme une eſpèce d'étole, qui pendoit par devant & par derrière, & étoit chargée de quatre croix d'écarlate, diſpoſées ſur les quatre côtés du *Pallium*; c'eſt-à-dire, ſur l'eſtomac, ſur le dos, & ſur les deux épaules; qui eſt à peu près la forme du *Pallium* des Prélats d'aujourd'hui. Les Patriarches prenoient le *Pallium* ſur l'Autel, dans la Cérémonie de leur Conſécration. Ils en envoyoient un aux Métropolitains de leur Patriarchat, quand ils confirmoient leur élection; & ceux-ci le donnoient aux Évêques de leur Province, en les conſacrant, après avoir confirmé le choix qu'on

en avoit fait canoniquement : de ſorte que ni les uns ni les autres ne pouvoient faire aucune fonction pontificale, qu'ils n'euſſent reçu le *Pallium*. Ils ne portoient cet ornement qu'à l'Autel, en célébrant la Meſſe ſolemnelle ; & même ils l'ôtoient pendant qu'on liſoit l'Évangile. Comme cet honneur étoit une pure grâce des Empereurs, on ne donnoit point le *Pallium*, ſans en avoir d'eux la permiſſion. Ainſi Saint Grégoire ſupplia l'Empereur Maurice de donner au Patriarche Anaſtaſe le Sinaïte, qu'on avoit dépoſé, la liberté de venir à Rome, & de lui permettre de porter le *Pallium*, afin qu'il y pût célébrer pontificalement. Voilà quel étoit l'uſage du *Pallium* dans l'Égliſe Orientale.

Il n'en fut pas tout-à-fait de même dans l'Occident, où l'on ne trouve point que les Prélats euſſent cet ornement avant le VIe Siècle. Ce fut au commencement de ce Siècle, que le Pape Symmachus, ayant fait ſon Vicaire dans les Gaules, Céſarius, Métropolitain d'Arles, lui envoya le *Pallium* ; & le Pape Virgilius, un de ſes Succeſſeurs, dans le même Siècle, le donna à Auxentius, auſſi Archevêque d'Arles, & Vicaire du Saint Siége. Car cette marque de la participation du pouvoir du Pape, ne ſe donnoit alors qu'aux ſeuls Primats

& Vicaires Apoſtoliques ; & ce ne fut que long-temps après, vers le milieu du huitième Siècle, que le Pape Zacharie l'accorda à tous les Métropolitains ou Archevêques. Les Papes donnèrent enſuite cet ornement à pluſieurs Évêques conſidérables, dont quelques-uns ſe qualifièrent Archevêques, à cauſe de ce droit, comme ayant une Dignité au-deſſus des Évêques ordinaires. J'ai marqué ci-deſſus la forme & l'étoffe du *Pallium* ; il faut ici ajouter que la laine dont on le fait, eſt priſe de la toiſon de deux agneaux, que l'on offre tous les ans ſur l'Autel de l'Égliſe de Sainte Agnès à Rome, le jour de la Fête de cette Sainte. Deux Chanoines de S. Jean de Latran donnent ces agneaux aux Sous-Diacres Apoſtoliques, pour les élever juſques à ce qu'il ſoit temps de les tondre. Alors on mêle leur laine avec d'autres bien blanches & bien fines, pour en faire l'étoffe du *Pallium*.

Palme.

La *Palme* étoit le Symbole de la fécondité, parceque le Palmier fructifie continuellement juſqu'à ſa mort. C'eſt pourquoi nous en voyons ſur des Médailles d'Empereurs, qui ont procuré l'Abondance dans l'Empire. La *Palme* étoit auſſi

le Symbole de la durée de l'Empire, parceque cet Arbre dure long-temps. Enfin la *Palme* étoit le Symbole de la Victoire, parcequ'aux jours de Triomphe on mettoit une *Palme* à la main du Victorieux. On dit que Céſar étant ſur le point de livrer bataille à Pompée, apprit qu'il étoit ſorti tout-à-coup une *Palme* du pied de la Statuë qu'on lui avoit dédiée au Temple de la Victoire; ce qu'il prit pour un heureux préſage.

Pammilies,

Fêtes en l'honneur d'Oſiris. On dit qu'une femme de Thèbes nommée Pammila, étant ſortie du Temple de Jupiter pour aller querir de l'eau, entendit une voix qui lui ordonnoit de publier que le grand Oſiris étoit né; que ce ſeroit un grand Prince, auquel l'Égypte auroit de grandes obligations. Pammila, flattée de cette eſpérance, nourrit & éleva Oſiris. En mémoire de la Nourrice, on inſtitua une Fête, qui de ſon nom fut appellée *Pammilies*. On y portoit une Figure d'Oſiris aſſez ſemblable à celle de Priape, parcequ'Oſiris étoit regardé comme le Dieu de la Génération, & de toutes les Productions.

PAN,

Dieu des Paſteurs, a été auſſi conſidéré comme le Dieu de la Nature : ce que ſon nom ſembloit marquer ; car πᾶν en Grèc ſignifie *Tout*. C'eſt pourquoi on compoſoit ſon image des principales choſes qui ſe voyoient dans le monde. On le repréſentoit avec des Cornes : pour marquer, dit-on, les Rayons du Soleil, & les Cornes de la Lune. Son viſage étoit tout enflammé, pour imiter l'Élément du Feu. Il avoit l'eſtomac couvert d'Étoiles, pour ſignifier le Ciel. Ses cuiſſes & ſes jambes veluës & hériſſées, pour marquer les Arbres, les herbes, & les bêtes. Il avoit des pieds de Chèvre, pour montrer la ſolidité de la Terre. La Flûte repréſentoit l'Harmonie que les Cieux font, ſelon l'opinion de quelques anciens Philoſophes. Son Bâton recourbé ſignifioit la Révolution des Années. Les Anciens croyoient que *Pan* couroit la nuit par les Montagnes ; d'où eſt venu que l'on a appellé Terreur *Panique* une épouvante dont on eſt ſaiſi pendant l'obſcurité de la nuit, ou par une imagination ſans fondement ; ce qui eſt ſouvent arrivé à des Armées fort nombreuſes, qu'une ſemblable terreur a jettées tout-à-coup dans la conſternation.

On dit que *Pan* accompagna Bacchus dans les Indes, & qu'il l'aida beaucoup à remporter tant de victoires : on a cru auſſi que c'étoit par ſon ſecours que les Athéniens avoient gagné la bataille contre les Perſes dans la plaine de Marathon ; car on dit que Miltiade étant prêt à ſe battre contre l'ennemi, *Pan* parut à la tête de l'armée ſous l'apparence d'une ſtature plus qu'humaine ; qu'ayant fait ſonner aux Trompettes & aux Cors un air qui inſpiroit de l'horreur, toute l'armée des Perſes prit l'épouvante ; d'où quelques-uns diſent qu'eſt venu le mot de Terreur *Panique*.

PANAGÉE,

Surnom donné à Diane, parcequ'elle ne faiſoit que courir de Montagnes en Montagnes & de Forêts en Forêts ; qu'elle changeoit ſouvent de demeure, étant tantôt au Ciel, & tantôt ſur la Terre ou dans les Enfers ; qu'enfin elle changeoit de forme & de figure. *Panagée* ſignifie celle qui voit tout.

PANATHÉNÉES,

Certaines Fêtes qui ſe célébroient à Athènes, en l'honneur de Minerve, leſquelles Théſée inſtitua après avoir aſſemblé tous les Bourgs de la Province d'At-

tique en un corps. En ces Solemnités, l'on combattoit à la Lutte, & les Athlètes étoient tout nuds, à raiſon de quoi les femmes en étoient bannies, & les Étrangers auſſi : mais on y voyoit d'ordinaire un Chœur de jeunes Garçons & de jeunes Filles, qui danſoient aux chanſons. Il y avoit de deux ſortes de ces Jeux ; ſçavoir, les Grands, qui ſe celébroient de cinq en cinq ans ; & les Petits, que l'on faiſoit tous les ans.

PANCARPE,

Spectacle des Romains, où certains hommes forts & hardis combattoient contre toutes ſortes de bêtes, moyennant une ſomme d'argent. Ce nom eſt proprement compoſé de toutes ſortes de fruits, mais enſuite on l'a donné à ce qui contenoit toutes ſortes de fleurs : puis à ce qui étoit compoſé de diverſes choſes, comme ce Combat Public où l'on faiſoit paroître quantité d'animaux de différentes eſpèces. Le lieu de ce Spectacle étoit l'Amphithéâtre de Rome : & ces ſortes de jeux ont duré juſqu'au temps de l'Empereur Juſtinien, qui règnoit dans le ſixième ſiècle. Quelques Auteurs confondent *Pancarpe* avec la Sylve ; mais il y a cette différence entre ces deux Divertiſſemens Publics, que *Pan-*

carpe étoit au Combat contre les bêtes, qui ſe faiſoit dans l'Amphithéâtre ; & la Sylve étoit une eſpèce de Chaſſe, que l'on repréſentoit dans le Cirque. Dans le *Pancarpe*, c'étoient des hommes gagés qui combattoient ; & dans la Sylve, c'étoit le peuple qui chaſſoit, au milieu d'une Forêt artificielle.

Pancratie.

C'eſt le nom que les Grècs donnoient aux cinq Exercices Gymniques qui ſe faiſoient dans les Fêtes Publiques ; ſçavoir, le Combat à coup de poing, la Lutte, le Diſque, la Courſe, & la Danſe. Ceux qui faiſoient tous ces Exercices étoient nommés Pancratiaſtes.

Panda,

Déeſſe qui rend les chemins libres, qui ouvre les chemins. Tatius voulant ſe rendre maître du Capitole, invoqua la Divinité qui pouvoit lui en ouvrir le chemin ; lorſqu'il y fut arrivé, il rendit graces à cette Divinité, & ne ſçachant quel nom lui donner, il l'honora ſous le nom de *Panda*. Elle devint la Déeſſe des voyageurs. La Déeſſe de la Paix fut auſſi appellée de ce nom, parcequ'elle ouvroit les portes des Villes que la guerre tenoit

fermées. Varron croit que *Panda* n'eſt qu'un ſurnom de la Déeſſe Cérès, qui vient de *Pane dando*, celle qui donne le Pain aux hommes.

PANDORE,

Femme admirable, fabriquée par Vulcain. Tous les Dieux lui avoient donné quelque choſe, Vénus la beauté, Pallas la ſageſſe, Mercure l'éloquence, &c. On dit que Jupiter, irrité contre Promethée, qui avoit dérobé le feu du ciel, envoya *Pandore* ſur la terre avec une boîte fatale, qu'Epiméthée, frère du même Promethée, ouvrit; en ſorte que toutes les maladies dont elle étoit pleine ſe répandirent ici bas, ne reſtant que la ſeule Eſpérance, qui ſe trouva au fond. Cette Théologie des Païens repréſentoit la nature, en la perſonne de *Pandore*.

ÉNIGME LXXI.

Je ſuis un enfant de la mode,
Incommode par fois, & quelquefois commode,
Pour ravir à l'éclat du jour
Le déſordre qui naît quelquefois de l'Amour.
Je procure une forme unie,
Qui trompe adroitement le plus fin connoiſſeur;
Et mon artifice pallie
Le naufrage de la pudeur.

PANTHÉE,

Statuë qui, par les différentes marques dont elle étoit accompagnée, repréſentoit tous les Dieux, ou du moins les plus conſidérables. Ce mot eſt formé de πᾶν, qui ſignifie *Tout* en grèc, & de Θεὸς, qui veut dire *Dieu*. Ainſi les Païens appelloient *Panthea*, les Temples où ils adoroient tous les Dieux enſemble, & où l'on voyoit tous leurs portraits ou figures : tel qu'étoit ce célébre *Panthéon* de Rome, qui fut dédié par le Pape Boniface III à la Sainte Vierge & à tous les Saints ; & ſe nomme Sainte Marie de la Rotonde, parcequ'il eſt bâti en forme ronde & en Dôme. Dans ces Statuës, *Jupiter* étoit marqué par le Foudre, *Junon* par une Couronne, *Mars* par un Caſque, le *Soleil* par des rayons, la *Lune* par un Croiſſant, *Cérès* par la Corne d'abondance, ou par l'Épi de blé, *Cupidon* par une Trouſſe de flèches, *Mercure* par des aîles aux talons, ou par un Caducée ; *Bacchus* par le Lierre ; *Vénus* par la beauté du viſage, & ainſi des autres Divinités. On mettoit ces Caractères de différentes Divinités ſur la Statuë, ou entre ſes mains, ſelon l'induſtrie de l'ouvrier qui faiſoit paroître en cela l'excellence de ſon Art. On en voit qui

repréſentent tous les Dieux, d'autres toutes les Déeſſes, & quelques-uns qui repréſentent les uns & les autres enſemble.

PANTHÉON,

Temple en l'Honneur de tous les Dieux, comme ſon nom le porte. Le plus fameux *Panthéon* fut celui que fit bâtir M. Agrippa, gendre d'Auguſte, & qui ſubſiſte encore à préſent dans ſon entier. Il eſt de figure ronde, ne reçevant le jour que par un grand trou qui eſt au milieu de la voute. Il y a autour de ce Temple ſix grandes niches, qui étoient deſtinées pour les ſix principaux Dieux. Et afin qu'il n'y eût point de jalouſie entre les Dieux pour la préſéance, dit Lucien, on donna au Temple la figure ronde. Pline en donne une meilleure raiſon, c'eſt parce que le convexe de ſa voute repréſente le Ciel, la véritable demeure des Dieux. Le Portique qui eſt devant ce Temple, eſt plus ſurprenant que le Temple même: il eſt compoſé de ſeize colonnes de marbre granite d'une énorme grandeur, & toutes d'une pierre. Chacune a près de cinq pieds de diamètre ſur trente-ſept pieds de haut, ſans la baſe & le chapiteau. La couverture de cet édifice étoit de lames d'argent, que Conſtantin fit emporter dans ſa nouvelle

Rome. Ce magnifique Temple a été depuis consacré par les Pontifes Romains, en l'Honneur de la Sainte Vierge & de tous les Martyrs.

Il y avoit à Rome un autre *Panthéon* dédié particulièrement à Minerve Médecine, *Minervæ Medicæ*: ce *Panthéon* étoit en dedans de figure décagone ou à dix angles bien distingués. Il y avoit vingt-deux pieds & demi d'un angle à l'autre, ce qui donne en tout deux cents vingt-cinq pieds. Entre les angles il y avoit par-tout des Chapelles rondes en voûte, excepté d'un côté où étoit la porte : ces neuf Chapelles étoient pour autant de Divinités : la Statuë de Minerve étoit en face de la porte & occupoit la place d'honneur.

On croit que le Temple de Nismes qu'on dit être de Diane, étoit un *Panthéon*. Il y avoit douze niches, dont six restent encore sur pied. C'étoit un Temple consacré aux douze Grands Dieux, que quelques-uns ont appellé pour cela Dodécathéon.

Panthère,

Bête féroce que l'on croit être la femelle du Léopard. C'est l'Animal favori de Bacchus, parceque, dit Philostrate, des nourrices de Bacchus avoient été changées en

Panthère, ou ſelon d'autres, parceque cet animal aime les raiſins. On trouve ſouvent la *Panthère* dans les Monumens de Bacchus. Elle eſt auſſi un Symbole de Pan : on croit même que ſon nom en a été formé.

PANTOMIMES,

Boufons qui repréſentoient toutes ſortes de choſes par des Geſticulations ingénieuſes, & exprimoient, par le mouvement du corps, des doigts & des yeux, les principales actions du ſujèt d'une Comédie. On les appelloit Mimes, mais *Pantomimes* diſoit quelque choſe de plus. On donnoit encore le nom de Mimes à de petites pièces de Poëſie, que des Mimes chantoient en danſant ſur le Théâtre, avec des geſtes qui exprimoient le ſens de leurs paroles, ſuivant cette merveilleuſe méthode des Anciens, peu connuë de notre temps. Quelques uns ont cru que Pylade & Barthylle, qui parurent ſous l'Empereur Auguſte, furent les premiers *Pantomimes* ; mais cela ſe doit entendre de ceux qui ſe ſéparèrent du Théâtre des Comédiens, pour former une troupe à part, & faire leurs Repréſentations dans l'Orcheſtre ſans Comédie. Car il eſt certain que du temps d'Eſchyle, il y avoit

des *Pantomimes* ; & Ariſtoclès loüe fort Teleſte, dont ſe ſervoit ce Poëte, parcequ'il avoit admirablement bien danſé dans la Tragédie intitulée, *les Sept devant Thèbes*. Mais Pylade, natif de Cilicie, & Batthylle, d'Aléxandrie, étant venus à Rome du temps d'Auguſte, inventèrent la Danſe, qu'ils appellèrent Italique, parcequ'ils commencèrent à la joüer en Italie : dans laquelle ils repréſentoient des ſujèts Tragiques, des Comiques & des Satyriques, d'une manière fort agréable au Peuple Romain, qui admiroit l'artifice de ces Comédies muettes, où les geſtes exprimoient preſque auſſi-bien que les paroles. Pylade excelloit dans les ſujèts Tragiques, & Batthylle dans les Comiques ou Satyriques : ce qui leur donna lieu de faire deux bandes qui joüerent à part. Plutarque fait deux grands diſcours dans ſes propos de Table, ſur l'adreſſe de ces Danſeurs ingénieux à repréſenter, par des mouvemens & des poſtures, les perſonnes & les actions ; où il dit que la Poëſie eſt une Danſe parlante, & la Danſe une Poëſie muette.

PANTOUFLES.

Elles ont été la Chauſſure de nos Ancêtres, & ils portoient indifféremment des

Souliers ou des *Pantoufles*, ſuivant les courſes qu'ils avoient à faire. L'uſage des *Pantoufles* fut défendu aux Eccléſiaſtiques, par un règlement du Concile de Sens.

ÉNIGME LXXII.

Nous ſommes deux ſœurs très-jumelles,
Toutes deux ou laides ou belles :
Une parfaite égalité,
Pour la laideur ou la beauté,
Règne entre nous. Ainſi de vaine jalouſie
Jamais notre âme n'eſt ſaiſie ;
Et le malade & le ſçavant
Se ſervent de nous fort ſouvent.
Nous hébergeons par fois des Hôtes trop aimables,
Et quelquefois auſſi de très-déſagréables ;
Car nous ſervons tous les états,
Et les plus hauts & les plus bas.
Tantôt nous paroiſſons gentilles & proprettes,
Tantôt mauſſades & mal-faites.
Très-rarement nous quittons la maiſon ;
Mais le beau Sèxe, en la belle Saiſon,
Nous trouve d'un uſage utile
Dans la maiſon ou dans la Ville ;
Et nous ſuivons ſes pas inceſſamment,
Ainſi que feroit un Amant.
Nous avons pluſieurs noms, & ſuivant les contrées,
Sommes diverſement patées.

On ne nous fait point de quartier,
Nous ſommes ſans yeux, ſans oreilles;
Auſſi-bien pour notre métier,
Nous nous en paſſons à merveille:
Mais pour finir ce portrait & ces vers,
Par un grand trait ſincère & véritable,
Une ſeule de nous eſt, dans cet Univers,
Pour les humains, très-reſpectable.

PAON,

Oiſeau favori de Junon, & qui l'accompagne ordinairement dans ſes images: c'eſt ſon Symbole infaillible, comme l'Aigle l'eſt de Jupiter. Les cent yeux d'Argus furent tranſportés par Junon ſur la queuë de cet Oiſeau, dit la Fable.

PAPHE,

Fils de Pygmalion, & d'une femme que la Fable dit avoir été auparavant une Statuë d'yvoire. Les Poëtes racontent que Pygmalion, célèbre Sculpteur, étant venu dans l'Iſle de Cypre, & ayant vû que toutes les femmes y vivoient dans un grand libertinage, ſe réſolut de ne point ſe marier; qu'en ce même temps il fit une Statuë d'yvoire d'une beauté achevée, dont il devint amoureux; & que pour contenter ſa paſſion, il pria la Déeſſe Vénus,

qui étoit en grande vénération dans cette Iſle, de lui procurer une femme auſſi belle que cette Statuë qui ſortoit de ſes mains. Venus, diſent ces Poëtes, éxauçant ſa priere, changea cette Statuë d'yvoire en une très-belle fille, que Pygmalion prit pour ſa femme, dont il eut *Paphe*, qui bâtit en ce lieu une Ville, à laquelle il donna ſon nom.

Paphos,

Ville de l'Iſle de Chypre, conſacrée à Vénus, encore plus particulièrement que le reſte de l'Iſle. Elle y avoit un Temple magnifique, où cent Autels lui ſont dreſſés, dit Virgile, & ſur leſquels fume un éternel encens. C'eſt qu'on n'immoloit jamais de victimes ſur les Autels, ou du moins le ſang n'y couloit jamais.

Paphus

Fut le fruit de l'Amour que Pygmalion conçut pour une belle Statuë qu'il avoit faite. Les Dieux l'ayant animée, il en fit ſa femme & en eut ce fils, qui, en mémoire de ſa naiſſance, bâtit, dans l'Iſle de Chypre, la Ville de Paphos, & y conſacra un Temple à la Vénus ſa mère.

ÉNIGME LXXIII.

Eſprit de la moyenne claſſe,
Non logeant auprès d'Apollon,
Mais qui vers le bas du vallon,
Comme moi, n'occupant qu'une très-foible plaçe,
Ne pouvez l'admirer en façe,
Et n'avez de lueur tout au plus qu'un rayon;
C'eſt à vous ſeul que je fais don
D'une Enigme qui m'embarraſſe:
Voyons ſi vous pourrez en deviner le nom.
Je ſuis d'un ſalutaire uſage;
Je brûle au milieu des combats.
On ne ſçauroit ſans moi règler aucune affaire,
Tant je ſuis par-tout néceſſaire,
Aux Amans éloignés, je ſuis d'un grand ſecours,
Mon corps en mille endroits galoppe nuit & jour.
Suſceptible à la fois de bonté, de malice,
Mes emplois ſont bien différens.
Tantôt je ſers à l'artifice,
Tantôt la Vertu je défends.
L'homme eſt ſi peu conſtant, ſi lèger, ſi volage,
Qu'après m'avoir ardemment deſiré,
Il me mèt au plus vil uſage;
Et mon moindre malheur eſt d'être lacéré.

PARASITES.

C'étoient chez les Grècs des Miniſtres ſubalternes des Dieux, c'étoient eux qui ramaſſoient & choiſiſſoient les fromens

qu'on deſtinoit pour le Culte Sacré ; & de là venoit le nom de *Paraſite*, qui ſignifie celui qui a ſoin du blé. Ces *Paraſites* étoient en honneur à Athènes ; ils avoient ſéance parmi les principaux Magiſtrats : ils avoient part aux viandes des Sacrifices. Dans la ſuite le nom de *Paraſite* dégénéra, lorſqu'on l'appliqua à ces flatteurs, qui par des baſſeſſes ou par des moyens indignes, ſe produiſoient aux Tables des Grands Seigneurs & des Gens Riches, prêts à tout faire pour s'y maintenir.

PARDON.

Du ſang que j'ai verſé, j'entends la voix qui crie,
Et monte juſques dans les Cieux ;
J'ai ſans ceſſe devant les yeux
Cet homme dont mon fer vient de trancher la vie :
Pardonne-moi, Grand Dieu, ce forfait odieux.

Le *Pardon* eſt repréſenté ſous la figure d'un jeune homme à demi-nud, qui venant de ſe battre en duël, & ayant tué ſon ennemi, eſt touché d'une vive douleur & d'un ſecrèt repentir ; il rompt ſon Épée qui a fait ce meurtre, & regardant le ciel, il en demande *Pardon* à Dieu.

PARDON DES JUIFS.

Les Juifs ont une Fête qu'ils appellent

le *Jour du Pardon*, qui ſe célèbre le dixième du mois Tiſri qui répond à Septembre. Leon de Modène remarque que les Juifs pratiquoient autrefois une certaine Cérémonie la veille de cette Fête, qui conſiſtoit à frapper trois fois la tête d'un coq en vie, & de dire à chaque fois qu'il ſoit immolé au lieu de moi : laquelle Cérémonie ſe nommoit Expiation ; mais elle ne s'obſerve plus en Italie & au Levant, parce qu'on a reconnu que c'étoit une ſuperſtition. Ils mangent beaucoup cette même veille, à cauſe qu'il eſt jeûne le lendemain. Pluſieurs ſe baignent & ſe font donner les trente-neuf coups de foüet nommés *Malcuth*. Ceux qui retiennent le bien d'autrui, quand ils ont de la conſcience, le reſtituent alors. Ils demandent Pardon à ceux qu'ils ont offenſés, & ils pardonnent à ceux qui les ont offenſés. Ils font des Aumônes, & généralement tout ce qui doit accompagner une véritable Pénitence. Après ſouper pluſieurs ſe vêtent de blanc, & en cet état, ſans ſouliers, ils vont à la Synagogue, qui eſt fort éclairée ce ſoir-là de lampes & de bougies. Là, chaque Nation, ſelon ſa coûtume, fait pluſieurs prières & confeſſions pour marquer ſa pénitence, ce qui dure au moins trois heures : après quoi on va ſe coucher.

coucher. Il y en a quelques-uns qui paſſent toute la nuit dans la Synagogue, priant Dieu & récitant des Pſeaumes. Le lendemain, dès le point du jour, ils retournent tous à la Synagogue, habillés comme le jour précédent, & y demeurent juſqu'à la nuit, diſant, ſans interruption, des Prières, des Pſeaumes, des Confeſſions, & demandant à Dieu qu'il leur pardonne les péchés qu'ils ont commis. Lorſque la nuit eſt venuë, en ſorte qu'on voye les Étoiles, on ſonne d'un cor, pour marquer que le Jeûne eſt fini : après quoi ils ſortent de la Synagogue, & ſe ſaluant les uns les autres, ils ſe ſouhaitent une longue vie. Ils béniſſent la nouvelle Lune, & étant de retour chez eux, ils rompent le Jeûne & mangent.

PARESSE.

Le Plaiſir que produit une douce Molleſſe,
Dit l'eſclave de la PARESSE,
Eſt l'unique qui me ſuffit ;
Et tout autre me fait dépit.

La *Pareſſe* a pour Emblême la repréſentation d'une vieille femme nonchalamment aſſiſe ſur une pierre, ayant ſa tête appuyée ſur la main gauche, avec ces mots à l'entour *Torpet iners*. A ſes pieds on apper-

çoit des Quenouilles rompuës, elle tient auſſi de la main droite le Poiſſon appellé Torpille, Symbole de la *Pareſſe*, cet animal engourdit la main dès qu'on y touche, ſelon pluſieurs Naturaliſtes.

Ce Vice ſe repréſente auſſi par une femme aſſiſe dans l'inaction, & dans une eſpèce d'engourdiſſement. Elle eſt vêtuë en déſordre, ayant les bras & les jambes croiſées. Son Attribut eſt une Tortuë & un Limaçon. Les Anciens en faiſoient une Divinité Allégorique, fille du Sommeil & de la Nuit.

L'Arioſte la peint ainſi :

Dall' altro la Pigrizia in terra ſiede,
Che non puo' andar, e mal ſi regge in piede.

PARIS,

Fut un des fils de Priam Roi de Troye. Hécube ſa mère étant groſſe, eut un ſonge funeſte ; il lui ſembloit qu'elle portoit dans ſon ſein un Flambeau qui devoit un jour embraſer l'Empire des Troyens. Les Devins conſultés ſur ce rêve, dirent que le fils que cette Princeſſe mettoit au monde, ſeroit la cauſe de la déſolation de ſa Patrie. Sur cette réponſe, auſſi-tôt qu'il fut né, on le fit expoſer ſur le Mont Ida, où quelques bergers le nourrirent, ſous le nom

d'Aléxandre, qui fut ſon premier nom. Quand il fut devenu grand, il ſe rendit fameux parmi ſes compagnons par ſon eſprit & par ſon adreſſe ; il ſe fit aimer par une belle Nymphe de ces cantons qu'il épouſa.

Mais l'action qui l'a rendu plus célèbre, c'étoit ſon jugement à l'égard des trois Déeſſes. Tous les Dieux avoient été invités aux Noces de Pélée & de Thétis. La Diſcorde ſeule en fut excluſe, de peur qu'elle n'y cauſât du déſordre. Indignée de cet affront, elle chercha les moyens de s'en venger, & en inventa en effet un, par le moyen duquel elle y joua ſon rolle ſans paroître. Au milieu du Feſtin elle jetta une Pomme d'Or qui portoit cette Inſcription : *A LA PLUS BELLE*. Il n'y eut aucune des Déeſſes qui d'abord ne prétendit l'emporter ſur ſes rivales : cependant elles cédèrent enſuite à Junon, à Minerve, & à Venus. Ces trois Déeſſes demandèrent d'abord des Juges. L'affaire étoit délicate, & Jupiter lui-même n'oſant terminer ce différend, crut devoir les envoyer, ſous la conduite de Mercure, ſur le Mont Ida devant le Berger Aléxandre, qui avoit la réputation d'être bon connoiſſeur en cette matière. Chacune fit en particulier de grandes offres à ſon Ju-

ge, s'il vouloit prononcer en ſa faveur : Junon, dont le pouvoir s'étendoit ſur toutes les Richeſſes de l'Univers, promit qu'elle le combleroit de biens. Minerve lui offrit la Sageſſe, comme le plus grand de tous les biens : & Vénus lui promit de le rendre poſſeſſeur de la plus belle femme de l'Univers. Soit que l'offre de Vénus fut plus du goût de *Pâris*, ſoit qu'il la trouvât effectivement plus belle que les deux autres, il lui adjugea la Pomme. Junon & Minerve jurèrent de ſe venger de cet affront, & travaillèrent de concert à la ruine des Troyens.

Une aventure qui arriva peu de temps après, fit reconnoître Aléxandre à la Cour pour ce qu'il étoit, & le fit rétablir dans ſon rang. On devoit célébrer à Troye des Jeux Funèbres en l'honneur de quelque Prince de la Famille Royale. Les fils de Priam combattoient dans ces Jeux, & le prix de la Victoire étoit un Taureau. Le beau Berger du Mont Ida ſe préſenta à ces Jeux, & oſa combattre contre ſes frères, qu'il vainquit les uns après les autres. Deiphobe, honteux de ſa défaite, voulut tuer Aléxandre, lorſqu'il produiſit les langes avec leſquels il avoit été expoſé, & fut reconnu par ſa mère. Priam le reçut avec beaucoup de joie, & croyant que l'Oracle

qui avoit prédit les malheurs que ce fils devoit lui cauſer avant qu'il eut l'âge de trente ans, que cet Oracle, dis-je, étoit faux, puiſqu'il avoit les trente ans accomplis, le fit conduire au Palais & lui donna le nom de *Pâris*.

Priam l'envoya enſuite en Grèce, ſous prétexte de ſacrifier à Apollon Daphnéen; mais en effet pour recueillir la ſucceſſion de ſa tante Héſione. Dans le voyage il devint amoureux d'Hélène & l'enleva.

Pendant le ſiége de Troye, un jour que les deux armées étoient en préſence, ſur le point de combattre, *Pâris*, ſemblable à un Dieu, dit Homère, s'avança à la tête des Troyens, couvert d'une peau de Léopard, armé d'un arc & d'une épée, & avec une contenance fière & menaçante, il défioit les plus braves des Grècs. Ménélas ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il courut à lui, ſe promettant de punir ſa perfidie; mais *Pâris*, en le voyant, fut ſaiſi de frayeur & s'alla cacher au milieu des Bataillons Troyens. Hector rougiſſant de ſa lâcheté, lui en fait de ſanglans reproches: « Lâche, lui dit-il, tu n'as qu'une mine » trompeuſe, & tu n'es vaillant qu'auprès » des femmes; perfide ſéducteur, plût » aux Dieux que tu ne fuſſes jamais né, » ou que tu fuſſes mort avant ton funeſte

» hymen. Quel bonheur n'auroit-ce pas » été pour moi, & quel avantage pour » toi-même, plutôt que de te voir ainſi la » honte & l'opprobre des hommes, » &c. *Pâris*, ranimé par les reproches de ſon frère, ſe préſente de nouveau au combat ſingulier avec Ménélas : mais étant prêt à ſuccomber ſous les coups de ſon ennemi, il eſt promptement ſecouru par Vénus, qui l'enleve dans un nuage & l'emporte à Troye. Hélène le vient trouver & lui fait ces cruels reproches : « Hé bien, vous » voilà de retour du Combat ; plut à Dieu » que vous y fuſſiez mort ſous les coups » de ce brave guerrier, qui fut mon pre- » mier mari ; vous vous vantiez tant que » vous étiez plus fort, plus adroit & plus » brave que Ménélas, allez donc le défier » encore..... Ah ! que ne ſuis-je au » moins la femme d'un plus vaillant hom- » me, qui fût ſenſible aux affronts, & qui » démêlât les reproches des hommes ! au » lieu que celui, que j'ai été aſſez malheu- » reuſe de ſuivre, n'a nul ſentiment & » n'en ſçauroit jamais avoir ; auſſi jouira- » t-il bientôt des fruits de ſa lâcheté. » Cependant la belle ſe radoucit à la fin, & par des paroles flatteuſes, elle tâcha de conſoler *Pâris* & de l'engager à retourner au Combat.

On avoit promis, ſi *Páris* étoit vaincu, qu'il rendroit à Ménélas Hélène avec toutes ſes richeſſes : Anténor propoſa au Conſeil de Priam d'éxécuter le traité pour faire finir la guerre ; mais *Páris* s'y oppoſe, & déclare qu'il ne rendra point Hélène, quoi qu'il en puiſſe arriver ; mais pour les richeſſes qu'il a amenées d'Argos avec elle, il offre de les rendre & d'y en ajouter même beaucoup d'autres, ſi les Grècs veulent s'en contenter, ce qui ne fut pas accepté.

Dans une autre occaſion, *Páris* ſe tenant caché derriere la Colonne du Tombeau d'Ilus, apperçoit Diomède occupé à dépouiller un mort qu'il avoit tué. Auſſitôt il lui décoche une fléche, qui perça le pied de Dioméde, & entra bien avant dans la terre, où elle le tint comme cloué. En même-temps il ſe leve de ſon embuſcade en riant de toute ſa force, & en ſe glorifiant de ce grand exploit. Dioméde, ſans s'étonner, lui crie : « Malheureux » archer, lâche efféminé, qui ne fais que » friſer tes beaux cheveux & ſéduire les » femmes, ſi tu avois le courage de m'ap» procher & de meſurer avec moi tes for» ces, tu verrois que ton arc & tes fléches » ne te ſeroient pas d'un grand ſecours. » Tu te glorifie comme d'une belle ac-

» tion de m'avoir effleuré le pied, & moi
» je compte cette bleſſure, comme ſi une
» femme ou un enfant m'avoit bleſſé. Les
» traits d'un lâche ne ſont jamais redou-
» tables, ils ſont ſans force & ſans ef-
» fet.... »

Les Poëtes qui ſont venus après Homère, ont dit, que *Pâris* avoit tué Achille, mais en trahiſon. Pour lui il fut bleſſé mortellement de la main de Philoctéte, & alla rendre les derniers ſoupirs ſur le Mont Ida, entre les bras d'Œnone.

PARIS.

On fait remonter l'origine de cette Capitale de la France, avant le temps de *Jules-Céſar*. C'eſt ſous *Philippe-Auguſte* que ſon ancien nom *Lutèce* fut changé en celui de Paris. Avant la conquête des Gaules par *Céſar*, le commerce des Pariſiens, par eau, étoit très-conſidérable & très-floriſſant. Cette Ville paroît avoir eu, de temps immémorial, un Navire pour Symbole. La véritable raiſon s'en prend de la forme de Navire qu'avoit anciennement *Paris*, alors renfermé dans ce qu'on appelle la *Cité*.

Pariſii peut venir du Grèc παρὰ Ἴσιδος, c'eſt-à-dire, *proche Iſis*; parceque les Prê-

tres de cette Déeſſe avoient leur Collége à *Iſſy*, & que l'Égliſe de *Saint Vincent*, depuis *Saint Germain des Prés*, fut bâtie ſur les anciennes ruines de ſon Temple. *Sauval* dit que ce fameux Temple d'*Iſis*, qui donna ſon nom à tout le Pays, étoit deſſervi par un Collége de Prêtres, qui demeuroient à *Iſſy*, dans un Château, dont on voyoit encore les ruines dans le commencement de ce Siècle.

Childebert, troiſième fils de *Clovis*, fut Roi de *Paris*. Ce Royaume s'étendoit le long de la Mèr, depuis la Picardie juſqu'auprès des Pyrénées. On attribue à ce Prince la fondation de la Cathédrale de *Paris*. Il eſt vrai qu'il l'embellit, qu'il la décora de vîtres; ornement juſqu'alors, en 558, inconnu dans les Égliſes de cette Capitale; mais il n'eut pas la gloire de la bâtir.

A la mort de *Clotaire*, l'Empire François fut encore diviſé en quatre Royaumes : on joignit à celui de *Paris*, la Touraine, l'Albigeois & Marſeille.

Les Normands aſſiégèrent *Paris* en 885. Ce Siége dura deux ans; & ils ne le levèrent que par un Traité honteux que *Charles le Simple* fit avec eux.

Robert I, dit *le Fort*, Duc de France, fut Comte de *Paris* & d'Orléans en 889.

Les Duchés de France & les Comtés de *Paris* & d'Orléans furent réunis à la Couronne en 987. *Paris*, ſous *Louis le Gros*, étoit la Capitale du Duché de France, qui comprenoit la Neuſtrie, qui eſt entre la Seine & la Loire.

C'eſt *Philippe-Auguſte* qui ordonna au Prévôt de *Paris* de faire paver toutes les ruës & les plaçes publiques; ce qui fut éxécuté en pierres quarrées, dit *Guillaume le Breton*, Auteur contemporain. Ce Prince, non content d'y avoir établi la propreté, pourvut encore à ſa ſûreté, en réuniſſant dans la même enceinte une partie des murs de cette Capitale. On ne laiſſa hors des murs, qui furent flanqués de bonnes Tours, que le *Palais du Louvre*, *Saint-Honoré*, une partie du *Bourg-l'Abbé*, l'*Abbaye de Saint Martin*, le *Temple*, les *Bourgs de Saint Éloy*, de *Saint Victor*, de *Saint Marcel*, & de *Saint Germain des Prés*. Les ſoins de ce Monarque ne ſe bornèrent point à la ſeule Capitale. Les autres principales Villes du Royaume furent également embellies & fortifiées par ſes ordres.

Paris étoit déja ſi accru ſous *Henri II*, que ce Monarque, au mois de Novembre 1549, donna un Édit pour en fixer les bornes. Ces défenſes furent renouvellées

par *Louis XIV* en 1672. *Paris*, qui, ſous *Louis XV*, en 1767, paroît encore s'accroître & s'embellir du côté des Invalides & de la porte S. Honoré, c'eſt-à-dire, des deux côtés de la Seine, au couchant, eſt cependant cette même Ville, qui, du temps que les Normands en firent le Siége, étoit renfermée entre les deux bras de la Seine, qu'on appelle aujourd'hui la *Citée*.

Cette Ville eſt regardée comme la plus célèbre de l'Europe. Ses grands accroiſſemens ſont depuis environ deux cents ans. Elle eſt diviſée en vingt-quatre quartiers. Elle a neuf cents ſoixante-ſept ruës, ſans compter les culs-de-ſac ; plus de cinquante mille maiſons, parmi leſquelles il y a plus de cinq cents beaux Hôtels ; quarante Paroiſſes, & cinq Égliſes qui ont ce droit ; vingt Chapitres & Égliſes Collégiales ; quatre-vingts Égliſes & Chapelles non Paroiſſes ; trois Abbayes d'hommes, & huit de filles ; cinquante-trois Couvens & Communautés d'hommes ; ſoixante-dix Couvens & Communautés de filles ; cinquante-ſept Colléges, dont dix de plein exercice ; quinze Séminaires ; vingt-ſix Hôpitaux ; douze Priſons ; cinquante Places publiques ; cinquante-une Fontaines, trente Quais ; douze Marchés ; trente Ponts, grands & petits ; un grand Égoût, avec

un beau Réſervoir ; huit Jardins & Promenades publiques, &c.

Henri IV eſt le premier de nos Rois, qui ait embelli *Paris* de Plaçes régulières, & décoré des Ornemens de l'Architecture. Il fit achever le *Pont-neuf*, commencé ſous *Henri III*, qui avoit été interrompu pendant les guerres civiles. Il fit auſſi bâtir la Plaçe Royale ſur l'emplacement de l'Hôtel des Tournelles, & la Plaçe Dauphine, ſur deux petites Iſles qu'on joignit enſemble, & à celle du Palais, dont elles avoient été juſqu'alors ſéparées par un canal de la Rivière, où eſt à préſent la Ruë du Harlay.

Énigme LXXIV.

Un portail de cinabre eſt devant ma maiſon,
Où quelquefois je nais avant d'être conçuë ;
Mais pour être efficace, il faut qu'en la priſon
D'un Dédale animé ſoudain je ſois reçuë.

Mon pouvoir ſur les cœurs eſt, ſans comparaiſon,
Lorſqu'un Art délicat m'a de grâces pourvûë ;
J'ai des traits tout remplis de miel ou de poiſon,
Et je découvre tout, ſans pouvoir être vûë.

Je ſurpaſſe en pouvoir & l'argent & le fer,
Mon zèle ardent émeut & le Ciel & l'Enfer ;

Souvent, bien que ſans poids, je ſuis d'un poids extrême.
J'étale quelquefois des tréſors ſur un point.
Aucun ne vous dira qui je ſuis, que moi-même:
Je vous fais tout connoître, & ne me connois point.

PAROLES DU SAGE.

Le Sage mèt ſa bouche au milieu de ſon cœur,
Et l'on ne l'entend point faire un diſcours moqueur;
De ſes ennemis même il parle avec eſtime,
Il cache leurs péchés, lorſqu'ils en ont commis;
Car s'il les découvroit, il croiroit faire un crime:
Ainſi par tout endroit il ſe fait des amis.

Ce ſujèt ne ſçauroit être mieux repréſenté, que par cet Emblême. C'eſt une Main qui tient un Cœur, au milieu duquel eſt une Bouche; pour nous montrer que l'homme doit être retenu dans toutes ſes paroles: comme la Bouche exprime les Penſées du Cœur, auſſi nous devons être circonſpects dans tous nos Diſcours.

PARNASSE,

La plus haute Montagne de la Phocide; elle a deux ſommèts autrefois très-fameux, dont l'un étoit conſacré à Apollon & aux Muſes, & l'autre à Bacchus. Les Fontaines de Caſtalie, Hyppocrène & Aganippe, y prennent leur ſource. Il ſe prend au

figuré pour la Poëſie, & pour le ſéjour des Poëtes.

Parnasse François.

C'eſt un Monument élevé en bronze, à la gloire de la France & de *Louis le Grand*, & à la mémoire des illuſtres Poëtes, & des illuſtres Muſiciens François, dont on eſt redevable à feu M. *Évrard-Titon du Tillet*, ancien Maître d'Hôtel de feu Madame la Dauphine, mère de *Louis XV*, & Commiſſaire des Guerres. Cet Auteur a donné la Deſcription de ce *Parnaſſe*, avec un ordre chronologique & hiſtorique des Poëtes & des Muſiciens qui y ſont raſſemblés; un Catalogue de leurs Ouvrages, & le jugement que pluſieurs ſçavans Critiques en ont porté. Cette Deſcription du *Parnaſſe* a eu deux Éditions; la première, *in-12*, à Paris, en 1727; la ſeconde, *in-fol.* ornée d'eſtampes, & augmentée de beaucoup ſur la fin de l'année 1732. Il y a de plus deux Supplémens à la Deſcription de ce *Parnaſſe François*. Le premier a paru en 1743, & contient l'Hiſtoire des Poëtes & Muſiciens François, juſqu'à cette année. Le ſecond Supplément contient l'Hiſtoire des Poëtes & Muſiciens François, que la mort a enlevés depuis 1743, juſqu'en

1755, temps auquel ce ſecond Supplément a été imprimé.

Ce *Parnaſſe François* eſt repréſenté par une Montagne d'une belle forme, un peu eſcarpée & iſolée; tous les aſpects en ſont riches & agréables. Quelques Lauriers, Palmiers, Myrtes, & Troncs de Chênes, entourés de Lierres, y ſont diſperſés. *Louis le Grand*, Protecteur des Sciences & des beaux Arts, paroît aſſis ſur le ſommèt de ce Mont, ſous la figure d'*Apollon*, tenant une Lyre à la main. Sur une terraſſe, au-deſſous d'*Apollon*, ſont Meſdames de la *Suze*, des *Houlières* & Mademoiſelle de *Scudéri*, repréſentant les trois Grâces, qui ſe tiennent par des guirlandes de fleurs entremêlées de feuilles de Laurier & de Myrte. *Pierre Corneille*, *Molière*, *Racan*, *Ségrais*, *la Fontaine*, *Chapelle*, *Racine*, *Deſpréaux*, & *Lully* le Muſicien, occupent une grande terraſſe, qui règne autour du *Parnaſſe*; & ils y tiennent la place des neuf Muſes, comme étant les vrais modèles de la belle Poëſie & de la Muſique Françoiſe. *Lully* porte ſur un bras le Médaillon de *Quinault*, ſon Poëte; & l'un & l'autre ne forment, pour ainſi dire, qu'un même Génie pour la compoſition des *Opera* parfaits. Vingt-deux Génies, ſous la forme

d'enfans aîlés, ſont répandus ſur ce *Parnaſſe*, & y forment divers Grouppes avec les principales figures, & les arbres qui y ſont diſperſés.

Pour un plus ample détail, il faut conſulter l'Ouvrage même, dont tous les Journaux François & Étrangers ont parlé avec le plus grand éloge.

PARQUES.

Il y a trois *Parques*, Clothon, Lachéſis, Atropos : l'une tiroit le fil de nos jours, l'autre tournoit le fuſeau, & l'autre coupoit la trame. Les Anciens confondoient ſouvent les *Parques*, & les Deſtinées. Platon dit que les trois *Parques* ſont filles de la Néceſſité, ou de la Deſtinée : *Lachéſis* marque le Paſſé, *Clothon* ajoute le Préſent à l'Avenir, & *Atropos* marque l'Avenir. Les Anciens ont feint que les *Parques* employoient ſur leurs quenouilles de la laine blanche, pour filer une vie longue & heureuſe ; & de la laine noire, pour filer une vie courte & malheureuſe.

PARSIMONIE.

Fuyez en tout l'extrémité,
J'ai de l'horreur pour l'avarice,
Je hais la prodigalité,
Et tiens l'heureux milieu entre ce double Vice.

L'Épargne ou *Parſimonie* eſt repréſentée par une femme d'un âge capable de raiſon. Elle eſt modeſtement vêtuë, pour nous apprendre qu'elle eſt ennemie de la dépenſe ſuperfluë. Elle tient de la main droite un Compas, pour montrer l'Ordre & la Meſure qu'il faut tenir en toutes choſes : de la main gauche, elle tient une Bourſe fermée, où on lit ces paroles : *Elle la garde pour le mieux* : afin d'exprimer par-là qu'il y a plus d'honneur à conſerver, qu'à acquérirr.

ÉNIGME LXXV.

Voilà quel je ſuis à peu près ;
Debout ſur mille pieds, je porte cinq cents têtes.
Que de gens me donnent de Fêtes,
Pour me mettre en leurs intérêts !
De la Fortune alors je gouverne la roue ;
Je mèts la Honte où l'Honneur ſur leur front :
Qu'on me reſpecte, ou qu'on me loue,
Puiſque j'ai dans mes mains & la Gloire & l'Affront.

PARTHÉNIE,

Surnom qu'on donne à Minerve, parcequ'on prétendoit qu'elle avoit toujours conſervé ſa virginité. Les Athéniens lui conſacrèrent ſous ce nom un Temple, qui étoit un des plus magnifiques Édifices qu'il y eut à Athènes : il ſubſiſte encore aujourd'hui pour la plus grande partie, au rapport de Spon, qui dit l'avoir vu. On l'appelloit le *Parthénon*, c'eſt-à-dire, le Temple de la Déeſſe Vierge : ou bien d'Hécatompédon, ou le Temple de cent pieds, parcequ'il avoit cent pieds en tout ſens. La Statuë de la Déeſſe étoit d'or & d'yvoire, dans l'attitude d'une perſonne debout & toute droite, tenant une Pique dans ſa main, & à ſes pieds ſon Bouclier, ſur ſon eſtomac une Tête de Méduſe, & auprès d'elle une Victoire, haute d'environ quatre coudées.

PARTIALITÉ.

C'eſt l'intérêt que l'on prend avec ardeur pour une choſe, ſans diſtinguer ſi elle eſt juſte ou non. On la perſonnifie allégoriquement par une femme qui foule des balances ſous ſes pieds, & qui donne une récompenſe à un Génie richement vêtu, mais dont l'ignorance eſt caractéri-

ſée par des oreilles d'âne. Elle chaſſe à coups de fouët un autre Génie qui eſt nud, & dont le mérite eſt déſigné par une Couronne de Laurier qu'il a ſur la tête.

PARTIES DU MONDE.

EUROPE,

PREMIERE PARTIE DU MONDE.

Cette principale Partie du Monde ſe repréſente vêtuë magnifiquement, ayant un Caſque & une Couronne d'Or ſur la tête. Elle tient un petit Temple, parce-qu'elle eſt le ſéjour de la Vraie Religion: ſa fertilité eſt indiquée par les deux cornes d'abondance ſur leſquelles elle eſt aſſiſe. Le Cheval qui eſt près d'elle, eſt l'attribut des Peuples Belliqueux qui l'habitent. A ſes pieds ſont des Couronnes Papales, Impériales & Royales, des Livres, & divers inſtrumens propres aux Arts & aux Sciences qui ſe cultivent chez elle.

ASIE,

SECONDE PARTIE DU MONDE.

Quoique cette Partie du Monde ſoit plus grande que l'Europe, elle n'eſt cependant comptée que pour la ſeconde, peut-être à cauſe de la quantité des deſerts qu'elle

contient. On la repréſente vêtuë richement, coëffée d'une eſpèce de Turban orné de plumes rares. Elle tient une caſſolette fumante de Parfums, & eſt aſſiſe d'un air fier ſur un Chameau, couché ſur un terrein ſemé de différentes Aromates.

Selon Bembo :

Nell' odorato, e lucido oriente
La' ſotto il vago, e temperato Cielo
Vive una lieta, e ripoſata gente,
Che non l'offende mai caldo, né gelo.

AFRIQUE,

TROSIEME PARTIE DU MONDE.

Cette troiſième Partie du Monde étant expoſée au midi, eſt en partie ſous la Zone torride : elle ſe repréſente de couleur tannée, & vêtuë à la Moreſque. Elle ſe tient à l'ombre d'un Paraſol de plumes, a pour coëffure une tête d'Éléphant, & eſt aſſiſe ſur un Lion ; ces ſortes d'Animaux lui ſont donnés pour Attribut, étant fort communs en Afrique. Les deux Cornes d'abondance, d'où ſortent ſeulement des Grains, ſignifient qu'elle a deux Eſtés, & par conſéquent deux Moiſſons.

AMÉRIQUE,

QUATRIEME PARTIE DU MONDE.

Cette quatrième & dernière Partie du Monde ſe repréſente preſque nuë, coëffée de Plumes, & n'ayant pour vêtement qu'une petite trouſſe de plumes de diverſes couleurs. Elle a l'aſpect féroce & le regard fier, tient un Arc à la main, & a un Carquois ſur le dos. L'homme percé de fleches, ſur lequel elle eſt aſſiſe, ſignifie que quelques-uns des peuples qui l'habitent ſont encore Antropophages ou *Cannibales*. Derrière elle eſt un Lézard d'une grandeur déméſurée; ce Pays étant abondant de ces monſtrueux animaux, qui s'attaquent ſouvent aux hommes mêmes.

PARURE.

Nous avons, au mot *habillement*, & ailleurs, parlé de celui des Anciens François, & des différentes Modes de la Nation; nous ne voulons ici rapporter que quelques Traits Hiſtoriques, au ſujèt de la *Parure*. Sous *S. Louis*, une Dame parut à la Cour (c'étoit en 1245) avec une *Parure* qui n'étoit point de ſon âge, & moins encore du goût du pieux Monarque, qui aimoit la ſimplicité dans les habits.

Ce Prince appella *Geoffroy* de Beaulieu : *Je veux*, lui dit-il, *que vous ſoyez témoin de ce que je vais dire à cette femme.....* Se tournant enſuite vis-à-vis cette femme, il reprit : *Madame, c'eſt un mot ſur votre ſalut. On parloit autrefois de votre beauté; elle n'eſt plus : il s'agit à préſent de celle de l'âme. Songez à plaire, non plus aux hommes, mais au Seigneur.*

La Dame promit de profiter de cet avis : belle leçon pour les vieilles coquettes de nos jours ! C'eſt un Saint Monarque qui la leur donne.

En 1600, une femme de qualité, vieille & maigre, arriva en *habit verd* dans un Bal que *Henry IV* donnoit à ſa Cour, à l'occaſion de ſon mariage. Le Prince vint à elle d'un air empreſſé, & lui dit : *Je vous ai mille obligations, Madame; vous avez employé le verd & le sèc pour faire honneur à la Compagnie.*

A un autre Bal que *Marie* de Médicis donna la même année, quinze des plus belles femmes de ſa Cour, & des mieux parées, y dansèrent. Le Roi, qui s'y trouva, avoit fait plaçer à ſes côtés le Nonce du Pape; il lui dit : *M. le Nonce, je n'ai jamais vû de plus bel Eſcadron, ni de plus périlleux que celui-là.*

PASIPHAÉ,

Fille du Soleil & de la Nymphe Perſéis, épouſa Minos, ſecond Roi de Crète. Vénus, pour ſe venger du Soleil, qui avoit éclairé de trop près ſon commerce avec le Dieu Mars, inſpira à ſa fille un amour déſordonné pour un Taureau blanc que Neptune avoit fait ſortir de la Mèr. Selon un autre Mythologue, cette Paſſion fut un effèt de la vengeance de Neptune contre Minos, qui ayant coutume de lui ſacrifier tous les ans le plus beau Taureau de ſes Troupeaux, en avoit trouvé une fois un ſi beau, qu'il voulut le ſauver, & en deſtina au Dieu un autre de moindre valeur. Neptune, irrité de cette tromperie, rendit *Paſiphaé* amoureuſe du Taureau que Minos avoit voulu conſerver. Dédale, qui étoit au ſervice de Minos, fabriqua pour la Reine une belle Vache d'airain creuſe, dans laquelle elle ſe mit pour jouir de ſon Amant. De ce commerce, naquit le Minotaure. C'eſt la haine des Grècs contre Minos, qui leur fit inventer cette odieuſe Fable, dont tout le fondement eſt l'équivoque du mot *Taurus*, qui eſt le nom d'un jeune Seigneur Crétois, dont la Reine devint amoureuſe. Dédale fut apparemment le confident de-

cette intrigue. Comme ce Taurus étoit l'Amiral de la Flotte de Minos, il eut auſſi part à la haine des Grècs, qui le métamorphosèrent en Taureau. *Paſiphaé* a paſſé pour être la fille du Soleil, parce-qu'elle étoit ſçavante dans la connoiſſance des ſimples, & dans la compoſition des poiſons. On dit qu'elle faiſoit dévorer par des vipères toutes les Maîtreſſes de Minos, lorſqu'il s'approchoit d'elles, ayant frotté le corps du Roi de je ne ſçais quelle herbe qui attiroit ces inſectes ; ce qui ſignifie apparemment que cette jalouſe Reine ſçavoit ſe défaire de ſes Rivales par le poiſon, ou par d'autres voies auſſi efficaces.

Énigme LXXVI.

Une fois on m'a vû du Soleil éclairé ;
Alors contraire aux uns, aux autres favorable,
On mit ordre, dit-on, qu'un fait ſi mémorable
Fût tranſmis à jamais à la Poſtérité.
Voyagez ici-bas ſur la terre & ſur l'onde,
Vos ſoins, pour me trouver ſont des ſoins ſuperflus :
J'étois dans ce temps-là ce que je ne ſuis plus,
Et ſuis ce que j'étois dès l'enfance du monde.

Pasquin.

C'eſt une Statuë de marbre ſans nez, ſans bras & ſans jambes, plaçée à Rome, près du Palais des Urſins, à laquelle les Railleurs

Railleurs viennent attacher de nuit des Billèts ſatyriques, appellés *Paſquinades*. Il ſemble que ce tronc ſoit le reſte de la figure d'un Gladiateur, qui en frappe un autre : on en juge par l'attitude du corps, & par des morceaux d'une autre Statuë, qui paroiſſent ſur la première.

On attribuë l'uſage & l'origine de charger ce marbre de toutes ſortes de Satyres, à un Savetier Romain, appellé *Paſquin*, grand diſeur de bons mots, & dans la boutique duquel tous les Rieurs de ſon temps avoient coutume de s'aſſembler. Après ſa mort, ils prirent l'occaſion d'une antique nouvelle déterrée, la ſurnommèrent *Paſquin*, & ſe firent une coutume d'y attacher ſecrètement les productions de leurs médiſances.

Cette liberté s'eſt toujours conſervée ; & l'on voit encore aujourd'hui les Seigneurs, les Prélats de la Cour de Rome, les Princes Étrangers, & les Papes mêmes expoſés tous les jours aux traits ingénieux des *Paſquinades*. Pluſieurs Papes ont eſſayé de réprimer cette licence, mais ſans ſuccès ; & il eſt étonnant, dit un Auteur, que dans une Ville où l'on ſçait ſi bien faire fermer la bouche aux hommes, l'on n'ait encore pu trouver le ſecrèt de faire taire un marbre.

Pataïques,

Divinités des Phéniciens, dont ils mettoient la Statuë ſur la Poupe des Vaiſſeaux. Ils reſſembloient, quant à la figure, à de petits Pigmées; & ils étoient ſi malfaits, qu'il attirèrent le mépris de Cambiſe, lorſqu'il entra dans le Temple de Vulcain. L'on mettoit toujours ſur la Poupe l'image d'un de ces Dieux, qui étoit regardé comme le Patron & le Protecteur du Vaiſſeau; au lieu que l'on ne mettoit ſur la Prouë, que l'image de quelque Animal, ou de quelque Monſtre qui donnoit ſon nom au Navire. Les Sçavans expliquent le mot *Pataïque*, qui eſt Phénicien, par celui de Confiance; parceque ceux du Vaiſſeau mettoient leur confiance en la protection de ces Dieux.

Patères,

Inſtrumens des Sacrifices, qui ſervoient à pluſieurs uſages. On les employoit à reçevoir le ſang des Taureaux & autres Victimes qu'on immoloit, ou pour verſer du Vin entre les cornes des Victimes. C'eſt ainſi que Didon, dans Virgile, tenant d'une main la *Patère*, la verſa entre les cornes de la Vache blanche. Il paroît par-

là que les *Patères* devoient avoir un creux capable de contenir quelque liqueur.

PATIENCE.

Lorſqu'on me pouſſe à bout, je me change en fureur ;
Mais pour l'ordinaire j'endure,
Sans pouſſer le moindre murmure,
Les plus cuiſans travaux, la plus vive douleur.

Cette éminente & précieuſe Vertu ſe repréſente par une femme dans une attitude humble, & vêtuë ſimplement. Elle eſt aſſiſe ſur des Cailloux, tient les mains jointes, & porte un joug ſur les épaules ; ſes pieds nuds ſont poſés ſur des épines.

Superanda omnis Fortuna ferendo eſt.

Virgil.

ÉNIGME LXXVII.

Nous ſommes deux frères jumeaux,
Que le grand Hyver rend utiles
Aux Peuples des Champs & des Villes,
Qui ſe promènent ſur les eaux.

Mais pour deviner qui nous ſommes,
Remarque, cher Lecteur, que nous ſervons aux hommes
Seulement des Pays du Nord ;
Et qu'un Navire de haut bord

N'a pas plus que nous de vîteſſe,
Quand on nous ſçait conduire avec adreſſe.

PATROCLE,

Fils de Moënétius, Roi des Locriens, & de Ahènelé, ayant tué le fils d'Amphidamas dans un emportement de jeuneſſe cauſé par le jeu, il fut obligé de quitter ſa Patrie, & ſe retira chez Pélée, Roi de Pthïe en Theſſalie, qui le fit élever par Chiron avec ſon fils Achille, de-là cette amitié ſi tendre & ſi conſtante entre ces deux Héros. Pendant la retraite d'Achille, les Troyens ayant eu de grands avantages ſur les Grècs, *Patrocle*, qui voyoit Achille toujours inéxorable, lui demanda du moins ſes armes pour aller contre les Troyens. « Envoyez-moi, lui dit-il, tenir » votre plaçe, & ordonnez à vos Troupes » de me ſuivre, pour voir ſi je ne pourrai » pas faire luire quelque rayon de lumière » aux Grècs : permettez que je prenne vos » armes ; peut-être que les Troyens, trompés par cette reſſemblance, & me prenant pour vous, ſe retireront effrayés, » & laiſſeront reſpirer nos Troupes. » Achille y conſentit, mais à condition que dès qu'il aura repouſſé les Troyens du Camp des Grècs, il fera une prompte retraite avec les Theſſaliens, & laiſſera

les autres Troupes continuer le combat dans la plaine. « Hé, plût aux Dieux, » ajoute-t-il, qu'aujourd'hui aucun des » Troyens ni des Grècs n'évite la mort, » & qu'ils périſſent tous dans le combat » les uns par les mains des autres ; afin » que nous deux demeurés ſeuls nous » ayons la gloire de renverſer la ſuperbe » Troye. » *Patrocle* prit donc les armes d'Achille, excepté la pique ; car elle étoit ſi forte & ſi peſante, qu'aucun des Grècs ne pouvoit s'en ſervir, il n'y avoit qu'Achille qui pût la lancer. Quand les Troyens virent venir à eux les Theſſaliens, & *Patrocle* couvert des armes d'Achille, ils ne doutèrent point que ce ne fût Achille lui-même ; ils perdirent courage, & le déſordre commença à ſe mettre parmi eux. *Patrocle* les pourſuivit juſques ſous les murs de Troye ; & les Grècs, en les ſuivant, ſe ſeroient infailliblement rendus maîtres de la Ville, dit le Poëte, ſi Apollon lui-même ne ſe fût préſenté ſur une des Tours, pour s'oppoſer à ſes efforts. Trois fois *Patrocle* furieux monta juſqu'aux créneaux de la muraille, & trois fois Apollon le renverſa, en repouſſant ſon Bouclier avec ſes mains immortelles. *Patrocle* plus ardent revint à l'aſſaut pour la quatrième fois, ſemblable à un Dieu ;

& alors le redoutable fils de Latone lui dit d'une voix menaçante : « Retirez-vous, » généreux *Patrocle* ; les Deſtinées n'ont » pas réſervé la ruine de Troye à votre » bras, ni même au bras d'Achille, qui » eſt plus vaillant que vous. »

Patrocle ſe retire des murs de la Ville, & va combattre dans la plaine : il ſe mêle par trois fois avec les ennemis, dont il fait un horrible carnage ; & à chacune de ces charges, il immole de ſa main neuf Héros. Enflé de ce ſuccès & inſatiable de ſang, il en fait une quatrième ; & alors, généreux *Patrocle*, la fin de votre vie commença à ſe faire voir. Apollon enveloppé d'un épais nuage, s'arrête derrière *Patrocle*, & du plat de ſa main il le frappe ſur le dos entre les deux épaules. Un ténébreux vertige s'empare en même temps de lui, ſes yeux ſont obſcurcis ; Apollon délie ſon caſque & ſa cuiraſſe, qui roulent aux pieds de ſes chevaux ; ſa pique, toute forte, toute peſante qu'elle étoit, ſe rompt entre ſes mains ; ſon bouclier, qui le couvroit tout entier, ſe détache & tombe à ſes pieds : alors la frayeur lui glaçe les eſprits, ſes forces l'abandonnent, il demeure immobile. Hector le voyant en cet état, court à lui, le perce de ſa pique ; & le voyant tomber avec grand

btuit, il l'insulte avec des paroles amères. *Patrocle* mourant repousse cette insulte, en attribuant sa défaite non à la valeur d'Hector, mais à la colère des Dieux : » Si vingt hommes tels que toi m'avoient » attaqué sans leur secours, mon bras leur » auroit bientôt fait mordre la poussière. »

Patrocle ayant été tué, il se fit un grand combat pour son corps. Hector, après l'avoir dépouillé, alloit lui couper la tête, lorsqu'Ajax & Ménélas arrivent, font retirer Hector, & après de grands efforts emportent le corps vers leurs Vaisseaux. Les Chevaux immortels d'Achille, qui étoient éloignés de la bataille, entendant dire que *Patrocle* avoit été tué, pleurent amèrement sa mort : leur guide fait tout ce qu'il peut, & de la voix & de la main, il emploie les caresses & les menaces pour les faire marcher ; ils se tiennent immobiles, la tête penchée vers la terre, & les crins traînant sur la poussière. Achille apprend la mort de *Patrocle*, & donne les marques les plus sensibles de sa douleur : il s'engage de ne point faire ses funérailles, qu'il ne lui ait apporté la tête & les armes d'Hector, & qu'il n'ait immolé sur son bucher douze des plus illustres enfans des Troyens, qu'il égorgera de sa propre main, pour assouvir sa vengeance.

Cependant l'âme de *Patrocle* lui apparoît, pour le prier de hâter ſes funérailles, afin que les Portes des Champs Élyſées lui ſoient ouvertes. Il lui demande une autre grâce. « Donne ordre, lui dit-» il, qu'après ta mort mes os ſoient en-» fermés avec les tiens : nous n'avons ja-» mais été ſéparés pendant notre vie, de-» puis le moment que j'ai été reçu dans » le Palais de Pélée, nous avons toujours » vécu enſemble ; que nos os ne ſoient » donc point ſéparés après notre mort. » Achille donne ordre auſſi-tôt pour les funérailles de ſon ami ; il fait égorger un nombre infini de Victimes autour du bucher ; il jette au milieu quatre de ſes plus beaux Chevaux, & deux des meilleurs Chiens qu'il eut pour la garde de ſon Camp ; il immole les douze jeunes Troyens ; & termine les funérailles par des Jeux funèbres.

PATROUS,

Surnom de Jupiter. Ce Dieu avoit à Argos, dans le Temple de Minerve, une Statuë en bois ; qui, outre les deux yeux, comme la Nature les a placés aux hommes, en avoit un troiſième au milieu du front : pour marquer que Jupiter voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans les trois parties

du Monde, le Ciel, la Terre & les Enfers. Les Argiens disoient que c'étoit le Jupiter *Patroüs*, qui étoit à Troye, dans le Palais de Priam, en un lieu découvert, & que ce fût à son Autel que cet infortuné Roi se réfugia après la prise de Troye, & au pied duquel il fut tué par Pyrrhus. Dans le partage du butin, la Statuë échut à Sténélus, fils de Capanée, qui la déposa dans le Temple d'Argos.

Énigme LXXVIII.

Quelque vil que je sois, moi, que l'on foule aux pieds,
Ma naissance est très-ancienne,
Et personne ne peut me comparer la sienne,
Eût-il eu cent aïeux en guerre estropiés.
Suivant ce que d'Antée a publié la Fable,
Sa force étoit insurmontable,
Tandis que sur la terre il pouvoit s'appuyer.
Comme elle étoit sa mère, elle est aussi la mienne;
Et pourvu qu'elle me soutienne,
Il n'est point de fardeau qui me fasse plier.

Paventia,

Divinité Romaine, à laquelle les mères & les nourrices recommandoient les enfans, pour les garantir de la peur. Selon quelques-uns, on menaçoit de cette

Déeſſe les enfans, pour les contenir; ou bien on l'invoquoit pour ſe délivrer de la Peur.

Énigme LXXIX.

Me peindre eſt une grande affaire,
Et plus que l'on ne peut penſer.
Peintres, vous le ſçavez, puiſqu'on voit d'ordinaire
Les fameux de vous y renoncer.

Tel n'entendit jamais le portrait ni l'hiſtoire,
Qui pourtant m'entreprend, & même avec plaiſir;
Et ſçachant moins peindre que boire,
Ne laiſſe pas en moi de fort bien réuſſir.

Si j'ai des Créanciers, je crains peu leur furie,
Puiſqu'on n'a jamais vû qu'un Sergent ſoit venu
Détendre ma tapiſſerie,
Ni pour ſaiſir mon revenu.

Chez moi l'on voit, & ſans ſurpriſe,
A des gens même de bon lieu,
Le corps nud juſqu'à la chemiſe,
Avec une corde au milieu.

Pavot,

Plante dont les Semences ſont propres à aſſoupir les eſprits, à faire dormir. On peignoit le Dieu du Sommeil couché ſur des herbes de *Pavots*: quand il veut en-

dormir quelqu'un, il jette ſur lui ſes *Pavots*. Parmi les Épis qu'on donne à Cérès, on mêle des *Pavots*; parcequ'elle s'étoit utilement ſervie de *Pavots* pour appaiſer la douleur qu'elle avoit reſſentie de l'enlévement de ſa fille. Le *Pavot* étoit le Symbole de la Fécondité.

PAUVRETÉ.

On la croyoit la mère de l'Induſtrie & des beaux Arts; mais on ne laiſſoit pas de la peindre comme une Furie, pâle, farouche, affamée, & prête à ſe déſeſpérer. C'eſt ainſi qu'en parle Ariſtophane. Luciain dit qu'elle eſt la mère des grands Hommes, & que néanmoins on la fuit.

Fœcunda Virorum
Paupertas fugitur.

Horace avoit dit avant lui, que c'étoit à la *Pauvreté*, que Rome avoit obligation de la vertu de Curius & de Camille. Mais s'il avoit voulu rapporter auſſi tous ceux que la *Pauvreté* a rendu vicieux, il en auroit pu nommer un grand nombre. En effèt, il dit lui-même en un autre endroit, que les Loix de la *Pauvreté* ſont dures, qu'elle nous force de faire & de ſouffrir tous choſes, & qu'elle nous empêche d'éxercer les grandes Vertus.

Jubet
Quidvis & facere & pati.
Virtutiſque viam deſerit arduæ.

C'eſt par ces Loix de la *Pauvreté*, qu'un Philoſophe de qualité prétendoit s'excuſer de ce qu'il étoit logé d'une manière fort meſſéante à ſa condition, lorſqu'il mit ces mots ſur ſa porte : *Sic viſum Paupertati*, il a plu ainſi à la *Pauvreté*. Plaute & Claudien font la *Pauvreté* fille du Luxe & de l'Oiſiveté ; de même que la Richeſſe eſt d'ordinaire la fille du Travail & de l'Épargne. Mais il faut remarquer que, comme il y a une autre Richeſſe, qui eſt fille du Bonheur ſeul ; il y a auſſi une *Pauvreté*, qui n'eſt fille que du Malheur.

De toutes les Vertus, je ſuis la moins chérie ;
Peu de gens ici-bas me dreſſent des Autels :
Heureuſe toutefois l'âme que j'ai guérie
De cette avidité qui damne les Mortels.

Cette triſte & accablante ſituation de la vie ſe perſonnifie par une femme exténuée, preſque nuë, n'étant vêtuë que de quelques haillons noirs. Elle eſt aſſiſe ſur un terrein aride, au pied d'un arbre deſſéché. ſes pieds & ſes mains ſont liés, & elle fait des efforts pour briſer avec ſes dents les liens de ſes mains.

Pauvreté préjudiciable aux Talens.

Cette *Pauvreté* ſe repréſente mal-vêtuë, ayant le bras gauche retenu par une chaîne à une groſſe pierre à laquelle il eſt attaché : elle fait des vains efforts pour élever le bras droit qui eſt aîlé. Cet Emblême, dont on attribuë l'invention aux Grècs, ſignifie que l'excès de la Misère eſt un puiſſant obſtable aux progrès des plus heureux Talens.

Paysage.

C'eſt le territoire qui s'étend juſqu'où la vûë peut porter, ou étenduë de Pays que l'on peut voir d'un ſeul aſpect. Les beaux *Payſages* ſont ceux qui ſont diverſifiés par quantité d'objèts agréables à la vûë, comme des Collines, des Vallées, des Campagnes, des Prairies, des Bois, des Vignes, des Maiſons de Plaiſance, des Villes, des Bourgades, des Hameaux, des Sources, des Ruiſſeaux, des Rivières, & enfin la Mèr même. Plus il y a de ces divers objèts dans un *Payſage*, & plus il eſt beau.

ÉNIGME LXXX.

Mort ou vivant, mon ſort en un point eſt égal :
Que de coups de bâton, ſi vivant on m'outrage,
J'en reçois auſſi mort, mais pour un noble uſage,
Et même avec éclat, & ſans ſouffrir de mal.
Pour me faire ſervir, vivant, on me maltraite.
Après ma mort, je commande à baguette,
Et mon moindre commandement
S'exécute très-promptement.
Il faut bien que de moi l'on puiſſe beaucoup dire,
Car ſouvent on reproche aux gens de trop de ſoi,
(Sérieuſement ou pour rire)
Qu'ils font bien des contes de moi.

PÉCHÉ.

Je ſuis encor plus effroyable,
Que je ne parois à vos yeux :
On ne peut conçevoir rien de plus odieux,
Ni rien de plus abominable.

Le *Péché* eſt repréſenté par un homme nud, & de carnation obſcure ; pour marquer le dépouillement de la Grâce & la privation de la Lumière. Il court en forcené vers le fond d'un précipice. Ses cheveux noirs, crêpus & hériſſés, indiquent l'obſtination & l'eſprit de révolte qui le gouverne. Il a pour ceinture un monſtrueux Serpent, & un ver lui ronge le cœur.

ÉNIGME LXXXI.

Je ſuis une grande affronteuſe,
Pour de pauvres petits niais ;
Mais ceux que je pourſuis, ne ſe plaignent jamais,
Quand, pour les attraper, je ſuis aſſez heureuſe.

Je fais ſouvent l'emploi des fainéans,
Ou de gens qui n'ont pas de preſſantes affaires ;
Car mon profit n'enrichît guères,
Et fait perdre beaucoup de temps.

Je ſuis violente & traîtreſſe,
Comme le grand Diable d'Enfer,
Pour ceux que je ſurprends ; car j'ai toujours l'adreſſe
De les prendre à la gorge, & d'y porter le fer.

Enfin je ſuis dangereuſe & fatale
Aux ſots qui de trop près viennent me careſſer.
Il vaudroit mieux pour eux aller paſſer
Sous la ligne équinoxiale.

PÉCUNE.

Arnobe & S. Auguſtin ont reproché aux Gentils d'avoir mis l'Argent au nombre de leurs Divinités, & de l'invoquer pour ſe procurer de l'Argent en abondance. Cependant Juvenal, dans ſa première Satyre, dit que l'Argent n'a encore ni Tem-

ple, ni Aurel. « Rien n'eſt plus en vé-
» nération parmi nous que les Richeſſes.
» Il eſt vrai, funeſtes Richeſſe, tu n'as
» point encore de Temple parmi-nous,
» mais il ne nous manque plus que de
» t'en élever & de t'y adorer comme nous
» adorons la Paix, la Bonne Foi, la Vic-
» toire, la Vertu, la Concorde. » Juvenal a pu ignorer qu'il y eut une Deeſſe *Pecunia :* car Varron dit qu'il y avoit bien des Dieux, des Sacrifices & des Cérémonies que les Sçavans mêmes ne connoiſſoient pas.

Pégase,

Cheval aîlé, que les Poëtes nous ont repréſenté comme fils de Neptune, fit naître d'un coup de pied la Fontaine d'Hippocrène; Bellerophon monta deſſus, pour combattre la Chimère; & il fut depuis mis entre les étoiles. Mais dans la Vérité, ce *Pégaſe* étoit proprement le nom d'un Vaiſſeau de Bellerophon; & c'eſt ce qui a donné lieu à tant de Fables. (Les autres diſent que *Pégaſe* nâquit du ſang de Méduſe, qui coula de ſon corps lorſque Perſée lui coupa la tête.)

Pégomancie,

Eſpèce de Divination qui ſe faiſoit par

l'eau des fontaines, dans laquelle on jettoit des Sorts ou des eſpèces de dez : on en tiroit d'heureux préſages lorſqu'ils alloient au fond : mais s'ils s'arrêtoient ſur la ſurfaçe, c'étoit mauvais ſigne.

Énigme LXXXII.

Quoique j'enfonce mes morſures,
Je mords preſque toujours ſans faire de bleſſures :
J'empêche de terribles maux,
S'il faut croire la Médecine,
Et je ſuis quelquefois une bonne racine.
Mais pour faire la guerre à de vils animaux,
J'emprunte les dents & les cornes
Des Animaux les plus énormes.
Je pourrois n'être qu'un morceau
Du plus miſérable arbriſſeau,
Ou de l'habit d'une vilaine bête ;
Et j'oſe me vanter de parer mieux la tête,
Et des Amans & des Guerriers,
Que les Myrtes, ni les Lauriers.
Je laboure un champ très-fertile :
Si ſon fruit n'eſt pas fort utile,
Il peut au moins ſervir à charmer les regards ;
Et l'on doit appeller le fond de ma culture,
Le chef-d'œuvre de la Nature,
Et la mère de tous les Arts.
Lorſque ce Champ produit de belles plantes,
Mortes, je les cultive auſſi-bien que vivantes ;

Et de mes ſoins le plus ſouvent,
Le ſujèt mort devient plus beau que le vivant.

ÉNIGME LXXXIII.

Je laiſſe à part & ma vie & ma mort,
Mes courts cheveux d'éternelle verdure,
Ma couleur jaune & ma forte nature;
Voici le reſte de mon ſort.

Pour mieux agir, j'ai doubles armes:
Les employant avec vigueur,
Je détourne cent maux, j'éloigne leurs alarmes;
Je mèts l'ordre où je paſſe, & j'en accrois les charmes;
Je fais plaiſir & même honneur.

Mais ce qu'on aura peine à croire,
Je deviens ſèc quand je ſuis en repos,
Et gras dans mes plus grands travaux;
Et je n'attaque point ſans gagner la Victoire.

Le plus ſouvent, dans les jeunes Forêts,
Je vais, je viens, je m'occupe à la chaſſe;
J'ajuſte en d'autres des filèts
Avec tant d'adreſſe & de grâce,
Que plus d'un cœur s'y prend avec plaiſir:
Mais quelque courſe que je faſſe,
Que j'aille vîte, ou que j'aille à loiſir,
Jamais je ne me laſſe.

Peine.

La *Peine* Corporelle nous eſt impoſée pour nous corriger. Celle du Cœur & de l'Eſprit nous vient d'un décret d'en-haut, & a le même motif; c'eſt un châtiment particulier & non une punition éxemplaire. On la repréſente donc aſſiſe à terre, la douleur peinte ſur le viſage, les yeux baiſſés, les cheveux épars, & tenant une Diſcipline. L'Aſpic, qui lui pique le ſein, eſt l'Emblême du Remord. Comme la *Peine* n'eſt que pour un temps, on l'environne d'un léger Brouillard, qui ſe diſſipe par les rayons d'un Soleil éclatant qui brille au-deſſus de ſa tête.

Peine perdue.

Cette affaire eſt-elle impoſſible?
C'eſt en vain que tu l'entreprends;
C'eſt vouloir tarir l'Océan avec un crible,
Prendre la Lune avec ſes dents,
Ou pour mieux m'expliquer encore,
C'eſt vouloir faire blanc un More.

Peinture.

Il n'eſt rien après la Nature,
De plus parfait que la Peinture;
Auſſi ce fut un Dieu qui, de ſes mains,
L'enſeigna jadis aux humains.

La *Peinture* ſe caractériſe par une femme vêtuë ſimplement d'une étoffe changeante, & en action de peindre. Le bandeau qu'elle a ſur la bouche ſignifie qu'elle eſt une Poëſie muette. Les trois parties qui la compoſent, qui ſont l'invention, le Deſſein & le Coloris, ſont déſignées par trois Rayons de lumière, dont le premier éclaire ſa Tête, le ſecond ſa Main, & le troiſième donne ſur la Palette.

Philoſtrate dit que la *Peinture* eſt une Invention de la Nature; & en effet la Nature nous a donné les premières idées de cet Art merveilleux. Le Soleil, dès les premiers jours du monde, non-ſeulement s'eſt peint dans les eaux; mais il s'eſt reproduit dans des Parélies, qui ſont des portraits ſi fidèles, qu'à peine les peut-on diſtinguer de l'original. Sa lumière diverſement réfléchie, peint l'Iris de mille couleurs, & nous fait voir dans la Mèr, dans les Fleuves & dans les Fontaines, d'admirables portraits de tout ce qui pare la Terre, ou qui brille dans les Cieux.

Il ſemble que la Nature, charmée de ſes productions, ſe ſoit appliquée avec ſoin à en faire des copies. Il n'eſt preſque rien qui n'ait ſervi comme de toile à cette merveilleuſe ouvrière, pour y former ſes portraits. On voit tous les jours ſur des

Agathes, ſur des Marbres, ſur des Pierres, ſur des Arbres, des images naturellement finies; & qui repréſentent mille figures biſarres.

La Nature ayant fait les premiers portraits, fit auſſi les premiers Peintres. Elle inſpira aux hommes le deſſein de l'imiter, & peut-être la Fortune contribua-t-elle à faire réuſſir leurs recherches. C'eſt tout ce qu'on peut accorder au haſard dans l'honneur de cette invention.

Pline nous apprend que la Fille de Debutade, Corinthien, rêvant à ſe conſerver en quelque manière la préſence de ſon Amant qui devoit s'éloigner d'elle, tira des traits ſur ſon ombre à la lumiere d'une lampe; & ces traits ſe trouvèrent avoir heureuſement aſſez de rapport avec le viſage de ſon Amant, pour qu'elle pût ſupporter ſon abſence avec moins de douleur.

Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius, dit que les premiers Peintres travaillant enſuite dans ce vuide, apprirent peu-à-peu à ménager le jour & les ombres; en quoi conſiſta d'abord toute leur habileté, les Portraits n'étant alors que d'une ſeule couleur. Ce fut encore un Corinthien, nommé Cléophante, qui s'en ſervit le premier, & qui paſſant en Italie avec

Démocrate, père de Tarquin l'Ancien, y porta la première connoiſſance de la *Peinture*, en la trente-quatrième Olympiade. Avant lui, on ſe contentoit, pour remplir le vuide des Portraits, de hâcher le dedans, & d'écrire le nom de ceux qu'on prétendoit peindre. Tous n'arrivoient pas même à cette fineſſe; & ceux qui y réuſſiſſoient, paſſoient dans ces premiers temps pour des hommes conſommés dans l'Art. Les Égyptiens même qui s'attribuent l'invention de tous les Arts, n'étoient guères plus habiles, puiſqu'ils étoient contraints d'écrire ſous leurs Tableaux, le nom de ce qu'ils repréſentoient, pour ne pas donner lieu à quelque mépriſe: mais ce défaut étoit alors commun à tous les Peintres: tous leurs ouvrages n'étoient que des repréſentations groſſières & informes. Toutes leurs figures étoient mutilées: elles n'eurent ni pieds, ni bras, pendant un fort grand nombre d'années. Elles furent encore plus long-temps aveugles; & celui qui réuſſit enfin à leur donner des yeux, fut conſidéré comme un homme qui avoit porté l'Art au plus haut point de perfection. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'il eut du moins la gloire d'avoir ouvert la carrière. Ceux qui le ſuivirent, ajoutèrent à l'envi, quelque choſe à la Peinture. Po-

lignote fit des portraits de quatre couleurs. Apollodore d'Athènes inventa le Pinceau; & juſqu'à Zeuxis, divers Peintres ajoutèrent ſucceſſivement toutes les couleurs. Ils entreprirent même d'exprimer les Paſſions, & tout ce qui ſe paſſe de ſecret dans l'âme. Cependant la Symmétrie n'étoit point encore obſervée, & Zeuxis, ſi fameux d'ailleurs, péchoit dans tous ſes ouvrages contre cette régularité. Mais dans ce même temps, Parrhaze & Timante commencèrent à l'obſerver, & à la propoſer comme une loi indiſpenſable, ſans laquelle on ne pouvoit former que des monſtres. Le premier en acquit le nom de Légiſlateur; & le ſecond l'obſerva ſi éxactement, que ſon tableau des Sacrifices d'Iphigénie n'eſt pas plus eſtimé par l'invention, que celui de ſon Cyclope, par cette proportion qui y eſt ſi induſtrieuſement obſervée. En effet, ayant peint Poliphème de la taille d'un homme ordinaire, il en fait conçevoir la grandeur par l'oppoſition de la petiteſſe de quelques Satyres, qui meſurent le pouce du Géant avec des brins d'herbe. Ce fut preſque dans ce même-temps que Pamphile, ayant uni la Sçience à la *Peinture*, acheva de perfectionner cet Art. Apelles, qui vivoit en la cent douzième Olympiade, fut le premier Peintre de ſon temps,

ſi l'on en excepte peut-être le ſeul Protogène de Rhodes, avec lequel il eut cette fameuſe diſpute que tout le monde ſçait, & dont il eſtima les ouvrages juſqu'à payer un de ſes Tableaux cinquante talens. C'eſt ainſi que la *Peinture*, depuis la quatre-vingt-troiſième Olympiade juſqu'à la cent douzième, c'eſt-à-dire, en moins de cent cinquante années, arriva à ſa dernière perfection, après avoir langui pendant deux ſiécles entiers, ſans aucun accroiſſement depuis ſa naiſſance en Grèce, & peut-être des milliers d'années, ſi l'on attribue ſon origine aux Égyptiens; & c'eſt là le ſentiment le plus probable, puiſque les Hiéroglyphes doivent être regardés comme des eſpèces de *Peintures*.

On ne peut pas douter que la *Peinture* ne ſoit auſſi ancienne que la Sculpture, ayant toutes deux pour principe le Deſſein. Mais il eſt difficile de ſçavoir au vrai le temps & le lieu où elles ont commencé de paroître. Les Égyptiens & les Grècs qui ſe diſent les Inventeurs des plus beaux Arts, n'ont pas manqué de s'attribuer la gloire d'avoir été les premiers Sculpteurs & les premiers Peintres. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la *Peinture*, après avoir eu de foibles commencemens, a paru dans ſa perfection chez les Grècs; & que les principales

principales Écoles de cet Art étoient à Sicyone, Ville du Péloponneſe, à Rhodes, & à Athènes. De la Grèce elle paſſa en Italie, où elle fut en grande réputation ſur la fin de la République, & ſous les premiers Empereurs, juſqu'à ce qu'enfin le Luxe & les Guerres ayant diſſipé l'Empire Romain, elle y demeura entièrement éteinte, auſſi bien que les autres Sciences & les autres Arts; & ne recommença à paroître en Italie que quand le fameux Cimabué ſe mit à travailler, & retira d'entre les mains de certains Grècs les déplorables reſtes de cet Art. Quelques Florentins l'ayant ſecondé, furent ceux qui ſe mirent les premiers en réputation. Néanmoins il ſe paſſa beaucoup de temps, ſans qu'il s'élevât aucun Peintre fort conſidérable. Le Ghirlandaio, Maître de Michel-Ange, acquit le plus de crédit, quoique ſa manière fut ſéche & Gothique : mais Michel-Ange ſon Diſciple, qui parut enſuite ſous le Pape Jule II, au commencement du ſeizième ſiécle, effaça la Gloire de tous ceux qui l'avoient précédé, & forma l'École de Florence. Pierre Perugin eut pour élève Raphaël d'Urbin, qui ſurpaſſa de beaucoup ſon Maître, & Michel-Ange même; il établit l'École de Rome, compoſée des plus excellens Pein-

tres qui ayent paru. Dans le même temps l'École de Lombardie s'éleva, & ſe rendit recommandable ſous le Giorgion, & ſous le Titien, qui avoit eu pour premier maître Jean Belin. Il y eut encore en Italie quelques Écoles particulières ſous différens Maîtres : entr'autres à Milan, celle de Léonard de Vinci ; mais on ne compte que les trois premières comme les plus célèbres, & d'où les autres ſont ſorties. Outre celles-là, il y avoit en-deçà des Monts, des Peintres qui n'avoient nul commerce avec ceux d'Italie, comme Albert Dure en Allemagne, Holbens en Suiſſe, Lucas en Hollande, & pluſieurs autres qui travailloient en France & en Flandre, de différentes manières. Mais l'Italie, & Rome principalement, étoit le lieu où cet Art ſe pratiquoit dans ſa plus grande perfection, & où de temps en temps il s'élevoit d'excellens Peintres. A l'École de Raphaël a ſuccédé celle des Caraches, laquelle a preſque duré juſqu'à préſent dans leurs Élèves, mais il en reſte peu aujourd'hui en Italie, & il ſemble que cet Art ait paſſé en France, depuis que le Roi Louis le Grand a établi des Académies pour ceux qui le pratiquent.

Quoique ce ne ſoit que ſous le Règne

de *François I*, le Reſtaurateur des Sçiences & des beaux Arts en France, que la *Peinture* ait commencé de s'y perfectionner, & de s'élever à ce point de gout & de génie où on la voit parvenuë; cependant, depuis le milieu du dix-ſeptième ſiècle, il paroît aſſez que cet Art, tout informe qu'il étoit alors, y a toujours été en eſtime & en conſidération; puiſque la Communauté des Peintres eſt une des plus anciennes; & depuis pluſieurs ſiécles, une des plus conſidérables de celles qui ſe ſont établies dans la Capitale du Royaume.

C'eſt l'Académie de *Saint Luc* qui compoſe cette Communauté de *Peintres* de Paris, dont les Statuts ne ſont que de l'année 1361. Ils ſont au nombre de huit, & d'un ſtyle ſi ſimple & ſi naïf, qu'on ne peut douter qu'ils ne ſoient au moins du même âge que la troiſième raçe de nos Rois. *Charles VI*, en 1430, ajoûta aux priviléges contenus dans ces Statuts, l'éxemption de toutes tailles, ſubſides, guet, garde, &c. *Henri III* les confirma par Lettres Patentes du 3 Janvier 1533.

Dans le ſeizième ſiécle, les Écoles de *Peintures* étoient déja célèbres à Rome, à Florence, à Veniſe & en Lombardie. Les *Michel-Ange*, les *Raphaël*, les *Correge* étoient prêts de paroître, que nous

étions réduits, en France, à ne produire que des Tableaux informes, ou quelques Miniatures, délicates à la vérité & d'un beau coloris, mais ſans feu d'imagination & ſans génie. Les Flamands, nos voiſins, dès-lors, non-ſeulement nous ſurpaſsèrent, mais encore égalèrent les Artiſtes d'Italie.

Jean Vaneyk, à Bruges, vers le milieu du quinzième ſiécle, trouva le ſecret de ſubſtituer au *vernis* que les Peintres avoient déja employé pour donner de l'éclat à leurs ouvrages, le mêlange de l'huile de lin avec les couleurs; découverte heureuſe, qui rendit la *Peinture* ſuſceptible du dégré de perfection, où elle eſt parvenuë depuis.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, Protecteur de tous les Beaux Arts, éxerça les talens du Peintre de Bruges, & fit éxécuter les tableaux de ſa compoſition à ſes Manufactures de Tapiſſeries, établies dans les Pays-bas, les plus anciennes & les ſeules qu'il y eut alors en Europe. *Vaneyk* fut en ſi grande réputation, qu'*Antoine* de Meſſine, fameux Peintre Italien, vint demeurer à Bruges, dans la ſeule vûë de connoître le Peintre Flamand, ou plutôt ſon ſecrèt, qu'en effet il porta en Italie.

Ce ne fut que ſous les Règnes de *Louis XIII* & de *Louis XIV*, que la *Peinture*

& la Sculpture commencèrent à faire des progrès en France. Ces beaux Arts doivent leur établiſſement en Académie à *M. des Noyers*, Secrétaire d'État & Intendant des Bâtimens du Roi, ſous *Louis XIII.*

Cette Académie fut miſe enſuite ſous la direction de M. de *Chambrai*, frère de M. *Champelon*. Après la mort de ces Protecteurs, elle demeura fort négligée. Le Chancelier Seguier, avec la protection du Cardinal Mazarin, la rétablit, & le grand *Colbert* enſuite, qui ne ceſſant de la protéger, ordonna des penſions à ceux qui ſe diſtingueroient d'entre les autres.

Cette Académie obtint, le 20 Janvier 1648, un Arrêt du Conſeil, qui fit défenſes aux Maîtres Peintres & Sculpteurs, de troubler les Académiciens dans leurs éxercices. Dans le commencement ils étoient au nombre de vingt-cinq; ſçavoir, douze Officiers, que l'on appelloit *Anciens*; & qui, chacun dans leurs mois, faiſoient des leçons publiques; & onze Académiciens & deux Syndics.

Dès le mois de Février de la même année, cette Compagnie dreſſa des Statuts, pour ſervir de Règlemens aux Académiciens & à ceux qui y viendroient étudier. Ces Statuts ont été augmentés depuis, & homologués par Lettres Patentes du Roi.

Elle choiſit auſſi entre ceux de ſon corps un nombre de Profeſſeurs, qui, depuis ce temps, font des Leçons Publiques de *Peinture* & de Sculpture; ce qui eſt défendu à tous les autres. Elle peut auſſi établir des *Leçons Académiques* dans toutes les Villes du Royaume, ſous ſes ordres.

Le Roi en a fondé une pareille à Rome, où celle de Paris envoie un de ſes Recteurs pour y préſider; & Sa Majeſté donne penſion aux étudians qui ont remporté à l'Académie de Paris les Prix que l'on donne tous les ans; & ce ſont ces Étudians que l'on envoie à Rome, pour y étudier la *Peinture* & la *Sculpture*.

Les Officiers de l'*Académie Royale de Paris*, ſont un Directeur, un Chancelier, quatre Recteurs, deux Adjoints & douze Profeſſeurs, qui ſervent par mois. Huit Adjoints, un Profeſſeur en Géométrie & Perſpective, & un d'Anatomie, pour ce qui regarde le Deſſein. Il y a auſſi un Tréſorier & pluſieurs Conſeillers, qui ſont diviſés en deux Claſſes, dont la première eſt compoſée de ceux qui font profeſſion de *Peinture* & de *Sculpture* dans toute leur étenduë; & l'autre ne l'eſt que de ceux qui excellent dans quelque partie de la *Peinture* & de la *Sculpture*, comme à faire des Portraits, des Payſages, des

Fleurs ou des Fruits, en quoi ils ont quelque talent particulier.

Il y a en outre, quelques Conſeillers Amateurs; on les appelle ainſi, à cauſe de l'Amour qu'ils ont pour cet Art. Il y a de plus un Secrétaire de l'Académie, qui tient les Regiſtres, & contreſigne toutes les expéditions. Les habiles Graveurs ſont reçus dans cette Académie. Les Élèves, qui n'ont pas aſſez de capacité pour être reçus *Académiciens*, peuvent ſe faire recevoir Maîtres dans toutes les Villes du Royaume, ſur le certificat de celui chez qui ils ont demeuré, ſans qu'on leur puiſſe apporter aucun changement.

Outre cette *Academie Royale de Peinture & de Sculpture*, il y a l'*Académie Romaine*, dite *de S. Luc*, qui eſt la Communauté des *Peintres*, dont on a parlé. Ces deux *Académies* expoſent alternativement, tous les ans, leurs Tableaux aux yeux du Public; l'une au Louvre; & celle de *S. Luc*, tantôt à l'Arſenal, tantôt ailleurs.

L'Académie Royale de *Peinture* & de *Sculpture*, en France, jouit de la première réputation. Aucune, dit M. *Patte*, ne poſſede des Artiſtes auſſi célèbres; aucune ne produit des Chefs-d'œuvre auſſi multipliés.

Le plafond de l'Apothéoſe d'*Hercule*, à Verſailles, par M. *le Moine*, eſt un des plus grands Ouvrages de *Peinture* qui ayent été éxécutés. On admire la compoſition des Tableaux de l'Hiſtoire d'*Eſther*, & de celle de *Jaſon*, par M. *Troys*; on connoît ceux de l'Hiſtoire de *S. Auguſtin*, du ſacrifice d'*Iphigénie*, de *Carlo Vanloo*. Les Animaux ont eu des *Peintres* ſupérieurs dans *Deſportes* & *Houdry*: *Parocel* a été unique pour repréſenter les Batailles, l'Architecture, les Vûës, Perſpectives des Égliſes; la Marine, le Soleil levant ou couchant, les Tempêtes, les Naufrages, les Ports de Mèr, ont eu & ont des *Peintres* excellens; tous les deux ans, nous jouiſſons, au ſalon, des chefs-d'œuvre réunis de nos *Phydias* & de nos *Apelles*.

Sous ce Règne de *Louis XV*, deux découvertes importantes ſe ſont faites; la premiere, qui eſt dûe à M. *Picaut*, eſt celle d'avoir trouvé le moyen de donner un nouvel être aux Tableaux uſés de nos grands Maîtres, en les tranſportant ſur une nouvelle toile, ſans rien leur ôter de leur coloris, & même d'avoir trouvé le Secrèt de tranſporter ſur une toile les Tableaux à freſque de deſſus les murailles, auſſi bien que les *Peintures* ſur bois, ſans les altérer en aucune manière; l'autre ma-

niere, dûë à M. *Loriot*, eſt d'avoir imaginé de fixer la *Peinture au Paſtel*, ſans lui ôter ni la fleur ni la fraîcheur des couleurs; ce beau ſecrèt donne à la véracité de ces ouvrages, la ſolidité de ceux qui ſont peints à l'huile, les préſerve de l'humidité qui les détruiſoit, & perpétuë les Ouvrages en ce genre, dignes de paſſer à la poſtérité. Ce que *Boileau* a fait pour les Poëtes, M. *Watelet* l'a fait pour les *Peintres*, c'eſt-à-dire, qu'il a donné l'Art de peindre, *Poëme en quatre chants*; ouvrage rempli de réflexions judicieuſes, & comme autant de leçons ſur toutes les parties de la *Peinture*.

Le Brun, en 1664, eſt le premier, ſous *Louis XIV*, qui eut l'honneur d'avoir le titre de *Premier Peintre du Roi*: M. *Boucher* l'eſt de *Louis XV*, depuis la mort du célèbre *Carlo Vanloo*, arrivée au mois d'Août 1765.

PARTIES ESSENTIELLES DE LA PEINTURE.

Invention, Diſpoſition, Expreſſion; Trait, poſer les Ombres et les Jours, Répandre les Couleurs.

Invention.

L'*Invention* eſt la production & le choix

des objèts qui doivent entrer dans la compoſition du ſujèt que le Peintre veut traiter.

L'*Invention* n'eſt qu'une partie de la diſpoſition qui conſiſte à plaçer ces mêmes objèts avantageuſement. Il faut faire attention que les objèts qu'on introduit dans un Tableau, doivent tous contribuer à l'Expreſſion & au caractère du ſujèt. L'*Invention*, par rapport à la Peinture, ſe peut conſidérer de trois manières : le Genre *Hiſtorique*, le Genre *Allégorique* & le Genre *Myſtique*.

Le Genre *Hiſtorique* eſt le plus conſidérable en Peinture, il conſiſte à unir pluſieurs figures enſemble, qui repréſentent un ſujèt tiré de la Fable, ou de l'Hiſtoire, ou purement Allégorique. Pluſieurs Auteurs, entr'autres de Pile, donnent à ce terme une ſignification plus étendue, & renferment, dans le Genre Hiſtorique, la repréſentation de toutes les productions de l'Art & de la Nature. On éxige dans ce genre la Fidélité, la Netteté & le beau Choix. La Fidélité de l'Hiſtoire n'eſt pas de l'eſſence de la Peinture, mais elle eſt de convenance ; enſorte qu'il faut traiter les choſes tirées de la Fable ou de l'Hiſtoire, ſuivant l'opinion qu'en ont communément les hommes, par des Auteurs, ou par la Tradition ; cependant il eſt permis

également aux Peintres & aux Poëtes de ſe donner une licence modérée, & d'introduire quelques traits d'imagination dans les ſujèts *Hiſtoriques* qui peuvent le ſouffrir. A l'égard de la *Netteté*, elle conſiſte à ſaiſir quelques marques diſtinctives d'un ſujèt, & à le rendre de manière, que le ſpectateur éclairé ne puiſſe pas le confondre avec un autre. Enfin le *beau Choix* eſt la partie où brille le génie du Peintre. Un grand ſujèt eſt ſuſceptible de beaucoup de nobleſſe & de grandeur dans les figures, de force & d'expreſſion dans les attitudes, de variété & d'action dans la Scène du Tableau, &c. Un petit ſujèt doit ſe faire remarquer par une manière de le traiter, neuve, élégante, intéreſſante.

Le genre *Allégorique* eſt repréſenté par le choix & par la diſpoſition des objèts, autres que ce que ces objèts ſont en effet. Les ſujèts ſont Allégoriques en tout ou en partie. Les ſujèts Allégoriques en partie, contiennent un mélange de Traits fabuleux & d'Hiſtoires, qui concourent à former un tout parfait. Les ſujèts purement Allégoriques, doivent offrir aux yeux, des figures Symboliques, avec leurs Attributs reçus & connus, afin qu'on comprenne facilement le ſujèt Moral, Hiſtorique, Galant, ou Critique, traité par le Peintre.

Le Genre *Myſtique*, eſt celui où l'on repréſente ſous des figures Symboliques, quelque Myſtère de notre Religion. Il faut que l'invention, dans ce genre, ſoit pure & ſans mélange d'objèts tirés de la Fable; elle doit être auſſi fondée ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Ce Genre ne peut jamais être traité d'un ſtyle trop grand, ni trop majeſtueux.

Disposition.

La *Diſpoſition* eſt cette Œconomie, & ce bon Ordre de toutes les parties d'un Tableau, de maniere qu'il en réſulte un effet avantageux. La *Diſpoſition* fait partie de la Compoſition. Elle arrange & lie tous les objèts avec netteté & ſans confuſion. Elle plaçe les principales figures dans les endroits les plus apparents, ſans affectation; enfin, elle donne de la force & de la grace aux choſes inventées. On doit obſerver que dans l'Œconomie de tout l'ouvrage, la qualité du ſujèt doit ſe faire ſentir d'abord, & le Tableau doit, du premier coup d'œil, inſpirer la Paſſion principale qu'on a entrepris de traiter.

Expression.

L'*Expreſſion* eſt la repréſentation des Mouvemens de l'âme & des Paſſions. Il

faut que les *Expreſſions* ſoient propres au ſujèt ; & que les principales figures en ayent de nobles & de frappantes. On doit fuir également les *Expreſſions* éxagérées, & celles qui ſont inſipides. Un habile Artiſte ſçait faire concourir à l'*Expreſſion générale* du ſujèt, les objèts mêmes les plus inanimés, par la manière dont il les expoſe.

On dit communément que le Deſſein & le Coloris, ſont le corps de la Peinture, & que l'*Expreſſion* en eſt l'âme.

Membris addenda eſt ignea virtus
Scilicet, atque hebetes animæ infundenda per artus :
Singula vitali ſpirent animata colore,
Geſtus ubique micet vivax, vultuſque loquaces
Spiritus intus alat.

PICTURA, CARMEN.

L'*Expreſſion*, dit M. de Piles, eſt la pierre de touche de l'eſprit du Peintre.

Raphaël, Jule Romain, & le Dominiquin, ont excellé dans l'*Expreſſion*. Les principales qualités de l'*Expreſſion*, ſont la Juſteſſe & la Vérité, le Naturel, la Nobleſſe, la Vivacité, la Fineſſe.

TRAIT.

Le *Trait* eſt ce qui termine l'étenduë

de la ſurface d'un ſujèt, & ce qui marque les diverſes parties qu'elle renferme. C'eſt par le moyen du *Trait* qu'on parcoure tous les objèts viſibles de la Nature, & les choſes que l'Imagination peut ſe repréſenter ſous des figures corporelles. Il donne au corps les formes, les aſpects & les ſituations qui leur conviennent; il ſaiſit même, ſous la main d'un habile Deſſinateur, juſqu'aux mouvemens de l'âme. On doit amortir les *Traits* dont ſont formées les parties de l'Ouvrage dans les Tableaux qui doivent être vûs de près; mais il faut que le *Trait* ſoit artiſtement prononcé dans les Tableaux qui doivent être vûs de loin, enſorte néanmoins qu'il ne paroiſſe point du lieu d'où ils doivent être regardés.

Poser les Ombres et les Jours.

C'eſt repréſenter les Ombres, les plaçer où elles doivent être. Il faut traçer les premiers Traits d'une figure, d'un deſſein, avant que de l'ombrer. On imite les Ombres réelles, en obſcurciſſant peu à peu les couleurs des objèts qui ne ſont pas expoſés à la lumière. La plus grande difficulté du Coloris, eſt de ſçavoir ménager à propos les Jours & les Ombres.

C'eſt l'Art du Peintre de diſtribuer avantageuſement les Lumières & les Om-

bres, tant pour le repos & la ſatisfaction des yeux, que pour l'effèt du tout enſemble. C'eſt par ce moyen, que le Peintre donne du relief aux objèts, & qu'il les rend plus vrais & plus ſenſibles. L'artifice du clair-obſcur dépend auſſi de la diſpoſition des objèts, des couleurs & des accidens. L'intelligence de cette partie eſt eſſentielle à un Peintre, pour empêcher la diſſipation de la vûë, par des grouppes de Lumières & d'Ombres; pour ſçavoir mettre chaque objèt dans le jour qui lui eſt le plus favorable; enfin pour lier, par le moyen des Ombres & des Clairs toutes les parties du Tableau, enſorte qu'il ne faſſe qu'un tout & un enſemble parfait.

Il faut du repos dans un Tableau. Certains endroits où les grandes Lumières ſont rompuës par de grandes Ombres, délaſſent la vûë, & lui ſervent en quelque ſorte de repos.

« Ces repos, dit M. *de Piles*, ſe font » de deux manières, dont l'une eſt naturelle, & l'autre artificielle. La naturelle » ſe fait par une étenduë de Clairs & » d'Ombres, qui ſuivent naturellement » & néceſſairement les corps ſolides, ou » les maſſes de pluſieurs figures groupées, lorſque le jour vient à frapper » deſſus. L'artificielle conſiſte dans les

» corps des couleurs que le Peintre donne
» à certaines choſes, tel qu'il lui plaît, &
» les compoſe de ſorte qu'elles ne faſſent
» point de tort aux objèts qui ſont auprès
» d'elles. Une draperie, par éxemple, que
» l'on aura faite jaune ou rouge en certains
» endroits, pourra être dans un autre de
» couleur brune, & y conviendra mieux,
» pour produire l'effèt que l'on demande.

Les figures jettées en grand nombre, ou repréſentées ſous des attitudes trop vives, & trop bruyantes, étourdiſſent la vûë, & troublent ce repos, ce ſilence qui doit règner dans une belle compoſition.

Arcenda tabellis
Turba figurarum, nimio confuſa tumultu,
Indiſcreta locis, ubi concurrentia paſſim
Corpora corporibus, quaſi mutua bella laceſcunt,
Et malè contiguis ſibi frangunt artubus artus.
Sit procul iſte fragor, placido ſed in æquore telæ
Serpat amæna Quies & docta Silentia regnent.

PICTURA.

RÉPANDRE LES COULEURS.

Il y a beaucoup d'Art dans la Diſtribution des Couleurs; car il faut non-ſeulement qu'elles ſoient propres à l'objèt particulier qu'on veut repréſenter, mais il faut encore qu'elles s'accordent & faſſent

Harmonie avec le tout enſemble : c'eſt pourquoi l'on doit les aſſocier de telle ſorte, qu'elles ſe tiennent ſous l'éclat d'une principale, qui ſoit participante de la lumière qui règne ſur tout le Tableau, les rangeant comme en eſpèce de Groupe, où il y ait un nœud, une chaîne, & des nuançes qui faſſent entre elles une union agréable. On relève l'éclat par un contraſte qui les interrompt à propos, pour y mettre des effèts piquans. On doit les dégrader ſuivant ce que la Perſpective enſeigne ; il eſt auſſi d'uſage de mettre ſur le devant du Tableau celles qui ſont les plus vives, afin de repouſſer & de faire fuir en arrière celles qui doivent s'éloigner : c'eſt encore au premier rang que l'on doit appliquer les Couleurs glaçées, comme étant les plus éclatantes.

La Sçience du Coloris donne au corps que l'on veut peindre, les Lumières, les Ombres, & les Couleurs qui leur conviennent ; elle fait connoître l'Amitié en quelque ſorte ou l'Antipathie qui ſont entre certaines Couleurs. C'eſt enfin cette partie, qui rend le Peintre le plus parfait imitateur de la Nature.

LES ÉCOLES DE PEINTURE,

SÇAVOIR,

FLORENTINE, ROMAINE, LOMBARDE, VÉNITIENNE, ALLEMANDE, FLAMANDE, FRANÇOISE.

ÉCOLE FLORENTINE.

Les Peintres de cette École ſe ſont rendus recommandables par une Imagination vive, noble & féconde; par un Pinçeau en même temps hardi, correct & graçieux; par un Style noble & ſublime. Léonard de Vinci, & le fameux Michel-Ange en ſont regardés comme les Fondateurs.

ÉCOLE ROMAINE.

Les Peintres de cette École mettent Raphaël à leur tête. On trouve dans les Ouvrages de ces habiles Maîtres, un goût formé ſur l'Antique, un Style poëtique embelli par tout ce qu'une heureuſe Imagination peut inventer de grand, de pathétique & d'extraordinaire.

On ne peut voir ſans étonnement la multitude des Ouvrages qui ſont ſortis de cette École; ſa touche eſt facile, ſçavante, correcte & graçieuſe. Sa Compoſition eſt quelquefois bizarre, mais élégante;

elle a mis beaucoup de Vérité dans les airs de tête, de Fineſſe dans les expreſſions, & d'intelligence dans le contraſte des attitudes. Le Coloris eſt la partie qui eſt négligée par cette Ecole.

École Lombarde.

Le grand goût de Deſſein ſur l'Antique & ſur le beau naturel, des Contours coulans, une riche Ordonnance, une belle Expreſſion, des Couleurs fonduës, fort approchantes du naturel, un Pinceau léger, moëlleux, une Touche ſçavante, noble & graçieuſe; c'eſt ce qui caractériſe plus ordinairement les Ouvrages des célèbres Artiſtes de cette École, qui doit ſa naiſſance au Corrége.

École Vénitienne.

On a mis le Giorgion & le Titien à la tête des célèbres Artiſtes de cette École. Un ſçavant Coloris, une grande Intelligence du clair-obſcur, des Touches graçieuſes & ſpirituelles, une Imitation ſimple & graçieuſe de la Nature, qui va juſqu'à ſéduire les yeux; voilà en général ce qui caractériſe les Ouvrages que cette École a produites. On a reproché à l'École Romaine d'avoir négligé le Coloris;

on peut au contraire reprocher à celle-ci d'avoir négligé le Deſſein.

École Allemande.

Les Ouvrages de cette École ſe reconnoiſſent à une repréſentation de la Nature, telle qu'on la voit avec ſes défauts, & non comme elle pourroit être dans ſa pureté. Les Peintres Allemands ſe ſont plus attachés à finir leurs ſujèts, qu'à les bien diſpoſer. Ils ont aſſez bien poſſédé le Coloris ; leur Deſſein eſt sèc, leurs figures, pour l'ordinaire, inſipides, & leurs Draperies d'un mauvais goût.

On compte, dans cette École, des Peintres éxempts de ces défauts ; mais ils ſont en trop petit nombre pour faire porter un autre jugement ſur le goût général de la Nation, à l'égard de la Peinture.

École Flamande.

On diſtingue les Ouvrages de cette École, à une parfaite intelligence du clair-obſcur, à un travail achevé & fini, ſans ſéchereſſe, à une union ſçavante de couleurs bien aſſorties, & à un Pinceau moëlleux. Pour ſes défauts, ils lui ſont communs avec l'École Allemande.

Les Peintres Flamands ont été des imi-

tateurs trop ſerviles de la Nature ; ils l'ont renduë telle qu'elle étoit, & non comme elle pourroit être. Ces reproches ne tombent point ſur certains Peintres, & ſingulièrement ſur Rubens & Vandick, que la ſupériorité de leurs talens & l'élévation de leurs génies mettent au rang des plus célèbres Artiſtes de l'Univers.

École Françoise.

Il eſt difficile de caractériſer en général les Ouvrages des Peintres François, ou plutôt l'on peut dire que cette École renferme en elle tous les goûts & tous les genres de Peinture. En effèt, les jeunes Élèves, qui ont mérité, par leurs talens, de faire un ſéjour en Italie, ſous la protection & aux frais de Sa Majeſté, s'attachent chacun en particulier aux Ouvrages de Peinture qui les frappent davantage, & s'approprient en quelque ſorte ſa manière, ou ils empruntent quelque choſe de toutes les Écoles & de tous les Maîtres, pour ſe faire un Style propre en original.

C'eſt ce qu'on peut voir par l'Hiſtoire particulière de chaque Peintre François. Au reſte, il faut convenir que l'École Françoiſe eſt la plus célèbre, pour le genre noble & hiſtorique ; & que les Grâces, le Génie, l'Élégance, le Sublime

même, ſe ſont remarquer dans les Tableaux des ſçavans Maîtres, qui ſont aujourd'hui la gloire du Royaume & l'admiration des Amateurs de tous Pays.

PÉLASGUS.

Pélaſgus fut le premier homme qui parut dans le Pays d'Arcadie, ſuivant la tradition des Arcadiens, dit Pauſanias, qui explique cette tradition, en diſant: » Selon toute apparence, ils ne veulent » pas dire qu'il s'y ſoit trouvé ſeul; car » ſur quoi auroit-il règné? Je crois donc, » pour moi, que *Pélaſgus* étoit un homme » extraordinairement avantagé du Ciel, » qui ſurpaſſoit les autres en grandeur, en » force, en bonne mine, & en toutes les » qualités de l'eſprit & du corps. » Il apprit aux Arcadiens à ſe faire des cabanes qui puſſent les garantir de la pluie, du froid & du chaud, en un mot de l'inclémence des Saiſons: il leur apprit auſſi à ſe vêtir de peaux de Sangliers. Juſques-là, ils ne s'étoient nourris que de feuilles d'Arbres, d'herbes & de racines, dont quelques-unes, bien loin d'être bonnes à manger, étoient nuiſibles. Il leur conſeilla l'uſage du gland, ou, pour mieux dire, du fruit que porte le Hêtre; & cette nourriture leur devint ſi ordinaire, que

long-temps après *Pélaſgus*, les Lacédémoniens venant conſulter la Pythie ſur la guerre qu'ils vouloient faire aux Arcadiens, pour les en détourner, elle leur répondit : Un Peuple qui vit de gland, eſt bien terrible dans les combats.

PÉLÉADES.

C'étoient des Filles qui demeuroient chez les Dodonéens. Elles étoient douées du Don de Prophétie, au rapport de Pauſanias, qui cite d'elles ces paroles : « Ju» piter a été, eſt, & ſera. O grand Jupiter! » c'eſt par ton ſecours que la Terre nous » donne ſes fruits : nous la diſons notre » mère à juſte titre. »

PÉLÉE.

Pélée, père d'Achille, étoit fils du célèbre Éaque, Roi d'Égine, & de la Nymphe Endéïs, fille de Chiron, ayant été condamné à un éxil perpétuel avec ſon frère Télamon, pour avoir tué leur frère Phocus, quoique par mégarde, il alla chercher une retraite à Pthie en Theſſalie, où il épouſa Antigone, fille du Roi Eurythion, qui lui donna en dot la troiſième partie de ſon Royaume. *Pélée*, invité à la fameuſe chaſſe de Calydon, y alla avec ſon beau-père, qu'il eut le mal-

heur de tuer, en lançant ſon javelot contre un Sanglier : autre meurtre involontaire, qui l'obligea encore de s'éxiler. Il ſe rendit à Iolchos auprès du Roi Acaſte, qui lui fit la Cérémonie de l'Expiation. Mais une nouvelle aventure vint encore troubler ſon repos en cette Cour. Il inſpira de l'amour à la Reine, qui, le trouvant inſenſible, l'accuſa auprès d'Acaſte d'avoir voulu la ſéduire. Acaſte le fit conduire ſur le Mont Pélion, lié & garrotté, & ordonna qu'on l'y laiſsât ainſi expoſé à la merci des bêtes. *Pélée* trouva le moyen de rompre ſes chaînes, & avec le ſecours de quelques amis, Jaſon, Caſtor & Pollux, il rentra de force dans Iolchos, & y tua la Reine. La Fable dit que Jupiter, ſon grand-père, l'avoit fait délier par Pluton, qui lui donna une Épée, avec laquelle il ſe vengea de la malice & de la cruauté de cette femme.

Pélée épouſa en ſecondes noces Thétis, ſœur du Roi Scyros, dont il eut Achille. Il envoya ſon fils & ſon petit-fils, à la tête des Myridons, au ſiége de Troye. Il voua, dit Homère, au Fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenoit heureuſement en ſa Patrie. *Pélée* ſurvécut de pluſieurs années à la fin de cette guerre. Dans l'Andromaque d'Euripide, le vieux *Pélée* paroît

paroît dans le temps que Ménélas & Hermione ſa fille ſe préparent à faire mourir Andromaque : il la délivre de leurs mains après une vive conteſtation, dans laquelle les deux Princes en viennent aux invectives. Bientôt après il apprend la mort tragique de ſon petit-fils Pyrrhus : il ſe déſeſpère, & voudroit qu'il eût été enſeveli ſous les ruines de Troye. Thétis vient le conſoler, & lui promèt la Divinité : pour cela elle lui ordonne de ſe retirer dans une grotte des Iſles fortunées, où il reverra Achille déïfié : que là elle viendra le prendre, accompagnée des cinquante Néréïdes, pour l'enlever, comme ſon Époux, dans le Palais de Nérée, en lui donnant la qualité de Demi-Dieu. Les Habitans de Pella en Macédoine offroient des Sacrifices à *Pélée* : on lui immoloit même tous les ans une Victime humaine.

PÉLIAS.

Pélias étoit fils de la Nymphe Tyro & de Neptune, ou plutôt de quelqu'un de ſes Prêtres. Il uſurpa le Trône d'Iolchos ſur Éſon ſon frère de mère, & l'obligea à vivre en ſimple particulier : mais ayant appris de l'Oracle de Delphes, qu'il ſeroit détrôné par un Prince du ſang des Éolides, il regarda Jaſon ſon neveu comme

celui que l'Oracle désignoit, & chercha tous les moyens de le faire périr. Il jouit toute sa vie de son usurpation, fit mourir Éson & sa femme, & ne mourut que dans un âge fort avancé, laissant sa Couronne à son fils Acaste. Les Argonautes, à leur retour, célébrèrent en son honneur des Jeux funèbres. Ovide & Pausanias racontent autrement sa mort.

Médée ayant eu le secrèt de rajeunir le père de Jason, les filles de *Pélias*, étonnées de ce prodige, la prièrent de vouloir user du même secrèt pour leur père. Médée, pour venger son beau-père & son époux de l'usurpation de *Pélias*, leur offrit ses services. D'abord elle prit un vieux Bélier en leur présence, le coupa en morceaux, le jetta dans une chaudière, & après y avoir mêlé je ne sçais quelles herbes, le retira, & le fit voir transformé en un jeune Agneau. Elle proposa de faire la même expérience sur la personne du Roi; elle le dissequa de même, & le jetta dans une chaudière d'eau bouillante; mais la perfide l'y laissa jusqu'à ce que le feu l'eût entièrement consumé, de sorte que ses Filles ne purent pas même lui donner la sépulture. Ovide dit de plus, que ce furent les propres Filles de *Pélias*, qui l'égorgèrent & le mirent en morçeaux. Ces malheureuses

Princeſſes, honteuſes & déſeſpérées de s'être ſi cruellement abuſées, s'allèrent cacher dans l'Arcadie, où elles finirent leurs jours dans les larmes & dans les regrèts. Pauſanias les nomme Aſtéropie & Antinoë. La Fable de *Pélias* tué par Médée, n'eſt qu'une ſuite du caractère de Magicienne, que les Grècs ont voulu donner à Médée.

PÉLION,

Montagne de Theſſalie, voiſine de l'Oſſa : les Poëtes font mettre aux Géans l'Oſſa ſur le *Pélion*, pour eſcalader le Ciel & en chaſſer les Dieux.

PÉLOPS,

Fils de Tantale, Roi de Lydie, ayant été obligé de ſortir de ſon pays, à cauſe de la guerre que lui fit Tros, pour venger l'enlevement de Ganymède, ſe retira à Piſe en Élide, où il vit la Princeſſe Hippodamie, & ſe mit auſſi-tôt au nombre de ſes prétendans ; mais il fut plus heureux qu'eux tous. Avant de combattre contre Œnomaüs, père de la Princeſſe, il fit un ſacrifice à Minerve Cydonia, & par ſa protection il reſta victorieux, poſſeſſeur de la Princeſſe & Roi de Piſe. A la Ville de Piſe il joignit celle d'Olympie & plu-

ſieurs autres terres, dont il aggrandit ſes États, auxquels il donna le nom de Péloponèſe.

La Fable dit que Neptune, charmé de la beauté du jeune *Pélops*, l'enleva dans le Ciel pour lui verſer le Nectar : mais le crime de Tantale ayant cauſé la diſgrace de *Pélops*, il fut renvoyé ſur la terre; c'eſt-à-dire, que ce Prince fit quelques courſes ſur mèr, enſuite il alla à Élide chez Œnomaüs. Quand il fut queſtion de combattre pour la poſſeſſion d'Hippodamie, Neptune, qui avoit toujours de l'affection pour *Pélops*, lui fit préſent d'un char & de deux chevaux aîlés, avec leſquels il ne pouvoit manquer de vaincre à la courſe.

Ovide rapporte une autre Fable ſur *Pélops*. « Les Dieux, dit-il, étant allé » loger chez Tantale, ce Prince voulut » éprouver leur Divinité, & pour cet effet » il leur fit ſervir le corps du jeune *Pé*» *lops* ſon fils, mêlé avec d'autres vian» des. Cérès qui avoit trouvé le ragout ex» cellent, en avoit déja mangé une épaule, » lorſque Jupiter découvrit la barbare cu» rioſité de Tantale : il redonna la vie au » jeune Prince, après lui avoir remis une » épaule d'ivoire à la plaçe de celle qui avoit » été mangée, & précipita ſon malheu-

» reux père dans le fond des Enfers. » Une aventure racontée par Pauſanias, peut avoir donné occaſion à cette Fable.

Les Devins de l'Armée Grècque ayant déclaré que Troye ne pouvoit être priſe, qu'auparavant les Grècs n'euſſent envoyé chercher un des os de *Pélops*. Auſſi-tôt on donna cette commiſſion à Philoctète, qui étant allé à Piſe, en rapporta l'omoplate de *Pélops*. Mais le Vaiſſeau, en revenant joindre les Grècs, fit naufrage à la hauteur de l'Iſle d'Eubée, de ſorte que l'os de *Pélops* fut perdu dans la mèr. Pluſieurs années après la priſe de Troye, une Pêcheuſe nommée Démarmène, de la ville d'Erétrie, ayant jetté ſon filèt dans cette mèr, en retira un os. Surpris de la groſſeur prodigieuſe dont il étoit, il le cacha ſous le ſable, & remarqua bien l'endroit. Enſuite il alla à Delphes, pour ſçavoir de l'Oracle ce que c'étoit que cet os, & quel uſage il en feroit. Par un coup de Providence, (c'eſt toujours l'Hiſtorien Grèc qui parle) il ſe rencontra que des Éléens conſultoient en même-temps l'Oracle ſur les moyens de faire ceſſer la peſte qui déſoloit leur pays. La Pythie répondit à ceux-ci, qu'ils tâchaſſent de recouvrer les os de *Pélops*, & à Démarmène, qu'il reſtituât aux Éléens ce qu'il avoit trouvé

& qui leur appartenoit. Le Pêcheur rendit aux Éléens cet os & en reçut la récompenſe : il eut ſur-tout le privilége pour lui & pour ſes deſcendans, de garder cette relique, qui fut conſacrée à Cérès. Dans la ſuite les Pélopides portèrent la figure de cet os dans leurs enſeignes.

Il y avoit près d'Olympie un Temple & un eſpace de terre aſſez conſidérable conſacré à *Pélops* ; car les Éléens mettoient autant *Pélops* au-deſſus des autres Héros, qu'ils mettent Jupiter au-deſſus des autres Dieux. C'eſt Hercule qui avoit conſacré cette portion de terre à *Pélops*, de qui il deſcendoit par quatre dégrés de génération. C'eſt lui auſſi qui avoit ſacrifié le premier à ce Héros : & à ſon exemple les Archontes ne manquèrent pas, dans la ſuite, de lui faire un Sacrifice avant d'entrer en charge. Mais ce Sacrifice avoit cela de particulier, qu'on ne mangeoit rien de la victime immolée à *Pélops* : que ſi quelqu'un en mangeoit, l'entrée du Temple de Jupiter lui étoit interdite.

Énigme LXXXIV.

Comme ſi j'avois fait un crime
A mériter toutes les cruautés,
D'un nombre d'ennemis éternelle victime,
Ils me perçent de tous côtés.

Je ſuis aſſez ſouvent vagabonde ou penduë :
Chez le pauvre, je ſuis très-nuë ;
Au lieu qu'ailleurs, par mon ajuſtement,
Je réjouis aſſez la vûë :
Je ſers même d'amuſement
Au ſot & langoureux Amant,
Tandis que, pour ſa Belle, il fait le pied de Gruë ;
Mais il augmente encore mon tourment.

ÉNIGME LXXXV.

Mon éclat éblouit le plus noble des ſens ;
Il faut me preſſer pour me faire :
Si celui qui me fait, me preſſe trop long-temps,
Je redeviens ma propre mère.

PÉNATES.

Les Dieux *Pénates* étoient regardés ordinairement comme les Dieux de la Patrie ; mais on les prenoit auſſi fort ſouvent pour les Dieux des Maiſons particulières, & en ce ſens-là ils ne différoient point des Lares. « Les Romains, dit Denys d'Halicarnaſſe, appellent ces Dieux *Pénates :* » ceux qui ont tourné ce nom en grèc, » les ont appellés, les uns les Dieux Paternels, les autres les Dieux originaires, les autres les Dieux des Poſſeſſions, quelques-uns, les Dieux ſecrèts

» ou cachés, les autres, les Dieux Dé-
» fenſeurs. Il paroît que chacun a voulu
» exprimer quelques propriétés particu-
» lieres de ces Dieux; mais dans le fond
» il ſemble qu'ils veuillent tous dire la
» même choſe. »

Le même Auteur donne la forme des Dieux *Pénates* apportés de Troye, telle qu'on la voyoit dans un Temple près du Marché Romain; c'étoient, dit-il, deux jeunes hommes aſſis, armés chacun d'une pique. Les *Pénates* Troyens, dit Macrobe, avoient été tranſportés par Dardanus de la Phrygie dans la Samothrace; Énée les apporta depuis de Troye en Italie. Il y en a qui croyent que ces *Pénates* étoient Apollon & Neptune; mais ceux qui ont fait des recherches plus éxactes, diſent que les *Pénates* ſont les Dieux par leſquels ſeuls nous reſpirons, deſquels nous tenons le corps & l'âme. Comme Jupiter, qui eſt la moyenne région étherée; Junon, c'eſt-à-dire, la plus baſſe région de l'air avec la terre, & Minerve, qui eſt la ſuprême région Étherée. Tarquin, inſtruit dans la Religion des Samothraces, mit ces trois Divinités dans le même Temple & ſous le même toît. Ces Dieux Samothraciens, ou les *Pénates* des Romains, continuë Macrobe, s'appelloient les Grands

Dieux, les Bons Dieux, & les Dieux Puiſſans.

Dans la ſuite on appella plus particulièrement Dieux *Pénates* tous ceux que l'on gardoit dans les Maiſons. Suétone nous dit que dans le Palais d'Auguſte il y avoit un grand appartement pour les Dieux *Pénates*. Une Palme, dit-il, étant née devant ſa maiſon, dans la jointure des pierres, il la fit apporter dans la Cour des Dieux *Pénates*, & eut grand ſoin de la faire croître.

Comme il étoit libre à chacun de ſe choiſir ſes protecteurs particuliers, les *Pénates* Domeſtiques ſe prenoient parmi les Grands Dieux, & quelquefois parmi les hommes déïfiés. Par une Loi des douze tables, il étoit ordonné de célébrer religieuſement les Sacrifices des Dieux *Pénates*, & de les continuer ſans interruption dans les familles, de la manière que les chefs de ces familles les avoient établis. Les premiers *Pénates* ne furent d'abord que les Mânes des Ancêtres, que l'on ſe faiſoit un devoir d'honorer; mais dans la ſuite on y aſſocia tous les Dieux.

On plaçoit les Statuës des *Pénates* dans le lieu le plus ſecret de la maiſon; là on leur élevoit des Autels, on tenoit des lampes allumées, & on leur offroit de l'en-

cens, du vin, & quelquefois des victimes. La veille de leurs Fêtes on avoit ſoin de parfumer leurs Statuës, même de les enduire de cire pour les rendre luiſantes. Pendant les Saturnales on prenoit un jour pour célébrer la Fête des *Pénates* : & de plus, tous les mois on deſtinoit un jour pour honorer ces Divinités Domeſtiques. Ces devoirs religieux étoient fondés ſur la grande confiance que chacun avoit en ſes *Pénates*, qu'on regardoit comme les protecteurs particuliers des familles ; juſques-là qu'on n'entreprenoit rien de conſidérable ſans les conſulter, comme des Oracles familiers.

ÉNIGME LXXXVI.

Du Maître que je ſers, eſclave obéiſſante,
Je ſuis toujours en action,
Et ma plus grande fonction
Eſt de n'être jamais trop prompte ni trop lente.
Je ne ſçais ce que c'eſt que d'aller au haſard ;
Mon corps renferme en ſoi différentes parties
Délicatement aſſorties,
Qui me rendent enſemble un chef-d'œuvre de l'Art.
Mais ſi l'on veut de moi tirer quelque ſervice,
Il ne faut pas me négliger ;
Car je ſerois dans le danger
D'interrompre ſouvent mon fidèle éxercice.

Quoiqu'à l'abri toujours des injures du temps,
Le grand froid cependant & la forte gelée
M'empêchent quelquefois d'achever ma journée,
Arrêtant tout-à-coup mes juſtes mouvemens.
Veux tu ſçavoir mon nom ? Regarde bien ma façe :
J'ai deux compagnes avec moi,
Dont le ſeul & l'unique emploi
Eſt de montrer aux yeux le travail que je traçe :
L'une porte avec ſoi quelque marque Royale ;
Mais elle eſt ſi lente en ſon tour,
Qu'elle ne fait que dans un jour
Ce que l'autre en une heure à nos regards étale.

PÉNÉLOPE,

Fille d'Icare, épouſa Ulyſſe & en eut Télémaque. Son mari, obligé d'aller à la Guerre de Troye, demeura vingt ans en ce voyage. Divers Seigneurs, charmés de la beauté de *Pénélope*, lui faiſoient accroire qu'Ulyſſe avoit péri, & la prioient de ſe déclarer en leur faveur. Elle le promit, pourvû qu'on lui donnât le temps d'achever un ouvrage qu'elle avoit commencé. On le lui permit ; & elle avoit coutume de défaire, durant la nuit, le travail qu'elle faiſoit pendant le jour, ainſi par cet ingénieux artifice, elle éluda l'importunité de ſes Amans juſqu'au retour de ſon mari.

PÉNIE,

Déeſſe de la Pauvreté : Platon dit que les Dieux donnant un jour un grand Feſtin, Porus, ou le Dieu des Richeſſes, qui avoit un peu trop bu, s'étant endormi à la porte de la ſale, *Pénie*, qui étoit venuë là pour recueillir les reſtes du Feſtin, s'étant approchée de lui, en eut un enfant qui fut l'Amour. Fable Allégorique, qui veut dire apparemment que l'Amour unit ſouvent les deux extrêmes.

PÉNINUS,

Divinité Gauloiſe, honorée autrefois chez les habitans des Alpes Pennines : on repréſentoit ce Dieu ſous la figure d'un jeune homme nud qui n'avoit qu'un œil au milieu du front, & on lui donnoit l'épithète de *Deus Optimus Maximus*.

PÉNITENCE.

Je n'ai pu devant Dieu réparer mon offenſe,
Qu'en excitant mon cœur à faire PENITENCE :
Je l'avois offenſé, mais il m'a pardonné ;
Les cordes, les fouëts ont effacé mon crime.
Pécheur, ſi comme moi tu t'es abandonné,
Fais tout ce que j'ai fait comme ce cœur t'exprime.

La *Pénitence* eſt repréſentée par une

main qui tient un cœur chargé de fouëts, & qui diſtile des larmes, pour nous figurer cette Vertu : c'eſt par elle que nous retournons à Dieu, lorſque nous nous ſommes éloignés de lui par le péché ; & qu'elle nous fait trouver grâçe auprès de lui.

Comme la *Pénitence* éxige la retraite, la mortification du corps, & l'éxamen éxact & douloureux de ſoi-même. Elle ſe peint auſſi dans une ſolitude, ou dans une caverne, ayant ſur la tête une couronne d'épines, & ſur le corps un cilice. Elle tient une Diſcipline, ſe frappe la poitrine, & ſe mire dans une ſource d'eau vive, près de laquelle elle eſt à genoux.

Auſon. Gal. la décrit dans les Vers ſuivans.

Sum Dea, cui nomen nec Cicero ipſe dedit :
Sum Dea, quæ facti, non factique exigo pœnas :
Nempè, ut pœniteat, ſic netanæa vocor.

PENTHÉE.

Penthée étoit un Prince de Thèbes, qui ſe mocqua des Cérémonies qu'on faiſoit aux Fêtes conſacrées à Bacchus. Ce Dieu voulant s'en venger, tranſporta ſi fort de fureur Agavé fille du Roi Cadmus & mère de ce *Penthée*, qu'étant à la compagnie

des Ménades, elles s'imaginèrent que c'étoit un ſanglier & le tuèrent.

Penthésilée,

Célèbre Amazone qui vint au ſecours des Troyens à la tête d'un Bataillon d'Amazones, armées de légers boucliers. Cette belliqueuſe fille, dit Virgile, ceinte d'une écharpe d'or & le ſein découvert, paroiſſoit dans la mêlée, oſant attaquer tous les guerriers. On dit qu'elle fut tuée par Achille.

Pensées.

Le vêtement d'étoffe changeante que l'on donne à cette figure, dénote la variété des *Penſées* qui ſe ſuivent en foule. Selon Pétrarque :

A ciaſcun paſſo naſce ut penſier nuavo.

Elle a des aîles à la tête, pour ſignifier la promptitude dont elle vole d'objèts en objèts. Selon le même Auteur :

Volo com l'ali dé penſieri al Cielo.

Son attitude eſt tranquille, parceque c'eſt dans les momens d'oiſiveté, que la foule des *Penſées* accable le plus l'eſprit humain. Le paquèt de fil mêlé qu'elle con-

ſidère, eſt l'image de l'embarras, que donnent les diverſes *Penſées*, qui cependant ſe débrouillent à force de penſer.

ÉNIGME LXXXVII.

D'une triple priſon je me trouve enfermé,
Dès le premier moment que je reçois la vie :
Il faut, pour en ſortir, que ma mère aſſervie
Paſſe ſous le tranchant d'un homme bien armé.

Petit pendant ma vie, ainſi qu'en ma naiſſance,
La Nature me donne une telle puiſſance,
Que je puis produire un Géant :
Il l'eſt à mon égard, quand il a reçu l'être ;
Et quoiqu'il ſoit mon fils, par un retour changeant,
Tous les ans dans ſes bras, on croit me reconnoître.

Je blanchis dès mes premiers jours,
Et noircis quand j'avance en âge.
Il faut que je ſois tel pour me mettre en uſage.
En vain auparavant on cherche mon ſecours,
M'arrachant des bras de mon père,
Lorſque je ſuis caché dans le ſein de ma mère.

ÉNIGME LXXXVIII.

Je ſuis né priſonnier, petit & miſérable ;
Souvent de ma priſon on me délivre à table :
J'engendre des enfans priſonniers comme moi,
Et je porte le nom d'un Roi.

J'engendre dans mon ſein l'image de mon père :
Je ne ſuis point le Dieu de l'Iſle de Cythère ;
J'habite pourtant dans les cœurs.
Ici, Mortels, verſez des pleurs :
Un de mes logemens a tué votre mère,
Et vous cauſa bien des malheurs.

Péplus de Minerve.

C'étoit une Robe blanche ſans manche, & toute brochée d'or, ſur laquelle étoient repréſentés les combats & les grandes actions de Minerve, de Jupiter & des Héros. On portoit le *Péplus* dans les Proceſſions des grandes Panathénées.

Père.

Les Anciens, dit Pauſanias, reſpectoient la qualité de *Père* & de mère, bien autrement qu'on ne fait aujourd'hui, & pour le prouver, il cite un fait ſingulier. « C'eſt, dit-il, l'exemple de ces citoyens » de Catane en Sicile, qui firent une ac- » tion ſi pleine de piété, qu'ils en furent » ſurnommés les Pieux enfans. Les flam- » mes du mont Ethna ayant gagné la Ville, » ces généreux enfans comptant pour rien » de perdre tout ce qu'ils pouvoient avoir » d'or & d'argent, ne ſongèrent qu'à ſau- » ver ceux qui leur avoient donné le jour ;

» l'un prit ſon *Père* ſur ſes épaules, l'au-
» tre ſa mère. Quelque diligence qu'ils
» fiſſent ils ne purent éviter d'être coupés
» par l'embraſement; mais ils ne s'en mi-
» rent pas moins en devoir de continuer
» leur chemin, ſans vouloir abandonner
» leur fardeau. On dit qu'alors les flammes
» s'étant diviſées, leur laiſsèrent le paſ-
» ſage libre au milieu, & que les *Pères*
» & les enfans ſortirent heureuſement de
» la Ville. » On rendit dans la ſuite de grands honneurs à Catane, à la mémoire de ces illuſtres citoyens.

PERFECTION.

Perſonne n'eſt parfait, la choſe eſt impoſſible;
Ce n'eſt qu'en l'autre vie, où l'on peut être tel.
Je ſuis cette Iſle inacceſſible,
Où n'aborde jamais aucun homme mortel.

La *Perfection* eſt repréſentée ſous la figure d'une belle femme vêtuë de gaze d'or. Elle a le ſein à découvert, les bras retrouſſés juſqu'au coude, formant un Cercle entier avec un Compas, qui eſt le Symbole de la *Perfection*. Si elle découvre ſa gorge, c'eſt pour nous montrer ce degré de *Perfection*, afin de nourrir & alimenter ſes frères.

Pergée,

Surnom de Diane pris d'une Ville de Pamphilie, où cette Déeſſe étoit honorée. La Diane *Pergée* étoit repréſentée tenant une pique de la main gauche, & une couronne de la droite; à ſes pieds eſt un Chien qui tourne la tête vers elle, & qui la regarde comme pour lui demander cette couronne, qu'il a méritée par ſes ſervices.

Péribée,

Fille d'Alcathoüs, Roi de Mégare, épouſa Télamon fils d'Éaque, & en eut Ajax, célèbre par ſes fureurs. Plutarque dit que Télamon ayant eu commerce avec elle avant ſon mariage, s'enfuit pour éviter la colère du Roi. Lorſqu'Alcathoüs s'apperçut de l'aventure, il donna ordre à un de ſes gardes d'embarquer *Péribée* ſur un vaiſſeau & de la jetter dans la mèr. Le garde touché de compaſſion pour cette malheureuſe Princeſſe, aima mieux la vendre, & l'envoya pour cela à Salamine, où Télamon reconnut ſa maîtreſſe, l'acheta, & l'épouſa. Après la mort d'Alcathoüs, *Péribée* reclama les droits de ſa naiſſance, & fit paſſer à ſon fils Ajax la couronne de ſon père.

PÉRIGONE,

Fille du géant Sinius. Ce Géant étoit ſurnommé le Ployeur de Pins, parcequ'il faiſoit mourir tous les paſſans qui tomboient entre ſes mains, en les attachant à deux Pins qu'il plioit par la cime pour les faire joindre, & qu'il abandonnoit enſuite à leur état naturel. Théſée le fit mourir du même Supplice. *Périgone* voyant ſon père mort avoit pris la fuite, & s'étoit jettée dans un bois épais qui étoit tout plein de roſeaux & d'aſperges, qu'elle invoquoit avec une ſimplicité d'enfant comme s'ils l'euſſent entenduë, les priant de la bien cacher, & de l'empêcher d'être apperçuë, & leur promettant avec ſerment, que s'ils lui rendoient ce ſervice, elle ne les arracheroit ni ne les brûleroit jamais. Théſée l'entendit, l'appella & lui donna ſa parole, que non-ſeulement il ne lui feroit aucun mal, mais qu'il prendroit ſoin d'elle. *Périgone* ſe laiſſa perſuader, & vint ſe rendre à Théſée qui, charmé de ſa beauté, l'épouſa, & eut d'elle un fils nommé Ménalippe. Il la maria enſuite à Déjonée, fils d'Eurytus, Roi d'Œchalie : d'où nâquit Ioxus chef des Ioxides, Peuples de Carie, chez qui ſe conſerva la coutume de ne brûler ni les aſperges

ni les roſeaux ; mais d'avoir au contraire pour eux une eſpèce de Religion, & une vénération particulière en mémoire du vœu de *Périgone*.

PÉRIL.

Le deſtin d'un mortel eſt peu digne d'envie ;
Il naît dans les dangers, il y paſſe ſa vie :
Ses plaiſirs les plus doux ſont les fleurs du Printemps,
Qui cachent ſouvent des Serpens.

Le *Péril* eſt caractériſé par jeune homme, qui s'échappant d'un torrent rapide, mèt le pied ſur un Serpent qui le pique ; dans le même inſtant éclate derrière lui un coup de tonnère.

Horace, dans ſon *Ode 10, Liv. 2*, dit fort élégamment qu'il n'eſt aucune précaution qui puiſſe ſauver qui que ce ſoit des *Périls*.

Quid quiſque vitet, nunquam homini ſatis
Cautum eſt in horas.

PÉRIPHAS.

Périphas, Roi d'Athènes, règna, dit-on, avant Cécrops, & mérita, par ſes belles actions, & par les bienfaits dont il combla ſes ſujèts, d'être honoré de ſon

vivant même comme un Dieu, ſous le nom de Jupiter Conſervateur. Le Père des Dieux, irrité de ce qu'un Mortel ſouffroit qu'on lui rendît de pareils honneurs, vouloit d'un coup de foudre le précipiter dans le Tartare; mais Apollon intercéda pour *Périphas*, en faveur de ſa vertu, enſorte que Jupiter ſe contenta de le métamorphoſer en Aigle; il en fit même ſon Oiſeau favori, lui confia le ſoin de garder ſa foudre; il lui donna permiſſion d'approcher de ſon Trône quand il voudroit, & voulut qu'il fut le Roi des Oiſeaux. La Reine ſouhaita d'avoir le ſort de ſon Époux, & obtint la même métamorphoſe. Cette Fable eſt tirée d'Antonius Libéralis.

PÉRIPHÉTÈS,

Fils de Vulcain, étoit toujours armé d'une Maſſuë, d'où il fut ſurnommé le Porteur de Maſſuë. C'étoit un Géant ou plutôt un Brigand, qui s'étoit cantonné dans le voiſinage d'Épidaure, & qui attaquoit avec ſa Maſſuë tous les Paſſans. Théſée, qui alloit de Troëzène à l'Iſthme de Corinthe, fut arrêté par ce Brigand; mais il ſe défendit ſi vigoureuſement, qu'il tua *Périphétès*, & s'empara de ſa

Maſſuë, dont il s'arma toujours depuis, comme un monument de ſa victoire.

ÉNIGME LXXXIX.

J'habite une ſolide & vivante maiſon.
Lorſqu'on m'a tiré de priſon,
Gens qu'on appelle oiſifs, me mettent à la chaîne.
Le fer qui m'a percé le flanc,
Ne me ſçauroit tirer de ſang,
Quoique le ſang ſous moi coule en plus d'une veine.
Mon œil brillant & mon teint vif
M'attirent l'amour d'un Corſaire, d'un Juif.
Lorſque de deux beaux yeux tu vois couler des larmes,
Amant, ſouviens-toi de mes charmes;
Mais s'en ſouvienne qui voudra,
Quelque mauvais Poëte au moins s'en ſouviendra.

ÉNIGME XC.

Je ſuis femelle,
Que dans le temps paſſé l'on voyoit rarement;
A préſent attachée à l'homme uniquement,
Je le prends dans mes rèts en dépit de ſa Belle.

Le Prince & le Monarque eſt au-deſſous de moi,
Quoique d'extraction ſouvent très-roturière;
Je me rencontre en cavalière
Aux batailles toujours ſans crainte & ſans effroi.

J'ai tête & queuë, & pour être jolie,
Il faut que dans mon corps on enfonce les dents.
Je tiens ſous moi l'eſprit & le bon ſens,
Je ſuis en bonne odeur étant en compagnie.

Je porte le bonnèt, quand je ſuis au Barreau ;
Qui chérit mes appas, ne mèt pas ſon chapeau.
Semblable à la Beauté, qui ceſſant d'être aimable,
Ne ſçauroit ſans argent ménager ſes amours ;
Rougiſſant de vieillir, pour être ſupportable,
D'une bourſe ſouvent j'emprunte le ſecours.

PERSÉE.

Perſée étoit fils de Jupiter & de Danaë. Ayant été expoſé ſur la mèr avec ſa mère dans une méchante barque, il fut jetté ſur les côtes de la petite Iſle de Sériphe, l'une des Cyclades. Polidecte, qui en étoit Roi, le reçut favorablement, & prit ſoin de ſon éducation. Mais dans la ſuite étant devenu amoureux de Danaé, il chercha à éloigner ſon fils ; c'eſt pourquoi il lui ordonna d'aller combattre les Gorgones, & de lui apporter ſa tête de Méduſe. *Perſée* aimé des Dieux, reçut, pour le ſuccès de cette expédition, de Minerve ſon Bouclier, de Pluton ſon Caſque, & de Mercure ſes Aîles & ſes Talonnières. Ces Aîles étoient un bon Vaiſſeau à voiles, dont *Perſée* ſe ſervit pour aller ſur la côte

d'Afrique. Le Caſque de Pluton déſigne le Secrèt qu'il falloit garder dans cette expédition, & le Bouclier de Minerve la Prudence avec laquelle il ſe conduiſit dans cette guerre. Il vainquit en effèt les Gorgones, & coupa la tête de Méduſe.

Perſée, monté ſur Pégaſe que Minerve lui avoit prêté, ſe tranſporta, à travers la vaſte étenduë des airs, dans la Mauritanie, où régnoit le célébre Atlas. Ce Prince, qui avoit été averti par un Oracle, de ſe donner de garde d'un fils de Jupiter, refuſa à ce Héros les droits de l'hoſpitalité; mais il en fut puni ſur l'heure. La tête de Méduſe, que *Perſée* lui montra, le pétrifia, & le changea en ces montagnes qui portent aujourd'hui ſon nom.

Il enleva enſuite les Pommes d'or du Jardin des Heſpérides.

De la Mauritanie, il paſſa en Éthiopie, où il délivra Andromède du Monſtre qui alloit le dévorer; & après avoir épouſé la Princeſſe, qu'il lui fallut acheter une ſeconde fois par un combat contre Phinée, il revint en Grèce avec elle.

Quoiqu'il n'eût pas grande obligation à ſon grand-père Acriſe, qui avoit voulu le faire périr en naiſſant, il le rétablit pourtant ſur le Trône d'Argos, d'où Poëtus l'avoit chaſſé, & tua l'uſurpateur. Mais bientôt

bientôt après il eut le malheur de tuer lui-même Acrise d'un coup de palèt, dans les Jeux qu'on célébroit pour les funérailles de Polydecte. Il eut tant de douleur de cet accident, qu'il abandonna le séjour d'Argos, & s'en alla bâtir une nouvelle Ville, dont il fit la Capitale de ses États, & qui fut nommée Mycènes. On dit qu'il fut aussi cause de la mort de Polydecte. *Persée* lui apporta la tête, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, & se garda bien de la montrer d'abord au Roi, à cause des terribles effèts que produisoit la vûë de ce Monstre. Mais un jour que Polydecte voulut, dans un festin, faire violence à Danaé, *Persée* ne trouva pas de plus court moyen, pour sauver l'honneur de sa mère, que de présenter la Gorgone au Roi, qui fut pétrifié.

Persée, après la mort de son père Acrise, fit un échange de son Royaume d'Argos avec Mégapente, fils de Prætus, contre le territoire de Mycènes. L'échange étoit avantageux pour Mégapente, mais notre Héros vouloit se réconcilier avec lui par cet acte de générosité. Celui-ci n'en fut point touché ; il se servit même de ses bienfaits pour le perdre : il lui dressa des embuches, & le fit périr, en haine de ce qu'il avoit tué Prætus son père. Les Peu-

ples de Mycènes & d'Argos lui élevèrent des Monumens héroïques ; mais il reçut de plus grands honneurs dans l'Iſle de Sétiphe, & à Athènes, où il eut un Temple. Hérodote, dans ſon Euterpe, parle encore d'un Temple de *Perſée*, bâti à Chemnis en Égypte, qui étoit quarré & environné de Palmiers. Sur le veſtibule bâti de groſſes pierres, étoient deux grandes Statuës ; dans le Temple, étoit celle de *Perſée*. Les Chemnites diſoient que ce Héros leur apparoiſſoit ſouvent, & le plus ordinairement dans ce Temple : ils diſoient auſſi qu'il ſe trouvoit chez eux un des ſouliers qu'il portoit, lequel avoit deux coudées de long.

Perses.

La Religion des Anciens *Perſes* eſt décrite fort au long dans Hérodote. « Ils » n'ont, dit-il, ni Statuës, ni Temples, » ni Autels : chez eux, cela paſſoit pour » une folie, que d'en avoir ou d'en faire ; » parcequ'ils ne croyoient pas, comme les » Grècs, que les Dieux euſſent une ori- » gine humaine. Ils montent ſur les plus » hautes Montagnes, pour ſacrifier à Ju- » piter : c'eſt ainſi qu'ils appellent toute » la rondeur du Ciel. Ils ſacrifient auſſi » au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu,

» à l'Eau, & aux Vents. Ils ne connoiſ-
» ſoient pas anciennement d'autres Dieux
» que ceux-là. » Il paroît par ce récit d'Hérodote, que l'objèt du Culte ancien des *Perſes* étoit l'Univers & toutes ſes parties.
« Ils ont appris depuis ce temps-là, pour-
» ſuit Hérodote, des Aſſyriens & des Ara-
» bes, à ſacrifier à Uranie, ou à Vénus
» céleſte..... Les Sacrifices des *Perſes* ſe
» font en cette ſorte. Ils n'érigent point
» d'Autels, ne font point de Feu : il n'y
» a chez eux ni Libations, ni Joueurs de
» Flûtes, ni Couronnes, ni Farines ; mais
» celui qui fait le Sacrifice, mène la Vic-
» time dans un lieu pur & nèt, & invoque
» le Dieu auquel il veut ſacrifier, ayant ſa
» Thiare couronnée de Myrthe. Il n'eſt pas
» permis au Sacrificateur de prier pour lui
» en particulier ; mais il doit avoir pour
» objèt dans ſes prières le bien de toute la
» Nation ; ainſi il ſe trouve compris avec
» tous les autres. Après qu'il a fait cuire
» les chairs de la Victime coupée en plu-
» ſieurs morçeaux, il étend de l'herbe
» tendre & ſur-tout du trèfle, & il les mèt
» deſſus. Enſuite un Mâge chante là-deſ-
» ſus la Théogonie, eſpèce de chant reli-
» gieux ; & après cela le Sacrificateur em-
» porte la Victime, & en fait l'uſage qu'il
» veut. » Strabon, qui copie Hérodote,

ajoute quelques circonſtances. Selon lui, les *Perſes*, dans leurs Sacrifices, ne laiſſent rien pour les Dieux, diſant que Dieu ne veut autre choſe que l'âme de l'Hoſtie. Ils ſacrifient principalement au Feu & à l'Eau : ils mettent dans le Feu du bois sèc ſans écorce, ſur lequel ils jettent de la graiſſe & de l'huile, & allument le Feu, mais ſans ſouffler, faiſant ſeulement du vent avec une eſpèce d'éventail. Si quelqu'un ſouffle le Feu, ou s'il jette quelque cadavre, ou de la bouë, il eſt puni de mort.

Le Sacrifice de l'Eau ſe fait en cette manière. Ils ſe rendent auprès d'un Lac, ou d'un Fleuve, ou d'une Fontaine, & font une foſſe où ils égorgent la Victime, prenant garde que l'Eau prochaine ne ſoit enſanglantée, ce qui la rendroit immonde. Après cela, ils mettent les chairs ſur du Myrthe & du Laurier ; enſuite les Mâges y mettent le Feu avec de petits bâtons, & répandent leurs Libations d'huile, mêlée avec du lait & du miel, non ſur le Feu ni ſur l'Eau, mais ſur la Terre. Cela fait, ils font leurs enchantemens l'eſpace d'une heure, en tenant un faiſceau de verges à la main.

Persévérance.

Sçais-tu ce que c'eſt qu'un Chrétien ?
C'eſt un homme qui fait le bien,
Et qui perſévérant, jamais ne ſe relâche,
Qu'il n'ait vû la fin de ſa tâche.

Une jeune fille qui ſe tient aux branches d'un Palmier, qu'elle ſerre étroitement avec ſes genoux, eſt la ſignification de ce ſujèt, le Palmier étant le Hiéroglyphe de la Vertu. Elle a une Couronne d'Amaranthe, eſt vêtuë d'une draperie bleu-céleſte, & regarde la terre avec dédain.

Perspective.

Quoique mon Art ſoit tout phyſique,
Comme cela paroît à des yeux clairs-voyans ;
Le Vulgaire y ſoupçonne une Vertu magique ;
Tout eſt ſurnaturel aux yeux des ignorans.

C'eſt une Sçience qui fait partie des Mathématiques, ayant rapport à la Géométrie & à l'Optique. Elle ſert à repréſenter ſur un Plan uni, les objèts tels que la Nature les préſente à la vûë, ſelon leur dégradation & leur diſtance.

On la perſonnifie par une femme aſſiſe ſur un terrein peu élevé, & regardant à

travers d'une glaçe un objèt éloigné, dont toutes les lignes tangentes à ſon œil forment des rayons, qui donnent les points dont on ſe ſert pour traçer perſpectivement cet objèt ſur la ſuperficie de la glaçe.

Persuasion.

J'ai le ſecrèt par mes careſſes,
Par mes précautions, même par des adreſſes,
Dont je me ſers quand il eſt temps,
D'enchaîner à coup sûr tous ceux que j'entreprends.

L'Art de perſuader appartient à la force convainquante du Diſcours, & connoît le temps, & la manière de s'inſinuer. C'eſt pourquoi on mèt une langue humaine ſur la tête de cette Figure, que l'on repréſente en action de parler. Elle tient lié un animal qui a deux têtes; l'une de Chien, qui eſt l'Emblême de l'Inſinuation par la Docilité & les Careſſes; l'autre de Singe, qui ſignifie l'adreſſe de ſuggérer des choſes quelquefois frauduleuſes, & que l'adreſſe fait paſſer.

Pertunda.

C'eſt une des Divinités qui préſidoient au Mariage : on mettoit ſa Statuë dans la chambre de la nouvelle Épouſe le jour de ſes Noçes.

ÉNIGME XCI.

Je ſuis un inviſible corps,
Qui de bas lieu tire mon être ;
Pour ſauver ſon honneur, mon maître
Cèle qui je ſuis, d'où je ſors.

Je parle & me tais à la fois ;
Et bien ſouvent lorſqu'on me preſſe,
Je deviens femelle traîtreſſe,
De franc mâle que je ſerois.

J'ignore l'Art de diſcourir,
Je ſçais pourtant me faire entendre ;
Le même moment qui m'engendre,
Me voit naître, vivre & mourir.

Par moi l'un des ſens eſt touché
D'une très-fâcheuſe influence ;
Et l'on rougit de ma naiſſance,
Comme on rougiroit d'un péché.

Mes Dames, dont l'eſprit charmant,
De m'expliquer oſe entreprendre ;
Gardez-vous bien de vous méprendre,
Et de me faire en me nommant.

PÉTA,

Divinité Romaine, qui préſidoit aux demandes que l'on avoit à faire aux Dieux, & que l'on conſultoit, pour ſçavoir ſi ces Demandes étoient juſtes ou non.

Peuplier,

Arbre consacré à Hercule. Lorsque ce Héros descendit aux Enfers, il fit une couronne de *Peupliers* : le côté de la feuille qui toucha la tête conserva la couleur blanche, pendant que la partie de la feuille qui étoit en dehors fut noircie par la fumée de ce triste séjour. De-là vient, dit-on, que le *Peuplier* qui avoit autrefois ses feuilles blanches des deux côtés, les a maintenant noires en dehors. On croit que ce fut Hercule qui trouva cet Arbre dans ses Voyages & qui le porta dans la Grèce ; c'est pourquoi l'Arbre lui fut consacré. Evandre, Roi de Pallante, voulant offrir un sacrifice à Hercule, dans Virgile, ceint sa tête de branches de *Peupliers*.

Peur.

Ce sujet s'exprime par une jeune fille courant de toutes ses forces, pour fuir un horrible Serpent qui la poursuit. Elle a des aîles aux épaules. Ses cheveux hérissés & son visage retressi, selon divers Physionomistes, sont les marques de la Pusillanimité.

PHAËTON.

Phaëton étoit, ſelon les Poëtes, fils du Soleil, & fut ſi emporté d'ambition, qu'il voulut conduire le char de cet aſtre, au moins un jour. Mais ne ſçachant point la route qu'il falloit tenir, & n'ayant pas aſſez de force pour gouverner les chevaux; il mit le feu dans le Ciel & ſur la terre. Ce qui irrita ſi fort Jupiter, qu'il le tua d'un coup de foudre, & le précipita dans le Pô, où ſes ſœurs les Héliades furent changées en Peupliers, & leurs larmes en Ambre. C'eſt ce que diſent les Poëtes: mais la Verité eſt que *Phaëton* étoit un grand Prince des Liguriens, qui étoit auſſi grand Aſtrologue; & qui s'appliqua principalement à étudier le cours du Soleil. De ſon temps l'Italie ſe vit embraſée du côté du Pô, de chaleurs ſi extraordinaires, que la terre en devint ſéche & ſtérile durant pluſieurs années.

PHALARIS,

Tyran d'Agrigente en Sicile, ſi connu par ſa cruauté. Sa mère eut un ſonge, au rapport de Cicéron, qui lui apprit combien ſon fils ſeroit cruel. « Héraclide, » diſciple de Platon, écrit, qu'une fois la » mère de *Phalaris* vit en ſonge les Sta-

» tuës des Dieux qu'elle avoit conſacrées » dans la maiſon de ſon fils, & qu'entr'au- » tres il lui avoit ſemblé, que d'une Coupe » que Mercure tenoit dans ſa main droite, » il en avoit répandu du ſang, & que le » ſang avoit à peine touché la terre, que » s'élevant en gros bouillons, il avoit rem- » pli toute la maiſon. Le Songe de la mère » ne fut enſuite que trop vérifié par la » cruauté du fils. »

Phalaris avoit fait forger un Taureau d'airain, pour y brûler vifs ceux qu'il condamneroit à mort. Perille, l'Auteur d'une ſi horrible invention, en fit le premier eſſai, & le Tyran, après y avoir vu mourir un grand nombre de perſonnes, y périt lui-même par le jugement de ſes propres ſujèts, qui s'étoient revoltés contre lui.

Phallophores,

Miniſtres des Orgyes, ceux qui portoient le Phallus dans les Fêtes de Bacchus. Ils couroient les rüës avec le Phallus, étant tout barbouillés de lie de vin, & couronnés de Lierre, & danſoient en faiſant d'horribles contorſions.

Phallus.

Typhon ayant tué ſon frère Oſiris, mit

ſon corps en pièces & en fit diſperſer les membres. Iſis les recueillit avec ſoin pour les renfermer dans un cercueil ; quant à ceux qu'elle ne put recouvrer, elle en fit faire des repréſentations qu'on appella *Phallus*. Ce ſont ces parties repréſentées que l'on portoit dans les Fêtes d'Oſiris. On porta de même dans les Fêtes de Bacchus, des repréſentations de membres humains ; mais ces ſortes de figures occaſionnèrent bien des infamies.

PHANTOMES.

Les Dieux s'amuſoient quelquefois à former des *Phantômes*, pour tromper les hommes : c'eſt ainſi que Junon, voulant ſauver Turnus, qui s'expoſoit trop, & le tirer de la mêlée, forme d'une épaiſſe nuée le *Phantôme* d'Énée, auquel elle donne les armes, la démarche & le ſon de voix du Prince Troyen. Elle préſente ce *Phantôme* devant Turnus, qui l'attaque auſſitôt : le faux Énée s'enfuit, Turnus le pourſuit juſques dans un vaiſſeau qui ſe trouvoit au port : alors la Déeſſe pouſſe le Vaiſſeau en pleine mèr, & fait diſparoître le rival imaginaire du Prince Rutule. Les Anciens Poëtes fourniſſent beaucoup d'exemples de ces ſortes de *Phantômes*.

PHAON.

Phaon de Mitylène, dans l'Iſle de Leſbos, étoit un fort bel homme, qui ſe fit extrêmement aimer du ſexe. Les Poëtes ont feint que cette beauté lui avoit été donnée par Vénus, en récompenſe des ſervices qu'elle en avoit reçus lorſqu'il étoit Maître de Navire; il la prit un jour dans ſon bâtiment, quoiqu'elle fût déguiſée en vieille femme, & la paſſa avec toute ſorte de promptitude où elle voulut. Il ne demanda rien pour ſa peine; mais il ne laiſſa pas d'être payé. Vénus lui fit préſent d'un vaſe d'albâtre rempli d'un onguent, dont il ne ſe fut pas plutôt frotté, qu'il devint le plus beau de tous les hommes, & fit la Paſſion de toutes les Femmes de Mitylène. La célèbre Sapho y fut priſe comme les autres, & le trouva ſi peu traitable qu'elle s'en déſeſpéra, & courut ſur la Montagne de Leucade, d'où elle ſe précipita dans la mèr. *Phaon*, en mémoire de cet événement, fit bâtir un Temple à Vénus ſur cette Montagne. *Phaon* ne fut pas inſenſible à l'égard de toutes les femmes; car ayant été ſurpris en adultère, il fut tué ſur le fait.

Pharès,

Ville de la petite Achaïe, Province du Péloponnèſe en Grèce, a été célèbre par les Oracles qu'y rendoit une Statuë de Mercure, poſée dans la plaçe publique, devant celle de la Déeſſe Veſta. Ceux qui alloient conſulter l'Oracle, faiſoient premièrement brûler de l'encens en l'honneur de Veſta; puis ils alloient mettre de l'huile dans de petites lampes de cuivre qui étoient au pied de la Statuë de Mercure, & les ayant allumées, ils faiſoient leur offrande d'une Piece de monnoie du Pays, qu'ils jettoient ſur l'Autel. Enſuite, après avoir déclaré leur demande, & approché leurs oreilles de la Statuë, ils ſe retiroient, les bouchant de leurs mains, juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors de la Plaçe. Alors ils ôtoient leurs mains, & prenoient pour réponſe de l'Oracle les premieres paroles qu'ils entendoient. On dit que les Égyptiens en uſoient de même envers leur Dieu Sérapis.

Phèdre,

Fille de Paſiphaë & de Minos, Roi de Créte, ſœur d'Ariadne & de Deucalion, ſecond du nom, épouſa Theſée, Roi d'Athènes. Ce Prince avoit eu d'une premiere

femme un fils nommé Hippolyte, qu'il faiſoit élever à Troëzène ; obligé d'aller faire quelque ſéjour en cette Ville, il y mena ſa nouvelle épouſe. *Phèdre* n'eut pas plutôt vû le jeune Hippolyte, qu'elle fut épriſe d'amour pour lui ; mais n'oſant donner aucun indice de ſa paſſion en préſence du Roi, & craignant qu'après ſon retour à Athènes, elle ne fût privée de la vûë de l'objèt qui l'excitoit, elle s'aviſa de faire bâtir un Temple à Vénus ſur une Montagne près de Troëzène, où ſous prétexte d'aller offrir ſes vœux à la Déeſſe, elle avoit occaſion de voir le jeune Prince qui faiſoit ſes éxercices dans la plaine voiſine.

Selon Euripide, *Phèdre* fait d'abord tous ſes efforts pour étouffer cet amour naiſſant. « Dès que je ſentis les premiers » traits d'une criminelle flamme, dit-elle, » je n'eus d'autre vûë que de lutter avec » fermeté contre un mal involontaire : je » commençai à l'enſevelir dans un ſilence » profond..... Je me fis enſuite un devoir » de me vaincre, & d'être chaſte en dépit » de Vénus. Enfin mes efforts contre cette » puiſſante Divinité devenant inutiles, » ma dernière reſſource eſt de recourir à » la mort.... L'Honneur fondé ſur la Ver- » tu, eſt plus précieux que la vie. » Mais

la malheureuſe confidente qui lui avoit arraché le fatal ſecrèt de ſon amour, ſe charge de le faire réuſſir & d'en faire la déclaration à Hippolyte. Celui-ci eſt ſaiſi d'horreur à cette affreuſe propoſition, & veut s'exiler du Palais juſqu'à l'arrivée de ſon père. La Reine, inſtruite des ſentimens d'Hippolyte, & au déſeſpoir de ſe voir diffamée, a recours à un lâche artifice pour ſauver ſon honneur : « J'expi-» rerai, dit-elle, ſous les traits de l'a-» mour, mais cette mort même me ven-» gera, & mon ennemi ne jouira pas du » triomphe qu'il ſe promèt : l'ingrat, » devenu coupable à ſon tour, apprendra » à réprimer la fierté de ſa farouche Ver-» tu. » Elle ſe donne la mort, mais en mourant elle tient dans ſa main une lettre qu'elle écrit à Théſée, par laquelle elle déclare qu'Hippolyte avoit voulu la dèshonorer, & qu'elle n'avoit évité ce malheur que par ſa mort.

Dans le Fameux Tableau de Polygnote, *Phèdre* étoit peinte élevée de terre & ſuſpenduë à une corde qu'elle tient des deux mains, ſemblant ſe balançer dans les airs; c'eſt ainſi, dit Pauſanias, que le Peintre a voulu couvrir le genre de mort dont la malheureuſe *Phèdre* finit ſes jours : car elle ſe pendit de déſeſpoir. Elle eut ſa

ſépulture à Troëzène près d'un Myrthe, dont les feuilles étoient toutes criblées : ce Myrthe, diſoit-on, n'étoit pas venu ainſi, mais dans le temps que *Phèdre* étoit poſſédée de ſa paſſion, ne trouvant aucun ſoulagement, elle trompoit ſon ennui en s'amuſant à percer les feuilles de ce Myrthe avec ſon aiguille de cheveux.

Énigme XCII.

Ma naiſſance eſt particulière ;
Je ne ſuis point fils de l'amour :
Je ſuis ſans mère, & tiens le jour
Du ſeul ouvrage de mon père.

Rien n'égale jamais mon luſtre ;
Et j'ai pourtant tant de renom,
Que lorſqu'on ſçait un homme illuſtre,
On lui donne auſſi-tôt mon nom.

On me priſe ſans me connoître,
On me connoît ſans m'avoir vû :
Je ſuis pourtant ſi peu connu,
Qu'on doute même de mon être.

Phénix.

« Les Égyptiens, dit Hérodote, ont un » Oiſeau qu'ils eſtiment ſacré, que je n'ai » jamais vu qu'en Peinture. Auſſi ne le » voit-on pas ſouvent en Egypte, puiſ-

» que, ſi l'on en croit ceux d'Héliopolis, » il ne paroît chez eux que de cinq en cinq » ſiécles, & ſeulement quand ſon père eſt » mort : ils diſent qu'il eſt de la grandeur » d'un Aigle, qu'il a une belle houpe ſur » la tête, les plumes du cou dorées, les » autres pourprées, la queuë blanche mê- » lée de pennes incarnates, des yeux étin- » cellans comme des étoiles. » Lorſque chargé d'années il voit ſa fin approcher, il ſe forme un nid de bois & de gommes aromatiques, dans lequel il meurt. De la moëlle de ſes os il naît un Ver, d'où ſe forme un autre *Phœnix*. Le premier ſoin de celui-ci eſt de rendre à ſon père les honneurs de la ſépulture, & voici comme il s'y prend, ſelon le même Hérodote. « Il forme avec de la Myrrhe une » maſſe en forme d'œuf : il eſſaye enſuite » en la ſoulevant, s'il aura aſſez de force » pour la porter : après cet eſſai, il creuſe » cette maſſe, y dépoſe le corps de ſon » père, qu'il couvre encore de Myrrhe, » & quand il l'a renduë de même poids » qu'elle étoit auparavant, il porte ce pré- » cieux fardeau à Héliopolis dans le Tem- » ple du Soleil. » C'eſt dans les Deſerts d'Arabie qu'on le fait naître, & on prolonge ſa vie juſqu'à cinq ou ſix cens ans.

Les Anciens Hiſtoriens ont compté

quatre Apparitions du *Phénix* ; la première ſous le Règne de Séſoſtris ; la ſeconde ſous celui d'Amaſis ; la troiſième ſous le troiſième des Ptolémées. Dion Caſſius donne la quatrième pour un préſage de la mort de Tibère. Tacite place cette quatrième Apparition du *Phœnix* en Égypte, ſous l'Empire de Tibère ; Pline la rapporte à l'année du Conſulat de Quintus Plancius, qui revient à l'an 36 de l'ère vulgaire : & il ajoute qu'on apporta à Rome le corps de ce *Phénix*, qu'il fut expoſé dans la grande plaçe, & que la mémoire en fut conſervée dans les Regiſtres Publics.

Rendons juſtice aux Anciens qui ont parlé de cet Oiſeau incomparable : ils ne l'ont fait que d'une manière fort douteuſe, qui détruit tout ce qu'ils ſemblent avoir établi. Hérodote, après avoir raconté l'Hiſtoire du *Phénix*, ajoute qu'elle lui paroît peu vraiſemblable. Pline dit que perſonne ne douta à Rome, que ce ne fut un faux *Phénix* qu'on y avoit fait voir ; & Tacite donne la même concluſion à ſon récit.

Pluſieurs des Pères de l'Égliſe, S. Cyrylle, S. Épiphane, S. Ambroiſe & Tertullien, ont employé l'Hiſtoire du *Phénix* reçuë par les Païens, pour confirmer la Réſurrection des corps ; ce n'eſt pas qu'ils

cruſſent cette Hiſtoire ; mais ils faiſoient uſage des principes que ceux-ci adoptoient.

Cette vieille Tradition, fondée ſur une fauſſeté évidente, a pourtant établi un uſage commun dans preſque toutes les Langues, de donner le nom de *Phénix* à tout ce qui eſt ſingulier & rare dans ſon eſpèce : *rara avis in terris*, dit Juvenal, en parlant de la difficulté de trouver une femme accomplie en tous points, & Senèque en dit autant d'un homme de bien.

L'opinion fabuleuſe du *Phénix* ſe trouve auſſi chez les Chinois, dit le P. du Halde, dans ſa deſcription de la Chine, ils n'ont pas été ſi renfermés chez eux, qu'ils n'ayent emprunté pluſieurs opinions des Égyptiens, des Grècs & des Indiens : ils attribuent à un certain Oiſeau la propriété d'être unique, de renaître de ſes cendres.

Philoctète,

Fils de Péan, avoit été un des compagnons d'Hercule & ſon confident : ce Héros, en mourant, lui laiſſa ſes flèches pour héritage, & lui fit promettre avec ſerment de ne jamais révéler où ſes cendres ſeroient dépoſées. Les Grècs, prêts à partir pour Troye, ayant appris de l'Oracle qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureu-

ſement cette Guerre, à moins qu'ils n'euſſent les Flèches d'Hercule, envoyèrent des députés à *Philoctète* pour apprendre en quel lieu étoient cachées les cendres de ce Héros & ſes redoutables flèches. *Philoctète* qui eut horreur de faire un parjure, en diſant un ſecrèt qu'il avoit promis aux Dieux de ne dire jamais, eut la foibleſſe d'éluder ſon ſerment, pour ne pas priver les Grècs de l'avantage qui devoit leur revenir de ces flèches : il frappa du pied à l'endroit où il avoit mis ce ſacré dépôt. Les Dieux l'en punirent, car comme il paſſoit dans l'Iſle de Lemnos, voulant montrer aux Grècs ce que ſes flèches pouvoient faire contre les animaux, il laiſſa tomber par mégarde la Flèche de l'Arc ſur le pied, qui avoit été l'inſtrument de ſon indiſcrétion, & en reçut une bleſſure horrible ; il ſe forma un ulcère qui jettoit une puanteur, capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux, toute l'armée eut beaucoup de peine de le voir dans cette extrémité, & concluant que c'étoit une juſte punition des Dieux, on réſolut de l'abandonner dans l'Iſle.

Philoctète demeura donc pendant preſque tout le Siége de Troye dans cette Iſle déſerte, ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement ; livré à d'horribles

douleurs, & exposé nuit & jour à la fureur des bêtes farouches. Une caverne naturellement formée dans un rocher lui servoit de demeure, de ce rocher sortoit une claire fontaine pour sa boisson ; & ces flèches, avec lesquelles il tuoit les Oiseaux qui voloient autour de lui, lui fournissoient de quoi se nourrir.

Cependant après la mort d'Achille, les Grècs voyant qu'ils ne pourroient prendre la ville de Troye sans les Flèches que *Philoctète* avoit emportées avec lui à Lemnos ; Ulysse, quoiqu'il fut celui de tous les Grècs que *Philoctète* haïssoit le plus, se chargea de l'aller chercher avec Néoptolème, fils d'Achille ; & eut le secrèt de l'emmener au camp. Sophocle fait intervenir Hercule sur un nuage, qui vient lui ordonner de la part de Jupiter d'aller à Troye : « Tu y guériras, lui dit-il : ta valeur te donnera le premier rang dans » l'armée ; tu perceras de mes Flèches le » fier Pâris, Auteur de tant de malheurs ; » tu renverseras Troye, & tu enverras à » Pœan ton père les dépouilles choisies, » qui seront le prix de ta bravoure..... » J'enverrai Esculape pour te guérir à » Troye.... Mais souvenez-vous, ô Grècs ! » quand vous détruirez cette superbe Ville, de respecter la Religion ; le reste

» meurt, celle-ci ne meurt jamais. » Tel eſt le dénouëment que Sophocle a donné à ſa Tragédie de *Philoctète*, une des plus belles, ſans contredit, de tout le Théâtre Grèc.

Philomèle et Progné,

Filles de Pandion, Roi d'Athènes, étoient extrêmement belles. Térée, Roi de Thrace, épouſa *Progné:* cette Princeſſe, fâchée de ſe voir ſéparée de ſa ſœur qu'elle aimoit tendrement, engagea ſon mari d'aller à Athènes chercher *Philomèle* pour la conduire en Thrace. Pandion n'y conſentit qu'avec beaucoup de répugnance, comme s'il eût prévu le malheur qui alloit arriver à ſa fille, & la fit accompagner par des gardes pour veiller à ſa conduite. Auſſi-tôt que Térée ſe vit en poſſeſſion de cette beauté qu'il aimoit déja éperdument, il ne ſongea qu'à ſatisfaire ſa paſſion, & dès qu'il eut pris terre, il ſe défit de tous ceux qui accompagnoient la Princeſſe, la conduiſit dans un vieux Château qui lui appartenoit, & ſe livra à ſa paſſion. Mais déſeſpéré des reproches ſanglans qu'elle lui faiſoit, il lui coupa la langue; la laiſſa enfermée dans le Château, ſous la garde des perſonnes affidées.

Après de tels forfaits, Térée eut l'aſſu-

rance de ſe préſenter devant ſon épouſe, & affectant un air triſte, lui dit, que ſa ſœur étoit morte dans le voyage. *Progné* le crut, pleura *Philomèle* comme morte & lui dreſſa un monument. Un an ſe paſſa ſans que *Philomèle* pût informer ſa ſœur de ſon malheureux état; elle s'aviſa de traçer ſur la toile avec une aiguille de tapiſſerie l'attentat de Térée, & la ſituation affreuſe où il l'avoit réduite. *Progné* reçut la toile, & ſans s'amuſer à répandre d'inutiles larmes, elle ne s'occupa que de ſa vengeance. Profitant d'une Fête de Bacchus, pendant laquelle il étoit permis aux Femmes de courir à travers les champs, elle alla au Château où étoit ſa ſœur, l'emmena avec elle, l'enferma ſecretement dans le Palais, tua le fils qu'elle avoit eu de Térée, (il s'appelloit Itys;) & ayant fait cuire ſes membres, les fit ſervir dans un Feſtin qu'elle donnoit à ſon mari à l'occaſion de la Fête. *Philomèle* parut à la fin du repas, & jetta ſur la table la tête de l'enfant. Térée à cette vûë, tranſporté de rage, demande ſes armes pour tuer les deux ſœurs: mais ces Princeſſes montent auſſi-tôt ſur un Vaiſſeau qu'elles avoient fait préparer pour cela, & arrivent à Athènes, avant que Térée ait pu ſe mettre en mèr pour les pourſuivre.

Ovide dit que comme elles s'enfuyoient, *Philomèle* fut changée en Roſſignol, & *Progné* en Hirondelle. Térée qui les pourſuivoit, ſe vit auſſi métamorphoſé en Huppe, & Itys ſon fils en Chardonneret. Pandion ayant appris la nouvelle d'une aventure ſi déplorable, en mourut de chagrin. On a voulu, dans ces Métamorphoſes, peindre le caractère de ces différentes perſonnes. La Huppe, Oiſeau qui aime le fumier & l'ordure, déſigne les mœurs impures de Térée : ſon vol lent ſignifie qu'il ne put atteindre les deux ſœurs, ſon vaiſſeau étant moins bon voilier que le leur; le Roſſignol qui ſe cache dans les bois & les broſſailles, ſemble y vouloir cacher ſa honte & ſes malheurs; & l'Hirondelle qui fréquente les maiſons, nous marque l'inquiétude de *Progné*, qui cherche vainement ſon fils qu'elle a inhumainement maſſacré. Les deux ſœurs, ſans ceſſe occupées de leurs malheurs, ſe conſumèrent d'ennui & de triſteſſe, dit Pauſanias; & ce qui donna lieu de dire que l'une avoit été changée en Hirondelle, l'autre en Roſſignol; c'eſt que le chant de ces Oiſeaux a en effet je ne ſçais quoi de triſte & de plaintif.

Philosophie,

C'eſt-à-dire, Amour de la Sageſſe. Les Anciens n'ayant pas la témérité de ſe nommer Sages, ſe qualifioient ſeulement du titre de Philoſophes.

On repréſente la *Philoſophie* par une femme d'un air impoſant, aſſiſe modeſtement ſur un trône de marbre, auquel on parvient par pluſieurs gradins; elle a un diadême d'or ſur le front, & tient deux livres ouverts, ſur l'un eſt écrit: *Naturalis*, & ſur l'autre *Moralis*.

Philyra,

Fille de l'Océan, fut ſi ſenſible aux déclarations d'Amour qui lui furent faites par Saturne, qu'elle lui fit part de la dernière faveur. Rhéa, femme de Saturne, y fut trompée quelque temps; mais enfin ſe doutant de quelque choſe, elle éclaira de ſi près la conduite de ces deux Amans, qu'elle les ſurprit ſur le fait. Saturne, pour ſe cacher, prit la forme d'un Cheval & s'enfuit à toutes jambes, en faiſant retentir tout le Pélion de ſes henniſſemens, dit Virgile. Mais *Philyra* fut ſi confuſe, qu'elle quitta le Pays & s'en alla errer par les montagnes des Pélaſges, où elle accoucha du Centaure Chiron. Le regrèt

qu'elle eut d'avoir mis au monde un tel enfant, composé de la nature de cheval & de la nature humaine, l'obligea à prier les Dieux de la changer en quelqu'autre chose. Ils éxaucèrent sa prière, & la métamorphosèrent en Tilleul. Un Commentateur de Virgile dit que Saturne, pour cacher son intrigue à Rhéa, prit la figure d'un Cheval, & donna à *Philyra* celle d'une Jument.

Pholus,

Un des Centaures, fils de Silenus & de Mélia. Hercule allant à la chasse du Sanglier d'Erimanthe, logea en passant chez le Centaure *Pholus*, qui le reçut humainement & lui fit bonne chère. Au milieu du Festin, Hercule ayant voulu entamer un muid de vin qui appartenoit aux autres Centaures, mais que Bacchus ne leur avoit donné qu'à condition d'en régaler Hercule quand il passeroit chez eux, ceux-ci lui en refusèrent, & l'attaquèrent même vivement; les uns armés de gros arbres avec leurs racines, les autres de grosses pierres, les autres de haches, ils fondirent tous ensemble sur Hercule: le Héros, sans s'étonner, les écarta à coups de flèches, & en tua plusieurs de sa massuë. Son Hôte ne prit aucune part à ce

combat, ſinon qu'il rendit aux morts les devoirs de la ſépulture, comme à ſes parens; mais par malheur une flèche qu'il arracha du corps d'un de ces Centaures le bleſſa à la main, & quelques jours après il mourut de ſa bleſſure. Hercule fit à ſon ami de magnifiques funérailles, & l'enterra ſur la Montagne appellée depuis Pholoë, du nom de *Pholus*.

Phorbas.

Phorbas chef de Phlégyens, homme cruel & violent, s'étant ſaiſi des avenuës par leſquelles on pouvoit arriver à Dèlphes, contraignoit tous les paſſans de ſe battre contre lui à coups de poing, pour les éxercer, diſoit-il, à mieux combattre aux Jeux Pythiens; & après les avoir vaincus, il les faiſoit mourir cruellement. Apollon, pour punir ce brigand, ſe préſenta au combat déguiſé en Athlète, & aſſomma *Phorbas* d'un coup de poing: c'eſt-à-dire, que quelqu'un des Miniſtres de Dèlphes qui voyoit diminuer tous les jours les offrandes qu'on portoit dans le Temple d'Apollon, par les incurſions de *Phorbas*, dreſſa des embuches au brigand, & l'ayant fait périr, publia que c'étoit le Dieu lui-même qui avoit vengé l'inſulte faite à ſon Temple.

Physique.

C'eſt un Sçience qui a pour but la connoiſſance & l'étude des cauſes naturelles. On la peint conſidérant une Sphère, au milieu de laquelle eſt le Globe de la terre ſuſpendu ſur ſes pôles. Proche d'elle eſt un Clepsydre ou horloge à l'eau.

Picus,

Fils de Saturne, ſuccéda à Janus au Royaume d'Italie. C'étoit un Prince qui joignit à une grande beauté tous les agrémens de l'eſprit; il n'avoit pas encore vingt ans qu'il avoit attiré ſur lui les regards de toutes les Nymphes du pays; il donna la préférence à la belle Canente, fille de Janus. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, il rencontra Circé dans un bois, où elle étoit venuë cueillir des herbes pour ſes Opérations Magiques: elle ſentit d'abord un violent Amour pour lui; mais l'ayant trouvé inſenſible, elle le frappa de ſa baguette, & auſſi-tôt tout le corps de *Picus* fut revêtu de plumes, & ne conſerva, de ce qu'il étoit auparavant, que ſon nom Picus, en françois *Pivert*. Ses gardes étant venus à ſon ſecours, furent auſſi métamorphoſés en différentes eſpèces d'Animaux. Il n'eſt perſonne qui ne

voie que la reſſemblance des noms a fait cette Métamorphoſe : un Mythologue moderne en donne pourtant une autre raiſon : Ce Prince, dit-il, qui ſe vantoit d'exceller dans ſes augures à l'aide d'un Pivert qu'il avoit ſçu apprivoiſer ; comme il périt à la chaſſe dans un âge peu avancé, on imagina cette Métamorphoſe. *Picus*, après ſa mort, fut mis au rang des Dieux indigètes.

ÉNIGME XCIII.

Depuis le matin juſqu'au ſoir,
Je vais, je viens, je cours ſans voir.
Mon mouvement, lent ou rapide,
Eſt toujours tel qu'il plaît à celui qui me guide.

Et comment pourrois-je voir clair ?
Je n'ai pas un ſeul œil, & je crains d'être à l'air.
Ma peau trop délicate eſt triplement vêtuë,
Et chacun rarement peut la voir toute nuë.

Tous les jours on m'enferme en certaine maiſon,
Que l'ouvrier exprès a faite,
Pour me ſervir d'une retraite,
Qui pourroit ſe nommer l'ambulante priſon.

ÉNIGME XCIV.

Suivant la Loi que l'on m'impoſe,
Je cours, ou bien je me repoſe ;

Je m'étends en longueur, enfin
De mon pied j'avance chemin.
De douze mâles je ſuis père,
Sans avoir jamais vû leur mère :
Leurs filles, dont je ſuis l'aïeul,
Et dont la charge eſt ſur moi ſeul,
Compoſent, ſans en rien rabattre,
Le nombre de cent quarante-quatre.
Mon nom n'eſt pas myſtérieux,
Lecteur ; puiſqu'il eſt ſous tes yeux.

PIÉRIDES.

Filles de Piérus, Prince Macédonien, qui osèrent, dit-on, faire un défy aux Muſes, à qui remporteroit le Prix de la Poëſie : mais les Muſes furent victorieuſes dans ce combat, & pour punir la témérité des *Piérides*, elles les changèrent en Pies. On donne auſſi le nom de *Piérides* aux Muſes, à cauſe que le Mont Piérus en Theſſalie leur étoit conſacré.

ÉNIGME XCV.

Je ſuis la fille déteſtable
D'un père infortuné, dont le plus grand malheur
Eſt de me conçevoir avec tant de douleur,
Que dès qu'il m'a formée, il devient miſérable.

Je reconnois ſi mal l'être que je lui dois,
Que par mes cruelles atteintes,
Je l'oblige par jour à me nommer cent fois
La cauſe de ſes maux & de ſes triſtes plaintes.
En effet, je le fais cruellement ſouffrir,
Au point même qu'enfin, au péril d'en mourir,
On le voit ſe réſoudre à me mettre en lumière;
Et de la fille enfin, je deviens ſon bourreau;
Car ſouvent par l'effort d'une main meurtrière,
Quand il me met au jour je le mets au tombeau.

ÉNIGME XCVI.

J'ai part à ces exploits qui ravagent la Terre,
Comme aux amuſemens, images de la Guerre.
Par fois, & même aſſez ſouvent,
Le Solitaire & le Sçavant
Me veulent auprès d'eux, m'approchant de leur couche;
Mais qu'on ne craigne rien pour moi,
Seule avec eux la nuit, je ſuis comme une ſouche,
Et n'en ai pas le moindre effroi.
A leur empreſſement, je ſçais ne pas répondre;
Ils ont tous beau me tourmenter,
Je trompe leurs deſirs, juſqu'à les dépiter,
Plus je les vois après moi ſe morfondre.
L'Avare, dans ſon coffre fort,
Ne ſerre pas ſi bien écus, ſols & piſtoles,
Que je cache & défends le bien que l'on me vole;
Mais à la fin je cède à leur effort.

Ce qu'on m'enlève eſt un bien ſecourable ;
Quoique commun, il eſt pourtant ſi précieux,
Que ſi l'on veut croire la Fable,
La Terre le ravit aux Cieux.

PIÉTÉ.

Cette Vertu que les Grècs appelloient Euſebie, fut déïfiée par les Anciens : nous voyons ſouvent ſon Image ſur les Monumens de l'Antiquité. Ils entendoient par la *Piété*, non-ſeulement la Dévotion des hommes envers les Dieux, & le reſpect des enfans pour leurs pères ; mais auſſi une certaine Affection pieuſe des hommes envers leurs ſemblables. Il eſt peu de gens qui n'affectent cette bonne qualité lors même qu'ils ne l'ont pas. Tous les Empereurs ſe faiſoient appeller Pieux, les plus impies & les plus cruels comme les autres. Elle étoit repréſentée comme une femme aſſiſe, ayant la tête couverte d'un grand voile, tenant de la main droite un timon, & de la main gauche une corne d'abondance. Elle avoit devant ſes pieds une Cicogne, qui eſt le Symbole de la *Piété*, à cauſe du grand amour qu'elle a pour ſes petits : c'eſt pour cela que Petrone l'appelle *Pietatis Cultrix*, Amatrice de la Piété. La *Piété* eſt quelquefois déſignée ſur les Médailles par des Symboles, tan-

tôt par un Temple ou par les inſtrumens des Sacrifices : tantôt par deux femmes qui ſe donnent la main ſur un Autel flamboyant.

Il ne faut pas oublier ici le Temple bâti dans Rome à la *Piété*, en mémoire de cette belle action d'une fille envers ſa mère. Voici comme Valère Maxime raconte la choſe. Une femme de condition libre, convaincuë d'un crime capital, avoit été condamnée par le Préteur & livrée au Triumvir pour être exécutée dans la priſon. Celui-ci n'oſant porter ſes mains ſur cette criminelle qui lui paroiſſoit digne de compaſſion, réſolut de la laiſſer mourir de faim, ſans autre ſupplice. Il permit même à une fille qu'elle avoit d'entrer dans la priſon, mais avec cette précaution qu'il la faiſoit fouiller éxactement, de peur qu'elle ne portât à ſa mère de quoi vivre. Pluſieurs jours ſe paſſent, & la femme eſt toujours en vie : le Triumvir étonné obſerva la fille, & découvrit qu'elle donnoit à têter à ſa mère. Il alla auſſi-tôt rendre compte au Préteur d'une choſe ſi extraordinaire ; le Préteur en fit rapport aux Juges, qui firent graçe à la criminelle : il fut même ordonné que la priſon ſeroit changée en un Temple conſacré à la *Piété* ; ſelon Pline, les deux femmes furent nour-

ries aux dépens du public. Quelques Hiſtoriens mettent un père au lieu d'une mère ; les Peintres ont ſuivi cette tradition dans les tableaux où ils ont repréſenté cette Hiſtoire, qu'on appelle communément des Charités Romaines.

Celui dont je ſuis le partage,
Se peut dire heureux en tous ſens ;
Il poſſède les biens préſens,
Et le Ciel eſt ſon héritage.

Selon les Anciens, la *Piété* eſt la Dévotion envers Dieu, le reſpect filial envers les pères, & cette tendre affection pour le prochain, qui nous porte à l'aimer comme nous-même.

On la perſonnifie auſſi par une belle femme vêtuë de voiles blancs, Symboles de Pureté. Elle a une flamme ardente ſur la tête ; & s'appuie ſur un Autel, pour marquer l'excès de l'Amour de Dieu. La Cicogne qu'elle a dans ſes bras, eſt l'Attribut de l'Amour filial ; & l'Épée qu'elle tient, ſignifie qu'elle eſt toujours diſpoſée à ſoutenir les droits du plus foible. La Corne d'abondance qui eſt près d'elle, & dans laquelle des enfans cherchent des fruits, eſt le Hiéroglyphe de l'Amour du Prochain.

ÉNIGME XCVII.

Je ſuis petite & bien brunette,
De la forme la plus parfaite.
Mon père quelquefois m'appellant un tréſor,
Souvent m'habille toute d'or.

Pour me rendre où l'on me deſire,
Il me faut traverſer un Palais précieux,
Et puis deſcendre en d'autres lieux,
Que leur obſcurité m'empêche de décrire.

Là toutefois j'éxerce mon empire,
Et c'eſt pour ſoulager les maux
Du Roi des Animaux.

PIN.

C'étoit l'arbre favori de Cybèle. On le trouve ordinairement repréſenté avec cette Déeſſe. Le *Pin* étoit auſſi conſacré au Dieu Silvain; car dans ſes images il porte aſſez ſouvent de la main gauche une branche de *Pin*, où tiennent des pommes du même arbre. Proſpère donne encore le *Pin* au Dieu Pan: car il dit que le Dieu d'Arcadie aime cet arbre. On ſe ſervoit de cet arbre pour la conſtruction des buchers.

ÉNIGME XCVIII.

Je ſuis plus ou moins gros, ſelon mon miniſtère ;
Mais en quelque état que je ſois,
Ma barbe faite en pointe eſt toujours néceſſaire
Pour remplir dignement mes différens emplois.

La plus fière Beauté, ſujette à mon Empire,
Me laiſſe en pleine liberté
Faire ce que je veux ; & ma ſincérité
Eſt le ſeul bien qu'elle deſire.

De la laide au contraire ennemi manifeſte,
Pour elle je n'ai nuls appas ;
Et ſi je ne la flatte pas,
Elle s'emporte, & me déteſte.

En un mot telle eſt ma puiſſance,
Que preſque en un inſtant j'élève des Palais ;
Je fais naître la Guerre au milieu de la Paix,
Et dans un lieu deſert je produis l'abondance.

Mais pour bien éxercer ces différens offices,
J'ai beſoin d'un maître ſçavant,
Qui me conduiſe auparavant,
Et me faſſe avec art remplir mes éxercices.

ÉNIGME XCIX.

Je ſuis utile en toutes les Saiſons,
A la Ville comme au Village ;
Mais c'eſt dans le temps des glaçons,
Que je ſuis le plus en uſage.

Ma taille eſt mince, & mes deux bras
Sont quelquefois auſſi longs que ma taille ;
Quelquefois moins, quand celui qui travaille
Croit me donner ou plus ou moins d'appas.

On pourroit même ſans reproche,
Appeller ces bras, pieds, ou mains,
Pour embraſſer un corps qu'avec eux je ſoutiens ;
On les écarte, on les approche.

Je garde toujours la maiſon ;
Un nouveau marot, pour raiſon,
Voudroit me garder dans ſa poche.
Par ſon diſcours, vous ſçaurez qui je ſuis ;
De mes talens, & non de ma figure,
Il fait une éxacte peinture :
Me nommerai-je ? Je ne puis.

ÉNIGME C.

D'étrange & bizarre attitude,
Je n'ai qu'un ventre & qu'un boyau.
Le plus pur Elément diſſout ma plénitude.
Richeſſe du monde nouveau,

Délices du ſiècle où nous ſommes,
Je fais reſpirer en repos
L'Artiſan, le Soldat, le Docteur, le Héros :
Aimable amuſement de la plûpart des hommes,
D'uſage en tous les temps, & de guerre & de paix,
D'uſage en tous les lieux, ſur la terre & ſur l'onde;
Mais tandis que je fais le plaiſir des Palais,
Rien ne repréſenta jamais
Si naturellement les vanités du monde.

PIQUÈT.

C'eſt le plus fameux des Jeux de Cartes, qui ſe jouent entre deux perſonnes : voici ce qu'on lit dans les Eſſais de Paris de M. de *Saint-Foix*, *Tome I*, *page 335 & ſuivantes*, au ſujet du Jeu de *Piquet*. « On » lit dans le *Théâtre François*, *Tome XI*, » *page 175*, qu'en *1676* on repréſenta, » ſur le Théâtre de l'Hôtel de Guénégaud, » une Comédie de *Thomas Corneille*, en » cinq actes, intitulée le *Triomphe des* » *Dames*; qui n'a point été imprimée, & » dont *le Ballet du Jeu de Piquèt* étoit un » des intermèdes. Les quatre Valèts paru- » rent d'abord avec leurs hallebardes, pour » faire faire place; enſuite les Rois arri- » vèrent ſucceſſivement, donnant la main » aux Dames, dont la queuë étoit portée » par quatre Eſclaves; le premier de ces

» Eſclaves repréſentoit la Paume ; le ſe-
» cond, le Billard ; le troiſième, les Dez ;
» le quatrième, le Trictrac. Les Rois, les
» Dames & les Valèrs, après avoir formé,
» par leur danſe, des Tierces & des Qua-
» torze ; après s'être rangés tous, les noirs
» d'un côté & les rouges de l'autre, fini-
» rent par une contre-danſe, où toutes les
» couleurs étoient mêlées confuſément &
» ſans ſuite.

» Je crois que cet intermède n'étoit pas
» nouveau, & qu'il n'étoit que l'eſquiſſe
» d'un grand ballet, éxécuté à la Cour de
» *Charles VII* ; & ſur lequel on eut l'idée
» *du Jeu du Piquèt*, qui certainement ne
» fut imaginé que vers la fin du Règne de
» ce Prince. Combien de perſonnes jouent
» tous les jours à ce jeu, ſans en connoî-
» tre tout le profond mérite ! Une Diſſer-
» tation, que je crois du Père *Daniel*,
» prouve qu'il eſt Symbolique, Allégori-
» que, Politique, Hiſtorique, & qu'il ren-
» ferme des maximes très-importantes ſur
» la guerre & le gouvernement. *As* eſt un
» mot latin qui ſignifie *une Pièce de mon-*
» *noie, du bien, des richeſſes. Les As au*
» *Piquèt* ont la primauté, même ſur les
» Rois, pour marquer que l'Argent eſt le
» nerf de la Guerre, & que lorſqu'un Roi
» n'en a pas, ſa puiſſance eſt bien foible.

» Le *Treffle*, herbe ſi commune dans les » prairies, ſignifie qu'un Général ne doit » jamais camper ſon armée en des lieux » où les fourages peuvent lui manquer, & » où il ſeroit difficile d'en tranſporter. Les » *Piques & les Carreaux* déſignent les Ma- » gaſins d'armes qui doivent être toujours » bien fournis : les *Carreaux* étoient des » eſpèces de flèches fortes & peſantes, » qu'on tiroit avec l'Arbalête, & qu'on » nommoit ainſi, parce que le fer en étoit » quarré. Les *Cœurs* repréſentent le cou- » rage des chefs & des ſoldats. *David*, » *Alexandre*, *Céſar & Charlemagne*, ſont » à la tête des quatre quadrilles ou couleurs » du *Piquèt*, pour ſignifier que quelque » nombreuſes que ſoient les Troupes, el- » les ont beſoin de Généraux auſſi pru- » dens que courageux, & expérimentés.

» Quand on ſe trouve dans une poſition » fâcheuſe, dans un camp déſavantageux, » & dans l'impuiſſance de diſputer la vic- » toire ; il faut tâcher que la perte que l'on » va faire, ſoit la plus petite qu'il ſera » poſſible ; c'eſt ce qui ſe pratique au *Pi-* » *quèt* : ſi le fond de notre Jeu eſt mau- » vais ; ſi les As, les Quintes & les Qua- » torze ſont contre nous, il faut ſe pré- » cautionner, en tâchant d'avoir le point » pour prévenir le Pic & le Repic ; il faut

» donner des gardes aux Rois & aux Dames, pour éviter le Capot.

» Sur les cartes des quatre Valèts, on » lit les noms d'*Ogier*, *de Lancelot*, deux » preux du temps de *Charlemagne*; *de la* » *Hire*, *& d'Hector de Galard*, deux Capitaines de distinction sous le Règne de » *Charles VII.* Le titre de *Valèt* étoit anciennement honorable; & les plus grands » Seigneurs le portoient jusqu'à ce qu'ils » eussent été faits *Chevaliers*. Les quatre » Valèts au *Piquèt* représentent donc la » noblesse, comme les dix, les neuf, les » huit & les sept, désignent les soldats. » L'Anagramme d'*Argine*, nom de la » Dame de Treffle, est *Regina*; c'étoit la » Reine *Marie d'Anjou*, femme de *Charles VII*; la belle *Rachel*, Dame de Carreau, c'étoit *Agnès Sorel*; la Pucelle » d'Orleans étoit représentée par la chaste » & guerriere *Pallas*, Dame de Pique; » & *Isabeau* de Bavière, par *Judith*, Dame de Cœur; ce n'est pas la *Judith* de » l'Ancien Testament, mais l'Impératrice » *Judith*, femme de *Louis le Débonnaire*, qu'on avoit accusée d'être très-» galante, qui causa tant de troubles dans » l'État, & dont la vie avoit tant de rapport avec celle d'*Isabeau de Bavière*.

» Il est aisé de reconnoître *Charles VII*,

» ſous le nom de *David*, donné au Roi » de Pique. *David*, après avoir été long- » temps perſécuté par *Saül*, ſon beau- » père, parvint à la couronne de Judée; » mais au milieu de ſes proſpérités, il » eut le chagrin de voir ſon fils *Abſalon* » ſe revolter contre lui. *Charles VII*, » après avoir été déshérité & proſcrit par » *Charles VI*, ſon père, reconquit glo- » rieuſement ſon Royaume; mais les der- » nieres années de ſa vie furent troublées » par l'eſprit inquiet, & le mauvais ca- » ractère de ſon fils, (depuis *Louis XI*,) » qui oſa lui faire la guerre, & qui fut » même la cauſe de ſa mort.

» On voit qu'un jeu de cartes, à la fa- » veur d'un Commentaire, peut s'attirer » autant de conſidération que bien des » autres Grècs & Latins. »

PIRITHOUS,

Fils d'Ixion, étoit Roi des Lapithes: ayant épouſé Hippodamie, il pria les Centaures à la ſolemnité du mariage. Ceux-ci, échauffés par le vin, voulurent faire inſulte aux Dames; mais Hercule, Théſée, *Pirithoüs* & les autres Lapithes punirent l'inſolence de ces brutaux, & en tuèrent un grand nombre. *Pirithoüs* & Théſée furent unis de l'amitié la plus étroite

& la plus conſtante : voici comme elle commença. *Pirithoüs*, frappé du récit des grandes actions de Théſée, voulut meſurer ſes forces avec lui, & chercha l'occaſion de lui faire querelle ; mais quand ces deux Héros furent en préſence, une ſecrète admiration s'empara de leur eſprit, leur cœur ſe découvrit ſans feinte ; ils s'embraſsèrent au lieu de ſe battre, & ſe jurèrent une amitié éternelle. *Pirithoüs* devint le fidèle compagnon de voyage de Théſée. Ils formèrent le projèt d'aller enſemble enlever la belle Hélène, qui n'avoit alors que dix ans ; & en étant venus à bout, ils la tirèrent au ſort, à condition que celui à qui elle reſteroit, ſeroit obligé d'en procurer une autre à ſon ami. Hélène échut à Théſée, qui s'engagea d'aller avec *Pirithoüs* enlever Proſerpine, femme de Pluton. Ils deſcendirent donc dans les Enfers, pour éxécuter leur téméraire projèt ; mais Cerbère ſe jetta ſur *Pirithoüs* & l'étrangla : pour Théſée, il fut chargé de chaînes, & détenu priſonnier par l'ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

PISTOR,

Surnom de Jupiter. Pendant que les Gaulois aſſiégeoient le Capitole, Jupiter,

dit-on, avertit les Assiégés de se faire du pain de tout le bled qui leur restoit, & de le jetter dans le Camp ennemi, pour faire croire qu'ils ne seroient pas de long-temps réduits à manquer de vivres : ce qui réussit si bien que les ennemis levèrent le siége. Les Romains, en actions de grâces, érigèrent une Statuë à Jupiter, dans le Capitole, sous le nom de *Pistor*.

Pitho,

Déesse de la Persuasion. Elle étoit invoquée principalement par les Orateurs : elle eut plusieurs Temples ou Chapelles dans la Grèce. La Ville d'Égialée étant affligée de la peste, parcequ'elle avoit refusé de recevoir Apollon & Diane, ou plutôt le Culte de ces deux Divinités; l'Oracle de Delphes déclara aux Égialiens, que, pour faire cesser le fléau, ils devoient consacrer à Diane & à Apollon sept jeunes garçons, & autant de jeunes filles : ils obéirent promptement, & furent délivrés du fléau. En mémoire de cet évènement, ils consacrèrent un Temple à la Déesse, parcequ'elle leur avoit persuadé d'obéir à l'Oracle. Thésée ayant persuadé à tous les Peuples de l'Attique de se réunir dans une seule Ville, pour ne faire plus désormais qu'un Peuple, il intro-

duiſit à cette occaſion le Culte de la Déeſſe *Pitho*. Hipermneſtre ayant gagné ſa cauſe contre Danaüs ſon père, qui la pourſuivoit en Juſtice, comme déſobéiſſante à ſes ordres, en ſauvant la vie à ſon mari, dédia un Temple à la Déeſſe *Pitho*. Enfin elle avoit dans le Temple de Bacchus à Mégare une Statuë de la main de Praxitelle.

PITTACUS,

L'un des ſept Sages de la Grèce, étoit de Mytilène dans l'Iſle de Lesbos, après avoir affranchi ſa Patrie du joug d'un Tyran, il fut chargé du Gouvernement par ſes Concitoyens. C'eſt à lui qu'on attribuë cette réponſe : Quelqu'un ayant demandé quels animaux étoient les plus dangereux, *Pittacus* répondit ſur le champ : « Parmi » les Domeſtiques, c'eſt un flatteur qui ſe » couvre du maſque de l'amitié ; & parmi » les autres, c'eſt un Roi qui abuſe du » pouvoir ſouverain. » *Pittacus* avoit fait mettre une échelle dans tous les Temples de Mytilène, pour marquer, diſoit-il, les Jeux différens & les revers de la Fortune.

PITYS,

Jeune Nymphe, qui fut aimée, dit-on, de Pan, & de Borée en même temps.

Pan, irrité de ce que *Pitys* avoit plus d'inclination pour ſon Rival, la jetta de rage contre un rocher avec tant de violence, qu'elle en mourut. Borée, touché de ſon malheur, dont il étoit cauſe, pria la Terre de faire revivre *Pitys* ſous une autre forme. Auſſi-tôt elle fut changée en un Arbre, que les Grècs appellèrent de ſon nom *Pitys*. C'eſt le Pin, qui ſemble pleurer encore, dit la Fable, par la liqueur qu'il jette, lorſqu'il eſt agité par le Vent Borée.

Pivert,

Oiſeau qui étoit ſous la tutelle de Mars; parceque, ſelon l'Auteur Anonyme de l'Origine du Peuple Romain, dans le temps que Romus & Romulus étoient encore enfans, un *Pivert* voloit tous les jours à la caverne, où étoient ces enfans, leur portant dans ſon bèc de quoi manger, & le leur mettant à la bouche. C'eſt ainſi que le Dieu Mars prenoit ſoin de ſes fils.

Plaçe d'Henri IV.

La *Statuë équeſtre* de *Henri IV* eſt la première, & le premier Monument général de cette eſpèce, qu'on ait élevé à la gloire de nos Rois.

Il eſt placé à l'extrémité de l'Iſle du Palais, au milieu d'une eſplanade, en corps avancé ſur la rivière, revêtu d'un quai ſolide de pierres de taille, à l'endroit où la rivière ſe rejoint, pour reprendre ſon canal naturel, qui eſt d'une très-grande largeur. Cette ſituation eſt d'autant plus avantageuſe, qu'elle eſt dans le lieu le plus paſſant, & le plus fréquenté de toute la Ville, & qu'elle eſt expoſée à la vûë de tous côtés, même dans les diſtances les plus éloignées. Ce Monument a été érigé le 23 Août 1614. On y travailla d'abord avec aſſez de lenteur, car il ne fut entièrement terminé qu'en 1635.

Henri IV eſt repréſenté en bronze, de grandeur héroïque; c'eſt-à-dire, d'une taille de la moitié plus grande que la taille ordinaire. Cette figure équeſtre eſt élevée ſur un piédeſtal de marbre, de figure oblongue, ſur les grandes façes duquel les principales actions de ce grand Roi ſont repréſentées en bas-relief de bronze. Aux quatre angles du piédeſtal ſoutenu ſur un empatement de marbre turquin, ſont autant d'eſclaves attachés, qui ont les pieds poſés ſur des armes antiques de différente eſpèce.

Tous ces accompagnemens ont été deſ-

ſinés par *Francheville*, Originaire de Cambrai, Sculpteur habile, dont on a vu pendant long-temps, dans le Jardin des Tuileries, un Grouppe de marbre de la *Vérité enlevée par le Temps*, qui faiſoit connoître le mérite de ce Sculpteur. *Louis XIV* l'a donné à *Louis Phélypeaux*, Chancelier de France, qui l'a fait tranſporter dans ſon Château de Pontchartrain. La figure du cheval a été faite à Florence, par *Jean de Boulogne*, né à Douai, Élève du fameux *Michel Ange Buanarot*, ſous lequel il avoit appris la perfection de ſon Art. Il jouiſſoit alors de la plus haute réputation. On trouve, dans la figure du cheval, beaucoup de correction, & des beautés particulières; cependant les connoiſſeurs ont trouvé que le modèle n'a pas été bien choiſi : il eſt, dit-on, d'une taille trop peſante, & n'a pas la légèreté qu'on deſire dans un cheval de bataille.

La figure de *Henri IV* eſt d'un autre Sculpteur, nommé *Dupré*. *Côme II*, Grand Duc de Toſcane, fit préſent du cheval à *Marie de Médicis* pendant qu'elle étoit en Régence : *Lous XIII* étoit encore en bas âge. Il arriva des accidens à ce cheval, avant que d'arriver en France. Le Vaiſſeau qui le portoit fit naufrage ſur les côtes

côtes de Sardaigne. Le cheval fut retiré du fond de la Mèr avec beaucoup de peine, & remis ſur un autre Vaiſſeau, qui eut encore quelques accidens à eſſuyer ſur les côtes d'Eſpagne, de la part des Pirates. Mais enfin le Vaiſſeau qui le portoit, arriva au Havre au commencement de Mai 1613; & le cheval arriva à Paris, par la Seine, le 13 Août de l'année ſuivante. *Louis XIII* mit la première pierre aux fondations du piédeſtal; & cette Cérémonie ſe fit avec beaucoup de pompe & d'appareil. Mais cet Ouvrage ne fut terminé que vingt-deux ans après. Outre les diverſes Inſcriptions que l'on voit ſur les faces du piédeſtal, on en a encore enfermé une, écrite ſur le vélin, dans un tuyau de plomb, que l'on a placé au milieu de la capacité du ventre du cheval, avec de la poudre de charbon, afin de garantir cette Inſcription de l'humidité, & de tout ce qui pourroit la gâter. Cette Inſcription contient quelques particularités. On la trouve, ainſi que les autres qui ſont ſur les faces du piédeſtal, dans la Deſcription de Paris, par *Germain Brice*, *Tome IV, pag. 171 & ſuiv.*

Place Royale.

Elle fut bâtie à Paris en 1604, ſous le

Règne de *Henri IV*, aux dépens de pluſieurs particuliers. Les maiſons qui ſont autour, ſont d'une ſymmétrie égale, mais aſſez groſſière, & n'ont été achevées qu'en 1630. Cette Plaçe occupe le même lieu qui avoit ſervi de Jardin au *Palais des Tournelles*, ſitué du côté du Rempart, où *François I* & quelques-uns de ſes Prédéceſſeurs avoient tenu leur Cour. Cet ancien *Palais*, appellé *Hôtel des Tournelles*, a commencé à être habité par *Charles V*, occupé dans la ſuite par pluſieurs de ſes Succeſſeurs; il fut vendu, en 1565, à pluſieurs particuliers, qui y élevèrent les maiſons que l'on voit à préſent; & la ruë qui règne à côté du Rempart, a retenu le nom de la Ruë *des Tournelles*.

La *Plaçe Royale* eſt parfaitement quarrée, de ſoixante-douze toiſes de façe, compoſée de trente-ſix pavillons, neuf à chaque façe, élevés d'une même ordonnance, dont la maçonnerie eſt de briques, avec des cordons ou des chaînes de pierres de taille. Il règne par-tout, à rez-de-chauſſée, une ſuite d'arcades fort baſſes, en manière de corridor, à la faveur duquel on va commodément à couvert tout autour de la Plaçe. Dans l'eſpaçe qui eſt au milieu, on a laiſſé un grand préau enfermé dans une paliſſade de fer, pour laquelle chaque

pavillon a contribué la ſomme de mille livres.

La Statuë équeſtre du Roi *Louis XIII*, poſée le 13 Décembre 1639, eſt plaçée au milieu de cet eſpaçe : elle eſt élevée ſur un grand piédeſtal de marbre blanc, aux façes duquel on a gravé des Inſcriptions. On les trouve dans la *Deſcription de Paris*, par *Germain Brice*, *Tome II*, *pag. 210 & ſuiv.*

La figure du cheval eſt un des beaux ouvrages que l'on puiſſe voir. Le fameux *Daniel Bicciarelli*, de la Ville de Volterre en Toſcane, Diſciple de *Michel Ange*, Sculpteur fort eſtimé, l'avoit faite pour *Henri II*, à la ſollicitation de la Reine *Catherine de Médicis*. Mais la mort de cet habile maître, arrivée trop tôt, en 1556, fut cauſe qu'il ne put achever la figure du Roi. Le Cardinal de *Richelieu* fit poſer le cheval, & y fit ajuſter la figure de *Louis XIII*, par *Biard* ; mais elle n'eſt pas d'une beauté du premier ordre : & les Critiques ont remarqué que, pour faire un Monument parfait, il falloit donner au Roi *Henri IV* le cheval du Roi *Louis XIII*, parceque ces pièces ſont excellentes en leur genre.

Place des Victoires.

François, Vicomte d'*Aubuſſon de la Feuillade*, Pair & Maréchal de France, &c. comblé d'honneurs & de bienfaits par *Louis XIV*, voulut laiſſer à la Poſtérité une marque éclatante de ſa reconnoiſſance. D'abord il fit faire une Statuë du Roi en marbre, qu'il avoit réſolu de plaçer dans un des endroits les plus fréquentés de la Ville de Paris, & qu'on a depuis poſée dans l'Orangerie de Verſailles. Cette première entrepriſe ne lui ayant pas paru aſſez conſidérable, il forma le deſſein d'un Ouvrage incomparablement plus grand, & réſolut de conſacrer à la mémoire du Roi une Place publique dans le centre de la Ville. Pour cet effèt, il acheta l'Hôtel de la Ferté-Sénectère, dont il fit enſuite la plus grande partie en 1684; mais cet eſpace ne ſuffiſant pas encore pour l'étenduë qu'il vouloit donner à la nouvelle Place, il engagea l'Hôtel-de-Ville à acheter pluſieurs grandes maiſons, qui furent renverſées; & il donna à cette Place le nom de *Place des Victoires*. Elle eſt diſpoſée de manière, que ſix Ruës y viennent terminer; ce qui lui eſt d'autant plus néceſſaire, qu'elle eſt d'une étenduë aſſez médiocre, pour la

grandeur & pour la hauteur du Monument qui ſe trouve au milieu ; lequel, comme le remarque *Germain Brice*, demandoit d'être conſidéré de bien plus loin, & dans des diſtances moins proches.

Cette Plaçe eſt de figure ronde, & ſon Plan décrit un cercle parfait de quarante toiſes de diamètre. Elle eſt preſque entourée de bâtimens d'une même ſymmétrie ; les façades extérieures en ſont ornées d'un *Ordre Ionique* en Pilaſtres, qui ſemble être l'Ordre favori des Architectes modernes. Cet Ordre eſt poſé ſur une ſuite d'arcades chargées de réfends ; ordonnance agréable à la vûë, & dont les proportions ont de l'élégance & de la juſteſſe. *Jules-Hardouin Manſard* a donné les deſſeins de ces façades.

Dans le centre de cette Plaçe, la Statuë de *Louis XIV* eſt élevée ſur un grand piédeſtal de marbre blanc veiné, de vingt-deux pieds de hauteur, en y comprenant les ſoubaſſemens de marbre bleuâtre. Sur ce piédeſtal, le Roi eſt repréſenté dans les habits, dont on ſe ſervit aux Cérémonies de ſon Sacre à Rheims, que l'on conſerve dans le Tréſor de *Saint Denis*. Il a le *Cerbère* à ſes pieds, & la *Victoire* derrière lui, montée ſur un Globe, qui lui mèt

d'une main une Couronne de Laurier ſur la tête ; & de l'autre elle tient un Faiſceau de Palmes & de branches d'Olivier. Son attitude eſt noble & hardie. Toutes ces figures ſont enſemble un grouppe de treize pieds de hauteur, d'un ſeul jèt, où l'on a employé plus de trente milliers de métal. Pour rendre ce Monument d'une apparence très-magnifique, on l'a doré entièrement, pour le faire briller & paroître de plus loin. Voici les accompagnemens de cette riche Statuë.

Sur les quatre corps avancés du ſoubaſſement qui ſert d'empatement au piédeſtal, on a placé autant d'eſclaves, qui ſont auſſi de bronze ; & ils ſont de douze pieds de proportion, diverſement habillés, dans des attitudes différentes : ils paroiſſent attachés au piédeſtal, avec de groſſes chaînes ; & autour d'eux, on a diſpoſé des Armes de diverſes eſpèces, & d'autres choſes ſymboliques, qui marquent les avantages que la France a remportés ſur pluſieurs Nations, contre leſquelles elle a entrepris la Guerre & remporté des Victoires. Tous ces Ouvrages ſont de bronze, deſſinés très-correctement, de même que quatre bas-reliefs de quatre pieds de haut ſur ſix de long, qui occupent les façes du piédeſtal.

Le premier repréſente la Préſéance accordée à la France ſur l'Eſpagne en 1662.

Le ſecond, le Paſſage du Rhin en 1672.

Le troiſième, la Conquête de la Franche-Comté en 1668.

Le quatrième, la Paix de Nimègue en 1678.

Il y a encore deux autres bas-reliefs ſur les faces du grand ſoubaſſement, dans les cartouches entourées de feuillages & de guirlandes; l'une marque la Deſtruction de l'*Héréſie*, & l'autre l'Abolition des *Duels*. Les Armes de France, entourées de Palmes & de Lauriers, avec la Deviſe du Roi, ſont poſées aux quatre faces ſur la corniche du piédeſtal; au pied de la Statuë, la ſaillie de cette corniche eſt portée par des conſoles. Il règne autour du piédeſtal, juſqu'à neuf pieds de diſtance, un eſpace pavé de marbre de diverſes couleurs, & entouré d'une grille de fer, à la hauteur de ſix pieds.

Ce qui embelliſſoit beaucoup la *Place des Victoires*, (continuë *Germain Brice*) & qui ne ſe voit plus à préſent, c'étoient quatre grouppes, chacun de trois colomnes de marbre dorique, diſpoſées en triangle : ſur chaque face, étoient ſuſpendus avec des guirlandes de feuilles de Chêne & de Laurier, des Médaillons de bronze,

où étoient repréſentés en bas-relief divers évènemens remarquables de la vie du Roi, accompagnés d'Inſcriptions qui en expliquoient le ſujèt. Ces colomnes portoient des corniches architravées, avec des amortiſſemens en gorge, ſur leſquels il y avoit des Fanaux ou Lanternes de bronze doré, moulu, à panneaux de glaçe, qui éclairoient la Plaçe pendant la nuit. Ces grouppes de colomnes étoient poſés ſymmétriquement, & à égales diſtances, en quatre endroits de la Plaçe, aux encoignures des ruës qui y aboutiſſent. Ils ont été détruits en 1718; & tous les marbres qui y étoient employés, ont été donnés aux Théatins, à condition du Service funèbre pour le repos de l'âme du Maréchal de *la Feuillade*.

Les Deſſeins de ce Monument ſont de *Martin Desjardins*, Sculpteur habile, né à Bréda: lui-même en conduiſit la fonte avec un ſuccès qui ſurprit; parcequ'avant lui, on n'avoit pas encore entrepris en France un ouvrage de cette grandeur, & de cette conſéquence. Les Inſcriptions qui ſe liſent autour de ce Monument, ſont de la compoſition de *François-Séraphin Renier Deſmarais*, Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe. *Germain Brice* les a recueillies dans ſa *Deſcription de la Ville*

de Paris, Tome I, pag. 405 & ſuivantes, ainſi que celles qui étoient ſur les quatre grouppes des colomnes qui ne ſe voyent plus. La Dédicace de cette Plaçe ſe fit le 28 du mois de Mars 1686, avec beaucoup d'appareil & de cérémonies. Suivant le Teſtament du Maréchal de *la Feuillade*, le grouppe & les figures de cette Plaçe doivent être dorés tous les vingt-cinq ans, avec le même ſoin & la même dépenſe que la première fois; & de cinq ans en cinq ans, le cinq Septembre, jour de la naiſſance de *Louis XIV*, les Prévôt des Marchands & Échevins, accompagnés d'un Architecte, doivent en faire la viſite, & dreſſer un procès-verbal de l'état où tout ſe trouve. Cette donation contient beaucoup d'autres particularités, que l'on peut voir à la fin du Traité des Statuës de *François Lemée*, imprimé à Paris en 1688.

Plaçe de Louis le Grand.

La Plaçe de Louis le Grand, auſſi appellée Plaçe de *Vendôme*, parceque l'Hôtel de *Vendôme* y fut bâti par les ſoins du Roi *Henry IV*, pour *Céſar de Vendôme*, légitimé de France. Il occupoit dans ce quartier un eſpaçe de dix-huit arpens. *Louis XIV* l'acheta avec tout ce qui en dépendoit, en fit renverſer les bâtimens

ſpaçieux en Avril 1687, & élever ſur le même terrein une ſuite de façades régulières, qui ont ſubſiſté juſqu'en l'an 699. Elle formoit une Plaçe publique, qui eût été, dit *Germain Brice*, la plus grande & la plus magnifique de l'Europe, ſi on n'eût rien changé au premier projèt. Pour rendre cette Plaçe plus régulière, & lui donner plus d'étenduë, on détruiſit l'Hôtel de *Vendôme*, & le Couvent des Capucins; mais le terrein de cette ſuperbe Plaçe, toutes les façades des maiſons déja élevées juſqu'au comble, & la Statuë équeſtre du Roi furent donnés à l'Hôtel de Ville en 1699, à condition qu'il feroit conſtruire, à ſes frais, un Hôtel pour la ſeconde Compagnie des Mouſquetaires; & la Plaçe, telle qu'elle eſt à préſent, a beaucoup moins d'étenduë que celle qui avoit été arrêtée dans le premier Plan. Les Façes des Édifices ont été rapprochées de dix toiſes en tous ſens, vers le centre. Elle a la figure d'un octogone imparfait, quatre de ſes façes étant plus petites que les autres. La Décoration extérieure en eſt uniforme; c'eſt *Jules-Hardouin Manſard*, Surintendant des Bâtimens du Roi, qui en a donné les deſſeins; & pluſieurs riches Partiſans, qui ont acheté de l'Hôtel de Ville les emplacemens, y ont fait

bâtir, & s'y ſont logés en grands Seigneurs. Il reſtoit encore pluſieurs plaçes vuides, dont les façades étoient déja élevées. Pluſieurs belles maiſons y ont été bâties en 1719, par *Jean Law*, Contrôleur Général des Finances, qui les acheta.

La Statuë de *Louis XIV* a été érigée au milieu de cette Plaçe, le 13 Août 1699, avec beaucoup de magnificence. C'eſt le Duc de *Gévres*, Gouverneur de Paris, eſcorté de ſes Gardes, & accompagné du Corps de Ville, qui en fit l'inauguration. La figure du Roi avec celle du cheval ſont d'un ſeul jèt, & ont enſemble vingt pieds de hauteur. *Jean-Balthazard Keller*, né à Zurich en Suiſſe, le plus habile Fondeur de ſon temps, eſt l'Auteur de cette hardie entrepriſe. Le Roi eſt repréſenté en habit à l'antique, ſans ſelle & ſans étriers, tels qu'on dépeint les Héros de la ſuperbe Antiquité. Pour faire mieux comprendre le Volume de cette figure coloſſale, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, *Germain Brice* rapporte qu'on a éprouvé plus d'une fois, avant que l'ouvrage fût entièrement terminé, d'y faire entrer vingt hommes, qui ont tenu ſans peine dans la capacité du ventre du cheval, rangés des deux côtés d'une table. Les Inſcriptions qu'on lit autour du piédeſtal, qui eſt de

marbre blanc, élevé ſur quelques degrés du même marbre, ont été compoſées par l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres ; & elles ſe trouvent dans la Deſcription de Paris, par *Germain Brice*, *Tome I*, *pages 336 & ſuiv.* Une grille de fer très-proprement travaillée, & un peu plus élevée que la hauteur d'appui, renferme à préſent ce piédeſtal, qui eſt encore garanti de l'approche des carroſſes, par une enceinte de bornes. L'intervalle qui ſe trouve entre la grille & le piédeſtal, eſt pavé de marbre noir & blanc.

Plaçe de Louis XV.

Elle eſt ſituée entre le Jardin du Palais des *Tuileries*, auquel elle communique par un pont tournant, & les *Champs Élyſées*, qui contiennent un terrein conſidérable, replanté de nouveaux arbres pour les promenades publiques. Deux grands Bâtimens, avec des colonnades, ont été conſtruits du côté de la ruë Saint-Honoré ; & du côte de la rivière, c'eſt un beau & large quai, par où l'on paſſe pour aller à Verſailles. La Plaçe eſt entourée d'un foſſé bordé d'une baluſtrade, avec de grandes guérites de diſtance en diſtance, deſtinées à porter différens grouppes. Les deux terraſſes des Tuileries, celle des Feuillans

& celle ſur la rivière, viennent ſe terminer en façe de la Plaçe, d'où on la voit entièrement; & la vûë, ſans que rien puiſſe l'arrêter, s'étend encore ſur la vaſte étenduë des Champs Élyſées. La Statuë équeſtre du Roi eſt de *Bouchardon :* elle eſt dirigée vers le pont tournant, & regarde le Jardin des Tuileries, vis-à-vis de la grande allée du milieu; ce qui fait qu'on l'apperçoit de la porte du Palais.

Le Plan de cette Plaçe, qui fait la réunion du Jardin des Tuileries avec les Champs Élyſées, eſt un parallélogramme de cent vingt-cinq toiſes de longueur ſur quatre-vingts de largeur. Il a été préſenté vingt-huit projèts à Sa Majeſté pour cette Plaçe du pont tournant. Les Académiciens qui en ont propoſé, ſont MM. *Gabriel*, *Soufflot*, *Boffrand*, *Coutaut*, *F. Blondel*, *Aubry*, & pluſieurs autres.

Dès l'année 1754, on commença les fondations du piédeſtal deſtiné à porter la Statuë équeſtre du Roi. La Ville en poſa la première pierre le 22 Avril de la même année avec les cérémonies accoutumées. Dans cette première pierre, on enferma une boîte de cèdre à double fond : on mit dans le premier fond une Médaille d'or & ſix d'argent. Ces Médailles repréſentent d'un côté le Buſte du Roi; & de

l'autre eſt l'Inſcription ſuivante, ſurmontée d'un petit écuſſon des Armes de la Ville.

PRINCIPI OPTIMO
OB QUÆSITAM VICTORIIS PACEM
EQUESTREM STATUAM
Præfectus & Ædiles Lutetiæ Pariſiorum dedicaverunt & primum lapidem poſuerunt.
M. DCC. LIV.

PLAINTE.

La couleur noire du vêtement dont on habille la figure qui repréſente ce ſujet, eſt alluſive au deuil & au chagrin qui excite la *Plainte*. Le voile blanc taché de ſang, ſignifie les *Plaintes* de l'innocence opprimée. Son viſage triſte, ſes yeux baignés de larmes, & toute ſon action indique la juſtice qu'elle demande. Les Serpens qui l'environnent ſont l'image des peines qu'elle ſouffre, & des maux dont elle ſe plaint.

PLAISIR.

Fuis le Plaiſir le plus charmant ;
C'eſt une ſixième traîtreſſe,
Qui te berce agréablement,
Pour t'endormir dans la molleſſe.

Le *Plaiſir* a différentes cauſes qu'on peut diſtinguer, & qui éxigeroient des Attributs différens : mais pour ne pas répéter pluſieurs ſujèts déja traités dans cet Ouvrage, il ſuffit de le caractériſer en général.

On le perſonnifie allégoriquement par un jeune homme vêtu galamment d'une étoffe d'or enrichie de perles, ayant ſur la tête une Couronne de Myrte & de Roſes : il jouë de la Lyre, & ſemble s'accorder au chant d'une Sirène. On lui donne des aîles de Papillons, pour faire connoître que le Plaiſir paſſe promptement ; & la Sirène ſignifie qu'il eſt dangereux de s'y trop livrer.

PLANIMÉTRIE.

C'eſt par moi que le Géomètre
Apprend à meſurer les Plans ;
Sans moi l'on n'eſt jamais grand maître
Dans les travaux de Mars, ſi priſés en ce temps.

Cette partie de la Géométrie pratique eſt l'Art de meſurer les Plans & les Surfaçes. On la repréſente dans une Campagne, tenant un Compas & une Échelle de réduction. Elle eſt en action d'opérer, à l'aide de la planchette, qui eſt un Inſtrument de Mathématique propre à cet uſage.

ÉNIGME CI.

Des Plantes que l'on voit en cent climats divers,
Je ſuis la plus connuë & la plus néceſſaire :
On me trouve en-deçà comme en-delà des Mèrs.
Pline n'en a rien dit, quel eſt donc ce myſtère ?
Le Fabricateur ſouverain,
Pour accomplir ſon grand deſſein,
En me formant, fit deux jumelles,
Qu'on ne peut ſéparer ſans des douleurs mortelles.

PLANTES.

Tout le monde ſçait que les Égyptiens adoroient les *Plantes*, & en particulier celles qui naiſſoient dans leurs Jardins : de-là vient que le Vers du Juvénal a preſque paſſé en Proverbe :

O Peuple Saint, vos Dieux naiſſent dans vos Jardins.

ÉNIGME CII.

Mon corps eſt dur & plat, ma taille eſt inégale.
On me charge ſouvent d'un auguſte blaſon :
Quel ſort plus glorieux ! Cependant on m'étale
Au pied d'un ſombre mur : ſage précaution.
Pendant l'Eſté, je ſuis en certains lieux cachée :
Alors humide & froide, on me tourne le dos.
Mais en Hyver, par-tout découverte, échauffée,
On vient auprès de moi conférer en repos.

Le feu, qui fait changer ma couleur naturelle,
M'altère lentement; je tiens bon contre lui
Pendant un siècle entier; & ma substance est
telle,
Que je conserve encor ce qui me sert d'appui.

PLATÉE,

Fille du Roi Asopus, donna son nom à la ville de *Platée* en Béotie, qui lui érigea après sa mort un Monument héroïque. Pausanias raconte une Fable à l'occasion de cette *Platée*. Junon se fâcha un jour, dit-il, contre Jupiter : on ne sçait pas pourquoi; mais on assure que de dépit elle se retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron qui règnoit à *Platée*. Cithéron étoit l'homme le plus sage de son temps : il conseilla à Jupiter de faire faire une Statuë de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un charriot attelé d'une paire de bœufs que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans la ville que c'étoit *Platée*, la fille d'Asopus, que Jupiter alloit épouser. Son conseil fut suivi. Aussitôt la nouvelle en vient à Junon, qui part dans le moment, se rend à *Platée*, s'approche du chariot, & dans sa colère voulant déchirer les habits de la mariée, trouve

que c'eſt une Statuë. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter ſa tromperie & ſe réconcilia de bonne foi avec lui. En mémoire de cet événement, les Platéens célébroient une Fête en l'honneur de Junon l'épouſée.

Pléïades.

C'étoient les ſept filles d'Atlas, dont les noms propres ſont Maïa, Électre, Taygéte, Aſtérope, Alcione, Céléno & Mérope. Elles furent aimées, dit Diodore, des plus célèbres d'entre les Dieux & les Héros : & elles en eurent des enfans, qui devinrent dans la ſuite auſſi fameux que leurs pères, & qui furent les chefs de bien des peuples. On dit qu'elles furent très-intelligentes, & que c'eſt pour cette raiſon que les hommes les regardèrent comme Déeſſes après leur mort, & les placèrent dans le ciel ſous le nom de *Pléïades*. C'eſt une Conſtellation Septentrionale, qui forme comme un Peloton de ſept étoiles aſſez petites, mais fort brillantes, placées au cou du Taureau, & au Tropique du Cancer. C'eſt celle que le Vulgaire appelle la *Pouſſiniere*. La Fable des Atlantides changées en Aſtres, vient de ce qu'Atlas fut le premier qui

obſerva cette Conſtellation, & qui donna aux ſept étoiles, dont elle eſt compoſée, le nom de ces ſept filles.

ÉNIGME CIII.

Deux ſœurs ſemblables,
Inſéparables ;
Notre couleur
Eſt la blancheur,
Triſte parure,
Morne figure,
Affreux devoir,
Tu nous fais voir.
Quand la triſteſſe,
Non l'alégreſſe,
Nous mèt au jour,
C'eſt par l'amour,
Qui nous fait naître,
Nous donne l'être ;
L'Hérédité,
Cupidité,
Peut mettre en proie,
Le cœur en joie.
Lecteur enfin,
Si le Deſtin,
Par une perte,
Te déconcerte,
Que ta douleur
Soit dans le cœur ;
Ou tu mérite
Nom d'Hypocrite.

ÉNIGME CIV.

Bien que je ne ſois point aimable,
Souvent on me préfère à qui vaut mieux que moi ;
Et le profit que donne mon emploi,
Me fait trouver fort agréable.
Je me fais haïr d'un Amant ;
Car, lorſqu'il aime une Bergère,
Et qu'il emprunte, pour lui plaire,
Le ſecours de l'ajuſtement,

Par une humeur incommode & chagrine,
Je viens mal-à-propos ternir ſa propreté,
Et le réduire à la néceſſité
De différer ſa bonne mine.
Ce que je fais, ſouvent je le détruis;
Cependant je n'ai point de qualités contraires,
Quelquefois pour m'avoir on ſe ſert de prières,
Et l'on me veut chaſſer quelquefois d'où je ſuis.
On ſoupire après ma préſence,
Quand on eſt long-temps ſans me voir;
Mais ſi je reſte trop, je mèts au déſeſpoir,
Et fais ſouhaiter mon abſence.

ÉNIGME CV.

Jadis fort inconnuë, à préſent en uſage,
Je ſers au fol, je ſers au ſage;
Je fais le mal, je fais le bien.
Le divorce eſt de moi, ſans moi point de lien;
A mon maître défunt je redonne la vie;
Je fais battre le monde, & le reconcilie.
Par le fer on me tranche, & je donne des fers;
Preſque ſans m'émouvoir je parcours l'Univers.
On me trouve à la fois & peſante & légère;
Mais il faut me couper, je ne vaux rien entière.
Je ne vois rien, je fais tout voir;
Mais blanche que je ſuis, je ne puis rien ſans noir.

PLUTON,

Fils de Saturne & de Rhéa, étoit le plus jeune des trois frères Titans: il fut

élevé, dit-on, par la Paix, & l'on voyoit à Athènes une Statuë où la Paix allaitoit *Pluton*, pour faire entendre que la tranquillité règne dans l'Empire des Morts. Dans le partage du Monde, les Enfers furent assignés à *Pluton*; c'est-à-dire, selon la plupart des Mythologues, qu'il eut pour sa part du vaste Empire des Titans les pays Occidentaux, qui s'étendoient jusqu'à l'Océan, & que l'on croit être beaucoup plus bas que la Grèce.

D'autres disent que *Pluton* s'appliqua à faire valoir les Mines d'Or & d'Argent qui étoient dans l'Espagne, où il fixa sa demeure; & comme ceux qui sont destinés à ce travail, sont obligés de fouiller bien avant dans la terre, & pour ainsi dire, jusqu'aux Enfers; on a dit que *Pluton* habitoit au centre de la terre.

Ajoutons que ceux qui travaillent aux Mines ne vivent pas long-temps, & meurent assez souvent dans leurs souterreins; ainsi *Pluton* pouvoit être regardé comme le Roi des Morts.

Pluton étoit représenté dans un char tiré par quatre chevaux noirs, dont les noms sont, selon Claudien, Orphnéus, Æthon, Nyctéus & Alastor, noms qui marquent tous quelque chose de ténébreux & de funeste. Son Scèptre est un bâton à

deux pointes ou à deux fourches, à la différence du Trident de Neptune qui avoit trois pointes. Quelquefois on mettoit des Clefs auprès de lui, pour signifier que son Royaume étoit si bien fermé, qu'on n'en revenoit jamais.

Ce Dieu étoit généralement haï, ainsi que tous les Dieux infernaux, parcequ'on le croyoit inflexible, & qu'il ne se laissoit jamais toucher aux prières des hommes. C'est pour cela qu'on ne lui érigeoit ni Temple, ni Autel; & qu'on ne composoit point d'Hymne en son honneur. On ne lui immoloit que des Victimes noires, & la victime la plus ordinaire étoit le Taureau. La principale Cérémonie dans ses Sacrifices consistoit à répandre le Sang des Victimes dans des fosses près de l'Autel, comme s'il avoit dû pénétrer jusqu'au Royaume sombre de ce Dieu. Tout ce qui étoit de mauvais augure lui étoit spécialement consacré, comme le second Mois de l'année, & le second jour du même Mois, comme aussi le nombre de deux, que l'on croyoit de tous les nombres les plus malheureux.

Tous les Gaulois se vantent, dit César dans ses Commentaires, de descendre de *Pluton*, suivant la Doctrine de leurs Druides: c'est pourquoi ils comptent les

eſpaces du temps, non par les jours, mais par les nuits : les jours de la naiſſance, les mois & les années, commencent chez eux par la nuit & finiſſent par le jour. Il faut que *Pluton* ait été un des principaux Dieux des Anciens Gaulois, quoique Céſar ne le diſe pas, puiſqu'ils le croyoient leur père, & ſe glorifioient d'être deſcendus de lui.

PLUTUS,

Dieu des Richeſſes, dont le nom vient du Grec πλοῦτος, étoit Boiteux, ſelon les Poëtes, en arrivant chez les mortels, & prenoit des aîles en s'en retournant. Ils vouloient remarquer par-là que l'on a beaucoup de peine à amaſſer des Richeſſes, & qu'on les perd ſouvent en peu de temps. On le repréſentoit aveugle, parceque ſouvent il combloit de bien les plus indignes, & laiſſoit dans le beſoin ceux qui avoient le plus de mérite. On tient que ſa demeure étoit dans des Montagnes d'Eſpagne.

PLUVIUS.

On donnoit ce nom à Jupiter, lorſqu'on lui demandoit de la Pluie dans les grandes ſéchereſſes. Ce fut par ce motif que l'Armée de Trajan, que la ſoif, cauſée par une grande ſéchereſſe, avoit ré-

duite à l'extrémité, fit un vœu à Jupiter *Pluvius*; & il tomba auſſi-tôt une Pluie des plus abondantes. En Mémoire de cet événement, on fit mettre dans la ſuite ſur la Colomne Trajane la figure de Jupiter *Pluvius*; où pour caractériſer le fait, les ſoldats paroiſſent reçevoir l'eau dans le creux de leurs boucliers. Le Dieu y eſt repréſenté ſous la figure d'un Vieillard à longue barbe, qui a des aîles, qui tient les deux bras étendus, & la main droite un peu élevée; l'eau ſort à grand flots de ſes bras & de ſa barbe.

ÉNIGME CVI.

Les Allemands, dit-on, m'ont donné l'être,
Qu'importe d'où je ſuis?
Puiſqu'on me trouve en tout pays,
Où tous les ans l'Hyver ſe plaît à reparoître.
Ainſi, de ce diſcours on conclut aiſément,
Que ce n'eſt qu'en temps froid que je ſers ſeulement.
Admirez un peu ma ſtructure:
J'ai quatre pieds pour ſoutenir mon corps,
Sur lequel eſt traçé ſouvent mainte figure.
De plus, j'ai col ſans tête: il eſt bien ſûr qu'alors
Vous me croirez un monſtre de nature:
Il n'en eſt rien pourtant; cependant je vous jure,
Qu'à voir les feux qui ſortent de mon flanc,
J'ai l'air en abrégé du logis de Satan.

Poëme Héroïque.

Je ne chante que les Héros,
Que leurs exploits, que leurs travaux,
Que leurs revers, que leurs métamorphoſes ;
Mon Chant n'a pour objèt que les plus grandes choſes.

Il y a dans la Poëſie quatre ſortes de Poëmes, ou quatre différens genres d'Ouvrages Poëtiques. Celui-ci qui, à tous égards, mérite le premier rang, ſe perſonnifie ſous la figure d'un beau jeune homme vêtu d'habits ſomptueux, tenant un livre ouvert ſur ſes genoux & ayant proche de lui l'Iliade & l'Énéïde. Il eſt couronné de Laurier, & ſonne d'une Trompette. C'eſt de ce Poëme dont Horace dit :

Res geſtæ Regumque, Ducumque, & triſtia bella
Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus.

Poëme Lyrique.

Je dis en peu de mots tout ce que je veux dire,
Et je chante ſur ma Lyre.

Ce ſecond genre de Poëſie moins grand que le précédent, mais graçieux & enchanteur, parceque les agrémens de la Muſique lui prêtent de nouveaux char-

mes, ſe repréſente par une belle fille, couronnée de Myrte & de Roſes. Elle eſt en action de chanter, en s'accompagnant d'une Lyre. Son vêtement eſt galant & de couleurs variées; elle a ſur ſes genoux cet Inſcription :

Brevi complector ſingula cantu.

POÊME PASTORAL.

Quoique mon Chant n'ait rien que de vulgaire,
Qu'un Berger ou qu'une Bergère,
Me prêtent-ils leurs langues & leurs voix;
J'ai toutefois accès dans le Palais des Rois,
Et j'ai le bonheur de leur plaire.

Ce troiſième, qui, peut-être, eſt le plus ancien de tous les Poëmes, ſe peint ſous l'image d'un jeune Berger, aſſis dans un lieu champêtre au bord d'un Ruiſſeau; ayant ſa panetière, ſa houlette, & une flûte à ſept tuyaux. Proche de lui ſur un rocher eſt gravée cette Inſcription :

Paſtorum Carmina ludo.

Boileau, *dans le ſecond Chant de ſon Art Poëtique*, parlant de ce Poëme, en fait la comparaiſon ſuivante.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,

Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens :
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Poême Satyrique.

Lorſque je trouve un ſot, je vis à ſes dépens;
Voilà quel eſt mon caractère.
On a beau dire, on a beau faire,
On raillera toujours, on l'a fait de tout temps.

Ce dernier ſe caractériſe par un Satyre, dont le viſage eſt riant & le regard malin. Il s'appuie ſur un Thirſe, & montre avec la pointe d'une flèche l'Inſcription ſuivante : *Irridens cupide figo.*

L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité du Vers de la Satyre.
Lucile le premier oſa la faire voir;
Aux vices des Romains préſenta le miroir;
Vengea l'humble Vertu de la Richeſſe altière,
Et l'honnête homme à pied du Faquin en litière.

Horace à cette aigreur mêla ſon enjouement ;
On ne fut plus ni fat, ni ſot impunément.

BOILEAU, Art Poët. Chant II.

POÉSIE.

C'eſt l'Art de compoſer des Vers. Le vêtement d'azur parſemé d'étoiles que l'on donne à la *Poëſie*, & le nuage ſur lequel elle eſt aſſiſe, dénotent qu'elle eſt un don du Ciel, & que c'eſt envain qu'on aſpire à devenir Poëte, ſi l'on n'eſt né tel ; ainſi que le dit élégamment Boileau, au commencement de ſon Art Poëtique.

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'Art des Vers atteindre la hauteur,
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrète,
Si ſon Aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte.
Dans ſon Génie étroit, il eſt toujours captif ;
Pour lui Phœbus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.

La Couronne de Laurier qu'elle a ſur ſa tête, ſignifie que la Gloire ſeule doit l'animer. La Lyre qui eſt près d'elle marque le rapport de la Cadence des Vers avec l'harmonie de la Muſique.

On la peint en action d'écrire, avec cette Inſcription : *Munere afflor.*

Énigme CVII.

Je ſuis un rien qui devient quelque choſe,
Et quelque choſe qui n'eſt pas ;
Un objèt que l'on ne voit pas,
Mais que la Vérité ſuppoſe ;
Le principe & la fin de tout ;
Un corps ſans aucune étenduë,
Un néant que l'on apperçoit,
Une Enigme enfin prétenduë,
Que tout eſprit ſubtil conçoit.

Poissons.

Ces Animaux furent l'objet d'un Culte Superſtitieux, non-ſeulement chez les Égyptiens ; mais encore chez les Syriens & dans pluſieurs Villes de Lydie. Les Syriens s'abſtenoient de manger du *Poiſſon*, parcequ'ils croyoient que Vénus s'étoit cachée ſous les écailles d'un *Poiſſon*, lorſque tous les Dieux ſe cachèrent ſous différentes formes d'Animaux. En pluſieurs Villes d'Égypte, les uns plaçoient ſur leurs Autels des Anguilles, d'autres des Tortuës ; ceux-ci des Brochèts, ceux-là des Monſtres marins, auxquels ils offroient leur encens.

Les *Poiſſons* qui forment la Conſtellation ou le douzième ſigne du Zodiaque,

ſont ceux qui portèrent ſur leur dos Vénus & l'Amour. Vénus fuyant la perſécution de Typhon, accompagnée de ſon fils Cupidon, fut portée au-delà de l'Euphrate par deux *Poiſſons*, qui pour cela furent placés dans le Ciel. Ovide qui conte cette Fable dans ſes Faſtes, n'a pas manqué de faire la Généalogie de ces deux *Poiſſons*, qui eurent pour père un *Poiſſon*, qui avoit procuré de l'eau à Iſis, un jour qu'elle étoit extrêmement altérée.

Politique.

Généralement parlant, c'eſt l'Art de ſe conduire avec prudence, afin d'arriver adroitement au but que l'on ſe propoſe.

Ce ſujèt eſt repréſenté allégoriquement par une Matrône vêtuë d'une robe violette, tenant d'une main une Balance, dans laquelle ſont à poids égal d'un côté une Epée, & de l'autre pluſieurs Papiers écrits.

Voltaire, au quatrième Chant de ſa Henriade, nomme la *Politique*:

Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude & la Séduction.

Pollux,

Frere d'Hélène & de Clytemneſtre, & fils de Jupiter & de Léda femme de Tyn-

dare, Roi de Laconie, ſuivit Jaſon dans la Colchide pour la conquête de la Toiſon d'Or. Jupiter donna l'immortalité à *Pollux*, qui la partagea avec Caſtor, lorſque ce dernier eut été tué; de ſorte qu'ils mouroient & vivoient alternativement. On dit qu'ils furent placés au Signe des Jumeaux; & ce qui a donné lieu à cette Fable, c'eſt que ces deux Étoiles ne ſe font jamais voir toutes deux à la fois. Les Romains leur avoient dédié un Temple, & les conſidéroient comme leurs défenſeurs. Ils furent adorés auſſi comme Dieux de la mèr, parcequ'ils en avoient chaſſé les pirates.

Le nom de Caſtor eſt quelquefois donné indifféremment aux deux frères dans pluſieurs Auteurs. S. Luc, dans les Actes des Apôtres, (*Chap. 28.*) parle d'un Navire d'Alexandrie, nommé les *Caſtors* dans la verſion vulgate, quoique dans le Grèc il y ait *Dioſcuri*, qui eſt le nom par lequel les Anciens déſignoient Caſtor & *Pollux*. Pline, (*L. 10, C. 43.*) fait auſſi mention d'un Temple des Caſtors; & Arnobe, (*L. 5.*) parle des Caſtors *Tyndarides*, c'eſt-à-dire, *fils de Tyndare*, dont l'un ſçavoit l'Art de manier un Cheval, & l'autre de vaincre à la Lutte. Au reſte Caſtor & *Pollux* étoient encore les arbitres des Loix & des Jugemens; ſelon Ci-

céron, *contre Verrès.* Cicéron rapporte une vengeance miraculeuſe éxercée ſur Scopas, qui avoit parlé avec mépris de ces deux frères Dioſcures; il fut écraſé ſous les ruines de ſa chambre, pendant que Simonide, qui avoit fait leur éloge, avoit été appellé par deux hommes inconnus. Phédre a rapporté cette Hiſtoire plus au long, *Livre quatrième* de ſes Fables, *Fable vingt-deuxième.* L'Hiſtoire Grecque & Romaine eſt remplie de prétenduës apparitions miraculeuſes de ces deux frères, ſoit pour procurer la Victoire, ſoit pour l'annoncer après qu'elle avoit été obtenuë; car on les vit, dit-on, combattre montés ſur deux Chevaux blancs, à la bataille que les Romains donnèrent contre les Latins proche du Lac de Rhégille; mais Cicéron nous apprend de quelle manière il faut écouter ces Contes. Il dit qu'Homère, qui vivoit peu de temps après ces deux frères, aſſure qu'ils étoient enterrés à Lacédémone, & par conſéquent qu'ils ne pouvoient venir annoncer à Vacienus une Victoire gagnée. Les Romains ne laiſſèrent pas de leur bâtir un Temple magnifique, où ils leur ſacrifioient des Agneaux blancs, & d'inſtituer une Fête en leur honneur: où un homme monté ſur un Cheval, & en tenant un autre en main, ayant

une étoile fort brillante à ſon chapeau, pour marquer qu'il n'y avoit qu'un des frères qui fût en vie ; parcequ'en effet les Étoiles de Caſtor & de *Pollux* ſont tantôt viſibles ſur notre horiſon, & tantôt inviſibles. L'Antiquité a nommé de leur nom une eſpèce de Météore, & de feu volant qui reluit comme une Étoile, & qui eſt un heureux préſage à ceux qui ſont ſur mèr, lorſqu'il paroît deux feux enſemble ; au lieu que c'eſt un triſte augure de n'en voir qu'un.

POLYDAMAS.

Polydamas, fameux Athlète en Theſſalie, étrangla un Lion ſur le Mont Olympe. Il ſoulevoit le Taureau le plus furieux, & arrêtoit un Chariot, quelque fort que fuſſent les Chevaux qui le traînoient ; mais il fut écraſé ſous un Rocher où il s'étoit retiré pour éviter la tempête. Ce malheur ne lui arriva que par ſon indiſcrétion ; car il ſe flatta de pouvoir ſoutenir ce Rocher qui commençoit à s'affaiſſer, dans le temps que ſes compagnons prenoient la fuite.

POLYMNIE,

Une des neuf Muſes, préſidoit, dit-on, à l'Hiſtoire ; ou plutôt à la Rhétorique.

On la repréſentoit avec une couronne de perles & une robe blanche, la main droite en action, comme ſi elle haranguoit, & tenant de la gauche un Caducée, ou un Scèptre, pour marquer ſon pouvoir.

Polyphème,

Le plus célèbre & le plus fameux des Cyclopes, paſſoit pour fils de Neptune: c'étoit un Monſtre affreux, dit Homère; il ne reſſembloit point à un homme; mais à une haute montagne, dont le ſommèt s'élève au-deſſus de toutes les montagnes voiſines. Il marchoit au milieu des plus profonds abymes de la mèr, & les flots baignoient à peine ſes reins. Il n'avoit qu'un œil, & cet œil, ſelon Virgile, étoit ſemblable à un bouclier grèc, & au diſque du Soleil. Après qu'il fut privé de ſa lumière, il ſe ſervit, pour conduire & aſſurer ſes pas, d'un Pin dépouillé de ſes branches. Enfin il s'engraiſſoit de carnage, & dévoroit tous les malheureux qui tomboient entre ſes mains.

Ulyſſe ayant pris terre ſur la côte des Cyclopes en Sicile, entra avec douze de ſes compagnons dans la caverne de *Polyphème*, qui faiſoit paître alors ſes troupeaux dans les champs; & pendant qu'ils s'amuſoient à conſidérer tout ce que con-

tenoit cette demeure ſauvage, le Cyclope revint & ferma lui-même l'entrée de ſa caverne avec une roche, que vingt charrettes attelées de bœufs les plus forts n'auroient pu remuer, dit Homère. A la lueur du feu qu'il alluma, il apperçut ces étrangers; Ulyſſe prit auſſi-tôt la parole & dit qu'ils revenoient de la Guerre de Troye; que la tempête, après avoir briſé leur vaiſſeau, les avoit jettés ſur ces côtes: qu'ils le prioient de les traiter comme ſes Hôtes, & de ne pas violer à leur égard les Loix de l'Hoſpitalité: « Souvenez-vous qu'il y » a un Jupiter qui préſide à l'Hoſpitalité, » & qui punit ſévèrement ceux qui outragent les étrangers. » Le Cyclope lui répond: « Étranger, eſt-tu donc ſi dépourvu » de ſens? ou tu viens de bien loin pour » m'exhorter à reſpecter les Dieux & à » avoir de l'Humanité; ſçache que les Cy» clopes ne ſe ſoucient ni de Jupiter, ni » de tous les Dieux enſemble; car nous » ſommes plus forts & plus puiſſans qu'eux: » & ne te flattes pas, que pour me mettre » à couvert de ſa colère, j'aurai compaſ» ſion de toi & des tiens, ſi mon cœur » de lui-même ne ſe tourne à la pitié. » En même-temps le barbare empoigne deux des Grecs, les froiſſe contre la roche & les mange pour ſon ſouper. Le lendemain

matin à ſon réveil il fit un ſemblable repas. Puis il ſortit avec ſes troupeaux qu'il mena au pâturage, après avoir bien bouché l'entrée de cet horrible ſéjour.

Ulyſſe & ſes huit compagnons ainſi renfermés pour tout le jour, eurent bien le loiſir de méditer ſur les moyens de ſe venger & d'échapper au Cyclope : voici le ſtratagême dont ils s'aviſèrent. Ils avoient apporté avec eux une outre d'excellent vin rouge, dont ils ſe propoſèrent d'enivrer ce Monſtre, pour l'aveugler enſuite. Quand il revint le ſoir, il fit encore ſon ſouper de deux hommes qu'il dévora de même : on lui propoſa alors de boire un coup de ce bon vin, qu'il trouva délicieux : il demanda à Ulyſſe comment il s'appelloit, afin qu'il put lui faire un préſent digne d'un Cyclope. Je me nomme *Perſonne*, dit Ulyſſe. Hé bien, répond *Polyphème*, Perſonne ſera le dernier que je mangerai : voila le préſent que je te prépare. Cependant il vuide l'outre & s'endort. Alors les Grècs lui crevent ſon œil unique avec une groſſe piéce de bois aiguiſée par le bout & durcie au feu. *Polyphème* réveillé par la douleur, jette un cri épouvantable qui attire auprès de lui tous les Cyclopes d'alentour. Qu'avez-vous, *Polyphème*, lui crie-t-on, quelqu'un a-t-il attenté à votre vie?

Hélas, mes amis, Perſonne, dit-il : puiſque ce n'eſt Perſonne, répondent les Cyclopes, prenez donc patience, & priez Neptune votre Père de vous ſecourir.

Cependant le Cyclope obligé de faire paître ſes troupeaux, ouvre la porte de ſa caverne, mais il étend ſes deux bras pour arrêter les Grècs s'ils vouloient ſortir avec le troupeau. Ceux-ci s'aviſent de s'attacher ſous le ventre des béliers qui étoient fort grands avec une laine fort épaiſſe, & ſortent tous heureuſement de leur priſon. Quand Ulyſſe ſe vit aſſez loin de la caverne, il s'écria au Cyclope : Si un jour quelque voyageur te demande, qui t'a cauſé cet horrible aveuglement, tu peux répondre que c'eſt Ulyſſe, le Deſtructeur des Villes, fils de Laërte. A ce nom les hurlemens du Cyclope redoublent. Hélas ! s'écrie-t-il, voila donc l'accompliſſement des Anciens Oracles, qui m'avoient prédit que je ferois un jour privé de la vûë par les mains d'Ulyſſe ; ſur cette Prédiction je m'attendois à voir arriver ici quelque homme beau, bienfait, de grande taille, & d'une force bien au-deſſus de la nôtre ; & aujourd'hui c'eſt un petit homme de méchante mine & ſans force qui m'a crevé l'œil, après m'avoir dompté par le vin.

Polyxène,

Fille de Priam & d'Hécube, devoit épouſer Achille, que Pâris tua dans le Temple d'Apollon, où l'on s'étoit aſſemblé pour ce Mariage. Après la priſe de Troye, Pyrrhus, fils d'Achille, ſacrifia *Polyxène* ſur le tombeau de ſon père, pour appaiſer ſes mânes irrités.

Polyxo,

Prêtreſſe d'Apollon, dans l'Iſle de Lemnos, nourrice d'Hypſipyle, porta les femmes de Lemnos à tuer leurs maris, qui revenoient de Thrace avec d'autres femmes: elle n'excepta qu'Hypſipyle de ce meurtre général.

Pommes de Pin.

Elles étoient employées non-ſeulement dans les Myſtères de Cybèle, mais encore dans ceux de Bacchus, dans ſes Sacrifices, dans les Orgies & dans les Pommes ou Proceſſions. On offroit même des Sacrifices de *Pommes-de-Pin*, & on en voyoit ſouvent ſur les Autels de Cybèle, de Bacchus & même d'Eſculape.

Pomone.

Pomone, que les Anciens ont feint être

la Déeſſe des Jardins & des Fruits, fut aimée par Vertumne, qui après avoir emprunté pluſieurs ſortes de Métamorphoſes, eut enfin le bonheur de lui plaire. Il s'étoit déguiſé, tantôt en Moiſſonneur, tantôt en Pêcheur; puis en Ouvrier, en Soldat, & il prit enfin la figure d'une vieille. Sous cette figure il l'obligea de l'aimer, par l'agréable idée qu'il lui donna de l'Amour. Ovide qui tourne ingénieuſement cette Fable, dit que *Pomone* vivoit du temps de Procas, Roi des Latins; c'eſt-à-dire, vers l'an 805, avant *JESUS-CHRIST*.

On la repréſente aſſiſe ſur un grand pannier plein de Fleurs & de Fruits, tenant de ſa main gauche quelques Pommes & de la droite un Rameau; on lui donnoit un habit qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds, & qu'elle replie par devant pour ſoutenir des Pommes & des branches de Pommier. Elle eut à Rome un Temple & des Autels: ſon Prêtre portoit le nom de *Flamen Pomonalis*, & lui offroit des Sacrifices pour la conſervation des fruits de la terre.

ÉNIGME CVIII.

Quoique je ne ſois fait que de pierre ou de bois,
Par moi, par mon ſecours, rien n'eſt inacceſſible.
Je ſçais l'Art de donner des Loix
A l'ennemi le plus terrible.
Il veut en vain me réſiſter ;
Un nouveau chemin que je traçe,
Eſt ſuffiſant pour le dompter,
Et fait que ſur le corps tout le monde lui paſſe.
De ſon courroux, de ſon orgueil,
Je ſuis l'inévitable écueil :
Réduit à me céder, il écume de rage ;
Mais ſes plus grands efforts fuſſent-ils employés,
J'en triomphe, & j'ai l'avantage
De voir qu'il eſt réduit à me laver les pieds.

PONTIFES.

Ce nom vient de *Potis* & de *Facere*, en ſorte que *Pontifex* ſe dit pour *Potifex*, & ſignifie *celui qui veut ſatisfaire.* Numa en inſtitua d'abord quatre, qui devoient être Patriciens ; mais l'an 454 de la Fondation de Rome, & 300 avant *Jeſus-Chriſt*, on en créa huit, dont quatre étoient de familles Patriciennes ; les quatre autres étoient tirés de familles Plébéïennes. Ce nombre fut augmenté l'an 673 de Rome, & 81 avant *Jeſus-Chriſt*,

par L. Sylla Dictateur, qui en créa encore ſept : ainſi il y en eut quinze. Les huit premiers furent appellés *Grands Pontifes*, les ſept nouveaux *Petits Pontifes* : ils ne faiſoient néanmoins qu'un même Collége. Depuis le Règne de Numa, le Collége des *Pontifes* choiſiſſoit ceux qui devoient remplir les plaçes vacantes ; mais vers l'an 654, & 100 avant *Jeſus-Chriſt*, il fut ordonné que le peuple les éliroit dans les Aſſemblées. Sylla étant Dictateur, abrogea cette Loi, que Cicéron rétablit pendant ſon Conſulat. Enfin, l'Empereur Auguſte ayant permis quelque temps au Collége des *Pontifes* d'y admettre ceux qu'ils en jugeroient capables, ſe réſerva enſuite le pouvoir de créer des *Pontifes*, & tous les autres Prêtres des Romains, qui étoient en ſi grande vénération, qu'ils ne rendoient compte de leurs actions, ni au Sénat, ni au peuple. Ils étoient Juges de tous les différends qui naiſſoient ſur ce qui concernoit le Culte des Dieux & les Sacrifices. Ils faiſoient de nouvelles Loix, s'il étoit néceſſaire. Ils éxaminoient les Magiſtrats qui avoient ſoin des choſes Sacrées, tous les Prêtres, & tous les Officiers qui ſervoient aux Sacrifices. Celui des *Pontifes* qui préſidoit au Collége, s'appelloit *Très-grand Pontife*, ou *Sou-*

verain Pontife, en latin PONTIFEX MAXIMUS, & étoit élu par le Peuple dans l'Assemblée des Tribuns; Dignité qui ne se donna dans les commencemens qu'à des gens de Famille Patricienne. Dans la suite, après que le Peuple eut été admis aux charges & aux honneurs de la République, on éleva souvent au Pontificat des personnes de Famille Plébéïenne, jusqu'à Jules César, qui ayant été créé Souverain *Pontife*, eut pour successeur Lépidus, & ensuite l'Empereur Auguste; après lequel tous les Empereurs prirent ce titre. L'Empereur Théodose, sous lequel la Religion Chrétienne commença à fleurir, abolit entièrement le College des *Pontifes*, & tous les Ministres de l'ancienne superstition. Zozime remarque que l'Empereur Gratien fut le premier qui défendit expressément par un Édit, qu'on lui donna le Titre de Souverain *Pontife*; & que son successeur confisqua tous les revenus des *Pontifes* & des Prêtres Païens. Le nom de *Pontife*, & même de Grand *Pontife*, fut depuis donné aux Évêques; mais dans la suite les Papes seuls furent ainsi appellés.

POPULONIA,

Divinité champêtre à laquelle on offroit des Sacrifices, pour empêcher les mauvais

effets de la Grêle, de la Foudre & des Vents. C'étoit Junon, prise pour l'Air, qu'on adoroit sous ce nom-là, comme Jupiter sous le nom de *Fulgur*.

Énigme CIX.

On me trouve par-tout utile,
A la campagne aussi-bien qu'à la ville.
Mon corps, selon les lieux, est plus ou moins épais;
On le fait même souvent double.
Je cause quelquefois du trouble,
Et dans la Guerre & dans la Paix.

Bien qu'on mépriſe la baſſeſſe,
Quand j'en ai, ce n'eſt pas ce qui fait ma triſteſſe.
Sans vous rompre la tête à chercher le pourquoi,
C'eſt que les plus grands de la terre,
Ne m'oſant déclarer la guerre,
Sont contraints de plier ſous moi.
Près des murailles je ſéjourne.
Sur deux jambes de fer à demi l'on me tourne.
Aux allans & venans j'obéis tour à tour.
J'éxerce laquais & ſervante.
Pour conclure enfin, je me vante
D'être expoſée au plus beau jour.

Porévith,

Divinité des Anciens Germains à qui ils donnoient cinq têtes, & une ſixième

ſur la poitrine, comme celle que portoit Minerve dans ſon Égide; & autour du piédeſtal qui ſoutenoit ſa Statuë, étoit un grand amas d'Épées, de Lances & de toutes ſortes d'armes; ce qui déſignoit leur Dieu de la Guerre.

Énigme CX.

Que j'ai bien changé de nature !
J'étois jadis poli, plein d'eſprit, amoureux;
J'étois plaiſant, mais j'étois gueux.
Maintenant ſot, je fais une groſſe figure,
Et ſçais rendre mon maître heureux.
Dans une aimable compagnie,
Si par haſard on me trouvoit,
La converſation tout-à-coup s'animoit,
Et de rires malins étoit ſouvent remplie :
Mon maître, qui me chériſſoit,
De ma perte tiroit une gloire infinie;
Auſſi par vanité ſouvent il me perdoit :
Et maintenant il haſarde ſa vie,
Pour me conſerver chèrement;
Tant il eſt vrai qu'un ſot utile
Eſt préférable à l'homme habile,
Quelque rempli qu'il ſoit d'eſprit & d'agrémens.
Cependant admirez cette bizarrerie :
Ni Pomone ni Flore aucun bien ne me fit;
Je ne porte ni fleurs ni fruits dans le Printemps,
Mais bien des feuilles en tout temps.

PORUS,

Dieu de l'Abondance, étoit fils de Métis, Déeſſe de la Prudence : voici le Conte que fait Platon ſur ce Dieu dans ſon feſtin. A la naiſſance de Vénus les Dieux célébrèrent une Fête, à laquelle ſe trouva comme les autres, *Porus*, Dieu de l'Abondance. Pénie crut que ſa fortune étoit faite, ſi elle pouvoit avoir un enfant de *Porus* : c'eſt pourquoi elle alla adroitement ſe coucher à ſes côtés, & quelque temps après elle mit l'Amour au monde. De-là vient, dit notre Philoſophe, que l'Amour s'eſt attaché à la ſuite & au ſervice de Vénus, ayant été conçu le jour de ſa Fête. Comme il a pour père l'Abondance, & la Pauvreté pour mère, auſſi tient-il de l'un & de l'autre.

ÉNIGME CXI.

Abſent de la Beauté que j'aime,
Un ſeul objèt diſſipe mon ennui :
Il eſt plus beau que l'Amour même,
Mais elle eſt plus Belle que lui.

ÉNIGME CXII.

J'ai, dans le cabinèt des Rois,
Part aux plus ſecrètes affaires,
Et j'y couvre bien des Myſtères,
Qui ſont pour leurs Sujèts d'inviolables Loix.
Mon corps n'eſt rien qu'un compoſé
D'une infinité de parties,
Qui, quoique ſans rapport, & toutes déſunies,
Reçoivent de la main un mouvement aiſé.
Je n'ai Sçience ni lumière,
Je n'ai jamais rien lu, ni jamais rien écrit;
Cependant le plus bel eſprit
Me fait ſur ſon travail repaſſer la dernière.

ÉNIGME CXIII.

Dans les quatre Saiſons, je ſuis toujours de même.
Les Grands & les petits je ſers également.
Au deux Sèxes je donne un frágile ornement;
Et qui ne peut m'avoir, ſa diſette eſt extrême.

Mon teint approche moins du vermeil que du blême.
Dans toutes les Couleurs, je fais du changement,
Pourvu qu'on en excepte une ou deux ſeulement,
On me trouve au Village & ſous le Diadême.

Je n'ai pas d'ennemi plus rude que le vent.
On ne fait aucun cas de moi dans le Couvent.

Si tu ſçais d'où tu viens tu connois bien ma mère.

Mon père, ſans me voir, me bat ſoir & matin.
Nous finirons tous trois par un divers deſtin.
Rien plus commun que moi, rien ſi peu néceſſaire.

ÉNIGME CXIV.

C'eſt à vous, belle Iris, que je dois ma naiſſance ;
Jamais, ſans vos appas, je n'aurois vû le jour :
Juſqu'ici j'avois ſçu me cacher ſous l'Amour,
Mais ſon bandeau levé m'interdit le ſilence.
Je viens donc pour vous voir, comme un fils inconnu,
Ou plutôt je viens voir l'Amante de mon père ;
Car ſans ceſſe il ſe plaint que jamais il n'a pu
Mériter vos faveurs, ni même ſçu vous plaire.
Je ſuis pourtant ſon fils, & vous êtes ma mère ;
Je ſuis né de l'Amour que mon père eut pour vous ;
Sans vous, il m'eût laiſſé dans l'être imaginaire.
Cet aveu n'a-t-il point ému votre courroux ?
Je crains d'avoir bleſſé par-là votre pudeur,
Ou de paſſer chez vous pour un fils téméraire :
Mais afin, belle Iris, d'éviter ce malheur,
Je m'en vais en deux mots éclaircir ce Myſtère.
Je ſuis deſſous vos yeux : mon père plein de vous,
M'a chargé de venir vous marquer ſa tendreſſe :
Je ſuis d'un naturel poli, graçieux, doux :
Bien des filles voudroient un fils de mon eſpèce.

ÉNIGME CXV.

Sans moi, que ſeroit l'homme? Rien.
Tout au plus pourriture, immondice :
Son ſort dépend de mon caprice ;
Je ſuis ſon âme & ſon ſoutien.
Tantôt foible à l'excès, tantôt fort comme quatre,
Je vais tantôt le trot, & tantôt doucement.
Mon grand naturel eſt de battre,
Auſſi je bats à tout moment.
En des temps je bats fort, & j'étourdis mon homme.
C'eſt bien pis quand je ne bats pas :
Je l'accable, il languit, lorſqu'un peu fort je bats ;
Mais mon repos eſt un coup qui l'aſſomme.

ÉNIGME CXVI.

Preſqu'auſſi-tôt que je ſuis née,
Je cours le monde, & me vois deſtinée
A paſſer ma jeuneſſe entre les mains d'autrui.
Pour m'y faire valoir, j'ai votre ſçavoir faire,
Coquettes, qu'on voit aujourd'hui
Si ſçavantes en l'Art d'amuſer & de plaire.
Je cours à l'artifice, & m'en pare ſi bien,
Que ſous ce faux dehors, & piquante & jolie,
Je ſuis de mille gens, comme vous, accueillie.
Mais pour moi tous ces gens ne ſentiroient plus rien,
Le croirez-vous? ſi toute nuë
Je m'offrois ſeulement un inſtant à leur vûë.

PRATIQUE.

PRATIQUE.

Tout le monde connoît le bien,
L'Evangile en ce point s'explique ſans nuage ;
Mais la Théorie n'eſt rien,
Il faut la PRATIQUE & l'Uſage.

La *Pratique* eſt l'oppoſé de la Théorie, & demande un continuel éxercice pour ſe perfectionner. Comme elle eſt le fruit de l'Expérience, on la repréſente d'âge mur, s'appuyant ſur une Règle poſée perpendiculairement ; elle tient un Compas, dont une des pointes touche la Règle, & l'autre eſt à terre.

PRAXIDICE,

Déeſſe, fille de Soter, qui eſt le Dieu Conſervateur, & mère d'Homonoë & d'Arété ; c'eſt-à-dire, de la Concorde & de la Vertu. C'eſt elle qui avoit ſoin de marquer aux hommes les juſtes bornes dans leſquelles ils devoient ſe contenir, ſoit dans leurs actions, ſoit dans leurs diſcours. Les Anciens ne faiſoient jamais de Statuës de cette Déeſſe en entier, mais la repréſentoient ſeulement par une tête ; pour montrer peut-être, que c'eſt la Tête & le bon ſens qui déterminent les limites de chaque choſe. Auſſi on ne lui ſacrifioit

que les Têtes des Victimes. Heſychius dit que Ménélas, au retour de la Guerre de Troye, conſacra un Temple à cette Divinité, & à ſes deux filles, la Concorde & la Vertu, ſous le nom ſeul de *Praxidice*. On remarqua que cette Déeſſe avoit tous ſes Temples découverts, pour marquer ſon origine qu'elle tiroit du Ciel, comme de l'unique ſource de la Sageſſe. Son nom ſignifie *Action faite avec juſtice*. On a auſſi donné le nom de *Praxidice* à Minerve.

PRÉÉMINENCE.

Le mérite qui vient uniquement du ſang,
N'eſt qu'un mérite imaginaire :
C'eſt la Vertu qui fait le rang,
Tout le reſte n'eſt que chimère.

La *Prééminence* eſt l'élévation ou la ſupériorité d'une perſonne ou d'une choſe ſur une autre, elle appartient à la Naiſſance, au Mérite, ou à l'Ancienneté.

Comme elle n'eſt pas toujours le partage de la Force, on la perſonnifie allégoriquement par une Matrône qui a un Roitelet ſur ſa tête, & qui d'un air grave arrête la fureur d'un Aigle jaloux de ce foible Oiſeau.

PRÉDESTINATION.

Je ſuis un Myſtère profond,
Où l'eſprit humain ſe confond :
Mais ſçais-tu ce qu'il faut ſçavoir de ce Myſtère ?
L'adorer, le croire, & bien faire.

La *Prédeſtination* ſe repréſente belle & nuë, n'étant vêtuë que d'un léger voile d'étoffe d'argent qui tombe de ſa coëffure, & badine autour d'elle. Elle regarde le Ciel avec amour, tenant la main droite ſur ſa poitrine, & dans ſa gauche une Hermine.

S. Thomas & S. Auguſtin ont dit :

PRÆDESTINATIO eſt præparatio gratiæ in præſenti, & gloria in futurum.

PRÉLATURE.

Vous, qui nous conduiſez, & qui guidez nos pas,
Marchez & vivez en Apôtres.
Vos défauts, illuſtres Prélats,
Se voyent plutôt que les nôtres.

Les Emblêmes de ce ſujèt viennent des Égyptiens. Ils repréſentoient un Vieillard vénérable, vêtu d'habits Sacerdotaux, qui tenoit un Soleil éclipſé, autour duquel étoit cette inſcription ;

Non niſi cùm deficit ſpectatores habet.

Voulant ſignifier, que tant que les Vertus brillent dans cet État, les hommes l'admirent & en ſont éblouis; mais que ſi elles s'éclipſent, les admirateurs entrent dans un éxamen très-ſévère.

La Pendule qu'ils mettoient proche de cette figure, indiquoit la Régularité qui eſt requiſe à l'Élévation & à la Dignité d'un Prélat.

ÉNIGME CXVII.

Je ſuis aimé des uns, les autres me haïſſent.
Je fais du bien & du mal;
Et s'il en eſt à qui mon aſpect ſoit fatal,
J'en ſçais qui de me voir toujours ſe réjouiſſent.

Les Avares & les Ingrats
Avecque moi ne trouvent point leur compte;
Ma préſence leur eſt une ſecrète honte,
Quand de ce que j'attends ils ne s'acquittent pas.

Avec plaiſir les Amans me reçoivent:
Il en eſt peu dont je ne ſois content;
Et qui, pour m'honorer, ne cherchent à l'inſtant,
Lorſque j'arrive, à faire ce qu'ils doivent.

Si mon règne eſt d'éclat, il eſt prompt à finir;
Mon cadet le termine: & mourant pour renaître,
Après que j'ai ſçu diſparoître,
Je ſuis long-temps ſans revenir.

Je ſuis vieux : cependant mes heures ſont bornées ;
Et qui pendra le ſoin d'en meſurer le cours,
Trouvera que j'aurai vécu fort peu de jours,
Quoique je ſois chargé d'un grand nombre d'années.

PRÉSAGES.

On diſtinguoit les *Préſages* des Augures, en ce que ceux-ci s'entendoient des Signes recherchés & interprétés ſuivant les Règles de l'Art augural ; & que les *Préſages* qui s'offroient fortuitement, étoient interprétés par chaque particulier, d'une manière plus vague & plus arbitraire. L'Opinion des *Préſages* faiſoit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que ſouvent elle a ſuffi pour exciter aux entrepriſes les plus téméraires ; ou pour détourner de celles qui avoient le plus d'apparence de réuſſir. Les Romains regardoient comme des *Préſages* de l'avenir, une infinité de choſes. Par Exemple certaines paroles fortuites qui étoient prononçées ſans deſſein, & qui pouvoient ſe rapporter indirectement à des Prédictions de l'avenir. C'eſt pour cela qu'ils étoient fort attentifs aux expreſſions dont ils ſe ſervoient dans leurs diſcours, pour ne pas donner occaſion à de ſiniſtres *Préſages*. Ils nommoient la Priſon, Domicile ; les Furies, Euménides ;

les Ennemis, Étrangers: & pour dire qu'un homme étoit mort, ils disoient qu'il avoit vécu. Les Anciens Auteurs, Poëtes & Historiens, sont pleins de ces *Présages* tirés de choses fortuites, qui n'ont de rapport aux évènemens que ceux qu'on vouloit bien y trouver. Virgile rapporte les *Présages* qui précédèrent la Guerre Civile: » On vit, dit-il, couler des sources de » sang: les Loups, durant la nuit, épou- » vantèrent les Villes par des heurlemens » affreux. Jamais la foudre ne tomba si » souvent dans un temps serein: mais les » redoutables Comètes n'effrayèrent plus » les mortels. » Lucain étale aussi en vers pompeux tous les *Présages* de la Guerre Civile. Parmi les Historiens, Tite-Live est rempli d'observations superstitieuses; tantôt quelque Monstre est né; tantôt les Eaux des rivières & des lacs ont paru teintes de sang: tantôt une Idole a changé de situation sans qu'on y touchât; une autrefois on a entendu plusieurs coups de tonnerre dans la plus grande sérénité de l'air. Suivant cet Historien, un Bœuf prononça distinctement ces trois mots: *Roma, cave tibi*; Rome, prends garde à toi.

PRÉSENT D'UN ENNEMI SUSPECT.

On le repréſente ſous la figure d'Hector, qui donne une Épée à Ajax, & celui-ci en repréſailles fit *Préſent* à Hector d'une Ceinture; ces Dons mutuels furent les triſtes préſages de leurs fins tragiques : car Ajax ſe tranſperça de cette Épée; Hector fut attaché avec cette Ceinture derrière le Char triomphant d'Achille, où il perdit la vie.

ÉNIGME CXVIII.

Par l'ordre de ma deſtinée,
Je ne ſers qu'une fois l'année,
Quoique mon ſecours ſoit puiſſant :
Mais dans ce moment, on me donne ſans ceſſe ;
A me remplir chacun s'empreſſe ;
Sans demander, je ſuis preſſant.

Je rends autant que l'on me donne.
Mes largeſſes font qu'on entonne
Autour de moi des airs joyeux,
Et quelque choſe qui vaut mieux.

Si l'on ne me traite pas bien,
Je me plains quelquefois, & jamais ne dis rien :
Seulement je rends de la peine
A ceux qui me donnent la gêne.

Quoique je ſois de dur tempérament,
Je ne ſuis fait, ni de fer, ni de pierre ;
Et mon ſolide fondement
N'eſt pas d'un pied avant en terre.

PRÊTRE.

Les *Prêtres* des Païens étoient des perſonnes deſtinées pour offrir les Sacrifices. Ils furent inſtitués à Rome par Numa Pompilius, & nommés *Sacerdotes*. Il y en eut de deux ſortes ; les uns pour tous les Dieux en général, appellés *Pontifes*, en latin *Pontifices* : il en établit d'abord quatre de Raçe Patricienne. On en créa enſuite quatre autres de Raçe Plébéïenne, l'an 454 de la fondation de Rome ; & Sylla, étant Dictateur, en ajouta ſept autres ; les autres pour des Dieux particuliers, comme les Luperques, *Luperci*, pour le Dieu Pan ; les Collégues Titiens, *Sodales Titii*, pour les Dieux des Sabiens ; les Saliens, *Salii*, pour le Dieu Mars ; les Veſtales, *Veſtales*, pour la Déeſſe Veſta ; les Flamines, *Flamines*, pour Jupiter, pour Mars ou pour Quirinus ; les Galles, *Galli*, pour Cybèle mère des Dieux. Il y avoit encore certains Magiſtrats ou Officiers nommés *Epulones*, qui étoient comme les Intendans ou Maîtres d'hôtel, qui préſidoient aux Feſtins que

l'on faiſoit après les Sacrifices ; le Roi du Sacrifice, qui étoit comme le Maître des cérémonies ; les Frères Arvales qui avoient le ſoin des Sacrifices que l'on offroit pour l'abondance des biens de la terre, & les Frères Curions, prépoſés pour les Sacrifices de chaque Curie. Les *Prêtres* portoient diverſes Couronnes. Elles étoient de Laurier pour les *Prêtres* d'Apollon, & de feuilles de Peuplier pour ceux d'Hercule. Quelques-uns en avoient de Myrte, d'autres de Lierre, & d'autres de feuilles de Chêne. Le Grand *Prêtre* à Rome, n'étoit obligé de rendre compte de ſes actions, ni au Sénat, ni au Peuple ; il étoit le ſeul qui eût droit de venir en Litière au Capitole : il étoit le Chef de la Religion, & le Juge ſouverain des Cérémonies, il reçevoit des Veſtales, avoit l'Intendance ſur tous les *Prêtres*, des Sacrifices, des Temples & des Autels, & avoit ſoin de régler les Annales de ce qui ſe paſſoit tous les ans. Numa Pompilius fut le premier Souverain Pontife ou Grand *Prêtre*. Depuis lui, l'élection du Souverain Pontife appartenoit au Collége des Pontifes. Dans la ſuite, Domitius, Tribun du Peuple, transféra ce droit au Peuple, qui y avoit néanmoins toujours eu part, ſi l'on s'en rapporte à ce qu'en dit Cicéron dans ſon

diſcours de la Loi Agraire, la Conſécration du Souverain Pontife ſe faiſoit avec des Cérémonies extraordinaires. On le faiſoit deſcendre dans une foſſe, revêtu de ſes habits pontificaux; on couvroit la foſſe de planches percées, & on immoloit deſſus les Victimes, dont le ſang couloit par les trous ſur le Pontife, il s'en frottoit le viſage, les yeux, la bouche & même la langue. Enſuite on retiroit les planches, les Flamines tiroient le Grand Pontife couvert de ſang, & en cet état il étoit ſalué comme Grand Pontife, qualité qui étoit fort honorable. Devant lui marchoit un Licteur, & il étoit porté en Chaire Curule, & ſa porte étoit ornée de Lauriers. Jules-Céſar, & depuis lui, les autres Empereurs prirent la qualité de Souverain Pontife, & l'ont conſervée même depuis qu'ils furent Chrétiens. Les *Prêtres* de Mars étoient tellement conſidérés, qu'il falloit être de Famille Patricienne pour obtenir cette Dignité. Les *Prêtres* à Tyr avoient la premiere place auprès du Roi, & étoient vêtus de pourpre. Les *Prêtres* du Soleil, parmi les Phéniciens, portoient une longue robe de pourpre & d'or, & ſur leur tête une couronne d'or garnie de pierreries. Les Égyptiens éliſoient leurs Rois entre les *Prêtres*, & honoroient de

ce dernier titre tous leurs Philosophes. Le *Prêtre* de Jupiter, appellé à Rome *Flamen dialis*, possédoit cette prérogative, que sa simple parole avoit l'Autorité d'un serment. Sa présence tenoit lieu d'un Sanctuaire ; & un criminel qui se retiroit chez lui ne pouvoit y être pris. La Prêtrise chez les Indiens est héréditaire, comme elle l'étoit anciennement parmi les Juifs. Le fils d'un Bramin est *Prêtre*, & épouse une fille de la même condition.

Prétexte.

La Robe *Prétexte* étoit un vêtement long & blanc, qui avoit une bande de pourpre au bas. Les enfans de qualité à Rome la portoient jusqu'à l'âge de quinze ans, & les filles jusqu'à leur mariage. Les Magistrats, les Augures, les Prêtres & les Sénateurs la portoient à certains jours de Solemnité : comme on le voit dans les Auteurs.

Prévoyance.

Chacun sçait par expérience,
Qu'il est de certains maux qu'on peut bien prévenir.
On a manqué de Prévoyance ;
N'en manquons pas à l'avenir.

La *Prévoyance* est représentée par une

femme à deux têtes, tenant d'une main un Compas, elle semble vouloir mesurer les qualités & l'Ordre des temps. Ses deux têtes sont l'Emblême du passé & de l'avenir. Elle porte sur l'autre main un Émérillon, oiseau de fauconnerie, le vrai Symbole de la *Prévoyance*.

Priam,

Fils de Laomédon, fut mis sur le trône de son Père par Hercule. Il règna paisiblement pendant plusieurs années au milieu d'une nombreuse famille; sa première femme fut Arisba, fille de Mérops, dont il eut un fils nommé Ésacus. Hécube sa seconde femme lui en donna dix-neuf, dont les plus connus sont Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Polites, Troïle, Polydore, &c. & les filles Creüse, Laodicé, Polyxène, & Cassandre. Enfin il eut cinquante enfans de différentes femmes; & tous, à l'exception d'Hélénus, périrent avec leur Père dans la Guerre de Troye.

Après qu'Hector eut été tué, Apollon envoya Iris à Priam, au rapport d'Homère, lui ordonner de porter à Achille des présens capables d'appaiser sa colère, pour être la rançon de son fils. Ce père infortuné prend douze talens d'or avec les étoffes les plus riches & les vases les plus

précieux, monte sur son char accompagné d'un seul homme, & se hasarde d'aller au Camp des Grècs. Mercure, par l'ordre de Jupiter, conduit lui-même le Char, endort les sentinelles qui gardent les retranchemens des Grècs, traverse leur Camp sans être apperçu, & arrive devant la tente d'Achille. *Priam* va se jetter aux pieds de ce terrible ennemi, il embrasse ses genoux, il baise les mains meurtrières qui avoient versé le sang de ses fils, & le conjure de lui rendre le corps d'Hector, pour lequel il apporte une riche rançon. Achille s'attendrit en voyant l'humiliation de ce malheureux Roi, il le releve avec des marques de compassion, & lui accorde sans peine sa demande : (car les Dieux avoient tourné son cœur à la pitié.) *Priam* s'en retourne à Troye avec le corps de son fils, & Mercure est encore employé pour le ramener de la même façon qu'il étoit venu.

Lorsque *Priam* eut vû sa Ville livrée aux Grècs, & l'ennemi vainqueur au milieu de son Palais, il prend son épée & son casque, & veut mourir les armes à la main ; mais Hécube l'oblige de recourir à l'Autel de Jupiter où elle s'étoit réfugiée avec ses filles. Polytès, un de leurs enfans poursuivi par Pyrrhus, est frappé & vient

expirer à leurs pieds. A cet vûë *Priam* ne peut retenir ſa colère, il oſe reprocher à Pyrrhus cette action inhumaine de tuer un fils aux yeux de ſon père, & lance en même-temps contre lui un trait qui touche à peine ſon bouclier, & tombe à ſes pieds. Pyrrhus alors, ſans reſpecter l'Autel, ſe jette ſans pitié ſur le malheureux vieillard, ſaiſit d'une main ſes cheveux blancs, & de l'autre lui plonge ſon épée dans le ſein. Les Grècs enſuite lui coupent la tête, entraînent ſon corps ſur le rivage, où il reſta confondu dans la foule des morts. Si nous en croyons le Poëte Leſchée, dit Pauſanias, *Priam* ne fut pas tué devant l'Autel de Jupiter Hercéus, mais il en fut ſeulement arraché par force, & ce malheureux Roi ſe traîna enſuite juſques devant la porte de ſon Palais, où il rencontra Pyrrhus, qui n'eut pas de peine à lui ôter le peu de vie que ſa vieilleſſe & ſes infortunes lui avoient laiſſé.

Priape,

Dieu des Anciens, fils de Bacchus & de Vénus, préſidoit aux Jardins, & étoit adoré à Lampſaque, Ville d'Helleſpont, lieu de ſa naiſſance. On dit que Vénus, épriſe d'amour pour Bacchus, alla au devant de lui lorſqu'il revenoit des Indes, &

qu'elle lui préſenta une couronne de roſes teinte de ſon ſang, qu'elle lui mit ſur la tête, lui ordonnant de la ſuivre; que ſe ſentant groſſe & près d'accoucher, elle ſe retira à Lampſaque; que Junon, jalouſe, fit naître cet enfant difforme avec des parties d'une groſſeur extraordinaire; que Vénus ayant honte d'avoir mis un tel enfant au monde, le laiſſa à Lampſaque. Cet enfant fut aimé des Dames de Lampſaque. Les maris à qui cela déplut, le chaſsèrent de la Ville; mais ils eurent bientôt lieu de s'en repentir, & en firent un Dieu. Quelques-uns ont dit que *Priape* n'étoit pas un homme, mais la figure des parties qui ſervent à la génération, qu'Iſis fit faire & fit adorer; lorſqu'ayant retrouvé le reſte du corps d'Oſiris déchiré en piéces par ſes ennemis, il n'y eut que celles-ci qu'elle ne put retrouver, & dont elle voulut qu'on révérât l'image. On dit que Séſoſtris, Roi d'Égypte, ayant ſubjugué une grande partie du monde, laiſſa dans toutes les provinces de ces figures, pour marque de la lâcheté de leurs habitans & de ſes victoires. Le Culte de *Priape* ne s'eſt introduit qu'aſſez tard chez les Grècs, quoiqu'il fût honoré chez les Égyptiens & dans la Paleſtine, ſous le nom de *Beelphegor*. Héſiode ne connoiſſoit point ce Dieu; mais

les Poëtes Grècs qui ont écrit depuis, comme Orphée & Théocrite, en ont fait mention. On lui ſacrifioit un Ane ; & la raiſon que l'on en donnoit, c'eſt qu'un jour étant à la Fête de la Grande Déeſſe avec les autres Dieux, après avoir bien bu & bien mangé, comme il vouloit forcer la Nymphe Lotis ; ou, ſelon d'autres, la Déeſſe Veſta qui dormoit, elle fut éveillée par l'Ane de Sylène, qui ſe mit à braire. Quelques-uns confondent *Priape* avec Adonis. Selon eux, Adonis ou Oſiris ayant conſacré un *Phallus* d'or, en mémoire de la bleſſure qu'il avoit reçuë dans l'aîne, il arriva que l'on oublia la raiſon du *Phallus*, & que les Prêtres de ce Dieu introduiſirent mille impuretés à cette occaſion. Hérodote remarque que Mélampe de Phénicie envoya un *Phallus* à Bacchus, & qu'il lui apprit quels ſacrifices on devoit lui offrir ; mais pluſieurs ont fait de *Phallus*, un Dieu particulier & diſtingué de *Priape*, quoiqu'ils ſoient auſſi infâmes l'un que l'autre. On appelloit Priape *Hyphallus*, c'eſt-à-dire, le *Phallus* d'*Adonis*, que l'on nommoit *Hyæus*. Adonis étoit le Dieu des Jardins, auſſi bien que *Priape* ; de ſorte que l'on a ſujet de croire que c'étoit la même Divinité. La figure de *Priape* que l'on mettoit dans les Jardins,

étoit un homme nud, avec une barbe & une chevelure négligée, tenant d'une main une faucille, & de l'autre le membre viril; ce qui faiſoit peur aux voleurs & aux oiſeaux, comme le diſent les Poëtes. Ce qui paroît de plus conſtant, c'eſt que *Priape* eſt un Dieu imaginé, dont il n'y a aucun fondement dans l'Hiſtoire, que l'on a fait préſider aux actions les plus deshonnêtes.

PRIÈRE.

Lorſque le Juſte prie, & qu'il s'adreſſe aux Cieux;
Dieu ſur ſon ORAISON jette toujours les yeux,
Et pour ce qu'il demande, il a l'oreille ouverte:
Mais pour les Criminels, il n'a que des regards
Pleins d'indignation, qui témoignent leur perte,
Et vont lançer ſur eux le feu de toutes parts.

L'*Oraiſon* eſt une communication, un entretien, & une confidence de l'âme avec Dieu; elle lui parle, & lui découvre avec franchiſe les ſentimens & les affections de ſon cœur: elle nous rend ſemblables aux Anges, dit Saint Jean Chryſoſtôme; car quoique la foibleſſe de notre nature nous mette beaucoup au-deſſous d'eux, néanmoins par la *Prière* nous ſommes admis en la converſation de Dieu, auſſi-bien que les Anges.

Conſervez donc votre âme pure, & votre cœur ſans tache, pour obtenir de Dieu ce que vous lui demanderez dans vos *Prières*.

Oculi Domini ſuper juſtos, & aures ejus in PRECES *eorum.* Pſal. 33, v. 16.

PRIÈRES.

Héſiode dit que les *Prières* étoient filles de Jupiter : elles étoient boiteuſes, dit Homère, ridées, ayant toujours les yeux baiſſés, l'air rampant & humilié ; marchant continuellement après l'Injure, pour guérir les maux qu'elle fait.

PRINTEMPS.

De toutes les Saiſons, je ſuis la plus charmante ;
Dès que je reprends mes attraits,
La Nature devient brillante,
Et plus aimable que jamais.

Le *Printemps* eſt la Saiſon la plus belle de toute l'année : elle eſt repréſentée ſous la figure d'une jeune & belle femme, ayant ſur la tête une Guirlande de Fleurs en forme de Couronne, tenant dans ſes deux mains des Bouquèts de diverſes Fleurs ; pour nous montrer que toutes les Plantes ſe renouvellent dans cette agréable Saiſon.

PRIX.

Aujourd'hui la Vertu n'eſt qu'un nom chimérique ;
On la regarde avec mépris.
Heureux pourtant qui la pratique ;
Celui-là peut compter qu'il remporte un grand PRIX.

La figure allégorique qui repréſente ce ſujèt, eſt vêtuë d'une robe blanche, ſur laquelle eſt une tunique d'or, pour indiquer que les récompenſes ſont dûës au pur mérite. La Couronne de Laurier & le Rameau d'Olivier, qu'on lui donne pour Emblêmes, ſont alluſifs aux deux ſortes de Récompenſes ; l'une aux Guerriers, & l'autre aux Perſonnes illuſtres, qui font fleurir les Arts & les Sçiences pendant la Paix.

ÉNIGME CXIX.

D'une très-ancienne & très-noble Naiſſance,
Produit par la Juſtice & la Magnificence,
Je ſuis de la Diſcorde aſſez ſouvent l'Auteur ;
Je donne aux plus poltrons l'audace & la valeur.
Protecteurs des beaux Arts, & de toute Sçience,
Des plus barbares lieux je bannis l'Ignorance ;
Toujours pour m'obtenir on fait ce que l'on peut.
Je parois aux humains ſous la forme qu'on veut ;
Mais telle qu'elle ſoit, elle eſt toujours honnête ;
Ici c'eſt une fleur, & là c'eſt une bête.

Je ſuis un petit mot, je ſuis le Paradis ;
Je ſuis une faveur chez les Amans chéris.
Là, je ſuis quelque belle, & jadis j'étois Reine,
Quand Œdipe éclaircit cette Enigme Thébaine :
Bien ſouvent je ne ſuis que des bâtons, des croix,
Des livres, des rameaux, encor moins quelquefois.

PROAO,

Divinité des anciens Germains, qu'ils repréſentoient tenant d'une main une Pique environnée d'une eſpèce de banderolle, & de l'autre un Écu d'Armes. Ce Dieu préſidoit à la Juſtice, & au Marché public, afin que tout s'y vendit avec Équité.

ÉNIGME CXX.

Six membres font mon nom, je ſuis de tout pays.
L'injuſtice ſouvent préſide à ma naiſſance.
Si par un ſort heureux, quelques-uns j'enrichis,
J'en réduis un grand nombre à l'extrême indigence.
Redoute-moi, Lecteur, autant que le décès.
J'altère la ſanté, le repos & la bourſe :
Et ſi tu ne m'éteinds dans mon premier accès,
Rarement pourras-tu m'arrêter dans ma courſe.

Prodigalité.

Par une aveugle frénéſie,
M'oubliant moi-même, ainſi que les miens,
Je me fais un plaiſir de diſſiper mes biens.
Intempérans Mortels ! chacun a ſa manie :
L'Avare idolâtre les ſiens.

La *Prodigalité* eſt vêtuë de riches habits, a un bandeau ſur les yeux, & ſecouë une corne d'abondance, d'où tombent de l'argent & des bijoux, que des Harpies prennent avidemment.

Progné,

Fille de *Pandion*, Roi d'Athènes, épouſa *Térée*, Roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé *Itys*. Térée étant un jour allé à Athènes, elle le pria de lui amener ſa ſœur Philomèle : ce qu'il fit, mais il la viola dans le voyage ; & lui ayant coupé la langue, il l'enferma dans une obſcure priſon, feignant qu'elle étoit morte d'un accident extraordinaire. Philomèle trouva le moyen de faire ſçavoir ſon déſaſtre à ſa ſœur, & fit manger Itys à ſon père Térée, lequel voulant s'en venger, la Fable dit que les Dieux métamorphosèrent *Progné* en Hirondelle, & Philomèle en

Roſſignol : pour Itys, il fut changé en Faiſan, & Térée en Hupe.

Prométhée,

Fils de *Japèt*, frère d'Atlas & d'Épiméthée. Les Poëtes ont feint qu'ayant formé les premiers hommes de terre & d'eau, il déroba le feu du Ciel, dont il les anima. Minerve l'aida dans ce travail, & l'on dit que ce fut elle qui l'enleva dans le Ciel, où il alluma un morçeau de bois à la rouë de feu du Soleil, & qu'il anima l'homme de ce feu. Il forma auſſi, ſelon les Poëtes, une femme appellée Pandore, à qui Jupiter, pour ſe venger de *Prométhée*, donna une boîte dans laquelle il avoit enfermé les calamités & les maladies du genre humain. Pandore l'apporta à *Prométhée*, qui mépriſa le préſent de Jupiter. Elle le donna à ſon frère Épiméthée, qui n'eut pas plutôt ouvert la boîte, que toutes ſortes de maux ſe répandirent ſur le genre humain. Épiméthée voulut la refermer, mais il ne reſta plus au fond que l'Eſpérance. Jupiter, pour ſe venger de *Prométhée*, commanda à Vulcain de l'attacher ſur le Mont Caucaſe avec des chaînes de fer : dans cette ſituation, une Aigle ou un Vautour lui déchiroit tous les jours une

partie du foie. Duris de Samos rapporte que *Prométhée* ne fut pas puni de ce Supplice, pour avoir enlevé le feu du Ciel, mais pour être devenu amoureux de Pallas. On tient que *Promethée* fut délivré par Hercule. Ceux qui cherchent des Vérités hiſtoriques dans l'obſcurité des Fables, diſent que *Prométhee* obſerva le cours des Aſtres en Scythie, & s'appliqua avec tant d'ardeur à cette connoiſſance, que ce ſoin le tint nuit & jour attaché ſur cette montagne. Entr'autres choſes, il trouva, diſent-ils, l'Art de faire le Feu, ſoit par le choc des cailloux, ſoit en ramaſſant les rayons du Soleil dans un miroir. Par ce moyen, il pouvoit en tout temps ranimer, pour ainſi dire, les hommes de ſon voiſinage, tranſis du froid de leurs climats.

Prophétie.

C'eſt le nom des Prédictions faites par l'Inſpiration du Saint-Eſprit; ainſi, dans ce ſujèt, on le repréſente ſous la forme d'une Colombe au-deſſus de la tête de la figure qu'il éclaire de ſes rayons. Cette figure eſt vêtuë de blanc, & une chaîne de fer lui ſert de ceinture; pour marquer qu'elle eſt comme contrainte à publier la Vérité; les menaçes les plus dures ſont

désignées par l'Épée & la Trompette qu'elle tient.

Proserpine,

Fille de Jupiter & de Cérès, se promenant un jour dans les agréables Prairies d'Enna en Sicile, qu'arrosoient des Fontaines d'eau vive, cueillant des fleurs avec les Nymphes & les Syrènes qui l'accompagnoient; Pluton la vit, en devint amoureux, & l'enleva malgré les remontrances de Pallas.

Cette Déesse, émuë des cris & des plaintes de *Proserpine*, qui imploroit son assistance, vient au secours, & tient ce discours à son oncle : « Dompteur d'un » Peuple lâche & sans force! ô le plus » méchant des trois frères! quelles Furies » vous agitent, & comment osez-vous, » quittant le Siége de votre Empire, ve- » nir avec vos quadriges infernales profa- » ner jusqu'au Ciel même? »

Pluton tenant entre ses bras *Proserpine* toute échevelée, répond à Pallas; *Les chevaux galopent* : Cupidon, qui vole au-dessus d'eux, tient une flamme pour l'hymenée; & Mercure, qui est au service des vivans & des morts, grand Négociateur du Ciel & de l'Enfer, précède le char, pour préparer les voies. Arrivé près de

de Syracuſe, Pluton rencontre un Lac, frappe la terre d'un coup de ſon trident, & s'ouvre un chemin qui le conduit dans ſon Royaume ſombre.

Cérès, accablée de la plus vive douleur, chercha ſa fille par mèr & par terre; après l'avoir cherchée pendant tout le jour, elle alluma deux flambeaux aux flammes du Mont Etna, & continua de la chercher. Elle découvrit enfin, par le moyen de la Nymphe Aréthuſe, que Pluton l'avoit enlevée: elle monte auſſi-tôt vers le Palais de Jupiter, lui expoſe ſes plaintes avec la douleur la plus amère, & demande juſtice de cet enlèvement.

Le Père des Dieux tâche de l'appaiſer, en lui repréſentant qu'elle ne doit pas rougir d'avoir Pluton pour gendre, le frère de Jupiter; que cependant ſi elle veut que *Proſerpine* lui ſoit renduë, il y conſent; mais à condition qu'elle n'aura rien mangé depuis qu'elle eſt entrée dans les Enfers: c'eſt ainſi que l'ont ordonné les Parques.

Par malheur, *Proſerpine* ſe promenant dans les Jardins du Palais infernal, avoit cueilli une Grenade, dont elle avoit mangé ſept grains: Aſcalaphe, le ſeul qui l'eût vû, l'avoit rapporté à Pluton. Tout ce que put faire Jupiter, fut d'ordonner que *Pro-*

ſerpine demeureroit chaque année ſix mois avec ſon mari, & ſix mois avec ſa mère.

Voilà donc *Proſerpine* femme de Pluton, & en cette qualité Reine des Enfers, & Souveraine des Morts. Perſonne ne pouvoit entrer dans ſon Empire ſans ſa permiſſion ; & la mort n'arrivoit à qui que ce ſoit, que lorſque la Déeſſe infernale avoit coupé un certain cheveu fatal, dont dépendoit la vie des hommes. C'eſt ainſi que Didon, dans Virgile, après s'être perçé le ſein, ne pouvoit mourir ; parceque *Proſerpine* ne lui avoit pas encore coupé le cheveu fatal.

Prospérité de la Vie.

La ſanté, les richeſſes & l'abondance compoſent la *Proſpérité de la vie :* ainſi on caractériſe ce ſujèt par une femme gracieuſe, qui regarde d'un air ſatisfait une Corne d'Abondance, remplie de pièces d'or & d'argent. Elle eſt vêtuë richement, & couronnée de Raiſins & d'Épis de bled. Voilà ſes Attributs, quant aux Richeſſes & à l'Abondance. Celui de la Santé eſt une Branche de Chêne, garnie de feuilles & de fruits ; cet Arbre étant de longue durée, robuſte, & incorruptible. Horace dit que, ſans la Santé, les autres biens de la vie ſont inutiles à l'homme.

Valeat poſſeſſor oportet
Si comportatis rebus benè cogitat eſti.

PROTÉE.

Dieu marin, fils de Neptune & de Phœnice, habitoit dans le Phare d'Alexandrie. Étant ſorti d'Égypte, il épouſa Toronée à Phlégra, Ville de Theſſalie en Grèce, dont il eut Tmolus & Télégonus. Ces enfans étant devenus grands, tuoient cruellement les Étrangers. *Protée* ne pouvant ſouffrir cette Barbarie, demanda à ſon père Neptune de retourner en Égypte. Neptune éxauçant ſa prière, le mena en Égypte par un conduit qu'il fit ſous la Mèr, & qui répondoit à un antre de Pallène. D'autres diſent que *Protée* étoit fils de l'Océan & de Thétis, & lui donnent d'autres enfans. Les Poëtes diſent que *Protée* prenoit toutes ſortes de formes; qu'il ſe changeoit tantôt en animal, tantôt en arbre, tantôt en feu, en eau & en rocher. Il avoit le don de prédire l'avenir, & ne s'expliquoit ordinairement que lorſqu'il y étoit contraint par la force. Ce qui a donné lieu à la Fable de ces Métamorphoſes; c'eſt, dit-on, que *Protée* étoit un Roi Égyptien, qui avoit ſon État le long de la Mer, & qui changeoit preſque tous les jours d'habits, ſur leſquels

il faiſoit repréſenter différentes figures. Hérodote rapporte que Pâris, après avoir enlevé Hélène, fut jetté par la tempête à une des embouchures du Nil ; qu'il fut pris par Thémis, Gouverneur de ce pays, qui l'envoya au Roi *Protée* ; & que ce Prince ayant appris que Pâris avoit violé l'hoſpitalité en enlevant Hélène, déteſtant ſa perfidie, lui avoit ordonné de ſortir dans trois jours de ſes États, & avoit retenu Hélène ; que Ménélas ayant ſçu, après la priſe de Troye, que ſa femme étoit en Égypte, y avoit été conduit par un Pilote nommé Canope, qui donna ſon nom à une des embouchures du Nil ; & qu'il y avoit trouvé Hélène, que *Protée* lui avoit renduë, avec tout ce que Pâris lui avoit enlevé.

Proverbe.

C'eſt, ſelon l'idée commune, une Sentence populaire, ou une façon de parler triviale, mais ſententieuſe, qui eſt dans la bouche de toutes ſortes de perſonnes : comme, *Il n'eſt pire que l'eau qui dort. Qui a peur des feuilles ne doit point aller au Bois. Tant va la Cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe caſſe. A bon Chat, bon Rat.*

Le *Proverbe* a preſque toujours quel-

que choſe de figuré, & s'exprime d'ordinaire en termes métaphoriques. Je dis preſque toujours & d'ordinaire ; parce-qu'il y a beaucoup de *Proverbes* où la Métaphore n'entre point ; comme, *A grands Seigneurs peu de paroles. Les honneurs changent les mœurs. La voix du peuple eſt la voix de Dieu.* Mais contre un *Proverbe* qui demeure dans le propre, il y en a cent de métaphoriques & de figurés.

Si la Métaphore eſt baſſe, & tirée d'une choſe vile ou peu honnête, c'eſt un *Proverbe* des Halles ; comme, *S'il me donne des Pois, je lui donnerai des Féves.*

Mais ſi la Métaphore eſt noble, ſi elle eſt jolie, le *Proverbe* n'a rien de bas ; témoin ceux-ci : *La belle Plume fait le bel Oiſeau. Avec le Temps & la Patience, la Feuille de Mûrier devient du Satin.* C'eſt un *Proverbe* Turc.

Les Eſpagnols & les Italiens excellent en *Proverbes* dans le figuré & dans le propre. Nos *Proverbes* ſont la plûpart roturiers & payſans, ſi j'oſe parler de la ſorte : les leurs ſont preſque tous nobles, & d'un caractère ſingulier. Éxemple : *Dans les conſeils les murailles ont des oreilles. La Châſſe, la Guerre, la Galanterie ; pour un plaiſir, mille peines.*

Le Soleil matineux ne dure pas le jour

entier. La vieille Bannière eſt l'honneur du Capitaine. Ne vous chagrinez ni du Temps ni du Gouvernement. Les Armes des Poltrons ne perçent point.

Peut-être que le Langage étranger rend ces *Proverbes* encore plus beaux qu'ils ne ne le ſont; & que nous les eſtimerions moins, ſi nous les avions originairement en notre Langue : il faut avouer néanmoins qu'ils ont, dans le ſens & dans l'expreſſion, un certain agrément; & je ne ſçais quelle fineſſe, qui ne ſe trouve point dans les nôtres.

PROVIDENCE.

De même que David porte les yeux vers Dieu,
Adore ſa grandeur en tout temps, en tout lieu,
Et regarde toujours ſa divine puiſſance;
Ils ne nous ſont donnés que pour être témoins
Des grands biens que nous fait ſa ſainte PROVIDENCE,
Pour admirer auſſi les œuvres de ſes mains.

La *Providence* eſt la Sageſſe & la Puiſſance Divine qui gouverne tout.

On la perſonnifie par une matrône vêtuë majeſtueuſement, & portée ſur un nuage, tenant un grand Vaſe, dont elle répand la Roſée ſur un Globe terreſtre. Elle a un Œil ouvert & rayonnant ſur ſa

poitrine, pour marquer que rien ne lui eſt caché.

Les Anciens en faiſoient une Divinité, comme nous l'apprend Cicéron, dans ſon Livre *de la Nature des Dieux*. Ils nous l'ont repréſentée ſous la figure d'une Dame Romaine, qui tient un Scèptre d'une main, & ſemble montrer de l'autre un Globe qui eſt à ſes pieds; pour dire, qu'elle gouverne tout le monde, comme une bonne mère de famille. L'Empereur Tite la fit graver avec un Timon & un Globe dans ſes mains. Maximien la fit repréſenter par deux Dames, qui tiennent des Épis de bled dans leurs mains, avec cette Légende:

Providentia Deorum, Quies Auguſtorum.

Aléxandre Sévère nous l'a repréſentée ſous la figure d'une Déeſſe, tenant une Corne d'Abondance, & ayant à ſes pieds une Amphore pleine d'Épis de bled. Le Symbole de la *Providence* eſt une Fourmi, qui tient trois Épis de bled à ſon bèc.

PRUDENCE.

Je compte pour rien la Sçience,
L'eſprit même le plus brillant;
Lorſque l'eſprit eſt ſans PRUDENCE,
Et le ſçavoir ſans jugement.

Les attributs ordinaires de la *Prudence* ſont le Miroir & le Serpent. Les Anciens y ajoutoient deux faces, l'une jeune, & l'autre vieille, comme à Janus; voulant ſignifier que cette Vertu s'acquiert par la conſidération du Paſſé, & la prévoyance pour l'Avenir.

Jeſus-Chriſt dit dans l'Évangile : *Prudentiores ſunt filii hujus ſæculi, filiis lucis.*

PSAPHON,

Natif d'une contrée d'Afrique, voiſine de la Lybie propre, fut entêté d'une folle vanité, & réſolut de ſe faire rendre les Honneurs Divins. Il prit, pour y parvenir, quantité d'Oiſeaux, de ceux dont la langue a de la facilité à prononcer les paroles des hommes; (à quoi il n'eut pas beaucoup de peine, car il s'en trouve en abondance dans l'Afrique); & leur fit apprendre avec grand ſoin ces trois mots, μεγας θεὸς ψαφων, qui ſignifient *Pſaphon eſt un Grand Dieu.* Lorſqu'il les eut inſtruits de la ſorte, il les laiſſa tous envoler à l'heure qu'il avoit accoutumé à leur donner à manger. Ces Oiſeaux étoient faits à répéter ces trois paroles, pour avoir de quoi appaiſer leur faim; de ſorte que n'ayant pas mangé ce jour-là, ils alloient criant

de côté & d'autre de toute leur force ce qui leur avoit été enſeigné. Le Peuple, ſaiſi de crainte à ce prodigieux apparent, ayant ſçu la ſignification de ce qu'il entendoit, conçut une vénération religieuſe pour *Pſaphon*; d'où eſt venu le Proverbe, les *Oiſeaux de Pſaphon*.

PSYCHÉ,

Divinité des Anciens, étoit proprement l'âme, que les Grècs nomment ψυχὴ. Apulée & Fulgence ont décrit les Amours de Cupidon & de cette Déeſſe, & le mariage qu'ils contractèrent enſemble. On repréſentoit *Pſyché* avec des aîles de Papillon aux épaules, parceque la légèreté de ce volatile exprime en quelque façon la nature & les propriétés de l'âme, qui n'étoit, ſelon eux, qu'un air & qu'un ſouffle. Le Papillon eſt auſſi le Symbole de l'âme; & lorſqu'on peignoit un homme mort, on repréſentoit un Papillon qui paroiſſoit être ſorti de ſa bouche, & s'envoloit en l'air. On voit dans pluſieurs Monumens antiques, un Cupidon embraſſant *Pſyché*; celui-là preſque nud, & celle-ci à demi-vêtuë: par où il ſemble que les Anciens exhortoient les hommes à la Volupté, ſelon la penſée de Fulgence,

qui explique ces embraſſemens du deſir qu'a la cupidité de poſſéder l'âme. D'autres croyent qu'ils ont voulu faire alluſion à la faculté raiſonnable & à l'irraiſonnable, qu'ils ſuppoſoient dans l'âme; ou à l'Eſprit marqué par *Pſyché*, & à la Concupiſcence figurée par Cupidon.

ÉNIGME CXXI.

Je ſuis une jeune Brunette;
Dans la danſe, où je ſuis adroite,
Je fais mouvoir de merveilleux reſſorts;
Je ſurpaſſe un Sauteur en ſoupleſſe de corps.
Veux-je faire la guerre?
Je me ſers plus ſouvent de l'ombre de la nuit.
Je vais, je viens, je cours à terre,
Sans jamais en ma courſe exciter aucun bruit.
Je crains pourtant qu'on ne m'attrape,
Ou d'être priſe ſur le fait;
Je ſuis morte, ſi je n'échappe;
On punit le mal que j'ai fait.
J'ai les plus charmantes retraites,
De Vénus aimables cachettes.
J'ai des rapports avec l'Amour;
S'il inquiète, je tourmente;
Je préfère la nuit au jour.
Quand je baiſe Amarante,
Sur ſon viſage alors éclate la rougeur,
Quand elle ſeroit ſans pudeur.

Lecteur, qui cherches la merveille
Que je te cache en ce ſujèt,
Sur-tout prends garde à ton oreille,
Tu ne ſçaurois jamais être plus inquièt.

ÉNIGME CXXII.

Je garde un grand tréſor : pour qui ? Je n'en ſçais rien ;
Mais enfin qui que ce puiſſe être,
Je ne jouirai de mon bien,
Que lorſqu'un autre en ſera maître.

PUDEUR.

Femmes, mépriſons la Beauté,
Qu'elle ne ſoit plus notre Idole.
C'eſt un bien qui ſe perd, bien funeſte & frivole ;
Nos traits les plus brillans, c'eſt la PUDICITÉ.

La *Pudeur* eſt repréſentée ſous la figure d'une Vierge vêtuë de blanc, & aſſiſe dans une attitude modeſte. Son Symbole eſt une branche de Lis ; on lui donne auſſi la Tortuë, qui, ſelon Phydias, ſignifie que les Femmes pudiques doivent être retirées dans leurs maiſons, comme cet Animal l'eſt dans ſon écaille. Elle ſe couvre la tête d'un voile ; parceque, ſelon Tertullien :

Apud Judæos tam ſolemne eſt fæminis eorum velamen capitis, ut inde dignoſcantur.

Les Romains avoient déifié cette Vertu, & lui avoient érigé des Temples & des Autels.

PUDICITÉ,

Divinité qui étoit adorée par les Anciens Païens, ſous la figure d'une femme voilée & très-modeſte. La *Pudicité* eut deux Temples à Rome ; l'un dans la Place aux Bœufs, *in foro boario* ; & l'autre dans la Ruë longue, *in vico longo*. Le premier qui étoit fort ancien, étoit conſacré à la *Pudicité* Patricienne ; c'eſt-à-dire, à la *Pudicité* des Nobles Dames Romaines ; & le dernier, qui avoit été bâti par Virginie, étoit dédié à la *Pudicité* Plébéïenne Populaire, comme qui diroit parmi nous à la *Pudicité* des ſimples Bourgeoiſes. Ce qui avoit donné lieu à cette diſtinction des deux *Pudicités*, & à ces noms différens qui furent impoſés à cette Déeſſe, fut une diſpute que les Dames Patriciennes de Rome avoient eu avec Virginie. Cette dernière qui étoit de Famille Patricienne, & fille d'Aulus Virginius, avoit épouſé un homme du peuple nommé L. Volumnius, très-conſidérable par ſon mérite.

Un jour qu'elle étoit entrée dans le Temple de la *Pudicité*, qui étoit alors unique dans Rome, les Dames Patriciennes entêtées de leur nobleſſe & de celle de leurs maris, voulurent en faire ſortir Virginie; & prétendirent qu'elle ne devoit plus en avoir l'entrée libre, après avoir dérogé de ſa condition par méſalliance. Virginie qui étoit de Raçe Patricienne, auſſi-bien que les autres, répondit qu'elle n'avoit point à ſe reprocher ſur le mari qu'elle avoit choiſi; qu'il avoit déja été deux fois Conſul, & qu'il s'étoit acquis, par ſes actions & par ſes emplois, autant de gloire que les leurs pouvoient en avoir par la naiſſance; mais que pour n'avoir aucun démêlé avec elles, elle s'éloigneroit à l'avenir de leur compagnie, avec autant de ſoin qu'elles avoient affecté de ſe ſéparer de la ſienne. En effèt, au ſortir de-là, Virginie fit le projèt d'un Temple qu'elle fit bâtir auſſi-tôt à côté de ſa maiſon, & le conſacra à la *Pudicité*, ſous le nom de *Plébéïenne*: après quoi elle aſſembla pluſieurs femmes des plus conſidérables du Peuple; & leur ayant repréſenté l'affront que les Patriciennes lui avoient fait, elle les pria de vouloir fréquenter le Temple qu'elle venoit d'élever, les exhortant à ſe diſtinguer autant par leur vertu d'avec les Pa-

triciennes, que les Patriciennes prétendoient ſe diſtinguer d'avec elles par leur Nobleſſe. Cela arriva l'An de Rome 459, & 295 avant *Jesus-Christ*.

Énigme CXXIII.

Je ſuis dès ma naiſſance enterré juſqu'au cou ;
J'ai ſoif rarement, mais toujours gueule ouverte.
Dans mon ventre affamé, plus d'un ſot & d'un fou,
Sans me raſſaſier, ont rencontré leur perte.
Suivant un proverbe uſité,
On tire de mon ſein ſouvent la vérité.
Je n'offre à quiconque m'aborde,
Qu'abymes, chaînes, fers, potences, rouë & corde ;
Toujours pourtant chez moi l'Hyver perſécuté,
Contre l'Eſté trouve un aſyle,
Que m'emprunte à ſon tour l'Eſté,
Quand l'Hyver décharge ſa bile.

Pureté.

On la repréſente dans la première jeuneſſe, & d'une beauté impoſante. Elle eſt vêtuë ſimplement d'une étoffe blanche ; ſur ſon eſtomac eſt un Soleil rayonnant, qui ſignifie que ſes moindres actions ne craignent point d'éclater. La Colombe & le Lis ſont les Symboles les plus connus

& les plus juſtes, puiſqu'ils expriment la candeur qui fait l'objèt principal de cette Vertu.

Salomon exhortant à la *Pureté*, dit :

In omni tempore candida ſint veſtimenta tua.

Pureté de l'Ame.

Le Lis, par ſa blancheur, marque la Chaſteté,
Et ſe compare au Juſte, en qui la Pureté
Ne ſouffre dans ſon cœur qu'une divine flamme.
Jamais l'amour mondain n'y peut porter ſon feu ;
Les ſentimens impurs ne touchent point ſon âme ;
Et s'il aime, on connoît qu'il n'aime rien que Dieu.

La *Pureté de l'âme* eſt repréſentée ſous la figure des Lys qui ſont plantés au bord d'un ruiſſeau : ils ſont éloignés du paſſage des hommes, pour repréſenter la *Pureté* de ceux qui ſe retirent des occaſions du péché ; pour ne penſer qu'à Dieu, pour s'entretenir avec lui, & pour n'aimer que lui ſeul.

Pureté du Cœur.

Suçez avec le lait, ce noble ſentiment,
Que l'Amour des Vertus donne aux âmes bien nées,
Nos cœurs ſont des Vaiſſeaux qui gardent conſtamment
Les premières odeurs que l'on leur a données.

Pygmalion,

Roi de Chypre, ayant fait une belle Statuë en devint amoureux, juſqu'au point de prier Vénus de l'animer, afin qu'il en pût faire ſa femme. Il obtint l'effèt de ſa prière, & l'ayant épouſée, il en eut Paphus. On peut croire que ce Prince trouva le moyen de rendre ſenſible quelque belle perſonne qui avoit la froideur d'une belle Statuë.

Pylade,

Fils de Strophius, Roi de Phocide & d'Anaxibie, ſœur des Atrides, fut élevé avec ſon couſin Oreſte, & lia avec lui dès ce temps-là une amitié qui les rendit juſqu'à la fin inſéparables. Après qu'Oreſte eut tué Égyſte & Clytemneſtre, avec l'aide de Pylade, & qu'il eut délivré ſa ſœur Élèctre de l'opprobre où les tyrans l'avoient tenuë, il la donna en mariage à ſon ami. Ils allèrent enſemble dans la Tauride pour enlever la Statuë de Diane; mais ayant été ſurpris tous deux & chargés de chaînes pour être immolés à Diane, la Prêtreſſe offrit de renvoyer l'un des deux dans la Grèce, un ſeul ſuffiſant pour ſa-

tisfaire à la Loi, elle vouloit retenir *Pylade*; ce fut alors qu'on vit ce généreux combat d'amitié qui a été ſi célébré des Anciens, chacun de ces deux amis offrant leur vie l'un pour l'autre. Oreſte veut que *Pylade* ſoit ſauvé; « Il me ſeroit trop dur » de le voir périr, dit-il dans Euripide, » c'eſt moi qui l'embarquai ſur cet Océan » de malheurs; ſa trop conſtante amitié l'a » contraint de ſuivre un Pilote aveugle..... » C'eſt une lâcheté de procurer ſon ſalut » aux dépens d'un ami qu'on aſſocie à ſes » calamités; tel eſt mon ami, & il m'eſt » plus précieux que moi-même. » *Pylade* lui répond qu'il ne ſçauroit vivre ſans lui: » Non, Oreſte, je ne puis vous ſurvivre, » expirant, immolé avec mon ami, je mê- » lerai mes cendres aux ſiennes; mon ami- » tié, ma gloire, tout l'exige. » A la fin *Pylade* ſemble ſe rendre, c'eſt qu'il eſpère quelque heureux dénouëment qui tirera l'un & l'autre d'embarras, comme il arriva par la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Iphigenie.

Pylade avoit encore ſecondé Oreſte dans le deſſein de tuer Pyrrhus, & Pauſanias dit ſur cela, qu'il ne le fit pas ſeulement par amitié pour Oreſte; mais encore par le déſir de venger ſon biſaïeul Phocus, tué par Pélée ayeul de Pyrrhus.

Pylade eut d'Électre deux fils, Strophius & Médon.

Pyromantie,

Sorte de Divination, qui s'éxerçoit par le moyen du feu, ou en obſervant le pétillement de la flamme ou de la lumière d'une lampe. Il y avoit à Athènes dans le Temple de Minerve Poliade, une lampe toujours allumée, entretenuë par des Vierges, qui obſervoient éxactement tous les mouvemens de la flamme.

Pyrrhique,

Danſe de gens armés, qui étoit en uſage chez les Anciens, & tiroit ſon origine de Pyrrhus, ſelon quelques-uns; ou ſelon d'autres, de Pyrrhicus, Lacédémonien. Quoiqu'elle ſe dansât ordinairement à pied, quelques Auteurs, & Feſtus entr'autres, en ont étendu le nom juſques ſur les Combats de chevaux qui ſe faiſoient par de jeunes gens; tel qu'étoit celui dont Virgile nous a laiſſé la deſcription, dans le cinquième Livre de l'Énéïde. C'étoit ſurtout à Sparte que les jeunes gens armés de toutes pièces, s'éxerçoient à cette Danſe. Jules Scaliger témoigne de lui-même, qu'étant encore jeune, il la repréſenta

pluſieurs fois en préſence de l'Empereur Maximilien, & que ce Prince, ſurpris de le voir ſe remuer avec tant de facilité ſous des armes ſi peſantes, s'écria qu'il falloit que cet enfant n'eut point d'autre lit, ou d'autre berceau que ſa cuiraſſe.

PYRRHUS.

Pyrrhus, ſurnommé *Néoptolème*, fils du fameux *Achille*, & de *Deïdamie*, fut élevé à la Cour du Roi Lycomèdes ſon aïeul maternel, juſqu'au temps que les Grècs, perſuadés qu'on ne pouvoit prendre Troye ſans lui, le firent venir au Siége de cette Ville, après la mort d'Achille ſon père. Il s'y diſtingua par pluſieurs exploits, qui dégénérèrent ſouvent en cruautés; car ce fut lui qui maſſacra le Roi Priam, & qui précipita le jeune Aſtianax, fils d'Hector, du haut d'une tour. Adromaque, veuve de ce dernier, lui échut en partage, après la priſe de Troye; & il en fit ſa femme, ſelon quelques-uns, ou ſa maîtreſſe, ſelon d'autres. Quoi qu'il en ſoit, elle donna un fils à *Pyrrhus*; qui, ſelon quelques-uns, s'établit à Phtia dans la Theſſalie; & ſelon d'autres, dans l'Épire. *Pyrrhus* avoit évité le naufrage, dans lequel avoit été enſevelie une partie des Princes Grècs,

à leur retour de Phrygie ; & ce fut par les conſeils du Devin Hélénus, fils de Priam. Depuis il devint amoureux d'Hermione, fille de Ménélaüs, laquelle il épouſa, quoiqu'il eût encore une autre femme nommée *Lanaſſe*, outre Andromaque. Mais Hermione, jalouſe de cette dernière, réſolut de s'en défaire ; & n'y ayant pu réuſſir, elle communiqua ſes chagrins à Oreſte, qui avoit été amoureux d'elle avant que *Pyrrhus* l'eût épouſée. Oreſte vengea Hermione en ſe vengeant lui-même, & aſſaſſina *Pyrrhus* dans le Temple de Delphes.

Pythie.

C'étoit la Prêtreſſe d'Apollon à Delphes : elle fut ainſi nommée à cauſe du Serpent Python, que ce Dieu avoit tué. On ne choiſit d'abord que de jeunes filles tirées de maiſons pauvres ; une aventure arrivée à une jeune *Pythie* qui fut enlevée, donna lieu à la Loi, qui ordonnoit de n'élire que des femmes au-deſſus de cinquante ans. Il n'y eut pendant longtemps qu'une *Pythie* : mais on en vit quelquefois deux & juſqu'à trois. La *Pythie* ne rendoit ſes oracles qu'une fois l'année, c'étoit vers le commencement du Printemps. Elle ſe préparoit à ſes fonc-

tions par plusieurs Cérémonies ; elle jeûnoit trois jours, & avant que de monter sur le trépied elle se baignoit dans la Fontaine de Castalie ; elle avaloit aussi une certaine quantité d'eau de cette Fontaine, parce qu'on croyoit qu'Apollon lui avoit communiqué une partie de sa Vertu. Après cela, on lui faisoit macher des feuilles de Laurier, cueillies encore près de cette Fontaine. Ces préambules achevés, Apollon avertissoit lui-même de son arrivée dans le Temple, qui trembloit jusques dans ses fondemens. Alors les Prêtres conduisoient la *Pythie* dans le Sanctuaire & la plaçoient sur le trépied. Dès que la vapeur divine commençoit à l'agiter, on voyoit ses cheveux se dresser sur la tête, son regard devenir farouche, sa bouche écumer, & un tremblement subit & violent s'emparer de tout son corps. Dans cet état elle faisoit des cris & des hurlemens qui rempliſſoient les assistans d'une sainte frayeur. Enfin ne pouvant plus résister au Dieu qui l'agitoit, elle s'abandonnoit à lui, & proféroit par intervalles quelques paroles mal articulées, que les Prêtres recueilloient avec soin ; ils les arrangeoient ensuite, & leur donnoient, avec la forme du vers, une liaison qu'elles n'avoient pas en sortant de la bouche

de la *Pythie*. L'oracle prononcé, on la retiroit du trépied pour la conduire dans ſa cellule, où elle étoit pluſieurs jours à ſe remettre de ſes fatigues. Souvent, dit Lucain, une mort prompte étoit le prix, ou la peine de ſon enthouſiaſme.

Cette vapeur divine qui agitoit la *Pythie* ſur le trépied, n'avoit pas toujours la même vertu, elle ſe perdit inſenſiblement, diſent les Païens; ſur quoi Cicéron raille agréablement, quand il dit: « Cette vapeur qui étoit dans l'exhalaiſon » de la terre, & qui inſpiroit la *Pythie*, » s'eſt donc évaporée avec le temps. Vous » diriez qu'ils parlent de quelque vin qui » a perdu ſa force. Quel temps peut con- » ſumer ou épuiſer une vertu toute divi- » ne? Or qu'y a-t-il de plus Divin qu'une » exhalaiſon de la terre qui fait un tel ef- » fèt ſur l'âme, qu'elle lui donne & la » connoiſſance de l'avenir, & le moyen » de s'en expliquer en vers? »

Pythiques.

La défaite du Serpent Python donna lieu à l'inſtitution des Jeux *Pythiques* à Delphes, où on les célébra d'abord tous les huit ans; mais dans la ſuite ce fut tous les quatre ans, en la troiſième année de

chaque Olympiade; enſorte qu'ils ſervirent d'époque aux habitans de Delphes. Dans les commencemens ces Jeux ne conſiſtoient, qu'en des Combats de Chant & de Muſique : le Prix ſe donnoit, dit Pauſanias, à celui qui avoit fait & chanté la plus belle hymne en l'honneur du Dieu, pour avoir délivré la terre d'un Monſtre qui la déſoloit. Dans la ſuite on y admit les autres Exercices du Pancrace, tels qu'ils étoient aux Jeux Olympiques.

PYTHON,

Serpent d'une prodigieuſe grandeur, qui fut produit par la terre après le Déluge de Deucalion. La Fable dit que Junon ſe ſervit de ce monſtrueux Serpent pour empêcher l'accouchement de Latône, aimée de Jupiter; & qu'il l'obligea de s'enfuir dans l'Iſle Aſtérie, qui fût depuis nommée *Délos*, où elle mit au monde Apollon & Diane. Mais Apollon étant devenu grand, tua ce Serpent à coups de fléches; en mémoire de quoi on inſtitua les *Jeux Pythiens*. Strabon croit qu'il faut entendre par ce Serpent un très-méchant homme qu'Apollon tua; mais les Naturaliſtes diſent que *Python* eſt un nom grec, tiré du mot, qui ſignifie *Pourrir* ou *Putré-*

faction; & qu'il marque les vapeurs & les exhalaiſons épaiſſes qui ſortirent de la terre après le Déluge, & que le Soleil diſſipa par ſes rayons.

Fin du troiſième Volume.

TABLE

614032
SB n
Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI

TABLE
DES ÉNIGMES

Contenues dans ce volume.

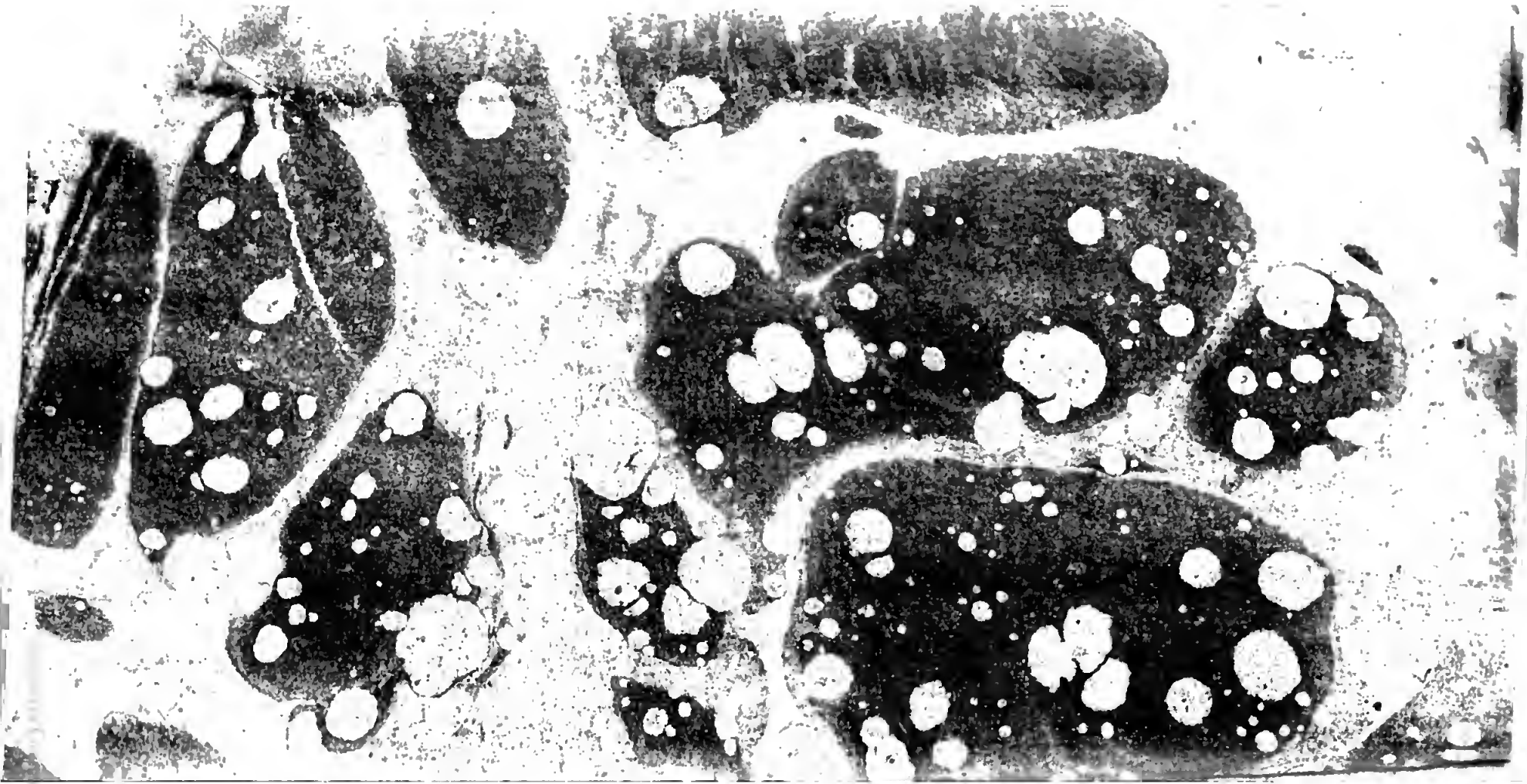
ENIGME I,	La Lettre M,	page 1.
II,	La Main,	12.
III,	La Main de paier,	14.
IV,	Les Manchettes,	16.
V,	La Mappe du monde,	21.
VI,	Le Macquereau,	22.
VII,	Le Marbre,	24.
VIII,	Le Marron,	25.
IX,	es Marrons,	26.
X,	Le Marteau	39.
XI,	Le Marteau d'une porte,	39.
XII,	Le Masque,	40.
XIII,	La Meche d'une chandelle,	47.
XIV,	Une Médaille,	105.
XV,	Une Médecine,	106.
XVI,	Le Melon,	133.
XVII,	Les Mandiants de Carême,	141.
XVIII,	La Mèr,	149.

Énigme XIX, Le Merlan, page 159.
XX, Le Meunier, 161.
XXI, Le Miroir, 176.
XXII, La Mode, 184.
XXIII, La Montagne, 209.
XXIV, Les Mots d'un discours, 211.
XXV, La Mouche, 212.
XXVI, La Mouche, 213.
XXVII, Une Mouche, 213.
XXVIII, Le Moucheron, 214.
XXIX, La Mouchette, 214.
XXX, Le Mouchoir, 215.
XXXI, Le Mouchoir à moucher, 215.
XXXII, Le Moulin, 216.
XXXIII, Le Moulin à vent, 216.
XXXIV, Le Moulin à vent, 217.
XXXV, La Moutarde, 217.
XXXVI, Le Mulet, 218.
XXXVII, Le Meurier, 219.
XXXVIII, La Muſique, 229.
XXXIX, La Lettre N, 233.
XL, Le Navire ou Vaiſſeau, 240.
XLI, Le Néant, 244.
XLII, La Neffle, 247.
XLIII, La Neige, 248.
XLIV, Le Nez, 262.
XLV, Le Nid d'hirondelle, *ib.*

Énigme XLVI, Le Nil, page 264.
XLVII, La Noiſette, 271.
XLVIII, Non, 274.
XLIV, La Notte de Muſique, 274.
L, Les Nottes de Muſique, 275.
LI, La Nuit & le jour, 278.
LII, La Lettre O, 290.
LIII, L'Œuf, 309.
LIV, L'Œuf, 312.
LV, L'Oignon, 318.
LVI, L'Ombre, 328.
LVII, L'Ombre d'un Cadran, 329.
LVIII, L'Ongle, 331.
LIX, Les Ongles, 332.
LX, L'Or, 337.
LXI, L'Orange de la Chine, 341.
LXII, L'Oreille, 376.
LXIII, L'Orthographe, 390.
LXIV, Le Pain, 400.
LXV, Le Pain beni de Paroiſſe, 401.
LXVI, Le Pain de Sucre, 401.
LXVII, Une paire de Cizeaux, 404.
LXVIII, Le Palais, 405.

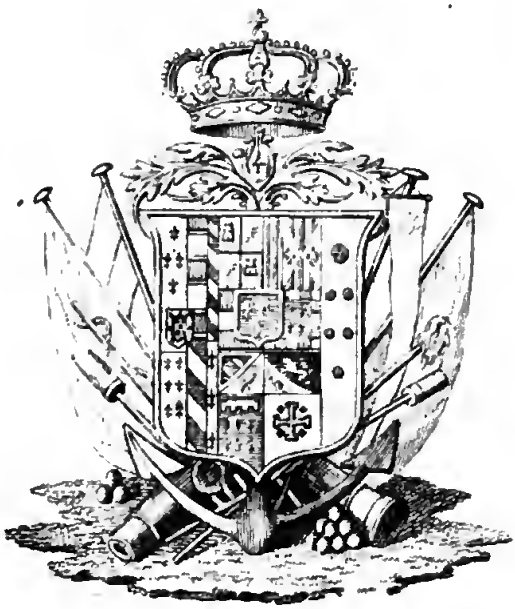
Énigme LXIX, Le Palais de la bouche, 405.
LXX, La Palatine, 407.
LXXI, Le Panier des femmes, 421.
LXXII, Les Pantoufles, 427.
LXXIII, Le Papier, 430.
LXXIV, La Parole, 444.
LXXV, Le Parterre d'un ſpectacle, 449.
LXXVI, Le Paſſage de la mèr Rouge, 456.
LXXVII, Les Patins, 459.
LXXVIII, Le Pavé, 465.
LXXIX, Le Jeu de paulme, 466.
LXXX, Une Peau d'âne, 470.
LXXXI, La Ligne à pêcher, 471.
LXXXII, Le Peigne, 473.
LXXXIII, Le Peigne de buis, 474.
LXXXIV, La Pelotte, 510.
LXXXV, La Pelotte deneige, 511.
LXXXVI, La Pendule, 514.
LXXXVII, Le Pepin, 519.
LXXXVIII, Le Pepin de pomme, 519.
LXXXIX, La Perle, 526.
XC, La Perruque, 526.
XCI, Le Pèt, 535.
XCII, Le Phœnix, 544.

Fin de la Table.



REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

I Armadio.



Scansia Lettra C

N.° 1